

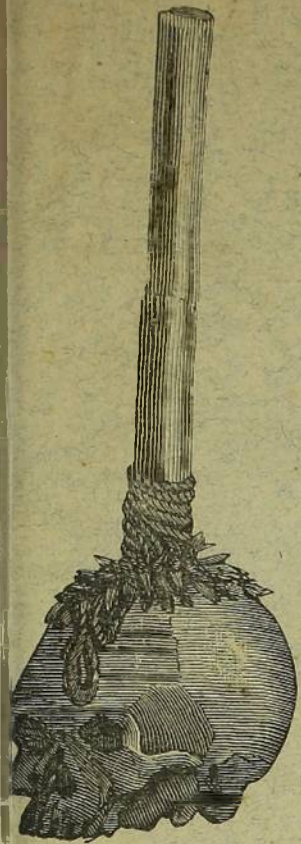
le ne fay rien
sans

Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

João SEVERIANO DA FONSECA. - PIRES DE ALMEIDA.

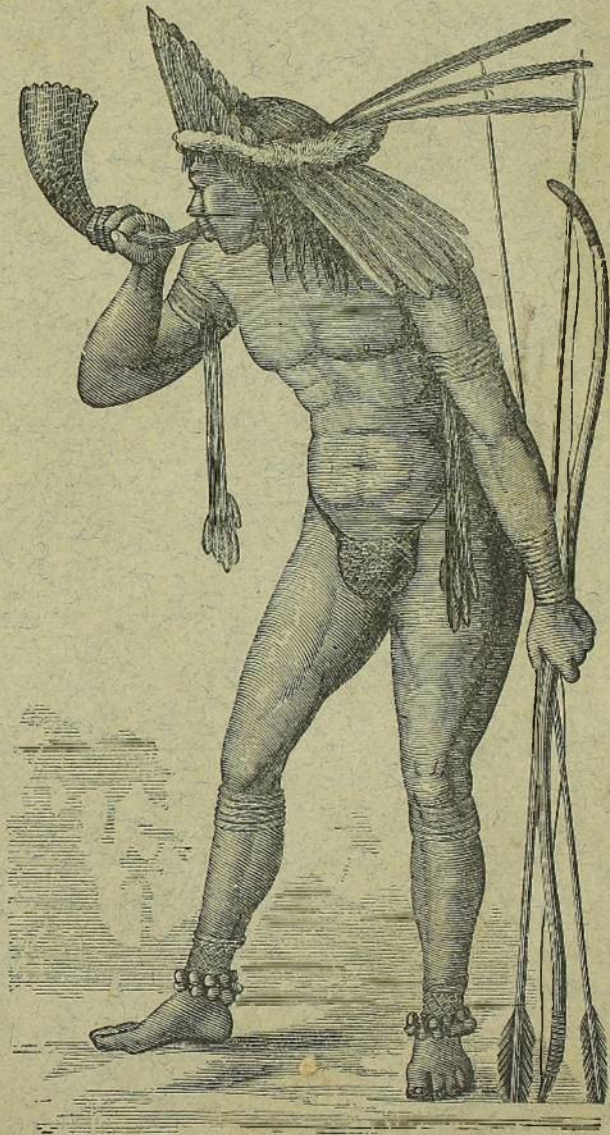


5336

VOYAGE AUTOUR DU BRÉSIL

(Edition condensée)

Trompe de quelques tribus
indiennes du bassin de l'Amazone.



Librairie A. LAVIGNASSE FILHO & C.

Maison LOMBAERTS

7, Rua dos Ourives, 7

RIO DE JANEIRO

1899

Indien TEMBÉ sonnant de la trompe

LIVRERIA
SANTANNA
Leo. S. FRANCISCO, 44 e 1.º S. 2
TEL. 23 - 4323

A
O



VOYAGE AUTOUR DU BRÉSIL

João Severiano da Fonseca - Pires de Almeida



VOYAGE

AUTOUR DU BRÉSIL



Edition pour les Américanistes

Librairie A. LAVIGNASSE FILHO & C.
Maison LOMBAERTS
7, Rua dos Ourives, 7

RIO DE JANEIRO

1899

À

L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
D'ALAGÔAS

Dédicace du

Dr. João Severiano da Fonseca.

AUX

ÉTATS BRÉSILIENS DE MATTO-GROSSO D'AMAZONAS
ET DE PARÁ

Dédicace du

Dr. Pires de Almeida.

PRÉFACE



L'ouvrage intitulé *VIA-GEM AO REDOR DO BRAZIL* (Voyage autour du Brésil) a paru à Rio de Janeiro en 1880 - 1881.

Il contient la relation d'un voyage effectué à travers les trois immenses provinces brésiliennes de Matto-Grosso, d'Amazonas et de Pará, et qui, commencé par le Paraná, se termina par l'Amazone, les deux fleuves géants de l'Amérique du Sud. Le trajet entre les estuaires de ces deux fleuves fut accompli par voie maritime : les voyageurs, partis de Rio le 1^{er} mai 1875, se trouvaient de retour dans ce port le 15 janvier 1878, après avoir fait, comme l'indique le titre du livre, le tour du Brésil.

Le but de l'expédition était l'établissement de bornes-limites entre le Brésil et la Bolivie. Le Dr. João Severiano da Fonseca, frère du maréchal Manoel Deodoro da Fonseca, dont le nom est lié à la révolution républicaine du 15 Novembre 1889, accompagnait, en qualité de Médecin militaire, la commission brésilienne chargée de ce travail et a rendu à la géographie l'important service de décrire les régions qu'elle a parcourues.

La description de l'itinéraire suivi ne forme cependant qu'une partie de l'ouvrage. L'introduction est consacrée à une étude de la province, aujourd'hui État, de Matto-Grosso, sur les confins duquel se sont effectuées les opérations de la commission de limites, et où, par suite, l'auteur a été à même de recueillir le plus grand nombre d'observations.

Il étudie cet État, d'une superficie plus que double de celle de la France, et encore inexploré en grande partie, sous tous les points de vue : système hydrographique, orographie, climatologie, nosologie, ressources végétales et minérales.

Sous ce dernier rapport, le Matto-Grosso a été, au 18.^{ème} siècle, un véritable Eldorado, comme depuis la Californie, l'Australie et l'Afrique du Sud.

Ses mines d'or et de diamants parurent longtemps inépuisables et son sol recèle sans doute bien d'autres trésors de ce genre, encore inconnus. Les détails que donne à ce sujet le Dr. Severiano da Fonseca sont pleins d'intérêt, et ils sont complétés dans la deuxième partie de l'ouvrage, où l'auteur fait l'historique de la découverte du Matto-Grosso et raconte la fondation de son ancienne capitale Villa-Bella, aujourd'hui ville de Matto-Grosso, ainsi que les principaux événements qui ont signalé l'administration des capitaines-généraux de cette partie du Brésil, sous le régime colonial.

Comme on le voit, l'élément historique, qui ajoute tant à l'attrait des récits de voyage, tient une large part dans le **Voyage autour du Brésil**. L'auteur rappelle, en outre, sur tous les points de son itinéraire, les noms des premiers voyageurs à qui en est due la découverte.

La partie du Matto-Grosso parcourue par la commission de limites de 1875 n'était pas, en effet, totalement inexplorée : de hardis aventuriers avaient déjà, au XVII.^{ème} siècle, traversé les mêmes plaines, gravi les mêmes sommets, descendu ou remonté les mêmes cours d'eau, frayant la route à une multitude avide de chercheurs d'or et de diamants. Des fonctionnaires, des officiers au service du gouvernement portugais, et, plus tard, du gouvernement brésilien, et des voyageurs étrangers avaient suivi les routes ainsi ouvertes, et exploré, en divers sens, la même zone, le long de laquelle se trouvent échelonnés, à de longues distances, des forts et des postes brésiliens. Il faut citer surtout, parmi les explorations scientifiques, les travaux de

la commission portugaise de 1782, chargée de la délimitation entre le Brésil et les possessions espagnoles, et auxquels l'auteur se rapporte fréquemment, et le voyage du comte de Castelnau, dans la première moitié de ce siècle. Cependant ces contrées offrent encore assez d'inconnu pour donner au **Voyage autour du Brésil** presque tout l'attrait de la nouveauté. Les travaux de la commission de 1875 ont, d'ailleurs, rectifié plusieurs erreurs des cartes du Matto-Grosso.

Dans le récit de voyage proprement dit, la narration de l'auteur porte le cachet de la plus entière sincérité. Nous citerons principalement, comme offrant un grand intérêt, la description de la *Grotte de l'Enfer*, près de Coimbra, et celle des *lagunes* du rio Paraguay, les passages relatifs à la formation des *coriches* ou égoûts des marais du Brésil Central et de la Bolivie, et la descente des rapides du Mamoré et du Madeira, sur une étendue de près de 400 kilomètres.

En sa qualité de médecin, le Dr. João Severiano da Fonseca donne une attention spéciale à la nosologie du Matto-Grosso, dont il décrit les principales maladies, en indiquant pour chacune d'elles le traitement le plus approprié.

Il est digne de remarque que, pendant le long trajet effectué par la commission des limites, ou plutôt par la section dont l'auteur faisait partie (la commission se divisa en effet près de la ville de Matto-Grosso), aucun des hommes de l'expédition n'ait souffert gravement des fièvres palustres, malgré la réputation d'insalubrité des régions parcourues.

Quelques doses de quinine et l'emploi de café et de tafia en quantités modérées ont triomphé facilement de tous les accès fébriles qui se sont manifestés. Cela montre que le Matto-Grosso n'est pas aussi malsain qu'on l'a souvent prétendu, pourvu qu'on ait soin de prendre des précautions d'hygiène, que négligent malheureusement les habitants du pays.

Ce n'est pas le seul avantage pratique du **Voyage autour du Brésil**. Les renseignements de toutes sortes dont il abonde sont de nature à appeler l'attention du public européen sur les ressources de ce grand Etat brésilien.

Nous ne parlerons pas des mines d'or à peine entrevues, et que l'on découvrira sans doute de nouveau, comme celles de *Martyrios*, ni des gisements de pierres précieuses; ainsi que le dit fort bien l'auteur, les terrains aurifères et diamantifères ne forment pas la vraie

richesse d'un pays, et les immigrants qu'attirerait au Matto-Grosso l'espoir d'arriver rapidement à la fortune par la recherche de l'or ou des diamants s'exposeraient à de cruelles déceptions. La vraie richesse du Matto-Grosso consiste dans ses produits végétaux spontanés : l'ipécacuana, la salsepareille, les arbres à caoutchouc, etc., etc., et dans l'extension énorme qu'y peuvent prendre l'agriculture et l'élevage, entrepris dans des conditions rationnelles.

Aussi l'ouvrage du Dr. Severiano da Fonseca est-il cité par M. H. Coudreau, l'explorateur distingué de la Guyane française et de la région amazonienne, comme un *roteiro* (relation de voyage) *extrêmement précieux* ⁽¹⁾.

Il est, cependant, peu connu hors du Brésil, par suite de l'ignorance générale, où l'on est en Europe, de la langue portugaise.

C'est pour ce motif que l'auteur, à qui nous liait une longue amitié, désirait voir publier une traduction en français de son livre, soin dont nous lui avons offert de nous charger.

Il nous a prié de résumer plusieurs passages, surtout d'ordre historique, de nature à moins intéresser les lecteurs européens, et d'en développer, par contre, quelques autres, qui offriraient autrement de l'obscurité à des lecteurs étrangers.

Cet ouvrage n'est donc pas une simple traduction du VIAGEM AO REDOR DO BRAZIL, mais plutôt une édition française *condensée* et amplifiée, en certains détails, du même Voyage.

Nous avons cru aussi devoir indiquer, autant que possible, les étymologies des noms de localités et des termes vulgaires d'histoire naturelle mentionnés dans le cours de l'ouvrage, et dont la plupart n'ont pas besoin d'explication pour le lecteur brésilien, raison pour laquelle l'auteur n'en donne qu'un certain nombre. Ces mots appartiennent à la langue portugaise ou aux langues indigènes, surtout à la langue indienne la plus répandue sur le versant occidental de l'Amérique Méridionale, et qui se divise en deux grands dialectes : le *tupi* ou *tupy* au Nord, et le *guarani* ou *guarany* au Sud. ⁽²⁾ Depuis les Guyanes jusqu'à la Plata, la plus grande partie des termes géo-

(1) *Les Français en Amazonie*, par Henri A. Coudreau. Paris, 1887 (page 191).

(2) L'orthographe *tupi* et *guarani* nous paraît préférable.

Le *guarani* est la langue la plus usitée au Paraguay, et le *tupi* est parlé dans le bassin de l'Amazone et dans les Guyanes.

graphiques et des noms d'animaux et de végétaux sont des mots de l'un ou de l'autre de ces dialectes, qui sont fort rapprochés, et forment à eux deux la langue indienne à laquelle on a donné le nom de *lingoa geral* (*langue générale*), en raison de sa grande extension.

Il y a, toutefois, dans cette question d'étymologies, un écueil qu'ont rarement évité les auteurs qui se sont occupés de linguistique Sud-Américaine : c'est l'ambition de vouloir décomposer en leurs éléments, d'expliquer, en un mot, toutes les expressions appartenant à cette langue, tâche impossible en l'état actuel de nos connaissances, car on ne sait pas même l'étymologie des mots *tupi* et *guarani*, qui n'offrent aucun sens pour ceux qui parlent les dialectes connus sous ces noms. De telles tentatives n'ont eu pour résultat que d'obscurcir encore la question, en répandant des idées fausses, ou, du moins, très hasardées.

Pour éviter ce défaut, nous nous sommes borné à indiquer les étymologies certaines ou très probables.

L'intérieur du Brésil est encore habité par des tribus indiennes, dont un certain nombre arrivées à un état de demi-civilisation. Le Dr. Severiano da Fonseca a eu l'occasion, pendant son voyage, de voir des représentants de plusieurs de ces tribus, et a pris soin de recueillir un vocabulaire de la langue ou dialecte de chacune d'elles. Quelques-uns de ces idiomes sont du *guarani* ou du *tupi* plus ou moins altéré ; d'autres, au contraire, appartiennent à d'autres langues, encore peu connues. La reproduction de ces vocabulaires a été, de notre part, l'objet d'une attention particulière. Au lieu de modifier le texte indien selon la phonétique française, il nous a paru préférable de conserver l'orthographe de l'auteur, en indiquant en note la valeur des lettres de la langue portugaise. Nous avons cependant supprimé les signes orthographiques spéciaux, qui ne sont pas indispensables dans les cas dont il s'agit, et dont l'emploi peut entraîner de là confusion, en rendant les erreurs typographiques fort difficiles à éviter.

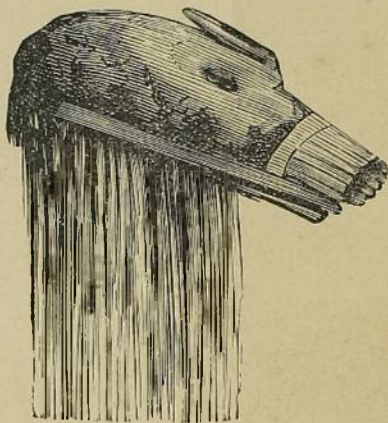
Enfin, nous avons ajouté à l'ouvrage une table alphabétique de matières, qui permettra de le consulter plus facilement.

Pour marquer cette faible part de collaboration, l'auteur, qui vient, malheureusement, d'être enlevé à la science et à la littérature brésilienne, a voulu que notre nom figurât, à côté du sien, sur le titre de cette édition.

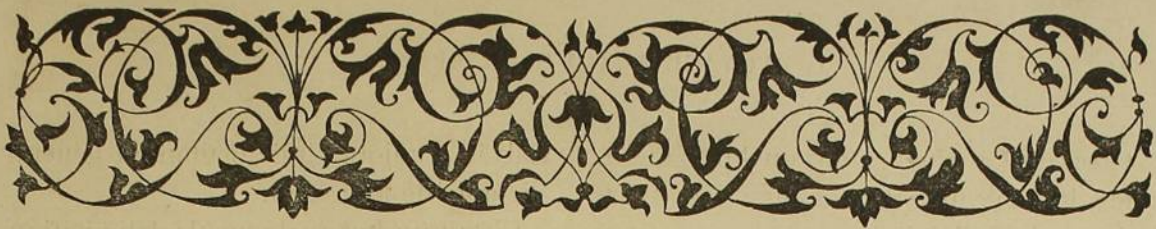
Nous espérons que le Voyage autour du Brésil, outre l'utilité pratique qu'il peut offrir, en révélant les richesses naturelles d'une partie du Brésil peu connue, ne sera pas sans intérêt pour les Américanistes, et leur fournira quelques éléments pour l'étude des origines d'une grande partie de l'Amérique du Sud.

Rio de Janeiro, 1899.

DOCTEUR PIRES DE ALMEIDA.

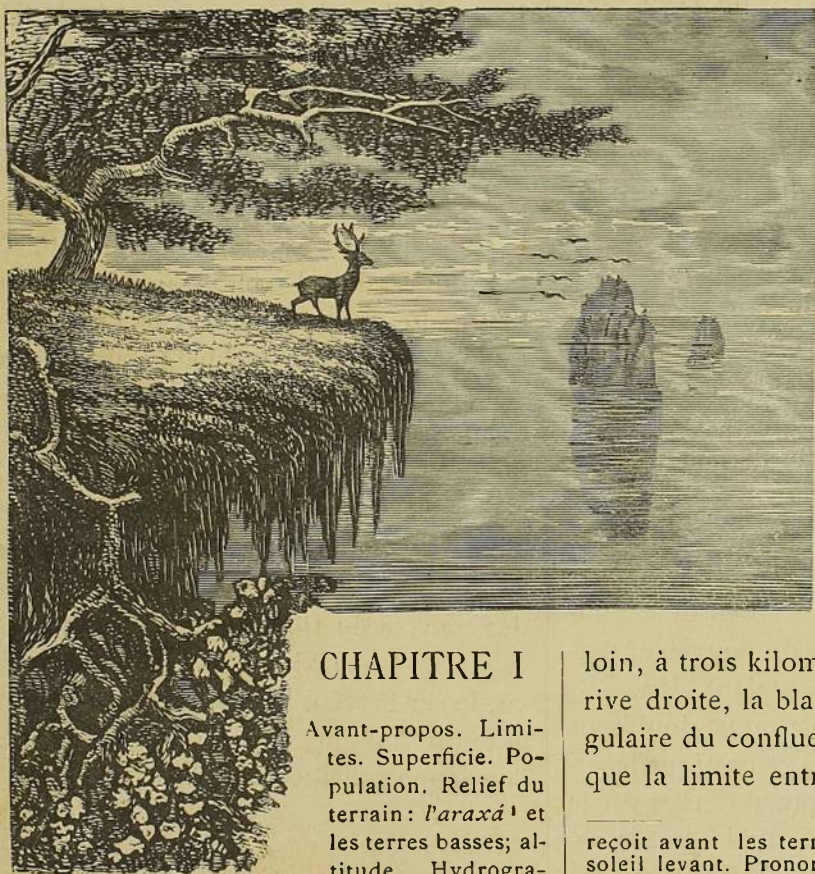


Masque usité par quelques tribus indiennes dans leurs fêtes



INTRODUCTION

Essai sur la chorographie de la province, actuellement
Etat, de Matto-Grosso



CHAPITRE I

Avant-propos. Limites. Superficie. Population. Relief du terrain: *l'araxá*¹ et les terres basses; altitude. Hydrographie. Ligne de partage des eaux. Géognosie.

¹ Haut plateau. Ce terme est guarani et composé des mots *ára*, jour; et *xá*, voir: sommet qui

I

En mai 1875, nous remontions le Paraguay, nous dirigeant vers la ville de Corumbá, qui n'était à cette époque qu'un bourg¹.

Il était six heures du soir, le déclin du jour offrait la splendeur caractéristique des ciels tropicaux. Nous allions sortir des eaux étrangères et entrer en territoire brésilien; déjà l'on apercevait au

loin, à trois kilomètres de distance sur la rive droite, la blanche colonne quadrangulaire du confluent du rio Apa, qui marque la limite entre Matto-Grosso et les

reçoit avant les terrains voisins la lumière du soleil levant. Prononcez *araxá*.

² *Villa*. La différence entre la *cidade* (ville) et la *villa* n'est pas toujours l'indice de leur importance respective; mais la première possède une administration et des fonctionnaires que n'a pas la seconde.

terres du Paraguay. Dans quelques minutes, le drapeau vert et or hissé à la drisse des navires allait indiquer que nous étions dans les eaux brésiliennes.

L'exilé seul — et le voyageur est une sorte d'exilé — peut comprendre l'émotion de joie indicible qu'on éprouve à fouler ou même rien qu'à apercevoir le sol natal. C'est un sentiment qui tient de l'amour filial, et de l'amour du foyer ; manifestation d'un égoïsme qui est cependant une vertu du cœur et peut paraître futile à des yeux étrangers, mais dont les plus indifférents éprouvent l'intensité, lorsque le pays de leur berceau reparait à leur vue.

Que de fois, dans nos voyages sur ce même fleuve, j'ai admiré avec attendrissement l'allégresse des marins et des soldats de Cuyabá en revoyant l'eau boueuse du San-Lourenço, qui se distingue encore de celle du limpide Paraguay à cent mètres de son confluent ; et leur empressement joyeux à en puiser et à la boire, seulement parce qu'elle provient du rio Cuyabá !

Saint égoïsme de l'amour de la patrie !

Nous comptions parmi nous des représentants de tous les Etats, principalement de Pará, de Maranhão, de Ceará, de Piahy, de Pernambuco, d'Alagôas, de Sergipe, de Bahia, de Paraná, de Rio-Grande-do-Sul et de la ville de Rio-de-Janeiro ; sur le visage de tous, passagers ou gens de l'équipage, se reflétait une vive émotion, que seulement les étrangers qui nous accompagnaient ne pouvaient partager, mais ils la comprenaient bien.

A six heures et demie, nous doublions le confluent du rio Apa et passions la colonne¹ dressée le 23 septembre 1872 par la commission de limites présidée par le colonel du génie Rufino Eneas Gustavo

¹ La position de cette borne-limite est : 22° 42' 45" 2 de Lat. S. et 14° 42' 41", 22 de Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro.

Galvão, aujourd'hui lieutenant-général Vicomte de Maracajú.

C'était un but analogue, la délimitation de nos frontières avec la Bolivie, qui nous amenait à Matto-Grosso, et notre commission avait encore pour chef le même officier, distingué autant que modeste.

II

L'ancienne province de Matto-Grosso est située entre 7° 25' et 24° 3' 31", 42, Lat. S., depuis le confluent du rio Paranatinga ou Tres-Barras jusqu'au cinquième rapide du Salto das Sete-Quedas¹ ; et 6° 42' et 22° 13' 15" de Long. O. du méridien de Rio (52° 11' 27" et 67° 42' 42" du méridien de Paris), de la pointe septentrionale de l'île de Bananal, dans le rio Araguaya, jusqu'à l'île de la Confluencia, formée au point de réunion des eaux du Mamoré et du Béni.

Elle a pour limites :

Au Nord : le rio Madeira et son affluent le rio Gyparaná ou Machado, à partir de ses sources dans la chaîne appelée Cordilheira do Norte ; cette même chaîne de montagnes ; le rio Uruguatás, affluent du Tapajós ; le rio Tapajós, depuis son confluent avec le rio Uruguatás jusqu'au confluent du rio San-Manoel, Paranatinga ou Tres-Barras — qui la séparent de l'ancienne province de l'Amazonas ; le cours supérieur de ce fleuve jusqu'au voisinage des sources du rio San-Manoel ; le rio Acarahy, le rio Xingú, jusqu'au rio Fresco, le rio Fresco, la chaîne de Gradahus et le rio Aquiquy² — qui la séparent de l'ancienne province de Pará.

¹ 11° 22' 50" de Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro (58° 2' 17" du méridien de Paris). — Commission de limites avec le Paraguay. 1872-1874.

² Le rio Aquiquy est aussi connu sous le nom de Paraná, et est appelé Aquiguahy dans la carte de La Rochette.

A l'Est : le rio Araguaya, depuis l'embouchure du rio Aquiquy, immédiatement au-dessous du rapide Santa-Maria, où commence la chaîne de Gradahus ; la rive supérieure gauche du même cours d'eau jusqu'à la serra (chaîne de montagnes) de Cayapó, ou mieux San-Matheus, d'où la limite, côtoyant la serra de Mombuca, descend par le rio Correntes au rio Parnahyba — qui la séparent de l'Etat de Goyaz — ; le Parnahyba, qui la sépare de l'Etat de Minas-Geraes, depuis le confluent du Correntes jusqu'à celui du Rio-Grande; et le Paraná (nom du Paranahyba à partir du confluent du Rio-Grande), qui la sépare de l'Etat de San-Paulo, en face du Paranapanema, et de celui de Paraná, au-dessous de l'île Grande-do-Salto, et vis-à-vis de l'embouchure du rio Piquiry.

Il règne, du reste, une grande confusion chez les historiens et les géographes au sujet des cours d'eau de cette région, dont la direction est loin d'être encore déterminée. Il est même souvent difficile d'identifier leurs noms.

Au Sud : le Paraná, depuis l'embouchure du rio Iguassú, jusqu'à la plus grande des chutes de Sete-Quedas ; les serras de Maracajú et d'Anhambahy et le rio Apa, à partir du versant principal de ces montagnes entre les ruisseaux Estrella et Lageado, qui la séparent de la république du Paraguay.

A l'Ouest : le rio Paraguay, depuis le confluent de l'Apa jusqu'à la Bahia Negra, par le milieu de laquelle passe notre limite avec la Bolivie, en suivant une ligne qui coupe par moitié, dans la direction S. N., les lacs ou *bahias* de Cáceres, de Mandioré, de Guahyba Grande et d'Uberaba ; d'où la frontière de Matto-Grosso se prolonge à l'extrême Sud de la *Corixa Grande do Destacamento*. De ce point, la limite, réserve faite *uti possidetis* du

territoire de San-Mathias, va au confluent des corixas de San-Mathias et de Peñado ; au morne de Bôa-Vista, à ceux de Quatro-Irmãos et à la source principale du Rio Verde. Enfin, elle suit le lit de cette rivière et ceux du Guaporé et du Mamoré jusqu'à l'embouchure du Béni, point où commence le rio Madeira.

L'Etat de Goyaz n'accepte pas les limites indiquées plus haut, et réclame comme lui appartenant le territoire situé au Nord du Rio Pardo et à l'Est de la serra des Divisões. Il base sa prétention sur le rapport de son premier gouverneur Dom Marcos de Noronha, en date du 12 janvier 1750 ; sur l'accord intervenu entre les capitaines-généraux des deux capitánias, Luiz Pinto de Souza Coutinho et Antonio Carlos Furtado de Mendonça ; et sur l'acte formel d'assentiment du premier, dans le *Termo de Accessão* dressé le 1^{er} avril 1771, par lequel il accepte pour limite une ligne allant du confluent du rio das Mortes avec l'Araguaya, au confluent du rio Pardo avec le Paraná : frontière proposée en date du 7 septembre 1761 par le garde-général (*guarda-mór*) Balthazar de Godoys Bueno, et son neveu le capitaine général de la conquête (*capitão-mór da conquista*) João de Godoys Pinto da Silveira, au gouverneur de Goyaz João Manoel de Mello. Peut-être croyaient-ils la source du rio das Mortes voisine de celle du rio Pardo, tandis que le premier, prenant naissance sous le nom de rio Manso vers le 15° Lat. S., à 180 kilomètres de Cuyabá, et à 6 kilomètres seulement, environ, des sources du rio San-Lourenço, est séparé de celles du rio Pardo par toute la région où les géographes placent les montagnes d'Agua-Branca, de Santa-Maria, de Sellada et de Cayapó.

Luiz de Albuquerque, successeur de Luiz Pinto, reconnaissant les inconvénients de cette division pour Matto-Gros-

so, proposa le 15 octobre 1773, de prolonger la limite orientale par l'Araguaya jusqu'à ses sources, en s'engageant à établir un *presidio* à l'embouchure du rio Barreiro ou Cotovello ; mais ce *presidio* fut en fait établi au bord de l'Araguaya, au point nommé *Insua*, en hommage au capitaine-général, seigneur de la terre de ce nom en Portugal, et où existe aujourd'hui la colonie militaire de Itacayú, immédiatement au-dessus de l'embouchure du rio Claro, et près de 150 kilomètres au N.-E. du rio Barreiro.

Depuis lors on a considéré comme appartenant au Matto-Grosso le territoire situé à l'Ouest du rio Araguaya et au Sud du rio das Correntes, et, le 19 avril 1838, son assemblée provinciale, à la demande des habitants, l'a constitué en *freguezia*¹, érigée en municipe le 4 juillet 1857, et en a fait enfin le siège d'un collège électoral, reconnu plus tard par l'assemblée générale législative.

Pourtant la province de Goyaz, après d'inutiles réclamations, se crut en droit, par la loi du 5 août 1849, de le comprendre dans le territoire de la *freguezia* de Nossa-Senhora-das-Dôres, créée à cette occasion, et à laquelle fut marqué, comme limite méridionale, le rio Pardo.

La question a été portée au parlement, mais elle a toujours été ajournée : le 20 juillet 1864, la commission de pouvoirs a donné, il est vrai, un avis favorable aux prétentions de Don Marcos de Noronha, premier gouverneur de Goyaz ; mais les choses restent en l'état, la reconnaissance du collège électoral dont nous parlons plus haut semblant, d'une autre côté, valider les droits de Matto-Grosso.

Cette affaire de limites n'a été qu'une source de conflits et de complications, sans aucun avantage pour la communauté

¹ La *freguezia* est la première des divisions territoriales brésiliennes.

brésilienne, et au grand détriment des intérêts de la région ; le gouvernement, cependant, aurait pu aisément la résoudre.

Cette ancienne province n'est pas la seule dont les frontières sont en litige : l'autorité supérieure, se mettant au dessus des questions de partis et de clocher, ferait sagement de trancher ces difficultés une fois pour toutes, dans l'intérêt réel de la nation, lié au progrès des zones contestées.

Pourquoi, par exemple, ne pas donner définitivement à l'Amazonas la région du Madeira, que Matto-Grosso n'administre pas, ni ne peut administrer, en raison de la distance énorme et des difficultés de communication entre ce territoire et la ville la plus voisine, alors que le premier Etat a pour cela beaucoup de facilité, et de fait, y exerce déjà l'administration ?

III

SUPERFICIE — Matto-Grosso est d'une étendue immense, encore mal déterminée.

On lui attribuait communément cinquante mille lieues carrées environ (la lieue carrée brésilienne est de 4³/₅, 56), avant l'adoption du système métrique. D'après le bel atlas du Brésil de Candido Mendes, sa superficie serait de 50.175 lieues carrées, entre les parallèles 7°, 30' et 24° 10'S., et les méridiens 52° 54' et 67° 29' O. de Paris. Cette évaluation se trouve réduite au chiffre de 1.379.000 kilomètres carrés dans la publication d'origine officielle intitulée : *Le Brésil à l'Exposition internationale de Saint Pétersbourg*.

IV

POPULATION — Ce vaste territoire est presque entièrement désert. En 1878, sa population civilisée ne pouvait guère dé-

passer cinquante mille habitants, concentrés en grande majorité dans les villes ou bourgades ; hors de ces centres, dans les terres marécageuses de la plaine ou sur le plateau, on ne trouvait que quelques rares habitants, parsemés le long des routes de Goyaz et de Piquiry.

A cette époque, d'après les meilleures évaluations, cette population se répartissait ainsi qu'il suit dans les divers districts :

Cuyabá.. .. .	23.500 habitants
Matto-Grosso.....	740 »
Poconé.....	2.060 »
Corumbá.....	11.600 »
Miranda.....	5.400 »
Sant'Anna do Parnahyba....	3.300 »
San-Luiz de Cáceres.	3.400 »
Total	50.000 »

On pouvait y ajouter la population indienne demi-sauvage établie dans des villages (*aldeada*), ou se trouvant plus ou moins en contact avec la civilisation : en tout, huit à neuf mille indiens, des tribus suivantes :

<i>Cadiuéos</i> et <i>beaquéos</i> , restes de la nation puissante et redoutée des <i>guaycurús</i> ..	1.600
<i>Guanás</i> , <i>kinikinaus</i> , <i>terenas</i> et <i>layanas</i> .	2.200
<i>Bororós</i>	600
<i>Cayapós</i>	400
<i>Apiacás</i>	2.600
<i>Xamacócos</i>	100
<i>Garayos</i>	800
<i>Palmellas</i>	400

et les *guatós*, tribu presque éteinte, mais qui, pourtant, disséminée sur les rives du Paraguay et du San-Lourenço, devait compter un nombre de membres bien supérieur au chiffre de cinquante, que lui attribuaient arbitrairement les rapports administratifs. Rien que près des lacs Guahyba et Uberaba, ils occupaient en effet quatre *malocas* ou villages, d'une population peut-être supérieure à quatre cents âmes, selon l'évaluation d'un anglais, M. William Jones, qui résidait depuis longtemps dans ces parages.

Le baron de Melgaço ¹ estime à vingt-quatre ou vingt-cinq mille âmes le nombre des indiens sauvages, divisés en 18 tribus : *aráras* et *caripúnas*, sur le haut Madeira ; *jacarés*, *cenabós*, *pacahás* et *cautariós*, sur le bas Mamoré ; *mequénes*, *parecys*, *maimbarés* et *cabixys* ou *ajururys*, sur le Guaporé ; *barbados*, *bororós da campanha* et *bororós cabaças*, entre le rio Guaporé et le rio Paraguay ; *coroás*, près des sources du rio Cuyabá et du rio San-Lourenço ; *bacauhyris* et *cayabys*, près de celles du rio Paranatinga ; *nhambicuáres*, entre les rios Peixe et Arinos, et *caguás* (cayguaz du Paraguay), dans les montagnes d'Anhambahy et de Maracajú.

Il est, du reste, fort difficile de calculer, avec quelque approximation, le chiffre de la population sauvage. Nous venons de dire qu'on ne connaît même pas celui des *guatós*, demi-civilisés pourtant et qui fréquentent les rives du rio Paraguay et du rio San-Lourenço, les deux routes les plus suivies de Matto-Grosso. Que dire donc de ceux qui errent le long de rives presque inconnues, et surtout des indigènes qui, fuyant devant les cruautés des *bandeirantes* ² et des *sertanistas* ³, et rebelles même à la civilisation, doivent, sans aucun doute, s'être cantonnés au milieu de vastes solitudes, vierges encore pour nous, et que n'a foulées que le pied de l'indien, leur véritable maître, et jusqu'ici leur seul possesseur ?

Il peut paraître intéressant de rechercher quelle a été, à diverses époques, la population civilisée de Matto-Grosso. En

¹ Auguste Leverger, baron de Melgaço, contre-amiral, était français. Naturalisé brésilien, il fut pendant de longues années président de la province de Matto-Grosso, et rendit en cette qualité, de grands services à sa patrie adoptive.

² Nom que l'on donnait anciennement aux troupes d'aventuriers qui s'enfonçaient dans l'intérieur à la recherche d'or et des diamants, ou pour faire la chasse à l'esclave chez les tribus indiennes.

³ Explorateurs du *Far-West* brésilien.

1793, on l'évaluait officiellement à 14.000 âmes; en 1817, à 29.800. Les recensements de 1849 et de 1855 lui attribuaient plus de 32.000 habitants; et celui de 1862, 37.000, sans compter la population des districts de Corumbá et d'Albuquerque. En 1863, A. Leverger l'estimait à 41.000 âmes. En 1867, elle souffrit un mouvement de recul, par suite de la guerre du Paraguay, et surtout de l'épidémie de petite vérole qui sévit cruellement sur les habitants de toutes races, et enleva quinze mille victimes.

En 1872, commença une nouvelle ère pour la province. Les districts de Corumbá, d'Albuquerque, de Nioac, de Coxim, de Miranda et de Dourados, repris sur les Paraguayens ou abandonnés par eux, se réorganisèrent rapidement, et, après la guerre, il se produisit tout d'un coup une forte immigration de Paraguayens, mêlés à des aventuriers, qui suivirent nos troupes, partageant la subsistance du soldat. De mai à juillet 1876, le port de Corumbá reçut ainsi un renfort de population de plus de 5.000 âmes. A la même époque, l'arsenal de Ladario était en pleine activité et employait des centaines d'ouvriers. Leurs salaires, joints à la solde de la garnison de Corumbá, composée d'un régiment et d'un bataillon d'artillerie et d'un bataillon d'infanterie, entretenaient le commerce et faisaient prospérer la ville. Mais ce progrès n'eut qu'un temps; bientôt, après le départ de la garnison et la diminution du nombre des ouvriers de l'Arsenal, la population décrût aussi soudainement qu'elle avait augmenté.

V

RELIEF DU SOL — La plus grande partie de l'ancienne province de Matto-

Grosso est comprise dans le plateau central de l'Amérique du Sud. L'autre partie, vers l'Ouest et surtout vers le Sud, forme une plaine basse et inondée, où se trouve la vaste région connue sous le nom de *pantanaes* ou marécages.

Cette plaine n'est guère élevée de plus de cent cinquante mètres au dessus du niveau de l'Océan. L'altitude du plateau varie de cinq cent mètres environ entre les sources des rios Guaporé, Paraguay et Tapajoz et celles du rio Araguaya et des affluents de l'ouest du Paraná, jusqu'à mille mètres en quelques points de la crête qui sépare le versant de l'Amazone de celui de la Plata, et traverse diagonalement Matto-Grosso de N.O. au S.E., depuis les rapides du rio Madeira jusqu'aux rives du Paraná, se reliant ensuite à la serra das Vertentes, de Minas-Geraes.

Du côté du Sud et de l'Ouest, les hautes terres se terminent brusquement, presque à pic, tandis que, du côté opposé, elles se prolongent en campagnes plus ou moins ondulées, où n'apparaissent de loin en loin que de rares sommets peu élevés au dessus du terrain environnant. Les érosions pratiquées dans leurs flancs par les cours d'eau ont mis à nu le sol et en montrent la formation.

Le grand plateau brésilien est, en effet, constitué par un sédiment qui a comblé les vallées et parfois recouvert les montagnes. Commencant près de la côte de l'Océan par la serra *do Mar*, *Paranapiacaba* des indigènes (*d'où l'on voit la mer*), qui s'élève par étages successifs jusqu'à une altitude supérieure à mille mètres, il se continue vers l'occident en *campos geraes* ou plaines accidentées, pour se relever ensuite dans l'Etat de Matto-Grosso et finir aux escarpements des chaînes de Maracajú et d'Anhambahy et de leurs contreforts méridionaux d'Urucuty et de Caaguassú.

Dans ces hautes plaines intermédiaires, sillonnées de cours d'eau aux nombreux rapides, ce dernier indice seul rappelle au voyageur qu'il se trouve à plusieurs centaines de mètres au dessus du niveau de la mer.

Tantôt elles s'étendent et se prolongent en belles savanes, ondulées comme celles de Rio-Grande-do-Sul, et couvertes d'un tapis de verdure, où les dycotylédonées dépassent à peine en hauteur les graminées et les cypéracées, qui constituent la flore caractéristique du terrain; tels sont les *campos* des chaînes de Maracajú et d'Anhambahy. Tantôt ce sont de véritables landes accidentées, mélangées de grès en décomposition, comme les *campos* de Parecys, traversés en 1772 par João Leme do Prado et les aventuriers à la recherche de l'or, entre Cuyabá et Arayés, et Villa-Bella et Urucumacuam; et ceux dont M. de Taunay a fait l'exploration, pendant la mémorable campagne de 1865¹: terres sablonneuses et mouvantes, où les mules enfoncent à chaque pas, sans pâturages, presque sans ombrages, d'un ennui mortel pour le voyageur.

Ailleurs ce sont des terrains secs, coupés d'innombrables cours d'eau; plus loin, des marécages sans fin, où prend naissance un réseau inextricable de rivières: les unes, au cours comparativement tranquille, se creusant un lit dans la direction du nord, les autres se précipitant vers le sud par une série de chutes.

Dans cette région, la forêt est énorme et opulente: les arbres s'élèvent à des hauteurs imposantes. Il semble que peu leur importe la nature du sol, dès que leurs racines peuvent y puiser l'eau nourricière. Parfois la forêt, reposant sur un lit de sable d'une blancheur éclatante, prolonge en tous sens de hautes avenues

moins régulières, mais incomparablement plus belles que celles des parcs créés par la main de l'homme; sous une chaleur torride, on y voyage à cheval sans crainte des feux du soleil pendant des dizaines et des centaines de kilomètres, et les voitures pourraient y circuler aussi aisément. Mais, si l'humus en forme le fond, celui-ci disparaît sous un tapis serré d'herbes de toute espèce et de mille arbustes appartenant principalement à la famille des légumineuses, base de la végétation tropicale. Une infinité de lianes, les *excelsæ*, les *proceræ*, les *spectabilis*, les *gigantæ*, etc., des botanistes, s'enroulent autour des troncs, s'élancent d'un arbre à l'autre, enchevêtrent les branches, ou, se laissant pendre des cimes comme les cordages d'un vaisseau, atteignent bientôt le sol, y prennent racine, et désormais élevées à la dignité d'arbres, supportent à leur tour un monde végétal. Des *taquaris*¹, des plantes grimpanes, suspendent à l'entrée de la forêt d'impénétrables tapis de verdure, comme pour interdire au profane l'accès du sanctuaire des mystérieux génies des bois.

Par un contraste saisissant, quelques pas à peine séparent assez souvent ce sol d'une incomparable fertilité de longues étendues de terrains où ne croissent, çà et là, que des bouquets d'arbustes rabougris. L'œil n'y est réjoui que par la vue du *páo d'agua* (arbre d'eau), providence du voyageur altéré, qui, jusqu'au milieu de la sécheresse, conserve presque perpétuellement dans l'aisselle de ses branches l'eau des pluies. Des combrétacées et des myrtacées, principalement des genres *Eugenia* et *Aulomyrcia*, des broméliées silvestres et des anonacées de diverses espèces, quelques sapotacées, le *Coco campestris* de Martius, l'*Indaya*

¹ *Scenas de viagem.*

¹ Bambous du Brésil, à tige mince.

(*Attalea*) acaule, et toujours des légumineuses, en majorité des *cassias*, des *mimosas* et des *bauhinias*, vulgairement connues au Brésil sous le nom de *Unha de boi* (sabot de bœuf) en raison de la conformation de leurs feuilles doubles, sont les principaux types de la végétation. Dans ces contrées, les plus grands arbres, les *jaboticabeiras* (*myrciarias*), les sapotilliers, et les *mangabeiras* (*Hancornia speciosa*), les *cajueiros* (*Anacardium occidentale*), hauts de six mètres et plus dans d'autres régions, atteignent à peine quatre mètres. Ils conservent pourtant toute leur fécondité, et se couvrent de fruits jusqu'au ras du sol.

Ce terrain repose sur des roches compactes, surmontées de couches de grès, de tuf et de sable, rongées partiellement par les eaux. De distance en distance se dressent, tantôt isolés, tantôt réunis en groupes, d'énormes rochers aux formes bizarres, imitant des *dolmens*, des *cromlechs* ou des *menihrs* celtiques¹. C'est la région du gneiss, remarquable par sa richesse métallifère. Toutes les mines d'or de Matto-Grosso ont été trouvées près des cours d'eau qui la traversent ou au bas des cascades par lesquelles ils s'en précipitent. Nombre de ces sommets se terminent par des parois verticales : les gens du pays les nomment *trombas*, et les indiens *itambés* (pierres aiguës); les plus curieux sont ceux des serras d'Aguapchy, de *Napileque* ou *Lavileque*², et de Jacadigo, dans les environs d'Albuquerque. Plusieurs sont constitués par des diorites d'une grande dureté, et presque tous sont riches en minerai de fer.

¹ Telle est la *Torre de Babel*, dans l'Etat de Goyaz, amoncellement de pierres qui paraissent disposées par la main des hommes. Elle a été découverte vers 1770 par le capitaine Francisco Soares de Bulhões, et se trouve à proximité des sources du rio Claro.

² Ceux deux termes me semblent une corruption de *dapileque*, fer, dans l'idiome des indiens guaycurús.

Là, le géologue peut lire sans effort les pages du livre de la nature. Sur les flancs escarpés ou perpendiculaires des *itambés*, il voit d'un regard l'ossature intérieure du sol, mise à nu par les eaux.

Il est à noter que les volcans, si nombreux sur le versant du Pacifique, d'un bout à l'autre de l'Amérique, sont inconnus dans l'immense région tributaire de l'Océan Atlantique. Quelques voyageurs prétendent cependant avoir vu dans le Matto-Grosso d'anciens cratères bien caractérisés; et les indiens cayapós assurent qu'il existe dans la serra Sellada une montagne vomissant du feu, dont les mugissements souterrains glacent de terreur ceux qui sont tentés d'en approcher. D'autres vagues traditions parlent également de l'existence de volcans dans la serra de Napileque, près des bords du rio Apa. Je reviendrai plus loin sur ce sujet. En tout cas, les tremblements de terre sont fort rares dans le Matto-Grosso, et n'y ont jamais été que très faibles.

Les eaux du plateau qui courent vers le nord, comme il est dit plus haut, se frayent un passage dans un terrain sablonneux, creusant leur lit en forme de cuvette dans les roches du sous-sol. Le plus souvent elles coulent par une succession de rapides, et forment parfois des chutes élevées. Le Juruhena, à quinze kilomètres de sa source, fait un bond de 30 mètres. Le rio do Inferno se précipite par une chute perpendiculaire de 60 mètres dans la *bocaina do Inferno*. Couverts de rapides sont les rios Negro, Camararé, Xacuruhina, Arinos, Manso, Paranatinga, Sumidouro, etc., le Jamaré, le Gyparaná, le Marmello, le Manicoré, affluents du Madeira, et la plupart des affluents du Paraná.

Les rivières qui se déversent dans les grandes vallées de l'ouest ou du sud n'ont de rapides que dans leur cours supé-

rieur, et plongent dans la plaine d'un saut, ou par des cascades étagées, comme le rio Cuyabá. Quelques-unes présentent dans leur cours un accident curieux, qui n'est pas rare au Brésil. Arrêtées par un obstacle, elles rongent le sol et s'engouffrent sous une voûte de gneiss ou de tuf calcaire pour surgir de nouveau à une distance plus ou moins grande. Pendant la sécheresse, elles ne révèlent leur existence que par de sourds murmures; mais vienne la saison des pluies, leur lit souterrain ne peut plus les contenir, elles débordent à l'air libre, et le voyageur qui les voit pour la première fois ne peut croire à l'existence d'un *sumidouro* (gouffre), comme on appelle ces pertes de rivières, et souvent, par extension, les cours d'eau qui offrent ce caractère. Aussi les rios Sumidouro se rencontrent-ils fréquemment sur les cartes du Brésil¹.

Quelques rivières naissent dans des cavernes béantes sur les flancs des montagnes: telles sont, entre autres, la fameuse source du rio Guaporé qui s'échappe d'un bloc de rocher rougeâtre, formé de grès riche en minerai de fer, et celle de la *Corixa Grande do Destacamento*, située dans un morne isolé, appartenant à la serra de Borborema, ramification de la serra d'Aguapehy. Ce dernier rio s'élance de sa grotte par trois hauts corridors et vient jaillir, au pied même de la montagne, sur un large vestibule pavé de dalles de schistes, entre lesquelles il s'enfonce pour reparaître quelques mètres plus loin. De l'entrée de la caverne, on entend, multiplié par les échos, le fracas de son cours souterrain.

¹ A quelques myriamètres de Rio-de-Janeiro, il existe un *sumidouro* formé par le torrent *Paquequer*, qui prend naissance derrière les montagnes des Orgues.

VI

LIGNE DE PARTAGE DES EAUX — Le nœud de la ligne de partage des eaux du plateau brésilien se trouve entre le 11° Lat. S. et vers le 65° Long. O. du méridien de Paris, point où prennent naissance les affluents septentrionaux du Guaporé et plusieurs des affluents orientaux du Madeira; et le 16° Lat. S. et le 59° Long. O., où sont les sources du Tapajoz, du Paraguay et du Guaporé. Ces dernières se trouvent à une altitude supérieure à mille mètres; le terrain descend ensuite jusqu'à celles des rios Jaurú et Sararé, puis se relève à la même hauteur, séparant encore les eaux du Tapajoz, du Paraguay et celles du Xingú, et s'abaisse vers le S.S.E. jusqu'au 19° de Lat. S. et le 51° 30' de Long. O. du méridien de Paris, où il sépare les affluents des rios Paranatinga et das Mortes, qui coulent vers le Nord, des tributaires du Paraná et du Paraguay, au Sud. Cette ligne brisée est déterminée par la direction des mornes disséminés sur le plateau, qui tantôt forment des tours comme celles de *Guimarães*, à l'est de Cuyabá, tantôt sont des rochers à pic, comme ceux que traverse le Coxim, révélant clairement leur formation plutonienne; ou par les crêtes qui constituent les serras de Parecys, do Norte, de Tapirapuam et d'Aguapehy. Ces diverses chaînes reçoivent, selon les localités, les noms de San-Vincente, Kagado, Olho-d'Agua, Santa-Barbara, Borborema, Melgucira, Morro-Grande, Sete-Lagoas, Pary ou Jaguará, Tamanduá, Morro-Vermelho, Corrego Fundo, Arapés, Arára, Cuyabá. Au N.N.O., entre le Tapajoz et le Xingú, leur prolongement prend le nom de Serra-Azul. Puis il s'incline au S. E. sous la dénomination générale de Serra das Divisões, comprenant les chaînons de San-Lourenço, Agua

Branca, Taquaral, Rapadura, Roncador, Sellada, Santa-Martha, Cayapó, Mombuca, Sentinella, Santa-Rita, Albano, Arára, Crystaes, etc.

Cette partie de l'orographie du Brésil est, du reste, encore un peu confuse.

Sous ce nom de chaînes ou *serras*, il ne faut pas entendre toujours de hauts sommets, mais plutôt les crêtes des cordillères souterraines. Le massif le plus élevé de cette région est le *mórro* (montagne) San-Lourenço, d'une altitude de 1.400 mètres et qui embrasse plusieurs kilomètres de circuit. La forêt, luxuriante sur les flancs du plateau, disparaît sur les hauts sommets, où elle est remplacée par des bouquets de bois rachitiques, des *catingas*¹; de loin en loin, des *capões*² arrondis indiquent, par leur végétation puissante, la présence de l'eau³.

La serra de Parecys et celle du Norte, à l'O.; les serras d'Apiacás et de Bacauhyris, ramifications de la serra Azul, au N.; la serra d'Espinhaço à l'E.; et au S., la serra de Tapirapuam et les contreforts qui la relie à la serra das Divisões, sont les limites de l'*araxá* appartenant exclusivement au Matto-Grosso. Leurs flancs sont généralement élevés et escarpés; quelquefois, pourtant, ils s'inclinent en fortes pentes ou descendent par une série de terrasses dont les murailles présentent fréquemment, surtout dans la région du Sud-Ouest, des stries ondulées et paral-

lèles, qui semblent dues à l'action violente et prolongée des eaux: mer aujourd'hui disparue qui, par l'effet de ses marées et de ses tempêtes, aurait rongé la base des montagnes, creusé leurs vallées et échancré des promontoires, devenus les contreforts actuels.

La crête connue sous le nom de serra de Parecys prend naissance aux sources du rio Madeira. Son premier contrefort apparaît vers le 10° 20' de Lat. S., près du premier rapide de cette rivière; un autre borde le rio Pacahás-Novos, affluent du Mamoré; un troisième va finir à proximité du fort *Principe da Beira*, sur le rio Guaporé. Ce cours d'eau coule presque parallèlement à la chaîne, dont il est séparé d'une distance d'environ 150 kilomètres dans tout son parcours, et qui détache dans sa direction trois ou quatre sommets, dont les plus remarquables sont ceux de Santa-Rosa, sous le 20° 30' de Lat. S., et celui de Pedras-Negras, par 19° 44' de la même latitude.

Elle se bifurque par 17° de Lat. S. et lance au nord la serra *do Norte*, qui se prolonge vers la région Amazonique; tandis que son chaînon méridional forme, entre les parallèles 14° et 15°, le massif de *San-Vicente* ou *chapada do Brumado*. Sous 15° de Lat. S., elle projette le contrefort de *Sararé*, et, courant ensuite dans la direction du S.E., va, sous les noms de serras *do Kagado*, de *Santa-Barbara* et de *Salinas*, se terminer aux falaises d'*Aguapehy*, à la latitude de 16° 21', et à l'ouest des salines de Jaurú.

C'est dans la serra de San-Vicente, au point connu sous le nom de *Alto da Serra* (sommet de la montagne) que le savant naturaliste de Bahia, Alexandre Rodrigues Ferreira, et les astronomes qui l'accompagnaient dans son exploration de la fin du siècle dernier (1789), ont trouvé une altitude supérieure à mille mètres.

¹ On désigne ainsi, dans l'intérieur du Brésil, des forêts composés d'arbustes rabougris qui perdent complètement leurs feuilles après la saison des pluies. Le mot est guarany, et l'on en a donné plus d'une étymologie. La meilleure nous paraît celle qu'indique M. le général vicomte de Beaurepaire-Rohan (*Diccionario de vocabulos brazileiros. Rio de Janeiro, 1889*), d'après laquelle *catinga* serait une corruption de *caá-tiniga*, bois sec.

² Pluriel de *capão*, corruption du guarani *caapuan*, littéralement, *île de bois*. Les *capões* sont des oasis de forêt vierge, séparées, soit par des étendues stériles, soit par des pâturages.

³ Voir *O Selvagem*, par le Dr. Couto de Magalhães. Rio. 1870.

Dans la serra de Parecys, la hauteur au dessus du sol environnant varie entre 300 et 700 mètres. Pendant l'hiver, le froid y est assez rigoureux et les gelées abîment souvent les cotonniers. Sur le plateau de Guimarães, situé à 80 kilomètres à l'Est de Cuyabá, et à près de 800 mètres au dessus du niveau de la mer, la température descend encore plus bas.

On peut considérer comme un embranchement de la serra de Parecys, ou, du moins, comme appartenant au même système, les serras qui, à quelques myriamètres de distance, s'élèvent entre le rio Guaporé et le rio Verde, depuis le 13° de Lat. S., au point nommé *Terra firme do Pau Grande*, jusqu'au 15° 20' de Lat. S., au-dessous de la ville de Matto-Grosso, et dont les sommets principaux, près de cette ville, atteignent une hauteur supérieure à 900 mètres.

La commission de limites de 1876 leur a donné le nom de *Ricardo Franco*, en hommage au savant ingénieur qui a rendu incontestablement le plus de services au Matto-Grosso par ses nombreux et consciencieux travaux relatifs à la géographie, à l'hydrographie et à la défense du territoire, qu'il a parcouru dans tous les sens, à travers mille obstacles et au prix de mille dangers, nous laissant dans ses descriptions de véritables trésors d'observation.

Un contrefort du Tapirapuam se prolonge vers le Sud, le long de la rive gauche du Paraguay. Un autre contrefort de la même chaîne, orienté N.N.E., prend naissance aux sources du rio Jaurú, qu'il borde pendant une cinquantaine de kilomètres, se prolongeant à gauche jusqu'à la latitude de 16° 41' S., à 46 kilomètres au-dessous de l'embouchure de cette rivière. Les chaînons N.O. de la serra, qui séparent le bassin du Paraguay de celui

du rio Cuyabá, et ce dernier du bassin du rio Arinos, portent le nom de serras *Mangabeira*, *Jaguará*, *Sete-Lagôas*, *Pary* ou *Melgueira*, *Ararapé* ou *Tom-bador*, *Arara* et *Cuyabá*¹.

Sous le 13° Lat. S. et le 57° 30' Long. O. du méridien de Paris, ou approximativement, les talus du plateau se prolongent d'abord vers l'E., et tournent ensuite brusquement au S., courant presque parallèlement à la serra de Parecys. Le fer s'y trouve en telle abondance que la plus grande partie des cours d'eau auxquels ils donnent naissance sont ferrugineux et de forte saveur styptique: notamment les torrents *Olho-d'Agua*, *Sepultura* et *Lagoinha*, sources du rio Guaporé, et le *Piquihy*, source du rio Jaurú; le terrain est formé de grès schisteux et rendu rougeâtre par la présence du minerai. Ces talus surplombent la grande vallée où serpentent les affluents orientaux du Paraguay, et vont se rattacher au système connu sous le nom de serra *Geral* ou *das Divisões* (des Divisions), dont les massifs et les contreforts reçoivent les noms de *San-Lourenço*, *San-Jeronymo* ou *Canastra*, *Roncador*, *Taquaral*, *Santa-Martha*, *Sentinella*, *Santa-Rita*, *Cayapó*, *Albano*, *Arara*, *Crystaes*, *Mombuca*, etc. Le système dans son ensemble est connu des

¹ Je préfère cette orthographe à celle de *Cuiabá*, souvent employée, par une raison étymologique; car il me semble impossible de voir dans ce mot, comme on l'a proposé, l'agglutination des deux termes guaranys *cuiá*,alebasse, et *abá*, hommes. De toutes les étymologies qu'on en a données, la plus satisfaisante me paraît être celle qu'indique la relation d'Antonio Pires de Campos (*Revista do Instituto Historico do Brazil*, tome XXV, p. 416). « Plus haut, le rio *Cuyabá* reçoit une autre rivière, appelée *Cuyabá-mirim* (le petit Cuyabá), et qui prend sa source dans un lac, dont les bords étaient habités par un tribu d'indiens appelés *Cuyabás*. » Il existait, il y a encore peu de temps, vers les sources des rios Manso et Paranatinga, des indiens *Cayobás* (corruption probable de *Cuyabás*), que quelques autorités identifient avec les *Coroados* actuels.

Cuyabá serait donc un nom de tribu ou nation indienne. Il est vrai que cela ne fait que reculer la difficulté; car, pour quel motif s'appelait-elle ainsi? En tout cas, c'est un premier pas de fait.

habitants du pays sous le nom de serra de *San-Lourenço*, au lieu de celui de *Geral* ou *das Divisões* que lui donnent les géographes.

Au N. de la chaîne de Cuyabá se prolongent les crêtes de la *Serra Azul* (chaîne bleue), ligne de faite entre les eaux du rio Cuyabá et celles du rio Paranatinga, et dont les divers chaînons, reconnus par les premiers explorateurs de la région, ont reçu d'eux les noms des nations indiennes voisines : ce sont les serras d'*Apiacás*, de *Bacauhyris*, de *Tapirapés* et de *Gradahus*. Ce système court parallèle à la grande chaîne nommée *serra do Estrondo*, dans l'Etat de Goyaz, qui donne naissance aux affluents de l'Araguaya et du Tocantins. Ses contreforts s'appellent du nom général de serra *dos Dourados*, depuis le lac *Uberaba* jusqu'à *Mandioré*, et de serras d'*Albuquerque* et de *Jacadigo* ou *Lojacáhdigne*, de Corumbá, presque exactement sous le 18° Lat. S., jusqu'à *Fecho de Morros*, à la latitude de 22° S. Les premiers se relient au système de *San-Fernando*, qui se prolonge sur le territoire bolivien, et les seconds paraissent se rattacher aux ramifications N.E. de la chaîne d'Anhambahy.

Il n'est pas un recoin de ces montagnes qui n'ait été fouillé par les premiers explorateurs du pays, aventuriers poussés par la soif de l'or, qui abondait surtout à la source des cours d'eau. Le premier dont nous parlent les traditions, Aleixo Garcia, franchit le Paraguay et poussa jusqu'aux pampas inondés de *Galámba* ou *Gran-Chaco*¹, cherchant de riches mines que les indiens Guaycurús lui avaient assuré exister vers l'ouest. On dit qu'il réussit dans son entreprise, et que, possesseur d'un grand trésor en argent, il était déjà de retour sur les bords du

Paraguay, quand les Guaycurús, ennemis des indiens *Xanés* de son escorte, lui livrèrent un combat dans lequel il périt avec ses compagnons. Son fils, encore en bas âge, fut emmené en captivité. Lorsque Sébastien Cabot et Diego Garcia de Mojer pénétrèrent dans le Paraguay, le 28 mars 1528, ils trouvèrent encore sur ses rives des vestiges des richesses d'Aleixo ; d'où serait venu le nom de *rio da Plata*, qui fut alors imposé au même fleuve.

Nombre d'autres aventuriers ou *sertanistas* suivirent l'exemple d'Aleixo Garcia. Citons les noms de Pedro Domingues, Braz Mendes, Bartholomeu Bueno da Silva, surnommé *Anhanguera*, Manoel de Campos et ses fils, Gabriel Antunes Maciel, Felipe de Campos Maciel, Pascal Moreira Cabral, descendant du découvreur du Brésil, Francisco Xavier et João Pires Taveira ; presque tous appartenant à cette forte race de *Paulistas* (habitants de l'ancienne province de San-Paulo), à laquelle nous devons la conquête de notre *Far-West*. C'est à eux que le Matto-Grosso est redevable de l'établissement de ses premières routes, grossièrement construites, il est vrai, mais dont plusieurs rendent encore de grands services ; et ils ont reconnu le cours d'un grand nombre de rivières. Manoel Felix de Lima démontra, en 1742, la navigabilité des rios Guaporé et Madeira ; et le *sargento-mór* (major) João de Souza Azevedo, quatre ans après, celle des rios Arinos et Tapajoz.

Plus tard, aux aventuriers, stimulés par le seul amour du gain, succédèrent les hommes de science qui vinrent explorer et reconnaître ces régions, le plus beau fleuron, peut-être, de la grande colonie portugaise. Ce furent d'abord les membres de la première commission de limites, composée des majors du génie Ricardo

¹ En ketchua, *chacu* veut dire troupeau.

Franco de Almeida Serra, commandant de l'expédition, et Joaquim José Ferreira, et des astronomes Francisco José de Lacerda e Almeida et Antonio Pires da Silva Pontes. Vinrent ensuite le grand naturaliste de Bahia, le Dr. Alexandre Rodrigues Ferreira, le *Humboldt* brésilien, selon l'expression de Ferdinand Denis¹; Osculati, et autres savants, dont les précieux travaux sont dispersés, et peut-être malheureusement perdus en grande partie.

Après eux, Matto-Grosso doit une grande reconnaissance à deux hommes des plus distingués, dont les noms resteront toujours chers à ses habitants: Luiz d'Alincourt, major du génie de l'armée brésilienne, qui s'est consacré à l'étude de sa statistique et de sa chorographie; et Auguste Leverger², baron de Melgaço, et chef d'escadre en retraite, aussi savant que modeste: tous deux dignes émules de Ricardo Franco et de Lacerda.

Au delà des limites occidentales du Matto-Grosso, qui coïncident presque exactement avec celles de l'*araxá*, on ne trouve d'accidents de sol qu'à une distance de plusieurs centaines de kilomètres, au pied des Andes, qui envoient une multitude de tributaires aux deux fleuves géants de l'Amérique du Sud.

Mais le terrain n'y forme pas de plateaux; il s'élève insensiblement à partir du 20° Lat. S., constituant un immense glacis de l'imposante cordillère.

Toute la région intermédiaire est si basse et si unie qu'à peine y peut-on dis-

tinguer le courant des eaux, et que les rivières paraissent souvent stagnantes à leur point de jonction avec un fleuve plus rapide. Mais à l'époque des crues, qui correspond à la fonte des neiges sur les Andes, ces rivières grossissent; elles sortent de leur lit, envahissent à perte de vue leurs rives, se rejoignent les unes les autres et transforment le pays en une véritable mer d'eau douce, de plusieurs centaines de kilomètres de tour, présentant sur ses bords de véritables golfes et des baies sans nombre, et parsemée d'îles: les unes solides, formées par les sommets des rares ondulations de la prairie; les autres factices, constituées par les cîmes verdoyantes des forêts submergées ou les bois entraînés par les eaux. On peut donner comme limites à cette inondation périodique: les serras d'Abuna, au N.; l'*araxá* du Matto-Grosso, à l'E.; et à l'O., le méridien 65°30' O. de Paris, entre Santa-Cruz de la Sierra, Pucára, Salina et Oran, à proximité des sources des rios Guapay, Pilcomayo et Bermejo. Au S., l'immense plaine liquide s'étend au delà des terrains accidentés de Tucuman et de Catamarca, et, se confondant avec les marécages de Santiago et de Cordova, se prolonge jusqu'aux pampas peu connues de la Patagonie.

Dans ces contrées, les longs voyages ne sont possibles qu'une partie de l'année. Ce n'est guère que de septembre à décembre que le terrain est praticable: à cette époque, il est ordinairement aussi facile à parcourir que la plus belle route. Mais l'explorateur y souffre alors d'un excès contraire, la sécheresse. Le sol a complètement absorbé les eaux; on n'en rencontre qu'à de longs intervalles sous forme de marais ou de nappes de plusieurs kilomètres de longueur et larges à peine de quelques mètres: sortes de rivières sans sources, sans courant et sans

¹ *Le Brésil.*

² Voir la note de la page 5.

Depuis la première édition de cet ouvrage, le Matto-Grosso a été l'objet de deux explorations importantes, effectuées par une commission de savants allemands, ayant pour chef M. le Dr. Karl von Steinen; en 1884 et en 1888. Le compte-rendu de la première a été publié en 1886, à Leipsick, sous le titre: *Durch central Brasilian.-Expedition zur Erforschung des Schingú.*

embouchure, les *corixas*¹ ou *coriches*, comme on les nomme dans le pays: véritables égoûts de la plaine. Tels sont plusieurs des cours d'eau (si l'on peut leur donner ce nom) de l'intérieur de la Bolivie et de la République Argentine: le Parapity, dans le Chuquisaca, le Temblada, dans la Pampa-Grande, le Tucubaca, dans l'Ottuquis, le Santa-Rica et le Palmas-Reacs sur la frontière de Matto-Grosso, la Corixa-Grande do Destacamento, dont j'ai déjà parlé, l'Andalgala, qui commence près des montagnes de Tucuman, et se perd dans les lacs salés de los Ponchos; le Dulce, le Primero, le Segundo, le Pucára, le Rioja, le Mendoza, le Bateles, ce dernier dans la province argentine de Corrientes, etc.; tous majestueux dans la saison des pluies, et stagnants dans la saison opposée. Beaucoup disparaissent au fort de la sécheresse; quelques-uns sont permanents, et connus improprement sous le nom de rios, bien que ce ne soient en réalité que des lacs très étroits d'une grande étendue. Outre ceux du Matto-Grosso, le Brésil en compte un grand nombre. Citons le Jaguaribe, l'Aracacú, le Choró, le Ribeirão de Sangue, dans les Etats de Ceará et de Piauh; et le Turvo, dans l'Etat de Goyaz.

On comprend la difficulté de construire des routes durables dans une semblable région. Aussi bien des années se passeront-elles sans doute avant que les moyens de communication y soient sensiblement améliorés. Actuellement ce qu'on appelle route n'est souvent pas même un sentier, mais une simple direction que tout le monde sait qu'il faut suivre pour aller d'une localité à une autre.

¹ Voir p. 3.— L'étymologie du mot *corixa* est inconnue.

Quand la saison des voyages par terre arrive, le sol, comme il est dit plus haut, est uni comme une table et n'offre absolument aucun obstacle. Malheureusement, comme il est constitué ordinairement par un mélange de silice et d'argile, auquel s'ajoute souvent du calcaire, si la route a été fréquentée avant qu'elle fût complètement desséchée, il s'y forme des trous et des fondrières qui font le désespoir du voyageur; et les empreintes laissées par le sabot des mules prennent plus tard la consistance de la pierre, ce qui rend la marche aussi pénible qu'elle est aisée en d'autres circonstances.

Dans la saison des pluies, on suit les mêmes routes, avec la différence que le transport se fait en pirogues. C'est ainsi qu'on parcourt la méditerranée formée par les inondations du Paraguay et de ses affluents, et connue des anciens sous le nom de *lacs périodiques des Xarayés*. Au plus fort des crues, les eaux s'élèvent à plusieurs mètres au-dessus de leur niveau ordinaire; on a vu le Paraguay monter de onze mètres à Corumbá; le rio Cuyabá, de dix mètres dans la ville de même nom; et le rio Guaporé, à égale hauteur au fort Principe da Beira, observation que l'auteur de cet ouvrage a eu l'occasion de vérifier.

Les lacs de Xarayés s'étendent, d'après des cartes, depuis le parallèle 16° 16' S. jusqu'au-dessous du parallèle 21° S., entre Julgado de San-Pedro d'El-Rey et le sud de Fecho dos Morros. Ils couvrent de ce côté presque toute la vallée des rios San-Lourenço et Taquary. De l'autre côté, le Paraguay grossi pénètre entre les contreforts de sa rive droite, à partir du rio Jaurú, s'enfonce dans les échancrures des serras Insua, Pedras de Amolar, Dourados, Xanés, Jacadigo, Albuquerque, etc., par lesquelles, même à l'époque des basses eaux, il communique avec les lacs,

ou *bahias*, comme on les appelle, Uberaba, les deux Guahybas, Mandioré, Cáceres et Negra ; et, se confondant avec ces vastes nappes d'eau, inonde une immense étendue de pays. L'inondation s'étend et monte toujours, couvrant les forêts, isolant les hauteurs ; elle gagne les vallées des rios Pilcomayo, Bermejo et Salado, rejoint le Paraná, sorti lui aussi de son lit, et fait disparaître dans cet océan le lac Iberá.

Sur certains points moins favorisés, les inondations arrêtent pourtant les communications, parce que les eaux ne recouvrent pas le sol à une hauteur suffisante pour que les pirogues y puissent naviguer, tout en rendant les voyages à cheval impossibles. Tel est le cas de plusieurs localités situées au S. de la ville de Matto-Grosso, et dont les habitants se trouvent quelquefois isolés du reste du monde pendant des mois entiers.

VII

Il paraît certain qu'une partie du continent Sud-Américain s'est soulevée des mers à une époque relativement récente. Dans le Matto-Grosso, les traces de l'action neptunienne abondent. Les flancs dénudés des serras Taquara, Ricardo Franco, Parecys, Tapirapuam, San-Jeronymo, Nabileque, Sellada, Azul, Roncador, Dourados, Crystaes, etc. ; les sommets et les pics épars de l'*araxá*, surtout ceux du plateau de Guimarães, qui affectent les formes les plus bizarres, montrent clairement les effets du passage des eaux. Tous les voyageurs l'ont remarqué. « Pendant des heures entières, dit Weddell, on rencontre des pentes de rochers, dont les strates ont été taillées en biseau par l'action prolongée des courants, toujours dirigés vers le même point ».

Voyage autour du Brésil.

Castelnau dit dans le même ouvrage (*Expédition aux parties centrales de l'Amérique du Sud*), que la serra de Taquara ne paraît autre chose que les côtés d'un grand plateau de grès dont les flancs auraient été battus et rongés par une mer couvrant autrefois le centre du Brésil.

Notre distingué compatriote M. A. d'Escragnolle Taunay, auteur de la *Retraite de Laguna*, a été frappé de ce même caractère, qu'il a observé dans la serra de Cabelleira (Etat de Goyaz) ; et, au Matto-Grosso, dans la serra de Maracajú. Les rochers de Lageadinho, et le *Portão de Roma* (Portail de Rome) le présentent, ce dernier surtout, avec une netteté saisissante. Il est formé par deux massifs de grès argileux, coupés à pic et que sépare un étroit défilé parsemé de dalles naturelles, disparaissant çà et là sous la végétation : passage pratiqué par les eaux dans des roches métamorphiques faisant partie d'un système de tertres, sur les flancs duquel plusieurs stries parallèles marquent les différents niveaux « du lac géologique qui occupait autrefois ce bassin ¹ ».

Il semble qu'on doive aussi attribuer à l'action corrosive de l'eau, et considérer comme d'anciens *sumidouros* ², diverses grottes ou galeries, comme celle d'Anta, dans l'Etat de Matto-Grosso, de quarante mètres de long ; et la voûte naturelle par où passe la route du village de Santa-Rita au port du rio Vermelho. Quelques voyageurs l'ont comparée à la fameuse grotte de Pausilippe. Du torrent qui l'a creusée, il reste encore comme vestige

¹ *Scenas de viagem*. M. le vicomte Alfredo d'Escragnolle Taunay, descendant d'une vieille famille de la noblesse française, établie au Brésil depuis le règne de Don João VI, est connu dans le monde littéraire et politique par de nombreux et importants travaux.

² Voir p. 9, 1^{ère} colonne.

un ruisseau, qui murmure le long du chemin.

Un autre indice d'une mer disparue est l'existence de nombreux lacs plus ou moins salés, de cours d'eau saumâtres et de prairies ou pampas où le sel, mêlé au sulfate de magnésie et au carbonate de soude, apparaît au ras du sol. On en rencontre non seulement dans la plaine, mais encore sur les plateaux, dans les terrains secs comme au bord des plus grandes rivières. Le sel qui les couvre doit, selon toute apparence, provenir d'énormes dépôts souterrains, où il est dissous par les pluies, à l'époque des crues, et entraîné en cet état jusqu'à ce que l'évaporation le dépose à la surface du terrain, aussi saturé de cette substance que les déserts de l'Afrique, avec cette différence que le sable stérile y est remplacé par une luxuriante verdure.

Au Matto-Grosso, les *barreiros*, on y appelle ainsi ces terrains salés, sont très communs. Ils sont fort recherchés par les animaux sauvages, fait bien connu des chasseurs de tapirs, qui s'y mettent à l'affût sur leurs bords. On en trouve autant sur le plateau que dans la plaine sujette aux inondations. Ils abondent depuis Registro de Jaurú jusqu'aux sources du rio Paragahú, si non plus loin, et se continuent, vers le S., jusqu'aux *campos* inondés d'Uberaba.

Les *barreiros* ou *salinas* (salines), comme on dit aussi, les plus remarquables sont ceux de Caslavaco, das Mercês, d'Almeida et de Jaurú, tous groupés dans une zone étroite: le premier, par 15° 49' 37" Lat. S. et 62° 25' 47" Long. O. du méridien de Paris; le deuxième, par 16° 12' Lat. S. et 62° 0' 27" Long. O.; la troisième, par 16° 21' Lat. S. et 58° 30' Long. O.; et le dernier, par 16° 19' Lat. S., à 45 kilomètres de Registro de Jaurú. On peut encore citer ceux de Vargem

Formosa, à 90 kilomètres au S.O. de Cuyabá, de Coacas et de Noronha, entre cette dernière ville et le rio Paraguay, qui étaient exploités avec profit au siècle dernier.

Les grottes calcaires des environs de San-Luiz-de-Cáceres, où les indiens bororós avaient leur nécropole, à en juger par le grand nombre de *camucys*¹ qu'on y a déterrés, sont si riches en sel qu'elles fournissaient, il y a un demi-siècle, une partie sensible de la consommation du Paraguay.

Au sommet du plateau, à un millier de mètres d'altitude, il existe sur les bords du rio Xacuruhina des salines si abondantes que Ricardo Franco assure qu'elles pouvaient suffire à la consommation de tout le Matto-Grosso. Les sources du Paraguay, dit Southey dans son Histoire du Brésil, *sont acres et salées, bien qu'extrêmement limpides, et recouvrent leurs bords d'une croûte épaisse, qui donne aux racines des arbres l'apparence de pierres*. Il en est de même de la région entre les rios Taquary et Apa, où les eaux de la plupart des ruisseaux sont saumâtres. On y trouve même le chlorure de sodium dans quelques représentants du règne végétal, entre autres le palmier *carandá* (*copernicia cerifera*), circonstance dont les indiens savent tirer parti.

Il est donc plus que probable que l'énorme bassin compris entre les Andes et le plateau de Matto-Grosso est une vallée de dénudation, formée par les eaux d'une ancienne méditerranée, qui, s'ouvrant un passage vers le N. et vers le S., se sont écoulées en creusant, selon les pentes du terrain, les lits qu'ont occupés plus tard les rivières actuelles. Les calcaires, les concrétions silico-argileuses, si nombreuses dans ces régions, et qui

¹ Urnes funéraires.

semblent contemporaines de la période triasique; les cailloux roulés, témoins de glaciers, selon Agassiz; l'existence de foraminifères et autres fossiles maritimes: tout confirme cette supposition. Mais comment s'est opérée cette révolution géologique? A-t-elle quelque rapport avec la disparition de cette Atlantide dont parle Platon? Ce sont des questions qu'il faut se contenter de poser actuellement, jusqu'à ce que la géologie et la paléontologie, sciences encore en enfance, malgré leurs immenses progrès, arrivent à lire toutes les pages du livre de la terre.

Plusieurs des roches du Matto-Grosso, surtout les *lages*¹ des rapides du Mamoré et du Madeira, présentent de beaux et parfaits spécimens de trachytes, révélant leur origine ignée par leurs rebords ondulés, leur apparence vitreuse et la superposition de leurs couches nettement accentuées, comme celles d'une substance en fusion qui se serait solidifiée en vastes nappes successives.

A côté de dykes d'elvan et de diorite, on voit dans la région: des roches stratifiées d'origine neptunienne, qui doivent renfermer des fossiles marins; des roches métamorphiques et des blocs erratiques, témoins laissés par les phénomènes géologiques; des roches de sédiment, dont quelques-unes de formation récente, composées d'un mélange de cailloux roulés, de foraminifères et de détritux végétaux; des bancs de calcaire dolomitique, de gneiss et d'autres roches, laissant entrevoir les formations trachytiques, et enfin, au milieu de ce *magma* cahotique, des terrains métamorphiques d'une nature qui me paraît douteuse, et le produit d'évolutions différentes.

¹ Rochers unis et lisses comme des dalles, *lages*, d'où ils tirent leur nom.

J'ai rapporté de curieux échantillons des terrains dont je viens de parler plus haut, où les interstices des roches d'origine plutonienne sont remplis par un sédiment qui dénonce l'action des forces neptuniennes.

Si la caspienne américaine existait encore, ce serait un puissant élément de civilisation pour les contrées lointaines qu'elle baignerait. Mais, plus favorisées que le vieux monde, elles ont vu la mer intérieure faire place à cette incomparable réseau de fleuves et de rivières, de ces chemins qui marchent, et qui, en réalité, constituent presque leurs seules routes jusqu'au temps actuel.

Il leur est resté le Tapajoz et le Xingú, au N.; l'Araguaya et le Tocantins, à l'E.; le Guaporé, le Mamoré et le Madeira, à l'O.; affluents du fleuve-roi; et au S., le Paraná et le Paraguay, qui vont former l'estuaire de la Plata. Et ces grandes artères se divisent et se subdivisent en mille cours d'eau, les uns parcourus depuis longtemps, les autres qui n'attendent que l'esprit d'initiative pour s'ouvrir à la navigation.

CHAPITRE II

Hydrographie. Cours d'eau qui descendent des serras de Parcys, de Tapirapuam, Azul et des Divisões. Le Tapajoz. Le San-Manoel. Le Xingú. L'Araguaya. Le Paraná. Le Paraguay. Les rios Guaporé, Mamoré et Madeira.

I

Si les rivières sont des *chemins qui marchent*, comme l'a dit Pascal, aucun pays du monde, à l'exception de l'Amazonie, n'a, malgré le manque de routes

proprement dites, autant de *chemins* que le Matto-Grosso. Je vais essayer de décrire son admirable réseau fluvial, en rappelant les travaux des intrépides Paulistes qui l'ont exploré les premiers.

L'extrémité Nord de la serra de Parecys envoie au rio Madeira le Jacy-paraná, le Mutum-paraná et le Ribeirão de San-José; au rio Mamoré, le Pacas-novos, ou mieux Pacahás-novos, ainsi appelé du nom de la tribu indienne qui habitait ses rives et les habite peut-être encore; au rio Guaporé, les trois Cautariós, le San-Domingos et le San-Manoel; rivières dont les sources sont la plupart très voisines les unes des autres. Plus loin descendent le Candeias, le Camaighuhina et autres tributaires du Jamary, affluent du Madeira, séparés par un contrefort des rios San-Simão, le Mequenes, le Caturiry et le Corumbiára¹, affluents du Guaporé. Ce dernier reçoit ensuite, venant de la même chaîne, le Turvo ou Paredão, anciennement Piólho, le Cabixy ou Rio Branco, dont les sources sont voisines de celles du Camararé, affluent du rio Juruheña; le Coariteré ou Burity, le Galera, voisin du Juhina, origine du rio Juruheña, que l'on connaît aussi sous ce nom; le Sararé, dont les sources, formées par les rios da Bulha et Lages, naissent à proximité de celles du Juruheña; et le Gabriel Antunes. Enfin, au Alto da Serra, prennent naissance les quatre sources du Guaporé: les rios Meneques, Lagoinha ou Ema, Se-

¹ Le véritable nom indien est *Corumbiará* ou peut-être *Caraibiará*, avec l'accent sur la voyelle finale. Ces altérations de l'accent tonique sont fréquentes; on devrait dire: *Arinós*, *Apá*, *Xarruás*, *Manahós*, etc., et non, comme nous prononçons aujourd'hui, en reportant l'accent sur la pénultième: *Arinos*, *Ápa*, etc.

Cela tient à ce que le portugais préfère la finale brève, et le guarany, au contraire, la préfère longue. C'est ainsi que la première langue a fait de *acuti* ou *aguti* (agouti), *colia*; et que la deuxième a transformé les mots espagnols et portugais *ovéja*, brebis, et *sapato*, soulier, en *ovechá* et *sapatú*.

pultura et Olho d'Agua, voisins des sources du Juruheña; le Piquihy et d'autres tributaires du Jaurú; le rio Quatro-Casas et plusieurs autres affluents supérieurs du Juruheña.

Des flancs de la serra de Tapirapuam coulent, au Nord, le Sabarauhina et le Turós, tributaires du Juruheña; le Sumidouro, le Parecys et le Preto, qui vont grossir l'Arinos; et au Sud, le Cabaçal, le Jubá et le Gerivatuba, sources du Cipotuba; les rios Quilombo ou Negro, et le rio Amolar, qui constitue la source la plus septentrionale du Paraguay (14° 10' Lat. S.); le Diamantino, le Rio-do-Ouro, le Brumado et le Sant'Anna, qui naît près du Sumidouro; tous bras supérieurs du Paraguay; et enfin, le Cocaes et le Lagarto, sources occidentales du Cuyabá. Plus à l'Est, au commencement de la Serra Azul, se précipitent le rio Estivado, source principale de l'Arinos, et le Tombador, bras supérieur du Cuyabá, qui s'élance de la montagne de même nom, à laquelle Bossi (*Viage pintoresca en los rios Paraná, Paraguay, etc.*) donne une altitude de près de sept cents mètres; à peine un intervalle d'une centaine de mètres sépare les sources de ces deux torrents. Plus loin, une crête de la même montagne sépare les sources du Cuyabá de celles du Paranatinga; et la serra de San-Lourenço sépare le rio Tiquinito, un des bras supérieurs de cette dernière rivière, de celles du Manso, tributaire, s'il n'en est le bras le plus important, du Rio das Mortes, grand affluent de l'Araguaya; et les autres sources de ce puissant cours d'eau, de celles du Taquary, affluent supérieur du Paraguay, qui prend naissance vers le 19° Lat. S.

Au Nord-Est, quantité de cours d'eau, très rapprochés les uns des autres, vont porter leur tribut au Tocantins et au Paraná, sous le 16° parallèle S.; et à l'Est, à

l'extrémité de la ligne de faite, les tributaires du rio San-Francisco vont prendre la direction du Nord, tandis que ceux du Paraná infléchissent vers l'Orient. Ainsi, partant presque d'un même point, les eaux du Matto-Grosso vont se déverser dans l'Atlantique par le San-Francisco, qui sépare les Etats d'Alagôas et de Sergipe, partageant en deux parties sensiblement égales le littoral du Brésil: dans l'estuaire du rio de la Plata, par le Paraná et le Paraguay; et sous l'équateur par le Tocantins, qui se confond avec le gigantesque Amazone, dont deux bras, le Tapijurú et le Breves, viennent le rejoindre.

Presque tous les rios qui coulent sur l'araxá sont parsemés de rapides; la plupart, cependant, sont navigables sur de grandes étendues, soit dans leurs cours moyen, soit, plus généralement, dans leur cours inférieur.

Le Tapajoz offre trois cent trente kilomètres de franche navigation; le Xingú, cent soixante-cinq, depuis Piranhacoára jusqu'à son embouchure; l'Araguaya, mille quarante; le Haut-Tocantins, environ mille deux cents, sur lesquels deux sections complètement libres; l'une de cent soixante-dix kilomètres, entre la ville de Bôa-Vista, dans l'Etat de Goyaz et celle de Carolina, dans l'Etat de Maranhão, et l'autre, longue de cent trente kilomètres, depuis la ville d'Imperatriz, dans le même Etat, jusqu'à son confluent; et le Bas-Tocantins, deux cent quatre-vingts. Le rio das Mortes est navigable sur près de huit cents kilomètres; les rios Tapirapé, Crystallino, Crixá, Vermelho, Arinos, Jurubena, Xacuruhina et Paranaatinga, sur une centaine de kilomètres chacun, sans compter une multitude d'affluents et de sous-affluents des grandes rivières, qui présentent tous des parties navigables.

Le Paraná, entre les chutes de Urubupongá et de Sete-Quedas, est franc sur une extension de six cent soixante kilomètres, et ses innombrables tributaires, soit du Matto-Grosso, soit des Etats voisins, offrent un vaste réseau de voies navigables: d'entre eux, le Rio-Grande seul, compte mille trois cents kilomètres aisément praticables; le Sapucahy, deux cent quarante, et le Cabo-Verde, cent quatre-vingts.

Dans la région basse, qui s'étend à l'O.S.O. du Matto-Grosso, et forme les bassins du Paraguay et du Guaporé, on peut dire que la navigabilité est ininterrompue.

On remonte la vallée du Paraguay en vapeur jusqu'à Herculanea, Cuyabá, Diamantina et Registro de Jaurú; et en pirogues, jusqu'à la source du San-Lourenço, et, par le Piquiry, jusqu'au port de Camaquã, à Nioac et aux sources du Cuyabá. Le cours du fleuve est d'environ deux mille cinq cents kilomètres; mais on peut évaluer à vingt fois plus l'étendue navigable de son réseau.

Le Guaporé et le Mamoré sont francs à la navigation sur une extension de mille sept cents kilomètres, auxquels il faut ajouter cinq mille cinq cents kilomètres pour leurs affluents; et le Madeira, au-dessous de sa région de rapides, longue de près de quatre cents kilomètres, devient, comme le Paraguay à partir de Guahyba, navigable pour les navires du plus fort tonnage sur tout le reste de son parcours, mille deux cents kilomètres, jusqu'à son confluent avec l'Amazone. Parmi ses affluents, l'Aripuaná est navigable sur plus de deux cents kilomètres, et les rios Gyparaná et Manicoré, sur cent vingt kilomètres.

Je ne crois par exagéré d'évaluer de dix à douze mille myriamètres le réseau fluvial du Matto-Grosso, en y rattachant le re-

seau amazonien, lequel comprend environ cinquante à soixante mille kilomètres.

II

LE TAPAJOZ — Le mot Tapajoz est une corruption du guarani *Tupayú-paraná*. On l'a aussi appelé anciennement *Paraná-pixuna*; ces deux termes ont la même signification et veulent dire *Rivière noire*, dénomination que donnent les indiens aux rivières dont les eaux ne sont pas jaunâtres, mais paraissent noires, en raison de leur grande profondeur, quoique souvent fort limpides. C'est un des plus grands fleuves de l'Amérique. Il est formé par la réunion de deux grands affluents, les rios Arinos et Juruena, ayant chacun près de sept cents cinquante kilomètres de long, au-dessous desquels il compte mille quatre cents kilomètres de cours. Sa source la plus éloignée est constituée par le rio Estivado, tributaire de l'Arinos, qui naît au morne de Burity-sinho, dans la serra Azul, près des sources du Paranatinga, qui coule vers le Nord, du rio Tombador, bras supérieur du Cuyabá, qui prend la direction du Sud-Est, et du Diamantino, qui s'enfuit vers le Paraguay dans la direction du Sud-Ouest.

Ainsi de ce nœud de l'araxá, à l'extrémité S. de la serra Azul, partent quatre rivières dans des directions opposées.

D'après Ricardo Franco, les sources du rio Estivado ne sont qu'à 60 kilomètres à l'E. de la ville de Cuyabá, ainsi que celles de l'autre bras supérieur de l'Arinos, appelé Rio-Negro, et quelquefois improprement Rio-Preto, car ce dernier nom doit être réservé à la source du Paraguay. Le rio Cuyabá naît sur un plateau intermédiaire.

Le Rio-Negro coule dans une direction opposée au rio Estivado, et dix kilomètres

à peine, selon le même auteur, le séparent de la source du rio Diamantino, bras le plus septentrional du Paraguay. Il coule vers le N. pendant deux cents kilomètres, sur un lit parsemé de rochers, mais n'ayant qu'un seul rapide, et reçoit au milieu de son cours, à droite, le rio Sant'Anna, sur les bords duquel le *sargento-mór de ordenanças* Antonio Fernandes de Abreu, découvrit en 1734 les mines d'or de même nom, dont l'exploitation fut bientôt défendue par le gouvernement portugais, parce qu'elles contenaient des diamants¹.

Sur la rive occidentale de l'Arinos, entre les rios San-José et Sumidouro, les fils du mestre de camp Antonio de Almeida Falcão, habitant du village San-Francisco Xavier, découvrirent en 1749 d'autres mines, celles de Santa-Isabel. Une multitude d'aventuriers envahirent aussitôt la localité, et y construisirent un village. Mais celui-ci fut presque entièrement détruit par les déprédations des indiens de la tribu voisine des Apiacás, et les privations, les maladies, cortège inséparable de la fièvre de l'or, eurent bientôt accéléré sa ruine. La nouvelle de la découverte des mines fabuleusement riches de Alto-Paraguay-de-Diamantino acheva de le dépeupler. Le reste de ses habitants émigrèrent vers les nouvelles mines, comme ils avaient abandonné Sant'Anna pour Santa-Isabel. Seul, le nom d'*Arraial Velho* (le vieux village) rappelait, encore, il y a quelques années, l'existence des mines de Santa-Isabel.

L'Arinos a pour affluents principaux : à droite, le Rio-Negro, le San-José, le Sumidouro, le San-Cosme-e-Damião, le San-Wenceslau ou Tapanhuna, le San-Miguel et le San-Francisco ; à gauche, le

¹ Le gouvernement portugais se réservait le monopole des mines de diamant.

Parecys, le Sararé et le rio Alegre. Tous ont à leur confluent une largeur supérieure à vingt mètres. Le rio Sumidouro mérite quelques mots de description. Il disparaît cinq fois sous terre dans son parcours, s'engouffrant dans des tunnels, que ses eaux ont creusés dans le sous-sol calcaire des environs de la forêt dite *Matto-Grosso* (grande forêt), qui a donné son nom à l'ancienne province, et s'étend depuis le nord de Goyaz jusqu'aux sources du Guaporé, sur une largeur variant entre soixante à quatre-vingts kilomètres. On en doit la découverte à João de Souza Azevedo, à qui il doit le nom qu'il porte, en 1746. La narration qu'il a laissée de son expédition est fort intéressante et montre quelle somme d'intrépidité déployaient les premiers explorateurs.

Les autres affluents ont été reconnus en 1812 par Castro et Thomé da França, et conservent également les noms que ceux-ci leur ont donnés.

L'Arinos a un cours de plus de 750 kilomètres; aucun de ses rapides n'est infranchissable. Comme toutes les grandes rivières qui coulent sur cette vaste région du plateau de Matto-Grosso, sa section torrentielle est d'environ quatre cent cinquante kilomètres, ce qui décèle l'existence d'un massif de roches de puissance égale, formant le sous-sol des terrains d'alluvions du plateau.

L'autre grand bras du Tapajoz est le Juruena; il naît sous le parallèle 14° 42' 30" Lat. S., au plateau de Parecys, près des sources du Guaporé, situées à douze kilomètres plus à l'Est, et de celles du Sararé, qui s'en trouvent éloignées seulement de six kilomètres vers l'Ouest; et à cent vingt kilomètres, approximativement, de la ville de Matto-Grosso.

A quelques pas de sa source, il présente déjà une profondeur de quatre mètres, mais n'est guère plus large qu'un fossé. Une quinzaine de kilomètres plus loin, au-dessous de son premier et plus important rapide, il atteint trente mètres de largeur, en conservant une grande profondeur, et roule avec impétuosité dans un lit fortement incliné.

Son cours est un peu plus long que celui de l'Arinos, mais le volume de ses eaux est moins considérable. Quoiqu'il soit parsemé d'*itapabas*, ou mieux *itapavas* (on désigne sous ce nom indien des récifs à fleur d'eau qui s'étendent transversalement au cours des rivières), l'auteur de la *Descrição chorographica da capitania de Matto-Grosso* le dit navigable jusqu'à douze kilomètres au-dessous de son premier rapide, et lui donne une étendue de six à sept cents kilomètres.

Ses tributaires supérieurs les mieux connus sont : 1^o. Le Sucury ou Sucurihú, dont les sources sont aussi voisines des siennes que celles du Sararé, et qui est navigable presque à sa naissance, offrant, au bout de deux kilomètres de cours, un lit de quatre mètres de large sur trois de profondeur; 2^o. L'Ema, qui lui vient du N. E., et prend naissance à quelques kilomètres à l'Est des sources du rio Galera, qu'il faut peut-être identifier avec celles du rio Quatro-Casas de la *Mappa* (Carte) *geographica do rio Guaporé*, dressée en 1792 par les ingénieurs Ricardo Franco et Joaquim José Ferreira.

Il a pour principaux affluents; à droite : 1^o. Le Turvo ou Paranhyma, qui reçoit le Paranamatanga, et vient d'un contre-fort septentrional de la serra de Parecys; 2^o. le Xacuruhina, qui se jette dans le Juruena, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Arinos. Ce dernier affluent prend naissance à la serra de Parecys, à soixante kilomètres environ au Nord des

sources du Jaurú, et coule toujours dans la direction du Nord. On rencontre sur sa rive gauche des terrains fortement salpêtrés, et des salines qui, selon l'opinion de Ricardo Franco, comme je l'ai dit plus haut, pourraient suffire à l'approvisionnement de tout le Matto-Grosso.

A gauche : 1^o. Le Juhina, aux sources voisines de celles du Cipotuba, dont il n'est séparé que par six kilomètres. Quelques géographes le regardent comme le bras principal du Juruena, et lui donnent ce nom. 2^o. Le Camararé, grossi à droite par les rios Branco et Paranan, voisins des rios Corumbiára, Cabixy et Galera, affluents du Guaporé, et du Juary, affluent du Madeira, qui coule dans la direction Nord-Est. Ils prennent tous leurs sources au plateau de Parecys, vers le point où cette chaîne détache une ramification septentrionale, sous le nom de Serra do Norte. C'est dans ces parages qu'existaient les fameuses mines de *Urucumacum*, découvertes en 1757, et perdues plus tard, ainsi que celles de *Martyrios*. Le capitaine-général Luiz de Albuquerque envoya, en 1776 et en 1779, deux expéditions pour retrouver leur emplacement, mais inutilement. On sait seulement que les P. P. Jesuites du Madeira avaient l'habitude de remonter périodiquement le rio Juary, jusqu'à deux grands rapides de son cours supérieur, d'où, rapporte la tradition, ils extrayaient de grandes quantités d'or. 3^o. Le Juhinimirim (petit Juhina), qui se jette dans le Juruena, cinquante kilomètres plus bas que le précédent.

C'est environ par 10° 24' 30" Lat. S., et 60° 26' 5" Long. O. du méridien de Paris, que le Juruena et l'Arinos opèrent leur jonction et prennent le nom de Tapajoz. A ce point, le fleuve a une largeur de 1.700 mètres. Il compte ensuite mille trois cents kilomètres de cours, dont trois cent

trente navigables, jusqu'à son confluent avec l'Amazone, par 2° 25' Lat. S., et 60° 25' 6" Long. O. du méridien de Paris.

Dans sa description du Tapajoz, Ricardo Franco cite comme une particularité remarquable l'existence de cinq pics isolés qui se dressent au milieu du fleuve, sur une partie de son parcours évaluée à cinq cent soixante kilomètres. Le premier se trouve au confluent du rio Tres-Barras, et le dernier, au rapide de Tracoá.

A partir de la réunion de ses deux grands bras, le Tapajoz reçoit : à droite, d'après Miguel João de Castro, les rios Tres-Irmãos, Sant'Anna, San-Joaquim et San-João, les premiers larges de vingt mètres, et le dernier, de près de soixantedix mètres; le San-Thomé, d'égale largeur, le rio das Almas, le San-Manoel, large de cinq cents mètres, dont je parlerai plus loin, les rios Bons-Signaes, Pitungy, Crepory, Jaguahy et Tapacorá ; et, à gauche, le San-Martinho et le Tracoá.

Sa chute la plus remarquable est le Salto Augusto, de 10 mètres de hauteur, située dans un contrefort de la serra d'Apiacás, vers 8.° 53' 15" Lat. S. et 60° 38' 20" Long. O. de Paris. Elle a été ainsi appelée en l'honneur du capitaine-général João Carlos Augusto de Oyenhausen Gravensburg qui, désirant faciliter la navigation sur ce point, y établit, en 1809, un détachement et un village d'indiens Apiacás. Deux autres rapides, situés entre cette chute et l'Arinos, ceux de San-João et de San-Carlos, lui doivent aussi leur nom. Maggesi, le dernier gouverneur de Matto-Grosso, fit renforcer le poste de Salto Augusto en 1815, et il a été depuis plusieurs fois renouvelé. Les incursions des indiens sauvages le firent abandonner en 1845. Il a été rétabli plus tard, et l'on y conservait, en 1878, un petit détachement.

On dit que c'est Azevedo qui a le premier navigué le Tapajoz et, en arrivant à

Belém, il fut fort fêté par le gouverneur Francisco Pedro de Alencar Gurjão. Selon le P. Manoel da Motta, pourtant, cinq ans avant l'expédition d'Azevedo, Leonardo de Oliveira, naturel de l'île de Madeira, l'avait descendu et était arrivé en 1742 au village de San-José dos Matapús, à l'embouchure de ce grand affluent de l'Amazone.

La navigation du Tapajoz est presque nulle au-dessus des rapides. Quoique, d'après Baena, Antonio Villela do Amaral ait parcouru cette section dès 1753, recueillant dans son exploration une assez grande quantité de quina, João Viegas passe pour être le premier qui ait remonté le cours supérieur du fleuve à la fin du siècle passé.

En 1804, le capitaine-général Manoel Carlos de Abreu e Menezes, et plus tard son successeur Oyenhausen, s'occupèrent de le faire explorer dans l'intérêt des communications commerciales, mais le succès ne répondit pas à leur attente. Outre les obstacles naturels, les explorateurs eurent encore à affronter les attaques des indiens; en moins de quatre ans, quatre cents hommes périrent dans ces parages, par naufrage, ou victimes du manque de vivres, ou des flèches des sauvages.

La première expédition fut commandée par le *forriell* (fourrier) Manoel Gomes dos Santos, qui, parti de Cuyabá le 5 Juillet, arriva à Santarém le 13 septembre suivant. Il s'exprime ainsi dans son rapport, daté du 8 octobre: « Les rapides et les chutes offrent de grands dangers, et il est très difficile en beaucoup d'endroits de transporter les pirogues par terre, à cause des rochers qui obstruent les rives. A mon avis, cette route ne remplit aucunement les intentions de Votre Excellence. »

Le 14 septembre 1812, il partit du port de Rio Preto, à une trentaine de kilomètres de distance du village de Diamantino,

Voyage autour du Brésil.

une autre expédition sous les ordres de Miguel João de Castro, et ayant pour pilote Antonio Thomé da França. Elle entra le 27 novembre à Santarém, d'où elle revint avec un chargement de marchandises. Elle mit soixante-dix jours, à son retour, pour aller d'Itaituba, dernier village du Pará, au Salto Augusto; et quaranté jours, de ce dernier point jusqu'au port de Rio Preto. Le voyage d'aller n'avait demandé, en tout, que soixante-quinze jours. Antonio Thomé, dans son routier, estime ainsi les distances parcourues :

	lieues	kil.
Du port de Rio Negro à l'Arinos.....	5	33
De ce dernier point au confluent du Sumidouro....	.25	165
De là au Juruhena...	70	462
	100	660

Il y a dans ce parcours six petits rapides et quelques récifs et bas-fonds.

	lieues	kil.
Du confluent du Juruhena au Salto Augusto (7 rapides).....	40	264
Du Salto-Augusto au rapide San-Simão ou Gibraltar (11 rapides)..	15	99
De là au confluent du rio San-Manoel ou Tres-Barras (1 rapide)...	20	132
De là à Itaituba (9 rapides).....	95	627
Total (34 rapides).....	270	1.782
De Itaituba à Santarém.....	65	429
De Santarém à Belém (par l'Amazone).	165	1.089
	500	3.300

Depuis lors, on compte une vingtaine d'explorations du haut Tapajoz, dont quelques-unes faites par ordre du gouvernement brésilien, qui a réussi à faire transporter par cette voie des pièces d'artillerie des calibres 6 et 9. Pour la faciliter, on a essayé quatre *varadouros*¹: le premier a été ouvert par Azevedo, et fut bientôt abandonné en raison de son

¹ On appelle ainsi les chemins pratiqués sur les bords d'une rivière ou entre deux cours d'eau voisins, pour transporter les embarcations par terre, lorsqu'on se trouve en présence de rapides infranchissables.

extension de vingt kilomètres et surtout du passage très difficile du Sumidouro, qu'il traversait ; le deuxième a été percé en 1814 par le capitaine Bento Pires de Miranda, depuis le Rio Negro jusqu'à celui de Nobres, une des sources du Cuyabá, et mesure plus de quarante-cinq kilomètres ; il y fit passer des *igarités*¹ venus du Pará ; le troisième a été pratiqué en 1820 par le lieutenant de milice Antonio Peixoto de Azevedo, qui l'année précédente avait parcouru le Paranatinga jusqu'à l'embouchure du rio San-Manoel. C'est lui qui transporta par l'Arinos et le Rio-Preto les quatre pièces d'artillerie dont il est parlé plus haut, les faisant ensuite passer par terre au rio Sant'Anna, et de ce dernier au rio Paraguay, jusqu'à Santa-Maria. Le quatrième date de 1846 et est dû à José Alves Ribeiro : il part d'un port de l'Arinos situé au-dessus du Rio-Preto et aboutit à l'endroit appelé Baixio, entre le Salto Augusto et l'embouchure du rio Manso, deux cent cinquante kilomètres plus haut que la ville de Cuyabá.

Il faut ajouter que le Tapajoz a été exploré en 1824 par le conseiller russe Langsdorff, chargé d'une mission scientifique par son gouvernement ; et, en 1871, par les ingénieurs Antonio Manoel Gonçalves Tocantins et Julio Honorato Correia de Miranda, envoyés par le président du Pará dans le but, toujours poursuivi, d'établir des communications avec le Matto-Grosso ; mais leur expédition ne fut pas couronnée de succès.

III

Le rio San-Manoel, de Tres-Barras ou Paranatinga, qui forme, dans presque

¹ Petites embarcations indiennes,

tout son parcours, la limite entre le Matto-Grosso et le Pará, prend naissance à la serra de Bacauhirys, ramification de la Serra Azul, et prenant la direction du Nord-Nord-Ouest, se jette dans le Tapajoz après un cours de mille à mille deux cents kilomètres, au pied de la Serra Morena, près du Salto Augusto, par 7° 21' Lat. S. et 6° 0' 50" Long. O. du méridien de Paris. Il a été découvert, dit-on, par Azevedo, le 31 décembre 1746 ; et cet explorateur l'inscrivit dans son routier sous le nom de Bacauhirys ou Tres-Barras. Mais il paraît certain qu'il avait déjà été reconnu, au commencement du dix-huitième siècle, par des aventuriers à la recherche de l'or. Ses rives passent, en effet, pour être aurifères ; et c'est près de ses sources que l'Anhanguéra¹ plaçait les mines de Martyrios, que l'on a si longtemps recherchées et qui sont encore introuvables.

A douze kilomètres au-dessous de son embouchure, Azevedo trouva de l'or dans au ruisseau auquel il donna, pour ce motif, le nom de rio *do Ouro*.

Son affluent le plus considérable, qu'il faut peut-être regarder comme le bras principal, est le Paranatinga, Rio-Branco ou Paraopéba, que l'on a cru longtemps un tributaire du Xingú. Ses sources, situées à la Serra Azul et à la serra Roncador, sont voisines de celles de l'Arinos et des rios Manso et Cuyabá. Il paraît avoir été reconnu au dix-septième siècle par des aventuriers à la recherche de l'or, car une relation de 1709 raconte que l'Anhanguéra et son compagnon Antonio Pires de Campos, dans l'expédition qui

¹ Surnom du fameux aventurier Bartholomeu Bueno. Ce mot tupy est formé de *Anhanga*, mauvais génie, et de la particule *uéra*, qui indique un état passé dont il reste encore des traces. Sa traduction est donc : *Incarnation du démon*. En fait, il n'est pas d'atrocité dont les chercheurs d'or ne se rendissent coupables pour satisfaire leur avidité, et Bartholomeu Bueno était le plus terrible d'entre eux.

aboutit à la découverte supposée des mines de Martyrios, rencontrèrent une rivière aux eaux couleur de lait, pleine de *dauphins* et de tortues, et appelée par les indiens Paranatinga (fleuve blanc). Il reçoit quelques gros tributaires : les rios da Jangada (du radeau) et dos Bois (des bœufs), par sa rive droite ; et, par sa rive gauche, les rios Trubario, dos Paus, Barubó, Trahiras et Bacauhiry.

En 1771, le capitaine-général Luiz Pinto en fit faire une première exploration. Magessi le fit descendre en 1819 par le lieutenant de milice Antonio Peixoto de Azevedo, qui, parti de Cuyabá le 26 Juillet, arriva après soixante dix-sept jours d'un voyage rendu très pénible par les rapides et par l'hostilité des indiens, au confluent du San-Manoel, et remonta ensuite le Juruhena. En l'honneur de ce capitaine général, il donna un de ses prénoms au port San-Francisco de Paula, et appela Magessi et Tavares deux des principales chutes de la rivière.

Vers la même époque, le Paranatinga fut aussi exploré par le forriell Joaquim Ferreira Nhandú, qui fit connaître deux autres chutes, l'un de cinq mètres, et l'autre de quarante-cinq mètres de hauteur.

C'est au baron de Melgaço qu'on doit d'avoir le premier rétabli la vérité géographique au sujet du cours du Paranatinga, dans son étude : *Observações á carta geographica da provincia de Matto-Grosso*, publiées dans le tome XXV de la *Revista* de l'Institut Géographique du Brésil.

IV

Le Xingú¹ est un des cours d'eau brésiliens les moins connus. On n'avait que des données très vagues sur son cours

supérieur et ses sources jusqu'à l'expédition allemande de 1884, envoyée au Brésil par une société scientifique pour résoudre ce problème géographique. Cette expédition, placée sous les ordres de M. le Dr. Karl von Steinen, ayant pour le compagnon M. le Dr. Othon Clauss et le peintre M. Wilhelm von Steinen, partit de Cuyabá le 26 mai 1884. Le gouvernement lui donna pour escorte un détachement de douze soldats, commandé par le capitaine Francisco de Paula Castro.

Après avoir traversé le rio Paranatinga, les explorateurs rencontrèrent le 14 Juillet, à cent quarante kilomètres environ à l'E. de cette rivière, et à quatre cents kilomètres de la ville de Cuyabá, le rio *Tamitatoaba*, large de 60 mètres, et qui sort d'un lac de quarante kilomètres de diamètre. Ils descendirent dans des pirogues cette rivière, ou plutôt ce torrent, qui compte plus de cent rapides, et trois chutes de trois à cinq mètres de hauteur ; et se jette dans le Ronuro, large de 400 mètres, venue de l'O. et qui reçoit le Coliseu, de 300 mètres de largeur.

La réunion de ces trois rivières forme le Xingú ou Paraná-Xingú.

Ce dernier, large en ce point de quatre cents mètres, en mesure huit cents, quelques myriamètres plus bas. Son cours est d'abord assez lent, mais, à cent vingt kilomètres plus bas, il s'accélère, et le fleuve n'est plus qu'une succession de rapides pendant un parcours de plus de six cent cinquante kilomètres.

Le 13 octobre, les voyageurs arrivèrent à Piranhacoára, à cent soixante-quinze kilomètres du confluent du Xingú avec l'Amazone, point où s'était arrêté le prince Adalbert de Prusse en 1843. En cet endroit, le Xingú, large de près de deux mille mètres, est parsemé d'îles¹.

¹ Prononcez *Chimngou*.

¹ Voir la note 2 de la page 13.

M. Karl von Steinen a baptisé le rio *Tamitatoaba* du nom de *Batovy* ; il serait préférable, à mon avis, de conserver le premier nom, qui n'a pas de synonyme, pour éviter toute confusion.

Le Xingú est navigable pour des navires de fort tonnage depuis son embouchure dans l'Amazone, par 1° 42' Lat. S. et 64° 23' 27" Long. O. du méridien de Paris, jusqu'à Piranhacoára. Parmi ses premiers explorateurs, on cite le P. Roque Hunderpfundt, vers le milieu du XVII^e siècle. Les Hollandais qui, comme on le sait, ont occupé pendant plusieurs années une partie du Brésil septentrional, établirent sur ses bords, à l'endroit connu depuis sous le nom de *Marim-uassú* (*la grande ville*), près du confluent du Marim-uá, un poste fortifié, qui fut peu de temps après attaqué et détruit par le fameux explorateur de l'Amazone, Pedro Teixeira. Les PP. Jésuites fréquentaient son cours inférieur. Mais la première exploration importante dont il a été objet est due au prince Adalbert de Prusse, qui passa ses premiers rapides, et le remonta jusqu'au quatrième parallèle Sud, en 1849. Un de ses compagnons de voyage était le comte de Bismark, devenu depuis si célèbre.

Au-dessus de la région des rapides, le Xingú redevient navigable pour des embarcations indigènes.

Sa vallée passe pour être très riche en végétaux précieux. On pourrait y exploiter avec succès le caoutchouc, le cacao, le copahu, la salsepareille, et quantité d'autres produits qui font aujourd'hui la fortune des Etats d'Amazonas et de Pará.

V

L'ARAGUAYA, *Rio-Grande* ou *Bero-coan*, (nom qui a la même signification

que le précédent dans la langue des indiens *Carajás* et veut dire *grand fleuve*), est un cours d'eau majestueux, aux eaux limpides, d'environ mille huit cents kilomètres de long, dont près de mille deux cents sur le territoire du Matto-Grosso.

Il est large et libre d'obstacles dans la plus grande partie de son cours. Sa magnificence et sa majesté en certains points, défient toute description, selon l'expression de Castelna

Il forme la plus grande partie de la limite entre le Matto-Grosso et l'Etat de Goyaz.

Sa source la plus éloignée est constituée par le torrent Duas-Pontes, qui descend du flanc Nord de la chaîne orientale de Cayapó. Ses autres sources, voisines de celles du Taquary, se déversent dans le rio Pitombas, entre le Piquiry et le Sant'Anna do Parahyba, par 18° 30' de Lat. S. environ, et 54° 39' Long. O. du méridien de Paris.

Il prend successivement les noms de Cayapó-Grande, jusqu'au confluent du rio Barreiro ou Cotovello ; de Rio-Grande, jusqu'à l'embouchure du Rio Vermelho, et ensuite d'Araguaya, jusqu'à sa réunion avec le Tocantins. Sous le nom de Cayapó-Grande, son cours est supérieur à cinq cents kilomètres.

Ses principaux affluents de droite, sont :

1°. Le rio Bonito, d'environ cent cinquante kilomètres de cours, qui prend naissance à la serra de Santa-Martha ;

2°. Le Cayapó-mirim (petit Cayapó), long de cent cinquante kilomètres. Il prend sa source à la serra de Sentinella, et se grossit des rios Piranhas et Santo Antonio ;

3°. Le rio das Almas, qui vient de la même serra, et est formé par la réunion des rios Ponte-Alta et dos Bois.

4°. Le rio Claro ou Diamantino, grande rivière provenant de la serra de Santa-

Maria, sous $17^{\circ} 20'$ Lat. S., et grossie par les eaux du rio Santo-Antonio, qui a plus de quatre cents kilomètres de cours et naît à la serra Escalvada; du rio Pilões ou Arayés, un peu moins long, et qui reçoit le rio Fartura, venu de la serra Dourada; et du rio San-Domingos. Près des sources de ce dernier, comme je l'ai déjà dit, se trouve le curieux amoncellement de rochers connu sous le nom de *Torre de Babel*.

5°. Le rio Agua-Limpa, qui descend de la serra Dourada, reçoit à droite le Guarda-mór, grossi du Bocaina, et à droite, le Mamoneiras, et a son confluent au dessous du poste de Itacayú.

6°. Le Rio Vermelho, provenant de la serra d'Ouro-Fino, ramification de la serra Geral ou chaîne d'Estrondo. Le cours de cet affluent est de plus de trois cents kilomètres, dont cent quatre-vingts franchement navigables, à partir du port de Travessão, situé à quatre-vingts kilomètres de la ville de Cuyabá. Il forme l'Araguaya par sa jonction avec le Rio-Grande. Ses tributaires, sont, à droite: le Bugres, le Boa-Vista, le Ferreiro, venu de la serra da Canastra, et de plus de cent kilomètres de cours, le Lambary et le Vermelhinho; à gauche: les rios Cachambú, Estrella, Forte, Ubá, le Taquaral ou Indios-Grandes, long d'une centaine de kilomètres, et le Tiquihé.

7°. Le rio do Peixe, ou Tesouras, qui naît à la serra de Cubatão et reçoit les eaux du Peixe-pequeno, de l'Isabel Paes, du Taquaral et du San-Miguel, tous provenant de la même chaîne, et se jette dans l'Araguaya après un cours de cent quatre-vingts kilomètres, en grande partie navigables.

8°. Le Crixá, long de plus de deux cents kilomètres et formé par la réunion du Crixá-assú (le grand Crixá) et du Crixá-mirim. Il a pour affluents le Cana-

barro, le rio Peixe, qui reçoit le rio dos Bois et le rio dos Novilhos, et le rio dos Pintados. Il provient du mont Carretão, dans la serra de San-Patricio, et se jette dans l'Araguaya quatre-vingt-dix kilomètres au-dessous de l'embouchure du Rio Vermelho, dont les sources, comme les siennes, ne sont éloignées que de quelques myriamètres de la ville de Goyaz. Son cours a la direction Nord-Nord-Ouest, et sa largeur moyenne est de cent mètres.

Le major Jardim dit, dans son Rapport sur l'Araguaya, que « le Crixá est un des affluents le plus importants de l'Araguaya, et sera dans l'avenir le débouché du grand municipe de Pilar. Comme tous les affluents de ses fleuves, son volume varie beaucoup, selon les saisons; tantôt il est franchement navigable pour de grandes embarcations, tantôt il ne peut recevoir que des igarités. » Son premier explorateur a été Domingos Rodriguez do Prado, gendre et compagnon du fils de l'Anhangüera.

9°. Le Chavantes, provenant de la serra Pintada, qui se jette dans l'Araguaya vers le 12° Lat. S.

10°. et 11°. Le Tacupá ou rio Pequeno, et le Javahés, qui prennent naissance à la serra d'Estrondo, et contournent tous deux la montagne située à droite du *furo* de Carajahy; le premier, à l'est et le second à l'ouest. Le Javahés a plus de cent cinquante kilomètres.

12°. Le Salomé.

Les principaux affluents de gauche de l'Araguaya sont :

1°. Le Pitombas, formé par la réunion de deux de ses sources le plus importantes, dans la serra de Divisões, près du parallèle 19° S.

2°. Le rio Barreiro ou Cotovello, qui vient du flanc oriental de la serra de Divisões, vers le $15^{\circ} 20'$ Lat. S. et le $54^{\circ} 30'$ Long. O. du méridien de Paris. Son cours est de plus de trois cent kilomètres,

et sa largeur moyenne, de deux cents à trois cents mètres.

Son principal affluent de droite est le rio Paredão, dans lequel M. Couto de Magalhães, (dans l'ouvrage déjà cité), croit reconnaître le *rio das Garças* des P. P. Jésuites, que leur servait de communication entre le Pará et le Paraguay, avec un trajet par terre de seulement cent kilomètres. Il n'y a en effet que cette distance entre le Paredão, et l'Itiquira, tributaire du San-Lourenço, aux points où ces deux rivières commencent à devenir navigables.

3°. Le rio Alagado, de quatre-vingts à cent kilomètres, qui se jette près du port de Piedade.

4°. Le Crystallino, Manrieberó ou rio *dos matrinchans*¹, qui naît sous le 15° Lat. S. environ, près de la ligne de partage des affluents orientaux du rio das Mortes et des affluents occidentaux de l'Araguaya. Il a deux cents kilomètres de cours, et coule dans la direction du nord-est, avec une largeur moyenne de quatre-vingts mètres, et une profondeur de cinq mètres.

Le volume de ses eaux augmente beaucoup pendant la saison des pluies; dans la saison sèche, au contraire, il ne présente parfois qu'une profondeur de 0^m,50. Il se jette dans le bras de l'Araguaya situé à gauche de l'île de Bananal.

5°. Le rio das Mortes, *Iuaberó* des indiens carajás (rivière en forme de pied), d'environ huit cents kilomètres de long. D'Alincourt lui en donne près de mille. Il prend naissance, sous le nom de rio Manso, à cent quatre-vingts kilomètres au Nord-Ouest de la ville de Cuyabá, et à vingt-cinq kilomètres des sources de l'Araçá-mirim, tributaire du rio Cuyabá, et ne doit pas être confondu avec le cours d'eau du même nom, également tributaire du rio Cuyabá, dont le rio Manso con-

tourne les sources, et qui a son embouchure à cent kilomètres au-dessus de la capitale du Matto-Grosso. Ses sources les plus éloignées se trouvent entre Guimarães, anciennement Sant'Anna da Chapada, et les sources du Paranatinga.

On dit qu'il a été découvert par Bartholomeu Bueno, l'Anhanguera, lors de sa première exploration, en l'année 1682, et parcouru plus tard par son petit-fils Bartholomeu Bueno, dans ses expéditions à la recherche des mines de Martyrios, dont son grand-père lui avait révélé l'existence. En 1803, le capitaine-général Caetano Pinto le fit explorer par les frères Alexandre et João de Brito Leme, qui arrivèrent au bout de quarante jours au port d'Arayés. Ils partirent de Cuyabá le 14 mai, dans le but non seulement de vérifier la navigabilité de la rivière, mais encore de s'assurer si elle était le bras principal du rio das Mortes; et ils étaient de retour le 21 septembre, après avoir acquis cette certitude. Leur navigation fut libre d'obstacles pendant neuf jours, c'est-à-dire, sur un parcours de trois cents à quatre cents kilomètres; le dixième jour, ils pénétrèrent dans la section torrentielle de la rivière, où ils eurent à surmonter cent vingt-trois rapides et à passer douze *varadouros*, sans compter une centaine de fois qu'ils furent obligés de hâler leurs embarcations, en les allégeant totalement ou à moitié, de leur chargement.

L'autre bras, qui vient de l'Est et porte déjà le nom de rio das Mortes, quoiqu'il n'en soit que le bras le moins important, est formé par le Jatobá, grossi du Mutuns, et le Pindahyba. Ses sources se trouvent à la serra do Divisões, et se déversent dans le rio Roncador, au contrefort du même nom, et par les rios Sangradorzinho et Sapé, voisins du San-Lourenço, dans le rio Sangrador. Il

¹ Sorte de poisson très estimé.

coule au Nord-Est jusqu'à sa jonction avec le rio Manso, peu au-dessous du ruisseau d'Arayés ou d'Araés. C'est sur les bords de ce dernier que se trouvaient la célèbre mine du même nom, découverte en 1670 par Manoel Corrêa, et abandonnée bientôt à cause de son éloignement de tout centre de population, et surtout des attaques des indiens et de la famine. Son or était à 17 carats et de couleur verdâtre. On n'en connaissait même plus l'emplacement, lors qu'il fut retrouvé, par hasard, soixante-quinze ans plus tard, par le colonel de milice Amaro Leite et Balthazar Gomes Alarcão, qui étaient à la recherche des mines de Martyrios; ils y fondèrent sous le nom du premier de ces explorateurs, un village qu'il ne faut pas confondre avec un autre Amaro Leite, qui a existé aux mines de Lavrinhas. Il eut peu de durée; la compagnie des mines de Cuyabá voulut le rétablir en 1819 et exploiter de nouveau la région; mais ces intentions restèrent à l'état de projet.

Le rio das Mortes est un beau cours d'eau dont la largeur moyenne est de deux cents mètres, mais atteint, en certains endroits, jusqu'à huit et neuf kilomètres. Son nom sinistre (Rio das Mortes signifie *rivière des Morts*, ou, plus exactement, *rivière de la Mort*) lui vient, selon les uns, d'une grande mortalité occasionnée par une épidémie de fièvre chez les compagnons de Amaro Leite, et —selon les autres— d'un horrible massacre d'indiens carajás et arayés qu'aurait commis sur les bords l'aventurier A. Pires de Campos et sa troupe, en 1682 ou 1683¹.

Il se jette par deux embouchures dans le bras gauche de l'Araguaya, au dessous du milieu de la grande île de Bananal, et

cent quatre-vingt quinze kilomètres plus bas que la bifurcation de ce fleuve; l'une de ses bouches a cent quatre-vingts, et l'autre, deux cent quarante mètres de large, avec une profondeur moyenne de trois mètres et demi chacune.

Sous le nom de rio Manso, il reçoit d'innombrables affluents, dont les principaux sont, à droite: le Cachoeirinha, le Cerradinho, le Sapê, le Sangrador, le Sangradorzinho, qui a pour affluent le Malas, le Taquaralzinho, qui reçoit le rio Mortandade (*du carnage*), autre nom qui évoque de lugubres souvenirs; le Couro de Porco, le Macacos, grossi par le Cabeça de Boi, qui reçoit lui-même les rios Corisco et Samambaia, grossi par le Tejuco Preto; le Paredão, qui naît près de la montagne abrupte de ce nom, et reçoit par sa rive gauche le Guanandy, l'Arcias, le Lage, l'Olho d'Água, le Jatobá, le Mutuns, le Pao Furado, le Taquaral et l'Antinhas; le rio Peixe, formé par le Lage, qui reçoit le Laginha, le Taquaral, venu des montagnes du même nom, et l'Insua; le Pindahyba et un autre rio Lages; et à gauche: le Tapéra ou Tapuyrapé, le Maracajá et le São-João.

6°. Le rio da Casca, formé par les rios Farto et Curucá, et de plus de cent kilomètres de long.

7°. Le Tapirapé, Manambéro ou rio das Pedras (*rivière des rochers*), dans l'idiome carajá, cours d'eau large et profond et qui est peut-être aussi long que le rio das Mortes. Il se jette dans l'Araguaya par plusieurs bouches, cent quatre-vingt-huit kilomètres au-dessous des embouchures de cette dernière rivière. Le capitaine de frégate Balduino de Aguiar, connu pour son héroïque conduite dans les combats du fort de Coimbra et d'autres de la guerre du Paraguay, l'a remonté en 1868 pendant l'espace de 50 kilomètres, sur le petit vapeur *Araguaya* que M.

¹ Voir la *Revista trimensal do Instituto Histórico do Brazil*. Tom. XXVII. 3. 1882.

Couto de Magalhães avait fait transporter de Cuyabá pour servir à l'exploration du fleuve de l'Araguaya.

Le Tapirapé descend des flancs du plateau formé par la serra de Roncador; on lui donne près de quatre cents kilomètres de cours.

8°. Le Tajuru, qui se jette dans l'Araguaya presque en face de la pointe nord de l'île de Bananal.

9°. L'Aquiquy, nommé aussi Paraná ou Aquiguahy, cours d'eau peu important, dont les sources sont voisines de celles du rio Fresco, affluent du Xingú, et qui forme l'extrême limite septentrionale de l'Etat de Matto-Grosso.

10°. Le Gradahú, également de peu d'importance, qui prend naissance aux montagnes du même nom.

A 72 kilomètres au-dessous de l'embouchure du rio Crixá, l'Araguaya se divise en deux grands bras, entourant l'île de Bananal ou Sant'Anna, que son bras gauche baigne sur une étendue d'environ 477 kilomètres. Le second nom de cette île lui vient de ce que l'*alferes* (sous-lieutenant) José Pinto da Fonseca, allant en expédition contre les indiens *carajás*, y aborda le jour consacré à Sainte Anne, et y fit célébrer la messe. Elle mesure approximativement quatre cents à quatre cent cinquante kilomètres de long, sur une largeur moyenne de plus de cent trente kilomètres. Sa surface est plane et elle ne présente que quelques petites éminences couvertes d'herbes épaisses, constituant d'assez mauvais pâturages.

Le bras droit de l'Araguaya prend, le long de l'île, le nom de *furo* de Bananal ou de Carajahy, ¹ tandis que le bras

¹ On appelle *furo* un canal étroit formé par une rivière.

gauche conserve le nom du fleuve. Le major Jardim a trouvé pour ce dernier, en Septembre 1879, une largeur de 260 mètres et une profondeur de 3^m,3, tandis que le Carajahy était presque à sec et présentait l'aspect d'un ruisseau de quatre mètres à peine de large, et de cinquante centimètres de profondeur.

Au-dessus de l'île, le fleuve mesure sept à huit centimètres de large; et mille deux-cents mètres, au-dessous. Dix kilomètres plus bas, il forme une autre île de soixante à quatre-vingts kilomètres d'étendue, séparée de la terre ferme par le *furo* de Maria do Norte.

A partir du presidio de Santa Maria, l'Araguaya est parsemé de rapides sur un parcours de six cents kilomètres, qui, jusqu'à sa jonction avec le Tocantins, qui lui-même est torrentiel pendant quatre cents cinquante kilomètres, jusqu'à Santa Maria de Alcobaça, mais présente ensuite, comme je l'ai déjà dit, trois cent trente kilomètres de franche navigation, divisés en deux sections.

L'histoire des explorations de l'Araguaya est intimement liée à celle du Tocantins.

Les premiers explorateurs de ce dernier fleuve furent Fr. Custodio de Lisbôa qui le rémonta en 1625, en venant du Pará, et le *bandeirante* (aventurier) pauliste Manoel Corrêa. Le fameux Père jésuite Antonio Vieira ¹ y pénétra en 1653, sur l'invitation du capitão-mór Ignacio do Rego Barreto : parti de Belém le 13 décembre, il arriva le 28 au rapide *Tabócas*, à mille kilomètres de l'embouchure. En 1669,

¹ Célèbre prédicateur portugais du 17^{me} siècle, qui passa la plus grande partie de sa vie au Brésil, et fut le protecteur constant des indiens contre les colons. On le regarde comme un des meilleurs classiques de la langue portugaise.

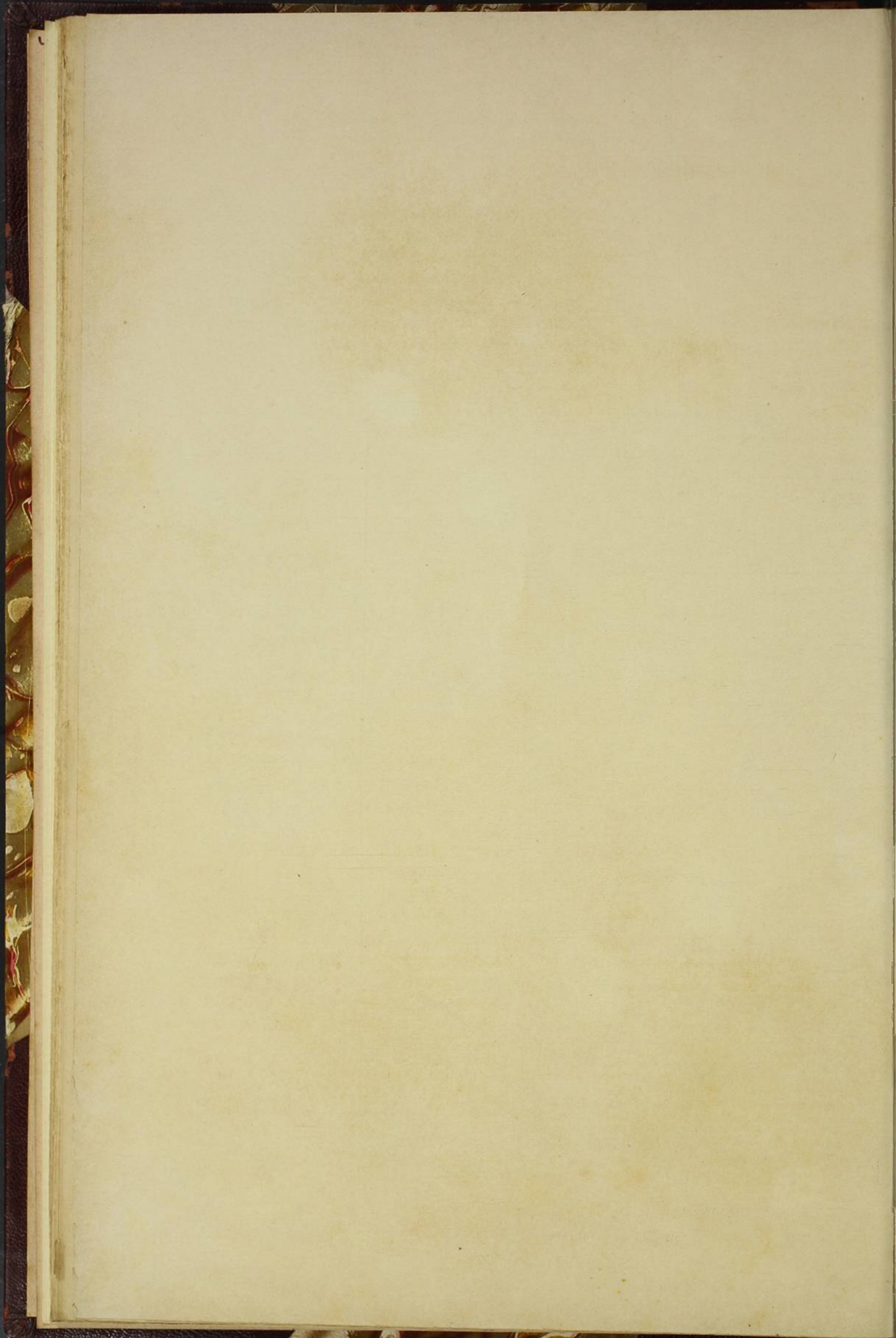
VOYAGE AUTOUR DU BRÉSIL

DR. J. S. DA FONSECA — DR. PIRES DE ALMEIDA



ENTRÉE DE LA GROTTÉ DE L'ENFER
près de Coimbra. — ETAT DE MATTO GROSSO.

(page 97)



Gonçalo Paes et Manoel Brandão remontèrent le Tocantins et pénétrèrent dans l'Araguaya, sur les rives duquel ils espéraient trouver de l'or. Leur espoir fut déçu, mais en compensation, ils rapportèrent une grande quantité de *cannelle* et de *châtaignes*.¹

Lorsque le pauliste Pascoal Alves de Araujo s'enfonça dans les solitudes de Matto-Grosso et de Goyaz à la chasse des indiens, ceux qui purent lui échapper descendirent par l'Araguaya à Belém, pour implorer la protection du gouverneur du Pará, Pedro Cezar de Menezes.

C'est par eux que ce dernier apprit l'existence de ce cours d'eau. Il chargea sans retard, en 1673, Francisco da Motta Falcão de l'explorer, en lui confiant le commandement d'une force suffisante pour mettre à la raison Pascoal. Mais Falcão n'était pas de taille à se mesurer avec le terrible aventurier; il rebroussa bientôt chemin pour éviter sa rencontre.

L'année suivante, le même gouverneur confia une mission semblable au P. Antonio Velloso Tavares; cette expédition, qui dura deux ans, n'eut pas un meilleur résultat.

Berredo, gouverneur du Maranhão, parcourut l'Araguaya jusqu'au parallèle 12° 22' S. et le fit explorer en 1719 par Diogo Pinto da Gaya, sur une étendue d'environ onze cents kilomètres.

¹ Il s'agit ici de la *cannelle* et des *châtaignes* ou noix dites du Maranhão.

La première est l'écorce du *craveiro do Maranhão* (*Persea caryophyllata*, Martius), arbre de 10 mètres de haut, au feuillage épais et brillant et de la famille des lauracées. Cette écorce a un goût agréable, qui tient de celui du clou de girofle et de la cannelle commune. L'exploitation de ce produit a beaucoup diminué.

Les châtaignes de Maranhão sont triangulaires et renfermées dans le fruit extrêmement dur du *castanheiro* (*Bertholletia excelsa*), arbre de 20 mètres de hauteur, de la famille des lécythidées, abondant dans tout le nord du Brésil. Leur amande est blanche et huileuse. On en fait une grande exportation.

Voyage autour du Brésil.

En 1723, deux portugais et un nègre, s'enfuyant des mines de Villa-Rica, en Goyaz, descendirent par l'Araguaya jusqu'à Tocantins.

A partir des dernières années du dix-huitième siècle, les tentatives faites pour utiliser cette voie fluviale se multiplièrent. En 1790, une expédition organisée par les commerçants du Pará et commandée par le capitaine Thomaz de Souza Villa Real, remonta l'Araguaya et son affluent le rio Vermelho jusqu'à la ville de Goyaz. Le dixième gouverneur de Goyaz, Delgado Freire de Carvalho, fonda sur ses bords les presidios de Rio-Grande et de Piedade, et celui de San-João das Duas-Barras, sur le Tocantins. En 1844, le voyageur français F. de Castelnau le descendit jusqu'au presidio das Duas-Barras.

En 1850, le président de Goyaz, Eduardo Olympio Machado, fonda le presidio Leopoldina, au confluent de l'Araguaya et du rio Vermelho, et les presidios de Santa-Maria et de Cachoeira Grande, aux extrémités de l'île de Bananal.

L'année suivante, son successeur Antonio Joaquim da Silva Gomes, établit dans la même île le presidio de Santa-Isabel, transféré plus tard sur les bords du rio das Mortes, et celui de Januaria, sur l'emplacement de l'ancien Santa-Maria, à moitié distance entre l'île et San-João das Duas-Barras.

Dès 1858, on avait pensé à établir la navigation à vapeur entre Leopoldina et Januaria. Cette idée fut réalisée dix ans plus tard par M. Couto de Magalhães¹ qui, en 1864, alors qu'il était président

¹ M. le général Couto de Magalhães ne s'est pas distingué seulement comme administrateur et explorateur. On lui doit un travail remarquable sur la langue tupy, et une collection de contes indiens de la vallée de l'Amazone que, le premier, il a fait connaître dans le texte — *O Selvagem*. Rio, 1876.

de Goyaz, avait déjà descendu l'Araguaya sur un parcours de plus de mille kilomètres, en compagnie de M. E. Vallée, ingénieur chargé de l'explorer.

Nommé ensuite président de la province du Pará, M. Couto Magalhães effectua encore une exploration du Tocantins ; et enfin, en 1868, chargé de l'administration du Matto-Grosso, il réussit, à force d'énergie et de volonté, à faire transporter une chaloupe à vapeur, l'*Araguaya*, de Cuyabá jusqu'à Leopoldina, par six cents kilomètres de chemins détestables. Ainsi se trouva inaugurée la navigation à vapeur entre ce presidio et Januaria, sur une section d'environ mille kilomètres. Plus tard, on adjoignit à l'*Araguaya* deux remorqueurs, le *Colombo* et le *Mineiro*.

VI

Au S. E., le Matto-Grosso a, depuis la chute d'Urubuponga, haute de dix mètres et large de dix-sept cents mètres, et située au-dessous du confluent du Rio-Grande et à quatre-vingts kilomètres plus haut que celui du rio Tiété, jusqu'à la chute de Sete-Quedas, une section de six cents kilomètres de franche navigation sur le rio Paraná. Ce fleuve, qui forme la limite entre les Etats de Matto-Grosso, de Minas, de San-Paulo et de Paraná, les relie tous ensemble par un admirable réseau de voies fluviales, dont plusieurs ont servi de routes aux premiers explorateurs des régions centrales du Brésil.

Le Paraná¹, formé par la réunion de deux majestueuses rivières, prend ce nom

¹ En tupy, dialecte du guarani, *paraná* signifie *mer*. Appliqué aux cours d'eau, on a souvent prétendu que ce mot voulait dire : *rivière semblable à la mer*, et cette étymologie serait acceptable s'il ne désignait que le fleuve dont il est question. Mais des rivières bien moins impor-

à partir de la jonction du Paranahyba et du Rio Grande.

C'est un des plus grands et des plus beaux fleuves du monde, dont la largeur immense atteint souvent plusieurs kilomètres.

Le Rio Grande, son bras principal, prend naissance sous le 22°. Lat. S., dans le voisinage de l'Itatyaya, le point culminant du système orographique brésilien, haut de 2.712 mètres, et placé à l'angle formé par les Etats de Rio-de-Janeiro, de San-Paulo et de Minas-Geraes. Il a un cours d'environ onze cents kilomètres, en partie navigables. Ses principaux affluents sont : à droite, le rio das Mortes (ne pas confondre avec la rivière du même nom, affluent de l'Araguaya), le Jacaré, le Pouso-Alegre, le Lambary, le Barba-de-Bode, le Toldos, l'Uberaba, le Maribondo, le San-Matheus et le Verde ; à gauche, le Baependy, le Conquista, le Bocaina, le San-João, le Porcos, le Canôas (qui forme la limite entre San-Paulo et Minas-Geraes), le Bugres, l'Inferno, le Sapucahy et le Mogy-Guassú.

Les plus importants sont, par ordre descendant, le Sapucahy, le rio das Mortes et le Mogy-Guassú.

Le premier, dont la source se trouve dans la serra Mantiqueira, près de *Campos do Jordão*, a trois cent quarante kilomètres de cours, dont plus de deux cent quarante navigables, en deux sections. Son principal tributaire est le rio Verde, qui prend naissance près de Baependy,

tantes portent le même nom, comme on l'a déjà vu, et le mot *paraná* entre dans la composition du nom d'un grand nombre de cours d'eau, très modestes relativement. Et d'autre part, comment les indiens du centre du Brésil auraient-ils pu avoir l'idée de chercher des comparaisons avec la mer, qu'ils ne connaissaient sans doute pas ?

La véritable signification de *paraná* serait donc, à mon avis, *grande masse d'eau*, comparativement, bien entendu, aux rivières voisines : ce qui explique qu'il désigne, seul, ou en composition, des rivières d'importance très diverse.

dans l'Etat de Minas-Geraes ; rivière de deux cent trente kilomètres de cours, et navigable, selon un auteur, sur cent quatre-vingts kilomètres, à partir de son confluent avec le Capivary. Le Sapucahy reçoit encore les rios Agua - Limpa, Machado, Lourenço Velho, Douradinho, Cervo, Pirangussú, et Mosambo, tons navigables.

Le rio das Mortes naît à vingt kilomètres environ de la ville de Barbacena (Minas-Geraes) et reçoit, entre autres affluents, l'Alberto Dias, l'Invernada, le Patusca, le Ribeirão, le Carandahy, le Pirapitinga. Il se jette dans le Rio-Grande au-dessous d'Ibituruna.

Le Mogy-guassú a pour principal tributaire le rio Pardo.

Le Parahyba prend naissance vers 19° L.S. et 48° 30' Long. O. du méridien de Paris, près du village de Carmo, dans la serra Geral. Son cours est de huit cents kilomètres. Il se dirige d'abord au N.O. jusqu'au confluent du Corumbá, et s'infléchit ensuite au S.O. jusqu'à sa jonction avec le Rio Grande. A partir de ce point leurs eaux réunies, sous le nom de Paraná, coulent vers le S.

Ses affluents ne sont pas très bien connus, et il règne, à ce sujet, une certaine confusion chez les voyageurs et les géographes.

Les principaux qu'on lui attribue sont les suivants. A droite :

1°. Le Jacaré, venu du municipe d'Oliveira.

2°. Le San-Marcos, venu de la serra d'Arrependedos ou Crystaes, cours d'eau de plus de quatre cents kilomètres, ayant pour tributaires de droite: les rios Capim-puba, Taipas, Sambambaia, Castelhana et Embirussú, qui prennent tous naissance dans la même serra; et de gauche: le Pantano, le San-João, le Batalha, le San-Bento, beau cours d'eau de trois cents

kilomètres de long, et le Verde, qui vient de la serra Guarda-mór.

3°. Le Verissimo, venu de la chaîne de même nom, ramification de la serra de Crystaes, et qui a pour tributaire principal le Paranatinga, dont la source est dans la montagne de Facão.

4°. Le Corumbá, qui descend de la serra de Pyreneos, sous le 16^{ème} parallèle S. et compte un grand nombre de tributaires ; entre autres: le Carurú, le Capivary, l'Antas, le Piracanjuba (formé par la réunion des rios Gerivatuba ou Juru-batuba et Taquary, qui prennent leurs sources à la serra de Santa Rita), et le Peixe grossi des rios *dos Bois*, à droite, et Calvo et Brumado, à gauche. Quelques auteurs le regardent comme le bras principal du Parahyba.

5°. Le Meia-Ponte, qui a ses sources dans les serras Escalvado et Santa-Rita, et reçoit à droite le Dourados ; et à gauche le Caldas et le Formiga.

6°. Le rio *dos Bois* (des Bœufs, prononcez *Bois*), rivière de quatre cents kilomètres de long, et de cent soixante-dix mètres de large à son embouchure. C'est un des cours d'eau du Brésil sur lequel les géographes sont le moins d'accord. On le suppose parsemé de rapides, dans lesquels auraient péri les membres d'une expédition envoyée en 1806 pour le reconnaître, par le gouverneur D. Francisco de Assiz Mascarenhas, et dont on ne reçut aucune nouvelle.

Il a été exploré partiellement, en 1816, par João Caetano da Silva et José Pinto da Fonseca, et quelques autres fois depuis, sans grands résultats au point de vue géographique.

7°. Le rio Claro ou Pasmados, grossi par le Doce (qui reçoit le Jatobá, l'Ateradinho et l'Aboboras), l'Invernada, l'Invernadinha, l'Agua-Parada, le Santa-Ma-

ria, le Bomfim et le Paraiso, à droite; et l'Onça, à gauche.

A peu de distance de la source du rio Claro, se trouve la *Torre de Babel*.

8°. Le Verdinho, venu de la serra orientale de Cayapó, et grossi par le Flôres. Quelques géographes lui donnent le nom de Verde, mais ce dernier se trouve si fréquemment au Brésil, qu'il est préférable d'adopter celui de Verdinho.

9°. Le Correntes, venu du Morro Vermelho, très peu connu.

10°. L'Aporé ou rio do Peixe, aussi appelé Cayapó do Sul.

11°. Le Sant'Anna da Parnahyba, cours d'eau peu important, qui baigne la ville du même nom.

Par sa rive gauche, le Parahyba reçoit :

1°. Le Dourados, rivière de deux cents kilomètres de cours environ, qui prend naissance à la serra de Cangalhas.

2°. Le Bagagem, sur la rive duquel a été trouvé, en 1853, le célèbre diamant appelé quelquefois du même nom, mais beaucoup plus connu sous celui d'*Etoile du Sud*. Il prend naissance à la serra de Patrocinio.

3°. Le rio das Velhas, dont le cours, peu connu, est estimé à cinq cents kilomètres, et qui a pour tributaires les rios Inferno, Conceição, Quebra-Anzol et Tamanduá. Ses sources sont dans la serra Canastra.

4°. Le Piedade, qui naît dans la serra de Monte-Alegre.

5°. Le rio das Almas, venu de la serra d'Uberaba, et grossi par le Douradinhos, cours d'eau de plus de quatre cents kilomètres de long; le Tejuco, le Prata, le San-Lourenço, le Babylonia.

Au-dessous de la jonction du Rio-Grande et du Parahyba, le Paraná reçoit par la rive droite :

1°. Le Guaycury ou Acorisal, aussi connu sous le nom de Cururuhy.

2°. Le Sucuryhú, dont les sources sont voisines de celles du Piquiry, affluent supérieur du San-Lourenço. Il prend naissance à la serra Araras, et a pour affluents: à droite, le Cachoeirinha, l'Embirussú, le Cascavel, grossi du Roncador, et le San-João; à gauche, le Pedra-Azul, le Pedra-Branca, le Lageado, le Lagôa et l'Indayá; et se jette dans le Paraná trente-cinq kilomètres au-dessous de la chute d'Urubuponga. La route de Cuyabá, par le Piquiry, le traverse vers le tiers de son cours.

3°. Le rio Verde, ayant pour affluent de droite le Claro, aux sources voisines du Taquary, et de gauche, le Ranchinho, grossi par le rio Fundo. Son confluent est à quatre-vingt-dix kilomètres au-dessous de celui du Sucuryhú.

4°. L'Orelha de Onça, qui débouche soixante-cinq kilomètres plus bas.

5°. Le rio Pardo, grand cours d'eau dont les sources se trouvent par 19° 44' Lat. S. et 56° 30' Long. O. du méridien de Paris, et qui constituait la principale route des premiers *sertanistas*. Il est obstrué, sur une section de cent soixante kilomètres, par trente-sept rapides, mais la corde de l'arc formé en cet endroit par la rivière, ne compte guère plus de cent kilomètres et se prêterait, par la nature du terrain, à la construction d'une bonne route. Ses principaux tributaires sont: à droite, le Claro, un autre rio Sucuryhú, exploré en 1827 par ordre du président José Saturnino, le Nhanduhy-mirim, le Nhanduhy-guassú, qui reçoit le Caracará, le Lageado et le Santa-Lucia, et dont les sources sont voisines de celles du Miranda; à gauche, le Vermelho, l'Orelha de Anta, et l'Orelha de Onça. C'est ce rio Pardo que l'Etat de Goyaz réclame pour limite avec Matto-Grosso, depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

6°. Le Sambambaia, dont un des bras se jette dans l'Ivinheima.

7°. L'Ivinheima, appelé aussi *Brilhante* dans son cours supérieur, et anciennement connu sous les noms de Jaguarchy et de Menecy. Il prend naissance à la serra d'Anhambahy, et a pour affluents les rios Tapera, Agua-Fria, Santo-Antonio, Santa-Gertrudes, Cachoeira (qui reçoit le Restinga), Sete-Voltas, San-Bento, Santa-Barbara; le rio Vaccaria, grossi à droite par le Serrote, et à gauche, par le Campeiro, le Cachoeira, le Lageado, le Barreiros et le Piau; et le rio Dourados, long de cent cinquante kilomètres, dont les sources sont voisines de celles du rio Apa et peu éloignées de celles du Vaccaria, et qui a pour principaux tributaires le San-João et le Monte-Alegre. C'est au-dessus du confluent des Dourados que l'Ivinheima est connu sous le nom de *Brilhante*.

L'Ivinheima se jette dans le Paraná par deux embouchures. Il a été l'objet de nombreuses explorations. Il est navigable pour de grandes embarcations jusqu'au confluent du Dourados; et plus haut, pour des pirogues.

7°. L'Anhambahy, venu de la même chaîne, et qui reçoit les eaux du Guaynumby et du Verde

8°. Le rio Encontro, qui se déverse vis-à-vis la pointe septentrionale de l'île de Sete-Quedas.

9°. L'Igatemy, qui prend naissance à la serra de Maracajú, et a pour tributaires l'Ibicuhy et le Barreiro, à droite; et à gauche, le Bogas, le Cachoeira et l'Escopil, rios dont les sources sont voisines de celles de l'Araguay, affluent du Paraguay.

L'Igatemy mesure près de cent soixante mètres de largeur à son confluent, qui se trouve sous 25° 54' 44" Lat. S.

Sur la rive gauche de cette rivière, entre l'embouchure de l'Ibicuhy et celle du Bogas, les portugais avaient établi un

poste militaire, nommé Nossa-Senhora dos Prazeres. Il fut enlevé de surprise par les espagnols, le 17 octobre 1877, et ensuite rasé par eux.

Le capitaine d'aventuriers Joaquim de Meira Siqueira remonta, en 1769, l'Igatemy jusqu'à ses sources, à la tête d'une expédition de deux cents hommes, dans l'espoir de trouver une communication facile avec le rio Paraguay. Mais il échoua dans cette entreprise.

Près des sources du rio Dourados, par 22° 8' 45" Lat. S. et 57° 58' 97" Long. O. du méridien de Paris, et à soixante-six kilomètres de Miranda, le gouvernement brésilien fonda, en 1831, sur le plateau situé à droite du premier des rapides, une colonie militaire, dont le noyau fut formé par dix colons et un petit détachement de troupe. Délaissée ensuite, cette colonie fut rétablie en 1858 et mieux organisée en 1860. En 1864, pendant la guerre du Paraguay, les ennemis la détruisirent complètement, et elle ne put être restaurée que six ans plus tard, après la conclusion de la paix.

Rappelons à ce sujet un trait d'héroïsme. Le commandant de la colonie, le lieutenant Antonio João Ribeiro, naturel de Cuyabá, ne disposait que de quinze hommes de garnison, et était complètement dépourvu de munitions, lorsqu'il fut averti de l'approche d'une troupe ennemie de deux cent cinquante hommes, sous les ordres du *sargento-mór* Urbieta. Il résolut d'attendre l'attaque et de mourir à son poste: ce qu'il fit, après avoir écrit à son chef, le lieutenant-colonel Dias da Silva, ces mémorables paroles: « Je sais que je vais périr, mais mon sang et celui de mes compagnons protesteront solennellement contre l'invasion du sol de ma patrie ».

Plus haut que la chute de Sete-Quedas ou de Guayrá, le Paraná a deux mille deux cents mètres de large, mais, à mesure

qu'il se rapproche de la chute, son lit se resserre jusqu'à n'avoir plus que soixante à soixante-dix mètres de largeur, et tout-à-coup, à cinq kilomètres et demi au dessous de l'île de Sete-Quedas, ses eaux se précipitent, de 24 mètres de hauteur, par onze canaux différents, et suivant une pente de 45° à 50°.

Entre la chute d'Urubuponga et celle de Sete-Quedas, les principaux affluents de gauche du Paraná sont :

1°. Le Tieté, anciennement Anhemby, qui prend naissance dans l'Etat de San-Paulo, à la montagne de la Barra, dans la serra Paranapiacaba. Son extension est de mille deux cent vingt kilomètres.

C'est, avec le rio Pardo, la route que préféraient les *sertanistas* explorateurs du Matto-Grosso, bien que sa navigation soit embarrassée par cinquante-quatre rapides et deux grandes chutes. Le Tieté a pour affluents, à droite : le Jundiahy, le Pirassubebossú, le Paratihú, le Tajassupémirim, le Pirahytinga, le Juquery, le Jundiahy Grande, le Capivary, le Piracicaba, le Jacaré-pipira, le Jaguaguassú, le Quilombo, le San-José et le Sucury ; et à gauche, le Cabussú, le Tamandoáetéhy, le Pinheiros, le Pirapóra, le Sorocaba, l'Onça, le Capivara, l'Aracuan, le Lençóes, le Pates, le Bauru, le Claro et l'Ambary. Parmi ses innombrables sous-affluents, on remarque, du côté droit : l'Ypiranga, célèbre dans notre histoire¹, les rios Anhangababú, Meninos, Couros, Grande et Pequeno, Traição, Alambary, Ipanema, Quilombo, Turvo, Ponte, Sorocábussú, Sorocámirim, Uná, Iperó et Sarapuhý ; et du côté gauche, les rios Juquery-mirim, Cachocira, Guabirota, Cavalleiro, Jun-

¹ C'est sur le bord de l'Ypiranga que le prince régent Dom Pedro, depuis Dom Pedro 1^{er}, poussa, le 7 septembre 1829, le cri : *Independencia ou morte!* (l'indépendance ou la mort!), qui fut le prélude de la séparation définitive du Brésil de sa métropole.

diahymirim, Guapeba, Mangabahú, Pirahy, Capivary, Gerivatuba, Ponte-Alta, Pinhal, Jaguary, Camandocaya, Couros, Pirapitinguy, Atibaia, Cachoeira, Quilombos, Santo-Agostinho, Peixe, Jequitibá, Feital, Sebastião Alves, Toledo et Alambary¹.

2°. L'Aguapehy ; 3°. Le Santo-Anastacio, cours d'eau encore peu connus, qui débouchent dans le Paraná, le premier au-dessus, et le second, au-dessous de l'embouchure du rio Pardo, et sur la rive opposée.

4°. Le Pirapó, à l'embouchure duquel le P. J. Cataldino fonda, en 1610, la mission de Nossa-Senhora de Loreto, transférée en 1631 sur les bords du Paraná.

5°. Le Paranapanema, cours d'eau de mille kilomètres (dont seulement quatre-vingt-cinq franchement navigables au dessus de son confluent), qui naît à la serra de Cubatão, ramification de la serra Paranapiacaba. Il reçoit, à droite : les eaux des deux Itapetiningas, du Santo-Ignacio, du Pedra-Preta, du San-João, du Bonito, du San-Bartholomeu, du Pirajú, de l'Almas, du Pardo, du Jacutinga, du Santa-Barbara, du San-Jeronymo, du Cachoeira, de l'Araras et du Paiva ; et à gauche : les rios Paranapitinga, Apiahy, Taquary, Claro, Itararé ; le Cinza, grossi du Peixe, le Tibagy, le Vermelho et le Pirapó. Un de ces derniers affluents, le Tibagy, est long de cinq cent vingt-huit kilomètres, et reçoit dix gros tributaires : le Pirahy, le Japú, le Capivary, le Fortaleza, le Santa-Rosa, l'Alegre, l'Antas, le Tigre, le Congonhas et le Cerne. Parmi les sous-affluents de la rive droite, il faut noter : le Jacú, le Veados, le Claro, le Novo, le San-Domingos, l'Alambary, le Turvo, le San-Pedro et le San-João.

¹ Comme on le voit, plusieurs rivières sont souvent connues par le même nom. Le Tieté a trois tributaires appelés *Alambary*.

6°. L'Ivahy, San-Luiz ou Guaybay, dont les principales sources se trouvent dans la serra Esperança, par 25° Lat. S. et 53° 50' Long. O. du méridien de Paris, près de la ville de Palmeiras, dans l'Etat de Paraná. Il a pour principaux affluents : le Bello, le San-Francisco, le Muricy, le Pinheiros, le Peixe, le Corumbatahy, grossi du Taquarassú, de l'Herval, du Palmital et du Bonito, et l'Anta.

7°. Le Piquiry, qui se jette au sud de l'Ilha-Grande do Salto, à vingt-six kilomètres au-dessus de Sete-Quedas. Il a pour affluents : à droite, le Cunduhy, cours d'eau torrentiel, le Jequié et le Tiquarú ; et à gauche, le Capivara.

8°. L'Itabú ; 10°. Le San-Francisco ; 10. Le Jequiry-guassú ; 11. Le Piracahy ; coulant tous dans la direction générale du N.O.

12. L'Iguassú. — Ce grand cours d'eau est le dernier affluent de gauche du Paraná, sur le territoire brésilien. Il prend naissance à la serra do Mar, et est formé par le rio Corityba qui, suivant d'abord la direction E.O., s'infléchit vers le S.O. près de la ville de Corityba, capitale de l'Etat de Paraná, et après avoir reçu plusieurs petits tributaires, se réunit au rio Negro, dont les principaux affluents sont le Varzea, à droite ; et les rios Preto, Canoinhas et Timbó, à gauche.

A partir du confluent du Corityba avec le rio Negro, l'Iguassú reçoit : à droite, le Putinga, le Claro, le Palmital, le Jordão, le Cavernoso et le Martins ; et à gauche, le Canoinha, le Jangada, l'Ivahy, le Cacumbangi, le Chopim, aux nombreux tributaires, l'America et le rio Santo-Antonio, qui coule vers le N.N.O., et naît à proximité du Pepiryguassú, avec lequel il forme la véritable frontière entre le Brésil et la République Argentine, dont la ligne s'étend le long du Santo-Antonio jusqu'à l'embouchure de l'Iguassú sur la rive gauche.

L'Iguassú est navigable par sections pour des pirogues, mais non sans difficulté, car il est parsemé de rapides et de chutes, dont la plus grande est le Salto-Grande, à 35 kilomètres au-dessus de son embouchure. A cet endroit, il faut tirer les embarcations à terre, et les transporter pendant l'espace de plus de soixante kilomètres avant de pouvoir les remettre à flot.

VII

Deux des plus grands cours d'eau de l'Amérique baignent le Matto-Grosso à l'O. et au S., et lui servent, sur une grande étendue, de limite avec les pays voisins. Ce sont le Paraguay et le Guaporé.

Le Paraguay¹ vient du parallèle 14° 14", à trente kilomètres au Sud de la ville de Diamantino, et à cent cinquante-cinq kilomètres de celle de Cuyabá. Il prend naissance au sommet de la serra de Sete-Lagôas, Melgueira ou Pary, dans de vastes marécages couverts de plantes aquatiques qui offrent, de distance en distance, quelques nappes l'eau libres. C'est à cette circonstance qu'est dû le premier nom de cette serra (*sete lagôas* veut dire *les sept lacs*). Le fleuve coule d'abord dans la direction N. et se grossit du rio Quilombo ou Negro et du rio Amolar, le plus septentrional de ses affluents. Au bout d'une douzaine de kilomètres, il atteint le bord du plateau, d'où il s'élance, à l'endroit nommé *Morro Vermelho* (montagne

¹ Bonpland veut que *Paraguay* soit une corruption de *Paraguá-y*, rivière des indiens *paraguayás*. Mais cette étymologie a contre elle une autorité considérable ; celle de Montoya, qui, dans le *Vocabulario y tesoro de la lengua guarani*, fait dériver ce mot de *paraguá*, couronne, et *y*, rivière : *rivière des couronnes*.

Chateaubriand, en donnant la même étymologie, dit qu'elle provient de ce que les lacs qui donnent naissance au fleuve sont disposés en forme de couronne.

rouge), par un bond de soixante-dix-mètres. Il s'infléchit ensuite à l'E., puis au S., recevant, six kilomètres plus loin, le Diamantino, qui prend sa source à Arraial-Velho, et se grossit des eaux du rio do Ouro, venu de la montagne de Carandahy; et à soixante-cinq kilomètres plus bas environ, à l'endroit appelé Tres-Barras, le Brumado, à droite, et le Sant'Anna à gauche, rivières torrentielles dont les sources sont voisines de celles du Sumidouro. Jusqu'à ce point, le Paraguay est souvent connu sous le nom de Sant'Anna.

Ses principaux affluents sont ensuite : à droite, le rio Preto, aussi appelé Pirahy, le Cipotuba, le Cabaçal, le Bugres, le Jaurú, le Pilcomayo et le Bermejo, sans compter plusieurs cours d'eau accidentels comme l'Antonio Gomes, le Pary, le Tucubaca, le Laterequique, le Galvan, le Verde, etc.

Par sa rive gauche, il reçoit le Salobas, le Cachoeirinha et l'Anhumas, navigables pour des pirogues; le Jaricoára, le Piraputangas, le Rocceiro, le Seixo ou Pedras, le Taquaral, le Flexas, le Bacahuva, le Guaynandy, le Chaves, le Figueira et le Rio-Novo, qui se déversent dans le grand marais qui borde le fleuve entre le 16° et le 22° Lat. S.; et les rios San-Lourenço, Taquary, Miranda, Branco, Apa, Aquidaban, Ipané, Jejuy, Manduvirá et Tebiquary.

Je vais décrire rapidement les plus remarquables de ces tributaires.

1°. Le Cipotuba prend naissance à la serra de Tapirapuam, de l'autre côté du rio Sumidouro. Ses principales sources sont constituées par le Gerivaúba ou Jurubaúba, voisin du Sabaráhuina, et le Jabá (*Juva* des cartes du siècle dernier), qui naît près des sources du Jaurú, du Guaporé et du Juruhena. Deux de ses affluents, d'après João de Souza Azevedo qui l'a remonté en 1746, présentent chacun une chute de 130 mètres de hauteur.

Il coule au milieu de terrains fertiles et est bordé d'opulentes forêts qui, jusqu'au Jaurú, sont d'une richesse inépuisable en ipécacuana, et que l'on connaît sous le nom de *mattas da poaya*. Son cours est parsemé de rapides sur un tiers de son étendue, pendant une section de cent trente à cent cinquante kilomètres, selon le baron de Melgaço, où existe même une chute de vingt mètres de hauteur; il est navigable ensuite et a déjà été remonté par des vapeurs sur près de deux cents kilomètres. Thomaz Page, capitaine de la canonnière américaine *Water-witch*, un des premiers navires étrangers qui aient sillonné les eaux du Paraguay, en 1859, y a pénétré jusqu'à la distance de cent vingt kilomètres sur la chaloupe à vapeur l'*Alpha*.

Le Cipotuba se jette dans le Paraguay par 10° 50' Lat. S., selon Melgaço, après un cours d'environ trois cent trente kilomètres.

2°. Le Cabaçal descend de la serra Olho d'Agua, ramification de la serra Tapirapuam, entre le Jabá et le Jaurú. Il est formé par le Lagoinha, le Vermelho et le ruisseau do Ouro, qui traverse, comme l'indique son nom, des terrains aurifères, déjà exploités en 1790 et dont une compagnie a repris l'exploitation il y a quelques années.

Son principal affluent est le Branco, d'un volume presque égal au sien et qui débouche sur sa rive gauche. Après un cours de plus de deux cents kilomètres, le Cabaçal se jette dans le Paraguay à un kilomètre au-dessous du Piraputangas, et quinze kilomètres plus haut que la ville de San-Luiz de Cáceres, par une embouchure de soixante mètres de largeur. Il est navigable pendant cent kilomètres; plus loin il devient torrentiel.

3°. Le Bugres descend des montagnes situées entre le Cabaçal et le Jaurú: son

étendue est de cent à cent vingt kilomètres et il reçoit deux petits affluents, le Sangrador do Padre-Ignacio et le Sangrador-zinho. Ses rives sont très riches en ipécacuana.

4°. Le Jaurú passait anciennement pour former la limite entre le Brésil et la partie de la monarchie espagnole qui a pris le nom de Bolivie.

Son cours est de sept cents kilomètres, dont la moitié navigables jusqu'à Registro. Il a pour principaux affluents le Piquihy, à gauche; et le Bagres et l'Aguapehy, à droite. Le plus important de ses tributaires est ce dernier rio, qui prend sa source au sommet de la serra du même nom, près des sources du rio Alegre, affluent du Guaporé, par 16° 14' Lat. S. Les deux cours d'eau courent parallèlement et fort rapprochés pendant l'espace de quarante kilomètres, au bout desquels ils se précipitent des deux côtés opposés d'un massif large à peine de dix-huit cents mètres, et prennent chacun une direction différente. L'embouchure de l'Aguapehy a cent dix mètres de large, et, selon d'Alincourt, ne se trouve qu'à 180 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A proximité des sources du rio Alegre et de l'Aguapehy se trouvaient les mines de Santa-Barbara et le village du même nom, fondé en 1782 par l'*alferes* (sous-lieutenant) José Pereira, qui les avait découvertes.

C'est à six kilomètres environ de ces anciennes mines que commence l'isthme fluvial formé par les deux cours d'eau, et large d'environ cinq kilomètres. Le capitaine-général Luiz Pinto songea à le percer, en 1771, afin, comme il le dit dans son rapport au roi de Portugal, « de relier la mer équinoxiale au parallèle 36° Lat. S. par un canal de trois mille cinq cents lieues formé par la nature. » Il fit effectivement passer une pirogue chargée,

Voyage autour du Brésil.

de six paires d'avirons, du rio Alegre à l'Aguapehy, d'où elle descendit au Paraguay.

Malheureusement, ce projet n'eut pas de suite. Son successeur, Luiz d'Albuquerque, le reprit, en 1773, et essaya de canaliser l'isthme une dizaine de kilomètres plus bas, à un endroit rendu plus favorable par la nature du sol, bien que la distance soit plus grande. Mais il échoua dans cette entreprise.

L'Aguapehy a de cent quatre-vingts à deux cents kilomètres de cours, et débouche dans le Jaurú à 130 kilomètres au dessous de Registro¹.

Le Jaurú se jette dans le Paraguay par une embouchure large de cent mètres, sous 16° 23' Lat. S., environ trente-huit kilomètres au-dessous de la ville de San-Luiz de Cáceres.

Les autres affluents de cette rive n'appartiennent pas au Brésil. Le Tucubaca ou Otiquis, qui se perd dans la lagune Bahia-Negra, ne paraît être qu'une corixa, ou rivière temporaire.

La Bahia-Negra est située par 20° 10' 16" Lat. S., et 60° 37' 35" Long. O. du méridien de Paris, selon Dugraty, soixante-cinq kilomètres au-dessous du fort de Coimbra. C'est par elle que commence la limite entre le Brésil et la Bolivie. La commission brésilienne de limites, présidée par le capitaine de vaisseau Antonio Claudio Soido, en 1873, a déterminé la position de la borne bolivienne à 20° 08' 38" Lat. S. et 14° 56' 22" Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro², et celle de

¹ A six kilomètres au S. O. de cette localité, il existe dans un terrain de schist et de talc lamellaire, des gisements de cuivre carbonaté, qu'on dit être d'une grande richesse.

² Le méridien de Rio-de-Janeiro passe par 45 29', 27". du méridien de Paris.

la borne brésilienne, à 28° 08' 33",³⁷ Lat. S. et 14° 56' 20",⁴³ Long. O. La borne commune, au fond de la Bahia, a été établie par cet officier à 19° 47' 32" Lat. S. et 14° 56' 45", Long. O. du même méridien. Le baron de Melgaço a fait reconnaître cette lagune en 1864 par le capitaine Francisco Nunes da Cunha; elle avait déjà été explorée quelques années auparavant, en 1853 et en 1859, par le capitaine Page, dont j'ai parlé plus haut.

VIII

Des tributaires que le Paraguay reçoit sur la rive orientale, les plus considérables partent du cœur de l'Etat de Matto-Grosso. Ce sont :

1°. Le San-Lourenço, dont les sources principales se trouvent au N., dans la serra du même nom, et à l'O., dans celle de Santa-Martha, entre le 15^{ème} et le 16^{ème} parallèle Sud. C'est une belle rivière de plus de huit cent cinquante kilomètres de cours, dont près de six cents navigables. Ses plus grands affluents sont : les rios Agua-Branca, Parnahyha, Roncador, Itiquira et Cuyabá. Le rio Negro des anciens n'est qu'un braço ou *furo* du San-Lourenço, long de seize kilomètres seulement. L'Itiquira reçoit, à droite, le Peixe de Couro, et à gauche, le Correntes, grossi du Piquiry, que quelques-uns disent être le bras principal du Correntes. Le Piquiry est navigable jusqu'au poste de même nom sur la route de San-Paulo, tout près de ses sources, qui se trouvent au Sud du 18^{ème} parallèle.

En 1811, le capitaine-général Oyenhausen fit explorer le terrain entre le Piquiry et le Sucuryhú, dans l'espérance qu'il se prêterait à l'établissement d'un *varadouro* ¹ facile. Cette tentative fut renou-

¹ Voir la note de la pag. 23.

velée en 1826 par ordre du président José Saturnino. On reconnut que la distance la plus petite entre les deux cours d'eau est de quarante lieues ou deux cent soixante-cinq kilomètres, et que le rio Taquary prend naissance dans cet intervalle.

Au confluent du rio Coroados, un des tributaires supérieurs du Piquiry, le général Hermes, président de la province, fonda, en 1876, la colonie militaire de San-Lourenço, pour maintenir en respect les indiens sauvages des environs et garder la route de Piquiry, jusqu'alors très peu sûre.

Le Cuyabá est le principal affluent du San-Lourenço, et d'un cours presque égal à ce dernier. Il naît, comme je l'ai déjà dit, à la montagne de Tombador, d'où il s'élançe par une cascade de près de trente mètres de haut, comme l'Estivado, tributaire supérieur de l'Arinos. Il a pour principaux affluents : à droite, le Cuyabá-mirim; à gauche, le Triste, le Quiebo, le Manso, qui prend naissance au morne Chapéo de Sol, dans la serra de Chapada, et reçoit les eaux du Casca : le Coxipóassú, le Coxipómirim, le Cocaes, les deux Aricás et le Bandeira. Les deux Croarás, le Carandá, les deux Guachós ¹, qui viennent tous de la serra de Chapada, ne sont que des cours d'eau temporaires.

La largeur moyenne du Cuyabá varie entre quatre-vingts et cent cinquante mètres. La navigation s'y fait jusqu'à la ville de même nom, capitale du Matto-Grosso, à six cents kilomètres de son embouchure, par des vapeurs calant moins de 1^m,6 de tirant d'eau.

¹ A vingt-deux kilomètres au-dessous de l'embouchure du Guachúmirim (le petit Guachú), se trouve la localité nommée Bananal ou Arraial Velho, où l'on remarque un grand atterrissement formé de main d'homme. On ignore s'il faut en attribuer la construction aux indigènes, comme pour ceux de l'île Marajó, ou à des *sertanistas*. Il paraît, cependant, peu probable que ces derniers aient entrepris un pareil travail.

Au-dessus de cette ville, le Cuyaba est encore navigable pour des pirogues pendant plus de trois cents kilomètres. Il compte cependant dans cette section beaucoup de rapides et d'itaipabas¹, dont la plupart sont difficiles à vaincre.

Ses rapides les plus connus sont : le Pendura, huit kilomètres plus bas que le confluent du rio Manso, le Páus, seize kilomètres au-dessous du rio Forquilha, le Soares, cinq kilomètres plus loin, l'Almas, le Torta, le Tres-Pedras, le Tucum, le Bueno, le Bueninho, le Porcos, le Leitão, le Vallo, le Funil, le Rancharia, le Salto, l'Itamaracá, le Jacapucú, le Caicára, le Cachoeirinha, le Curreal de Lima, le Gaspar Leite, le Pedra-Grande, le Tamanduá, le Pao-Santo, le Pedra-Branca, le Sucury, l'Anna Vieira, le Buraquinho, le Mundéo, le Machado, le Cangica, le Capella, le Pedro Marques. Parmi ses itaipabas, les principales sont : le Paiva, le Tenda, le Quatro-Vintens, le Cinco-Oitavas, le Tomba-Canoas, le Pary, le Guarita et le José do Pinho.

Le Cuyabá se jetait anciennement dans le San-Lourenço sous le 17° 19' 43" Lat. S., d'après Ricardo Franco, mais il y a quelques années, à la suite d'une grande crue, il s'est creusé un autre lit et son embouchure a reculé d'un kilomètre.

Le San-Lourenço a encore environ cent cinquante kilomètres de cours après son confluent avec le Cuyabá, et se jette dans le Paraguay par deux bouches, à travers le vaste marais au milieu duquel s'élève le mont Caracará, par 17° 55' Lat. S. et 59° 34' 27" Long. O. de Paris.

Il était anciennement appelé rio *Porruados*, nom que beaucoup lui conservent au-dessus du confluent du Paranyha, et qui lui est venu d'un bizarre détail du costume des indiens de ses bords, des-

tiné à préserver leurs parties sexuelles contre les morsures des *piranhas*¹, extrêmement communes dans les eaux de cette région.

2°. Le Taquary, principale route des anciens sertanistas qui, partis de Porto-Feliz, alors Ararituaba, descendaient pendant neuf cent vingt kilomètres le Tiété, et pendant deux cent trente kilomètres le Paraná, puis remontaient le rio Pardo sur l'espace de quatre cent dix kilomètres et passaient par le rio Vermelho et le rio Sanguesuga, d'où ils transportaient leurs pirogues par terre pendant treize mille neuf cents mètres jusqu'à la *fazenda* (plantation) de Camapuam (19° 35' Lat. S. et 56° 24' 27" Long. O. du méridien de Paris), sur la rivière du même nom. De ce point ils suivaient le Coxim sur le parcours de deux cents kilomètres, et arrivaient au Taquary, qu'ils descendaient pendant près de quatre cents kilomètres jusqu'au Paraguay. La première de ces expéditions eut lieu vers 1724; elle fut entreprise par les frères João et Lourenço Leme, aussi célèbres par leurs explorations et leurs aventures que redoutés pour leurs crimes. Les premiers explorateurs laissaient leurs pirogues au Salto de Cajurú, sur le rio Camapuam, et en transportaient les charges par terre jusqu'au Coxim.

Les sources du Taquary sont constituées : au N.E. par le Sujo, venu de la

¹ La *piranha* (*serrasalmo piranha*) est un poisson de petite taille, mais redoutable par son incroyable voracité; sa gueule est garnie de dents nombreuses et extrêmement aiguës, comme l'indique son nom, qui signifie *poisson tout dents*. Il habite non seulement le bassin du Paraguay, mais encore celui de l'Amazone et du San-Francisco, et, vivant toujours en troupes, constitue un sérieux danger pour les hommes et les animaux qui se baignent, ou tombent dans les eaux qu'il fréquente, car il les attaque avec fureur, surtout s'ils sont blessés. On a vu, dans ce dernier cas, pendant la guerre du Paraguay, des soldats littéralement dévorés en quelques minutes, dit M. Couto de Magalhães dans l'ouvrage déjà cité. (*O Selvagem*)

¹ Voir p. 21 2^ome colonne.

serra Sellada, et voisin des sources du Piquiry; au S.E., par le Camapuam, le Turvo et l'Inferno, ce dernier voisin du Pitombas, et au Sud, par le Taquarymirim. Il se jette dans le Paraguay par plusieurs embouchures, dont deux sont plus considérables. Mais, à près de deux cents kilomètres de son confluent, il se subdivise en un grand nombre de bras ou *furos* qui forment un inextricable réseau de canaux, dont plusieurs vont se perdre dans les marécages de cette région unie comme une table, et presque sans écoulement. Les deux bouches dont je viens de parler plus haut sont navigables: l'une, celle de Formigueiro, située par $19^{\circ} 9'$ Lat. S., est à vingt-sept kilomètres de la ville de Corumbá; l'autre, la Boca do Taquary, qui est la plus importante, se trouve sous le $19^{\circ} 15'$ Lat. S.

Le principal affluent du Taquary est le Coxim, cours d'eau de plus de cent soixante kilomètres, qui vient des contreforts septentrionaux de la serra d'Anhambahy. A dix kilomètres de son embouchure, à l'endroit connu autrefois sous le nom de *Belliago*, se trouve aujourd'hui le bourg florissant de San-José de Herculanea, ancienne *colonie militaire du Coxim*, fondée en 1869 par le président Herculano Ferreira Penna, dont le nom lui fut donné plus tard.

D'Alincourt calcule à 243 mètres l'altitude de ce point.

3°. Le Miranda, *Aquidauána* ou *Mboteteyn* des indigènes, est une des rivières du Brésil qui porte le plus de noms. Quelques tribus indiennes l'appelaient *Guararapó*; la commission d'exploration qui le parcourut, en 1776, par ordre de Luiz de Albuquerque, le baptisa du nom de Mondego, en l'honneur de ce gouverneur, né sur les bords du rio Mondego, en Portugal. Le nom sous lequel il est le plus connu actuellement lui a été donné pour

un motif semblable par le commandant de la redoute qu'un autre gouverneur, Cactano Pinto de *Miranda* Montenegro, fit établir sur ses bords, en 1797. On l'appelle encore Mareco, Guachiy et Aranhahy, mais le premier de ce nom s'emploie surtout pour désigner un des deux grands bras de cette rivière.

Le Miranda prend naissance à la serra d'Anhambahy, à proximité des sources du rio Dourados, affluent du rio Ivinheima, par $21^{\circ} 54'$ Lat. S., et $57^{\circ} 59' 27''$ Long. O., de Paris. Il est formé par la réunion de deux grands cours d'eau, l'Aquidauana et le Miranda proprement dit.

Ce dernier a pour principaux tributaires les rios do Velho, Moleiro, Prata, Formoso, Santo-Antonio, Feio, Desbarrancada, Nioac ou mieux Anhuac (gros de l'Urumbeba et du Canindé), Burity, Taquaral, Dous-Irmãos, Cahy et Claro. Il est navigable à partir de Forquilha, au confluent du Nioac, et a environ trois cents kilomètres de cours.

L'Aquidauana, qui descend de la même serra, reçoit le Cachoeirinha, le Cachoeira, un autre Dous-Irmãos, le Taquaraussú, l'Uacógo, à gauche; et à droite, le João Dias, le Paixexy, le Garrafa Quebrada et le rio Negro, gros du rio Taboco, large, comme lui, de soixante mètres, et dont le nom signifie *rivière profonde* en langue guaycurú.

C'est par l'Aquidauana que l'on allait anciennement de Cuyabá à Ararituaba, en descendant ensuite du rio Nhanduhy dans le rio Pardo.

Le Miranda, après la réunion de ses deux bras, reçoit encore deux affluents: le Vermelho, qui sert d'écoulement à la Lagôa das Onças, et le Capivary. Il se jette dans le Paraguay, sous $19^{\circ} 25' 5''$ Lat. S., et $57^{\circ} 58' 27''$ Long. O. du méridien de Paris, par deux embouchures,

dont la première se trouve soixante-quinze kilomètres au-dessous de la *Boca do Taquary*.

Le *varadouro*¹ du Nioac au Dourados est long de quarante-cinq à cinquante kilomètres; il a été ouvert en 1850, lorsque le baron d'Antonina rétablit la navigation de l'Ivinheima, pour remplacer celle de l'Anhanduhy, et afin d'établir un système de communication fluviale entre les provinces de Matto-Grosso et celles de San-Paulo et de Paraná. A ce point, le même administrateur fonda la colonie de Nioac, qui devint, en 1860, le siège du commandement militaire du district de la frontière et reçut comme garnison le corps de la cavalerie de la province. En 1865, cette colonie comptait déjà plus de sept cents habitants lorsqu'éclata la guerre du Paraguay; surprise par les ennemis, qui l'abandonnèrent le 2 août de la même année, elle fut reprise par eux et détruite complètement en juin 1860. Un acte présidentiel du 21 juin 1872 l'a rétablie, en même temps que celle de Dourados, à soixante-six kilomètres de distance; et depuis elle a sensiblement progressé; une loi provinciale du 20 mai 1877 l'a érigée en *reguezia*, sous le nom de *Santa-Rita de Levergeria*, en hommage au savant distingué qui, dans cette guerre, acquit de nouveaux droits à la reconnaissance de sa patrie d'adoption par l'héroïque défense de Melgaço, dont il porta depuis le titre².

A un demi-kilomètre de l'embouchure principale du Miranda, sur la rive droite, se trouve la ville de Miranda, ancien presidio fondé pour protéger le territoire contre les incursions du colonel espagnol Espindola. Elle est située par 20° 14' Lat. S., et 58° 37' 27" Long. O. du méridien

de Paris, et 210 kilomètres à l'O. de la colonie de Nioac.

La colonie de Miranda a été établie vers les sources de la rivière, à 80 kilomètres au S.S.O. de Nioac, le 23 novembre 1850. En 1858, alors qu'on ne pouvait encore prévoir la guerre de Paraguay, on eut l'idée de faire de ce presidio une place forte, en l'entourant de retranchements.

4°. Le dernier affluent brésilien de cette rive du Paraguay est le rio Apa ou Apá¹, *Pirahy*, ou *Nighy* des indiens guaycurús. Il descend des monts Taquarupitan, dans la serra d'Anhambahy, et est formé par deux bras principaux, dont le plus considérable est l'Estrella, qui prend naissance sous 22° 16' 39",³ Lat. S., et par 57° 56' 28" Long. O. du méridien de Paris.

Sur sa rive gauche les espagnols construisirent en 1801 un fortin que le commandant du presidio de Miranda, à la nouvelle de la surprise du fort de Coimbra, au mois de septembre de la même année, alla assiéger, emporta d'assaut, et réduisit en cendres le 1^{er} janvier 1802.

C'est aux sources de l'Estrella que la commission chargée d'établir les limites entre le Brésil et la république du Paraguay éleva, le 20 octobre 1874, la première borne frontière; la seconde fut posée le 29 août de l'année suivante, au confluent de l'Estrella avec l'autre bras de l'Apa, à 22° 4', 40' 3 lat. S. et 13° 10', 39,"5 long. O. de Rio de Janeiro, à 3.300 mètres de Passo de Bella-Vista. A partir du confluent dont je viens de parler, le rio Apa compte trois cent vingt-neuf kilomètres jusqu'à son embouchure et est navigable jusqu'à ses grands rapides. La ligne limitrophe suit le lit de la rivière jusqu'à son embouchure principale dans le Paraguay, point où a été élevée la borne brésilienne, à 22° 4' 45",² Lat. S., et

¹ Voir la p. 23

² Voir la p. 5. Note 1.

¹ Voir p. 18. Note 1.

13° 48' 41",20 Long. O. de Rio de Janeiro.

Ses principaux affluents, outre l'Estrella, sont: le Lageado, le Gabriel Lopes, le Taquarassú, le Sombrero, le José Carlos, l'Ouro et le Pedra de Cal, presque tous de la rive brésilienne.

Entre le Miranda et l'Apa, le Paraguay reçoit quelques petits cours d'eau, comme le Terery ou Napileque, sous 20° 56' lat. S., le rio *Queima*, de Ricardo Franco, appelé aussi San-Francisco de Paula, selon le baron de Melgaço, qui l'a exploré en 1846, le Tepoty, et le rio Branco que les espagnols, lors de la délimitation de 1753, prétendaient être le Correntes, dont Dugraty place l'embouchure par 20° 58' lat. S., mais qui n'est qu'un égoût des marais, de même que le prétendu Rio-Novo, découvert en 1796 par Ricardo Franco, est un simple bras du Paraguay, d'après le baron de Melgaço.

Tels sont les principaux tributaires brésiliens du rio Paraguay, l'un des fleuves les plus majestueux du monde et des plus favorables à la navigation, et indubitablement le chemin le meilleur et le plus facile de l'Etat de Matto-Grosso.

Son cours mesure plus de deux mille deux cents kilomètres, et le double, si l'on compte son prolongement au-dessous du Paraná jusqu'à l'estuaire de la Plata. L'immense réseau fluvial qu'il forme avec ses affluents est de cinquante mille kilomètres, dont environ un tiers de voies navigables.

Dès 1537, les espagnols, cherchant le chemin du Pérou, commencèrent à explorer le Paraguay. Ils arrivèrent au rio Jaurú en 1560; et c'est de ce point que Nuffo de Chaves passa au pays des Chiquitos, où il fonda la ville de Santa-Cruz de la Sierra, en 1580. Melgarejo remonta

le même cours d'eau, ainsi que le Mbote-teyn, aujourd'hui Miranda, et jeta les fondements de la ville de Santiago de Xerez, qui n'eut qu'une existence éphémère, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Miranda.

Le capitaine Thomaz Page, dans ses explorations, a remonté le Paraguay jusqu'à soixante-six kilomètres au-dessus de l'embouchure du rio Cipotuba; et sa navigation passe pour facile, à l'époque des crues, jusqu'à Tres-Barras, à son confluent avec les rios Sant'Anna et Brumado.

On peut donc dire que le fleuve est navigable sur tout son parcours, puisque ce n'est qu'à partir de ce dernier point qu'il prend le nom de Paraguay.

IX

Le côté N. O. de Matto-Grosso est baigné par les rios Guaporé, Mamoré et Madeira, qui lui offrent une route vers l'Amazone sur une étendue de près de trois mille kilomètres, dont une partie, il est vrai, obstruée par des rapides. Mais ce chemin deviendra excellent lorsque la ligne ferrée du Madeira au Mamoré, tant de fois projetée, sera devenue une réalité.

C'étaient les routes que suivaient les capitaines-généraux dans leurs voyages, et par lesquelles se fit pendant longtemps presque tout le commerce de la province, avec plus d'activité et de profit que par les *monções dos povoados*, ou flotilles qui, à certaines époques de l'année, se réunissaient pour aller commercer avec San-Paulo. C'est par cette voie fluviale que le Matto-Grosso a reçu le matériel de ses fortifications: l'artillerie et les pierres de taille des forts de Principe da Beira et de Coimbra leur sont venues soit du Pará en remontant l'Amazone, le

Madeira, le Mamoré et le Guaporé, soit de Cuyabá, en remontant le Jaurú.

On croit que la navigation du Guaporé a été tentée la première fois par des mineurs qui auraient descendu le Sararé, attirés sans doute par la vue des montagnes supposées aurifères qui bordent ce cours d'eau du côté de l'Ouest.

L'honneur d'avoir trouvé, en suivant cette grande artère, une route entre Cuyabá et la capitale du Pará, revient incontestablement au portugais Manoel Felix de Lima, un des rares compagnons survivants de Antonio Fernandes de Abreu, le découvreur des mines de Brumado qui, en 1742, n'ayant pas réussi dans l'exploitation des mines de Parecys, se résolut à tenter de nouveaux hasards et descendit le Sararé jusqu'à son confluent avec le Guaporé.

Là, au point qu'il appela port de Pescaria, il se refit de pirogues et continua son voyage, à la recherche de villages espagnols, dont on avait une vague connaissance, afin d'y faire le commerce. Pour cette entreprise, il n'eut pas de peine à recruter des hommes peu désireux de retourner à Cuyabá, faute de ressources. Il y avait, du reste toujours, à cette époque, des gens disposés à toutes sortes d'aventures.

Ses compagnons de voyage furent les paulistes Tristão da Cunha Gago, licencié, et son beau-frère João Barbosa Borba Gato, le licencié Francisco Lemes do Prado et Dionysio Bicudo; le *fluminense* (naturel de la province de Rio-de-Janeiro) João dos Santos; et les européens Joaquim Ferreira Chaves, Vicente Ferreira de Assumpção, Manoel de Freitas Machado et João dos Santos Werneck. Ils étaient suivis de leurs esclaves, au nombre d'environ quarante.

Une tradition veut qu'un nommé Antonio de Almeida Moraes ait descendu le Guaporé six mois avant Lima, qui trouva des traces récentes de son campement à l'embouchure du Mequenes. Et d'autre part, un manuscrit incomplet de la bibliothèque nationale de Rio, intitulé *Noticias relativas á viagem de Rolim de Moura e criação da Villa-Bella de Matto-Grosso* dit que ce grand cours d'eau fut descendu en 1748 par José Ferreira, José Felix, Francisco Leme et d'autres, dans le but de faire du commerce avec les espagnols, qui les accueillirent avec joie, et se montrèrent hostiles à ceux qui les suivirent. Mais il paraît qu'il y a là une simple confusion de noms; le manuscrit doit se rapporter au voyage de Lima, qu'il appelle *José Felix*, comme il donne à Joaquim Ferreira Chaves le nom de José Ferreira. Ces confusions ne sont pas rares dans les anciennes relations.

La troupe d'aventuriers remonta d'abord les rios Itonamas et Baures. Fort bien reçus d'abord, d'après les *Annaes do senado da camara* de Villa-Bella, recueil précieux de renseignements rassemblés par la municipalité de cette ville, et la *Relação dos Povoados* de José Barbosa de Sá, ils encoururent ensuite le déplaisir du supérieur des missions, qui les fit expulser par force. Chassé d'Exaltação, Lima, toujours en quête d'une meilleure fortune, se décida à descendre le Guaporé. La plupart de ses compagnons ayant refusé de le suivre, il n'emmena avec lui dans cette expédition que les nommés Chaves, Machado, Assumpção, un indien, probablement son guide, et trois esclaves. Les ouvrages cités plus haut assurent que Lima se confia au courant, sans autre pilote que la fortune; mais le fait semble impossible; le hasard seul n'eût pu lui indiquer les canaux

praticables des rapides, ni l'avertir à temps de l'approche des chutes et des tourbillons qui auraient infailliblement englouti ses embarcations.

Quoiqu'il en soit, il franchit les terribles rapides du Mamoré et du Madeira, « en traversant des nations infinies d'indiens sauvages », et arriva à Belém, où, en récompense de son importante découverte, le gouvernement qui, plus tard, ordonnait d'arrêter, comme suspect, « un certain M. de Humboldt », le poursuivit pour avoir transgressé la loi sur les mines, laquelle défendait l'entrée des villages espagnols. Lima eut ses biens confisqués, ainsi que ses compagnons, et fut, avec quelques-uns d'entre eux, arrêté et conduit à Lisbonne. On les y relâcha enfin après mille souffrances et la perte de toute leur fortune, réduits à vivre de la charité publique.

Chaves, qui resta à Belém, fut obligé de s'enrôler dans le régiment de cette ville. Il déserta peu après, et s'enfuyant par le Maranhão et Goyaz, retourna au Matto-Grosso, où l'on dit qu'il s'établit sur la rive même du Guaporé, à une vingtaine de kilomètres au-dessous du confluent du Sararé.

Les compagnons de Lima, qui l'avaient quitté après son départ d'Exaltação, donnèrent les premiers la nouvelle de sa périlleuse entreprise, dont ils ignoraient le résultat. Les récits qu'ils firent sur les contrées qu'ils avaient visitées engagèrent l'*ouvidor* (juge inspecteur) de Cuyabá, João Gonçalves Pereira, à donner au juge ordinaire des *arraiaes de Matto-Grosso*, Domingos José Gonçalves Ribeiro, l'ordre d'envoyer un explorateur visiter les provinces espagnoles dont l'existence venait d'être révélée, pour en faire un rapport destiné au roi de Portugal.

L'explorateur choisi fut l'auteur de la *Relação dos Povoados* cité plus haut.

Il prit pour pilote le même Werneck qui avait suivi Lima dans la première partie de son voyage et partit au mois de février 1743 avec deux compagnons, Manoel de Castro et Alexandre Manoel Rodrigues, et huit esclaves.

Il visita San-Miguel, Magdalena, San-Martinho, San-Luiz, Conceição de Baires, Exaltação, San-Pedro dos Caniquinaus¹, San-Romão et Santa-Cruz de la Sierra, — « examina tous ces districts », dit l'auteur de la relation, qui ne parle de lui-même qu'à la troisième personne, « acquit des données sur toute la province, sur les espagnols et sur les indiens avec qui il entra en relations, prit connaissance des nations barbares voisines et riveraines de l'*Aporé* (Guaporé); nota les distances où se trouvaient les villages catholiques des villages barbares de la nouvelle colonie; leurs positions géographiques, la navigabilité des cours d'eau et tout ce qui convenait : dont il fit un rapport fidèle qu'il remit au juge et qui fut mis sous les yeux du roi par l'intermédiaire de l'*ouvidor* ». Southey s'est donc trompé en attribuant ce dernier voyage à l'esprit de lucre et d'aventure, alors que ce fut une exploration d'un caractère politique. On ne peut guère le croire davantage lorsqu'il dit qu'il y eut deux expéditions simultanées, celle de Barbosa de Sá dont on vient de parler, et une autre commandée par Francisco de Leme, l'un des anciens compagnons de Lima, et que cette dernière se trouva arrêtée par les espagnols du village de Santa-Rosa, situé sur la rive droite du Guaporé et peu au-dessous de l'embouchure de l'Itonamas, village enlevé sept ans plus tard par le capitaine-général Rolim de Moura, qui y établit le fortin

¹ On doit peut-être lire *kinikinaus*. Ce dernier nom est actuellement celui d'une tribu *xané* des bords du Paraguay.

de Conceição. Du moins ne trouve-t-on, ni dans les *Annaes* de la municipalité de Villa-Bella, ni dans la relation remplie de faits de Barbosa de Sá, aucune trace de cette expédition de Leme, pas plus que des autres expéditions que, suivant l'historien anglais, pourtant ordinairement si exact, le même aventurier et ses frères auraient entreprises jusqu'à l'année 1749.

Nouveau Colomb, Lima trouva son Améric Vespuce en João de Souza Azevedo qui, arrivant à Belém après avoir montré la navigabilité du Tapajoz et apprenant le voyage de Lima, résolut de retourner par cette voie, qu'il pensait être plus facile que celle du Tapajoz. Il remonta donc le Madeira et le Guaporé et aborda en 1749 au village de San-Francisco Xavier, alors le principal centre des mines de Matto-Grosso. On l'y regarda comme le découvreur de la nouvelle route. Il est vrai qu'on n'avait aucune nouvelle de Lima, retenu à Lisbonne.

Mais à Cuyabá on savait, par ses compagnons qui avaient refusé de le suivre plus loin, qu'il avait tenté le voyage, tout en ignorant le succès de son entreprise.

Selon Bente da Fonseca ¹, il faudrait faire remonter à 1725, et, d'après Baena ², à avant 1722, la découverte de la navigabilité du Haut-Madeira, du temps du gouverneur du Pará João da Maia da Gama. Francisco de Mello Palheta en aurait entrepris l'exploration, après avoir appris de *bandeirantes* qui étaient allés dans cette région à la chasse des indiens, qu'il y avait des villages de blancs sur les bords des cours d'eau situés au-dessus des rapides; et il serait parvenu jusqu'à Exaltação en 1723.

¹ Lettre insérée dans les *Annaes da historia do Maranhão*, p. 16.

² *Compendio das éras da provincia do Pará*.

Voyage autour du Brésil.

Mais cette assertion est invraisemblable; il suffit, pour la réfuter, de rappeler l'étonnement mêlé d'admiration que causa l'arrivée de Lima à Belém, et les persécutions qu'il souffrit pour son voyage. Il faut ajouter, et cette observation a été déjà faite par Baena, que Palheta ne donne aucune notice sur le Beni et le Guaporé; or, une omission si importante paraît inadmissible chez un explorateur de contrées inconnues; il est donc supposable que, si Palheta a réellement remonté le Madeira, il n'a pas dépassé la région des rapides, et n'a parlé du reste que sur des informations plus ou moins vagues.

On ne saurait guère admettre comme plus certaines les deux explorations de ces cours d'eau dont parle Southey: l'une, accomplie par une troupe de fugitifs de Bahia, au nombre desquels un prêtre qui fut le chroniqueur du voyage, et qui arrivèrent à Santa-Cruz de la Sierra où ils demandèrent la permission, qu'on leur refusa, de passer au Pérou,—expédition dont on ignore la fin; l'autre, entreprise par un ecclésiastique du Pará, dans le but peu vraisemblable de reconnaître la distance où se trouvaient les établissements espagnols, et de recommander à ces derniers de ne pas dépasser la rive gauche du Guaporé.

D'autres auteurs, enfin, disent que la navigation du Guaporé a été commencée à une époque encore plus ancienne. Le missionnaire jésuite Juan Patricio Hernandes la fait remonter à l'époque de Nuflo de Chaves (de 1543 à 1560) qui, abandonnant son établissement de Santa-Cruz de la Sierra, aurait descendu l'*Ubay* (Itonamas) et le Mamoré jusqu'à l'océan; et, selon le géographe José Gonsalves da Fonseca, en 1719, une expédition militaire envoyée du Pará pour combattre les indiens avait reconnu le Madeira et établi

un campement entre les rios Araxiá et Capanan.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la navigation complète de cette grande artère du centre du Brésil n'est connue que depuis le voyage de Manoel Felix de Lima.

Il ne tarda pas à être imité. En 1748, Miguel de Sá (Baena l'appelle Miguel da Silva) et Gaspar Barbosa de Lima partirent du Maranhão par l'Amazone et remontèrent le Madeira. C'est par erreur que Baena, dans son *Compendio das éras*, dit qu'ils le descendirent, se contredisant lui-même lorsqu'il affirme que deux ans auparavant, Gaspar Barbosa de Lima se trouvait dans la serra de Parú, à la recherche d'arbres de quinquina, dont il avait annoncé l'existence au gouverneur João de Abreu Castello Branco.

Le 14 juillet 1749, sur l'ordre de Francisco Pedro de Mendonça Gurjão, gouverneur du Pará, le géographe José Gonçalves da Fonseca, auteur de la première carte hydrographique des grands fleuves de l'Amérique portugaise (1750), partit à la tête d'une nombreuse expédition, avec la mission d'explorer le Madeira et ses grands affluents, et d'en relever le cours jusqu'aux *arraiaes de Matto-Grosso*, point qu'il atteignit effectivement le 16 avril 1750. Ses compagnons furent, d'après Baena, (*Ensaio chorographico sobre o Pará*), le frère capucin João de Santiago, les jésuites José Paulo et Francisco Xavier Leme, frères de Francisco Leme do Prado, Tristão da Cunha Gago, ancien compagnon de Lima, et le chirurgien Francisco Rodrigues da Costa.

Mais il y a erreur au moins quant à ce dernier ; car Fonseca dit expressément dans sa relation que, en arrivant au village de San-Francisco Xavier, de Matto-Grosso, il l'y trouva déjà établi.

En 1750, le *sargento-mór* Luiz Fagundes, envoyé par le gouverneur du Pará, alla explorer les mêmes parages. Il suivit intégralement l'itinéraire de Fonseca. Antonio Nunes de Souza, son pilote, écrivit la relation du voyage, et organisa une carte, datée de 1754, de la région des rapides du Madeira ; travail malheureusement fort inexact, selon une communication que fit le capitaine général Luiz Pinto, en 1769, au gouvernement de Portugal.

C'est à peu près à la même époque qu'on fait remonter la fondation des établissements de l'île *Comprida do Guaporé*, peuplée dès 1746 par quelques paulistes fugitifs des mines de Cuyabá et qui, arrivés au fleuve, le descendirent jusqu'à ce point. D'après Southey, leur village principal comprenait neuf feux, et était composé de douze hommes, avec leurs femmes et leurs esclaves, tous possédés du même esprit d'aventure, sans foi ni loi, vivant de pillage et de la chasse aux indiens, qu'ils allaient vendre aux mines, et exerçant leurs déprédations depuis le rio Mequenes jusqu'au rio Baures. L'île Comprida (*longue*) est située en face de l'embouchure du Mequenes et mesure aujourd'hui vingt kilomètres de long. Quoique couverte d'une puissante végétation, elle est en général si marécageuse qu'il paraît impossible qu'on ait pensé à y former des établissements, surtout si l'on considère que les bords des deux bras du Guaporé qui l'entourent, principalement du bras nommé *Jaracatiá*, sont élevés, et présentent des berges et des tertres de quinze à vingt mètres de haut ; position bien plus favorable. On doit donc admettre, ou que ces hauteurs étaient anciennement comprises dans l'île, et qu'une crue plus violente que d'ordinaire les en a séparées, ou bien que les habitations des paulistes étaient si-

tuées sur les éminences et non dans l'île, dont elles ont pris le nom en raison de la proximité.

X

Le Guaporé, *Itenez* des espagnols, est un magnifique fleuve de mille cinq cents kilomètres de cours, presque entièrement navigables.

Il prend naissance au sommet des Campos de Parecys, à environ neuf cents mètres d'altitude, et se précipite dans la plaine par une succession de chutes, suivant la direction du S. pendant quatre-vingts kilomètres, et s'infléchit ensuite à l'O. pendant soixante kilomètres, jusqu'au pont situé à cent trente kilomètres au-dessus de la ville de Matto-Grosso, et à égale distance de Registro de Jaurú.

A cet endroit, il a déjà quarante mètres de large et est navigable pour des pirogues. Les ingénieurs du siècle passé y ont trouvé une profondeur de plus de quatre mètres, au mois de septembre, c'est-à-dire à la fin de l'été.

A l'époque des sécheresses, sa navigation est entravée par des obstacles que surmontent facilement les petites embarcations, comme le récif qui s'étend depuis le confluent de l'Itonamas jusqu'à six kilomètres au-dessous du fort *do Principe*, et quelques bancs de sable à fleur d'eau. Le plus remarquable de ces derniers est celui de Pescaria, situé quarante kilomètres plus bas que le port de Pedras-Negras, et qui barre entièrement le fleuve sur une largeur de plusieurs centaines de mètres. Nous fûmes un jour obligés, pour pouvoir le franchir, d'y ouvrir un chenal au moyen de nos avirons.

Le Haut-Guaporé (on appelle de ce nom la partie de son cours, longue de deux cent cinquante kilomètres, au-dessus de la ville de Matto-Grosso), n'est embarrassé que par des arbres entraînés par le courant et par des tissus de plantes aquatiques.

Dans la saison des eaux, le fleuve est praticable pour les grands navires.

Les rives du Guaporé sont pittoresques et bordées, de distance en distance, à partir du confluent du rio Verde, de belles plages d'un sable blanc et fin, mesurant souvent plusieurs dizaines de kilomètres de long. La région qu'il traverse présente une végétation opulente. Depuis ses sources, la vanille, la salsepareille, l'ipécacuana abondent sur ses bords, et vers le milieu de son cours commencent à apparaître les *seringueiras* ou arbres à caoutchouc, et les *tocarys* ou chataîgniers du Pará (*Bertholletia excelsa*), dont l'exploitation sera une source de richesse dans l'avenir et qui sont précieux pour le voyageur, auquel le premier fournit son suc, qui sert à calfeutrer les embarcations, et le second, les fibres de son liber, excellentes pour la confection de cables résistants. Un fait digne de remarque, c'est que ces deux géants de la flore sont abondants sur la rive brésilienne, et manquent presque absolument sur l'autre rive, si ce n'est dans la grande île formée par le San-Simão, petit bras du Guaporé, et le San-Martinho, bras du rio Baures : ce qui a peut-être son explication dans le changement du lit du fleuve, qui aurait séparé l'île de la rive droite, en la rapprochant de la rive opposée.

Avec les seringueiras et les tocarys, font leur apparition les cacaoyers, les copahibas, et les cannelliers du Maranhão,

dont l'ensemble forme une végétation caractéristique.

La source principale et la plus reculée du Guaporé est aussi appelé *Meneques*, du nom du cacique d'un village *parecy* qui existait aux environs. Il sort d'une caverne creusée dans un terrain de grès, où le fer est si commun qu'il donne à ses eaux une couleur rougeâtre, et une saveur styptique et métallique, et coule dans une profonde vallée de dénudation, à travers un pays magnifique.

La source du Meneques, d'après Ricardo Franco, se trouve par $14^{\circ} 40'$ Lat. S., et $318^{\circ} 39'$ Long. du méridien O. de l'île de Fer. Les autres sources du Guaporé sont constituées par les rios Lagoinha ou Ema, Sepultura et Olho-d'agua, situés plus à gauche, et qui descendent du S. O. du plateau, haut de neuf cents mètres en cet endroit, selon Melgaço, et se réunissent au bout de quelques kilomètres. Le Haut-Guaporé a été exploré en 1789 par l'astronome Dr. Antonio José da Silva Pontes, après une première tentative infructueuse qu'il avait essayée six ans plus tôt.

Les affluents du Guaporé sont, à droite:

1°. Le Gabriel¹ Antunes.

2°. Le Sararé, cours d'eau de plus de cent soixante kilomètres, grossi, à gauche, par le rio Bulha, qui reçoit le Lage, le Taquaral, et le Corrego-do-Pé-do-Morro, et par le Pindahytuba; et à droite, par les rios Ouro-Fino, Sant'Anna et Burity ou Brumado.

Il est navigable jusqu'à vingt-deux kilomètres de sa source, au-dessous d'une chute par laquelle il s'élance du flanc occidental des monts Parecys.

3°. Le Galera, cours d'eau encore plus long que le Sararé, qui reçoit, à droite, le Sabará, grossi du Paiol-de-Milho, le

Vaevem, le Pinguela et le Leixão, rivières presque toutes profondes; et, à gauche, le Mangabaré, formé par les torrents Brandão, Bimbuella (grossi du Sujo), Quebra-Greda (grossi du Jaboty), José Manoel et Cassumbé, et le San-Vicente, qui naît près des mines et du village du même nom.

La source la plus septentrionale du Galera n'est qu'à six kilomètres de distance, environ, des sources du Juhina.

4°. Le Coariteré, aussi appelé Burity, San-João et Piolho.

5°. Le Cabixy ou Branco, de 220 kilomètres de cours. Cette rivière a été explorée, en 1795, ainsi que le Galera et le Sararé, par *l'alferes* (sous-lieutenant) de dragons Francisco Pedro de Mello.

6°. Le Turvo ou Paredão.

7°. Le Corumbiára, ou mieux Carai-biará¹, qui a pour affluents le rio Ababás et le rio Cuajejus, qui reçoit le Puxacás. En face de son embouchure fut fondé le village de Viseu, en 1776. Son cours est long de plus de cent kilomètres.

Le géographe Gonsalves da Fonseca l'appelle rio *Cavalleiro*, du nom des indiens *cavalleiros*, qui habitaient ses rives.

8°. Le Mequenes, long de plus de cent kilomètres, et très fréquenté anciennement par les mineurs et par les jésuites. Ces derniers établirent sur ses bords la mission de San-José.

9°. Le San-Simão Grande, près duquel les espagnols fondèrent, en 1746, des missions qu'ils déplacèrent en 1758.

10°. Le Cautariós Grande, ou Terceiro.

11°. Le San-Domingos, sur les bords duquel existait la *Casa-Redonda*, plantation de Domingos Alvares da Cruz, devenue plus tard le village de Leomil.

12°. Le Cautariós Segundo, ou Pequeno.

¹ Voir la note de la page 16.

13°. Le Cautariós Primeiro.

Et à gauche :

1°. Le rio Pedras-de-Amolar, un peu au-dessus du rio Alegre.

2°. Le rio Alegre, cours d'eau long de plus de deux cent vingt kilomètres, qui prend naissance au sommet de la serra de Aguapehy. Il devait servir, d'après le projet dont j'ai parlé plus haut, à relier le bassin de l'Amazone à celui de la Plata au moyen d'un canal de jonction avec le rio Aguapehy¹.

Cette rivière, découverte en 1638 par Felipe José Nogueira Coelho, se jette dans le Guaporé à deux cent quatre-vingts kilomètres plus bas que ses sources. Elle a pour principal affluent le Barbados, venu du flanc oriental de la même serra, et qui, vers le milieu de son cours, tourne brusquement de l'E. S. E. au S., formant dans cet angle un beau lac, auquel Ricardo Franco a donné le nom de *Rabeca* (violon), en raison de sa conformation.

3°. Le Capivary, petit cours d'eau venu de la serra de Ricardo Franco, dont le confluent est à trente-sept kilomètres au-dessous de celui du Sararé.

4°. Le Verde, de plus de trois cents kilomètres, qui prend naissance sur les flancs de la serra de Aguapehy et dont la source principale se trouve sous le 15°5' 49" Lat. S. Il a pour affluents : à droite, le Pará, l'Antas, le Veado et le Monos ; et à gauche, le Matto-Grande, le Lageado, le Corrego-Fundo, le Macacos, le Genipapo et l'Itacoatiára.

Son lit est parsemé de rapides et il présente une chute de 44^m de haut.

5°. Le Jangada.

6°. Le Paragahú, ou Serre, plus long que le Verde, mais que l'on doit moins considérer comme une rivière que comme

un torrent accidentel, égout du lac Paraguá et des vastes marécages de Chiquitos, sous le 17^{ème} parallèle S.

7°. Le Garajús, ou Quarajús de Ricardo Franco.

8°. Le Caturiry, qui prend naissance à la serra de Garajús.

9°. Le Tanguinho.

10°. Le Baures, long de six à sept cents kilomètres, qui prend naissance par 17° Lat. S., au sud de Conception de Chiquitos, et a pour affluents principaux le S. Martinho, le Branco et le San-Joaquim.

11°. L'Itonamas, ou San-Miguel, anciennement *Ubay*, beau cours d'eau sorti des lacs Izozoc et Guanacos, qui reçoit, près de son embouchure, un grand tributaire, le Machupo. Son cours n'est pas inférieur à celui du Baures.

Le nom du Guaporé lui vient de *Uraporés* ou *Guaraporés*, tribu ou nation indienne qui vivait sur ses bords.

Il se jette, par 10° 54' 12" Lat. S., et 67° 2' 33" Long. O. du méridien de Paris, et presque à angle droit, dans le Mamoré, beaucoup plus étroit, mais beaucoup plus profond, qui coule ensuite du S. au N., confondant, au bout d'un kilomètre, les eaux limpides du Guaporé dans ses eaux sales et troubles.

XI

Le Mamoré vient des flancs orientaux d'un des contre-forts des Andes, entre la Paz, Cochabamba, Oruro et Sucre. Quelques-unes de ses sources se trouvent sous le 18°, et les autres, sous le 20° Lat. S. Il porte dans son bassin supérieur le nom de *Guapay* ou Rio Grande de la Plata, et reçoit, dans cette partie de son cours,

¹ Voir la page 59

les eaux des rios Sacaba, ou da Rocha, Tamborada, Ocuchi, et Grande ou Misque.

Ses affluents les plus considérables sont : à gauche, le Pirahy, le Japacani, le Ximaré, le Xaparé, le Securé, le Tramuxy, l'Aperé, le Jacuman et le Juriané; et à droite, l'Ibaré, le Guaporé, et plus bas le Soterio et le Pacahás-Novos, ces trois derniers appartenant à la rive brésilienne, et venant de la serra de Parecys.

Il baigne une extension de deux cent cinquante kilomètres du territoire brésilien, et sous 10° 22' 30" Lat. S., déjà dans la région des rapides, rencontre le Beni.

Le Beni est une grande rivière navigable dans la plus grande partie de son parcours, excepté vers ses sources et près de son confluent avec le Mamoré. Il est formé par la réunion du Madre-de-Deos ou Amarú-Mayú, également navigable, qui prend naissance dans les environs de Cuzco, et reçoit l'Inambaré par sa rive gauche, et du Beni proprement dit, dont les principaux tributaires sont le Negro, qui sert d'écoulement au lac Roguaguá, à droite; et le Huanai ou Caca, et le Madidi, à gauche.

La jonction du Mamoré et du Beni forme le Madeira, le principal affluent de l'Amazone, auquel il apporte l'immense tribut de ses eaux par une embouchure d'un kilomètre de large et de vingt-deux mètres de profondeur, après un cours de mille deux cents kilomètres.

C'est à tort que Castelnau, peu exact dans quelques-unes de ses assertions, prolonge le Madeira jusqu'aux sources du Guaporé; car le grand fleuve ne prend ce nom qu'après la réunion du Mamoré et du Beni.

Le Madeira est un fleuve entièrement brésilien. D'un aspect majestueux, il me-

sure, au confluent du Mamoré et du Beni, deux kilomètres de large, et en plusieurs points de son cours, la nappe de ses eaux s'étend sur plus de huit kilomètres.

Il reçoit, par sa rive orientale : le *ribeirão* (gros ruisseau) de San-José, les rios Mutum-paraná, Jacy-paraná, Jamarý et Gyparaná, ce dernier de plus de six cents kilomètres de long, qui prennent tous naissance à la serra de Parecys; le Jamarý, ayant, entre autres affluents, le Camaiguhina, qui descend de la chaîne du Norte; le Mahicy, l'Aruapirá, ou Araupiará, l'Araxiá ou Marmello, le Manicoré, l'Anhangatimy, le Mataurá, l'Araras et l'Aripuanan, qui communique avec le Canuman, et par ce dernier, avec le *furo*¹ Tupinambaranas de l'Amazone; et par sa rive occidentale, le *ribeirão* de Pau-Grande, l'Agua-Preta, l'Abuná, l'Araponga ou Ferradores, le Maparaná, le Pauanéma, l'Arraias, le Maguarauchy, le Baetas, le Capanan et le Marassutuba. La plupart de ces affluents ont une étendue considérable, et sont l'objet d'une navigation importante.

Je traiterai de ces rivières avec plus de détail, à mesure qu'elles seront mentionnées dans le cours de ce voyage.

Dans les bons temps coloniaux où l'on mettait en prison les découvreurs de nouvelles régions et de nouvelles voies de communication, (ce qui n'avait rien que de naturel, puisque la même chose est arrivée à Christophe Colomb, qui a découvert un monde), le gouvernement se réservait la faculté de désigner la seule route qu'on eût le droit de suivre. Après avoir persécuté Lima, il finit par reconnaître l'utilité de sa découverte; et, par acte du 14 novembre 1752, dont toutefois on n'eut connaissance complète au Matto-

¹ On appelle de ce nom un canal naturel qui relie deux rivières.

Grosso que deux ans plus tard, il permit le commerce entre ce dernier et le Pará par la voie du Guaporé et du Madeira, en l'interdisant par toute autre route.

C'est alors que commença l'ère de prospérité de la nouvelle capitania de Matto-Grosso. Dès 1754, son premier capitaine-général, Dom Antonio Rolim de Moura Tavares, prit cette voie pour vérifier les récits des explorateurs envoyés par l'ouvidor de Cuyabá au sujet des établissements espagnols ; il descendit jusque plus bas que le confluent de l'Itonamas, à l'endroit où se trouvaient, sur la rive droite du Guaporé, la mission et le village espagnol de Santa-Rosa, fortifiés au moyen de palissades et de tranchées, et s'en rendit maître. En 1758, le *juiz de fóra*¹ nommé pour Villa-Bella, Theotônio da Silva Gusmão, que quelques uns croient frère du célèbre Bartholomeu de Gusmão², remonta le Madeira et le Guaporé, et fonda, près de la seconde et plus importante chute du Madeira, un village d'indiens *pamás*, sous l'invocation de *Nossa-Senhora da Bôa-Viagem do Salto-Grande* (Notre-Dame de Bon-Voyage du Grand-Saut). Ce village a disparu, mais la chute a gardé le nom du juge.

En 1759, Rolim recommença son voyage pour établir le fort de Nossa-Senhora da Conceição sur l'emplacement où avait existé celui de Santa-Rosa. Il arriva à ce point au même moment qu'une expédition envoyée du Pará avec des mu-

nititions de guerre, pour l'armement de la capitania. Enfin, en 1765, le capitaine-général s'en revint par la même voie, après le terme de son gouvernement, si bien rempli. Son successeur João Pedro da Camara créa le poste de *Pedras-Negras* au premier contre-fort de la serra de Parecys, — en descendant le Guaporé —, qui se prolonge jusqu'au bord de cette rivière.

Camara passa la plus grande partie du temps de son gouvernement dans le fort de Conceição, qu'il restaura à la Vauban. Menacé par une armée de huit mille hommes, sous le commandement du gouverneur espagnol Juan de Pestana, il l'obligea à battre en retraite.

Le corps principal du fort avait quarante brasses (88^m) de face sur vingt brasses (44^m) de fond ; il fut terminé en 1768.

Au mois de novembre de cette année, arriva Luiz Pinto de Souza, troisième capitaine-général de Matto-Grosso, avec quarante-cinq pirogues et quatre cent vingt-deux personnes de suite. En passant les rapides, il fonda, près de la troisième chute, celle de *Girau*, un autre village d'indiens *pamás*, qu'il appella *Balsemão*, et que quelques auteurs ont confondu avec celui de Nossa-Senhora da Bôa-Viagem, cité plus haut.

En 1769, plusieurs aventuriers des mines de Alto-da-Serra descendirent la même voie fluviale, à la recherche des mines de Garajús.

En 1774, le cinquième capitaine-général de Matto-Grosso, Luiz de Albuquerque de Mello Pereira e Cáceres, alla de Villa-Bella jusqu'au Beni, emmenant des ingénieurs chargés de lever le plan du confluent du Mamoré et d'étudier les meilleurs moyens de le fortifier. En 1776, on commença la construction du fort *Principe da Beira* (titre des fils aînés des rois de Portugal), un mille au-dessus du fort

¹ Le *juiz de fóra* (littéralement *juge venu du dehors*) était un magistrat envoyé de Portugal pour exercer la juridiction civile et criminelle dans une ville des colonies.

² L'abbé Bartholomeu Lourenço de Gusmão, né en 1664 et mort en 1743, est l'inventeur des aérostats. Il obtint du roi de Portugal João V un *alvará*, daté du 19 avril 1709, lui accordant un privilège pour une machine qu'il avait inventée pour *andar pelo ar* (voyager en l'air), et en fit la première expérience publique, en présence du roi, le 8 août 1709, à Lisbonne, dans la cour de l'établissement nommé *Casa da India*. (Revue de l'Institut Historique de Rio. T. XII. 1849.)

de Conceição, dont le nom avait déjà été changé en celui de *Bragança*, et qui, gravement endommagé par de grandes crues du fleuve, fut abandonné peu après.

Le fort de *Principe*, outre son but stratégique, était également destiné à servir de comptoir à la *Compagnie de Commerce du Pará* (*Companhia de Comercio do Pará*), créée peu de temps auparavant.

La même année fut fondé, en face de l'embouchure du Corumbiara, le village de Viséu, dont l'existence fut éphémère, et qui ne survécut pas à la durée du monopole de cette compagnie.

En 1781, les membres de la troisième commission de délimitation de frontières, organisée d'accord avec le traité préliminaire de 1777, partirent de Barcellos le 1^{er} octobre 1781, et allèrent lever la carte hydrographique du Madeira, du Mamoré et du Guaporé. Ils arrivèrent à Villabella le 28 février de l'année suivante.

En 1787, Ricardo Franco de Almeida Serra explora les affluents de la rive orientale du Guaporé.

Plus d'un demi-siècle se passa ensuite sans nouvelles explorations, jusqu'en 1844, année où le capitaine de frégate bolivien José Augustin y Palacios descendit le Mamoré jusqu'au Beni, en se livrant à des études topographiques et hydrographiques.

En 1874, les ingénieurs allemands J. et F. Keller remontèrent, dans le même but, le Madeira et le Mamoré.

Enfin, en 1877, après que la commission brésilienne de limites avec la Bolivie eut remonté le rio Paraguay et établi la ligne frontière depuis Bahia-Negra jusqu'aux sources du rio Verde, une section de la même commission, composée du major de génie Guilherme Carlos Lassance, (aujourd'hui général de brigade en retraite), du lieutenant de vais-

seau Frederico Ferreira de Oliveira (aujourd'hui capitaine de corvette) et de l'auteur de cet ouvrage, alors médecin de l'expédition, descendit les rios Guaporé, Mamoré et Madeira, fixa les bornes définitives aux confluent du Verde et du Beni, et, prenant la direction de l'Amazonie, revint à Rio-de-Janeiro par la voie fluviale la plus étendue, la plus belle et la plus majestueuse du monde.

CHAPITRE III

Produits du Matto-Grosso. L'or et les diamants. Le fer et le cuivre. Les calcaires et les argiles. Flore : la canne à sucre, l'ipécacuana, les bois précieux et leur dévastation. Le Matto-Grosso aux expositions. Elevage.

I

Il est difficile de dire quel est l'Etat du Brésil le plus riche en produits naturels, mais le Matto-Grosso est certainement un des plus favorisés sous ce rapport.

Les premiers explorateurs y rencontrèrent les minéraux précieux à la surface du sol. C'est par centaines qu'il faut compter les mines trouvées par les *sertanistas* ou découvertes par les *garimpeiros*¹, sans autres fatigues que leurs voyages aventureux, sans autre peine que celle de ramasser l'or ou les diamants, à l'aide des instruments les plus primitifs.

Aujourd'hui, le sol est épuisé à la superficie sur nombre de points, mais on sait qu'il recèle encore l'or, l'argent, le platine, le palladium, le fer, le cuivre et le plomb, et que le diamant et les autres pierres de prix sont abondants dans certaines comarques.

¹ Chercheurs de diamants.

Partout où une source sortait de terre, la crête occidentale des monts Parecys offrit des trésors aux yeux éblouis des aventuriers. Dans son massif S. O., au point nommé Alto-da-Serra (le haut de la montagne), il se fonda jusqu'à six villages, sur un espace de quarante kilomètres de long sur moins de vingt de large, à proximité d'autant de mines d'or d'une fabuleuse richesse. On vit s'élever quantité d'habitations et d'usines sur les bords des ruisseaux et des rivières, mais tout fut abandonné lorsque le métal précieux cessa de se montrer à la surface du sol.

Parfois, comme je l'ai déjà dit, les aventuriers, revenant avec du renfort pour exploiter les terrains aurifères que le hasard leur avait fait découvrir, n'en retrouvaient plus l'emplacement. Tel est encore le cas des fameuses mines d'Urucumacum, qu'on dit situées à la bifurcation de la serra de Parecys et de la serra du Norte. Les P. P. Jésuites du Madcira exploitaient avec succès, vers les mêmes parages, les sources des rios Candeia et Jamary.

Les contre-forts de Tapirapuam, d'Aguapehy, de Kagado, d'Ararapés et de Santa-Barbara n'abondaient pas seulement en or, mais aussi en diamants. Le gouvernement colonial fit défendre l'exploitation des terrains aurifères du Haut-Paraguay, du Diamantino, du Buritysal, do Coxipó, du Tombador, du Coxim, etc., parce que les pierres précieuses, dont il se réservait le monopole, y apparaissaient en grande quantité. Les noms mêmes des cours d'eau ont conservé le souvenir de la richesse de leurs rives : comme ce rio Diamantino que je viens de citer, et les nombreux rios *do Ouro* (rivières de l'or), qui existent au Matto-Grosso.

D'innombrables rivières, le Candeias, le Jamary, le Camararé et le Juhina, du côté du Nord ; le Corumbiara, du côté de

l'Ouest, et le San-Vicente, le Mangabaré, le Brandão, le Bimbuella, le Sujo, le Quebra-Greda, le Jaboty, le Godoys et le Cassumbé, affluents du San-Vicente, le Sararé, le Burity, l'Ouro-Fino, le Pilar et le San-Francisco Xavier ; et du côté de l'Est, le Coxypó, le Manso, l'Aricá, le Cuyabá, semblables au Pactole d'Homère, roulaient leurs flots sur des sables d'or.

On raconte que Miguel Subtil, à qui l'on doit la fondation de la ville de Cuyabá, ramassa sur son emplacement plus d'une demi-arrobe d'or (*l'arrobe* valait 14 k. 690 gr.) en un jour, et un de ses compagnons, quatre cents octaves (1 k. 435 gr.)

Cette mine produisit en un mois quatre cents *arrobes*.

Aujourd'hui encore, le terrain est loin d'être épuisé. En 1875, le 8^{ème} bataillon d'infanterie campait à Prainha près de la ville, et les soldats avaient l'habitude de creuser la terre pour l'installation de leurs marmites ; survint un jour une pluie torrentielle qui lava les excavations ainsi pratiquées, et mit à nu non-seulement des paillettes, mais encore de petits lingots d'or fondu. J'eus l'occasion d'en voir plusieurs, dont un du poids de quinze à vingt grammes, appartenant à un officier de ce corps ; le commandant du bataillon en possédait un autre beaucoup plus grand.

Comme preuve de l'existence actuelle de gisements diamantifères, on cite l'exemple du nommé José Porphyrio Antunes qui, il y a une trentaine d'années, se fit en quelques jours une fortune de deux cents *contos de reis* (environ 500.000 francs), en explorant les sources des affluents supérieurs du Paraguay,

Buritysal, près du rio Diamantino, n'est plus aujourd'hui que ce qu'on appelle une

*tapéra*¹ (village abandonné); la solide construction de celles de ses maisons qui sont restées debout, atteste seule son ancienne importance. Ses rares habitants passent la vie dans une indolence presque complète, dont ils ne sortent que lorsqu'ils se sentent pressés par le besoin. Alors ils vont, en compagnie, à la pêche des diamants, au fond de la rivière. Un des compagnons tient une corde, à laquelle est attaché un *baquité*, sorte de panier employé par les indiennes pour porter leurs provisions.

L'autre, prenant le *baquité*, plonge dans la rivière, et remplit de gravier et de sable ce panier, que le premier retire aussitôt. L'opération se renouvelle une demi-douzaine de fois. Les pêcheurs lavent ensuite le sable ainsi extrait, et y trouvent toujours de quoi vivre une semaine ou deux en liesse, buvant de l'eau-de-vie et jouant de la guitare. Ce mode de chercher le diamant a reçu un nom spécial : allons *biguar*, disent les habitants ; c'est-à-dire, plonger comme le *biguá* (*carbo brasilianus*), oiseau aquatique qui habite les rives du Diamantino.

II

Le fer est si commun, à proximité des grandes artères fluviales, que son exploitation serait très facile. Il suffit de citer, comme preuve, la chaîne de montagnes qui côtoie la rive droite du Paraguay, depuis Insua jusqu'à Albuquerque ; les monts Aguapehy, les montagnes qui bordent l'Arinos et le rio Vermelho, celles de San-Jeronymo, et les falaises dont j'ai déjà parlé, taillées à pic et rendues rougeâtres par le minerai.

¹ Composé du guarany ou tupy *taba*, village, et *uéra*, ou *éra*, particule qui rappelle un état passé.—Voir la note de la page. 24, 2^{ème} colonne.

Sur presque tous ces points prédomine l'oligiste, le plus riche des minerais de fer.

L'analyse de celui des montagnes de Jacadigo et de Piraputangas, entre Corumbá et Albuquerque, a donné 69%, une des proportions les plus élevées qu'on ait pu obtenir jusqu'ici.

On trouve le métal, non seulement à l'état cristallin, principalement en octaèdres, forme particulière au Brésil, et qui y a été d'abord découverte, mais encore en concrétions et à l'état terreux, surtout sur les plateaux et au pied des montagnes. Il ne manque même pas dans les terrains marécageux, où on le rencontre sous la forme de limonite ou fer hydraté, résultant de l'action chimique de l'acide tannique et d'autres acides végétaux, et principalement de celle de l'acide carbonique, sur l'oxyde de fer.

Au milieu du lac Uberaba, dans l'îlot qui nous appartient en commun avec la Bolivie, et où, le 6 septembre 1876, la commission de limites a établi la borne limitrophe, le sulfure de fer entre pour une proportion si forte dans la composition géologique que nos boussoles étaient affolées, et que les pierres dont les soldats de notre escorte voulurent se servir pour soutenir leurs marmites volèrent en éclats dès qu'elles subirent l'action de la chaleur.

La plupart des roches dioritiques du Matto-Grosso, ainsi que presque toutes les montagnes qui se terminent par une face presque verticale, et que l'on connaît sous le nom de *trombas* ou d'*itambés*, sont riches en minerais de fer. Telles sont celles de Jacadigo, de Piraputangas, d'Aguapehy, de Napileque, etc., et les *paredões* de l'Araguaya, de l'Arinos et du Xingú, pics isolés et escarpés. Telles sont enfin, les mines de Polvarinho, à San-Luiz de Cáceres.

Ce métal constitue à lui seul une richesse inépuisable, un élément incomparable de prospérité, non-seulement pour le Matto-Grosso, mais encore pour le Brésil tout entier. Plaise à Dieu qu'il commence à être exploité de nos jours!

Puisse notre peuple se convaincre que le pays qui contient dans son sein le fer et le charbon de terre est plus heureux que celui dont le sol recèle des gisements de diamants et des filons d'or! Ces derniers n'attirent que les *garimpeiros*, les aventuriers, les ambitieux qui attendent la fortune du hasard : les premières appellent les industriels et les hommes qui cherchent à l'obtenir au prix de leur travail. Les environs des mines d'or et de diamants se peuplent rapidement, mais il se dépeuple avec la même rapidité et redeviennent des déserts, après avoir été le théâtre de meurtres, de vols, de mille crimes ; les progrès des mines de fer et de charbon sont plus lents, mais elles deviennent le noyau de fabriques et de villages manufacturiers et industriels, bases solides d'un avenir prospère et chaque jour meilleur. Des unes, on extrait facilement de grandes richesses, qui se dissipent avec la même rapidité que les fortunes acquises pendant la guerre du Paraguay, laissant le pays pauvre et épuisé. L'exploitation des autres demande d'abord beaucoup de temps, de peine et de travail ; mais elle progresse peu à peu et arrive à donner de solides et véritables fortunes personnelles, en même temps qu'elle dote le pays de fabriques, de manufactures et d'industries, avec l'augmentation de ses revenus et de sa grandeur, qui en sont la conséquence. La prospérité des mines d'or et de diamants, au contraire, n'est que transitoire, et, pour donner des résultats féconds, il faut qu'elles se découvrent en Australie ou en

Californie, chez des peuples de la force morale des anglo-saxons.

Mais dans les pays nouveaux, ou d'un niveau moral peu élevé, on n'en a guère retiré d'avantages. Les exemples de cette assertion sont aussi nombreux que les anciennes mines elles-mêmes, jadis si célèbres. Quels profits ont retiré ceux qui ont trouvé le Rajah de Borneo, le Grand-Mongol, l'Orloff, le Koh-i-noor, et l'Etoile du Sud, le diamant du Bagagem. ¹

Devenus inespérément possesseurs de pierres valant des millions, ont-ils vécu dans l'opulence et le bonheur? Sait-on même leurs noms? D'après les traditions, ce sont ordinairement de misérables esclaves, parias de la société; ils ont vendu leur trouvaille pour quelques sous, ou en échange de tafia ou autre boisson alcoolique. Les seconds acheteurs les ont payés un peu plus cher : mais ils ont pas joui de leur bien ; car ils ont été assassinés par d'autres ambitieux.

Et ainsi, ces diamants ont changé successivement de mains jusqu'au jour où ils sont venus briller dans les trésors princiers. Chacun d'eux a peut-être coûté la vie à des dizaines de personnes.

Le Matto-Grosso fournit de nombreux exemples du dépeuplement et de l'appauvrissement dont je parle plus haut. Que sont devenus les villages de Alto-da-Serra, de Lavrinhas, de Santa-Barbara, de Santa-Isabel, de Garajús, d'Arayés, d'Ariños, etc. La florissante Villa-Bella est aujourd'hui moribonde ; les villes prospères de Diamantina et de Poconé sont bien déchues, et l'on peut dire autant de Cuyabá lui-même, malgré son rang de capitale, et les facilités de communication que lui donne sa position.

J'ai déjà dit combien le Matto-Grosso est riche en sel et en salpêtre ; le minerai

¹ Affluent du Paranyba, où il a été trouvé.

de cuivre est abondant sur les bords du Jaurú et de l'Araguaya, et l'argent s'y rencontre fréquemment, ainsi que le palladium et le platine. Mais le sol y renferme encore d'autres richesses minérales non moins importantes, au point de vue du commerce, de l'industrie et des arts.

Il contient en profusion divers calcaires, le cristal de roche, les agates, le silex, le talc, le mica, et toutes les variétés d'argiles, depuis le *kaolin* jusqu'à l'argile noire que les indigènes emploient dans la fabrication de leur poterie grossière. Nos musées renferment de beaux spécimens de ses ardoises, et de ses marbres et de ses porphyres aux nuances les plus variées.

Comme dans tout le Brésil, cette terre de promesse de l'histoire naturelle, la flore du Matto-Grosso est d'une merveilleuse opulence, et réserve des trésors immenses à la charpente, à l'ébénisterie, à la teinturerie, à la médecine. Elle est également riche en plantes fourragères et en plantes d'ornement. Tous les végétaux dont les produits constituent la principale exportation du Brésil, y réussissent parfaitement, y compris le caféier. Le cotonnier y vient sans culture. La canne à sucre y fait des prodiges; elle se reproduit pendant dix à vingt ans, plus longtemps même, s'il faut en croire plusieurs agriculteurs de la région. D'après une opinion répandue, cette graminée serait même indigène, et la tradition rapporte que, lors de la fondation de la ville de Cuyabá, quelques sertanistas la trouvèrent chez les tribus indiennes des bords du San-Lourenço et du Paraguay. Ce qui est certain, c'est que l'extraction du sucre se faisait déjà sur une assez grande échelle en 1758.

Le tabac y prospère, et est d'une qualité aussi bonne que celui de Bahia, de Goyaz et du Pará. Le manioc est excel-

lent. Le ricin pullule comme partout au Brésil, après l'abattage des forêts vierges. Des bois *d'ilex paraguayensis*, dont les feuilles fournissent le *mate*¹, couvrent les districts de Miranda et de Nioac, depuis le Taquary jusqu'à l'Apa.

Le Matto-Grosso est le pays par excellence de l'ipécacuana, qui habite de préférence les régions occidentales de l'Etat, et surtout les terrains qui s'étendent des sources du Guaporé et du Paraguay jusqu'au Jaurú. C'est sur les bords de cette rivière et sur ceux du rio Cabaçal que l'on récolte la plus grande partie de l'ipécacuana qui approvisionne les marchés du monde; et l'on appelle *mattas da poaya* (*poaya* est un des noms indiens de cette plante) les belles forêts qui bordent ces deux rivières, et à l'ombre protectrice desquelles le précieux végétal prend un développement extraordinaire.

III

Le Matto-Grosso n'a rien à envier aux autres parties du Brésil sous le rapport des bois de construction et d'ébénisterie. Le palissandre, le *vinhatico* (*Echyrospermum*), le *guatanbú*, le *guarabú* (*Peltogyne guarabú*), le *páo-santo* ou *guayaco* (*Kielmeyera*), le *pequiá* (*Aspidosperma*), l'*angico* (*Acacia angico*), le *tapiinhoan* (*Silvia navalium*), le *secupira*, le *parahyba* (*Simaruba parahyba*), le *coração de negro*, le *Gonçalo Alves* (*Astronium fasciniifolium*), le *páo d'arco* (*Cecoma leucoxylum*), les diverses espèces d'apocynées, de laurinéés et de térébinthacées, connues sous le nom de *canellas*,

¹ Le *mate*, *caa-mi* en guarany, donne une infusion aromatique, saine et agréable au goût, qui n'est guère inférieure au thé. C'est la boisson populaire dans une grande partie de l'Amérique du Sud.

cedros, perobas et aroeiras, se rencontrent à chaque pas dans ses forêts, ainsi que mille autres essences. Le bois de Brésil est commun dans la région N. E.

Mais, sur les bords du Paraguay, à peine voit-on quelques rares exemplaires de palissandre ou de *vinhatico* ; le reste est tombé sous la hache pour alimenter de combustible les vapeurs qui font la navigation du fleuve.

A l'époque de la floraison, de juillet à septembre, l'œil n'est plus réjoui que de loin en loin par la vue de leurs fleurs d'un blanc, d'un rose ou d'un violet éclatant, dont la masse tranche si vivement sur la sombre verdure du bois vierge. Si les *ixés* (Tecomas), les *peuvas* et d'autres arbres abondent encore sur les rives du fleuve, ce n'est que parce que leur bois émousse la cognée et que sa dureté fatigue le bras du bûcheron. Mais, quand les autres essences manqueront, ils seront sacrifiés à leur tour.

Puisque je suis sur ce chapitre, qu'on me permette de déplorer ces *derrubadas* (abattages) impitoyables, et de réclamer à ce sujet l'attention des pouvoirs publics. Les forêts appartiennent à la nation ; leur exploitation devrait être soumise à des règles. Il est inadmissible que des compagnies de navigation fluviale, subventionnées par l'Etat, puissent à leur gré, et dans un but d'économie imprévoyante, ruiner toute une région, en tarissant l'une de ses plus grandes sources de richesse. Qu'on les oblige à employer le charbon de terre, ou bientôt nos meilleurs bois ne se trouveront plus que loin de toutes les voies de communication.

IV

Rien qu'avec ses produits naturels, le Matto-Grosso aurait pu faire une brillan-

te figure aux dernières expositions universelles, à commencer par celle de Philadelphie, et à finir par la splendide exposition de Paris, en 1889. Il en a, malheureusement, été tout différemment. Si le Brésil y a tenu une place honorable, le Matto-Grosso n'a exposé que de rares échantillons mal préparés de productions du sol, entre autres, d'ipécacuana et de vanille. Il lui serait pourtant bien facile de faire apprécier sur les marchés étrangers ce dernier article, dont le prix élevé remunererait largement les soins faciles qu'il demande, car la vanille y est d'une qualité excellente, et nullement inférieure à celle du Mexique.

Je ne parle pas de son industrie, qui est pour ainsi dire nulle, et se réduit à la fabrication de quelques cuirs, dont l'importation est insignifiante. Cependant l'élevage est la principale occupation des grands propriétaires, mais il se fait sans aucune méthode. Personne ne s'occupe d'améliorer les pâturages, de construire des réservoirs, ni de creuser des canaux d'irrigation. Le bétail erre à l'aventure, et à l'époque des sécheresses, il présente une mortalité énorme. Même négligence en ce qui regarde le choix des reproducteurs.

Aussi le Matto-Grosso, qui pourrait approvisionner de viande presque tout le Brésil, n'exporte-t-il annuellement dans les Etats voisins que quelques milliers d'animaux de boucherie.

Ce qui manque à cette partie du Brésil, c'est l'esprit d'initiative et une population plus nombreuse et moins indolente. Elle est destinée au plus bel avenir, lorsque le travail intelligent viendra mettre en œuvre ses immenses richesses, et que l'amélioration des voies de communication fluviales et la construction de routes, qui en seront la conséquence, l'auront rapprochée des grands marchés du monde.

CHAPITRE IV

Climatologie. Conditions hypsométriques du sol. Différence entre le climat du plateau et celui des basses terres. Paludisme. Nosographie. Hygrométrie et météorologie. Etudes thermiques.

I

L'opinion générale est que le climat du Matto-Grosso est malsain.

Il y a là une grande exagération, car cet Etat brésilien comprenant deux vastes régions bien distinctes, celle du plateau et celle des basses terres, ses conditions climatériques sont fort différentes selon le relief et la nature du sol.

La sécheresse de l'air, la température moins élevée, et partant plus agréable, et la pureté des eaux rendent le climat du plateau extrêmement salubre. Les maladies endémiques y sont rares, et les épidémies presque inconnues.

Comme les hautes terres constituent près des deux tiers du territoire de l'Etat, il est donc injuste de juger sa constitution médicale seulement d'après le climat des autres régions, c'est-à-dire, de la partie marécageuse et fréquemment inondée, où règne une atmosphère lourde et chargée de principes miasmatiques.

Si l'on continue à croire à l'insalubrité du Matto-Grosso, c'est que les voyageurs n'en connaissent guère que les grands cours d'eau, seules routes suivies jusqu'ici, et que les rives de ces cours d'eau, faute d'une population suffisante pour entreprendre des travaux d'assainissement, sont généralement marécageuses, et de véritables foyers de phlegmasies paludéennes.

Ces conditions, d'ailleurs, ne sont pas particulières au Matto-Grosso. Partout où l'activité et l'industrie de l'homme n'ont pas triomphé de l'action délétère de

la nature, les bords des fleuves soumis à des inondations périodiques sont une cause puissante d'insalubrité.

L'histoire nous apprend combien les marais du Rhône, de la Seine, de la Meuse, et du Rhin ont été funestes aux armées de Marius et de Jules César. Et il y a encore peu d'années que les rives du Nil et de l'Euphrate, celles du Gange et du Mississipi, étaient le berceau de la peste, du choléra et de la fièvre jaune.

La vallée inondée de l'Amazone, du reste, est dans le même cas que les vallées du Matto-Grosso. On peut en dire autant pour un grand nombre de fleuves et de rivières du Brésil. Les cours d'eau qui se déversent dans la baie de Rio ne font pas exception; et dans la capitale même, il n'y a pas encore longtemps qu'existaient des marécages dans les quartiers de la Cidade-Nova, de Catete et de Botafogo. Aussi à cette époque, les fièvres miasmatiques, les maladies des organes glandulaires et du tissu cellulaire et le lymphatisme caractérisaient-ils la constitution médicale de Rio-de-Janeiro.

II

L'homme corrige la nature, et se fait à lui-même son *modus vivendi*. La Hollande, vaste marais conquis pied à pied sur les lagunes de la mer du Nord, est certainement l'un des pays les moins favorisés du monde; aucun, cependant, ne possède à un plus haut degré les conditions de bien-être et de salubrité relative, grâce à l'industrie et à la persévérance de son peuple.

La *malaria* des régions basses du Matto-Grosso a des causes bien connues. Elle est due principalement à l'exubérance de la flore aquatique qui couvre les bords des rivières et parfois envahit complète-

ment leur surface : des milliers de poissons et d'amphibies cherchent une retraite sous ce tapis de verdure, et, lorsque vient la sécheresse, y trouvent la mort. Les plantes elles-mêmes se corrompent bientôt, et le tout constitue, sous les rayons d'un soleil ardent, un foyer de fièvres miasmatiques et d'intoxication palustre.

D'autre part, aux miasmes produits par la matière organique en décomposition : carbure et sulfure d'hydrogène, acide carbonique et acides purement végétaux, comme l'acide tannique, l'acide acétique, etc., et aux phosphures d'hydrogène dégagés par ces myriades de cadavres en putréfaction, viennent s'ajouter des miasmes organiques en suspension, détritiques solides ou microbes vivants qui, tourbillonnant dans l'atmosphère, corrompent la pureté de l'air respirable.

Le sol des marais du Matto-Grosso est en grande partie argileux et imperméable, comme dans les vallées du Guaporé et du Mamoré. Mais le calcaire est la roche prédominante dans d'autres régions non moins vastes, et toute la partie Ouest de la plaine est formée de ce terrain qui, essentiellement poreux et perméable, favorise l'écoulement des eaux. Pour ce motif, la région dite des *pantanaes* est constamment inondée, tandis que celle des *corixas* ne l'est que périodiquement.

C'est à l'évaporation rapide aux rayons du soleil, à l'irradiation nocturne du sol, lorsque la température commence à baisser et à la condensation subséquente des vapeurs de l'atmosphère, qu'il faut attribuer l'insalubrité du climat. Cette irradiation nocturne est d'une grande intensité. Lorsque nous campions quelque temps au même endroit, le sol de nos tentes devenait bientôt complètement sec ; cependant nous trouvions, au point du jour, toutes ruisselantes de rosée les

plantes qui avaient poussé sous nos lits, et même les herbes étiolées que recouvraient nos caisses, alors que l'atmosphère semblait être sèche et que la toile des tentes était à peine légèrement humide.

Mais, si la région des marais est immense, son immensité même atténue leurs effets. Car, dans ces vastes solitudes, la splendeur de la lumière est sans égale ; et si le sol s'inonde facilement, il se dessèche aussi facilement sur bien des points. En outre, les cataractes du ciel le lavent périodiquement et entraînent les produits morbides de chaque année, et les grands cours d'eau qui le traversent sont autant de canaux de ventilation par lesquels les fraîches brises viennent remplacer l'air vicié.

III

Il est certain, toutefois, qu'il est impossible à l'homme de vivre en bonne santé dans ces contrées, sans en modifier les conditions pour les adopter aux exigences et aux convenances de son *habitat*. Mais il ne saurait arriver à ce desideratum tant qu'il vit isolé, ou en groupes séparés par de grandes distances. Il faut des bras pour lutter contre la nature et la vaincre ; il faut surtout des efforts soutenus et une volonté persévérante. Si la florissante Villa-Bella, ancienne capitale des capitaines-généraux, la ville de Matto-Grosso actuelle, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade en décadence, que l'on considère comme pestiférée, c'est qu'elle n'a jamais employé pour l'assainissement de son sol une partie des efforts qu'elle a dépensés pour le bouleverser, afin de lui arracher son or. Et les excavations ainsi pratiquées, transformées en réservoirs d'eau pluviale, sont devenues une nouvelle source d'insalubrité.

Telle est la raison de l'état sanitaire actuel de la ville, encore empiré par la mauvaise alimentation, et les habitudes anti-hygiéniques de la population, parmi lesquelles je citerai l'usage fréquent des bains aux heures les plus chaudes du jour, dans des eaux parfois stagnantes et tièdes, après les repas, ou en état de transpiration. Ces imprudentes habitudes ont frappé l'attention de tous les voyageurs qui ont parcouru le Matto-Grosso, et ont déjà été signalées, en 1797, par le savant naturaliste Alexandre Rodrigues Ferreira, dans son traité intitulé *Enfermidades endemicas da capitania de Matto-Grosso* (Maladies endémiques de la province de Matto-Grosso), ouvrage remarquable par la justesse des observations, et le premier, on pourrait dire le seul, que l'on connaisse sur ce sujet.

Il serait injuste d'attribuer au seul climat des maladies que l'homme provoque, et qui se manifestent infailliblement partout où il mène une existence complètement en désaccord avec le milieu où il vit.

Pourtant, l'étude approfondie que j'ai faite de ces régions et de leurs habitants et de leurs conditions relatives, m'incline à penser que la malaria n'y est pas aussi infectante qu'on pourrait se l'imaginer. Il est vrai que les rares habitants qui vivent, de distance en distance, sur les rives des cours d'eau, présentent pour la plupart des traces, sinon des indices évidents, d'intoxication paludéenne. Mais les fièvres intermittentes ne se manifestent guère que sporadiquement, et encore sous l'influence de causes spéciales, qui pourraient être facilement éloignées; comme les imprudences dont je parle plus haut.

Il convient d'ajouter que, si l'alimentation est mauvaise dans les villes, elle l'est

encore plus dans la campagne, où la pêche et la chasse, avec le riz silvestre que produisent spontanément les marécages, la composent presque exclusivement. On y ajoute quelquefois de la farine de manioc, du maïs, des haricots, et des fruits sauvages. Mais le sel fait souvent défaut. Outre les inconvénients qui dérivent du manque de cet assaisonnement, il en résulte que si la chasse et la pêche sont abondantes, faute de pouvoir en conserver le surplus, les habitants mangent jusqu'à indigestion, pour ne rien laisser perdre.

On les voit passer des journées entières en pirogue, occupés à la pêche, en plein soleil, et se jeter fréquemment à l'eau, sans aucune précaution, comme je l'ai dit, pour se procurer un peu de fraîcheur.

D'autre part, comme ils savent que les liqueurs spiritueuses combattent jusqu'à un certain point l'influence malfaisante du milieu, ils y recourent, mais en abusent, ce qui débilite davantage leur organisme.

Avec de telles habitudes, l'empoisonnement palustre n'a rien qui doive surprendre; il faut plutôt s'étonner que ses effets ne soient pas plus intenses.

Par suite de la modification apportée à l'air qu'ils respirent, ce sont les nouveaux-arrivés qui payent le plus grand tribut aux fièvres intermittentes.

La commission dont je faisais partie a pourtant traversé maintes et maintes fois ces régions, en y séjournant des semaines et des mois. Mais notre alimentation régulière et saine, le constant exercice, la préférence que nous donnions, comme boisson, à l'eau des sources et des ruisseaux sur l'eau stagnante ou celle des grandes rivières, l'usage du café et des

liqueurs spiritueuses et le soin de ne prendre de bains qu'aux heures les moins chaudes, surtout au point du jour, suffisent pour nous préserver de l'intoxication miasmatique. Notre équipage était-il forcé de se mettre à l'eau et d'y rester pendant six ou huit heures, ou davantage, comme il fallut le faire pour renflouer les chaloupes à vapeur échouées sur les bas-fonds de Mandioré, ou pour aider notre pirogue à passer les rapides du Madeira, une légère dose de quinine, une tasse de café ou un petit verre d'eau-de-vie suffirent toujours pour combattre avec succès les attaques fébriles qui en étaient la conséquence.

Et pourtant notre suite n'était pas petite ; car nous étions au nombre de trente en descendant le Guaporé, et dans notre campagne sur les limites de la Bolivie, deux cents personnes nous accompagnaient, entre soldats, employés, domestiques et leurs femmes.

IV

Dans les forêts des terrains humides, l'air est encore plus insalubre que dans les plaines, ce qui s'explique facilement par le fait que les substances putrescibles ne sont pas exposées à l'action immédiate du soleil. La décomposition s'y opère lentement, mais, par contre, la putréfaction est plus durable.

L'infection des eaux qui recouvrent le sol est d'autant plus funeste que la température est plus morne. Le moindre mouvement qui agite leur masse en dégage des flots de gaz morbifique.

Dans les fameuses *mattas da poya* (forêts d'ipécacuana), sur les bords du Jaurú, du Cabaçal, du Cipotuba, et d'autres tributaires supérieurs du Paraguay, les chercheurs de cette plante peuvent

rarement séjourner longtemps, sans tomber malades. Et cependant, ces forêts ne sont pas complètement inondées.

Les effluves du sol, combinés avec les émanations de la racine émétique, produisent chez ceux qui se livrent pour la première fois à ce travail, des gênes d'estomac semblables au léger empoisonnement qu'apporte l'ivresse du tabac chez les fumeurs novices : un névrosisme spécial, accompagné de désordres plus ou moins graves, et dont les prodromes sont des vertiges, des céphalalgies, des vomissements, et la dyspepsie. Il s'y joint aussi des accès de fièvre et autres malaises, dont les symptômes, participant de la nature de ceux de l'ergotisme et de l'empoisonnement par les sels de plomb, révèlent clairement les ravages d'une intoxication par l'émétine, à laquelle j'ai donné le nom *d'émétisme* ou *mal céphélique* dans une courte étude sur cette maladie, que j'ai présentée à l'Académie de Médecine de Rio-de-Janeiro.

Il est inutile de dire que ces symptômes ne s'aggravent pas toujours. Le plus souvent, au contraire, ils finissent par disparaître et l'individu s'habitue à ses nouvelles conditions de vie, de même que le fumeur ne souffre qu'au début des symptômes de l'empoisonnement par la nicotine. L'organisme réagit jusqu'à un certain point contre son ennemi ; et ordinairement, la vigueur de la constitution suffit pour triompher de ces malaises.

Mais il arrive aussi que, si les individus affectés résistent, ils gardent dans leur organisme des germes de lésions qui apparaissent plus tard, surtout s'ils se livrent souvent au même travail. Exposés comme ils se trouvent à l'action d'émanations délétères, celles-ci attaquent d'autres organes que l'estomac, aussi essentiels à la vie ; le sang s'appauvrit et il se produit

des perturbations fatales du système nerveux.

Parmi les phlegmasies héliopathiques ou de type palustre, on peut considérer comme prédominantes dans les régions basses et sujettes aux inondations de Matto-Grosso, les maladies des viscères abdominaux et des vaisseaux lymphatiques, dont l'apparition a lieu en toute saison ; et celles de l'appareil respiratoire et les affections rhumatismales, plus communes pendant l'été.

Ces dernières ont généralement pour cause les changements brusques de température qui, de 30° à 34° C., descend quelquefois subitement au-dessous de 20° C. Dans ces circonstances, les bronchites, les broncho-pneumonies et les pleurésies sont d'autant plus dangereuses que la transition est plus rapide et qu'elle surprend presque toujours au dépourvu les habitants, étrangers à toute précaution sanitaire. Dans les premières maladies, c'est le miasme du marais qui, absorbé et entraîné dans la circulation, va détériorer les appareils éliminateurs de l'organisme.

Les tuberculoses ne sont pas assez fréquentes pour qu'on puisse les ranger au nombre des maladies propres au pays ; ce qui forme un trait distinctif de la climatologie de Matto-Grosso.

Les hépatites, les congestions hépatiques, les néphrétiques, les splénites, les cystites et les entérites ; les diarrhées, les dysenteries et les lienteries ; les angioleucites et la syphilis dans ses diverses manifestations, sont les affections les plus fréquentes en toute saison.

Le lymphatisme, soit dans les manifestations des ganglions et du tissu cellulaire, soit dans les dermatoses et les exsudations muqueuses, offre ordinairement un type asthénique et déprimé. Il est facile d'en deviner la cause.

Chez les femmes, on rencontre encore l'hystérie, la chloro-anémie, les fleurs blanches ; et l'on constate de plus le névrosisme dans les diathèses lymphatiques du sexe, qui se rattachent, par exception, à la forme éréthique. Celles même qui s'adonnent aux travaux les plus rudes de la campagne, et chez lesquelles les nerfs n'ont aucun motif de surexcitation, présentent fréquemment l'hystérisme.

Heureusement, la providence a répandu en abondance le fer sur ce sol ; ce qui, jusqu'à un certain point, contribue à atténuer la dyscrasie du sang, et empêche un plus grand appauvrissement de l'hémoglobine.

Les fièvres bilieuses, soit qu'elles soient essentielles, ou une dégénération des fièvres intermittentes, ont, avec celles-ci, des causes communes : les chaleurs excessives, l'excès de la sécrétion biliaire, et la chronicité de certaines maladies, comme les hépatites, etc.

Il est à remarquer que, tandis que la transpiration cutanée et l'exhalation pulmonaire s'exagèrent par l'effet de la température et font rechercher les boissons aqueuses, le *guaraná* principalement dans la classe aisée¹, les autres organes sécréteurs ne restent pas en repos. La bile manifeste son excès, son épanchement et son absorption dans toutes les phlegmasies, surtout dans les abdominales.

Il faut aussi noter le ptyalisme, très fréquent chez les habitants de ces régions : hyperdiacrise provenant de bronchorrées anciennes, ou seulement résultat de l'habitude fort répandue de cracher à tout instant.

¹ Le *Guaraná* est une boisson très usitée au nord et au centre du Brésil et qui se prépare en râpant des pains de *Guaraná*, sorte de pâte fabriquée par les indiens Mauhés, de l'Amazonie, avec les baies de la *Paulinia sorbilis* mêlées et pétries avec du tapioca et de l'eau. La poudre ainsi obtenue se mélange avec de l'eau et du sucre.

Souvent les phlegmasies héliques revêtent des formes graves et se changent en fièvres typhoïdes ou putrides.

C'est l'occasion de citer encore une fois le savant naturaliste de Bahia, le Dr. Alexandre Rodrigues Ferreira. Dans son mémoire *Enfermidades endemicas da capitania de Matto-Grosso*, écrit à la fin du dernier siècle, et qui, du reste, est inférieur à ses autres travaux, ce qui s'explique suffisamment par le fait que l'auteur n'exerçait pas la médecine, on trouve quelques données importantes sur la constitution médicale du pays. On y voit mentionnées deux choses que tout le monde croyait être inconnues à cette époque : le vomito-preto, et la thermoscopie dans l'étude des fièvres¹.

Quelle que fût la manière dont Rodrigues Ferreira envisageait le vomito-preto, soit qu'il le considérât comme maladie essentielle ou comme symptôme, il le cite parmi les maladies des capitánias de San-José do Rio Negro et de Matto-Grosso. Voici ses paroles : « Causes de maladies. L'air, de son côté, par l'effet de sa chaleur, cause diverses maladies. La partie la plus subtile du sang se dissipe chaque jour, et s'échappe par la transpiration, la sueur et l'urine ; ce qui reste dans le corps est un sang sec, terreux et épais, d'où proviennent les mélancolies, les lèpres, les vomitos-pretos, les *cameras de sangue* (dysenteries), les fièvres ardentes, etc. » Et, plus loin, il semble associer le vomito-preto à la fièvre qu'il désigne sous le nom de *ardente*, et qu'il décrit en ces termes : « On la distingue de la *fièvre putride* par la plus grande

gravité des symptômes, par la plus grande part qu'y prend la bile — ce qui l'a fait appeler *putride-bilieuse* —, par la concentration de chaleur qui est plus interne qu'externe, et par sa moindre durée, car la fièvre *ardente* dépasse rarement le septième ou le quatorzième jour. Elle a pour causes : les passions véhémentes, les travaux excessifs, l'abus d'aliments de haut goût, comme la viande, les poissons assaisonnés avec trop de piment, le vin et les liqueurs spiritueuses ; la saison, l'âge et le tempérament ». Il lui donne pour symptômes : « L'exacerbation précédée de refroidissements plus ou moins forts, une céphalalgie violente, l'insomnie, le délire, et quelquefois des nausées, des cardialgies et des convulsions ; le pouls, de dur et fréquent, devenant faible et irrégulier ; une soif implacable et rebelle à tous les réfrigérants, avec une chaleur interne extraordinaire et des amertumes de bouche. Les lèvres et la langue sont sèches et noires ; il se produit des vomissements d'une bile ferrugineuse, parfois si âcre et si brûlante qu'elle stimule l'œsophage et ternit les dents ; les urines sont enflammées, ainsi que les déjections, qui sont quelquefois bilieuses comme celles des ictériques ». Il tire un bon pronostic des crises de vomissement et du flux de ventre, qui apparaît du quatrième au septième jour ; mais ce flux est presque toujours mortel quand il se manifeste au début de la maladie ; de même que la sueur de la face, les hémorrhagies, le hoquet, le crachement de sang, les angoisses du cœur, les urines noires et sanguinolentes. La mort survient d'ordinaire le troisième, le quatrième ou le septième jour de la maladie, et plus fréquemment chez les personnes âgées que chez les jeunes gens¹.

¹ Bien qu'on puisse faire remonter à Boerhaave l'idée de la thermoscopie médicale (*Aphorismi de cognoscendi et curandis morbis*, etc., 1790), c'est Currie qui l'a le premier appliquée à l'examen des fièvres (*Medical reports on the effects of water cold and warm as a remedy in febrile diseases*, etc., 1801) ; et c'est Bouillaud qui l'a introduite dans les salles de clinique, en 1837.

¹ En parlant des moyens thérapeutiques, l'auteur dit : « Les empiriques attribuent une grande vertu à une sorte de bézoard qu'on retire de

Quant à la thermoscopie, Rodrigues Ferreira dit, en traitant du diagnostic des fièvres : « Il importe donc beaucoup d'apprendre à distinguer les fièvres les unes des autres, en examinant ce qu'elles sont, les signes qu'elles offrent, les effets qu'elles produisent, et de combiner ces observations avec d'autres observations et expériences, appropriées à la *localité* où l'on se trouve ; au *temps* et au *caractère endémique* ou *épidémique* régnant, etc. » « La fréquence du pouls, comparé avec la respiration, la chaleur et les urines, indique que le malade a la fièvre. Un moyen infailible de le reconnaître est l'*application du thermomètre sur le corps humain, en l'y laissant un peu plus d'un quart d'heure*¹. Ce qui est certain, et constamment observé, c'est que le pouls, chez les fiévreux, dépasse toujours soixante-quinze pulsations par minute, lorsque le thermomètre Fahrenheit et la chaleur montent au-dessus de 80°, point nécessaire pour la putréfaction. »

Parmi les maladies exanthématiques, la rougeole et la roséole ont été pendant longtemps les seules qu'ait connues le Matto-Grosso. La première fit quelquefois beaucoup de victimes. Selon Rodrigues Ferreira, elle apparut à Villa-Bella, pour la première fois, au mois de septembre 1789, et avec une telle intensité qu'elle enleva 201 personnes, dont 154 hommes et 47 femmes, sur une population de 2.733 âmes, qui était alors celle de la ville. Dans toute la *capitania*, on ne

l'estomac du lézard appelé *senemby* (sorte de caméléon), et qui s'administre en poudre, ou dans une tisane de cédrat ou de *carapiá* (*Dorstenia brasiliensis*) à la dose d'une demi-*oitava* à une *oitava*. (1 gr. 80 à 3 gr. 60.)

¹ Rodrigues Ferreira s'appuie en ce passage sur l'autorité d'un *Tratado de las calenturas* (Traité des fièvres), dont il n'indique pas l'auteur.

comptait à cette époque, d'après les registres paroissiaux, que 6.465 habitants.

La maladie reparut l'année suivante, où la mortalité fut de 169 personnes, y compris 56 femmes.

La troisième épidémie eut lieu en 1813, et fut suivie de plusieurs autres, dont les plus intenses furent celles de 1818, 1822, 1834, 1837 et 1842. Les vieillards se souviennent encore de ces dernières, dont, malheureusement, nous ne connaissons ni l'historique, ni la statistique. Les autres épidémies qui se sont succédé depuis ont eu moins d'intensité. Cette maladie a été introduite des missions espagnoles. Son nom portugais (*sarampão*) paraît dérivé du terme ketchua *qualampa*.

Si l'on excepte une apparition à Forte do Principe, où elle fit 40 victimes, en 1814, la variole resta inconnue, ou, du moins, ne se propagea jamais au Matto-Grosso jusqu'à l'année 1867. Assez souvent même, des varioleux entrés à Cuyabá y avaient guéri sans donner la contagion.

Mais, l'année que je viens de citer, la variole éclata à Corumbá et s'étendit rapidement à Cuyabá et aux autres centres, à l'exception, dit M. Ferreira Moutinho (*Noticia sobre a provincia de Matto-Grosso*), de San-Luiz de Cáceres, où l'on avait établi un rigoureux cordon sanitaire. Les habitants épouvantés émigrèrent en masse, fuyant les grands foyers d'infection, et il en résulta qu'ils semèrent la maladie sur tous les points du pays. L'épidémie n'épargna ni les propriétés isolées, ni les indiens demi-civilisés des bords des fleuves, et alla même jusqu'à frapper, dans les solitudes les plus reculées, les sauvages vivant loin de tout contact avec le reste de la population.

La mortalité fut énorme. Pour en donner une idée, le 25 août, il mourut

à Cuyabá cent cinquante personnes et le chiffre des décès resta pendant plusieurs jours voisin de cent. Au mois de septembre, il descendit à cinquante, et à trente, au mois d'octobre. Du 8 août au 23 octobre, il se fit au cimetière du *Carmo* 2.495 inhumations, et que de cadavres enterrés ailleurs ou incinérés en tas! Cela, sur une population de 15.000 habitants.

La première victime fut un habitant de *Porto-Geral*, localité des environs, qui avait communiqué avec une pirogue venue de Corumbá. On calcule à près de 10.000 le nombre des décès occasionnés par l'épidémie dans tout le *Matto-Grosso*.

Une chose digne de remarque, et qui doit attirer l'attention des hygiénistes, c'est la propagation de ces maladies à diverses espèces d'animaux, dont beaucoup, comme les autochtones, vivaient à grande distance des villes et des bourgades. Déjà, lors de la rougeole de 1789, on avait vu l'épidémie frapper, avec la même intensité que les hommes, non seulement les volailles et les quadrupèdes domestiques, mais encore les cerfs, les tapirs, les jaguars, les caïmans, et diverses sortes d'échassiers, dont les cadavres se retrouvaient en grand nombre dans les plaines et les forêts. Le même fait extraordinaire se reproduisit à l'occasion de l'épidémie de variole de 1867.

V

Presque tous les voyageurs qui ont visité le *Matto-Grosso* parlent d'une *entéro-proctite* qui y était fréquente, et se caractérisait par une dyscrasie générale, le défaut de plasticité du sang, et un relâchement extraordinaire du sphincter de l'anus et des tissus adjacents. On la

connaît sous le nom de *macúlo* ou *corrupção* (corruption).

D'après M. Moutinho, dans l'ouvrage cité plus haut, elle porte le nom de *El bicho* dans les républiques de la Plata, et serait également connue en Danemark.

Le premier nom est une contraction de l'espagnol, et le second s'explique par lui-même. Quant à la dénomination de *El bicho*, elle ne paraît pas être inconnue à nos compatriotes, qui appellent vulgairement l'*acataya*, végétal très employé dans le traitement de cette affection et des hémorroïdes, *Herva do bicho* (herbe du ver).

Je n'ai eu l'occasion de voir aucun cas de cette maladie, que Castelnau a décrite, et plus tard, M. Moutinho, dans son ouvrage intitulé: *Noticia sobre a provincia de Matto-Grosso*.

Les principaux symptômes, selon les informations que j'ai obtenues, sont les suivants: Congestions veineuses et quelquefois transsudations sanguines dans la muqueuse du rectum, diarrhée, douleur gravative dans la région cervicale, fièvre, anorexie, somnolence, tendance aux syncopes, constrictions vers le thorax et l'épigastre, dilatation pathognomonique du sphincter, insensibilité, cyanose et prostration du pouls—si la terminaison doit être fatale. La dilatation atteint parfois huit à dix centimètres de diamètre; les évacuations alvines sont excessives. Rarement c'est une maladie essentielle; elle apparaît presque toujours comme conséquence des fièvres intermittentes rebelles ou de mauvais caractère, ce qu'avait déjà remarqué Rodrigues Ferreira.

La thérapeutique est toute basée sur les excitants, les toniques, les astringents et les antiseptiques: à l'usage interne, des préparations de gentiane, d'ipécacuaana, de quinine, d'*angico* (acacia angico) et de *barbatimão* (styphnodendron); à

l'usage externe, des clystères d'ipéca-cuana, de jaborandy, d'angico, de quinine, d'eau avec du limon et du piment, des infusions d'*acataya* ou *herva do bicho*, l'eau de Labarraque, l'eau camphrée, phéniquée ou créosotée, des suppositoires de limon pelé et entouré de poudre à fusil et de piment, le calomel, le chloral, le tabac à fumer, etc. On se sert de Calebasses ou *cuias* pour les clystères, qui sont, dans ce cas, de véritables embrocations. Les suppositoires se font de coton ou de toute espèce de fils, enroulés à la main ou sur un support, et que l'on imbibe dans un des mélanges mentionnés plus haut.

On appelle dans le pays ces suppositoires des *sacatrapos* (tire-bourre) et l'on raconte à ce sujet une anecdote sur l'un des capitaines-généraux, du temps de la domination portugaise. Malade de fièvres intermittentes, il craignait d'être atteint de la *corrupção*. Sachant que le seul remède pour cette maladie était le fameux suppositoire, il avait déclaré nettement qu'il refuserait de s'y soumettre, et que, si quelqu'un le lui appliquait malgré lui, en profitant d'un moment d'insensibilité, et qu'il réchappât, il le ferait pendre. Or tout le monde sait comme ces despotes tenaient bien ce genre de promesse. L'affection redoutée se déclara, et le gouverneur vint à tomber dans un état de prostration tel qu'on s'occupait déjà de lui donner un successeur et de régler ses funérailles, quand un homme du peuple, ayant pitié de le voir mourir ainsi, alors que le remède était si facile, résolut, malgré la menace proférée par le malade, de le guérir ; ce à quoi il réussit effectivement. A peine rétabli, le capitaine-général le fit appeler et lui demanda s'il ignorait son ordre, et pourquoi il l'avait transgressé. — « Je ne l'ignorais pas », répondit l'homme avec sang-froid, « et j'y ai

désobéi pour une raison bien simple. Je suis un pauvre diable dont la mort ne fera de tort à personne, mais que serait devenue la province, si Votre Excellence lui eût manqué? » Le gouverneur-général fut flatté de la réponse ; non seulement il pardonna la désobéissance, mais encore il gratifia généreusement son sauveur.

Rodrigues Ferreira préconise les clystères d'*herva do bicho* avec trois ou quatre gros citrons de Gallice (*gallegos*), huit à dix piments *coumaris*, une cuillerée de moscouade et une pincée de sel.

Le *macúlo* attaque de préférence les nègres et les indiens, principalement ceux qui négligent les soins de propreté. Dans les autres contrées du Brésil, on ne l'a connu que du temps de la traite, chez les noirs importés de la côte d'Afrique.

Une autre affection, particulière celle-ci aux hautes terres, et que le voyageur originaire des régions maritimes observe avec étonnement, c'est le goître, commun à tout cet immense plateau du Brésil qui, depuis le Tocantins, comprend l'Etat de Goyaz entier, celui de Minas jusqu'à la serra de Mantiqueira, ceux de San-Paulo et de Paraná jusqu'à la serra do Mar, une partie du Matto-Grosso, et va, au delà des flancs occidentaux des chaînes d'Anhambahy et de Maracajú, mourir dans les plaines argilo-calcaires de la république du Paraguay.

Prise à son début, cette affection est guérissable par le traitement iodé. J'ai réussi à triompher complètement de quelques cas avec la dose, presque homéopathique, de cinq gouttes de teinture d'iode pour cinq cents grammes d'eau, deux cuillerées par jour.

Ma première malade fut une fille de treize ans, qui me supplia de la guérir d'une si laide infirmité, déjà fort apparente. A Assomption, au Paraguay, j'en avais déjà traité plusieurs cas, sans obtenir de résultats réels; cependant, pour ne pas décourager ma jeune cliente, je lui prescrivis la potion dont je viens de parler, plutôt comme un simple palliatif que dans l'espoir du succès. Contre toute attente, le mal diminua progressivement et finit par disparaître, et cela en l'espace de quelques mois. Je fis d'autres essais, et j'obtins de bons résultats dans les débuts de la maladie, mais le traitement échoua complètement dans les cas invétérés.

Lorsque le goître commence à se manifester, le changement de climat ou même de région a toujours des effets salutaires. Comme sa présence coïncide avec la nature calcaire du sol, l'opinion générale est qu'il est dû aux eaux trop chargées de sels de calcium. Quand il est volumineux et invétéré, les climats maritimes eux-mêmes sont sans influence sur lui; il ne reste plus qu'à recourir à l'application hypodermique de composés iodés et au bistouri du chirurgien, sans contredit le meilleur des moyens.

VI

Il est remarquable que les miasmes palustres n'exercent aucun effet sur l'*habitat* des plateaux, tellement est grande leur densité relativement à l'air respirable.

La ville de Corumbá, située à une altitude de 30 à 35 mètres au milieu des vastes marais du rio Paraguay, le *lac périodique des Xarayés* des anciens, est grandement salubre, et est habituellement épargnée par les fièvres épidémiques de mauvais caractère.

En 1875, sa population était de 5.000 habitants; on n'y voyait pas un mendiant, et ses registres de mortalité ne comptaient pas plus de cinq ou six décès par mois. Mais, par suite du départ des troupes brésiliennes qui occupaient la république du Paraguay, des centaines d'habitants de ce pays que nourrissaient nos soldats, les suivirent jusqu'à Corumbá. Il en vint ensuite quantité d'autres, forcés par la crainte de la famine à abandonner leur malheureuse patrie. En quatre mois de l'année suivante, Corumbá et Ladario, situé à peu de distance au S. O., et où existe le grand arsenal de marine de Matto-Grosso, reçurent plus de trois mille immigrants dans les mêmes conditions de dénûment.

Ce fut comme une invasion de sauterelles qui s'abattit sur la florissante ville.

Ceux qui avaient suivi nos bataillons continuèrent à vivre aux dépens de la maigre ration du soldat, quoique plus difficilement, car la solde, réduite d'ailleurs, n'était plus payée aussi ponctuellement.

Parmi le reste, les plus laborieux ou les plus heureux trouvèrent de l'occupation comme domestiques, blanchisseuses, manœuvres, ouvriers; les autres, en bien plus grand nombre, ne pouvant se procurer du travail ou le fuyant par indolence, se laissèrent de plus en plus abattre par le découragement, et devinrent les victimes des privations, de l'ivrognerie, de la prostitution, et des maux qui en sont les conséquences.

Qui entrait à Corumbá, en 1877, croyait pénétrer dans une ville pestiférée, tant les rues étaient pleines de mendiants, cadavres ambulants; tant la misère faisait de ravages parmi ces pauvres gens; multitude énorme d'hommes, de femmes et d'enfants, mal vêtus, mal logés et plus mal nourris, la plupart vivant dans de

misérables huttes au milieu des bois qui entourent la ville. Beaucoup souffraient déjà de maladies chroniques et arrivaient exténués de leur pays; d'autres, se laissant aller à l'inertie, sans courage ni disposition pour le travail, périssaient d'inanition, sans qu'il y eût un hôpital pour les recueillir, et sans pouvoir même faire préparer les remèdes que leur prescrivait les médecins.

Les inhumations, autrefois si rares, étaient presque journalières, et la mortalité était devenue cinq ou six fois plus forte.

L'auteur de cet ouvrage se trouvait alors à Corumbá; médecin, son premier soin fut de faire un appel en faveur de ces malheureux. — « Mon cœur se fend », écrivais-je dans l'*Iniciador* du 6 mai 1877, « en pensant à la misère qui règne, en songeant combien de douleurs, et d'épisodes terribles doivent recéler les solitudes des bois ou les toits de ces huttes délabrées, ouvertes au soleil et à la pluie. Abandonnés à leur propre sort, nombre d'infortunés tombent malades et meurent sans recourir à un médecin, sans essayer de sauver leur existence, ou du moins, de soulager leurs maux. Il semble que, fatalistes comme les sauvages, ils croient leur dernière heure venue, et qu'il est impossible de conjurer la destinée; peut-être, aussi, supposent-ils que la charité est un sentiment inconnu au corps médical, asservi au mercantilisme de nos jours. Ils se trompent. Hommage soit rendu à nos médecins; quand le malade sans ressources a besoin d'eux, il peut compter sur leur désintéressement. Mais le médecin tout seul ne suffit pas. Il faut aussi le remède, qui coûte de l'argent, et un traitement suivi, qu'il est difficile d'obtenir.

« Dire que l'on meurt ici de misère, que l'on meurt de faim, que l'on meurt

sans secours! Et cependant, avec un peu d'efforts, nous pourrions faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent en semblables circonstances: leur rendre la vie, la santé, le bien le plus précieux de l'homme.

« Il est nécessaire, il est urgent d'installer pour ces malheureux un asile, où les soins de la médecine puissent les soulager ou les guérir. N'attendons pas ce résultat du gouvernement, qui, malgré sa bonne volonté, ne peut secourir tout le monde, ni créer un établissement hospitalier partout où il y a une douleur à alléger.

« Pour arriver à ce but, il suffit de la générosité des habitants de Corumbá et de l'aide des autorités. Que chacun concoure avec son obole, qu'on loue une maison, qu'on la prépare aussi bien que le permettent les circonstances, que l'on sollicite du gouvernement des médicaments, puisqu'il n'y en a pas assez dans les pharmacies, et ainsi se trouvera installé un hôpital modeste, mais destiné à rendre de grands services. Il n'y a que le premier pas de difficile; l'œuvre ne manquera pas ensuite de continuateurs et de protecteurs, car, malgré le positivisme du jour, la philanthropie et la bienfaisance ne sont pas encore des sentiments inconnus.

« Etablissons cette infirmerie. A défaut de la reconnaissance des hommes, ses fondateurs auront la satisfaction intime et précieuse d'avoir contribué au soulagement de tant d'infortunes, et à la préservation de plusieurs existences, et Dieu les bénira! »

Cet appel fut entendu. Le 24 du mois suivant fut inaugurée à Ladarió une infirmerie de vingt lits, sous l'invocation *Hospital de caridade San-João*.

La maison que l'on allait offrir à la province pour le service de l'instruction publique, remède des maux de l'âme, avait été, sur mes instances, destinée au soulagement des maux du corps. Malheureusement, cet utile établissement eut peu de durée : faute de ressources suffisantes, on fut obligé de le fermer, peu de mois après mon départ pour Rio-de-Janeiro.

Ses bienfaiteurs, réduits à leurs propres forces, sans aucune protection du gouvernement, et mal soutenus par une population naturellement apathique et indifférente, furent obligés de succomber sous l'effort.

Comme hommage à ces hommes de bien (le seul peut-être, hélas ! qui leur aura été rendu), signalons ici à la reconnaissance des gens de cœur les noms des plus dévoués d'entre eux : le major João Pedro Alves de Barros et Antonio Pedro Alves de Barros, propriétaires de la maison cédée, le Dr. José Joaquim Ramos Ferreira, João Gonçalves de Oliveira Freitas et le Dr. Raymundo de Sampaio.

Peu d'années après, la ville de Corumbá était revenue à ses conditions normales, et elle continue à jouir d'une grande réputation de salubrité, malgré les marais qui l'entourent.

Il en est de même de Cuyabá, de Lardario, et, dit-on, de San-Luiz de Cáceres, situé près des sources du Paraguay.

La cause en est que, dans les régions palustres, l'atmosphère des couches supérieures est moins dense, et plus pure ; et, par conséquent, très différente en principes vitaux de celle des couches inférieures, pour ainsi dire stagnantes, et qui ne sont pas renouvelées par les vents,

dont les courants ne s'établissent qu'à plusieurs mètres au-dessus du sol.

VII

Dans toute cette immense région américaine, il n'y a que deux saisons : la saison sèche et la saison des pluies. Celles-ci coïncident avec l'été, et commencent ordinairement en septembre ou octobre, pour finir en avril ou mai.

L'augmentation de la température du sol, la réfraction de la chaleur solaire, la grande quantité de vapeurs d'eau qui vont saturer les couches inférieures de l'atmosphère, produisent un manque d'équilibre entre la densité de ces couches et celle des couches supérieures ; il s'établit des courants dans le sens vertical et dans le sens horizontal, ceux-ci modifiant la température, selon la région d'où ils proviennent, ceux-là déterminant dans les couches supérieures la condensation des vapeurs, qui se liquéfient et donnent origine à des pluies prolongées. Ces pluies sont, avec la fonte des neiges dans les Andes, la cause des inondations.

Elles commencent par des averses torrentielles, mais de courte durée, comme il en tombe si souvent sous les latitudes intertropicales ; peu à peu elles deviennent plus fréquentes, et se continuent quelquefois, vers le milieu de l'été, pendant des semaines entières. C'est alors que les bas terrains à fond calcaire se saturent et se convertissent en lacs ; les fleuves et les rivières débordent, et, allant rejoindre ces lacs, forment de véritables mers d'eau douce, où l'on navigue dans toutes les directions, au-dessus des plaines inondées et de la cime des forêts submergées.

Là où des bandes de terre longues et étroites se trouvent bordées de forêts dont

le sol est un peu plus élevé, prennent naissance les *corixas*, qui diffèrent des *escoantes* (canaux d'écoulement) en ce qu'elles sont ordinairement permanentes : sortes de rivières, comme je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, sans sources, presque sans courant et sans embouchure.

En cette saison, on ne doit pas se risquer à entreprendre de longs voyages, même s'il ne pleut pas encore ou si les pluies sont peu fortes, car on voit tout à coup avec effroi, du jour au lendemain, s'inonder le terrain, bien que les hauteurs environnantes restent sèches et arides. Quelquefois, c'est le contraire qui arrive ; quoique les pluies tombent abondamment, elles sont rapidement absorbées. Ces deux faits opposés s'expliquent par le relief du sol et sa nature sablonneuse en beaucoup d'endroits ; l'eau s'y infiltre et, cherchant la pente, va sourdre à grande distance aux points moins élevés, tandis que, à la longue, les premières localités qui la reçoivent, à leur tour saturées, se transforment, non en lacs ou en marais, mais en océan de boue, où, en pleine saison pluvieuse, le voyageur ne trouve pas à étancher sa soif.

A l'époque de notre mission, jamais peut-être un psychromètre ou un udomètre n'avait été vu dans la province : on ne saurait donc indiquer avec exactitude l'humidité de l'atmosphère, ni la moyenne des pluies.

Pendant l'espace écoulé du mois de mai 1875 au mois de mars 1878, le nombre annuel moyen des jours de pluie a été de 135 ; en comparant ce nombre à celui des jours de pluie à Rio de Janeiro, à Pará, à Pernambuco, à Bahia et à San Paulo, on peut évaluer à 3 mètres, au

moins, la quantité d'eau qui tombe annuellement au Matto-Grosso.

Quant à l'humidité de l'atmosphère, elle varie naturellement avec les conditions hydrographiques et le relief du sol. Les observations manquant presque entièrement à ce sujet, je me bornerai à citer, d'après D'Alincourt, celles de la commission russe ayant pour chef le chevalier de Langsdorff, qui fit un voyage d'exploration au Brésil en 1827. A Cuyabá, que l'on peut considérer comme appartenant encore aux basses terres, malgré son élévation de 288 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'hygromètre marqua 95° comme maximum, et 46° comme minimum dans les mois de février et août ; et, sur le plateau, à Guimarães, du 2 avril au 13 Juin 1827, par un temps sec, 60° le matin, 50° à midi, et 58° le soir, en moyenne.

Le plateau de Guimarães a une altitude de 804,5 mètres.

Par le froid qui survint le 16 juin de la même année, où régna un épais brouillard, l'hygromètre s'éleva jusqu'à 97°.

Les vents les plus fréquents sont ceux du S. E. et du N. O. ; les premiers sont froids et font baisser rapidement la température ; les seconds l'élèvent et raréfient l'atmosphère. Les uns sont les bienvenus en été, quand ils ne produisent pas un refroidissement trop brusque, ce qui est fréquent ; les autres, bienfaisants pendant l'hiver, sont insupportables pendant la saison chaude.

VIII

Les orages sont nombreux en été, et amenés presque toujours par le vent du S. O., ou vent des *pampas* qui, en quel-

ques minutes, modifie tellement l'état de l'atmosphère, que le thermomètre saute brusquement de plusieurs degrés.

Les décharges électriques ne sont guère moins fréquentes sur le plateau que dans la plaine.

Si celui-là les attire par la nature métallique du terrain, elles sont provoquées, dans les basses terres, par la grande quantité de fer oligiste contenue dans les flancs des montagnes, la saturation hygrométrique de l'air, et l'abondance des forêts, véritables intermédiaires du fluide entre ces deux énormes piles d'électricité contraire : l'atmosphère et le sol.

Ce dernier a plus d'une fois ressenti de légères secousses. Les annales de la municipalité de Cuyabá citent un tremblement de terre survenu le 24 septembre 1747, et précédé comme d'un coup de tonnerre souterrain. Celles de la municipalité de Matto-Grosso en mentionnent un autre, qui dura deux minutes, à la date du 3 novembre 1786. Sur le mur d'un cachot du fort *Principe da Beira*, au bord du Guaporé, j'ai lu l'inscription suivante tracée par un prisonnier au moyen d'une pointe : « *Le dix-huit septembre, vers 2 heures du soir, la terre a tremblé.* 1832. »

On cite un autre tremblement de terre, qui eut lieu le 1^{er} octobre 1860 ; et nous-mêmes, à *Cambará*, propriété voisine du rio Paraguay, sentîmes le 26 juin 1876, à neuf heures et demie du soir, une brusque secousse dans nos hamacs, en même temps que de légers craquements se faisaient entendre dans le toit de la maison.

Le phénomène ne dura que l'espace de quelques secondes.

On est ordinairement averti de l'approche des orages. La température s'élève et l'air, que n'agite pas la plus légère brise, paraît de feu. Un vague effroi plane sur la nature. L'oreille inquiète et la queue

basse, les animaux domestiques se rapprochent de l'homme, comme pour lui demander sa protection ; les animaux sauvages s'enfuient chercher un refuge dans les forêts, les amphibiens se hâtent de plonger dans les eaux. Pas la cime d'un arbre ne remue ; dans leur morne immobilité, les bois semblent des masses de verdure subitement pétrifiées. Les oiseaux, devenus muets, vont se cacher dans leurs nids ou sous le feuillage ; les mouettes seules et quelques autres font retentir l'air pendant quelques instants de leurs cris lamentables. La respiration est de plus en plus difficile. Un silence solennel, troublé seulement par la voix des torrents, qui semble redoubler d'intensité, vous entoure de toutes parts et augmente votre anxiété.

Il est facile de reconnaître la quantité d'ozone dont est, en ces moments, chargée l'atmosphère. Les préparations d'iode de potassium destinées à mes malades accusaient alors, après une courte exposition à l'air, une différence de couleur, due sans doute à l'affinité de l'oxygène électrisé pour l'iode.

Cependant, le ciel ne présente pas encore un nuage, mais les rayons du soleil percent avec peine un voile de vapeurs plombées. Bientôt, un épais nimbus surgit à l'horizon, du côté du S. ou du S. O., et l'on entend le roulement lointain du tonnerre. Les éclairs traversent l'espace, à chaque instant plus fréquents, les nuages envahissent le ciel, et l'orage éclate avec furie. La température descend rapidement. Une brise, ordinairement du sud, s'élève, et se transforme peu à peu en un violent ouragan.

C'est alors que la pluie commence à tomber, d'abord par larges gouttes espacées, puis en averse diluvienne, précédée de grêlons, et menaçant de submerger la nature.

Une demi-heure plus tard, le soleil a repris toute sa splendeur, le ciel est redevenu limpide et serein ; une fraîche brise incline doucement le feuillage, la nature est souriante ; les oiseaux, secouant leurs ailes mouillées, se remettent à chanter, les animaux se montrent joyeux, et l'homme se sent à l'aise. Tout respire avec plus de vie ; il ne reste, comme traces de l'orage, que les herbes affaissées, les branches ployées, et le mugissement des cours d'eau gonflés par la pluie, qui s'apaise lentement à mesure qu'ils rentrent dans leur lit naturel.

Quelques heures après, rien ne décèle le phénomène qui vient de se passer.

IX

Dans les régions sèches du plateau, le climat est fort chaud en été et froid en hiver. On y observe presque tous les ans des gelées blanches, funestes à l'agriculture, déjà si peu florissante, de ces contrées, et qui surviennent, tantôt aux mois de juillet et d'août, tantôt, mais moins fréquemment, en juin et en septembre.

Les refroidissements brusques de température, ou *friagens*, sont plus communs et arrivent même au fort de l'été. Alexandre Ferreira en cite de survenus pendant les mois de mars, avril, mai et juin : le premier eut lieu le 18 mars, alors qu'il voyageait sur le bas Madeira ; le second, qui dura du 6 au 14 avril, fut observé au rapide de *Ribeirão*, sur le haut Madeira ; le troisième, dans les derniers jours de mai, sur le Mamoré, fut si sensible que les rameurs indiens de sa pirogue, incapables de manœuvrer leurs avirons, durent débarquer pour aller se réchauffer à un brasier ; le quatrième, le plus fort, le 28 juin, à *Principe da Beira* ; le cinquième, à la fin de son voyage sur le Guaporé ; et

le sixième, au village de *Lavrinhas*, entre ce dernier fleuve et le rio Paraguay.

Les *friagens* embrassent quelquefois de vastes zones. Celui de 1768 s'étendit à tout le plateau central du Brésil, jusqu'aux districts les plus septentrionaux de Goyaz. Au mois de juillet de cette année, il gela à *Bagagem*, et la plupart des cours d'eau peu profonds, entre autres, l'Allemão, le Sant'Anna et le Flores, affluents du rio Anicuns, se couvrirent d'une couche de glace de quelques millimètres d'épaisseur. Dans le haut Araguaya, beaucoup de *bótos* (dauphins) périrent de froid, et, s'il faut en croire la tradition, un grand nombre de poissons perdirent complètement la vue !

Quelques-uns de ces *friagens* occasionnent même des accidents mortels chez l'homme. On cite celui de 1822, dont furent victimes plus de vingt nègres récemment importés, dans la vallée du rio Manso, sur le point le plus élevé du plateau.

Tandis que le thermomètre offre de si grandes oscillations, le baromètre est plus fixe. Pendant l'été, sa variation diurne est due seulement à l'excès de chaleur, et ne dépasse pas cinq à six millimètres. Dans les années de 1875 à 1878, la moyenne barométrique générale dans la région basse a été de 761^{mm},69 ; et la plus grande hauteur observée, de 772^{mm},13.

Les écarts entre la température à l'ombre et la température au soleil sont considérables, sans être toutefois aussi grands que ceux que j'ai observés dans la république du Paraguay.

Le matin, la chaleur est habituellement de 4° à 6° C. moins forte qu'à midi, et elle va augmentant jusqu'à quatre heures ou quatre heures et demie du soir. Mais il y a des exceptions assez fréquentes. Ainsi, le 28 mai 1875, le thermomètre monta de 16° de 9 heures du matin à

1 heure de l'après midi ; et, le 3 juillet de la même année, de plus de 13°, de 7 heures du matin à 4 heures du soir. Des variations presque aussi fortes furent observées le 18 août 1876, le 16, le 20 et le 24 juin 1877.

Le minimum a lieu normalement vers minuit.

Les plus anciennes observations thermométriques dont j'ai connaissance ont été prises par les astronomes Francisco José Lacerda de Almeida et Antonio Pires da Silva Pontes, membres de la commission de limites de 1782, du 5 février au 4 août de la même année.

D'après une lettre du capitaine général Luiz de Albuquerque au ministre Martinho de Mello e Castro, datée du 11 août 1782¹, la plus forte température fut observée le 10 avril, avec 24° 72° Réaumur (30° 9 C.), et la plus basse, de 11° (13° 75 C.), « très sensible au corps », le 6 juillet. Le maximum barométrique eut lieu les 6, 7 et 8 juillet, où le mercure s'éleva à 28 pouces et 4 lignes dans le *pied du Rhin*, instrument alors en usage, et le minimum, le 4 du même mois, où il descendit à 26 pouces et dix lignes.

« Habituellement », dit Rodrigues Ferreira, « le thermomètre Réaumur, dans une maison couverte de tuiles, — où la température est, à peu de chose près, la même qu'en plein air —, marque de 23° 5 à 24° (29° 3 et 30° C.) de midi à une heure du soir. La moindre chaleur observée a été de 9° (11° 25 C.). Dans les jours de *friagem*, le thermomètre marque ordinairement 13°, 12° et 11° 5 Réaumur. La variation de l'aiguille magnétique fut plus grande au mois de mars 1790 qu'elle ne l'avait été

dans les six années précédentes ; en effet, elle passa de 9° 55 à 10° N. E. »

Un fait que j'ai observé au Matto-Grosso et vérifié en d'autres points du Brésil, ainsi que nombre de personnes, c'est que parfois la chaleur paraît excessive et très incommode lorsque le thermomètre est relativement bas. Ainsi à Rio-de-Janeiro, il arrive qu'on souffre beaucoup plus du chaud, pendant les mois d'été, avec une température de 26° et 27° C., que lorsque le thermomètre marque 30° ou même 31°. Par contre, les matinées semblent souvent fraîches avec 26° ou 26° 5 C.

L'altitude du plateau central, qui atteint quelquefois 1,000 mètres, y rend la température de 4° à 5° C. plus basse que dans la plaine. La diathermanéité de l'atmosphère compense dans une grande partie du territoire la réfraction de la chaleur solaire. Le sol de ce plateau est généralement aride, et porte une végétation rabougrie ; on n'y trouve l'opulence de la flore tropicale que dans le voisinage des cours d'eau. Certains arbres sont caractéristiques de ces régions : tels sont les *mangabeiras* (*Hancornia speciosa*) et les *cajueiros* (*Anacardium occidentale*) nains. J'ai vu de ces derniers qui avaient à peine vingt-cinq centimètres de hauteur, et dont les fruits, aussi gros que les fruits d'acajou ordinaire, touchaient le sol. Les habitants du pays prétendent que ces arbres ne sont que les rameaux supérieurs d'arbres d'acajou communs, dont le tronc est enfoui, comme les montagnes de la région, dans les couches d'alluvion qui forment le plateau, tandis que sur ses flancs dénudés, ils montrent leurs dimensions naturelles.

¹ Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Rio-de-Janeiro.

X

Corumbá, où j'ai séjourné à plusieurs reprises pendant six mois, présente de brusques écarts de température. Durant l'hiver, les brises du Nord échauffent quelquefois tout à coup l'atmosphère, et, au cœur de l'été, on est surpris de se sentir frissonner sous le vent froid du Sud.

Pour en donner quelques exemples, le 13 juin 1875, à midi, le thermomètre centigrade marquait 23°; à onze heures du soir, il marquait seulement 11°; et à 2 heures du matin du 14 juin, il descendit jusqu'à 7°5, cela dans une maison fermée¹.

Les matinées sont souvent chaudes : le 12 juin 1875, j'observai 23°12 à six heures du matin, et 21°48 à la même heure du jour suivant. Mais, le 14, le thermomètre descendit à 10°25, et resta bas toute la journée.

Corumbá est situé sous la latitude de 18° 59' 38" 30 S., c'est-à-dire à près de cinq degrés N. de Rio-de-Janeiro (22° 54' 24"), où cependant l'amplitude des oscillations thermométriques est beaucoup moins grande, et à l'altitude de 121 mètres au dessus du niveau de la mer.

Les brusques variations de température sont également fréquentes dans toute la vallée du haut Paraguay. Le 21 octobre 1875, au port de Descalvado, sur ce fleuve, le thermomètre marquait 28° à 6 heures du matin ; à 2 heures de l'après midi, il était monté jusqu'à 39°2, quand il survint inespérément une violente tempête du S.O., accompagnée de grêle projetée à un angle d'environ 35°. Le mercure de l'instrument descendit immédiatement à 18°7, et n'indiquait plus que 15°7 à 8 heures du soir.

¹ Le 18 juin 1881, d'après l'*Iniciador*, journal de cette ville, la température fut de 34° C. à l'ombre ; de 30° le 19 ; de 16° le 20 ; de 14° le 21 ; et 11° dans la nuit du même jour.

A Assomption, capitale de la république du Paraguay, la moyenne de la température, du 15 au 24 mai 1875, fut de 16° 16 ; le 25 du même mois, elle monta subitement à 23° le matin, à 30° à 2 heures du soir, et à 32°5 à minuit, et resta à peu près stationnaire jusqu'au 27, où elle était de 31° 12 à 7 heures du matin. Mais à 10 heures du matin du même jour, elle avait baissé de 4°. Je dois cette dernière observation, ainsi que beaucoup d'autres, à mon frère, le général Hermes da Fonseca, qui s'est occupé pendant plusieurs années de recueillir des données sur la climatologie du Matto-Grosso.

Pendant la même année de 1875, la plus haute température observée sur le bord du Paraguay, fut celle de 39°2 que j'ai citée plus haut, l'après-midi du 21 octobre. La plus basse fut celle de 7° 5, à deux heures du matin du 14 juin. Sur le rio Cuyabá, le 19 du même mois, et au fort de l'hiver, le thermomètre s'éleva à 35° à 2 heures du soir, soit 13°75 de plus qu'il ne marquait à 6 heures du matin ; à 10 heures du soir, il avait baissé de 7° 5. Le 25 septembre, à 1 heure du soir, il atteignit 34° 38.

En 1876, la plus forte température observée dans la ville de Cuyabá fut celle de 34° 37 à deux heures du soir du 24 décembre, avant un orage du S. O. La plus basse fut de 7°5, le 18 août, à 8 heures du soir.

La température moyenne de cette ville, après les observations de Hermes, a été de 25° 7 C. en 1876, et de 26° en 1877.

Ces données s'accordent très sensiblement avec les observations effectuées par M. Augusto Carsten pendant les années 1884-1887.

Cuyabá est sous la latitude de 15° 16' S.

Près de la *corixa das Mercês*, sous le parallèle 16°12'23" S., entre les bornes de

limite de Bôa-Vista et de Quatro-Irmãos, le thermomètre descendit à 0°, dans la matinée du 20 août. Les lagunes et les flaques d'eau des prairies se couvrirent d'une couche de glace qui, à huit heures du matin, alors que le thermomètre était déjà remonté à 6° 75, conservait plus d'un millimètre d'épaisseur, et toute la plaine était recouverte d'un blanc linceul de gelée.

En 1877, les températures les plus élevées constatées ont été de 35° 6 à 1 heure de l'après-midi du 23 septembre, et de 35° le 25 juin et le 6 octobre, à 3 heures du soir. La plus basse a été de 12° 5, le 15 juin, à 7 heures du matin.

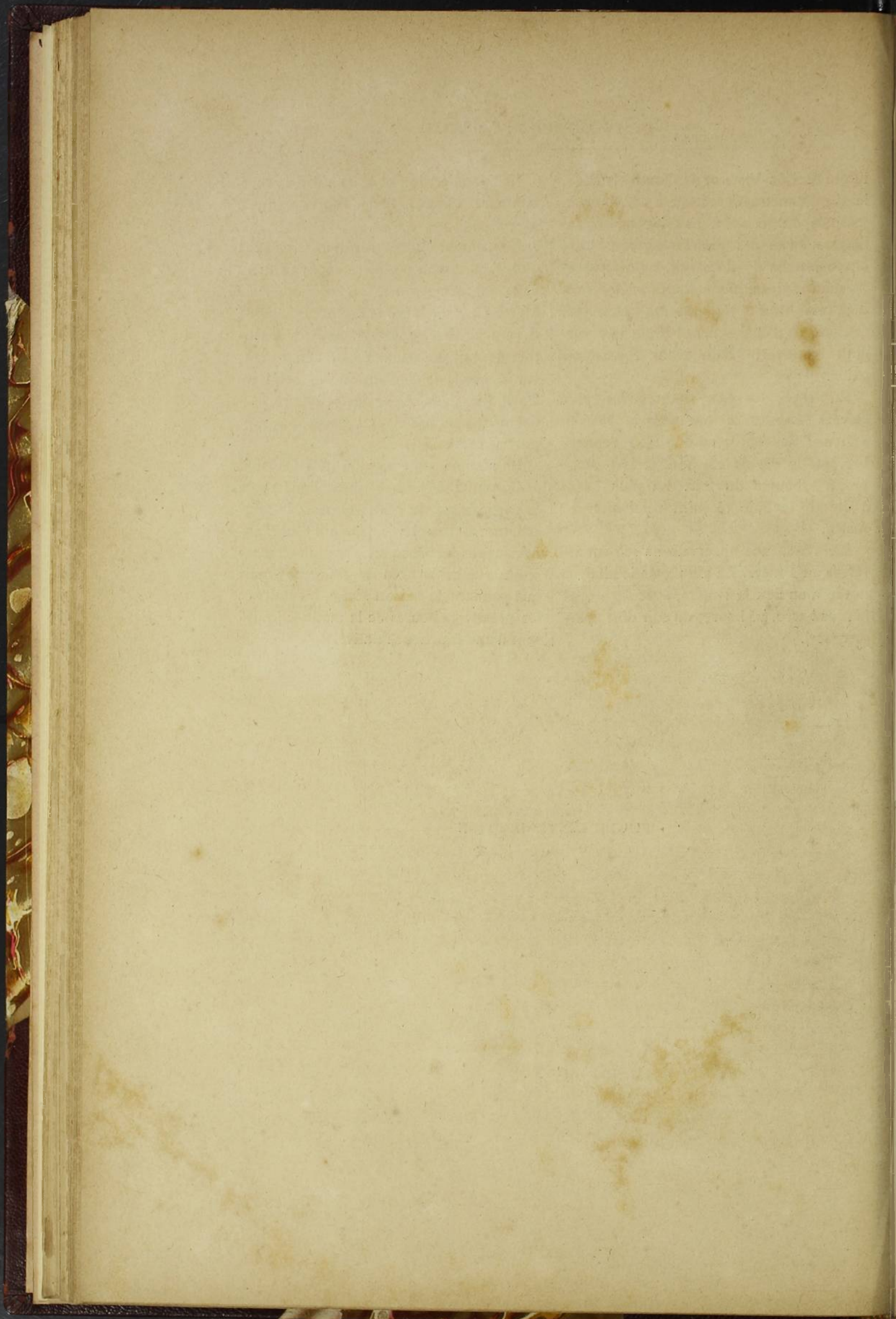
En 1878, nos observations se sont arrêtées au 2 mars. La plus grande chaleur notée a eu lieu le 1 mars, avec 34° 27, et la plus basse, à 5 heures du soir du 14 janvier (25°).

Le 6 janvier, le 7 et le 8 février, le thermomètre s'éleva, dans l'après-midi, à 33° 75'.

En comparant ces résultats avec ceux que l'on connaît pour les pays situées dans la même zone, on voit que, au Matto-Grosso, la zone isothère s'éloigne davantage des lignes isochimènes et isothermes qui, des deux côtés du continent, sur le bord de l'Atlantique et celui du Pacifique, passent par des points respectivement plus bas et plus élevés, par rapport aux latitudes.

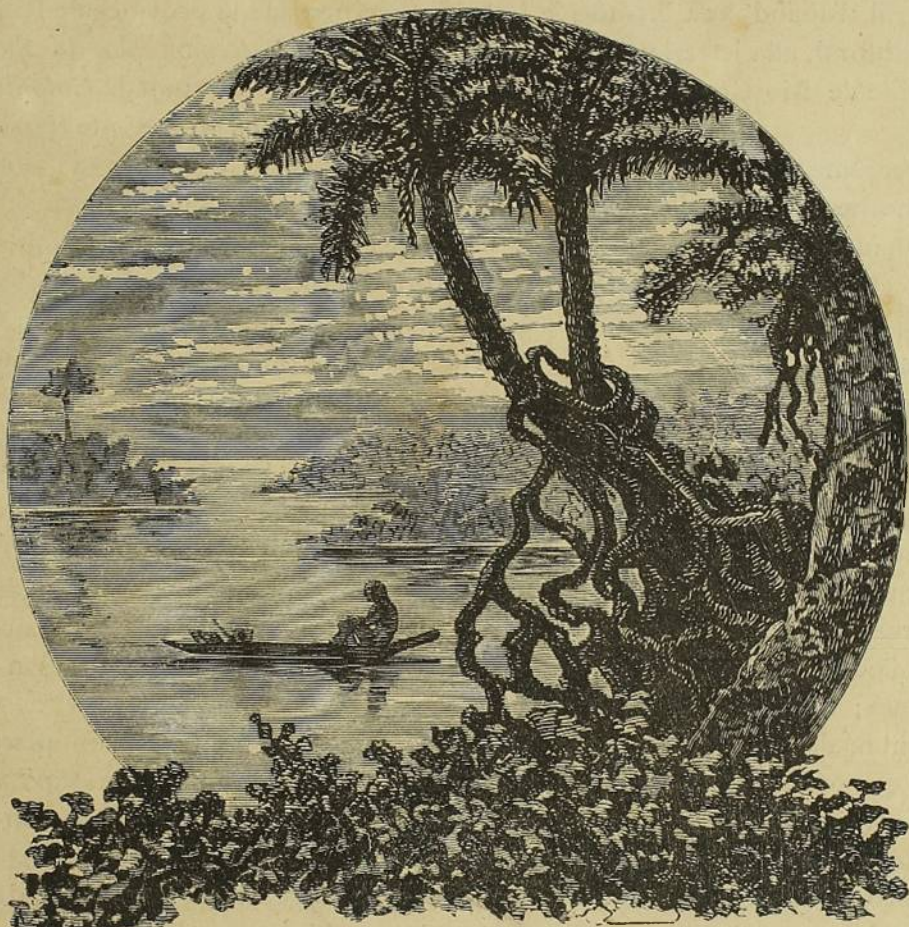
En résumé, on peut dire qu'à Cuyabá, à Corumbá et probablement dans toute la partie basse du Matto-Grosso, la température est très élevée, pendant toute l'année, avec de brusques refroidissements connus sous le nom de *friagens*; mais que pendant la saison sèche, les nuits et les premières heures de la matinée jouissent d'une fraîcheur relative.

FIN DE L'INTRODUCTION



PREMIÈRE PARTIE

Itinéraire de Rio-de-Janeiro à la ville de Matto-Grosso



CHAPITRE I

DE RIO-DE-JANEIRO AU RIO APA

I

Nous partîmes de Rio-de-Janeiro dans la soirée du 1^{er} mai 1875, à bord du transport de

Voyage autour do Brésil.

nie, depuis général vicomte de Maracajú, le même qui avait si bien dirigé les travaux de délimitation avec la république du Paraguay.

Le 3 mai, à cinq heures et demie du soir, nous passions devant l'île de Anható-

guerre *Madeira*, mis au service de la commission chargée de déterminer les limites du Brésil et de la Bolivie. Cette commission se composait de huit membres: deux officiers du génie, deux officiers d'état-major, un officier de marine, un pharmacien et un médecin, sous les ordres du distingué colonel du gé-

merim, et à six, nous jetions l'ancre pour 24 heures dans le port de Desterro, l'ancien *Jururé-mirim* des indigènes. Trois jours plus tard, vers la même heure, nous dépassions la ville orientale de Maldonado, d'origine brésilienne. Ce fut le brigadier-général José da Silva Paes qui fonda en cet endroit le premier établissement, en revenant d'apporter des renforts à la Colonie de Sacramento, mais, trouvant la côte peu abritée et sujette à de violents *pamperos*, il l'abandonna bientôt, et, remontant le littoral, alla jeter les fondements de la ville de Rio-Grande, le 19 février 1737¹.

Le 6, nous aperçûmes le *cerro* de Montevideo, petit morne conique d'environ 150 mètres de hauteur, la seule colline de cette région, et à laquelle la ville doit son nom. A sept heures et demie, nous mouillions dans le port, au delà des balises.

Montevideo doit son origine au baraquement, établi en 1723 par le mestre de camp Manoel de Freitas da Fonseca, d'après les instructions de Ayres de Saldanha, gouverneur de Rio-de-Janeiro. Dès 1702, le gouvernement portugais avait donné l'ordre d'occuper ce point d'une façon permanente; ce ne fut, toutefois, que le 27 novembre de l'année mentionnée plus haut, que Manoel de Freitas, à la tête de deux cents et quelques hommes de Rio-de-Janeiro, de San-Paulo, de Bahia et de Pernambuco, y éleva une redoute avec dix esplanades et un baraquement de dix-huit cabanes. Trois ans plus tard, le gouverneur de Buenos-Ayres, D. Bruno de Zavala, délogea les portugais, et installa à leur place vingt familles des îles Canaries².

¹ *Annaes da provincia de San-Pedro*, par le vicomte de San-Leopoldo.

² *Ensaio de la Hist. civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*, por D. Greg. Funes.

Le 13, à sept heures du soir, le *Madeira* leva l'ancre, et à neuf heures trois quarts, nous voyions disparaître à l'horizon, paraissant plonger dans les eaux, les dernières lumières de la gracieuse sultane de la Plata.

Le lendemain de grand matin, nous passions devant l'emplacement du village fondé, le 1^{er} janvier 1680, selon les uns, en 1678, selon Charlevoix et Southey, dans l'île de San-Gabriel, par D. Manoel Lobo, gouverneur de la province de Rio-de-Janeiro et de la *Repartição do Sul* (Région du Sud), sous le nom de *Colonia do Santissimo-Sacramento*. Cette position, destinée, dans la pensée de son fondateur, à marquer la limite extrême S. des possessions portugaises, fut attaquée par surprise le 6 août 1680, et emportée après une vive résistance, par l'espagnol José de Garro. Presque tous ses défenseurs, cent quatre-vingt-dix sur deux cents, avaient péri dans la lutte. Lobo fut emmené prisonnier à Lima, où il mourut¹.

Peu après, nous apercevions la localité où Juan Romero essaya de fonder en 1555, avec une centaine de soldats, le village de San-Juan sur les bords du ruisseau San-Salvador de Cabot, aujourd'hui rio San-Juan.

Le jour suivant, à dix heures un quart du matin, nous doublions l'île de *Martin Garcia* (34° 10' 53" 42 Lat. S.), ainsi nommée par Sébastien Cabot en l'honneur de son pilote. Les argentins s'occupaient de la fortifier, oubliant que le canal d'*Inferno*, en dépit de son nom, offre un passage assez large pour se tenir hors de portée de leurs fameuses batteries Krupp.

A onze heures, nous passions l'embouchure de l'Iguassú et entrions dans l'immense fleuve Paraná.

¹ La *Colonia do Sacramento* fut depuis l'objet de longues guerres entre le Portugal et l'Espagne.

II

Le 15, nous passâmes en vue de *Tonelero*, théâtre du premier exploit de notre marine sous le règne de Don Pedro II ; c'est là que Greenfell, avec une escadre de huit navires, comprenant la frégate *Affonso*, la corvette *Recife*, les canonnières *Pedro II* et *Don Pedro*, à vapeur ; les corvettes à voile *Dona Francisca* et *União* et le brick *Calliope*, força, le 17 décembre 1851, la position défendue par 9.000 hommes et 16 pièces d'artillerie, sous les ordres de Mansilla, lieutenant de Rosas, et son émule en cruauté.

Le lendemain, à trois heures du matin, un brouillard intense qui couvrait le fleuve nous obligea à jeter l'ancre près du village de San-Nicolas. Je rappellerai à cette occasion que notre navire était dirigé par Gustavini, le pilote de la frégate *Amazonas* à la bataille de Riachuelo ; *le roi des pilotes*, selon l'expression de l'amiral Barroso, le héros de cette journée, la plus glorieuse de la marine brésilienne.

Reprenant notre route à six heures du matin, nous étions, à neuf heures et demie, en vue de l'estancia de *San-Pedro*, charmante habitation ressemblant à un château, située sur un promontoire de la rive droite du fleuve et visible pendant cinquante kilomètres.

Deux heures après, nous arrivions à Rosario, où le *Madeira* s'arrêta sans jeter l'ancre, seulement le temps nécessaire pour recevoir des vivres. Rosario est situé, selon Dugraty, par 34° 23' 25" Lat. S. et 59° 39' 11" Long. O. du méridien de Paris. Cette jolie petite ville, qui paraît destinée à un bel avenir, n'était, avant la guerre du Paraguay, qu'une misérable bourgade.

Une demi-heure nous suffit pour dépasser le village de San-Lourenço, et à quatre heures du soir, nous laissions derrière

nous l'embouchure du Carcaranha, près de laquelle on dit que fut massacré par les indiens João de Garay, le fondateur de la province espagnole de la Plata.

Le 16, dimanche de la Pentecôte, à sept heures du matin, nous apercevons les hauteurs de la petite ville de Santa-Fé, fondée par Juan de Garay, vers 1572 ou 1573, sous le nom de *Santa-Fé de la Vera-Cruz*, en face de l'embouchure du Salado. Douze kilomètres plus haut, sur la rive gauche, se trouve Paraná, bâti sur une colline qui borde le fleuve, par 2° 43' 30" Lat S. et 62° 56' 25" Long. O. du méridien de Paris.

Après deux heures de marche, nous arrivons au point où est immergé le fil télégraphique du Chili. En cet endroit, la nappe d'eau s'étend sur une largeur de plus de quatre kilomètres ; mais le chenal est si étroit et offre de telles sinuosités qu'il est rare qu'un navire de fort tonnage puisse y passer sans toucher les bancs de sable. On nous dit que Gustavini est le seul pilote qui ait réussi, depuis plusieurs années, à éviter cet accident.

Peu après midi, les vigies signalent un grand vapeur brésilien qui descend le fleuve. C'est le transport de guerre *Inhau-ma*, qui vient d'Assomption et ramène une partie du corps d'occupation de la république du Paraguay, et son chef, le maréchal de camp baron de Jaguarão.

A cinq heures et demie du soir, nous communiquons avec le *Jaurú*, petit vapeur de la compagnie de navigation de Cuyabá. A six heures, nous laissons à notre droite l'estancia de Santa-Helena, et à sept, nous nous arrêtons à une autre estancia, près de Arroyo-Secco, sur la même rive, pour acheter des vivres. Après des recherches inutiles, nous allons en prendre au vil-

lage de La Paz, où nous mouillons à dix heures trois quarts.

Le lendemain, à sept heures, nous levons l'ancre. A onze heures, nous dépassons l'île Garibaldi, et, à trois heures et demie du soir, nous laissons à droite Esquina, village situé dans la province argentine de Corrientes et à l'embouchure de la rivière de même nom, sur la rive gauche. A huit heures, nous jetons l'ancre près de San-Lourenço.

Le 18, notre transport se remet en marche à la même heure que la veille, mais un fort brouillard nous force bientôt à nous arrêter pendant trente minutes. A onze heures du matin, nous passons devant le village de Goya, connu par ses grands fromages, d'assez mauvaise qualité, et, une heure plus tard, nous sommes en vue du *Rincon del Soto*, bel établissement agricole offrant l'aspect d'une immense prairie parsemée de bouquets d'orangers et de blanches maisonnettes. Il occupe une colline ondulée ou *lombada*, sur la pente de laquelle un *umbú*, urticée gigantesque, ombrage l'ancienne habitation de *Soto*, son fondateur. Un peu plus haut, on aperçoit la demeure de son propriétaire actuel. Un petit bourg s'est formé au pied de la colline, sur la rive du fleuve.

A trois heures du soir, nous passons les berges de *Cuevas*, passage forcé par l'escadre brésilienne le 12 août 1865, malgré les 42 pièces d'artillerie du 3^{ème} régiment d'artillerie à cheval du Paraguay qui le défendaient, sous les ordres de Bruguez, soutenues par l'infanterie du 36^{ème} de ligne, commandée par le major Aquino. Ce fut la répétition du fait d'armes de *Mercedes*.

A *Cuevas* comme à *Mercedes*, le fleuve est étroit et ses berges élevées, et le chenal court le long de la rive.

En parlant de ce combat de *Cuevas*, la presse de Buenos-Ayres, avec son em-

phase connue, en réclama presque tout l'honneur pour l'escadre argentine qui n'y fut représentée que par une goëlette à vapeur, *El Guardia Nacional*, portant un modeste armement.

A cinq heures et demie, nous apercevons le village de *Bella-Vista*.

Le 19, à une heure du matin, par un épais brouillard, nous mouillons près des berges de *Mercedes*. L'ancre est levée à six heures; à dix heures, nous doublons une petite île, et nous voici sur le théâtre de la première bataille navale de l'Amérique, celle de *Riachuelo*, où l'escadre paraguayenne, sous les ordres du capitaine Meza, fut battue et presque entièrement détruite, et son chef fait prisonnier; victoire due principalement à la fameuse et hardie manœuvre du vaisseau amiral brésilien *Amazonas* qui, opérant comme un bélier, coula trois vapeurs ennemis. Cette manœuvre, dont on ne croyait jusqu'alors capables que les cuirassés, fut peu après répétée par Tegethoff, à la bataille de *Lissa*.

Quarante minutes plus tard, nous sommes en face de la ville de *Corrientes*, fondée en 1588 par Affonso Veras, et connue primitivement sous le nom de *cidade de Juan-de-Veras*, qu'il lui donna en honneur de son oncle, Juan de Torres de Veras y Aragon, gouverneur du Paraguay. *Corrientes* est situé par 27° 27' 31" Lat. S. et 60° 15' 15" Long. O. du méridien de Paris.

A midi, nous apercevons le haut *Paraná* et l'île de *Redempção* ou *Cabrita*, les ports de *Santa-Rosa* et d'*Arandas*, sur la rive argentine; ceux d'*Itapirú* et de *Passo da Patria*, sur la rive paraguayenne, et les *Tres-Boccas*, où stationnait le cuirassé brésilien *Mariç e Barros*.

Quelques minutes après, nous entrons dans les eaux du Paraguay.

III

Quelle multitude de souvenirs, les uns agréables, les autres douloureux, réveille en nous la vue de ces lieux, qui furent le théâtre de tant de périls et de tant de gloires, dans cette épopée sanglante qui s'appelle la guerre du Paraguay !

Nous commençons à lire les pages les plus brillantes de son histoire : *Itapirú* et le passage du Paraná, les premiers de cette série de glorieux exploits qui firent d'Osorio l'idole de ses soldats et lui valurent, encore en vie, le surnom de *Légendaire*¹, et *Redempção*, où notre armée reçut le baptême du feu, appelée aussi *Cabrita*², comme je l'ai dit plus haut, du nom de son héroïque défenseur.

Nous nous arrêtons quelques minutes au port de Cerrito, où flotte encore le pavillon brésilien. Mais il ne reste plus de l'arsenal bien garni que nous avions établi à ce point que quatre canons en batterie et une pyramide de boulets. L'île de Cerrito est située par 27° 17' 32" Lat. S. et 60° 41' 50" Long. O. du méridien de Paris.

Nous reprenons notre marche. A mesure que nous avançons, des localités historiques se déroulent devant nos yeux.

Il est une heure dix de l'après-midi. Nous voici en face du point de débarquement de Osorio, le 16 avril : — opéra-

¹ Le général Manoel Luiz Osorio, depuis marquis du Herval, fut un des héros de la guerre du Paraguay. C'est lui qui fit passer deux divisions brésiliennes sur le territoire ennemi, le 16 avril 1866, en traversant le Paraná, au point appelé *Passo da Patria*.

Le major Deodoro da Fonseca, frère de l'auteur et depuis maréchal et président de la République brésilienne, fut le premier officier, après le général en chef, qui mit le pied sur le sol paraguayen. Il commandait à cette époque le 2^{me} bataillon de volontaires

Osorio mourut à Rio-de-Janeiro, le 4 octobre 1879 (*Docteur Pires de Almeida*).

² Le lieutenant-colonel Cabrita, tué à l'île *Redempção*, qu'il avait occupée sur l'ordre du général Osorio.

tion brillante et hardie qui transporta une armée à travers une immense nappe d'eau. Puis nous apercevons la *lagoa Serena* et la *lagoa Pires*, témoins de tant d'événements du siège de Humaitá.

A deux heures et un quart, nous passons les berges de *Curusú* et pouvons distinguer, entre la rive et l'île das Palmas, les débris de l'*Eponina*, vapeur-hôpital rempli de cholériques, qui fut la proie d'un incendie, le 6 janvier 1867. Plusieurs malades ne purent être arrachés aux flammes. Nous suivons la gauche de l'île, près de l'endroit où coula, le 3 septembre 1866, le jour même de la prise de Curusú, le cuirassé *Rio-de-Janeiro*, sous l'explosion de torpilles. Le brave Gustavini a gravé le nom de ce navire sur un arbre de la rive droite du fleuve.

On distingue encore les restes du fort de Curusú, qui rappellent l'héroïsme de Porto-Alegre et la tenacité invincible d'Argolo¹. C'est là que reçurent le baptême du feu mes deux frères, Hippolyte et Affonso, tombés glorieusement, dix-neuf jours plus tard, dans les retranchements de *Curupaity*.

Ces retranchements, dont la vue ravive dans mon cœur de douloureux souvenirs, sont encore debout. A deux heures et demie, nous passons devant eux, et nous voyons se développer les belles plaines du même nom, maintenant désertes et silencieuses, vaste nécropole qui fut autrefois le théâtre de tant de luttes et où tonnait sans relâche l'artillerie.

Voici, sur la rive gauche, *Accampamento de Gurjão*, ou le Campement du général Gurjão, officier d'une modestie et d'une affabilité aussi rares que son mérite. L'his-

¹ Le général baron de Porto-Alegre emporta le fort de Curusú le 3 septembre 1866, après un bombardement de deux jours.

Le général Alexandre Gomes de Argolo Ferrão, vicomte de Itaparica, fut un des héros de la guerre du Paraguay.

toire a conservé le cri sublime qu'il poussa en voyant ses soldats faiblir dans les défilés de *Itororó* : — *Vous allez voir comment meurt un général !*

Il existait encore sur ce point, à l'époque de mon voyage, des traces de notre chemin de fer stratégique, qui comptait 7.612 mètres d'extension.

A deux heures quarante minutes, nous sommes en face de la fameuse position de *Humaitá*, située à un coude étroit du fleuve, d'où l'on aperçoit une grande étendue de son cours en aval et en amont. Ancien presidio, fondé, comme celui de *Curupaity*, par Don Pedro de Melo Portugal y Villena, gouverneur du Paraguay, dans le but d'empêcher les déprédations des indiens du Chaco, *Humaitá* devint sous Carlos Lopes la barrière du Paraguay, que personne ne pouvait franchir sans sa permission. Son fils Solano Lopes en augmenta l'artillerie, sema de torpilles et barra par sept chaînes le fleuve qui coule à ses pieds, et crut en avoir fait un boulevard inexpugnable ¹.

C'est dans cette forteresse que se réfugièrent les débris de son armée après la défaite de *Tuyuty* (24 mai 1866) ; c'est là que le dictateur établit sa deuxième base d'opération ; et c'est vers ce point que convergèrent, pendant deux ans, tous les efforts des armées alliées. La possession de *Humaitá* coûta plus de quarante combats.

Dix minutes plus tard, nous apercevons d'un côté les ruines de la redoute paraguayenne *Establecimiento*, et de l'autre côte, sur la rive droite, celles de notre campement du Chaco. C'est en cet

¹ L'armement de *Humaitá* se composait de 21 canons de bronze et de 126 canons de fer, lisses ou rayés, et de 32 obusiers ou mortiers en fer ou en bronze, sans compter les armes portatives. Le matériel que contenait la forteresse était immense.

Humaitá est situé, d'après Bossi, par 27° 30' Lat. S. et 61° 2' Long. O. du méridien de Paris.

endroit que se rendit, le 25 août 1868, le vaillant lieutenant-colonel Hipolito Martinez, commandant de *Humaitá*, réduit à capituler après avoir en vain essayé de rompre les lignes d'investissement, et lorsque les défenseurs de la place n'avaient plus de vivres.

Nos officiers traitèrent le vaincu avec les égards dus au courage malheureux. Le cruel Lopes, au contraire, à la nouvelle de la capitulation, livra la jeune femme et les belles-sœurs de Martinez à la brutalité de ses soldats, qui les tuèrent ensuite à coups de lance.

IV

A trois heures dix minutes, nous dépassons le *Guaycurú*, un quart de heure plus tard le *Timbó*, et ensuite le *Laureles*, affluent de la rive droite, dont les bords ont bu le sang de tant de braves. A quatre heures et demie, nous sommes en face du *Tayi*, près duquel se distinguaient encore les restes du fort *San-Gabriel* et les retranchements élevés par *Argolo*.

Une demi-heure après, nous laissons à notre gauche l'embouchure du *Tarija* ou *rio Vermelho*, et nous nous trouvons en face de la jolie petite ville de *Pilar*, qui ressemble à un vaste verger parsemé de maisons.

Pilar, selon *Dugraty*, est à près de cent mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, et situé par 26° 51' 9" Lat. S. et 60° 48' 49" Long. O. du méridien de Paris.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous passons *Taquara* ; à neuf heures dix minutes, l'embouchure du *Tebicuary*, et, quarante-cinq minutes plus tard, la berge

de San-Fernando, tristement célèbre par l'horrible massacre des meilleurs d'entre les partisans de Lopes, exécuté par les ordres du dictateur, le 24 août 1868 et les jours suivants, pour punir une prétendue conspiration. Leurs corps furent entassés dans deux grandes fosses, dont l'une, mal comblée, laissait encore voir quelques jours après, lorsque les troupes brésiliennes eurent enlevé la position, les cadavres de seize chefs ou notables, parmi lesquels Bruguez, Barrios, Allen, Caminos, Berges, et les orientaux (citoyens de la république de l'Uruguay) Carrera et Rodrigues.

Plus loin, dans les bois, furent trouvés en tas des corps gisants sur le sol. Un certain nombre étaient pendus aux arbres. A partir de ce point jusqu'à Assomption, la route que suivit notre armée était jonchée de cadavres criblés de coups de lance. C'étaient, comme on le sut plus tard, les corps des soldats paraguayens que la fatigue, les blessures ou la maladie forçaient de rester en arrière, et auxquels leurs compagnons donnaient le coup de grâce.

Le 20, au point du jour, nous dépassons Villa-Franca, qui a remplacé Remolinos, bâti en 1778 par le gouverneur Pedro de Melo Portugal, le fondateur des presidios de Humaitá et de Curupaity. Il y fit établir par Pedro Zaballos une réduction d'indiens *mbocavis*. Remolinos, qui a été emporté en 1825 par une crue du fleuve, se trouvait situé neuf kilomètres au-dessus de Villa-Franca, dont la position géographique est, selon Dugraty, par 26° 18' 41" Lat. S. et 60° 29' 53" Long. O. du méridien de Paris.

A six heures du matin, nous dépassons Mercedes. A huit heures, nous commen-

çons à apercevoir au loin, vers l'E. N. E., *Lomas Valentinas*, théâtre des derniers combats de 1868 (21-27 décembre), et terme de la campagne de Caxias¹. A neuf heures et demie, nous arrivons à Santa-Rosa, et, à dix heures et quart, à l'arroyo Surubihy, sur le pont duquel se livra, le 23 septembre de la même année, un sanglant combat. Quarante minutes plus tard, nous sommes devant les berges de Palmas, où nous voyons encore des restes de retranchements.

A onze heures, nous entrons dans le coude de Juica, où se trouve, sur la rive droite et protégé par une île, le port Santa-Thereza.

C'est là que débarqua, le 15 octobre 1868, le deuxième corps de l'armée brésilienne, sous les ordres du général Argolo, et qu'il commença, au travers de lagunes et de marais, la fameuse route stratégique du Chaco, sur laquelle passa toute notre armée pour tomber sur les derrières de l'ennemi qui s'était retranché à Lomas Valentinas, et le couper de sa capitale. Ce beau travail comptait près de onze kilomètres rien qu'en ponts, pour lesquels on employa plus de 30.000 pieux de palmier *carandá* (*Copernicea cerifera*). Si ce ne fut pas Argolo qui en eut le premier l'idée, du moins lui revient-il l'honneur de l'avoir rapidement mené à fin. Personne n'était plus, du reste, à même que cet officier tenace et infatigable de venir à bout d'une telle tâche, avec la collaboration d'un autre officier distingué, le lieutenant-colonel du génie Rufino Galvão.

¹ Le marquis de Caxias, depuis duc du même nom, fut le général en chef de l'armée brésilienne en opération au Paraguay, depuis le 10 octobre 1866 jusqu'au mois de janvier 1869. Il fut remplacé dans son commandement par le comte d'Eu.

V

A onze heures trente-cinq minutes, nous passons l'arroyo Pykysyry et le double rang de retranchements qui garnissaient sa rive droite, puis Angostura, qui montre encore des restes de ses formidables fortifications.

A midi, nous voyons d'un côté le Rio Negro, bras du Pilcomayo, et de l'autre côté Villeta, fondé en 1714 par Juan Basan de Pedraza, et situé, selon Dugraty, par 25° 26' 20" Lat. S. et 60° 3' 56" Long. O. du méridien de Paris. Derrière cette ville on aperçoit Lomas Valentinas ou *Guarambaré*, et plus loin, hors de vue, s'étendent les campagnes de *Avahy*, localités célèbres par les sanglantes batailles qui s'y livrèrent, et par la déroute de Lopes, le 27 décembre 1868.

Vers une heure, nous dépassons le Itororó, ruisseau à jamais mémorable par le combat du 6 décembre de la même année, où notre victoire fut achetée au prix du sang de la fleur de l'armée brésilienne. Là tombèrent Fernando Machado, Ferreira de Azevedo, Guedes, Feitosa et mon frère Eduardo, ensevelis dans des tombes voisines. Là furent blessés Argolo, Gurjão, Domingos Leite, Raphael, Eneas Galvão et mes deux frères Hermes et Deodoro ¹.

A une heure vingt minutes, nous passons le morne de Lambaré qui conserve le nom, à peine corrompu (*Lamperé*), d'un des chefs guaranys que rencontra Juan de Oyolas lorsqu'il fit la conquête

¹ Depuis chef du Gouvernement provisoire et premier président de la république des Etats-Unis du Brésil.

La guerre du Paraguay coûta à la vaillante famille Fonseca trois de ses membres : Hippolyto, commandant du 36^o bataillon de volontaires, mort sur le champ de bataille de Curupaity ; Affonso, porte-drapeau du 34^o bataillon de volontaires, blessé mortellement dans la même action, et Eduardo, commandant du 40^o corps des volontaires de la patrie, tombé à Itororó (*Dr. Pires de Almeida*).

du Paraguay, et auxquels il imposa, après sa victoire, l'obligation d'élever les fortifications destinées à protéger les espagnols. Ce fort, achevé le 15 août 1536, reçut, en l'honneur de la date, le nom de *Nossa-Senhora da Assumpção*, qui resta au village que Juan Salazar de Espinosa et Gonçalo de Mendoza, ce dernier fils du gouverneur de Buenos-Ayres, fondèrent la même année, après le départ de Juan de Oyolas pour les mines d'or du haut Paraná. Telle fut l'origine de la capitale du Paraguay, où le *Madeira* jeta l'ancre le 20 mai, à deux heures du soir.

Assomption est situé par 14° 35' 39" Lat. S. et 60° 45' 65" Long. O. du méridien de Paris. Selon Dugraty, son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 102 mètres.

Presque en face de la ville se trouve la bouche principale du Pilcomayo, explorée en 1791 par le P. Patiño, sur une étendue de près de 2.000 kilomètres. Nous avions laissé plus bas deux autres de ses embouchures, connues sous le nom de rios *Araguay* ou *Itica* et *Negro*.

Je n'avais pas revu Assomption depuis quatre ans, et n'y trouvai guère de changement, sauf moins d'animation, ce qui était dû sans doute à la diminution du commerce, que n'alimentait plus l'or brésilien.

Nous y passâmes quatre jours, pendant lesquels on procéda à l'armement du *Corumbá* et du *Antonio João*, deux petits vapeurs de guerre qui devaient nous transporter jusqu'à la ville de Corumbá, car le pilote de notre transport craignait de ne pouvoir lui faire franchir les bas-fonds de *Conselho*. Un chaland tiré à la remorque reçut notre matériel.

Nous repartons le 24 à midi.

Acceptant l'offre gracieuse du chef de la commission, mon frère le général Hermes, nommé récemment président et com-

mandant militaire de la province de Matto-Grosso, prend passage sur le *Courumbá*. Nos officiers généraux et supérieurs de terre et de mer, les diplomates brésiliens et étrangers, les membres du gouvernement et de hauts fonctionnaires de la république paraguayenne viennent le conduire à bord et lui font l'honneur de nous escorter pendant plus d'une lieue, sur une chaloupe à vapeur. Puis, après les saluts de drapeaux, les deux embarcations s'accostent et le ministre des affaires étrangères du Paraguay, Facundo Machain, offre au général Hermes, au nom de son gouvernement, un immense bouquet, en lui disant : *Recuerdos!*

VI

Nous reprenons notre route à quatre heures du soir. La marche de nos vapeurs est lente; ils ne font guère plus de cinq kilomètres par heure. Il nous faut 26 heures pour dépasser Rosario, qui n'est qu'à 140 kilomètres d'Assomption. Cette petite ville, éloignée de trois kilomètres du Paraguay, est située, selon Ricardo Franco, par 25° 18' Lat. S. et 320° 20' Long. du méridien de l'île de Fer. Dugraty la place par 24° 23' 25" Lat. S. et 59° 38' 29" Long. O. du méridien de Paris.

Rosario a été fondé en 1783 par Pedro de Melo Portugal, et s'appela d'abord *Quarepoty*, du nom de la rivière qui le baigne.

Le 27, vers neuf heures du matin, nous apercevons Conceição, village fondé en 1773, sous le nom de *Villa-Real*, par Agustin de Pinedo, et situé par 23° 23' 56" Lat. et 59° 57' 3" Long. O. du méridien de Paris, selon Dugraty, qui lui

donne une altitude de 110 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous jetons l'ancre un peu après neuf heures pour prendre des vivres.

Dans le port se trouvent les canonnières *Taquary* et *Fernandes Vieira* et le transport *Prinzeza de Joinville*, grand et beau navire, mais alors complètement submergé et qu'on va remorquer jusqu'à l'arsenal de Ladario pour le démolir.

C'est le jour de la *Fête-Dieu*. Je descends à terre pour entendre la messe et visiter le village, construit comme la plupart des bourgs de l'Amérique espagnole, sur le modèle des réductions des Jésuites: une place dont un côté, celui qui fait face à la rivière, est occupé par l'église, avec les anciennes cases des néophytes, aujourd'hui transformées en casernes, disposées sur les autres côtés.

Des quatre angles de la place partent des rues, ou plutôt des chemins bordés de quelques cabanes de distance en distance, et l'on voit encore les traces de plusieurs rues transversales.

Après la messe eut lieu la procession, qui s'effectua avec toute la pompe que permettaient les circonstances. Le soir, le chef politique du département, Juan Carisimo, nous offrit une *tertulia*, où parurent, par ordre supérieur, toutes les femmes de l'endroit: vieilles et jeunes. Parmi ces dernières, plusieurs étaient fort jolies.

Le 28, à neuf heures du matin, nous reprenons notre route, mais nous sommes obligés de nous arrêter à chaque instant, car le vapeur qui nous porte tantôt a sa machine dérangée, tantôt, par une erreur du pilote, touche les bas-fonds. A une heure de l'après-midi, nous dépassons le Aquidaban, *Pirahy*, *Guarambaré* ou *Cambanapú*¹ des indiens paya-

¹ D'après Alexandre Rodrigues Ferreira, on donnait autrefois ce nom au Pirahy, qui est le rio Apa.

guás, et deux heures et demie plus tard, le village de San-Salvador, ancien préside de Tevego, fondé par Carlos Lopes, et alors abandonné.

Dugraty le place par 22° 48' 45" lat. S. et 57° 52' 12" long. O. de Greenwich, et Bossi, par 21° 55 lat. S. et 60° 13' long. O. du méridien de Paris. Thomas Page (*La Plata, the Argentine Confederation and Paraguay*. 1859.) lui donne l'altitude de 111 m. au-dessus du niveau de la mer.

Le 30, à midi, nous commençons à apercevoir les berges de *Pedras-Partidas* (Pierres-Fendues), constituées par un amoncellement de rochers entassés les uns sur les autres, et à deux heures du soir, la *Peña Hermosa*, roche escarpée et superbe, comme l'indique son nom, qui se dresse dans une petite île du fleuve. A quatre heures, nous passons les monts Galvão et le ruisseau du même nom, dans le Chaco, et les cerros Morados ou Montes-Roxos (*Las quinze Puntas*) de Azára, sur la rive gauche, et au loin, vers le N. E., nous distinguons déjà les sommets des monts *Napileque* ou *Montagnes de fer*, en guaycurú.

Une heure plus tard, nous dépassons le confluent du rio Apa, et nous entrons dans les eaux brésiliennes.

CHAPITRE II

DU CONFLUENT DU RIO APA A COIMBRA

I

Un peu plus haut que l'embouchure du rio Apa¹, nous apercevons une pi-

¹ Ou mieux *Apá*, avec l'accent sur la dernière syllabe. On doit faire remarquer ici que, chaque fois qu'un mot n'est pas accentué, il est sous-en-

rogue qui descend le fleuve. Elle est montée par des indiens *cadiuéos*¹, nom d'une tribu amie du Brésil, et qui nous a rendu de bons services dans la guerre du Paraguay. Ils nous ont vus de leur campement, et viennent à notre rencontre moins par affection que dans l'espoir de recevoir quelques présents.

Leur chef, le *capitaine* Nauhila, est un fort et beau garçon de 25 ans, frère et successeur temporaire du cacique Lixagate, qui au fort de Coimbra, combattit à notre côté, avec une poignée de ses hommes, pendant la guerre du Paraguay. Nauhila amenait avec lui son neveu et pupille, le futur cacique *Nauhin*, enfant de quatorze à quinze ans, à qui, selon l'usage de sa nation, il manquait encore quelques années pour être investi de la dignité de chef; José, qui parlait passablement le portugais et servait d'interprète; Mimi, gentil garçon plein d'entrain; et deux autres indiens, qu'il nous présenta comme ses aides de camp.

Tous étaient forts et bien découplés, avec des traits réguliers, le teint brun clair, les cheveux très fins, le nez aquilin et bien dessiné.

tendu que l'accent tonique tombe sur la pénultième. En langue guaycurú, *Apá* est le nom de l'*ema* ou autruche américaine (*Rhea Americana*). Les espagnols connaissaient ce cours d'eau sous le nom de *Peralhy* ou *Pirahy*. Quelques cartes lui donnent le nom de *Corrientes*.

¹ Anciens *cadigués*, branche des *mbayas*. D'après Jolis, les *mbayás* ou *guaycurús* se divisaient en : 1° *guetiadágodis*; 2° *codiguégodis* (habitants des rives du rio *Codigué*).

Ricardo Franco cite sept tribus de la même origine guaycurú : 1° les *uatadeós* (guaycurús des montagnes), 2° les *ejuéós*; 3° les *cadiéós*, qui forment la tribu principale; 4° les *pacahiodéós* (guaycurús du pays des *emas*); 5° les *cotohiodéós* (guaycurús du pays des flèches); 6° les *xaquitéós*; 7° les *oléós*.

Les *apacátxudéós*, les *édjéós*, les *beaquiéós* et les *exucodéós* de Castelnau ne sont peut-être que quelques-uns des noms précédents, orthographiés d'une façon différente.

Nous devons faire remarquer ici que le *o* et le *u* se confondent souvent dans la prononciation portugaise. Ainsi on écrit indifféremment *cadiuéos* ou *cadioéós*.

En apprenant que le président de la province était à bord, Nauhila voulut le saluer. Puis il nous demanda avec un empressement mêlé de crainte si nous n'avions pas de nouvelles, de visu ou autrement, des *enhymas* ou *linguas*. C'est une tribu du Gran-Chaco (*Galamba* des guaycurús), ennemie des *caduéos*, quoique de même origine ; ils tirent leur nom d'un mot guaycurú, qui veut dire *langage* ou *langue*, mais je ne sais trop s'il ne faut pas voir dans *enhyma* la traduction du mot *lingua* que les espagnols leur auraient appliquée en voyant le long *tembetá* qu'ils portent suspendu à la lèvre inférieure, et qui ressemble effectivement à une langue pendante.

Le *Corumbá*, qui s'était arrêté pour les laisser monter, reprend sa route au bout de vingt minutes, donnant la remorque à leur pirogue. Nous quittons le chenal et nous prenons un bras du fleuve situé à gauche où se trouvait le campement des *caduéos*, en face duquel nous ancrons pour débarquer nos hôtes.

Une centaine d'indiens, entre hommes et enfants, étaient sur la berge. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se forment sur une ligne, et, dressant verticalement leurs avirons, nous font le salut militaire.

Une demi-heure plus tard, comme nous étions en train de dîner, plusieurs pirogues accostent le vapeur et une nuée d'indiens envahit le pont. Parmi eux nous reconnaissons nos amis de tout à l'heure, mais cette fois en costume officiel. Nauhila avait revêtu un uniforme de lieutenant de vaisseau et coiffé un képi de cavalier ; José était habillé en capitaine de cavalerie, sans coiffure ; des deux autres aides de camp de Nauhila, l'un portait un uniforme de capitaine d'artillerie et un képi blanc, l'autre, une tunique de lieutenant de vaisseau et un vieux chapeau de paille ressemblant à

une écuelle. Aucun d'eux n'avait de pantalon, cette pièce de leur costume de cérémonie leur paraissant sans doute trop incommode. Ils nous apportaient comme présents quelques peaux, dont la plus belle était celle d'un *tamanduá-bandeira* (tamanoir).

Les nouveaux visiteurs viennent sous le prétexte d'offrir leurs hommages au président du Matto-Grosso. Mais ils ne tardent pas à révéler le but réel qui les amène, en nous demandant quantité d'objets ; couteaux, ciseaux, boutons, miroirs et colliers de verroterie. Nous y ajoutons, à leur grande joie, quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Une fois les mains pleines, tous sautent lestement dans leurs pirogues, en oubliant de laisser à bord les présents qu'ils nous destinaient, et s'éloignent à force de rames.

Nous apprîmes plus tard que ces malheureux indiens, rassurés par notre réponse au sujet des *enhymas*, dont nous n'avions effectivement aucune nouvelle, s'étaient laissé surprendre par eux, et que le brave Nauhila avait été tué à cette occasion.

II

Nous naviguons toute la nuit. A sept heures du soir, nous dépassons les *Sete Morros*, situés à soixante kilomètres au-dessus du confluent du rio Apa ; et le 31, au point du jour, nous sommes en vue de *Fecho de Morros*, ceinture de montagnes, comme l'indique son nom, formée par le *Pão de Assucar* (anciennement serra de *San Fernando* et *Cerro Oriental* des espagnols), et six autres sommets sur la rive droite, et une île escarpée placée au milieu du fleuve. C'est dans cette île que se trouve le premier poste militaire brési-

lien sur le Paraguay, à environ cent vingt kilomètres de l'embouchure du rio Apa. De ses deux côtés, le fleuve offre un canal profond et très navigable, surtout à droite.

Le nom de *Fecho de Morros* paraît avoir été donné à ce point par les fondateurs de la ville de Cuyabá. Dans les *Annaes* de cette ville, on lit déjà ce mot, en effet, à la date de 1731, non comme un nom propre, il est vrai, mais pour préciser la localité.

L'endroit est connu aujourd'hui sous la dénomination de *Pão de Assucar* (Pain de Sucre), que lui a imposée la commission de démarcation de limites de 1782, donnant à tout le système dont il est parlé plus haut, et qui constitue l'extrémité de la serra de *Gualalican*, contrefort de la chaîne de Maracajú, le nom de son pic le plus élevé, qui est de forme conique, comme son homonyme de la baie de Rio-de-Janeiro.

Selon Luiz D'Alincourt ¹, *Pão de Assucar* est situé sous 21° 22' Lat. S. Page le place par 21° 25' 10" Lat. S., et 57° 58' 54" Long. O. de Greenwich, et Bossi, par 21° 25' Lat. S. et 60° 14' Long. O. du méridien de Paris. L'altitude du sommet le plus élevé est de 512 mètres, dont 412 mètres au-dessus de la rive du fleuve.

L'île de *Pão de Assucar*, située à 1.800 mètres de ce sommet, et de 3 à 4 kilomètres de tour, s'appelait en langue guaycurú *Ocráta Hueh-tirah* (Pierre longue).

Il faut peut-être l'identifier avec l'île des *Orejones*, dont parle le P. Lozana (*Conquista del rio de la Plata*), et qu'il place à 60 lieues espagnoles au-dessous du lac de Xarayés.

¹ *Memoria sobre a viagem do porto de Santos á cidade de Cuyabá*, par Luiz D'Alincourt, major du génie. 1825.

Dès 1761, le P. Simão de Toledo Rodvalho, qui dirigeait une mission d'indiens dans la paroisse de Sant'Anna da Chapada, avait compris l'importance de cette position. Il proposa, en conséquence, au capitaine-général Rolim de Moura d'y transférer le siège de sa mission. Rolim n'y voulut pas consentir, trouvant l'endroit trop éloigné, et craignant d'éveiller les susceptibilités des espagnols. Luiz Pinto n'eut pas les mêmes scrupules, et pensa à occuper l'île; le manque de ressources le força à ajourner ce projet. Luiz de Albuquerque le reprit en 1775, et chargea de son exécution le capitaine d'auxiliaires Mathias Ribeiro da Costa, mais celui-ci préféra s'arrêter à une quarantaine de lieues plus haut, dans le *Détroit de San-Francisco Xavier*, où il fonda sur la rive droite le préside de *Nova-Coimbra*.

Ce n'est que le 29 août 1850 que le gouvernement brésilien fit occuper définitivement l'île, par le capitaine d'état-major, depuis général, José Joaquim de Carvalho.

Elle fut attaquée par surprise, le 14 octobre de la même année, par 400 paraguéens sous les ordres de Carlos Lopes.

La petite garnison de l'île, composée de 25 hommes ayant pour commandant le lieutenant Francisco Bueno da Silva, se retira sur la rive du Chaco, après avoir épuisé les moyens de défense. Nous perdîmes trois soldats dans cette affaire, à laquelle le rapport officiel paraguéen donna les proportions d'un grand fait d'armes, en avouant la perte d'un officier et de huit soldats.

Comme représaille, le lieutenant Bueno alla rejoindre les tribus du cacique Lixagate, chef *cadiuéo* et notre allié, comme je l'ai dit plus haut, et s'empara du fort *Bourbon*.

A dix heures et demie du matin, nous jetons l'ancre devant le poste, qui ne comprenait alors que sept soldats du 2^{ème} bataillon d'artillerie à pied ; leur commandant, un officier honoraire de l'armée, était mort depuis cinq jours du *beriberi*, et manquant de tout secours, à ce que nous dit sa famille.

Il n'existait dans l'île que huit cabanes recouvertes de paille et entourées, en guise de murs, de palissades en troncs de *carandá* (*Copernicia cerifera*), si éloignés les uns des autres que les porcs et les chiens passaient à loisir entre les intervalles.

La paillote du commandant, un peu plus grande que les autres, était la seule qui eût des murs en torchis.

Les soldats possédaient de petites plantations de maïs, de manioc, de haricots, de patates et de potirons, mais le gibier et le poisson, fort abondants, formaient le principal article de leur alimentation. Je ne me souviens pas d'avoir vu dans leurs champs un seul arbre fruitier. La variété de maïs la plus cultivée était le maïs violet, à grands épis, dont quelques-uns portaient ensemble des grains blancs, rouges, et d'autres d'un violet si intense qu'ils paraissaient noirs. Nous trouvâmes dans le bois une passiflore qui nous était inconnue, le *maracujá* noir.

C'est une petite plante rampante ou volubile, à tige armée, aux feuilles trilobées, velues et dentées, accompagnées de vrilles, aux stipules blanchâtres subulées, aux fleurs rosées, périgynées, périspermées et gymnosphères, avec trois bractées blanchâtres, cinq carpelles, un calice court et très velu, pentasépale, quatre étamines, un stigmate bifide, et ayant pour fruit une baie d'un noir rougeâtre, assez semblable à une olive par la couleur et la dimension, lorsqu'elle est mûre, et d'une saveur aigre-douce.

III

Un accident de machine, fait presque journalier, nous retient toute la journée au même point.

Nous levons l'ancre le mercredi 1^{er} juin, à trois heures du matin. A deux heures et quart du soir, nous passons devant un autre village de *caduéos*. Plus de deux cents indiens, entre hommes, femmes et enfants, accourent sur la berge pour nous voir passer. Quelques femmes étaient réellement belles, et la plupart de formes bien prises, ainsi que les hommes. Quelques-uns de ces derniers étaient vêtus ; l'un deux, surtout, attira notre attention par l'aisance avec laquelle il portait un pantalon noir, une chemise, une cravate et un chapeau, mis d'une façon irréprochable.

Les paysages qui se déroulent à nos yeux sont ravissants. Le *Pão de Assucar* et les six montagnes qui lui font cortège n'ont pas encore disparu à l'horizon, qu'à notre gauche surgit un nouveau groupe de monts, celui des *Tres Irmãos* (Trois Frères), dont l'un porte à son sommet le fort *Olympo*, et au loin, on commence à distinguer, vers le N. N. E., la serra de *Napileque* ou *Nabilecuega* qui sépare la vallée du Miranda de celle du Paraguay, et est aussi appelée serra de Rodrigo, et serra de Santa-Barbara.

Les hauteurs connues sous le nom de *Tres Irmãos* sont réellement au nombre de six, mais trois d'entre elles seulement méritent le nom de mornes ou de collines. Elles sont placées en ligne droite, et la première, appelée *Cerro do Norte*, est séparée des autres par un bras étroit du fleuve.

A quatre heures du soir, nous passons devant le fort *Olympo*, anciennement

Bourbon, vieille forteresse quadrangulaire, de trente mètres de face, et à quatre bastions, construite en 1792 par le lieutenant-colonel espagnol José Zavala y Delgadilla, par ordre de Joaquim Ales y Brú, gouverneur du Paraguay, et dans le but de fermer le passage aux portugais se rendant au Matto-Grosso. Il s'élève sur le morne qui s'appelait anciennement *Miguel José*, du nom du capitaine de milices Miguel José Rodrigues, commandant de Coimbra, qui en fit faire la reconnaissance, et est situé sous $21^{\circ} 1' 39''$ Lat. S. et par $57^{\circ} 55' 40''$ Long. O. de Greenwich, selon Dugraty; $60^{\circ} 15'$ Long. O. du méridien de Paris, selon Bossi, à environ 65 kilomètres au-dessus de Fecho de Morros. Dugraty lui donne une altitude de 130 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses quatre angles sont arrondis en forme de mamelons, portant chacun, du moins ceux qui donnent sur le fleuve, deux embrasures.

En 1812, il fut surpris par les indiens guaycurús, qui mirent sa garnison en fuite. Un détachement portugais envoyé de Corumbá le reprit sur eux et le rendit aux espagnols. A l'époque de notre voyage, le fort était depuis longtemps abandonné et avait seulement servi de poste avancé aux forces de Solano Lopes pendant la guerre du Paraguay. Au mois d'octobre 1850, la garnison de Fecho de Morros, délogée par les paraguayens, s'en empara, comme je l'ai dit plus haut, mais elle ne l'occupa que quelques jours.

A cinq heures du soir, nous laissons à notre droite le *Rio-Branco*, vaste égout des marais, d'après le baron de Melgaço, qui l'a parcouru sur une étendue de près de soixante kilomètres, sans y remarquer de courant. Il débouche dans le Paraguay à huit ou neuf kilomètres plus haut que le fort Olympo, sous $20^{\circ} 58'$

Lat. S., selon Dugraty. Les montagnes de Coimbra commencent à se dessiner à l'horizon, bien que le Pão de Assucar soit encore visible, par suite des lacets que forme le fleuve.

En ce moment le ciel s'obscurcit et un immense nimbus surgit du côté du S. O. Un fort *pampeiro*¹ commence à souffler une heure après, et l'ouragan atteint toute sa violence à huit heures du soir. Poussé par le vent, le *Corumbá*, si mauvais marcheur d'ordinaire, paraît voler sur les eaux, et il remonte le courant avec une marche de sept milles; au bout d'une heure, malheureusement, la prudence nous oblige à relâcher sous le vent et à nous amarrer aux arbres de la berge. Nous étions alors à la courbe du fleuve appelée *Volta do Periquito* (Courbe de la Perruche).

IV

Ce n'est qu'à six heures du matin du 2 juin que nous pouvons nous remettre en route. A huit heures, nous laissons à droite les forêts où vivent les restants des indiens *Xamococos*, et à neuf heures trois quarts, nous passons devant *Bahia-Negra*, anciennement *Ibiticaray*, le rio Negro du capitaine Miguel José Rodrigues. C'est le premier des points de démarcation du Brésil avec la Bolivie. Les bornes limitrophes se trouvent: la borne brésilienne, par $20^{\circ} 8' 33''$ Lat. S. et $14^{\circ} 56' 20'' 43$ Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro²; la borne bolivienne, par $20^{\circ} 8' 38''$ Lat. S. et $14^{\circ} 56' 22''$, 38 Long. O. du même méridien; et la

¹ Vent violent du S. O., ainsi nommé parce qu'il passe sur les pampas.

² Le méridien de Rio-de-Janeiro passe par $45^{\circ} 29' 27''$ O. du méridien de Paris.

borne commune, au fond de la *bahia*, par $19^{\circ} 47' 32''$ Lat. S. et $14^{\circ} 56' 45''$, 60 Long. O¹.

Le 3 juin, à quatre heures du soir, nous arrivons enfin au fort de Coimbra, situé, selon Page, par $19^{\circ} 55' 43''$ Lat. S. et $60^{\circ} 18' 48''$ Long. O. du méridien de Paris.

On doit sa fondation à Luiz de Albuquerque. Ce capitaine-général, voulant empêcher l'invasion du territoire portugais par les espagnols, et, d'un autre côté, instamment sollicité par les habitants de Cuyabá de les protéger contre les déprédations continuelles des indiens *paraguás*, chargea le capitaine Mathias Ribeiro da Costa, comme il est dit plus haut, d'établir une fortification à proximité de Fecho de Morros.

Mathias Ribeiro da Costa partit de Villa-Bella le 9 mai 1775, et s'arrêta à Cuyabá, qu'il quitta le 22 juillet. Il emmenait 14 pirogues, montées par 142 hommes, entre officiers, soldats et ouvriers, et portant les armes et le matériel nécessaires. Après avoir visité les localités, il trouva préférable de fonder le préside quarante lieues plus haut que Fecho de Morros, à l'endroit connu sous le nom de *Estreito de San-Francisco Xavier*, où le fleuve est le plus resserré. Les travaux de construction furent poussés avec rapidité. Dès le 13 septembre, se trouva achevée une redoute quadrangulaire, flanquée de quatre bastions dédiés, celui du N., à Saint Gonzalve; celui de l'E., à Saint Jacques; celui du S., à Sainte Anne; et celui du l'O., à Notre-Dame de la Conception, et le pavillon royal portugais fut hissé pour la première fois sur le *Real Presidio de Nova-Coimbra*.

¹ Voir pages 39 et 40. Dans cette dernière, une faute d'impression a augmenté de 8 degrés Lat. S. la position de la borne brésilienne (Dr. Pires de Almeida.)

La localité, dit le lieutenant Francisco Rodrigues do Prado, dans son *Historia dos índios cavalleiros de nação guaycurú*, publiée dans la *Revista do Instituto Historico* de 1839, était mal choisie, les environs du fort étant sujets à des inondations pendant une partie de l'année, et quelquefois pendant des années entières, ainsi qu'il arriva en 1791 et en 1792.

Parmi les officiers qui accompagnaient Mathias Ribeiro, se trouvaient le capitaine de milices Miguel José Rodriguez, et le lieutenant Prado, dont je viens de parler. Peu après l'achèvement du fort, Mathias Ribeiro se retira, laissant le commandement au major d'auxiliaires Marcellino Rodrigues, qui entra en fonctions au mois de décembre de la même année. Il fut remplacé par le major Joaquim José Ferreira, que substitua par intérim un cadet de dragons. En 1795, le fort était commandé par le lieutenant Prado.

Deux ans après sa fondation, un violent incendie réduisit en cendres ses casernes, sans atteindre heureusement la poudrière; et le 6 janvier 1778, les guaycurús, traités d'abord en ennemis, mais qui depuis avaient feint une alliance avec nous, surprirent par trahison et massacrèrent 54 hommes de la garnison.

En 1797, Prado fut chargé d'aller fonder le préside de Miranda, et fut remplacé par le lieutenant-colonel de génie Ricardo Franco de Almeida Serra, qui amena avec lui 50 dragons et 18 auxiliaires commandés par le lieutenant Joaquim José dos Santos, et reçut au mois de septembre et au mois de décembre de la même année, deux renforts, l'un de 40, et l'autre, de 50 auxiliaires. Ricardo Franco commença, le 5 novembre, la reconstruction du fort, travail qui fut achevé plus tard par le brigadier Antonio José Rodriguez. La nouvelle redoute, de forme irrég-

gulaire, était armée de deux batteries et portait dix embrasures donnant sur le fleuve ; elle comptait deux bastions percés de meurtrières, ainsi que les courtines qui les reliaient aux batteries. Celles-ci seulement se trouvaient sur un plan horizontal ; les courtines d'enceinte escaladaient les hauteurs, laissant à découvert tout l'intérieur du fort, que dominant le sommet de la montagne et le *Morro-Grande*, situé sur la rive opposée. Aussi, en prévision d'une attaque du côté de la terre, s'occupait-on de fermer, au moyen d'une longue courtine, la gorge qui existe entre les deux sommets de la montagne. En 1855, lorsque le chef d'escadre Pedro Ferreira de Oliveira fut envoyé en mission au Paraguay, le président Leverger, depuis baron de Melgaço, établit son quartier-général à Coimbra, où il resta près de deux ans, pour mieux fortifier le passage, et établit un poste de marins de l'Etat sur le *Morro-Grande*.

Après la guerre du Paraguay, le fort fut reconstruit par le lieutenant-colonel Joaquim da Gama Lobo d'Eça. Il s'élève à près de 14 mètres au-dessus du niveau ordinaire des eaux du fleuve.

V

Coimbra est la clef du Paraguay, dans la partie de son cours qui appartient au Brésil. Il est célèbre dans notre histoire militaire par les deux sièges qu'il a soutenus, en septembre 1801 et en décembre 1864 : le premier contre les espagnols, commandés par le général Don Lazaro de Ribera, gouverneur du Paraguay, qui vint l'attaquer à la tête d'une flotille comprenant trois goëlettes, de quatre canons chacune, une embarcation plus petite, et vingt pirogues de guerre portant six cents

combattants ; et le second, contre les paraguéens, sous les ordres de Vicente Barrios, beau-frère de Francisco Solano Lopes.

Ces deux événements sont si mémorables qu'on me permettra de m'y arrêter, et de reproduire les belles réponses des défenseurs du fort aux intimations de leurs agresseurs.

En 1801, le commandant de Coimbra était le même Ricardo Franco que je viens de citer, ingénieur distingué et infatigable autant que soldat héroïque. Il ne disposait en tout que d'une centaine d'hommes. La flotille espagnole se présenta à l'improviste, le 16 septembre, devant le fort, dont le feu ne put empêcher le débarquement des ennemis. Le jour suivant, Don Lazaro envoya un parlementaire à Ricardo Franco, pour l'intimer à capituler dans une heure. Le commandant portugais, bien que n'étant pas préparé à repousser un assaut, lui répondit comme savent le faire les braves.

Voici la teneur de l'intimation et de la réponse :

« A bord de la goëlette *Nuestra Señora del Carmen*, le 17 septembre 1801.

« Hier soir j'ai eu l'honneur de répondre au feu du fort que vous commandez, et, ayant reconnu que les forces avec lesquelles je vais immédiatement l'attaquer sont fort supérieures à celles de votre Seigneurie, je ne puis que vous prédire le plus triste sort. Mais les sujets de S. M. Catholique savent respecter les lois de l'humanité, même en pleine guerre. J'invite donc votre Seigneurie à se rendre aux armes du roi mon maître. Autrement, le canon et l'épée décideront du sort de Coimbra, et sa malheureuse garnison sera soumise à toute la rigueur des lois de la guerre, ce que votre Seigneurie lui épargnera en acceptant ma proposition. Je la prie de me donner une réponse catégori-

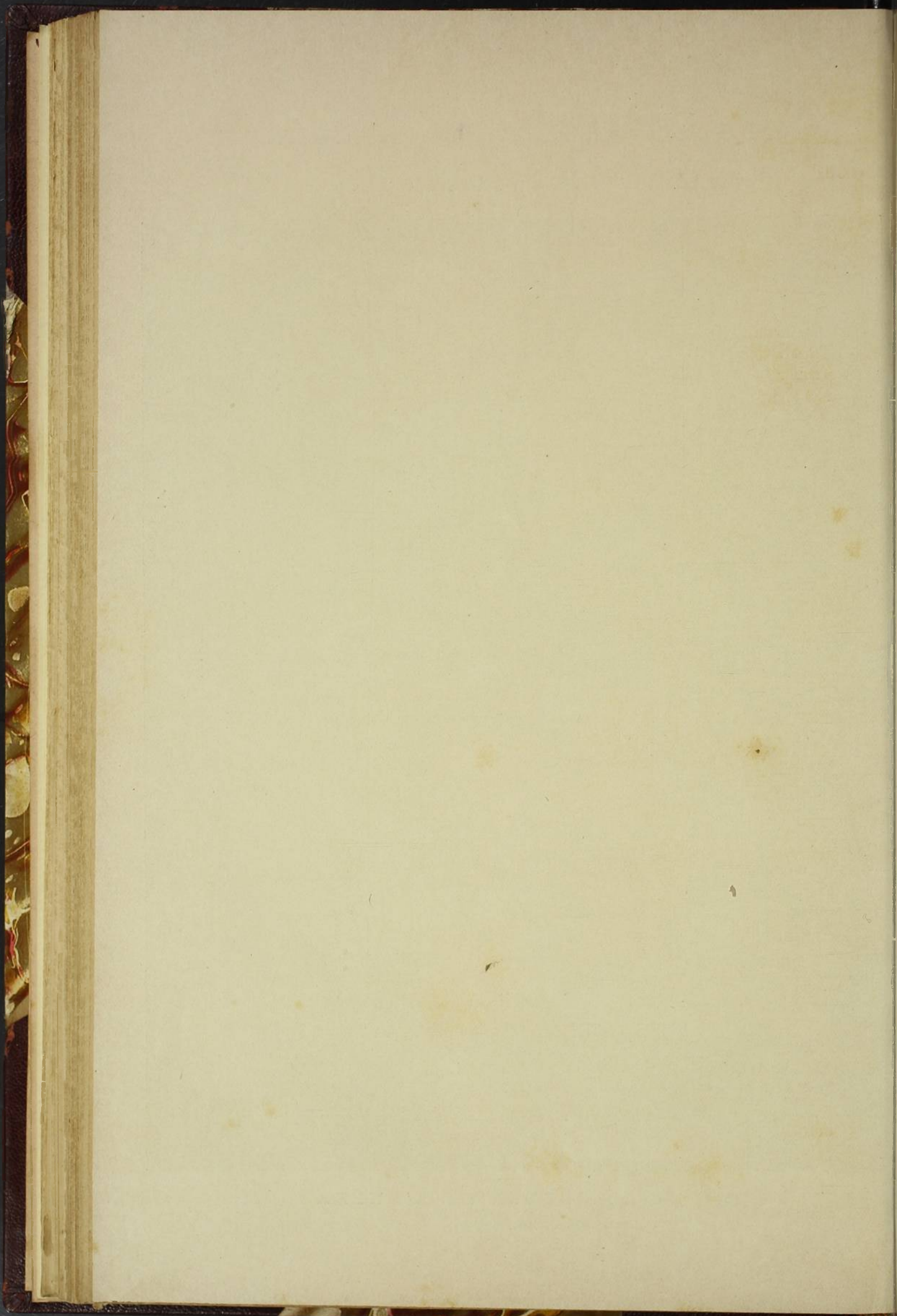
VOYAGE AUTOUR DU BRÉSIL

DR. J. S. DA FONSECA — DR. PIRES DE ALMEIDA



VUE DE LA GROTTÉ DE L'ENFER

(Vestibule—Effet de jour)



que dans le délai d'une heure.—*D. Lazaro de Ribeira* ».

« Fort de Coimbra, le 17 septembre 1801.

« J'ai l'honneur de répondre catégoriquement à votre Excellence que l'inégalité de forces a toujours excité puissamment les portugais à ne pas abandonner leur poste, à le défendre jusqu'à la dernière extrémité, à repousser l'ennemi ou à s'ensevelir sous les ruines des fortifications qui leur sont confiées. C'est dans cette résolution que se trouvent tous les soldats de ce préside, qui ont le grand honneur de voir en face d'eux votre Excellence, que Dieu garde.—*Ricardo Franco de Albuquerque Serra* ».

Le général espagnol assiégea la forteresse pendant huit jours, mais le neuvième, il renonça à son entreprise et repartit pour Assomption.

La seconde attaque eut lieu le 27 décembre 1864, et fut aussi imprévue que la première. Au point du jour, les sentinelles du fort découvrirent une flotille ancrée à environ 10 kilomètres en aval. C'était une escadre paraguayenne, composée des vapeurs *Tacuary*, *Paraguay*, *Igurey*, *Rio-Branco* et *Ipocú*, des goëlettes *Independencia* et *Aquidaban*, du transport *Rosario* et des bateaux plats *Cerro Leon* et *Humaitá*, portant ensemble 36 canons, et sous les ordres du colonel Vicente Barrios.

Le fort était alors commandé par le lieutenant-colonel Hermenegildo de Albuquerque Porto Carrero, chef du corps d'artillerie provincial, et comptait pour garnison 155 soldats du même corps, plus 10 indiens cadiués et leur cacique Lixa-

gate. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, nos forces furent distribuées comme il suit : Service des cinq seuls canons qu'on pouvait utiliser, 35 hommes ; défense des courtines, 40 hommes ; meurtrières de la 3^{ème} batterie, 80 hommes.

A huit heures et demie, Barrios, arrivé à portée, envoya un parlementaire à Porto Carrero, avec intimation de rendre le fort, également dans une heure. La réponse du commandant de Coimbra fut digne de ce brave officier et du glorieux passé de Coimbra.

Voici la correspondance qui fut échangée :

« Vive la République du Paraguay !
A bord du vapeur de guerre paraguayen *Igurey*, le 27 décembre 1864.

« Le colonel commandant la division d'opérations du Haut-Paraguay, vient, en vertu d'ordres exprès de son gouvernement, prendre possession du fort que vous commandez. Voulant donner une preuve de modération et d'humanité, il vous somme de vous rendre dans le délai d'une heure ; autrement, à l'expiration de ce délai, il s'en emparera de vive force, et la garnison souffrira les lois de la guerre. En attendant votre réponse, il est votre très humble serviteur.
— *Vicente Barrios*.

« A Monsieur le commandant du fort de Coimbra¹. »

— « District militaire du Bas-Paraguay.
Fort de Coimbra, le 27 décembre 1864.

« Le soussigné, lieutenant-colonel de ce district militaire, répondant à la note envoyée par Monsieur le colonel Vicente Barrios, commandant de la division d'opérations du Haut-Paraguay, reçue

¹ Dans l'original, cette lettre, ainsi que celle de Don Lazaro de Ribeira, est reproduite textuellement. Le portugais et l'espagnol sont, en effet, si voisins qu'on peut parfaitement se dispenser de traduire en une de ces langues des documents écrits dans l'autre.

à huit heures et demie du matin, par laquelle il déclare que, en vertu d'ordres exprès de son gouvernement, il vient occuper cette forteresse, et voulant donner une preuve de modération et d'humanité, la somme de se rendre dans le délai d'une heure, faute de quoi il s'en emparera de vive force, et sa garnison souffrira les lois de la guerre : — a l'honneur de lui déclarer que, selon les règlements de l'armée brésilienne, s'il n'en reçoit l'ordre de l'autorité supérieure, à laquelle il transmet en ce moment copie de la note ci-dessus, il ne cédera qu'à la force et au sort des armes. Le soussigné assure d'ailleurs Monsieur le colonel Vicente Barrios qu'il nourrit les mêmes sentiments de modération et d'humanité que lui-même.

« Le même commandant soussigné attend la décision de Monsieur le colonel Vicente Barrios, que Dieu garde. — *Hermenegildo d'Albuquerque Porto Carrero*, lieutenant-colonel.

« A Monsieur le colonel Vicente Barrios, commandant de la division d'opérations du Haut-Paraguay. »

Une heure plus tard, l'ennemi commença le débarquement de ses forces,

consistant en 3.000 hommes d'infanterie; et, à deux heures du soir, ses batteries rayées, appuyées par quatre pièces de 32, portées par des bateaux plats, qui vinrent se placer en position favorable, ouvrirent le feu.

Cette attaque fut encore plus imprévue que celle de 1801, et comme cette dernière, exécutée en pleine paix, sans aucune déclaration de guerre.

Le fort, quoique dépourvu de tout moyen de défense, soutint le feu pendant 48 heures. Au bout de ce temps, les munitions faisant complètement défaut, sa garnison l'abandonna sans que l'ennemi s'en aperçût. Ce fait est d'autant plus surprenant que les fortifications étaient entièrement à découvert, et ne peut s'expliquer que par l'impéritie de l'ennemi, qui crut d'abord à une sortie, et reconnut trop tard son erreur.

Les paraguayens occupèrent le fort jusqu'au mois d'avril 1868, et le démantèrent ensuite.

A l'époque de notre passage, Coimbra était commandé par le major Francisco Nunes da Cunha, chargé d'en reconstruire les fortifications, de manière à augmenter la force de la position.



Lixagate, cacique guaycurú-caduéo (Voir la page 88, deuxième colonne)

CHAPITRE III

LA GROTTTE DE L'ENFER (GRUTA DO INFERNO)

Le fort de Coimbra est situé sur la rive droite du Paraguay.

Le fleuve, dont les bords, surtout à gauche, sont plats depuis plusieurs lieues en aval et fréquemment inondés, se resserre ici entre deux montagnes, qui deviennent des îles aux époques des grandes crues.

Le canal formé par ses eaux mesure quatre cent cinquante mètres de large et offre plus de six mètres de profondeur dans le thalweg. Il s'appelait anciennement *Estreito* (détroit) de *S. Francisco Xavier* et porte aujourd'hui le nom de *Estreito de Coimbra*.

La montagne de la rive droite a environ trois kilomètres de long, avec une puissance de deux à trois cents mètres. Quand on remonte le fleuve, elle ressemble à une énorme baleine. C'est à sa pointe N. O. qu'est situé le fort. Comme la plupart des hauteurs riveraines du Paraguay, elle paraît être formée de gneiss et de calcaire compacte abondant en leptinites, et est bordée et couverte de blocs anguleux, provenant de la désagrégation de conglomérats.

Lors des travaux qui furent exécutés au fort après la guerre du Paraguay, les explosions de mines ont mis à découvert de nombreuses veines de dendrites, offrant de charmants dessins, dus soit à l'effet d'infiltrations, soit à la sublimation de peroxyde de manganèse.

De même on trouve épars sur toute la montagne de gros cailloux arrondis de roche ignéenne, géodes qui, une fois brisées, présentent leurs cavités revêtues de brillantes cristallisations de *martites*.

C'est à deux kilomètres au-dessus du fort qu'est située la fameuse caverne dont

beaucoup de voyageurs ont parlé avec plus ou moins d'exactitude, ce qui n'empêche pas chacun de ceux qui la visitent de vouloir la décrire à son tour, et faire part des impressions qu'il a ressenties.

Nous débarquâmes le plus près possible de l'entrée de la grotte, à une espèce de port formé par une clairière entre les arbustes de la rive, ou *sarans*, comme disent les gens du pays, d'où partait un sentier qui s'en allait serpentant dans le fourré.

Jusqu'à la montagne s'étend un ruban de terrain sujet aux inondations, large de quatre cents mètres. Des graminées, des cypéracées et une malvacée caractéristique des terrains palustres, *l'algodão do campo*, qui rappelle un peu la forme du cotonnier, comme l'indique son nom, composent son tapis botanique, dont la lisière est ombragée par des *ingaseiros* et des *sarans* de divers types et de diverses familles.

A partir du pied de la montagne, apparaissent les *bauhinias*, si fréquentes au Brésil, tantôt arborescentes et vivant en pleine indépendance, tantôt s'entortillant en touffes serrées, au ras du sol, tantôt enfin s'entrelaçant aux grands arbres de cette splendide végétation tropicale, toujours nouvelle, même aux yeux les plus accoutumés à sa vue, tant elle varie d'une localité à l'autre. C'est là que j'appris à connaître pour la première fois le *crendiuba*, le *casquinho*, le *capotão*, le *guatambú*, au magnifique bois jaune, *l'umbarana* (*Bursera leptophloeos* M.), arbre à gros tronc, aussi vert et aussi tendre que la tige de l'aloès-pite et dont l'épiderme se détache par feuilles minces et coriacées, et le *guayaco* ou *pau-santo*, à l'arome exquis. Mon attention y fut attirée par une belle *clytoria* d'un incarnat éblouissant et trois

fois plus grande que communément, ainsi que par cette autre curieuse papilionacée qui a servi de type aux *Affonsées* de A. de Saint-Hilaire.

Les arbres de la plaine et ceux du bas de la montagne servent de témoins des inondations du fleuve ; on distinguait nettement la hauteur de ses dernières crues à la couche de vase laissée sur les troncs, ou aux hydrophites restés suspendus aux branches et alors tout à fait desséchés.

On monte pendant cent mètres, au moins. (Je dois faire observer que toutes les mesures données dans ce chapitre ne sont qu'approximatives.)

L'entrée de la grotte se trouve un peu plus qu'à moitié hauteur de la montagne, et avec ses deux mètres de haut sur presque autant de large, peut se comparer à une porte. Elle est comme gardée par un énorme *gamelleira* (*Ficus doliaria*) séculaire, dont les immenses racines, aussi grosses que des troncs de palmier, pénètrent dans l'intérieur de la caverne jusqu'à ses recoins les plus profonds.

A partir de la porte, on descend deux dalles naturelles irrégulières disposées en forme de marches, et l'on rencontre un petit espace de quatre à cinq mètres de haut sur deux ou trois de large, ayant pour voûte un énorme rocher, et se divisant en deux passages qui aboutissent à la grotte. Le passage de gauche, où nous nous engageâmes, est, dit-on, le plus large et le plus facile ; il ne laisse pas, toutefois, d'être assez malaisé, car on ne peut y avancer qu'en rampant, et en s'aidant des blocs de pierre ou des racines dont il est parsemé, et qui y forment de grossiers degrés. Cet escalier, d'une

trentaine de mètres de hauteur, est isolé des parois latérales de la grotte et laisse entrevoir, principalement du côté gauche, des précipices dont l'œil ne peut sonder la profondeur.

Il conduit à une esplanade obscure, dont il me fut impossible de vérifier la conformation et les limites. Tout autour de nous s'étendaient des ténèbres épaisses ; sur notre tête seulement, un rayon de lumière, filtrant à travers la porte d'entrée, prêtait un charme étrange à la scène et nous permettait d'entrevoir dans une vague pénombre les objets les plus rapprochés.

Nous allumons les torches dont nous étions munis et un magnifique spectacle surgit comme par enchantement à nos yeux émerveillés. Eclairées par la lueur rougeâtre de nos flambeaux, d'immenses stalactiques, montant à perte de vue, paraissent les piliers d'une voûte invisible ; des stalagmites, qui leur font face, hérissent le sol de leurs capricieux et charmants dessins. Mais le rayon de notre vue est borné à peu de distance ; on devine, plutôt qu'on ne voit, des formations étranges, des volutes fantastiques dont les contours s'enfoncent dans la nuit, tandis que, au-dessus de nous, la gerbe de lumière lancée par la porte semble un morceau du ciel et laisse distinguer la base de quelques colonnes pendantes du toit de la salle. Le sol, pierreux par endroits, ailleurs recouvert d'une couche de sable blanc très fin, offre de nombreuses flaques d'eau chargée de calcaire, la créatrice de toutes ces splendides concrétions. Dans l'une d'elles, nous trouvâmes le crâne d'un caïman, déjà ancien et rongé par l'eau, peut-être celui d'un descendant du caïman que l'adjutant

de Coimbra, F. Francisco do Prado, avait vu dans la grotte quatre-vingts auparavant, et auquel un jaguar avait dévoré une patte.

Nous étions entrés une quarantaine. Les premiers arrivés jouirent d'un curieux spectacle : ce fut de voir, dans une demi-obscurité, les retardataires descendre l'escalier naturel dont je viens de parler, en s'accrochant d'une main aux aspérités des roches et tenant de l'autre une lanterne ou un flambeau encore non allumés, et avancer avec d'infinies précautions, mettant en pratique toutes les lois de l'équilibre pour ne pas tomber dans les abîmes béants à droite et à gauche.

De cette salle, qu'on peut appeler l'*anti-chambre* de la grotte, plusieurs passages conduisent à des cavernes qu'on n'a pas l'habitude de visiter, les guides vous menant tout droit au *salon*. Elles offrent sans doute peu d'intérêt, car les hommes intrépides qui montrent les curiosités de la grotte se sont engagés sans hésitation dans les endroits les plus dangereux, comme le tunnel dont je parlerai plus loin, où l'air est tellement raréfié qu'on ne peut y allumer de torche. Du reste, si elles aboutissaient à des précipices et que des accidents s'y fussent produits, il en resterait la tradition. Un de nos compagnons, M. le pharmacien Mello e Oliveira, s'aventura dans un de ces antres obscurs, situé presque en face de la descente, mais il revint bientôt sur ses pas.

Les ouvertures des passages dont je viens de parler sont cachées en partie par des concrétions, qui tantôt simulent des cascades pétrifiées, tantôt affectent la forme de draperies plus sombres, aux plis gracieux, et bordées de franges et de dentelles. Le spectacle est incomparable et force l'esprit à la méditation. On se trouve dans une des ces occasions où, selon la phrase de Victor Hugo, quelle que soit

la position de l'homme, l'âme est à genoux !

Nous passons derrière une de ces draperies, située à droite, si je ne me trompe, et qui masque l'ouverture principale, et nous engageant dans un passage encombré de roches irrégulières, mises à nu par la désagrégation du terrain, nous sommes bientôt dans le *salon*, la principale pièce de ce palais féerique, et sans aucun doute, une des plus belles merveilles de la nature.

Nos torches dissipant mal l'obscurité, nous allumons un pot à feu, le seul que nous eussions apporté, et, à son brillant éclat, nous contemplons une scène ravissante.

L'atmosphère de la grotte s'éclaire de tons irisés d'une beauté indescriptible, allant depuis le rouge sombre jusqu'au violet et au bleu marin. Des constellations de pierreries semblaient trembler aux parois de la salle, tandis que des milliers d'étincelles aux couleurs changeantes retombaient, nous donnant la sensation d'une pluie d'étoiles filantes. Ou plutôt, on aurait dit que des fées invisibles versaient à pleines mains à nos pieds, en diamants, rubis, saphirs et émeraudes, le contenu de leurs merveilleux écrins. Les flaques d'eau du sol répétaient et multipliaient toutes ces splendeurs.

Ebloui d'abord par l'éclat du pot à feu, je ne pus me faire qu'une idée imparfaite du spectacle ; mais bientôt, surpris des exclamations d'enthousiasme de mes compagnons, je m'éloignai de plusieurs pas, et je pus apprécier pleinement le charme indicible et surnaturel de la scène. Sa durée fut malheureusement trop courte ; au bout de peu d'instant, le salon, qui n'était plus éclairé que par la lumière de nos torches,

semblait avoir perdu une partie de sa magnificence.

Presque tous mes compagnons, satisfaits de ce qu'ils avaient vu, s'en retournèrent. Un négociant de Rio-Grande du Sud, M. João Candido de Faria seulement et moi, nous résolûmes de continuer l'exploration de la grotte, en compagnie de deux soldats du fort qui s'offrirent à nous servir de guides.

Nous suivons, tantôt montant, tantôt descendant, une sorte de muraille de rocher, d'environ trois mètres de haut, et nous arrivons dans une troisième salle, si irrégulière et tellement embarrassée de blocs de pierre cachant l'entrée de sombres crevasses, que le peu de lumière dont nous disposons ne nous permit pas d'en faire l'inspection.

Entre la muraille que nous venions d'escalader et un grand bloc isolé, à droite, s'ouvre la galerie dont j'ai parlé plus haut, véritable tunnel qui fait communiquer le premier groupe de cavernes avec le second, qui est beaucoup moins connu.

On nous avait prévenus, avant notre départ, de bien nous couvrir, en nous disant qu'il faisait très froid dans la grotte. C'est le contraire que nous avons senti, bien que l'on fût au mois de juin, c'est-à-dire, au cœur de l'hiver. Aussi, avant de nous engager dans ce nouveau passage, nous nous mîmes en bras de chemise, ne gardant que notre gilet pour conserver nos montres, et nous préserver de refroidissements.

Le tunnel, à son entrée, mesure environ deux mètres de haut sur un mètre de large. A peine nous avons fait quelques pas, que nous reconnaissons qu'il va en descendant, car l'eau qui, dans les salles précédentes, ne nous arrivait qu'au des-

sus de la cheville, nous monte jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture. La voûte s'abaisse en même temps ; bientôt nous ne pouvons plus marcher que ployés pour ne pas nous heurter la tête à ses aspérités. L'envie nous prend de revenir sur nos pas, mais la curiosité l'emporte, quoique le couloir devienne de plus en plus malaisé. Heureusement la hauteur de l'eau diminue, mais le passage devient tellement bas que nous ne pouvons plus avancer qu'en rampant, et non sans nous heurter à chaque instant contre le rocher. Il s'ensuit que nous montons après avoir descendu.

Quant à la longueur du tunnel et à sa direction, je ne saurais fournir des indications un peu précises. J'évalue pourtant la première à une trentaine de mètres. A moitié du parcours environ, on aperçoit ses deux entrées, qu'éclaire une lumière crépusculaire, rendue plus sensible par la profonde obscurité du couloir. Celui-ci suit par conséquent une ligne brisée.

La première moitié du trajet n'est pas difficile, et l'on peut s'y guider à la lumière des torches, bien qu'elle soit fort amortie dans ce milieu peu respirable, mais la seconde moitié est si pénible que sans la pâle clarté qui annonce, comme un phare, la sortie, les premiers explorateurs n'auraient probablement pas osé s'aventurer jusqu'au bout.

Le tunnel aboutit à une salle assez basse (de trois à quatre mètres de hauteur) pour qu'on puisse distinguer, à la lumière diffuse qui y règne, sa voûte calcaire, hérissée de fines stalactites de formation moderne, apparaissant entre de plus grosses, déjà mutilées.

Cette salle me sembla moins sombre que les autres, soit par un effet naturel quelconque, soit que mes yeux se fussent habitués à l'obscurité.

Du reste, même abondance de draperies, masquant quantité d'ouvertures. Les stalagmites y affectent la forme de tapis recouvrant tout le sol : du côté gauche en entrant, ce tapis se relève sur une saillie du rocher de façon à figurer un canapé, sur lequel je me reposai avec plaisir quelques instants, malgré la dureté de son étoffe de pierre.

Nous avions déjà remarqué dans le tunnel une cordelette que d'anciens visiteurs avaient apportée pour ne pas se perdre dans le dédale de la grotte. Nous la retrouvâmes dans la salle, flottant sur une flaque d'eau d'une vingtaine de centimètres de profondeur.

L'idée nous vint de l'utiliser pour continuer notre exploration, après avoir eu soin de bien relever la position du *canapé*, qui nous parut constituer un excellent point de repère.

Suivant la direction du fil conducteur, et nous bornant à jeter un rapide coup d'œil sur les cavernes latérales, qui ne nous parurent offrir rien de remarquable, nous arrivâmes à une salle plus étendue que toutes les autres, sans excepter le salon, mais beaucoup plus étroite, car elle ne mesure pas plus de quatre mètres de large; quant à sa longueur, il me fut impossible de l'estimer. On dirait une longue galerie bordée de colonnes et ornée de mille productions capricieuses de la nature.

Nous y remarquâmes, perçant le sol, d'énormes racines de *gamelleira*, provenant peut-être de l'arbre qui ombrage la porte de la grotte, ce qui prouverait alors que cette galerie est moins éloignée qu'il ne nous avait semblé.

Une circonstance désagréable nous ôta le courage de mieux observer la galerie et ses recoins. Nous nous aperçûmes, d'abord avec surprise, puis avec frayeur, que la cordelette que nous

avions été si heureux de trouver, et dans laquelle nous mettions toute notre confiance, était rompue en plusieurs points, et que ses fragments prenaient des directions différentes, selon les remous que notre marche imprimait à la couche d'eau qui recouvrait le sol.

Nos guides avaient pris les devants pour aller fouiller d'autres cavernes et en rapporter de plus beaux échantillons de concrétions calcaires.

Sans attendre leur retour, nous n'avons plus qu'une idée, celle de revenir sur nos pas, et l'effroi nous saisit en pensant au cas de l'officier de marine qui, nous avait-on raconté, était resté peu auparavant perdu pendant de longues heures dans ce labyrinthe.

Nous cherchons à réunir les morceaux de la cordelette, mais inutilement. Nous sommes décidément égarés. Nous passons de salle en salle sans les reconnaître, et même sans la présence d'esprit suffisante pour les bien examiner.

Plusieurs fois, nous entrons dans la salle du *canapé*, et nous jugeons sauvés à sa vue. Mais quoique nous fussions persuadés d'avoir exactement fixé la position de la bouche du tunnel, il nous est impossible de la découvrir et nous nous égarons de plus en plus.

Nous retrouvant enfin dans la galerie, nous prenons le parti le plus sage, celui d'attendre nos guides.

Là, indifférents à toutes les beautés qui nous entourent, car cette partie de la grotte, rarement visitée, est moins dévastée que la première partie, nous passons de cruels moments d'inquiétude.

Il y a déjà cinq heures que nous avons commencé notre excursion. Il est midi, et nos embarcations partent à deux heures!

Nos guides reviennent enfin, et avec eux notre confiance. Mais nous passons au découragement et presque au désespoir, lorsque nous les voyons hésiter et finir par avouer qu'ils ne reconnaissent plus leur route. Suivent des minutes d'anxiété, qui nous paraissent des siècles; cent fois nous nous obstinons à suivre les morceaux de la cordelette, qui nous trompent cent fois !

Enfin, le hasard nous conduit à la salle du *canapé*, et les guides retrouvent l'entrée du tunnel, devant laquelle nous avions passé souvent sans la reconnaître, la prenant pour l'ouverture d'un abîme.

Six heures après notre descente dans la grotte, nous arrivons à l'antichambre, où nous retrouvons nos compagnons, fort inquiets sur notre sort. Ils nous avaient appelés plusieurs fois, sans réussir à se faire entendre; et l'un d'eux avait même commis l'imprudence de décharger les six coups de son revolver à l'entrée du tunnel, sans réfléchir que, en voulant nous prêter secours, il pouvait nous perdre par un éboulement.

Je crois être, avec M. Faria, un de ceux qui, jusqu'à cette époque, ont fait l'exploration la plus complète de la grotte de l'Enfer, bien que je n'aie pu en parcourir qu'une partie, comme on l'a vu. J'aurais désiré que les circonstances me permissent d'y faire une nouvelle visite, pour laquelle je me serais muni de quelques objets indispensables, dont la liste est, du reste, très simple : une longue corde, garnie de cordelettes qui permettent de pénétrer, sans crainte de s'égarer, dans

les galeries latérales, une boussole et des torches. Il est bon aussi de ne s'aventurer dans la grotte qu'en compagnie assez nombreuse, pour le cas où l'on rencontrerait des jaguars, des sucurys¹ ou autres animaux dangereux, très fréquents dans le pays, et qui recherchent les cavernes.

Le premier auteur qui ait parlé de la grotte est Ricardo Franco de Almeida Serra, qui la visita en 1786, et lui donna le nom sous laquelle elle est connue actuellement. Les gens du pays l'appelaient *Buraco soturno* (Trou noir), terme qui leur sert à désigner toutes les nombreuses autres grottes du Matto-Grosso, dans la région où prédomine l'élément calcaire que dissolvent les eaux, en formant des cavernes dont les parois sont constitués par des roches plus résistantes.

La constitution géologique de la grotte de l'Enfer est de grès calcaire mélangé de quartz et d'argile.

Depuis Ricardo Franco, plusieurs écrivains en ont laissé des descriptions plus ou moins justes et intéressantes. Citons, entre autres, le savant botaniste de Bahia, Alexandre Rodrigues Ferreira, dont l'exploration date de 1791; le lieutenant-colonel Joaquim José Ferreira, qui pénétra jusqu'à la troisième salle, en 1792, et Castelnau et Th. Page, qui la visitèrent, le premier en 1845, et le second, en 1853. Aucun d'eux ne parle du *tunnel*, et par conséquent, n'a pénétré dans la seconde partie.

¹ Le *sucury*, *sucuriu* ou *sucuriuba* (*Eunectes murinus* ou *Boa aquatica*) est un énorme serpent amphibie qui atteint jusqu'à plus de vingt mètres de long. Il n'est pas venimeux, mais sa grande force le rend redoutable aux animaux et à l'homme.

CHAPITRE IV

DE COIMBRA A CORUMBÁ

I

Nous partîmes du port de la grotte de l'Enfer le vendredi 4 juin, à deux heures du soir, pour la ville de Corumbá, qui n'avait alors que le rang de *villa*.¹ Le *Antonio João* marchait en tête.

A neuf heures et demie, nous dépassons le morne de Puga, où existe également une grande caverne, explorée en 1795, longue de deux cents mètres sur trente de large et deux de hauteur en moyenne; et une demi-heure plus tard, le morne de Conselho, en face duquel existe un banc dans le fleuve.

Selon D'Alincourt, le nom de *Conselho* (Conseil) a été donné à cette montagne en souvenir de la conférence qu'y tinrent les premiers fondateurs de Coimbra.²

La rive droite du Paraguay est ondulée en ce point de son cours, et son lit très sinueux et très resserré.

Une demi-heure après minuit, notre vapeur s'arrête tout à coup, et j'entends le mécanicien donner l'ordre d'avertir le

commandant, et s'écrier: « Quel malheur! »

Des pas précipités retentissent sur le pont, puis tout retombe dans le silence. C'était une pièce de la machine qui venait de se rompre.

On travailla tout le reste de la nuit à la réparation, qui fut achevée le lendemain au point du jour. A huit heures vingt minutes, nous nous remettons en route.

Notre marche est assez rapide. Quelques minutes après neuf heures, nous pas-

sons devant *Albuquerque* ou *Albuquerque-Novo*, petit village et *aldeamento*¹ d'indiens *guanás* et *kinikinaus*, situé à environ 170 kilomètres de Coimbra. Il est éloigné de six kilomètres de la rive du fleuve, mais les crues arrivent jusque-là. Son port peut recevoir des embarcations calant un mètre.

Le premier village de *Albuquerque*, aussi appelé *Albuquerque-Velho*, a été fondé

le 21 septembre 1788, et est aujourd'hui la ville de Corumbá. Celui dont il est parlé plus haut est d'origine plus récente: en 1810, ce n'était qu'un établissement d'élevage appartenant au gouvernement. Peu à peu, les propriétaires voisins se groupèrent alentour, et il devint,



Femme guaycurú-cadiuó. (Voir la page 91, deuxième colonne.)

¹ Voir page 1, 2^{ème} colonne.

² *Resultado dos trabalhos e indagações científicas sobre a provincia do Matto-Grosso*. Chapitre 4.

Voyage autour du Brésil.

¹ On appelle *aldeamentos* les colonies composées d'indiens.

en 1827, pour quelques années, le siège du 5^{ème} district militaire du Bas-Paraguay. Le 28 Août 1835, il fut élevé au rang de *freguezia*¹, embrassant tout le territoire depuis Corumbá jusqu'à Coimbra exclusivement. Le décret du 25 octobre 1856 ouvrit son port au grand cabotage, en vertu du traité du six avril de la même année.

Le 3 avril 1872, le président colonel Francisco José Cardoso y fonda la colonie militaire de Conceição, qu'il mit sous la direction du capitaine Jorge Maria de Oliveira Guimarães.

D'après Bossi, Albuquerque est par 19° 25' Lat. S.

Une demi-heure après, treize kilomètres plus haut que Albuquerque, nous dépassons le rio Miranda.

C'est sur cette rivière, et à cent vingt kilomètres de son embouchure,² que se trouve la ville de même nom, par 20° 14' Lat. S., et 58° 37' 27" Long. O. du méridien de Paris. Elle a été bâtie sur l'emplacement du premier *Santiago de Xerez*, fondé en 1580 par l'espagnol Ruy Dias de Melgarejo et qui fut détruite en 1648 par les Paulistes et les guaycurús. João Leme do Prado en rencontra encore des vestiges lorsque, en 1776, il entreprit, par ordre de Luiz de Albuquerque, l'exploration de la rivière, à laquelle il donna, comme je l'ai déjà dit, le nom de Mondego, qui se lit sur plusieurs cartes, mais est presque inconnu des gens du pays, qui appellent ce cours d'eau Miranda ou *Mboteteyn*. Cette dernière dénomination, la plus employée anciennement, commence à tomber en désuétude. Les espagnols appelaient aussi le Miranda *Araniani* et *Guachié*. Le baron de

Melgaço lui donne le nom de *Araranhy* dans son *Roteiro de navegação do Paraguay desde San Lourenço até o Paraná*, et M. le général de Beaupaire-Rohan, celui de *Guachiy*, dans la description de son voyage de Cuyabá à Rio de Janeiro, (1846).

La ville de Miranda tire son nom de la redoute carrée, et à quatre redans entourés d'un fossé, que fit construire sur ce point, en 1797, le 6^{ème} capitaine-général de Matto-Grosso, Caetano Pinto de *Miranda* Montenegro. Son premier commandant fut Francisco Rodrigues do Prado, qui avait déjà exercé les mêmes fonctions à Coimbra.

C'est le siège du 4^{ème} district militaire et du commandement de la frontière du Paraguay, depuis 1827. En 1835, elle fut érigée en *freguezia*, sous l'invocation de Nossa-Senhora do Carmo, et une loi provinciale en date du 30 mai 1857 lui donna le rang de *villa*. Les paraguayens s'en emparèrent le 12 janvier 1865, et l'abandonnèrent le 24 février suivant.

Le 23 novembre 1850, le gouvernement brésilien a fondé, avec un détachement de sa garnison et une trentaine de cultivateurs civils, la *colonie militaire de Miranda*, près des sources de la rivière du même nom et au-dessus du confluent du rio Feio, à 250 kilomètres au S. E. de la ville de Miranda.

On a déjà vu que le rio Miranda se jette dans le Paraguay par deux bras, le *Aquidauana* et *Mareco* ou *Miranda* proprement dit, dont les embouchures sont éloignées d'environ 150 kilomètres.

II

A neuf heures et quart du soir, nous dépassons la montagne de *Rabicho* (de la Croupière), semblable à une énorme

¹ Voir la note de la page 4.

² C'est par erreur de traduction que la ville de Miranda a été indiquée à la page 43, 1^{ère} colonne, comme située à un demi-kilomètre de l'embouchure du rio Miranda.

tête coiffée et dont la configuration nous rappelle le *Géant de Pierre*, qui paraît protéger l'entrée de Rio-de-Janeiro. Cette montagne est éloignée de vingt-cinq kilomètres de Albuquerque.

A neuf heures trois quarts, nous dépassons le rio Taquary, dont l'embouchure principale est située, selon Ricardo Franco, par $19^{\circ} 15' 18''$ Lat. S., et $320^{\circ} 32'$ Long. du méridien de l'île de Fer.

Sur la rive droite de cette rivière, et à peu de distance du confluent du rio Coxim, a été créée, le 25 novembre 1862, à l'endroit appelé *Belliago*, une *freguezia* connue d'abord sous le nom de *Nucleo Colonial de Taquary* (Centre Colonial de Taquary), et aujourd'hui élevée au rang de *villa* sous la dénomination de *San-José de Herculanea*, en hommage à son fondateur, l'ancien président de la province et sénateur Herculano Ferreira Penna. On l'appelle plus communément *Coxim*, du nom du rio qui la baigne. Elle est située à environ 550 kilomètres de l'embouchure du Taquary, et a été fondée principalement dans le but de protéger la route du Taquary à Sant'Anna de Parahyba.

A onze heures trois quarts, nous arrivons à Ladario, bâti sur le premier emplacement de l'ancien Albuquerque, qui ne comprenait à cette époque qu'un rectangle de 75 pas de long et 50 pas de large, entouré de maisons et avec une seule porte donnant sur le fleuve. Sa population ne dépassait pas 200 âmes¹.

C'est aujourd'hui un vaste et bel arsenal de marine, dont les travaux avaient déjà coûté, à l'époque de notre voyage, plus de dix millions de francs.

Ladario est à seize kilomètres plus haut que la montagne de Rabicho, et à onze kilomètres en aval de Corumbá; la rive du Paraguay s'élève de manière à constituer une berge escarpée entre lui et cette dernière ville. Son altitude au-dessus du niveau moyen des eaux du fleuve est d'une quinzaine de mètres.

Sa construction date de 1873 et fut commencée, sous la direction du capitaine de frégate Manoel Ricardo da Cunha Couto, le 14 mars; le petit arsenal que nous possédions à Cuyabá ayant été déclassé par décision du 23 janvier de la même année.

Il est défendu du côté du fleuve par trois batteries à barbette, armées, lors de notre passage, de pièces de 68, et revêtues de grosses murailles de maçonnerie, reliées par des courtines qui enveloppent tout le périmètre de l'arsenal.

III

Le dimanche, 6 juin, nous repartons à neuf heures quarante-cinq minutes, après avoir entendu la messe dans la chapelle en bois, petite mais décente, de l'arsenal. A dix heures dix minutes, nous dépassons le port de *Limoeiro*; cinq minutes après, celui de *Polvora*, plus tard nommé *Junqueira*; puis celui de *San-Francisco*; et nous jetons l'ancre devant la douane de Corumbá, au bruit des salves tirées par le fort *Duque de Caxias* en l'honneur du président de la province, que nous portions à bord.

Corumbá est situé par $18^{\circ} 59' 38''$, 30 Lat. S. et $14^{\circ} 25' 34''$, 34 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro¹. Cette détermination, obtenue par la commission de limites de 1871, placée sous la direction

¹ *Diario das diligencias do reconhecimento do rio Paraguay* (Journal de l'exploration du rio Paraguay), par Ricardo Franco de Almeida Serra. 1786.

¹ Voir la note 2 de la page 39.

du capitaine de vaisseau, depuis contre-amiral, Antonio Claudio Soido, se réfère à sa pointe Sud. La ville s'élève sur une berge de 30 à 35 mètres de hauteur, et est à environ 150 mètres d'altitude sur le niveau de la mer. Cinq fortins la défendent du côté du fleuve, et une courtine, du côté de la terre.

Son origine remonte à 1778, époque où Luiz de Albuquerque ordonna la fondation du village appelé *Albuquerque Velho*, qui fut d'abord établi sur l'emplacement actuel de Ladario, comme il est dit plus haut. Le village fut érigé en freguezia sous l'invocation de *Nossa-Senhora da Misericórdia de Albuquerque*, et en villa par la loi provinciale du 5 juillet 1850; mais cette loi fut révoquée le 7 juin de l'année suivante.

Le port de Albuquerque-Velho fut ouvert au commerce par le décret du 11 avril 1853, qui y créa une *mesa de rendas*. En 1854, le président de la province de Matto-Grosso fut autorisé à y transférer le siège de la freguezia de Albuquerque-Novo; cette résolution n'eut, toutefois, son effet que l'année 1862, en vertu de la loi provinciale du 1^{er} juillet. La décision du 5 février de l'année suivante établit les limites de la nouvelle freguezia. Albuquerque-Velho redevint alors *villa*, sous le nom de *Santa-Cruz de Corumbá*. Son territoire reçut pour limites la frontière du Brésil avec la Bolivie jusqu'au fond N. O. de la lagune Uberaba, puis le Paraguay et le Paraguay-Mirim jusqu'à la pointe de Rabicho, le sommet de cette montagne, et enfin les crêtes des mornes qui vont rejoindre à l'O. la frontière bolivienne.

Les paraguayéens s'emparèrent de Corumbá le 3 janvier 1865 et l'occupèrent pendant deux ans, jusqu'au 13 janvier 1867, où la ville fut surprise et emportée d'assaut par le capitaine, aujourd'hui gé-

néral de division, Antonio Maria Coelho. Elle offrait à cette époque l'image de la dévastation; il n'y restait plus que quelques femmes et quelques enfants brésiliens, les principales familles et les hommes qui avaient échappé au feu ayant été emmenés prisonniers à Assomption. Et les maux de la guerre y furent bientôt aggravés par l'apparition de la petite vérole, qui décima toute la province.

Après le départ de nos forces, l'ennemi fit un retour offensif et occupa de nouveau Corumbá jusqu'au 3 avril 1868.

Le 10 novembre de la même année, la place reçut une garnison brésilienne; et au mois de février 1870, le colonel, depuis maréchal Hermes da Fonseca, que le comte d'Eu, général en chef de notre armée, venait de nommer commandant du corps d'opération du Bas-Paraguay, destiné à fermer à Lopes la retraite vers la Bolivie, vint s'installer à Corumbá avec une division.

C'est à partir de ce moment que commença la réorganisation de la ville, où n'osait jusque-là rentrer la population, dans la crainte d'une nouvelle attaque.

Les vivandiers qui suivaient l'armée s'y établirent à demeure, et les habitants étant revenus, le commerce, exercé surtout par des étrangers, prit un développement rapide. La loi du 7 octobre 1871, votée sous l'administration du président Cardoso, rendit à Corumbá ses privilèges de villa; celle du 21 mai 1873 en fit le chef-lieu d'une *comarque*, déclarée de première instance par décret du 10 juin de la même année. Enfin le 15 novembre 1878, Corumbá fut élevé au rang de *cidade*, avec un territoire comprenant 2.856,75 lieues carrées, de vingt au degré, et divisé en trois districts: *Corumbá*, *Herculanea*, *Territoire de la rive gauche du Paraguay au-dessus du Taquary*, et en deux freguezias, celle de *Santa-Cruz*

de *Corumbá*, dont j'ai parlé plus haut, et celle de *San-José de Herculanæa*, créée en 1875.

Dès 1859, l'amiral Delamare, alors président de Matto-Grosso, prévoyant l'importance future de *Corumbá*, avait fait dresser un plan de construction de la ville. Malheureusement, lorsqu'on la rebâtit après la guerre du Paraguay, ce plan ne fut pas observé; on respecta toutefois l'alignement.

En 1877, *Corumbá* comptait dix rues larges et bien alignées, se coupant à angle droit, et trois places. Les premières étaient: la rue *Augusta*, formant quai et jouissant d'une vue magnifique, la rue *Delamare*, la plus peuplée et la plus commerçante, les rues de *Cadêa*, *Alencastro*, *Bella-Vista* et *Vinte e tres de Julho*; toutes parallèles au fleuve et coupées perpendiculairement par les rues *Oriental*, *Primeiro de Abril*, *Bella*, *San-Pedro*, *Camara*, *Palacio*, *Santa-Theresa*, *San-Gabriel*, *Sete de Setembro*, *Major Gama* et *Occidental*.

La rue *Augusta* a été ainsi nommée en l'honneur du contre-amiral Auguste Leverger¹, baron de Melgaço, qui pendant quarante années, a tant fait pour le Matto-Grosso; les rues *Delamare* et *Alencastro* rappellent la bienfaitante administration de deux autres anciens présidents de la province, le capitaine de frégate Joaquim Raymundo Delamare, depuis amiral, et le lieutenant-colonel, plus tard maréchal de camp, Antonio Pedro de Alencastro; et la rue *Major Gama*, les services de l'officier distingué du génie dont j'ai parlé plus haut.

Les trois places étaient celle de *Santa-Thereza*, où se construisait alors l'église paroissiale; celle de *Carmo*, où fut élevée

en 1877, par souscription populaire, la chapelle de *Nossa-Senhora da Candelaria* (Notre-Dame de la Chandeleur); et celle de *San-Pedro*, destinée à contenir la prison et l'hôtel de ville.

La ville comptait peu d'édifices remarquables. Les meilleurs étaient la chapelle de *Candelaria*, dont je viens de parler, la résidence du commandant du 2^{ème} bataillon d'artillerie à pied, construite par le colonel, depuis maréchal, baron de Batovi, avec l'aide des soldats de son corps et sans aucun frais pour l'Etat, la prison et l'hôtel de ville.

Le bâtiment de la douane, bien qu'ayant coûté fort cher, était atroce, et le service du port occupait une maisonnette fort mal aménagée. Quant aux casernes, ce n'étaient qu'un assemblage de misérables paillottes, dont les toits et les murs laissaient pénétrer le soleil et la pluie. L'hôpital militaire n'avait guère meilleure apparence, ainsi que la mauvaise cabane située en face, et qui a servi d'église paroissiale jusqu'à 1878.

Le cimetière, petit mais bien entretenu, et tout entier muré, se trouvait dans l'intérieur de la ville. Il a été établi en 1874, grâce aux efforts du président de la Chambre municipale, le major João D'Alincourt Sabo de Oliveira, neveu de l'officier du génie distingué que j'ai tant de fois cité dans cet ouvrage. Son fondateur y a été inhumé le 19 décembre 1876, à droite de la chapelle de *San-João-Baptista*.

La population de *Corumbá* a été l'objet de plusieurs recensements.

En 1791, on n'y comptait que 141 habitants, y compris la garnison. En 1861, sa population était de 1.315 âmes, dont 26 français et 29 italiens, chiffre qui s'éleva à 3361 en 1872. En 1876, la ville reçut un renfort d'habitants considérable par l'arrivée d'un grand nombre de para-

¹ Voir la note 1^{re} de la page 5.

guéens qui, comme je l'ai dit plus haut, suivirent notre corps d'occupation lorsqu'il évacua la capitale de leur pays. Le *Visconde de Inhauma*, le *Madeira* et d'autres transports amenaient à chaque voyage des centaines de ces malheureux, acoutumés à partager la ration de nos soldats. La population de Corumbá et celle de Ladario s'en trouva presque doublée.

On se mit à construire de tous côtés,¹ et en même temps, le commerce prit un grand développement. Mais ces agglomérations d'immigrants oisifs et parasites ne sont jamais sans résultats funestes. Bientôt on vit, à Ladario comme à Corumbá, une énorme mendicité, avec tout son cortège de maux ; et la misère, aggravée d'abord par le ralentissement des travaux de l'arsenal de Ladario, arriva à son comble lorsqu'une partie de la troupe reçut l'ordre d'aller tenir garnison à Cuyabá ; car, faute de place dans les embarcations, ses hôtes ne purent l'accompagner.

Corumbá est l'entrepôt de tout le commerce du Matto-Grosso ; pendant la moitié de l'année, son port est accessible à des navires de plus de 3.000 tonneaux.

A l'époque de notre voyage, le commerce y était surtout aux mains des étrangers, et assez florissant ; mais la contrebande, pratiquée sur une grande échelle, lui faisait grand tort.

IV

J'ai déjà dit que le climat de Corumbá est très salubre et que les saisons de la région sont bien définies. Pendant les trois années que j'y ai passées, la moyenne

¹ En avril 1878, Corumbá comptait 530 maisons ; et Ladario, 330.

de la température de la saison chaude a été de 30° 8, et la moyenne de l'hiver, de 21° 25 C. Les nuits sont toujours fraîches et agréables.

Peu de villes de l'intérieur du Brésil jouissent d'un point de vue aussi étendu et d'un horizon aussi riant. C'est sans doute à cette position magnifique, où rien n'arrête le souffle pur des brises, qu'elle doit sa salubrité.

Le sol de Corumbá et de ses environs est formé presque entièrement d'un calcaire siliceux, noir ou gris, et rarement blanchâtre. Là où effleure cette dernière qualité, il a été établi un assez grand nombre de fours à chaux.

On y trouve aussi du grès quartzeux, diverses espèces de schistes et d'ardoises, des grauwackes grossières et du gneiss en petite quantité. Cette dernière roche prédomine dans le voisinage de la ville, où elle se trouve associée avec l'itabirite et une espèce d'arkose spongieuse, d'origine plutonienne, que l'on connaît dans le pays sous le nom de *pedra canga*. On observe également des roches feldspathiques, des granits et des schistes ferreux, et d'autres roches de cristallisation, ainsi que des schistes phylladés de diverses couleurs, depuis le noir et le gris jusqu'au rouge et au violet. Les voies d'accès pratiquées sur le flanc de la berge du fleuve, pour mettre en communication le port et la ville, ont mis à nu de superbes dendrites dus à la lente infiltration des eaux, et qui figurent des arbres, des fleurs, des arabesques d'un dessin charmant. J'en ai recueilli plusieurs échantillons, dont les plus remarquables offrent à l'examen les colorations manganésiennes du phyllade.

Bien que Corumbá soit situé dans une région à végétation opulente, on n'y voyait, à l'époque de notre arrivée, que fort peu de beaux arbres. C'est un défaut de nos habitudes, lorsque nous préparons le terrain pour la construction d'un groupe d'habitations, d'une route, d'une maison isolée même, de procéder à un abatage général de la végétation dans un rayon beaucoup trop étendu. Ainsi, lorsqu'on a percé, après 1870, la route qui relie Corumbá à Ladario, on s'est empressé de détruire la forêt sur une largeur de cent vingt mètres, bien que la voie ouverte ne soit guère plus large qu'un sentier. Il serait pourtant plus simple, en même temps que plus hygiénique et moins barbare, de conserver les arbres dont l'abatage n'est pas nécessaire, et qui fourniraient une ombre bienfaisante, tout en réjouissant la vue. Mais, le mal une fois fait, du moins devrait-on penser à le réparer.

Frappé de cette remarque, pendant mon séjour en cette ville, je plantai quelques arbres dans la rue *Augusta*. Plusieurs officiers d'artillerie suivirent mon exemple, et, si le vandalisme n'a pas détruit notre œuvre, la rue que je viens de nommer doit présenter aujourd'hui le riant aspect que donnent les beaux ombrages.

Dans les anfractuosités de la berge croît en abondance une myrtoïdée, dont le fruit cordiforme et nuancé de rouge, de jaune et de vert, quand il est mûr, ressemble pour la forme et pour la couleur aux mangues de Itamaracá¹. C'est une belle drupe d'une saveur aigre-douce, que la culture transformerait probablement en un fruit excellent.

¹ Ile de la côte Nord du Brésil, renommée pour ses mangues, qui sont petites, mais d'un goût exquis.

La plante qui le porte, et que je vis pour la première fois pendant l'été de 1875, était, ce qui est assez étrange, complètement inconnue aux gens du pays, qui n'y avaient jamais prêté la moindre attention. C'est un arbuste haut de deux à quatre mètres, à la tige ligneuse, rayée, lisse, et dont l'épiderme se détache par feuillets, aux feuilles opposées, lancéolées, acuminées, brillantes et à pointes translucides, à fleurs blanches, polyanthiques, au pistil sessile, à cinq carpelles, à ovaire trilobulaire, à graines dressées, basilaires. Ne la sachant pas encore décrite dans la science, je me hasardai à lui donner le nom de *corumbiana mangiformis*.

Les forêts des environs abondent surtout en *angicos* et en *pevas*, et sur les bords des chemins on admire de belles *resteaceas* et des *eriocaulons* de près de deux mètres de haut, à la tige lisse surmontée d'un vert feuillage. Le cotonnier est, dit-on, indigène; il se rencontre à l'état sylvestre dans les mêmes forêts et sur les plateaux, où croît aussi le *manga-beira* (*Hancornia speciosa*), au fruit exquis.

Le bananier, l'oranger, le citronnier et d'autres arbres fruitiers sont cultivés dans les jardins de la ville; mais il faut avoir soin d'en amender le terrain, où le calcaire est trop prédominant. Le sol des environs, au contraire, où cette roche n'effleure pas à la surface, produit, pour ainsi dire, sans aucun soin de culture.

Les grands établissements agricoles sont pourtant rares et on n'en peut citer que deux ou trois. A l'époque de notre voyage, le plus important était celui de *Piraputangas*, à quarante-cinq kilomètres de Corumbá. Cette *fazenda* (propriété agricole) alimentait autrefois toute la ville de viande, de sucre, de manioc, de maïs, de riz et de haricots. Les para-

guéens la ravagèrent plus tard et enlevèrent tout son bétail. Cependant son propriétaire, le baron de Villa-Maria, avait commencé à la restaurer en 1870, lorsque la mort l'enleva, et l'assassinat de son fils, survenu peu de temps après, arrêta pour longtemps les progrès de l'exploitation.

Après Piraputangas, les fazendas les plus considérables étaient celle de *San-Domingos*, qui avait appartenu au même propriétaire que la précédente, et celle de *Urucú*, en bon état d'entretien et propriété de M. Uldarico Colombo.

Le fer est si commun dans ces parages que pendant des dizaines de kilomètres, les montagnes, la plaine et le lit des cours d'eau sont constitués uniquement par du minerai renfermant 69 % de métal, selon les analyses faites à la Monnaie de Rio de Janeiro. En certains points, la roche a la couleur du fer et est si pesante qu'on dirait du métal pur.

Près de la fazenda de San-Domingos, au sommet de la montagne, on voit une crête de rocher taillée à pic, aussi unie qu'une muraille et qui ressemble plutôt à une grande masse de fer qu'à une roche dioritique. C'est de là que descendent les sources du torrent de San-Domingos, dont les eaux vont former, avec celles du Piraputangas, la lagune de Jacadigo.

Le métal se trouve sous divers états, mais le fer oligiste prédomine. De quelques beaux échantillons que nous recueillîmes, les uns étaient de *sidérose* ou carbonate de chaux et de fer; deux, d'*ophiolithe* vert-sombre, avec des granulations de *sperkise*; et deux de *niobite* (niobate de fer et de manganèse). Ces derniers furent ramassés dans le lit du Piraputangas, dont les eaux, ainsi que celles du San-Domingos et des autres ruisseaux voisins, sont pures et limpides, et sans aucune saveur métallique, mal-

gré la nature du terrain d'où elles sortent et de celui où elles coulent.

Sur la fazenda de Piraputangas nous rencontrâmes une centaine d'indiens qui, selon le propriétaire, Mr. de Villa-Maria, étaient des nations *guaná* (ou *txouoró onó*), *layana*, *terena*, *chuála*, *kinikinau* (*koinú-cunó*), et des *guaycurys*, ces derniers descendants de l'ancienne et redoutée nation des *guaycurús*, ou *indiens cavaliers*, et les autres, des *Xanés*, de la langue desquels leur dialecte a gardé des traces. On lit les mots suivants dans une lettre d'Alexandre Rodrigues Ferreira adressée au gouverneur João de Albuquerque, à la date du 5 juin, 1791 :

«Les *guanás* diffèrent peu des *guaycurús*, dont ils sont les voisins et les alliés. Ils se marient entre eux et se secourent et s'aident mutuellement. Mais les *guanás* n'habitent pas sous des *teju-pares*,¹ et leurs cabanes, dont le faite est très haut, sont de forme ovale et recouvertes de sapé.»²

Les *kinikinaus* sont connus dans les environs de Corumbá sous le nom de *guaicurys*, qui indique leur origine. La langue qu'ils parlent est caractéristique, et je ne connais aucune autre langue indienne qui lui ressemble au point de vue de la prosodie. Les terminaisons ont presque toutes l'accent sur l'antépénultième, et les consonnes *d* et *g* prédominent.

J'ai recueilli quelques mots de leur langue, ainsi que de celle des *layanas*. Je ferai remarquer que les termes *kinikinaus* du vocabulaire suivant diffèrent complètement de ceux que nous ont laissés Martius, Saint-Hilaire et Castelnau.

¹ Sorte de carbet, dont le toit est formé par deux pans inclinés.

² Graminée dont les tiges sont employées pour la couverture des maisons pauvres. C'est l'*Anatherum bicorné*.

Je ne cite pas les autres auteurs, qui n'ont fait généralement que reproduire les observations de ces trois voyageurs ; et quant à la nationalité de ces indiens, je suis la version de M. de Villa-Maria.

Quelques observations préliminaires me semblent d'abord indispensables.

Une des plus grandes difficultés que rencontrent les américanistes dans l'étude des langues brésiliennes, consiste dans l'identification des mots. Chacun des auteurs à qui l'on doit des recueils de phrases ou des vocabulaires a adopté naturellement l'orthographe de sa propre langue, de façon qu'il faut tenir compte, dans leur lecture, de la prononciation différente du *portugais*, de l'*espagnol*, du *français*, de l'*allemand*, de l'*anglais*, et de l'*italien*. En outre, plusieurs sons des langues indiennes n'ayant pas d'équivalent dans les langues européennes, il y a, chez les auteurs de la même nationalité, désaccord sur la manière de les représenter.

De plus, comme dans ces langues les noms sont généralement dissimulés par *composition* ou *agglutination*, et que la forme impersonnelle du verbe n'existe pour ainsi dire pas, celui-ci étant constamment modifié par des préfixes et des suffixes qui remplacent nos terminaisons, nos modes et nos temps, il s'ensuit que le même auteur a donné souvent comme différents des mots exactement semblables, mais dont l'*agglutination* était différente. On peut adresser particulièrement ce reproche à Martius (*Glossaria linguarum brasiliensium*).

Si l'on ajoute que la plupart des voyageurs étrangers ne connaissaient que fort imparfaitement la langue qui devait leur servir d'intermédiaire, c'est-à-dire, le portugais ou l'espagnol, et que les fautes d'impression, dans les ouvrages de ce genre, sont très nombreuses et difficiles à éviter, on peut se faire une idée du véri-

table cahos où se trouve la linguistique brésilienne.

Il est regrettable que des écrivains de notre pays aient encore contribué à l'augmenter, en reproduisant dans leurs ouvrages, selon l'orthographe française ou allemande, des mots de langues brésiliennes, dont la prononciation à la portugaise était déjà fixée¹.

¹ Pour ne pas tomber dans un des défauts mentionnés plus haut, le traducteur a fidèlement conservé l'orthographe de l'auteur. Mais quelques explications sont à cet égard nécessaires, relativement à la valeur des lettres en portugais.

a, au commencement et au milieu des mots, a la même valeur qu'en français. L'accent aigu le rend plus ouvert (*á*) ; et l'accent circonflexe, plus fermé (*â*). A la fin des mots, s'il ne porte pas d'accent, il est presque insensible.

e, au commencement et au milieu des mots, se prononce *é*. A la fin des mots, s'il n'a pas d'accent, il est très bref, mais jamais muet ; *é* se prononce *ê* ; et *ê*, *é*.

i, accentué ou non, se prononce comme en français.

o a à peu près la même valeur qu'en français, mais un son très ouvert, s'il porte l'accent aigu (*ó*).

u se prononce toujours *ou*. Il est très bref à la fin des mots, s'il ne porte pas d'accent.

y a la valeur de *i*.

Dans *ai*, *ei*, *oi*, les deux voyelles se prononcent séparément : *ai*, *ei*, *oi* ; *ou* se prononce presque comme *o* ; et *au*, comme *áo*.

La voyelle accentuée est toujours longue, quel que soit son accent, et les voyelles qui la suivent sont brèves. On remarquera que ces dernières peuvent être au nombre de trois.

Lorsqu'un mot ne porte aucun accent, il est sous-entendu que l'accent tonique tombe sur la pénultième.

Il n'y a d'exception que pour la voyelle *y*, qui porte toujours l'accent tonique à la fin des mots, seule place qu'elle occupe dans ce vocabulaire, lorsqu'il n'est pas indiqué d'accent.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire, quand une autre voyelle est accentuée, la voyelle *y* est brève, mais cependant plus longue que la voyelle non accentuée qui la précède. Ainsi, dans *hónagy*, *fiis*, *o* est long, *a*, très bref, et *y*, à demi-long.

Les consonnes ont la même valeur qu'en français, moins le *x* qui se prononce *ch*.

Le *h* est toujours muet en portugais ; mais, dans le présent vocabulaire il a la valeur de *h* aspiré.

Dans les notes du vocabulaire, l'auteur cite fréquemment les langues *Tupy* et *Kiriri*. La première, connue également sous le nom de *Lingoa geral* (langue générale), est l'idiome brésilien le plus répandu, le guarani en est un dialecte. La langue *Kiriri*, aujourd'hui morte, était proche parente du tupy. Elle n'a été l'objet que d'une seule grammaire, intitulée *Arte de grammatica da lingua brazílica da nação Kiriri*, par le P. Vincencio Mamiani. Lisbonne. Miguel Deslandes. 1699. Cet ouvrage a été réimprimé à Rio-de-Janeiro, en 1877, par les soins de la Bibliothèque Nationale de cette ville.

A un autre point de vue, le latin barbare employé dans la science donne lieu à une critique presque aussi fondée. Les termes *Boussingaultia*, *Secquoya*, *Stackhousea*, etc., etc. perdent dans la prononciation tout leur sens pour une oreille accoutumée à la prosodie latine.

	LAYANA	KINIKINAU
Aisselle.....	—	hiaxirátake
Allaiter.....	—	jenipreónighi
Anus.....	acicicô.....	nibeighi
Ara.....	—	uakiliképa
Aracuan ¹	—	cutivina
Arbre.....	ticôte.....	ivôco ²
Aujourd'hui..	coiena.....	nátigde
Avoir.....	—	enè
Ayez pitié de moi.....	—	adive-codenta
Baiser (s u b - stantif).....	—	sokirá
Banane.....	oâta.....	—
Barbe.....	—	coke-heíkghe
Boire.....	henoh - mode..	jaháca
Bois (du)....	ticoôte.....	goniládge
Bois (forêt)...	hohei.....	—
Bon ou beau.	—	lebínikéne
Boucles d'o- reilles.....	—	coghuei-kékgighi
Bouche.....	báhalo.....	hiniólake
Bras.....	dahaki.....	bahá-hárade
Caïman ³	—	niórxei
Caitetú ⁴	—	caitxira
Caitetú-quei- xada.....	—	niguedaigue
Canne à sucre	—	nipeh; naáila
Cerf.....	—	caliocán
Cheval.....	kámo, apolican	keuáladje ⁵
Cheveux.....	doote.....	hianiôde
Ciel.....	manokeis.....	—
Coatá ⁶	hahai.....	—
Coton.....	tóhna.....	cotámo ⁷

¹ On connaît généralement au Brésil sous ce terme tupy trois espèces de gallinacés, dont une appartient au genre *Penelope*, et les deux autres, au genre *Ortalida*. *Diccionario de vocabulos brazeileiros, pelo tenente general visconde de Beurepaire-Rohan*. Rio, 1889.

² *Bewô*, tronc, en langue kiriri.

³ Généralement connu au Brésil sous le nom tupy de *jacaré*.

⁴ *Dicotyles caitetú* (Liais), la plus petite espèce de porcs sauvages du Brésil. Le *caitetú queixada* est le *pecari*.

⁵ Voir la dernière note de la page 113.

⁶ *Ateles paniscus*, espèce de singe.

⁷ Peut-être corruption du portugais *algodão*, ou de l'espagnol *algodon*.

	LAYANA	KINIKINAU
Cou.....	djôgo.....	hiotóti-hénadge
Coude.....	djolépoke.....	romôke
Court, petit, étroit.....	—	oána ; oxupána- oána
Couteau.....	—	nudadjo
Curieux.....	—	aguir-caháurate
Demain.....	—	natínigo
Démon.....	oxibohé.....	enianigódjigode
Dieu.....	mandréra, co- hôte.....	onuenatágode
Dents.....	ouhè.....	codohè
Doigts de la main.....	txiláque.....	hibáha-hárate
pouce.....	—	» lôdo
index.....	—	hielácadge
médus.....	—	hibicôdge
auriculaire.	—	hibáha - hárate- oána
Doigts du pied	—	hicocona-oána
D o n n e r, je donne.....	—	adediánote
D o r m i r, je dors.....	—	hiehôte
Drap ou linge.	talá.....	adohonái
Eau.....	tóhna.....	{ nógodi (disent les hommes) ¹ niôgo (disent les femmes)
Eau-de-vie...	—	nodáki
Eclair.....	txuluvucáte...	noléghipa
Ema ²	—	apá-caínighy
Enfant du sexe masculin....	caliôno.....	ninghah-ani
Enfant du sexe féminin.....	alivoáno.....	ninghah-oána ³
Etoile.....	porágui, ihére..	hio-tôde
Faire, je fais.	—	jaôtro
Femme m a - rié.....	zéhéna ⁴	helôde
Fer.....	—	napiléke ⁵
Fesses.....	guhuna.....	hiaúvio
Fils.....	djicá, caliuno..	hiónaghy
Fille.....	enzine, alivoáno	hiôna
Feu.....	—	nolédi

¹ Un trait commun des langues brésiliennes est l'emploi de mots différents, selon le sexe, pour désigner certains êtres ou objets.

² Autruche américaine (*Rhea americana*).

³ Comparez *huáña*, neveu, en langue kiriri.

⁴ *Ideimú*, en kiriri.

⁵ On écrit ordinairement *Napileque* lorsque ce mot est employé comme terme de géographie (voir page 56, colonne 2^{me}), mais, dans ce vocabulaire, il a paru préférable de remplacer *qu* par *k*.

	LAYANA	KINIKINAU
Fou.....	—	hietôle
Frère.....	titère...	hinioxoáte
Froid.....	—	lebeiháke
Front.....	inongo.....	—
Genou.....	buhúio.....	hiocode ¹
Genre masculin.....		
lin.....	gheu..	helérode
Genre féminin.....	zehédi.....	oliána
Glisser.....	—	dabiléke
Gorge.....	—	jahá
Grand.....	tapihy.....	helióde
Grand-père.....	ôtu.....	—
Grand-mère.....	otè ²	—
Haricot.....	heuki.....	ediauha
Hier.....	poniogôte.....	joti-hinôco
Homme.....	hapohité.....	helióde
Il n'y a pas.....	ahéca.....	—
Jacú ³	—	cotivi-nhoar
Jaguar.....	haahôte.....	nigdiôgo
Jaguatirica ⁴	—	cutxío
Jambe.....	guhuna.....	natínigoi
Je ou moi,		
mon.....	—	hio; heiho ⁵
Jeune homme.....	oma-hé.....	—
Jeune fille.....	aronái.....	—
Langue.....	nehne.....	hiokélegui
Large, vaste.....	—	helióde
Long.....	—	ocráta
Lui.....	—	adjuáte
Lune.....	cohehé.....	hepenái
Mâchoire.....	nohío.....	hiohóde
Main.....	huanho.....	honigha-xiuva
Maison.....	nichéna.....	cudeine
Mamelles.....	—	heheléte
M a n g e r, je		
mange.....	nigoáte.....	hio-chene; hio-heneóde
Mariage.....	entz-hcco-cotè.....	jaotra diónigue; diohe chacas
Mauvais.....	poadjo.....	agopélo
Médecin.....	onigene ⁷	metádnuaño
Mère.....	memen.....	hiedéde ⁸
Mon.....	dje.....	hio, nio

	LAYANA	KINIKINAU
Montagne.....	mari ¹	hueh-tirah
Mutum ²	—	naginikin-hoar
Nez.....	ghire.....	himigo
Nièce de l'hom		
me.....	—	hiteixéque
Nièce de la		
femme.....	—	hilédode
Oreilles.....	ghehéna ³	páhrate
Nombril.....	unhúna.....	ódodae
Pacú ⁴ (poison).....	—	caátepa
Parler.....	djacticure.....	jothah
Parleur.....	—	hotráhe-xerah
Petit-fils.....	—	áte
Petite-fille.....	—	álode
Père.....	talá.....	atáda
Perroquet.....	—	naxacóna
Pied.....	djehéve.....	hibiháde
Pierre.....	marihipa.....	hueh-tirah
Pluie.....	huco.....	hebike
Plume.....	kipeh.....	—
Poison.....	—	cáio
» pour les		
flèches.....	—	cupi
Poisson.....	heheo.....	norogégghi
Poitrine.....	djehehémi.....	niaticógode
Porc.....	nipôco ⁶	—
Poule.....	tapihy.....	—
Prêtre.....	—	nidjiéni
Rauque.....	—	idoléáu
Rivière, fleuve.....	hanáhi.....	—
Riz.....	—	nacah-diuah
Serpent.....	cotxohé.....	oya ⁷
» sucury ⁸	—	oya-kehoá
» boa.....	—	oya-ojoi
Sœur.....	loke.....	niohálode
Soleil.....	hatxé ⁹	allighéra
Soulier.....	—	hiochéladge
Tabac.....	txahi.....	—
Talon.....	—	txihoh
Tapir.....	apolicán.....	keuáladge ¹⁰

¹ D'Orbigny. Ce mot est le même dans le dialecte *mojo*.

² Gallinacé de l'ordre *Crax*, dont les principales espèces connues au Brésil sont le *Crax Alektor*, le *Crax Blumenbachii*, et le *Crax Urumutum*.

³ *Beñe*, en langue kiriri.

⁴ On connaît sous le nom de *pacú* plusieurs espèces de Salmonides.

⁵ *By*, en kiriri; *hiby*, mon pied.

⁶ Peut-être corruption du portugais *porco*, ou de l'espagnol *puerco*.

⁷ *Mboya*, en tupy.

⁸ Voir p. 102. Note.

⁹ La syllabe finale de ce mot est très fortement aspirée.

¹⁰ Peut-être corruption du portugais *cavallo* (cheval) ou de l'espagnol *caballo*. Le mot français *tapir* est une légère corruption du tupy *tapyra*, substitué généralement au Brésil par le mot portugais *anta*.

¹ *Cudú*, en kiriri.

² *To*, en kiriri.

³ Gallinacé appartenant à la famille des Pénélopes, qui remplace au Brésil celle des faisans, et dont on compte plusieurs espèces.

⁴ *Felis tigrina*.

⁵ *Hi*, en kiriri.

⁶ *Cuyen*, selon d'Orbigny; *chuina*, en patagon (D'Orbigny).

⁷ Et non *unigenito*, comme l'écrivent quelques auteurs. Lettre du capitaine-général Caetano Pinto au lieutenant-colonel Ricardo Franco, en date du 5 avril 1809.—Revue de l'Institut Historique de Rio-de-Janciro. T. VII, p. 216.

⁸ *Dè*, en kiriri; *hydède*, notre mère.

	LAYANA	KINIKINAU
Tatou.....	—	otúareh
Terre.....	maríhipa....	—
Testicules....	anhanguéhé....	álolah
Tête.....	tôde.....	hiaquílo
Tonnerre....	hunohóbote....	txinóho
Trahira '....	—	héuque
Tu, toi.....	—	anhami
Ventre.....	ingoho.....	ioéhe
Ver de terre..	—	anadhéghere
Vieux.....	lecoténe	—
Visage.....	inongo.....	hiatôbe ²
Yeux.....	onghéh.....	kekerehé

¹ Sorte de poisson offrant quelque analogie avec le brochet. (*Syodus e Macrodo*).

² *Toba*, en tupy.

Dans la langue *guaycury*, la première syllabe des mots qui commencent par *hi*, *hio*, *ni*, *je*, *ja* exprime ordinairement le pronom de la première personne ou l'adjectif possessif correspondant. Cette syllabe est tantôt douce, tantôt fortement aspirée.

Comme dans la plupart des langues analogues, le même terme sert à représenter plusieurs idées; ainsi *helióde*, qui signifie proprement *homme*, exprime aussi l'idée de grandeur, de vaillance, d'étendue, etc. Lorsque je ne connaissais pas encore le dialecte des *Kinikinaus*, et qu'ils me traduisaient en portugais les expressions de leur idiome, je m'amusais fort de les entendre dire, dans le récit de leurs aventures de chasse et pour donner l'idée de la force du jaguar, que cet animal ne craint que le taureau, parce que *celui-ci est un homme*.

Malgré la pauvreté de leur langue, elle possède souvent une singulière grâce, unie à une grande concision. Quelques-unes de ses locutions sont difficiles à expliquer, comme la suivante, fort employée: *Le feu l'a mangé*,—qui s'applique, non seulement au propre, en parlant des ravages d'un incendie, mais encore au figuré, pour indiquer qu'une chose a disparu

soit naturellement, soit comme par l'effet d'un sortilège, sans qu'on puisse s'en expliquer la raison.

CHAPITRE V

ITINÉRAIRE JUSQU'AUX LAGUNES. LAGUNE DE CÁCERES. L'ÎLE DOS OREJONES. LES LAGUNES CIPÓ ET MANDIORÉ. LA LAGUNE MEN OU DE JUAN DE AYOLAS. LA GUAHYBA. L'INSCRIPTION. LA LAGUNE UBERABA. LE CANAL DOM PEDRO II. LE PORT DE REIS.

I

A gauche du port de Corumbá, à l'endroit où le fleuve forme un coude presque à angle droit, se trouve l'embouchure de la lagune de Cáceres ou *Tamengos*. Pendant la saison des basses eaux, ce n'est qu'un canal d'une vingtaine de mètres, sur huit à dix kilomètres de longueur. Mais, à l'époque des crues, la lagune ou *bahia* (baie), comme on appelle fort justement dans le pays toutes les lagunes formées par les rivières et qui communiquent avec elles, s'enfle, déborde, se confond avec le Paraguay, et devient une partie des lacs de *Xarayés* ou *Sarahés*,¹ dont j'ai déjà parlé.

La *bahia* de Cáceres reçoit le ruisseau de Conceição, qu'on doit peut-être identifier avec le *Mandi* de Lozano (*Conquista del Rio de la Plata*. 1.^o—IV).

Pendant la plus grande partie de l'année, ainsi que les autres lagunes ou *bahias* des bords du Paraguay, elle offre moins l'aspect d'une nappe d'eau que

¹ Ce nom, donné par les premiers habitants d'origine européenne à la mer intérieure formée par les crues du bassin du Paraguay, est dû aux indiens *Xarayés* ou *Sarahés*, qui habitent à cette époque les hautes terres situées entre Corumbá et la lagune de Guahyba.

celui d'une immense prairie couverte de *aguapés*,¹ de nénuphars, de *victorias regias*, et de plusieurs espèces de ces cypéracées et graminées aquatiques connues dans le bassin de l'Amazone sous le nom de *canaranas*, dont les longues tiges et les gros rhizomes forment un tissu assez serré pour arrêter souvent les vapeurs, même les plus puissants, comme il arriva aux canonnières *Fernandes Vieira* et *Taquary*.

Le nom de Cáceres lui a été donné en hommage à Luiz de Albuquerque de Mello Pereira e Cáceres, l'un des meilleurs administrateurs de l'ancienne capitania de Matto-Grosso, et celui qui y a laissé le plus de traces de son passage, dans les noms de lieux. En effet, sans compter la lagune, les deux Albuquerque dont j'ai parlé plus haut, et la ville de San-Luiz de Cáceres rappellent son souvenir. Il en est de même de *Insuá*, dénomination sous laquelle on connaît le groupe de montagnes situées entre le Paraguay et les lagunes Guahyba et Uberaba, et une localité de l'Etat actuel de Goyaz, à vingt kilomètres de Ponte-Alta et à quarante-cinq kilomètres de Registro do Araguaya, car *Insuá*, dans la province de Minho, en Portugal, était le nom du château de la famille de ce capitaine-général.

II

Le mercredi 14 juillet, notre commission s'embarqua à bord de la canonnière *Taquary*, commandée par le capitaine de corvette Alvarim Costa, à destination des lagunes Mandioré, Guahyba et Uberaba. Elle devait de plus, pendant la route, étudier le cours du Paraguay.

¹ Plante aquatique connue au Pará sous les noms de *mururé* et de *aguapé*. *Aguapé* veut dire *rond* ou *aplati* en langue tupy; *aguapé* est une corruption de *ayapé*, chose flottante.

A partir de Corumbá, celui-ci commence à devenir si sinueux que, pendant quatre heures, nous restons presque continuellement en vue de la ville. Au premier coude du fleuve, appelé *Aracuan*, nous jouissons longuement de ce coup d'œil, car Corumbá, à cette distance, paraît une ville gracieuse et coquette.

A 21 kilomètres de Corumbá, nous dépassons l'île *do Sargento* (du Sergent); deux kilomètres plus loin, l'île *do Meio* (du Milieu), et, à 30 kilomètres de la ville, l'île de *Cima* (Supérieure). Après quatre heures et demie de marche, la canonnière s'arrête à l'embouchure de la *bahia de Tuyuyú*, nappe d'eau de 400 mètres de large sur 4 kilomètres de longueur, sur la rive droite du fleuve et à trente-sept kilomètres et demi de Corumbá.

Nous repartons le 15, à sept heures du matin. A midi, nous dépassons la *bahia Pimenteira*, située à la même distance de la *bahia de Tuyuyú* que celle-ci de Corumbá; à sept heures du soir, la localité de *Caranda*, environ vingt kilomètres plus loin, et à cinq heures et demie, nous passons devant les *Castellos* (Châteaux). On appelle ainsi deux petits mornes situés en face l'un de l'autre, à un coude étroit du fleuve. Ils se trouvent à environ vingt-deux kilomètres plus haut que *Carandá*, et, vus de loin, ressemblent à des fortifications, d'où vient leur nom. Ce sont des rochers de grès schisteux, auxquels la décomposition par les eaux, opérée selon des veines longitudinales et transversales, a donné l'aspect d'agglomérés basaltiques ou trappoïdes.

Nous jetons l'ancre un peu plus haut, et nous repartons le 16, à la même heure que la veille.

A onze heures, nous dépassons l'île de *Falha* ou *das Larangeiras* (des Orangers), longue de deux kilomètres et située à trente et un kilomètres des *Castellos*; et

une demi-heure après, la pointe N. de l'île *Paraiso* (Paradis) ou *Paraguay-merim*, formée par le bras du fleuve qui porte le même nom.¹ Cette dernière île mesure quatre-vingt-dix à cent kilomètres de longueur, sur plus de quarante de largeur. Au temps des crues, elle est complètement submergée.

Cette circonstance me fait rejeter l'hypothèse que ce soit l'île des *Orejones* de Lozano, habitée, dit-il, par des indiens qui firent bon accueil aux espagnols. J'inclinerais plutôt à croire que cette île doit être identifiée avec celle de *Falha* ou même celle de *Fecho-de-Morros*, comme je l'ai dit plus haut. On sait, du reste, combien ces sortes de questions sont difficiles à résoudre, faute de documents assez précis dans les anciennes relations. Lozano place l'île des *Orejones* à soixante lieues espagnoles au-dessous du lac de *Xarayés*, mais ce lac, qui n'est en réalité, ainsi qu'on l'a vu, que la réunion des affluents et des lagunes du Paraguay au temps des hautes eaux, varie énormément de dimensions selon l'époque ou l'intensité de la crue. En outre, les premiers explorateurs ont pu prendre pour une île permanente, une île temporaire formée par l'inondation périodique.

L'entrée du Paraguay-merim se trouve à quatre kilomètres et demi de la pointe N. de l'île de Falha. A midi, nous arrivâmes au *furado* de *Sucury*, à moitié cours de ce bras du fleuve. Nous nous arrêtâmes pour reconnaître le *furado*, qui n'était pas mentionné sur les cartes.

On appelle au Matto-Grosso *furados* (*furos* et *igarapés* dans les Etats d'Amazonas et du Pará), les canaux naturels qui se forment entre les bras d'un fleuve ou entre deux cours d'eau. Celui-ci n'a

¹ En tupy et en guarani, *merim* ou *mirim* veut dire petit. *Paraguay-merim* signifie donc le petit Paraguay.

guère que six cents mètres de long, et s'élargit vers son milieu en une *bahia* qui affecte la forme d'un gant.

A deux heures et quart nous repartons; une heure après, nous dépassons l'habitation de *José Dias*, ainsi appelé du nom de son premier propriétaire, et située sur une petite éminence, à six kilomètres de la rive gauche; et, à cinq heures et demie, nous pénétrons dans la lagune *Cipó* (Liane), à quinze kilomètres et demi de *José Dias*. Cette lagune n'est, à proprement parler, que le canal d'entrée de la lagune Mandioré.

En certains endroits, sa largeur ne dépasse pas vingt mètres; et elle offre beaucoup de sinuosités et de recoins; mais, au bout de quatre kilomètres et demi, elle forme une charmante *bahia* presque circulaire, au pied d'une haute colline, sur le flanc de laquelle s'élevait l'habitation de Joaquim Ourives.

Avant d'arriver à ce point, la lagune s'élargit et gagne en profondeur. A l'entrée de la *bahia* de *Joaquim Ourives*, la sonde ne trouva pas le fond à 88 mètres.

III

Le 20 juillet, à onze heures du matin, nous entrons dans la lagune *Mandioré*, anciennement *Men*,¹ magnifique *bahia* de trente-cinq kilomètres environ de long sur dix kilomètres de large, bordée de plages riantes et entourée de hautes montagnes, parmi lesquelles se détachent au N. E. les sommets en forme de pyramide des *Xanés*, et au S. O., un massif élevé qui se prolonge jusqu'à l'entrée, et que nous

¹ *Carta hydrographica do paiz de Matto-Grosso e Cuyabá, desde a foç do Mamoré até o lago Xarayés e seus adjacentes.* Dressée par la commission portugaise de limites, de 1782 à 1790.

baptisâmes du nom de *Alvarim*, en l'honneur du commandant de la canonnière.

Presque au centre de la lagune et près de son bord occidental, s'élève une île formant une petite montagne de grès à gros grain et de grauwacke, et dont le sol disparaît complètement sous les déjections blanchâtres des *biguás* (barbus brasiliens), qui y vivent par milliers. On la connaît sous le nom de *Ilha do Velho* (Ile du Vieillard).

Ainsi que les autres grandes lagunes du rio Paraguay, la Mandioré varie considérablement de volume d'un mois à l'autre. Les habitants du voisinage nous avaient dit que, pendant la saison des crues, elle roule des vagues comme la mer, tandis que, dans la saison opposée, le vent ne soulève plus, dans la plupart des mêmes parages, que des tourbillons de poussière. Effectivement, bien que les eaux eussent commencé à baisser depuis un mois, le *Taquary*, qui calait sept pieds, put facilement sillonner la lagune dans toutes les directions et en approcher les bords de très près. Le seul obstacle qu'il arrêta, ce fut une couche d'hydrophites que l'on prit de loin pour le rivage.

Arrivé à cette prairie flottante, le commandant, voulant vérifier l'existence d'une autre sortie de la lagune, que les anciens voyageurs placent plus loin que les monts Xanés, essaya de la traverser. La proue de la canonnière s'ouvrit un passage pendant quelques centaines de mètres, au bout desquels la résistance offerte par le tapis de plantes aquatiques devint supérieure à toute la force de la machine, et nous fûmes obligés de nous arrêter, pour revenir ensuite en arrière. En ce moment, le coup d'œil qu'offrait notre svelte navire, ainsi emprisonné dans un dédale d'hydrophites, alors en fleurs, était un des plus surprenants et des plus beaux que l'on puisse voir.

Nous visitâmes la Mandioré à deux autres reprises, dans le court espace de deux mois. La première fois, notre vapeur, le *João Antonio*, qui ne calait pourtant que quatre pieds, fut obligé de sortir en toute hâte, pour ne pas y rester échoué, et la deuxième fois, un mois après, il nous fut impossible d'arriver jusqu'à moitié de la lagune en *chalana*, espèce de pirogue à fond plat.

Des nuées de canards sauvages couvrent les eaux de la lagune, et ses rives sont fréquentées par des milliers de *aracuan*,¹ de *jacús*, de *jacutingas*² et de *joós*,³ dont la chair délicate fournit aux voyageurs une excellente ressource alimentaire.

Dans les parages marécageux qui la bordent, l'air est sillonné de vols de *garças*⁴ au blanc plumage, et l'on voit se promener lentement sur leurs longs pieds le *tabujajá*,⁵ le *tuyuyú*⁶ gigantesque, le *jaburú* et le *socó-boi*, aux becs énormes. Un autre oiseau remarquable est le *anhuma*,⁷ *tahan* des indiens guatós, plus grand qu'un dindon et de forme élégante.

Il a la tête ornée de trois plumes ressemblant à celles du paon, et ses épaules sont armées de deux éperons qui lui servent de défense. Son nom *guató* lui vient de son cri, qu'il répète à des intervalles sensiblement égaux, ce qui fait dire qu'il marque les heures. Pendant la nuit, le chant mélancolique du *curianga*⁸, que les indiens regardent comme un oiseau

¹ *Penelope aracuan* (Spix).

² Le *jacú* et le *jacutinga* (*Penelope Amarail* et *Penelope leucoptera* (Newed)) sont des sortes de faisans d'espèces très rapprochées. Le nom du second, *jacú blanc* ou plutôt *blanchâtre*, lui vient de la couleur de quelques-unes de ses plumes.

³ *Crypturus*.

⁴ *Ardea candidissima*.

⁵ *Ciconia maguary*.

⁶ *Mycteria*.

⁷ *Palamedea cornuta*.

⁸ *Caprimulgus diurnus*.

augural, interrompt le silence des solitudes.

C'est sur les bords de cette lagune que je vis pour la première fois une espèce de palmier rampant, long de plus de cent mètres et dont le tronc ne mesurait qu'un centimètre de diamètre. Ce palmier, dont la tige est tortueuse, suit les ondulations du sol ; les gens du pays l'appellant *urumbamba* : je lui donne ici celui de *calamus procumbens*.

La commission choisit pour emplacements des bornes de limites qui devaient être érigées plus tard, une petite éminence en dos d'âne située au Sud de la lagune, à environ quinze cents mètres à gauche du canal d'entrée, et un îlot situé au Nord.

Les espagnols donnaient à la lagune Mandioré le nom de *Juan de Oyolas*, et attribuaient sa découverte à cet aventurier. Cela est peu probable, car la tradition la plus suivie dit que Juan de Oyolas, venant de la province de Paraguay, traversa le fleuve au-dessous de Fecho-de-Morros, et aborda, le 2 février 1537, à un point qu'il appela port de *Nossa-Senhora da Candelaria*,¹ d'où il poursuivit sa route vers l'Ouest, à la recherche de mines d'or et d'argent que lui avaient signalées les indiens guaranis. On ajoute qu'il ne revint pas de cette expédition, ayant été massacré par les indiens *xamococos* ou *samocosés*, selon les uns, ou par les indiens *sariquezes* et *albajós*, selon les autres.

D'après le P. Juan Patricio Hernandez, des missions de Chiquitos et leur premier historien, on doit attribuer le nom de la lagune aux missionnaires Hervas et Yegros, qui faisaient partie d'une mission

envoyée par leur supérieur, le P. Gregorio de Orosco, pour chercher une route jusqu'au rio Paraguay. Ces missionnaires arrivèrent à un lac, qui n'était qu'une baie du fleuve, et qu'ils prirent pour le Paraguay lui-même.¹ Ce devait être la lagune de Uberaba.

Après avoir élevé une croix sur sa rive, ils descendirent en explorant le pays, sous la conduite des indiens *Guarayos*, et parvinrent à une lagune qu'ils appelèrent *Mandioré* et que leurs guides leur dirent être le port de débarquement favori des Paulistes.² Cette assertion paraît confirmée par la trouvaille qu'ils firent de cinq chaînes de fer, du genre de celles que ces aventuriers employaient pour enchaîner leurs esclaves.

Ce seraient donc des brésiliens qui auraient découvert la lagune, bien qu'ils ne lui aient pas donné de nom, ou que celui-ci ne soit pas venu jusqu'à nous.

La question, en tout cas, reste douteuse. Il en est de même en ce qui regarde le *porto de Reis*, où Irala débarqua en 1543. L'opinion la plus suivie l'identifie avec la lagune de *Guahyba* ; quelques auteurs, cependant, entre autres, le P. Queiroga (*Descripcion del rio Paraguay*) et D'Orbigny, le placent sous le parallèle 21° 7' Sud, c'est-à-dire, à peu de distance de Fecho-de-Morros.

IV

Le 26, à sept heures du matin, nous sortons de la lagune. A neuf heures, nous avons parcouru vingt-deux kilomètres en amont du fleuve, et nous dépassons la *fazenda* (propriété) *Firmiano*,

¹ Famim (L'Univers, *provinces du Rio de la Plata*) place le port de Candelaria par 20° Lat. S ; et Gay, dans son *Histoire du Paraguay*, par 21° 5.

¹ Southey, *History of Brazil*.

² Habitants de l'ancienne province San-Paulo, au Brésil, renommés pour leur audace et leur esprit d'aventure.

près de laquelle se voyait encore, contre la berge, une partie de la coque d'un vapeur en fer qui avait été victime d'un incendie, deux ans auparavant.

A dix heures trois quarts, nous passons, treize kilomètres plus haut, les *Dourados*, hautes montagnes de gneiss. Le Brésil eut à leur pied un petit arsenal de marine, qui fut complètement détruit par les paraguéens en 1865. En indien *guató*, cette chaîne s'appelle *Marapo*, c'est-à-dire *montagne*. Le nom de *Dourados* lui vient, selon les uns, de la couleur de la végétation rabougrie qui la couvre; selon les autres, du poisson de même nom qui abonde en cet endroit du fleuve.

A midi, nous jetons l'ancre onze kilomètres plus haut, devant *Pedras de Amolar* (Pierres à aiguiser), pour refaire nos provisions.

Dourados et *Pedras de Amolar* sont deux massifs de la belle chaîne de montagnes qui borde la rive droite du rio Paraguay, et que nous avons en vue presque depuis notre départ de Coimbra. Ils se composent de gneiss en décomposition, et sont couverts de blocs et de cailloux anguleux, de quartz laiteux et de dimensions variables, mis à nu par les agents climatiques.

Ces blocs, de formation cristalline et par conséquent rebelles à la décomposition, sont un indice que d'abondantes veines de quartz traversent le gneiss. On en rencontre un grand nombre au pied des montagnes, et même jusqu'au bord du fleuve et dans son lit, où les ont entraînés les pluies torrentielles.

On trouve aussi, dans la chaîne de *Pedras de Amolar*, une sorte de grès siliceux d'un grain assez grossier, mais qui peut servir à aiguiser les couteaux, et d'où lui vient son nom.

C'est entre ces deux massifs que les anciens plaçaient l'entrée supérieure de

la lagune *Mandioré*, entrée aujourd'hui complètement obstruée, comme on l'a vu plus haut.

En remontant le fleuve, on est étonné de la quantité prodigieuse d'*acacias angicos* qui croissent à quelque distance de ses rives.

Celles-ci sont bordées principalement de *mangues* (Palétuviers), d'*ingažeiras* (*Ingá*) et de *cannafistulas* (*Cassia brazileira*), entremêlés de belles *Strelitzias*, entre autres le *pacò*, le *caajubá*, le *uvavú*, et le *seróca*; de *Cannacées*, de *Marantacées*, de *Gloxinias*, et de mille autres végétaux plus remarquables les uns que les autres.

Aux troncs et aux branches des plus gros arbres s'entrelacent des *Aroidées* aux feuilles diversement découpées, presque toutes variétés du genre *Imbé* (*Philodendron imbé*. Mart.); des *Broméliées* sauvages, des *barbas de velho* (espèce de *Tillandsias*) et des *Æchmées* aux feuilles et aux fleurs tachetées. Le charme de ces draperies de verdure est encore rehaussé par les nids des *chechéos* (*Cassicus haemorrhous*) et autres oiseaux, qui se balancent au bout des lianes, et le chant, varié à l'infini, des habitants du feuillage.

Dans les endroits où le courant est peu rapide, on voit agglomérées contre les bords des touffes de *Pontédériées* et de *Nymphéacées*; surtout des *aguapés*, la *Pontederia crassipes* de Martius et l'*Azurea* de Swartz.

Là où l'eau est dormante, ces hydrophytes envahissent toute sa superficie, et, entremêlés de *canaranas* et de *mumurés*, dont nous avons déjà parlé plus haut, forment une couche inextricable à travers laquelle on ne peut s'ouvrir un passage qu'à coups de sabre d'abatis, comme dans la forêt.

Ailleurs, ce sont de vastes rizières naturelles fréquentées par les indiens *guatós*,¹ les seuls habitants de ces parages. Aux époques de la cueillette, l'indigène parcourt en pirogue ces champs de riz silvestre, battant nonchalamment les épis de son aviron; son embarcation est bientôt remplie, et son existence assurée pour un certain temps.

C'était alors le printemps tropical, et sur la végétation luxuriante tranchaient, çà et là, les vives couleurs d'énormes bouquets blancs, rouges, roses, jaunes ou violets, formées par les fleurs des *peuvas*, des *sapucaias*, (*Lecythis*), des *paratudos* (*Cinnamodendron axillare*), des *novatos*, et des *carobas* (*Jacaranda copaia*), dont la belle fleur lilas n'a pas de rivale dans la région. Le *novato* est le même arbre que le *taixy* du Pará, aussi appelé *pau formigueiro* (Arbre à fourmis). Son bois est l'habitation privilégiée d'une fourmi jaune, aussi grande que la *saúva* (*Eodema cephalotes*), et dont la morsure est très douloureuse. Chaque arbre en contient des myriades, et elles sont le désespoir du voyageur inexpérimenté, qui ne peut résister au désir de approcher du végétal pour admirer ses fleurs ou couper ses belles branches, afin de faire des *zingas*, perches destinées à pousser les embarcations.

C'est même de cette circonstance que vient le nom de *novato* ou mieux *pau de novato* (Arbre du novice).

De temps en temps, on voit quelques *camarás*, arbres du port et de la grosseur d'un gros manguier et dont les cimes semblaient alors recouvertes de jaunes épis; on aperçoit plus rarement, et dans l'intérieur des terres, le chapiteau d'un pal-

¹ La nation des *guatós*, indiens navigateurs, presque aussi inseparables de leurs pirogues que l'escargot de sa coquille, est aujourd'hui à peu près éteinte.

mier, presque toujours le *tucúm* (*Bactris setosa*) ou le *carandá* (*Copernicea cerifera*).

V

Nous quittons *Pedras de Amolar* le 27, à sept heures du matin. Au bout de onze kilomètres et vers dix heures, nous passons les embouchures du rio San-Lourenço, ancien rio *Porrudos*, situées par 17° 55' Lat. S., selon Ricardo Franco, et à deux heures et demie du soir, nous arrivons à l'entrée de la lagune *Guahyba*, à 57 kilomètres plus haut, que nous devons laisser à gauche pour continuer notre route jusqu'à *Uberaba*, la cinquième et la dernière des lagunes par où passe la ligne limitrophe entre le Brésil et la Bolivie.

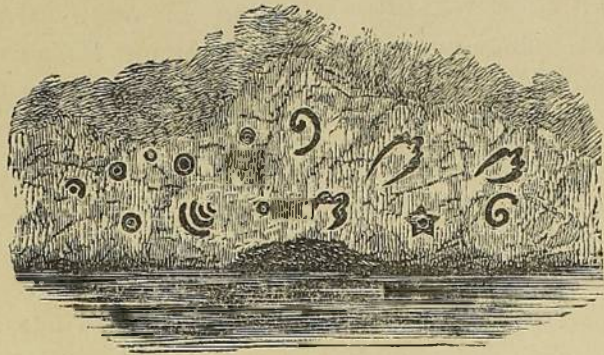
A ce moment, nous apercevons en amont le *Henry Davidson*, vapeur marchand construit spécialement pour la navigation fluviale, et qui, sous le drapeau des Etats-Unis, faisait le transport des cuirs et des viandes salées du haut Paraguay.

Le fleuve qui, un peu plus bas, mesure trois cents mètres de large, est si étroit en ce point (à peine vingt mètres), que notre canonnière dut entrer dans le canal qui mène à la lagune, pour laisser passer le *Davidson*.

La rive droite et méridionale de ce canal est montueuse et bordée par un contrefort de la serra des Dourados. La rive opposée est basse, comme toute la rive gauche du Paraguay, surtout dans cette région.

Presque à l'entrée du canal de la *Guahyba*, à la distance d'environ cinq cents mètres du fleuve, se dresse sur sa rive droite, un massif de gneiss, orienté S.E.

N.O., et connu sous le nom de *Morro do Lettreiro* (Montagne de l'Inscription). Il porte, gravés sur une face taillée à pic et qu'on dirait préparée dans ce but, les caractères suivants, appelés *Lettreiro de Guahyba*.



Lettreiro (Inscription) de Guahyba

Quelques-uns d'entre eux se trouvent au-dessous du niveau moyen des eaux, et ne peuvent se voir qu'à l'époque de la sécheresse.

Ces caractères ou signes paraissent représenter le soleil, la lune, des étoiles, une main et un pied d'homme, une patte de jaguar et des feuilles de palmier; ainsi que c'est le cas pour presque toutes les inscriptions trouvées dans les *itacoatiaras*¹ du Brésil. Parmi les plus remarquables, on cite celle de *Curumatá*, dans l'État de Piauhý, attribuée aux indiens *gregués*; et celle du *Morro de Cantagallo*, sur la rive gauche du Haut-Tapajóz, où, sur un rocher également à pic, l'artiste sauvage a gravé avec un burin naïf une quinzaine de figures. Celles qui représentent des oiseaux, des reptiles et un homme sont facilement reconnaissables; il semble que

le type choisi pour ce dernier soit un missionnaire, ce qui donnerait une origine relativement récente à l'inscription.

Lacerda place le Lettreiro par 17° 42' 48" et le baron de Melgaço, par 17° 43' 36" Lat. S.

Malgré mon vif désir d'examiner cette curiosité, je ne dus qu'à un heureux hasard de pouvoir m'en approcher d'assez près. Le *Taquary* suivait la rive gauche du canal pour rentrer dans le fleuve, mais un fort courant l'obligea d'obliquer à gauche et de s'arrêter contre le *Morro do Lettreiro*, assez de temps pour me permettre de bien l'observer.

Quelques minutes après, nous remontons de nouveau le Paraguay, dont le lit, devenu très sinueux, n'a qu'une largeur de vingt à trente mètres. Pour franchir ses nombreux coudes, nous devons recourir à des *zingas* et nous faire remorquer par la chaloupe.

Nous avons pris comme pilote un indien guaycury qui, à toutes les questions qu'on lui faisait, restait silencieux, ou ne répondait que par une phrase désespérante : *Je ne sais pas*. Il avait été engagé spécialement parce qu'il prétendait connaître la lagune de Uberaba; mais nous dépassâmes, à quatre heures du soir, le canal d'entrée de cette lagune, le premier immédiatement après celui de la Guahyba,

¹ *Itacoatiara* veut dire en tupy *Pierre* ou *Montagne peinte*. Les inscriptions qu'elles présentent sont gravées ou peintes à l'aide d'une encre très fixe; ces deux modes de représentation se combinent quelquefois sur le même rocher.

Ce sujet, si important au point de vue de l'histoire de l'Amérique, n'a malheureusement fait usqu'ici l'objet d'aucune étude sérieuse.

sans que notre guide le remarquât le moins du monde. *Le feu l'avait dévoré*, nous dit-il plus tard, pour toute excuse, dans sa langue pittoresque. Cependant cette erreur nous fit perdre la soirée, la nuit, et toute notre bonne humeur, d'autant plus que nous fûmes assaillis, dans l'intervalle, par des nuées de moustiques de la pire espèce qu'on puisse voir. Ces maudites bêtes ont le corps si fin qu'elles passent au travers des moustiquaires, devenus complètement inutiles.

Les gens du pays les appellent *moustiques blancs*, en raison de leur couleur, qui est claire sur le ventre et blanchâtre ailleurs. A mesure qu'il sucent le sang, il sort de leur orifice postérieur une lympe transparente, qu'ils lancent par gouttes, et quelquefois à des distances relativement grandes. Comme, pour opérer leur piqûre, ils s'appuient sur leurs pattes antérieures et prennent une position presque verticale, feu le maréchal Argolo leur a donné le nom de *Perpendiculaires*.

Le 28, à sept heures du matin, nous redescendons le fleuve et entrons dans le canal que notre pilote n'avait pas reconnu la veille. Au bout de trois heures, nous arrivons à la lagune de Uberaba, dont, depuis plus d'une demi-heure, nous apercevions les eaux bleues sous la forme d'un bassin circulaire d'une dizaine de kilomètres de diamètre.

Mais nous n'y entrons pas encore; le *Taquary* jette l'ancre à quelques centaines de mètres de ses bords, dans une verte prairie de *cyperacées* et de *pontédériées*, traversée par le canal dont l'eau, en ce moment corrompue et d'une odeur fétide, fourmille de caïmans, tandis que des nuées de moustiques tourbillonnent dans

l'air. Nous restons en cet endroit deux jours.

Le 30, à neuf heures trois quarts du matin, nous commençons à fendre les eaux limpides de Uberaba, puis nous prenons au S. par un autre canal orienté dans cette direction et auquel Castelnau a donné le nom de *rio Dom Pedro II*. Les habitants du pays l'appellent *Jiquié*, et c'est peut-être le *Icatú* (*Bonne Eau*), que Southey, par méprise, appelle *Igurta*.

Ce canal, qui constitue le principal écoulement des eaux de la lagune, est profond et sinueux, et mesure plus de vingt kilomètres de long. Sa largeur ordinaire est de vingt à soixante mètres, mais en quelques points, où il est semé d'îles, elle atteint plusieurs kilomètres. Il est séparé du rio Paraguay par une chaîne de formation plus ou moins granitique, connue sous le nom de *serra de Insua*, déjà mentionnée à propos de la lagune de Cáceres, et que l'on doit identifier très probablement avec la *Ilha de morros* (Ile de montagnes) de Antonio Pires de Campos, habitée par les indiens *ahiguás* et *crucurus*¹. Le plus haut de ses sommets porte le nom de *Morro do Gama*. Celui qui sépare la Guahyba d'une autre petite lagune, située au N. O., entre les lagunes Guahyba et Uberaba, et connue sous le nom de *Guahyba-mirim* (Petite Guahyba), a reçu de la commission de limites du siècle dernier le nom de *serra das Agathas* (chaîne des Agathes).

¹ *Breve noticia que dá do gentio barbaro que ha na derrota das minas de Cuyabá, etc.* (Breve notice sur les indiens sauvages que l'on trouve sur la route des mines de Cuyabá.) *Revista do Instituto Historico*. t. XXV.

«En remontant le Paraguay», dit l'auteur, «lorsqu'on a passé une fort grande baie, nommée *Hiahiba*, (Guahyba) on trouve une croix en pierre que la tradition dit avoir été dressée par l'apôtre Saint Thomas; plus loin que cette baie, existe une île montagneuse, habitée par les indiens *ahiguás* (Caiguás) et *crucurus*».

A midi nous arrivons à la grande lagune Guahyba. C'est la plus belle de toutes. De forme presque complètement circulaire, et mesurant environ dix kilomètres de diamètre, ses eaux sont entièrement libres et ses rives bien définies. De hautes montagnes la bordent du côté de l'Est. Au moment de notre arrivée, elle offrait encore une grande profondeur, et notre canonnière put jeter l'ancre à quelques brasses du rivage. Une belle brise soulevait ses flots comme ceux de la mer et balançait gracieusement le *Taquary*; lorsque le vent fraîchit, il s'y forme de hautes vagues qui rendent la navigation périlleuse. Les riverains de la lagune Mandioré nous avaient déjà avertis que, par le mauvais temps, la Guahyba est plus mauvaise que la première. Il doit en être de même de la lagune de Uberaba; et à plus forte raison, de la vaste nappe d'eau qui les réunit en temps de crue.

La petite plage près de laquelle nous étions ancrés est dominée par une haute montagne qui commence tout près de l'extrémité du canal. Comme cette montagne n'avait pas encore de nom connu, nous lui donnâmes celui de *Taquary*, en souvenir du premier navire de guerre qui s'en approcha.

Elle est formée, ainsi que les monts Dourados, de gneiss en décomposition, laissant entrevoir des veines de quartz talqueux qui le traversent, et est également couverte de cailloux anguleux, à faces irrégulières, qui indiquent des fractures survenues à une époque peu éloignée.

Il en est tombé une quantité énorme sur les bord de la lagune. La plage est littéralement jonchée de petits cailloux anguleux ou roulés, et d'un quartz blanc laiteux. A l'entrée de la lagune, la montagne vient s'appuyer contre un dike de roche fendillée, offrant l'aspect de trapps

rectangulaires et juxtaposés, comme une muraille construite par la main de l'homme.

La canonnière avait mouillé par deux bonnes brasses; mais la profondeur diminuait tous les jours. Il commença à apparaître un vaste banc, qui coupait la lagune depuis la rive droite du canal jusqu'à une langue de terre située près du morro *Taquary*: il s'élargit peu à peu et envahit presque tout l'espace occupé auparavant par les eaux.

Dans le bois qui couvre la montagne, entre des myrtacées, des légumineuses, des anonacées et des gesnériacées, nous remarquâmes un bel *umburana* de plus d'un mètre de diamètre, et dans l'écorce tendre duquel nous nous amusâmes à graver nos noms; des astrapées aux grandes fleurs rosées, des gloxinées aux fleurs écarlates et des *pequis*, dont le fruit butyreux est assez agréable au goût, mais difficile à manger, à cause des filaments aculéiformes qui le traversent.

Au fond de la lagune, le terrain est élevé, sans être montagneux.

Quand les espagnols arrivèrent pour la première fois à la Guahyba, c'était à l'époque de la crue, et les eaux couvraient toutes les basses terres.

C'est sur les bords de cette lagune qu'il faut placer, d'après les meilleures autorités, le *porto de Reis*, dont Lozana parle en ces termes dans sa *Conquista del Rio de la Plata*. c. IV: «En sortant du grand lac, le premier endroit connu est le port *dos Reis* (des Rois), où débarquèrent les conquérants dans leur expédition au Pérou, et près duquel les portugais construisirent un village d'environ mille habitants, qu'il abandonnèrent bientôt, soit parce qu'ils reconnurent qu'il se trouvait, à n'en pouvoir douter, dans les limites des possessions espagnoles, soit par suite des attaques des nombreuses tribus environ-

nantes. Cette dernière explication est la plus probable, car les Jésuites qui allèrent en 1703 à la découverte d'une route vers les missions de Chiquitos, trouvèrent la plus grande partie de ce village détruite par le feu¹.»

Les portugais dont parle Losana devaient être les Paulistes conduits par Aleixo Garcia, le découvreur du Paraguay, et le premier homme *civilisé* qui pénétra dans ces lointaines régions. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca lui-même, le troisième gouverneur du Paraguay, cite, dans ses *Comentarios*, Aleixo Garcia comme prédécesseur de Irala, et mentionne les rivières, le Anhanduhy-Grande et le Miranda, que le premier descendit pour arriver au rio Paraguay. Il tenait ces détails des indiens *xanés*, qui avaient accompagné l'aventurier portugais à travers les déserts du Chaco, où il trouva la mort, comme Ayolas.

D'après ce qui précède, Domingos Martins de Irala n'aurait pas découvert le port de Reis, qu'il aurait seulement baptisé le jour de l'Épiphanie de 1543. Quant à Cabeza de Vaca, qui était le chef de l'expédition espagnole, il n'a pu arriver au même port qu'à la fin de 1543, puisque, à la date du 25 octobre, il se trouvait, comme il a été dit plus haut, au point où le fleuve forme trois branches

¹ « Al salir del gran lago, el primer sitio conocido es el puerto de los Reyes, donde desembarcaran los conquistadores cuando transitaran al Perú, junto al cual edificaran una poblacion, como de mil vecinos, los portugueses, que después la abandonaran, o sea por reconecer estava ciertamente en la demarcacion de Castilla, ó acozados de los muchos infideles circumvecinos, de que parece indicio claro el haber hallado quemada mucha parte de ella los jesuitas, que el año 1703 fueron á descubrir camino para las misiones de Chiquitos ».

Quelques auteurs donnent à ce port le nom de *El-Rei* (du Roi), mais la première orthographe paraît préférable. Les explorateurs de ces temps avaient en effet l'habitude d'adopter pour noms de localités celui du saint du jour de la découverte; et la dénomination *dos Reis* rappelle évidemment la date de l'Épiphanie.

et une île, c'est-à-dire à l'entrée de la lagune Mandioré.

A l'Ouest des lagunes Uberaba et Guahyba, et se prolongeant au Nord jusqu'aux marécages de *Corixa-Grande*, s'étend une immense zone que les boliviens appellent très justement *Pays du Ciel et de la Terre*, parce qu'elle, presque toujours inondée, est déserte, et, pour ainsi dire, sans aucune végétation.

VI

Le 2 août, à sept heures et quart du matin, je repars à bord du *Taquary* pour Corumbá, afin de reprendre les compagnons que nous y avons laissés occupés à des études astronomiques, et qui devaient maintenant aller dresser les bornes-limites des lagunes.

Au bout de trente-cinq minutes, nous dépassons le *Lettreiro*, et entrons dans le Paraguay. A neuf heures, nous sommes en face du *Caracará*, petit morne isolé de la rive gauche, situé au milieu des lagunes de même nom, formées par le confluent du rio San-Lourenço.

A dix heures, nous pénétrons dans l'embouchure Nord de cette dernière rivière, et à onze heures et quart, nous rentrons dans le Paraguay par son embouchure Sud, après être restés quelques minutes échoués sur un vaste banc de sable, entre ces deux embouchures.

Les eaux du San-Lourenço sont troubles, et, à plusieurs centaines de mètres du confluent, se distinguent nettement des eaux limpides du Paraguay.

A midi et quart, nous dépassons Pedras de Amolar; à une heure, les Douzados; quarante minutes plus tard, le *furado* de Sucury; à quatre heures et quart, Tres Boccas; à cinq heures et quart, l'île Falha, que nous contourrons

par le canal de gauche, et, une heure plus tard, les Castellos.

Le *Taquary* fait neuf milles à l'heure, mais, à la tombée de la nuit, sa marche se ralentit.

A neuf heures dix minutes, on commence à apercevoir les lumières de Corumbá. Nous y arrivons à une heure cinquante du matin, après avoir perdu trois quarts d'heure dans le coude de *Araucuan*, pour réparer une des chaînes du gouvernail.

Le 11 août, à sept heures du matin, nous partons de nouveau de Corumbá, mais cette fois à bord du *Antonio João*, car le tirant d'eau du *Taquary* ne permet pas de continuer à s'en servir à cette époque de l'année. La canonnière nous accompagne pourtant pour aller reprendre le personnel resté près de la Guahyba.

Le 13, à sept heures et quart du matin, nous arrivons à cette lagune. Nous allons à l'ancien mouillage du *Taquary* et prenons ensuite par le canal Dom Pedro II, sur la rive gauche duquel nous trouvons, à la distance d'un kilomètre, un campement de notre personnel. Nous continuons notre route vers la lagune Uberaba, où se trouvait encore le chef de la commission.

Le 16, nous revenons sur nos pas à la recherche de la lagune *Guahyba-mirim*, située au N. O. de la Guahyba, et qui communique avec celle-ci par un canal si tortueux et si bien dissimulé que nous ne pûmes le découvrir, au prix de mille peines, que dans la journée du 19.

Le 21, nous descendons la Guahyba pour aller déterminer le local où devait être élevée la borne-limite Sud, et le lendemain, à six heures et quart du matin, nous faisons route pour la lagune Mandioré, par laquelle il convenait de commencer les travaux, en raison de sa moi-

ndre profondeur. Nous y jetons l'ancre à sept heures du soir.

Le 25, les points des bornes limites Nord et sud se trouvaient fixés : la première, par $18^{\circ} 13' 4''$, 83 Lat. S. et $14^{\circ} 25' 34''$, 34 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro ; et la seconde, par $18^{\circ} 2' 33'' 42$ Lat. S. et $14^{\circ} 22' 30''$, 30 Long. O. Nous partîmes le lendemain au point du jour, et arrivâmes au coucher du soleil au campement dont j'ai parlé plus haut.

Le 29, nous nous remettons en route en amont pour aller déterminer l'emplacement de la borne Sud de la lagune Uberaba ; après quoi, nous nous dirigeons vers un îlot de cette lagune, près duquel commence la verte prairie d'hydrophytes qui se prolonge à perte de vue. Il est située à environ 20 kilomètres du point choisi pour la borne Sud, et c'est sur lui que doit être élevée la borne Nord.

Nous quittons la partie libre de la lagune, et nous engageons dans un filet d'eau qui se dirige au N. N. O., en prolongement du canal Dom Pedro II. Il passe à l'Est de l'île, près de laquelle nous jetons l'ancre, à la distance d'environ 400 mètres ; ensuite, nous sommes obligés d'ouvrir à la hache et au sabre d'abatis un canal pour nos embarcations, au travers de la prairie flottante. L'eau qu'elle recouvre est trouble et fétide, par suite de la putréfaction des plantes aquatiques, sans cesse contaminées par les caïmans, les sucurys¹, et les nombreux animaux qui habitent l'île : surtout les jaguars et les tapirs.

L'îlot a environ un kilomètre de longueur, et est orienté N. E. S. O. ; sa plus grande hauteur ne dépasse pas vingt à vingt-cinq mètres, mais la forte végétation dont il est couvert le fait paraître plus élevé.

¹ Voir la note de la page 102.

Il abonde en tapirs (*mboreby*¹ des guaranis) et en singes, principalement des espèces *coatá preto* (*Ateles paniscus*) et *barrigudo* (*Logotrix*), dont nos marins et les soldats de notre escorte firent une ample provision. Nous rencontrâmes à chaque instant des gîtes de tapirs, qui aiment à se former un lit de feuilles, malgré l'épaisseur de leur cuir. On n'en tua cependant aucun; il est vrai que nous n'avions guère le temps de les chasser.

Il en fut de même des jaguars, dont nous ne vîmes que les pistes; mais nous aperçûmes un *tamanduá-bandeira* (*Myrmecophaga jubata*), qui prit aussitôt la fuite. Les guaranis donnent à cet animal le nom de *ñurumi*².

La flore nous parut semblable à celle des rives élevées des lagunes. Elle offrait cependant de plus beaux spécimens de *tunas* (*Cereus* et *Opuntia Dillenii*) centenaires, qui atteignaient la hauteur de quinze mètres et dépassaient les plus beaux arbres, même les *aroeiras*³.

A un mètre au-dessus du sol, ces tunas mesuraient trois et quatre mètres de circonférence et leur tronc, composé de fibres dures et compactes, offrait à la hache une résistance presque égale à celle des vieux palmiers.

Le sol de l'île est abondant en schistes micacés riches en fer. Les échantillons que j'en rapportai fournirent du fer oligiste, du fer oxydulé et du fer sulfuré. Aucun d'eux n'était aimanté. Ce métal pré-

¹ *Tapir* est lui-même un mot guarani, ou plutôt tupy, dialecte du guarani, et qui s'en distingue surtout par la conservation de la finale brève, qui disparaît en guarani. Ainsi les guaranis disent *tapii* (Montoya. *Tesoro de la lengua guarani*), et les tupys, *tapira*. C'est de ce dernier mot que vient le terme français.

² Le mot *tamanduá*, d'où notre terme *tamanoir*, est également guarani et tupy, et signifie littéralement: *piège à fourmis*. On sait que c'est la nourriture habituelle de ce curieux animal.

³ On connaît sous ce nom plusieurs arbres de la famille des Térébinthacées.

domine tellement dans l'île que, pendant tout le temps de nos travaux, la boussole se maintint constamment affolée, et, comme on l'a vu dans l'Introduction, les pierres dont les soldats de notre escorte voulurent d'abord se servir pour soutenir leurs marmites volèrent en éclats sous l'action du feu.

VII

La lagune Uberaba, comme je l'ai dit plus haut, présente à cette époque l'aspect d'un lac circulaire, de vingt kilomètres de diamètre environ; le reste de la lagune disparaît littéralement sous une couche d'hydrophytes assez résistante pour supporter des animaux aussi pesants que les jaguars. Comme dans les autres lagunes, ce tapis flottant est constitué par des cyperacées et des nymphées, dont les gros rhizomes et les longues racines plongent à la profondeur de plusieurs brasses et s'entrelacent à une infinité de pontédériées, d'alysmacées, de nayadées et d'hydrochoridées, parmi lesquelles se distingue entre toutes la *Victoria Regia*, «cette reine des Nymphacées» comme l'appelle le poète brésilien¹. Cette admirable plante était alors en pleine floraison, et laissait voir, entre ses immenses feuilles, semblables à de verts plateaux, parfois d'un mètre et demi et plus de diamètre, ses superbes fleurs, larges de trente centimètres au moins et de près de deux centimètres de hauteur. Lorsqu'elles viennent d'éclorre, elles sont blanches, avec un point rosé au centre et répandent une agréable odeur; le lendemain, elles se colorent de rose, dont la nuance s'accroît chaque fois davantage sous l'influence du soleil. Au bout de cinq ou six jours, lorsqu'elles

¹ Porto Alegre, baron de Santo Angelo, auteur du poème *Colombo*.

se fanent, elles sont devenues de couleur violet sombre.

Leurs feuilles, parfaitement rondes, ont un rebord égal à un douzième environ de leur surface. Molles comme celles de presque toutes les nymphacées, elles céderaient bien vite sous le poids de l'eau, si la prévoyante nature ne les avait douées de deux échancrures opposées, qui les partagent en deux demi-cercles et permettent l'écoulement de la pluie. Elles sont soutenues par de fortes nervures dont les principales, qui atteignent parfois la grosseur du bras, rayonnent du centre, et sont coupées perpendiculairement par d'autres, de manière à former des rectangles réguliers. Ces nervures sont munies d'aiguillons, comme toutes les autres parties de la plante, à l'exception des pétales, des radicules et du limbe des feuilles.

La Victoria-Regia est connue sous plusieurs noms indigènes. Les guaranis l'appellent *abati-irupé* (Plateau de maïs), parce que son fruit contient des graines qui, après torréfaction, ont un goût analogue à celui de cette céréale; les indiens du Haut-Amazone, *iapunac-uaupé* (Nid de *bemtevis*)¹, et *uaupé-jaçanam* (Nid de *jaçanãs*)²; les tupys de la vallée Amazonique, *juru-pary-teanha* (Épines du diable); et les Kitchuas, *atum-sisac* (Grande fleur). La première description de cette plante a été donnée par Kaënke, qui l'observa dans le rio Mamoré, mais d'Orbigny l'avait déjà vue dans les affluents de ce fleuve, en 1827; et Schomburg, une année plus tôt, à Corrientes. Pœppig l'a trouvée dans les *igarrapés*³ de l'Amazone.

¹ On donne vulgairement ce nom à diverses espèces d'oiseaux du genre *Tyrannus*, parce que leur chant reproduit assez exactement la phrase portugaise: *Bem te vi*, Je t'ai bien vu.

² Le *jaçaná* ou *jaçanam* (Parra *jaçaná*) fréquente les bords des cours d'eau et est recherché pour la beauté de son plumage.

³ Canaux naturels formés entre des îles ou une île et le bord d'un fleuve. Ce nom veut dire *chemin des pirogues*.

On attribue le nom sous lequel elle est restée connue à Bridge, qui la vit en 1845, dans le rio Jacumá; mais c'est Lindley qui en fit un genre à part des Nymphacées, en conservant le nom de Victoria-Regia à cette véritable merveille du règne végétal, comme l'appelle Duchartre.

A cette époque de l'année, le paysage était des plus enchanteurs. Les forêts des montagnes, en pleine floraison, formaient un cadre superbe aux pelouses flottantes et sans fin des lagunes, émaillées de fleurs jaunes, blanches et roses.

VIII

Le 6 septembre, en dépit d'une énorme ondée, avant-courrière de la saison des eaux, la borne Nord se trouva terminée à une heure et demie du soir. Sa position est par 17° 26' 32", 13 Lat. S. et 14° 39' 53", 40 Long. O. du méridien de Rio-de-Janciro.

La borne Sud fut achevée dans la soirée du 10. On l'établit par 17° 33' 39", 99 Lat. Sud et 14° 32' 16", 20 Long. O. du même méridien, à la lisière d'un bois épais d'arbres gigantesques, à environ deux kilomètres à gauche de l'entrée du canal de Dom Pedro II. L'endroit était très fréquenté par les jaguars, dont nous trouvions les traces encore fraîches tous les matins, quand nous descendions à terre pour continuer les travaux; ces traces suivaient les empreintes de nos pieds jusqu'au bord de l'eau.

Le soir du même jour, nous descendons le canal; et, le 11 septembre, nous commençons à poser la borne Nord de la lagune Guahyba, à l'extrémité de la langue de terre marécageuse par laquelle se termine la rive droite du canal, et qui, comme il a déjà été dit, se continue par un banc recouvert aux hautes eaux. En cet endroit, nous vîmes également tous les jours des pistes de jaguar, et nous me-

surâmes, entre autres, des empreintes de vingt-deux centimètres de large. L'animal auquel elles appartenait ne pouvait être loin, car ses traces étaient toutes fraîches et il avait laissé des déjections encore fumantes.

La borne Sud avait été d'abord établie sur un terrain bas et inondé, même au commencement des crues. On choisit pour la refaire un point plus élevé et plus convenable, près d'un ruisseau, et dans la direction N. S., à moitié du périmètre de la lagune. Elle n'était pas complètement achevée lorsque les pluies, joint au peu de consistance du terrain, la firent s'écrouler. On la reconstruisit en lui donnant une hauteur moindre qu'aux autres, pour éviter le retour d'un pareil accident.

Tous ces parages sont magnifiques, et doivent être d'une grande fertilité. La végétation est luxuriante; les hauteurs qui bordent les lagunes sont couvertes d'arbres énormes, et le sol se prêterait admirablement à la culture, surtout sur la rive gauche du canal dont je parle plus haut, où le terrain s'élève progressivement, jusqu'aux monts Insua. On y trouve le *tinguaciba* (*Xantoxylum spinosum*), le *araribá*, le *oleo vermelho* (*Myrospermum erythroxyllum*); et les *peuvas*, les *vinhaticos* (*Echyrospermum*), les *guatambús* y abondent, ainsi que les diverses espèces de Cordiacées et de Laurinées, connues sous les noms de *louros* et de *canelleiras*.

La chasse y fournit de faciles ressources, car les *mutuns* (*Crax Alector*), les *jacús* (*Penelope*), les *nhambús* (*Rhynchotus rufescens*) et les *Aracuans* (*Penelope Aracuan*), tous oiseaux à la chair exquise, s'y rencontraient à chaque pas. Les eaux sont très poissonneuses, et le

canal est assez profond pour recevoir, pendant une partie de l'année, des navires de grand tonnage, comme la *Guahyba* et le *Paraguay*. Il ne manque en cette région que l'homme et son industrie, pour utiliser les richesses naturelles.

Les *guatós* étaient les seuls habitants de la contrée. À l'époque de notre voyage, leur tribu était fort réduite, car la guerre du *Paraguay* les avait cruellement décimés. Un anglais, M. William Jones, vivait cependant avec sa famille dans une petite propriété située entre les lagunes *Guahyba-mirim* et *Uberaba*.

Le 15, on inaugura la borne Nord, par 17° 43' 17", 67 Lat. S. et 14° 29' 19", 18 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro; et le 20, la borne Sud, par 17° 48' 15", 15 Lat. S. et 14° 30' 24", 30 Long. O.

Nous partons le lendemain de grand matin. La lagune est déjà presque complètement obstruée par un banc, sur lequel le *Antonio João* reste échoué pendant plus d'une heure.

À sept heures vingt minutes, nous passons devant le *Lettreiro*, dont l'inscription tout entière est, il nous semble, au-dessus du niveau de l'eau.

À dix heures et demie, nous arrivons à *Canavarro*, propriété agricole située sur la rive droite du *Paraguay*; à onze heures et demie, notre vapeur dépasse *Caracará*; une heure après, nous laissons derrière nous l'embouchure S. du *San-Lourenço*.

À une heure trois quarts, nous sommes à *Pedras de Amolar*, et cinquante minutes plus tard, le *Antonio João* jette l'ancre à *Dourados*, pour y prendre des provisions.

Nous nous remettons en route à quatre heures et demie du soir; à cinq heures dix minutes, nous dépassons la propriété *Firmiano*; à six heures et quart, celle de José Luiz, et quelques minutes plus tard, nous

sommes à l'embouchure de la lagune Mandioré, où notre vapeur s'échoue, à deux reprises, pendant une demi-heure. A sept heures du soir, nous jetons l'ancre dans la jolie baie *Ourives*. Le canal, sondé constamment, ne présentait nulle part plus de trois brasses, mais on ne trouva pas encore de fond dans l'endroit que j'ai cité plus haut, à l'entrée de la baie.

A dix heures du matin du lendemain, nous continuons notre route vers la lagune. Nouvel échouement pendant trois heures; le bateau est renfloué à quatre heures trois quarts, mais il touche presque aussitôt sur une pierre dont, heureusement, il se dégage avec facilité. Dix minutes après, nous sommes à l'extrémité du canal, par environ six pieds de fond. Un bateau plat est envoyé explorer la lagune; il n'arrive à grand-peine que jusqu'au milieu, et revient nous prévenir que le reste de la lagune est impraticable.

Nous repartons le 23, à neuf heures du matin. Nous touchons presque aussitôt sur la même pierre, puis sur un banc de rocher qui s'étend à travers le canal, mais nous réussissons à éviter le banc qui nous avait retenus trois heures l'avant-veille, et, à une heure du soir, nous arrivons au fleuve. Le 24, à neuf heures et demie, nous remettons en route; à onze heures et demie, nous dépassons *Palhares*, et dix minutes après, *José Dias*. A midi, nous sommes devant le *furado* de Sucury, où l'on s'arrête trois quarts d'heure pour prendre du bois. A une heure et demie du soir, nous dépassons le Paraguay-mirim; à trois heures et demie, *Falha*, et nous arrivons à sept heures, encore de jour, à Castellos, où jette l'ancre le *Antonio João*, qui ne voyage pas la nuit.

On repart le 25, à huit heures et demie du matin; et à dix heures et quart, nous étions en vue de Corumbá, où nous abordons peu après midi.

CHAPITRE VI

ITINÉRAIRE DE CORUMBÁ Á DESCALVADO. DE DESCALVADO Á CORIXA. LE RETIRO DO PRESIDENTE. LES TERMITES ET LES FOURMIS. LE TERMES LUCIFERUS. BAHIA DE PEDRAS. CORIXA GRANDE DO DESTACAMENTO. LÓCA. DE CORIXA Á SANTA-RITA. LA PROPRIÉTÉ UASSU. LES CHIQUITANOS ET LEUR DIALECTE. BUGRES. SANTA-RITA. LES CORICHES.

I

Le chef de la commission n'aime pas à perdre du temps; dès que les observations sont achevées et les chronomètres réglés, nous quittons de nouveau Corumbá, le 6 octobre, vers deux heures du soir, sur le *Antonio João*, suivi par deux chaloupes à vapeur, et remorquant des bateaux plats.

De tous nos voyages, celui-ci fut le plus pénible. La chaleur était extraordinaire et variait entre 30° et 35° c., aussi bien la nuit que le jour; et notre bateau, encombré de monde, et retardé par les embarcations à la remorque, faisait à peine un mille et demi par heure.

Le 8, nous jetons l'ancre à la tombée de la nuit comme d'habitude, (vers sept heures du soir), près du *Lettreiro* de la Guahyba. Le 9, à midi, nous dépassons l'embouchure de la lagune Uberaba; et, le 10, à trois heures quarante minutes du soir, *Bananal de Baixo*. Le 11, nous levons l'ancre à six heures et demie du matin, et deux heures et demie plus tard, nous passons devant *Bananal do Meio*. A sept heures du soir, notre vapeur jette l'ancre près de *Aterrado*.¹

Le 12, nous nous mettons en route à l'heure habituelle, et à onze heures et demie, nous pénétrons dans le *Bracinho*, nom d'un *furo* de la rive gauche du Paraguay.

¹ On suppose que les *Bananaes* (au singulier *Bananal*) et les *Aterrados* sont des nécropoles indiennes.

Le 14, à neuf heures du matin, nous arrivons à son extrémité, qui porte le nom de *Tres-Bocas*; et dix minutes plus tard, à Descalvado.

Depuis déjà quelques lieues, les rives du fleuve sont plus élevées; elles sont bordées de bandes étroites de terrain en dos d'âne, qui font relief sur la région environnante, basse et marécageuse.

De loin en loin apparaissent de petites éminences, appelées *reductos*, lieux de halte pour les voyageurs: tels sont les *Bananaes*, le *Aterrado*, etc.

Les eaux sont déjà très basses; nous avons eu, pourtant, le bonheur de ne pas échouer jusqu'ici.

A trois heures du soir, nous partons pour *Retiro do Presidente*, localité située à trois lieues au-dessus de Descalvado. Cette fois, notre vapeur touche sur un banc, et reste échoué depuis quatre heures trente-cinq minutes jusqu'à sept heures vingt; mais à huit heures, nous arrivons à ce port.

Nous reprenons notre route le 15, à six heures et quart. A neuf heures et demie, nous échouons encore et ne pouvons nous dégager que vers midi. Le *Antonio João* craint qu'il n'y ait plus assez d'eau en amont pour son calage et redescend à Descalvado, où il mouille à deux heures de l'après-midi.

La commission va maintenant commencer ses travaux sur le terrain, en continuant le tracé de division des lagunes par une ligne qui, partant de la borne-limite Nord de la lagune Uberaba, doit passer par l'extrémité Sud de la Corixa-Grande do Destacamento, les mornes de Bôa-

Vista et de Quatro-Irmãos, et se prolonger du côté du versant principal du Rio Verde, dans la chaîne de Ricardo Franco, anciennement du Grand-Pará, en face de la ville de Matto-Grosso.

A peine débarqués, un des membres de la commission bolivienne prend congé de nous, et nous demande de lui donner passage sur une des chaloupes à vapeur, que l'on renvoie à Corumbá. Il nous donne comme motif de cette détermination que le chef de sa commission, qui est en même temps son père, refuse de le reconnaître en qualité de secrétaire. Le père nous donne d'autres raisons, mais tous deux veulent bien protester que nous n'y sommes pour rien. Le jeune Don Vicente Mujia part effectivement, après avoir amicalement remercié ses compagnons brésiliens. La commission bolivienne se trouve ainsi réduite à son chef, le vieux et aimable général Don Juan Nepomuceno Mujia.

Le 21 octobre, on commence à procéder au levé topographique de la route à suivre jusqu'à Corixa-Grande do Destacamento, malgré la température insupportable de la journée. Le thermomètre, qui avait oscillé jusqu'alors entre 26° et 35° c., marqua ce jour-là 28°, à six heures du matin, et à deux heures et demie du soir, il avait atteint la hauteur de 39°, 2. A ce moment éclata une averse, et une chute de grêle qui dura environ cinq minutes.

En arrivant à Descalvado, nous croyions être certains d'y trouver les chevaux destinés aux hommes et aux bagages, ainsi que des bestiaux pour notre nourriture, qui avaient déjà été commandés.

Fatigué de les attendre en vain, le baron de Maracajú résolut le 21, comme il a été dit plus haut, de commencer les travaux, et partit pour Corixa, en laissant le soin de faire l'achat de ces animaux à son second, le major Lopes de Araujo, qui ne

pouvait l'accompagner pour cause de maladie.

Ce ne fut toutefois que le 29 que nous vîmes paraître le propriétaire de l'estancia avec lequel on avait fait marché, et qui, nous voyant complètement à sa merci, demanda pour chaque cheval 180 milréis, c'est-à-dire, plus du double de leur valeur, sous le prétexte qu'il avait perdu près de la moitié de ceux qu'il avait achetés à notre intention.

II

Le port de Descalvado est situé au pied du point le plus élevé du dos d'âne qui domine la rive droite du fleuve, au-dessus des marécages de la lagune Uberaba. La commission détermina sa position, qui est par 16° 44' 38", 34 Lat. S. Il s'y trouvait une grande *rancharia*¹, appartenant au *fazendeiro* João Carlos Pereira Leite, propriétaire de la *fazenda* de Cambará, située à 31 kilomètres de distance, dans la direction N. N. O. Le dos d'âne dont je viens de parler mesure à peine quelques dizaines de mètres de largeur et encore est-il interrompu de distance en distance par des dépressions et des renforcements du fleuve. Tout autour, le terrain s'inonde à la moindre crue. L'autre rive présente le même caractère.

A huit cent mètres au-dessus du port existait un *saladeiro*, (fabrique de viande sèche et tannerie), qui ne nous parut pas mal monté, comparativement aux autres établissements de ce genre du Matto-Grosso.

¹ On appelle *rancharia* ou *rancho* un hangar destiné à abriter les voyageurs et à proximité duquel se trouve ordinairement une *venda* (sorte d'auberge), où ils peuvent se procurer du maïs pour leurs montures, et quelques-uns des objets les plus indispensables.

Dans les environs s'élèvent deux petits mornes, dont le plus élevé se trouve à trois kilomètres de distance, sur la route de Cambará. Enfin, à cinq kilomètres en amont et sur la même rive, prend naissance une montagne de gneiss, le *Descalvado*, qui a donné son nom à la région.

Retiro do Presidente, qui est, comme on l'a vu, à trois heures de distance par eau, est, par la voie de terre, seulement à 9,338 mètres du port de Descalvado. Ce dernier port, ainsi qu'un autre appelé *das Eguas* (des Juments), éloigné de Descalvado de 27 kilomètres par terre, sont les meilleurs points de débarquement pour se rendre à *Cambará*, et par conséquent, pour gagner l'intérieur.

La *fazenda* de Cambará se trouve à 21.853 mètres de Retiro et à un peu plus de quatre kilomètres du port *das Eguas*. Elle consistait en une réunion de cabanes en torchis, couvertes de paille, à l'exception d'une seule, dont le toit était en tuiles. Quoique le pays produise d'excellents bois de construction, aucune d'elles n'avait de plafond ni de plancher.

C'était une véritable *estancia*, en tout semblable à celles du Sud, mais avec des pâturages moins riches.

Le voyageur qui parcourt le Brésil est frappé de la différence d'aspect que présentant ses trois principaux genres d'établissements agricoles: les usines à sucre du nord, les plantations de café du centre, et les estancias d'élevage du sud.

Au nord, l'usine à sucre ressemble à une petite ville; on y voit une chapelle, quelquefois une église avec un clocher, et, à l'entour, une belle maison où demeure le propriétaire, les moulins, des ateliers, et les nombreuses habitations des ouvriers. Tout y est riant et respire l'animation: le tic-tac des moulins, le bruit de l'eau qui s'échappe par les vannes, les mugissements des bœufs qui travaillent

aux manèges, le tumulte confus des travailleurs. Il n'est pas jusqu'à l'odeur du tafia et du sucre qui n'ait son charme. La vie y est joyeuse et les distractions sont continuelles.

Au centre, les *fazendas* de café ont la forme d'un carré, qui rappelle les réductions des Jésuites, et les vieux villages des républiques espagnoles; un côté en est occupé par la demeure du maître et les autres par les machines et les logements ouvriers; au milieu, se trouve l'aire à faire sécher le café, ordinairement d'argile rouge et dont une grande croix en pierre marque le point central. Les seules distractions sont les promenades, la chasse et la pêche.

Au Sud, l'*estancia* consiste presque uniquement en *campos* et en bétail; le plus riche propriétaire n'a souvent pour abri qu'une méchante cabane, où il puisse faire son *mate*,¹ cuire son *churrasco*² et étendre les *aperos*³ qui lui servent de lit.

Par contre, les fortunes sont plus solides dans cette dernière classe que dans les deux premières. La richesse y dépend de la valeur des pâturages, où le bétail s'élève merveilleusement, et presque sans frais. Tous les travaux consistent dans la surveillance, la marque, l'abatage, la salaison des viandes et leur exportation, et l'estanciero n'a pour ennemis que la sécheresse ou l'inondation et les épizooties, heureusement presque inconnues.

L'entretien des usines à sucre et des plantations de café exige des frais beau-

coup plus considérables, et, sans parler des accidents climatologiques, des maladies végétales, de la difficulté de recruter le personnel, leurs propriétaires ont encore à passer sous le joug des commissionnaires auxquels ils expédient leurs produits et qui, comme autrefois les barons féodaux, les rançonnent à merci.

Dans la fazenda de Cambará, les enclos destinés au bétail étaient vastes et bien tenus. Contre eux, se trouvaient une vingtaine de *gamelleiras* (*Ficus doliaria*) touffus, à l'ombre desquels les voyageurs suspendaient leurs hamacs, à des poteaux obligeamment dressés à cet effet.

III

Le terrain compris entre Descalvado et Retiro est, en grande partie, composé d'argile, recouverte d'une légère couche de terre végétale due aux inondations périodiques qui l'envahissent tout entier.

Si l'on excepte la haute et puissante forêt qui couvre les hauteurs des rives, les bois n'apparaissent que de loin en loin, en forme d'îlots généralement arrondis. Ils contiennent un grand nombre de bois précieux, et diminuent de hauteur progressivement à partir du centre, ce qui les fait prendre à distances pour des mornes.

La plupart de leurs arbres conservaient, à la hauteur de plus de deux mètres, les marques de la dernière crue.

La flore de la plaine, dans l'espace compris entre les bois, est toute palustre. On y trouve en abondance le *tabua*, de la famille des Typhacées (*jurapery* du Parà), qui n'aime que les terrains humides et est un indice certain de la présence de l'eau; et diverses graminées, cypéracées, juncacées, aroïdées, alismacées et plantaginées. Dans les endroits arides où

¹ Voir p. 58 note.

² Morceau de bœuf cuit sur la braise, plat favori des *estancieiros*.

³ Sorte de harnachement spécial aux peuples américains au sud du Brésil, où la selle est substituée par le *lombillo* et la *manta* ou couverture, par deux ou trois larges pièces de cuir et de drap. Ce harnachement a l'avantage de servir de lit dans les étapes.

prédomine la silice et qui se dessèchent plus vite, les arbres manquent presque complètement. A peine y voit-on, çà et là, quelque *peuva* ou quelque *cacia*, entourés d'arbustes qu'ils protègent contre l'ardeur du soleil. Sur ces points, le terrain est plus élevé, quelquefois d'un demi-mètre et sur un rayon de deux ou trois mètres, par suite de la terre charriée par les crues et qui se trouve retenue entre les racines, formant une couche dont l'épaisseur augmente tous les ans.

L'amaryllis princeps se trouve partout; presque seul de son genre, il tapisse les terrains humides, les émaillant de ses grandes fleurs rouges en forme d'ombelles.

A partir de Retiro, le sol devient plus calcaire. L'aspect du terrain reste le même; toujours une succession de terres basses, recouvertes d'une végétation palustre, et de plateaux siliceux et arides. Mais les arbres isolés qui parsèment ceux-ci sont différents et donnent un autre caractère à la région. Ce sont surtout des *lixéiras* ou arbres d'acajou sauvages, le *çaimbé* du Pará, malpighiacée sans utilité connue; le *pao-terra*, le *pao-podre* ou *aguará-iba*, d'où les Jésuites extrayaient leur célèbre baume des Missions, le *fructa de morcego*, thérébentinacée du genre *Schinus*; et moins fréquemment les *peuvas*, les *jatobás*, les *cacias* et les palmiers des genres *Astrocaryum* et *Bactris*. Parfois la végétation y est continue, et consiste en myrtacées, en *anonas* et en *paineiras* (*Chorisia*) de taille naine. Là où l'humidité est plus grande ou persiste plus longtemps, on remarque des bosquets de cotonniers sauvages (*Hibiscus bifurcatus*, *Lacerda*), qui affectent également la forme arrondie, et, dans les terrains encore plus humides, des touffes de *periperis* et de *tabuas*.

De Descalvado à Corixa-Crande-do Destacamento, il y a 97 kilomètres. Les trois quarts de cette région sont complètement inondés pendant une saison, et si secs dans l'autre saison que, pour trouver de l'eau, il faut y creuser des puits profonds. Cette eau est presque toujours laiteuse, à cause de l'élément calcaire qu'elle tient en suspension, et dont les filtres ne parviennent pas à la débarrasser entièrement.

A l'époque de la sécheresse, on ne rencontre dans toute cette étendue qu'un petit lac permanent, que les gens du pays appellent assez improprement *Bahia de Pedras* (Baie des Pierres). Il se trouve à 27 kilomètres de Corixa, sur le versant oriental d'un dos de terrain, contrefort de la serra de Borborema, qui s'étend en largeur jusqu'à Corixa, et se prolonge quelques myriamètres plus loin, vers le Sud.

A l'exception de ce contre-fort et des deux mornes situés près de Descalvado, dont j'ai déjà parlé, le seul accident de terrain qui existe dans toute cette étendue consiste en une remarquable agglomération de rochers, de cailloux anguleux et de cailloux roulés, formant une petite colline couverte d'une belle végétation, sur la route de Cambará et à environ un kilomètre et demi N.N.O. de ce point. On dirait plutôt un amoncellement de pierres dû à la main de l'homme que l'œuvre de la nature: c'est peut-être un *steinberg* ou un *packwerkbauten* construit par les anciens habitants du pays pour leur servir de refuge dans la saison des eaux.

Les bois abondent en arbres précieux, tels que le palissandre, le *vinhatico* (*Echyrospermum*), le *pao-d'arco* (*Tecoma leucoxyllum*), le *condurú* (*Brosimum condurú*), les *peuvas*, diverses espèces de *oleo* (*Myrocarpus* et *Myrospermum*), le

barauna, le *jatobá* ou *jatubá* (*Hymenea mirabilis*), le *tinguaciba* (*Xantoxylum spinosum*), à feuilles paripennées, le *guatambú*, bois dur et résistant d'une magnifique couleur jaune. *L'angico* (*Acacia angico*) s'y trouve partout en quantité extraordinaire. Le *carandá* (*Copernicea cerifera*) était rare sur la route que nous suivîmes, mais en certains points nous aperçûmes au loin, sur une étendue de plusieurs myriamètres de terrains humides, les chapiteaux de ce palmier, un des arbres les plus utiles que la Providence ait donnés à l'homme¹.

Les fourmis et les termites sont les maîtres de cette région. Leurs constructions offrent une uniformité remarquable, bien que variant selon les endroits; ici elles sont toutes d'une forme; là, toutes d'une autre forme. Je regrette de n'avoir pu m'assurer si ce fait tient à la nature du terrain et des matériaux employés, ou dépend de l'espèce des architectes. Ainsi, dans les environs de Cambará, la plaine est couverte de colonnes cylindriques, hautes quelquefois de deux mètres, et qui ressemblent à des bornes indicatrices; sur les plateaux de Lixal et de Bugres, plus

¹ Tout est à utiliser dans le *Copernicea cerifera*, appelé *carnaíba* au nord du Brésil, où il est très abondant.

Ses racines produisent les mêmes effets médicaux que la salsepareille. La partie extérieure de son tronc fournit des fibres fines et légères qui acquièrent le plus beau lustre et sont employées à divers usages. De son bois on fait des tuyaux de pompe et des solives. Son palmite donne une espèce de vin et une grande quantité de gomme semblable au sagou, et son fruit sert à l'aliment de l'homme et des animaux.

Mais sa propriété la plus remarquable est due à ses feuilles qui, lorsqu'elles sont jeunes, sont recouvertes d'écaillés blanchâtres. Il suffit de les chauffer légèrement pour obtenir une espèce de cire, que l'on utilise pour la fabrication de bougies, dites de *carnaíba*.

C'est à cette curieuse propriété que le palmier doit son nom scientifique.

Ajoutons que ses feuilles servent à couvrir les maisons et que l'on en extrait des fibres textiles.

Enfin, le *Copernicea cerifera* résiste aux plus grandes sécheresses.

loin que Corixa, ce sont des espèces de petits châteaux forts, hauts à peine d'un demi-mètre, avec porte, meurtrières et remparts. Ailleurs, comme à Palma-Real et à Petas, ces édifices sont bas et plus massifs, tantôt isolés, tantôt appuyés contre des arbres, mais toujours très solides et cimentés avec une sorte de mortier bitumineux, imperméable à l'eau.

Leurs habitants appartiennent à diverses espèces de *termes lucifugum*. Le *termes aerium* construit sur les arbres ses habitations, qui ont plus d'un mètre et demi de hauteur et de circonférence; leur entrée est au ras du sol, auquel les réunit un long corridor, fait du même ciment que l'édifice, et qui court le long du tronc et des grosses branches.

Près des sources du Rio Verde, nous assistâmes une nuit à un spectacle surprenant. Un de ces nids de termites se présentait tout couvert de petites lumières, pareilles à des étoiles, qui le faisaient ressembler à une tour en miniature, brillamment illuminée. Il se trouvait près de la tente du capitaine Craveiro, commandant de notre escorte, qui nous fit avertir pour que nous pussions jouir de ce beau coup d'œil. Quelques-uns de nos hommes donnèrent des coups de sabre dans l'édifice et les lumières s'éteignirent comme par enchantement, pour reparaitre peu à peu, à partir des points les moins profondément atteints. Ces termites mériteraient certainement mieux le nom de *luciferi* que celui de *lucifugi*.

C'est peut-être d'eux que parle Castelnau à la page 103 de son livre II.

Quant aux fourmis, le plus beau nid que j'observai fut celui d'une espèce petite et noire, qui construit ses habitations sur les feuilles grandes et vivaces de certaines dicotylédonées, comme les *louros*

(arbrés de la famille des Cordiacées) et quelques Euphorbiacées. Elles les revêt de lamelles très minces et très dures, d'un tissu semblable à de la soie vernie et qui sont superposées en infinité de couches, entre lesquelles les insectes ont à peine l'espace nécessaire pour se mouvoir. Cette fourmi n'est pas la *taracua* dont parle le dr. Alexandre Rodriguez Ferreira, et qui amoncelle des fragments de l'épiderme du *parinary* (Parinarium. Rosacées) pour en faire ses nids, que les indiens recherchent comme amadou. Ceux que je viens de citer ne peuvent servir à cet usage. Si l'on y met le feu, ils brûlent ou plutôt se fondent avec difficulté, en exhalant une forte et désagréable odeur empyreumatique.

La campagne est parcourue par des troupes de bestiaux plus ou moins sauvages, appartenant aux propriétés voisines ou aux anciens établissements d'élevage de l'Etat. A l'époque de la sécheresse, quand le soleil a brûlé jusqu'au moindre brin d'herbe, et que le sol n'offre pas une seule flaque d'eau pour étancher la soif, ces animaux s'enfuient vers les endroits sombres et frais ou même jusqu'aux bords des lagunes, à la distance quelquefois de plusieurs kilomètres.

Toute la région est traversée de sentiers étroits, mais bien battus, tracés par le bétail, et qui conduisent aux refuges où il va chercher un abri contre la chaleur.

Des vols de sauterelles, communs dans cette contrée, et dont se plaignait déjà Juan de Oyolas en 1537, commençaient à ravager le pays, lorsque nous y passâmes. Ils venaient de l'O., et cette année et la suivante causèrent de graves dommages aux forêts du Paraguay et aux pâturages des républiques de la Plata et de la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul.

Un autre fléau contre lequel nous eûmes à lutter, mais cette fois constamment, dans la saison sèche comme dans la saison pluvieuse, ce fut une quantité énorme de *amboás* ou *gongóros* (*Iulus flavus zonatus*), qui couvraient littéralement les chemins, et malgré nos soins, envahissaient par milliers nos campements et montaient jusque sur nos toiles de tente et sur nos lits.

IV

Le nom de Bahia de Pedras est également donné à un misérable village habité par de pauvres gens, aussi soumis aux grands propriétaires que de véritables serfs de la glèbe et qui vivent au pied des hauteurs, sur le bord de la route. Quelques bananiers, une plantation de tabac et une autre de maïs fort exigües, un petit nombre de pastèques et de piments, constituaient toute leur fortune.

Ce fut là que je vis pour la première fois l'arbre connu sous le nom de *fructa banana* (fruit banane), et qui me parut être une sapotacée. Son fruit, qui forme une drupe à trois noyaux réunis, ressemble à la sapotille et a tout à fait le goût de l'espèce de banane que nous appelons au Brésil *banana da terra*.

Comme je l'ai déjà dit, le terrain va en montant jusqu'à Corixa, à l'exception de quelques petites vallées qui se trouvent à moitié chemin, avant et après la propriété de *Tremedal*.

Il est couvert d'une belle végétation, qui offre de magnifiques exemplaires de Bombacées et de Sterculiacées. La route suit le dos des hauteurs : il fallut l'élargir sur une étendue de quinze kilomètres, pour pouvoir donner passage aux charrettes de la commission et du transport des vivres, dont quelques-unes mesuraient

trois mètres de haut sur deux de large.

A partir de Tremedal, elle était d'une bonne largeur, de quatre mètres en moyenne ; et de douze mètres, à partir du cimetière de Corixa.

M. Costa Esteves, notre fournisseur, l'élargit plus tard et rectifia sa direction, ce qui fit gagner quelques milliers de mètres.

Le sol de la région, dont les couches supérieures sont constituées par une argile rouge et plastique, laisse affleurer sur plusieurs points le calcaire et du grès quartzeux.

Corixa Grande do Destacamento n'était, à cette époque, qu'un petit poste militaire destiné à la garde et à la surveillance de cette partie de la frontière, par où se fait notre commerce avec la Bolivie et réciproquement, en suivant la route qui, de Bahia das Pedras, s'infléchit au N., traverse le rio Jaurú et aboutit à San Luiz de Cáceres. Lors de notre voyage, le fisc brésilien n'y avait cependant jamais eu d'employé pour sauvegarder ses droits.

Le poste est situé par $16^{\circ} 23' 46''$, 9 Lat. S. et $15^{\circ} 5' 35''$ 85 Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro¹. Il consistait en une vingtaine de cabanes faisant face à la frontière, et bâties dans une heureuse position, sur un terrain élevé et sec, à quelques centaines de mètres du cours d'eau qui lui donne son nom. Il ne lui manque que de bonne eau pour devenir un florissant village, car celle de la coriche² est âpre

¹ Voir la note 2 de la page 39.

² Pour éviter toute confusion, nous appelons *coriche* ce cours d'eau et les autres de même nature (V. p. 14 1^{re} col.) et réservons le terme *Corixa* pour la localité ci-dessus, appelée aussi *Corixa Grande*, *Corixa Grande do Destacamento*, ou simplement *Destacamento*.

et désagréable au goût, bien que fort limpide et transparente. Mais il n'est pas difficile d'obtenir de l'eau excellente, en creusant des *cacimbas* (puits ou citernes).

Le cours d'eau prend naissance, comme je l'ai déjà dit, dans la caverne d'un mont isolé, appartenant au système de la chaîne de Borborema. Il se trouve à environ un kilomètre et demi du poste, et se compose de gneiss en décomposition, recouvert de gros cailloux et de rochers de quartz aux formes anguleuses.

Sur la face méridionale de ce mont se trouve une caverne ayant la forme d'un porche naturel, du fond duquel partent trois corridors, d'où les eaux de la coriche s'élancent à gros bouillons. Ces corridors sont très sombres et étaient peuplés d'une multitude de chauves-souris ; celui du milieu, qui est le plus large et se prolonge en ligne droite, mesure un peu plus d'un mètre de largeur.

Sous le porche, on entend le mugissement de cascades intérieures, cachées dans la montagne. L'eau qui se précipite par les corridors s'enfonce sous terre, pour reparaître cinq mètres plus loin, sous la forme d'un ruisseau de quatre mètres et demi de large, et quelques décimètres de fond, avec un courant de vitesse moyenne. Le mont n'a guère plus de trois kilomètres de contour : près de l'entrée de la caverne on distingue parfaitement les couches de roches qui le composent, semblables au trapp feldspathique. Quelques-unes de ces couches, aussi lisses que de l'ardoise, se sont détachées, et gisent sur le sol : effet dû, ainsi que la caverne et ses corridors, à l'érosion produite par les eaux, qui paraissent, vu la nature du terrain, le débouché d'un siphon naturel.

Le porche ou *Loca*, comme on l'appelle dans le pays, a environ huit mètres de largeur, trois mètres et demi de profondeur et cinq mètres de hauteur. J'essayai

de pénétrer dans le corridor du milieu ; mais à peine y eus-je fait quelques pas que la profonde obscurité et une véritable nuée de chauves-souris, mises en émoi par ma présence, me forcèrent de rétrograder.

A peu de distance de là, je vis une de ces gracieuses curiosités qui paraissent un jeu de la nature. Sur le sommet du tronc énorme d'un *gamelleira* (*Ficus doliaria*) décrépité, brisé par la foudre ou par les injures du temps, s'élevait un élégant palmier, qu'entouraient quelques branches encore vertes du vieux géant végétal. On eût dit une représsaille du palmier, fatigué d'être si souvent le support de cet arbre parasite dont la graine, apportée sur lui par quelque oiseau, germe à l'aisselle ou à la cicatrice d'une de ses feuilles, et laisse pendre des racines qui, bientôt touchant la terre, s'anastomosent si bien autour de son tronc, que le *gamelleira* ainsi produit l'enserme comme une étroite gaine¹.

J'étais allé à la montagne de la *Loca*, non seulement pour voir cette curiosité végétale et les sources de la coriche, mais encore pour vérifier l'existence d'un minéral de cuivre, que le *fazendeiro* João Carlos m'avait dit se montrer à nu dans les parois du porche de la caverne. Le prétendu minéral n'était autre chose que des moisissures verdâtres qui tapissaient la roche.

On doit peut-être attribuer aux chauves-souris le mauvais goût des eaux de la coriche, qui entraînent une telle quantité d'excrétions de ces animaux qu'elles for-

ment sur presque toute l'étendue de son lit un sédiment noir et de consistance pâteuse.

Près de la *Loca*, ce sédiment atteint l'épaisseur de plusieurs décimètres.

Le cours d'eau, arrivé à six kilomètres plus loin que *Destacamento*, diminue peu à peu de courant, et finit par se perdre dans les marécages qui existent entre ce point et la lagune *Uberaba*.

Comme je l'ai dit plus haut, *Corixa Grande do Destacamento* pourrait devenir un village prospère, car les terrains qui l'environnent sont d'une grande fertilité.

A l'époque de notre voyage, les seuls travaux d'utilité ou d'embellissement qui eussent été effectués dans la localité étaient dus à un ancien commandant du poste, le capitaine, depuis coronel, *Gersasio Perné*, homme d'une grande activité. Il rectifia l'alignement des cabanes, qu'il disposa au fond et sur les côtés d'une grande place donnant sur la frontière ; il éleva au centre de la place une croix, et pensait à y construire une église lorsqu'il reçut son changement de garnison ; il établit un cimetière à quatre cents mètres du village, sur la droite de la route, l'entoura d'une clôture en palis et y éleva une chapelle couverte en tuiles. Il fit creuser de grandes *cacimbas* fournissant de bonne eau, et planta un grand nombre d'orangers, de tamariniers, de *cajazeiras*¹, de goyaviers, des légumes et quelques fleurs. Ses successeurs, au lieu de continuer son œuvre, s'occupèrent à la détruire ; s'ils laissaient croître à volonté l'herbe sur la

¹ Il existe dans la ville de Rio-de-Janeiro, rue *Haddock Lobo*, presque en face de la rue qui mène à *Rio Comprido*, un bel exemplaire de ce dernier cas. Le palmier, un *astrocarium*, paraît à première vue avoir poussé sur le sommet du tronc du ficus. Mais, si l'on s'approche de ce curieux couple végétal, situé dans la cour d'une maison, on vérifie facilement, par une ouverture pratiquée sans doute à dessein près de la base du ficus, que c'est lui qui enveloppe le tronc du palmier comme un étui.

¹ Beaux arbres appartenant à diverses espèces du genre *Spondias*, famille des *Térébinthacées*, dont les fruits sont estimés pour leurs qualités rafraichissantes.

place du village, ils poussèrent le vandalisme jusqu'à abattre les arbres fruitiers, déjà arrivés à un beau développement.

La ligne limitrophe entre le Brésil et la Bolivie, à partir de la borne N. de la lagune Uberaba, rejoint l'extrémité S. de la coriche de Destacamento; elle suit ce cours d'eau jusqu'à ses sources, situées, comme on l'a vu, dans un contrefort méridional de la serra de Borborema, et remonte cette chaîne jusqu'au *Cerro* de San-Mathias, situé par $16^{\circ} 16' 13''$, 06 Lat. S. $15^{\circ} 5' 16''$, 05 Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro. Elle descend ensuite à la coriche de San-Mathias, qu'elle suit jusqu'à sa réunion avec la coriche de Peinado, par $16^{\circ} 19' 15''$, 42 Lat. S. et $15^{\circ} 11' 3''$, 50 Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro, afin de laisser en dehors, selon la clause de *uti possidetis*, le village bolivien de San-Mathias, qui se trouvait compris en deçà de la ligne de démarcation tracée, selon le traité de limites, de l'extrême Sud de la coriche de Destacamento jusqu'au morne de Boa-Vista.

A un kilomètre de l'autre bord de la coriche de San-Mathias, il existait une plantation et une usine à sucre appartenant à des brésiliens, qui s'étaient établis sur ce point pour jouir à la fois des droits de citoyens des deux pays, sans en avoir à remplir les charges.

Le village de San-Mathias se trouve à sept kilomètres environ de Corixa-Grande do Destacamento. Il ne comprenait guère, à cette époque, plus de deux cent habitants, presque tous indiens *chiquitos*, et le reste, indiens *bororós*, et consistait, comme toutes les missions des Jésuites, en une place rectangulaire, fermée d'un côté par l'église, et des autres côtés, par les maisons.

Nous déterminâmes sa latitude, qui est $16^{\circ} 21' 15''$, 15. S.

V

Les pluies, qui avaient été abondantes au mois de septembre, cessèrent ensuite presque entièrement jusqu'à la fin du mois de novembre. A cette époque, quoique l'on touchât à la fin de la saison pluvieuse, les averses recommencèrent pour ainsi dire journellement, et d'autant plus violentes qu'elles venaient plus tard.

La commission se divisa et partit reconnaître le morne de Bôa-Vista et le territoire situé au nord de San-Mathias et au sud de Corixa.

Nous allions nous engager dans cette maudite région, comprise entre Corixa et la lagune Uberaba, où, selon la juste expression de Southey dans son Histoire du Brésil, on souffre de la soif, bien qu'on se trouve au milieu de marais. Les instructions données par le gouvernement à la commission nous en avaient prévenus, quelque peu énigmatiquement, en disant que «ces terrains ne pouvaient se parcourir, ni à pied, ni à cheval, ni en embarcation».

Du côté de la lagune Uberaba, il fut effectivement impossible de pousser plus loin la reconnaissance du terrain, mais on réussit à le faire au Sud de Corixa, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt ayant des bœufs pour montures.

Le capitaine Guimarães, secrétaire de la commission, fut chargé de ce travail; il arriva jusqu'à la Guahyba, et releva les parages voisins.

C'est le 29 novembre que nous quitâmes Corixa pour gagner le morne de Bôa-Vista.

Après avoir traversé la coriche, nous passâmes par la propriété des brésiliens dont j'ai parlé plus haut, et deux heures après nous parvînmes à celle de Uauassú, à treize kilomètres plus loin.

Cette dernière propriété tire son nom d'un beau palmier qui y est abondant et donne au terrain un caractère particulier. C'est l'*attaléa spectabilis* de Martius (*xahatéhodi* des guaycurús), dont les feuilles atteignent de quatre à six mètres de longueur, et même davantage, assure-t-on, et sont, pour ce motif, fort recherchées pour la couverture des cabanes. Lorsque l'arbre est jeune et que son tronc n'est pas encore visible, les feuilles, qui sortent du sol, ont déjà ces dimensions gigantesques.

L'habitation appartenait à Dona Senhorinha, femme âgée, mais bien conservée, paraissant avoir de cinquante à cinquante-cinq ans, d'origine indienne; et veuve, si je ne me trompe, du second propriétaire des *Salinas do Almeida*, un colonel bolivien du nom de Ramos.

Ces salines, autrefois riches et très exploitées, doivent leur nom à un nommé João de Almeida, qui s'y établit pour faire l'extraction du sel, de 1770 à 1790. Elles commençaient à environ quarante-cinq kilomètres à l'O. de *Registro de Jaurú*, se prolongeaient par les marécages jusqu'à *Salinas do Almeida* proprement dit, s'étendaient ensuite vers l'Ouest jusqu'à la coriche de *Bugres*, ou de *Pau-a-pique* des anciens, et s'infléchissaient vers le Sud, en prenant les noms de salines de *Acorizal* et *do Sul*. De l'autre côté, elles s'étendaient entre le rio Paraguay et le rio Cuyabá, entre Villa-Maria et Poconé¹.

On attribue leur découverte à Luiz Antonio de Noronha, en 1770. D'après Ale-

xandre R. Ferreira¹, le vrai nom de cet aventurier était Bernardo Lopes da Cunha. Il fut aidé dans leur exploitation par l'*escrivão da camara* (secrétaire de la municipalité) Luiz Ferreira Diniz, qui plus tard exploita les salines du Jaurú, d'où il retira d'énormes quantités de sel pendant l'été de 1790.

Les portugais et les espagnols s'en disputèrent la possession; il est certain, toutefois, qu'elles appartenrent d'abord aux premiers.

En 1837, sous la présidence du Dr. Pimenta Bueno, depuis marquis de San-Vicente, la région des salines fut considérée comme territoire neutre; mais six ans plus tard, un groupe de boliviens armés ayant chassé les brésiliens qui s'y trouvaient établis, le président de la province de Matto-Grosso fit expulser les intrus, et dès lors, ce territoire a été regardé comme nous appartenant provisoirement.

La maison de Dona Senhorinha était petite, mais tenue fort proprement et aussi confortable qu'on pouvait le souhaiter dans ces lointains parages. Dans toutes les localités du Matto-Grosso que j'ai visitées, même sur les bords du Paraguay, où il y a naturellement plus de ressources, il est rare de trouver, à l'exception de Corumbá et de ses environs, autre chose qu'une incurie qui rend l'existence encore plus misérable. On observait le contraire à Uauassú. Tout y respirait la joie et le bien-être et attestait l'ordre et l'activité de la maîtresse de l'habitation; depuis la maison, blanche et bien entretenue, jusqu'au jardin, planté d'arbres à fruit et où poussaient les légumes de pre-

¹ Voir page 16.

¹ *Enfermidades endemicas da Capitania de Matto-Grosso.*

mière nécessité. Tandis que sur les rives du Paraguay, tout le potager d'une maison consiste en une vieille pirogue remplie de terre et soutenue sur des étais, on voyait ici des bananiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des grenadiers, et autres arbres fruitiers, en plein rapport. Les plantes d'ornement n'étaient pas oubliées ; j'y vis avec étonnement un pied de rosier, chose rare à cette époque, même à Cuyabá.

La maîtresse de la maison, son petit-fils Miguel, un garçon intelligent, âgé d'environ dix ans et qui lisait et écrivait correctement, et les domestiques nous surprirent par la propreté de leur mise. Nous n'étions pourtant pas attendus, et l'on ne s'était pas mis en frais de toilette à notre intention.

Si j'insiste sur ce détail, c'est que la toilette n'est guère en honneur dans le pays que nous traversons alors, surtout chez les femmes chiquitos, qui paraissent s'enorgueillir de montrer leurs formes à découvert.

Cette région est habitée par les restes des nations des indiens *chiquitos* et *bororós*, rassemblés anciennement en villages par les Jésuites espagnols. Les habitants de San-Mathias sont presque tous chiquitos. Les hommes vont entièrement nus chez eux, mais quand ils sortent pour aller visiter d'autres villages, ils mettent une chemise, un pantalon et un chapeau, quelquefois même un paletot. Ils portent alors infailliblement une ceinture rouge, pièce de costume fort à la mode dans les pays d'origine espagnole, et dont ils se montrent si fiers qu'il semble que le pantalon n'est qu'un prétexte pour avoir l'occasion de l'exhiber. Un grand couteau ou un sabre d'abatis forme le complément obligé de leur costume de voyage.

Quant aux femmes, elles ont pour tout vêtement, en guise de feuille de vigne,

un triangle d'étoffe à peine long de trois centimètres sur un centimètre et demi dans sa plus grande largeur, qu'elles ajustent au moyen de trois lacets disposés en forme de T. On le nomme en chiquito *piunch-taquich*.

Les chiquitos parlent plus ou moins correctement quatre langues : le chiquito, le bororó, l'espagnol et le portugais. Ils sont donc loin d'être arriérés sous le rapport intellectuel.

Ces indiens sont disséminés sur près d'un tiers de la Bolivie, et c'est d'eux que tire son nom la vaste province de Chiquitos, comprise entre le Rio-Grande, le Pilcomayo, les Andes et le Brésil. Ils doivent être en général de taille peu élevée, puisque *chiquito* signifie *petit* en espagnol. Ceux de San-Mathias sont de taille moyenne, de couleur olive clair, bien constitués et vigoureux, mais indolents. Le teint des femmes est plus clair que celui des hommes ; elles ont ordinairement les jambes plus courtes que le tronc et le tissu adipeux très développé, ce qui les rend plus disgracieuses que ceux-ci. Leurs seins, même chez les nullipares, n'affectent pas la forme hémisphérique ; ils sont allongés et se terminent en pointe du côté du mamelon. Dans les deux sexes, le ventre est flasque et fort développé, par suite de l'énorme quantité d'aliments qu'ils ingèrent les jours d'abondance.

Les mariages coïncident, pour ainsi dire, avec l'époque de la puberté ; il n'est pas rare de trouver chez eux des pères de l'âge de quinze ans et des mères âgées seulement de douze ans.

VII

Le dialecte chiquito, originaire du tupy, ou du moins son allié, offre une différence complète avec ceux des autres tri-

bus voisines ; je n'en connais aucun qui lui ressemble.

Sa phonétique a quelque analogie avec celle de la langue slave ; les terminaisons des mots ne peuvent se représenter qu'en employant un *h* ou un *ch*, plus ou moins aspiré.

Voici la liste des termes que j'ai pu recueillir, et dont quelques-uns, comme on le verra, ne sont que des corruptions de mots espagnols ou portugais :

Abeille.....	ôch
A bientôt, au revoir.	adios-teh ¹
Accoucher, mettre bas.....	arupo
Acheter.....	xaë-comprach ²
Aiguille.....	quemécah
Aimer.....	ohrs-hinha-paitzo
Allons chasser.....	curú-aque
— pêcher.	curú-macôco-opiocoxe
— nous pro- mener....	curubá-paceh ³
— nous reposer	ietzi-monha-cançah ⁴
— travailler....	curú-yva-taquiépa
Anus.....	acuch
Apporter.....	ai-quema
Ara.....	ôhch
Arbre.....	soice
Arc.....	pajur-toch ⁵
Avoir.....	ietzo : vatzo
Bague, boucle d'o- reille.....	sorticalh ⁶
Banane.....	pácauh ⁷
Barbe.....	artza-quich
Beaucoup.....	simemane
Blanc.....	porocóvih
Bœuf.....	tórroch
Boire.....	itxava
Bois (forêt).....	heuch ⁸
Bois (morceau de).	sóh-eci
Bon, bien, oui.....	ohrs-hinha

Bonjour.....	saruke ¹
Bouche.....	áixe
Bras, branche.....	ípiach
Cabane.....	pána-quich
Caitetú ²	opoítexca
Calebasse.....	írerich
Campo ³	vuehense
Canard.....	otuah-tsich
Cerf.....	oigoch
Chant (d'oiseaux)...	utáin-maca
Chapeau.....	tacoh-xapach ⁴
Charbon.....	seguíôch
Chef.....	tápaquich
Cheveux, tête.....	tánich
Ciel.....	apéce
Cigare, tabac.....	páhich
Cœur.....	tocich
Collier.....	djapiráca
Coq.....	pohoch
Corps.....	quetúpich
Côtes.....	napeich
Cou.....	txacuch
Courge.....	paxich ⁵
Courir.....	ápiacáce
Couteau.....	quiceh ⁶
Crachat.....	otus quich
Cuire.....	aqui-pien
Cuia ⁷	taropéce
Demain.....	tuáque
Demander.....	atxim
Dents.....	oh-och
coup de dents....	otzi-soch
Diable.....	itxé-boréce
Dieu.....	Mae-tupach ⁸
Doigts de la main..	eu hens
Donner.....	txé-hé ; — ainquiah
je donne.....	ainquiah
je te donne.....	ainquia-aémo
Dormir.....	xame ⁹
Dos.....	ctxa-cuch
Douleur.....	óxonch
Drap, étoffe.....	lienzo ¹⁰
Eau.....	tuhúch-xupé
Eclair.....	map-aitohoch

¹ Ce mot est peut-être une corruption de l'espagnol *salud*.

² Porc sauvage. (*Dicotyles Caitetú*).

³ Les *campos* sont des terrains plats ou ondulés, sans forêts.

⁴ Le dernier terme (prononcez *chapach* : le *x* ayant la valeur de *ch*), paraît une corruption du portugais *chapéo*.

⁵ *Pakon*, en bugre.

⁶ En tupy, *quicé*.

⁷ Vase formé de la moitié d'une calabasse.

⁸ Le dernier terme paraît dérivé du tupy *Tupi*, Dieu.

⁹ *Nhanoca*, d'après D'Orbigny.

¹⁰ Ce mot est purement espagnol.

¹ Corruption de l'espagnol *adios*.

² De l'espagnol *comprar*.

³ Le dernier mot est une corruption de l'espagnol, *pasco*.

⁴ Le dernier mot est une corruption de l'espagnol *cansar*.

⁵ *Kimones*, d'après D'Orbigny. (L'Homme américain).

⁶ Corruption de l'espagnol *sortija*.

⁷ *Pacóva* en tupy ; *pacóhua*, en *apiacá* ; *pacová*, en mon-

durucú, *pacóne*, en *oyampy*.

⁸ *Heucu*, en *tariana* et *maniva* ; *hequich*, en *xaimá*, coré, et *cumanagotos*.

Ecorce.....	táquich	Laver (se).....	vatôpe
Ecuelle.....	coroacich	Lèvres.....	aruch
Enfant.....	cupíquimian	Liane.....	quio quich
Etoile.....	ostonhéca	Loin.....	taitxe-sinemande
Étroit, petit.....	simeama	Loué soit N. S. J. C.	Adios teque J:esu Chrito ¹
Faim.....	repyca ¹	A jamais, mon frère	Xaino-cheaino
Faux (substantif)...	macetah ²	Luciole.....	curucúcich
Femme.....	paich	Lune.....	pauche ²
de femme.....	piunch	Main.....	panaucoch
Fer.....	mónich	Maïs.....	oceóch
Fermer.....	anhama	Maison.....	og-och ³
Feu.....	pehecé	Mamelles.....	piaitxe-piaitxe
Feuilles.....	açuch	Manger.....	vatzô-ah-pemacah ⁴
Fil.....	purubich	Manioc.....	tauch ⁵
Fils.....	nac-hetza	Marcher vite.....	améh
Fin (adjectif).....	quimpainhah	Mari.....	quian-aine
Flèche.....	quimonhéce ³	Marmite.....	tainoch
Fleur.....	pitsioch	Mauvais.....	jahre-iape; tegorich
Front.....	sáquitacuch	Mère.....	hipiéque
Fumée.....	autsich	Moins.....	miaçuch
Fusil.....	escoptah ⁴	Mon.....	ietzi
Gibier.....	estipocich	Montagne.....	irituch
Gomme élastique..	selinga ⁵	Mort.....	conhoti-onaiki
Goût.....	ohrs-inha-pae	Mouche.....	obisch
Graisse.....	mantecah ⁶	Mourir.....	onhóti
Gras, gros.....	gaitzo	Moustique.....	host-hirhich
Grand.....	senimande	Narines.....	inhöch ⁶
Hache.....	pahanch	Neveu.....	ihôo
Hamac.....	hoitsich	Nid.....	utain-huma
Haricot.....	quitoréce	Noir.....	quenhitzi
Homme.....	uoñich	Nombril.....	tucich
d'homme.....	pátiquich	Non, il n'y a pas...	xohas-hinha-pê
jeune homme....	nauquich	Nous.....	senimá-nanre
Ici.....	onah; atuh	Nuit.....	iquiach
Il, lui.....	tu ⁷	Pendant la nuit....	tobich
Je, moi.....	ñy ⁸	Œuf.....	xiquich
Jaguar.....	hóitinich	Oiseau.....	utain
Joie.....	tococôxe	Ongle.....	hequi-quych
Jour.....	tobich	Oreille.....	ínhasuch ⁷
Là.....	acósta-vah	Ouvrir.....	itóruçh
Là, au loin.....	ché	Papillon.....	patúricah
Lac.....	sohens	Palmier.....	mastaióte
Lait.....	piaitxe	Pantalon.....	calçonah ⁸
Langue.....	ótuch	Patate.....	quiáit-sich
Large.....	apaictzo; — sinemande	Peigne.....	momenéce
Laver (du linge)...	baxuve		

¹ Le y représente un son guttural, qui a quelque analogie avec le u français, et a la même valeur qu'en tupy.

² Corruption de l'espagnol *maceta*.

³ *Colikich*, d'après D'Orbigny.

⁴ Corruption de l'espagnol *escopeta*.

⁵ Corruption du mot portugais *seringa*, sous lequel on désigne l'arbre à caoutchouc.

⁶ Corruption de l'espagnol *manteca*.

⁷ D'Orbigny.

⁸ D'Orbigny.

¹ Cette formule de salutation, enseignée par les jésuites, est la corruption d'une phrase espagnole.

² *Vaach*, d'après D'Orbigny.

³ Comparez le tupy *oca*.

⁴ *Ichaca*, d'après D'Orbigny.

⁵ *Tauapy*, en catoquinos, d'après Martius.

⁶ *Ninhéh* en bugre.

⁷ *Nemosi*, d'après D'Orbigny.

⁸ Corruption de l'espagnol *calzones*.

Père.....	ihah ¹
Perroquet.....	matoruch
Peu....	simeama atá
Pied.....	pio-pés
Pierre.....	cahanch
Pigeon.....	taima
Pluie.....	tahach
Plus.....	exinháca
Poisson.....	opiopóxe
Poitrine.....	tacich
Porte.....	turuch
Pot.....	bautzich : rirapôto
Poussin.....	cumunacíma
Près.....	até-mahetzae
Racine.....	xamacách
Retourner, revenir.	areatan kalin
Rivière.....	tuhuch
Riz.....	aróch ²
Robe.....	tipoiach ³
Rouge.....	quiturich
Sable.....	quíhich
Sac.....	cotenzia ⁴
Sang.....	otoch
Scarabée.....	mámuch
Sel.....	sihich
Serpent.....	oioxóch
Singe.....	{ carlo-ravách ⁵ { quiobich ⁶
Soif.....	sica ⁷
Soir, le soir.....	tinieh-mech
Soleil.....	suhuch
Sortir.....	ai-ai-toruch
Sourcils.....	siquich
Tamanoir.....	paixah-bich
Taquara ⁸	vuai-paixé ⁹
Tatou.....	itzerich ; ohinhacama
Terre.....	quíhich
Testicules.....	páite-quich
Tonnerre.....	taico-suhuch
Tristesse.....	sucequich
Toux.....	chincoquich
Tu, te.....	aemo
Tuer.....	aquion-ócoi
Un.....	tama

¹ *Ihah* est employé seulement par les hommes ; les femmes disent *ixupú*. (V. D'Orbigny).

² Corruption de l'espagnol *arroz*.

³ Comparez le tupy *tipoy* : sorte de longue chemise, qui se nomme en bugre *xupoin*.

⁴ Corruption de l'espagnol *cotenzia*.

⁵ Grand singe, en général.

⁶ *Atèles paniscus*, vulgairement connu en Brésil sous le nom de *coati*.

⁷ Mot espagnol.

⁸ Bambou du Brésil.

⁹ Mot emprunté au galib'.

Urubú.....	paixo-paiquich
Va-t'en.....	acotzi naquich
Vache.....	bachah ²
Venir.....	areatán
il vient.....	te-atah
Vendre.....	maquietzich
Vent.....	pavente ³
Ventre.....	quitscp-orúpe
Vert.....	verde ⁴
Viande.....	anhêce
Viens t'asseoir ici..	atemo-ohrs-binha
Vieux.....	poóstich
Visage.....	eçúxe ⁵
Voir.....	ahémoh
Vouloir, je veux....	exinháca
je ne veux pas....	texinháh-cape
Yeux.....	sútoch

¹ Vautour commun du Brésil.

² Corruption de l'espagnol *vaca*.

³ Corruption de l'espagnol *viento*.

⁴ Mot espagnol.

⁵ *Ichaca*, d'après d'Orbigny.

VII

La propriété de Uaussú est située sur le versant oriental d'une ondulation de terrain que la route traverse ensuite pendant trois kilomètres, avant d'aboutir au *corixão* (grande coriche) de San-Mathias.

Cette coriche n'avait, à l'époque de notre passage, que quelques mètres de large sur un mètre à peine de profondeur ; mais les traces laissées sur les arbres environnants montraient que ses crues s'élevaient jusqu'à six mètres et plus de hauteur.

Il nous fallut trois quarts d'heure de marche pour aller de Uaussú à la propriété de José-Felix, près de laquelle existe un village d'indiens bororós, et une heure pour aller de José-Felix à l'ancien établissement d'élevage de Santa-Fé, éloignés de huit kilomètres de Uaussú. Il ne restait plus que quelques vestiges de cet établissement, entre autres, deux beaux tamiriniers et des goyaviers. Nous y vîmes un véritable champ de *maxixeiros*

(Cucumis Anguria), dû probablement à des graines laissées par quelque voyageur, car il semblait impossible qu'il remontât au temps des anciens propriétaires de la fazenda ; ces plantes auraient péri lorsque, selon la coutume, ils mettaient périodiquement le feu aux herbes des *campos*.

Ce qui restait de pâturage était excellent, et le *capim mimoso*¹ y croissait vigoureux.

Les bois voisins abondent en *manga-beiras* (*Hancornia speciosa*), aux fruits exquis. Du tronc de cet arbre, et même de ses feuilles et de son fruit, lorsqu'il est encore vert, on extrait un suc laiteux identique à celui des *hevea* et autres arbres à gomme élastique, qui s'emploie contre les affections pulmonaires, et, lorsqu'il est convenablement préparé, remplace parfaitement le caoutchouc.

A partir de cette région, nous commençons à rencontrer le végétal auquel la thérapeutique est redevable d'une de ses plus précieuses acquisitions, le quinquina, représenté par les espèces *chinchona condamina*, *chinchona ovatifolia* et *chinchona lancifolia*, peu riches en quinine, mais pourtant d'une grande utilité.²

Nous continuons à marcher vers l'Ouest.

¹ Graminée appréciée comme fourrage.

² On sait qu'on doit la divulgation des propriétés de l'écorce du quinquina à la comtesse de Chinchon, femme d'un vice-roi du Pérou, qui fut guérie de fièvres intermittentes rebelles par un espagnol de la ville de Loja, auquel un indien avait révélé les vertus de l'arbre. C'est pour ce motif que cette écorce pulvérisée, comme on l'employait alors, s'appela d'abord *poudre de la comtesse*. On l'appela aussi plus tard *poudre de Lugo*, du nom du cardinal de Lugo, guéri à son tour par la comtesse de Chinchon; *poudre des jésuites*, parce que ces derniers la distribuèrent largement et *poudre de l'écorce péruvienne*. Enfin, le nom de *quinquina* ou *quina*, qui est celui de l'arbre dans la langue indigène, a définitivement prévalu.

A dix-huit kilomètres et quart de Santa-Fé, nous traversons la coriche de *Bugres* ou de *Pau a pique*, près de l'endroit, situé à gauche de la route, où se trouvaient sur un tertre couvert de bois les ruines d'une antique habitation ; le *Sítio de Almeida*, ainsi appelé du nom du premier exploitateur des salines.

Quelques années avant notre voyage, il existait dans la localité un village d'indiens bororós, d'où le nom de *Bugres*¹ qu'on lui donne.

Quantité d'autruches et de chevreuils (*Cervus campestris*) parcourent le pays, et il ne se passe, pour ainsi dire, pas de jour sans que nous rencontrions sur notre route le tatou bola (*tricinctus*), et le tatou *novemcinctus*, appelé *molitas* en espagnol.

Nous ne vîmes aucun exemplaire vivant de l'espèce géante, vulgairement dite tatou *canastra* (*Dasypus gigas* de Cuvier), mais nous en rencontrâmes fréquemment des carapaces.

Les coriches n'étant pas encore à sec, nombre de jaguars, de tamanoirs, de coendous et de tapirs fréquentaient également ces parages. Nous entendions souvent la nuit les glapissements des *guarás* (*Canis jubatus*), et près de la *tapéra*² de Almeida, dont je viens de parler, nous trouvâmes sur la route les restes de deux de ces animaux, tués récemment.

C'est bien à tort qu'on leur donne vulgairement au Brésil le nom de *lobos*

¹ Ce nom, par lequel on désigne souvent les indiens en général, et toujours dans un mauvais sens, n'est autre chose que le mot français *bougre*, orthographié à la portugaise. Il remonte très probablement à l'époque où Villegaignon occupa la baie de Rio-de-Janeiro (1555-1558), car Jean de Léry l'applique aux Tupinambás dans son curieux ouvrage intitulé: *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Tom. II, p. 87, Édition Gaffarel de 1880.

² Voir la note de la page 56.

(loups), car ils sont extrêmement timides, et plus herbivores que carnassiers.

Une énorme nuée de sauterelles couvrait les *campos* et surtout la route, où nos montures les écrasaient par milliers. Elles étaient presque toutes encore petites, et probablement nées des œufs laissés sur la même place l'année précédente. Leur marche se dirigeait vers l'Est.

Au dire de Miguel, le petit-fils de Dona Senhorinha, la propriétaire de Uauassú, les gens du pays savent changer la direction des sauterelles en battant la terre d'une longue gaule devant leurs colonnes.

De Bugres à la coriche de *Santa-Rita*, on compte quarante kilomètres. Le terrain intermédiaire forme une série de plateaux secs et arides, couverts de *carrascos*¹, ou se compose de *campos* parsemés çà et là de *lixieras* (*Curatella çaimbaba* de Saint-Hilaire), de *pau-terra* (*Qualea*) isolés, ou de groupes d'*araticuns*².

Sur les plateaux, on rencontre aussi de distance en distance des mangabeiras, beaux arbres aux feuilles tantôt vertes, tantôt couleur de sépia, et qui, à l'époque de notre passage, se trouvaient chargés de fruits. A leur vue, nous nous promettons un régal, mais nous fûmes trompés par l'apparence, car ces fruits, qui ne perdent pas, parvenus à maturité, les couleurs verte, rouge et jaune qui les nuancent si agréablement à l'œil, n'é-

taient pas encore mangeables. On remarque également dans cette région de nombreux exemplaires de *piqui* (*Cariocar brasiliensis*), de *açoita-cavallo* (*Luhea paniculata* de Martius) et de *para-tudo*, bignoniacée à fleurs jaunes, qui rappellent par leurs formes et par leurs dimensions les fleurs des *peúvas*. En fait de palmiers on n'y rencontre, mais en abondance, que l'espèce acaule connue en botanique sous le nom de *diplothemium*.

Nous souffrîmes un peu de la soif pendant cette marche, car nous ne trouvâmes de l'eau qu'à dix-huit kilomètres de Bugres, à la *Lagôa do Almoço* (Lac du Déjeuner), ainsi baptisée sans doute par des voyageurs qui firent sur ses bords un frugal repas; mais dont il ne restait en cette saison qu'une succession de petites mares.

De ce point jusqu'à *Santa-Rita*, le terrain s'élève insensiblement et devient en même temps plus fertile. On voit apparaître des *capuões*¹ ou bouquets de forêt vierge qui, de loin, ressemblent à s'y méprendre à des collines. La famille des Mélastomacées est représentée par de beaux *microcilia*, presque aussi abondants dans ces parages que les *bauhinias*. On rencontre en abondance les *vellosia*, dont les fleurs forment un agréable contraste avec le rose pâle des *microcilia*. Le *barba-timão* (*Styphnodendron*) et le *carobinha* (*Scardelestris undulata*), le premier aux corymbes violets, et le second couvert de jaunes épis, semblables à ceux du *camará* (*Acroclidium camara*, Laurinées), contribuent à donner un caractère distinctif à la flore de la région.

¹ On appelle *carrascos* des forêts naines et épaisses, dont les arbres, ou plutôt les arbustes, n'ont guère plus d'un mètre ou deux de haut.

² On donne vulgairement ce nom à plusieurs espèces d'arbres des genres *Anona* et *Rollinia*, de la famille des Anonacées.

¹ Voir la note de la page 10. *Capuões* (au singulier *capuão*, n'est qu'une autre manière d'orthographier ce terme guarani, et préférable à *capão*, *capões*, qui est en même temps un mot portugais, signifiant *chapon*.

A environ huit kilomètres de Santa-Rita, la hauteur du plateau au-dessus du pays environnant atteint une quarantaine de mètres et l'on jouit, du côté de l'Ouest, d'un beau paysage, encadré dans le lointain par les escarpements des monts Aguapehy.

C'est le point culminant de la route, qui commence bientôt à descendre, et laisse voir dans la plaine un morne situé à environ huit cents mètres de la coriche de Santa-Rita. Celle-ci présentait à cette époque l'apparence d'une rivière de dix mètres de large sur deux de profondeur, mais l'absence de courant révélait son origine

J'y jetai une carapace de *jaboty* (Testudo terrestres tabulata) renversée; le lendemain, elle ne se trouvait qu'à quinze mètres de distance, et encore faut-il, je pense, l'attribuer à la brise. La coriche repose sur un lit imperméable, ce qui explique pourquoi elle conserve un assez grand volume d'eau pendant la saison sèche. Au temps des crues, elle augmente progressivement et finit par se confondre avec le lac, ou plutôt la mer d'eau douce qui, de la lagune Uberaba, s'étend à l'Ouest jusqu'aux pieds des Andes.

Nous établîmes notre campement près du *passo*¹ de la coriche, et déterminâmes sa position, qui se trouve par 16°14'95", Lat. S. et 15° 47' 30" Long. O. de Rio de Janeiro.²

Les pluies devenaient de plus en plus fréquentes et il eût été dangereux de poursuivre notre marche. Nous dûmes en conséquence revenir sur nos pas.

¹ On appelle *passo* ou *passagem* l'endroit où les voyageurs ont l'habitude de traverser un cours d'eau, soit à gué, soit au moyen d'embarcations.

² Voir la note 2 de la page 39.

J'ai déjà dit qu'il faut avoir voyagé dans ces solitudes pour s'en faire une juste idée et que, une fois la saison pluvieuse arrivée, il est fort imprudent de s'aventurer loin des lieux d'abri, lors même qu'il ne pleut pas encore ou que les pluies sont peu abondantes, car on voit inopinément, du jour au lendemain, s'inonder le pays qu'on traverse. Les eaux paraissent sourdre du sol et recouvrent rapidement toutes les parties basses du terrain, tandis que les points plus élevés conservent leur aspect de sécheresse.

Parfois il se produit l'effet contraire, comme il nous arriva alors. Quand nous nous dirigeons vers Santa-Rita, les coriches avaient de l'eau et nous en trouvions toujours dans les *cacimbas* ou citernes, agréable au goût, quoique de couleur laiteuse; à notre retour, malgré des pluies torrentielles, mais de peu de durée, les *cacimbas* de plus de deux mètres de profondeur ne présentaient pas une goutte de liquide; et les coriches se trouvaient complètement à sec, sauf pourtant celle de Bugres, que nous avons la première fois passée avec difficulté, à cause de son gros volume, et qui n'offrait plus que quelques flaques boueuses.

Aussi fûmes-nous obligés, dans cette partie de notre voyage, de faire des marches forcées pour n'avoir pas à souffrir de la soif. Quelquefois, après une averse torrentielle, la terre se séchait si vite, que nous marchions dans peu d'instant au milieu de tourbillons de poussière. Les bœufs de nos voitures, affolés par ces circonstances anormales, la langue pendante, poussaient de rauques mugissements, et plusieurs d'entre eux brisèrent leurs traits et s'enfuirent chercher l'abri des bois.

Par contre, la coriche de San-Mathias, qui n'avait que la largeur d'un ruisseau la dernière fois que nous l'avions traversée,

se montra alors sous l'aspect d'une rivière de trois cent vingt mètres de large, bien que ses bords fussent complètement secs, et que, depuis un mois, il n'eût pas tombé la moindre pluie dans les environs.

Mais il pleuvait torrentiellement depuis le mois d'octobre (nous étions alors en décembre) dans la région des sources du Rio-Verde, et nous avons trouvé le pays inondé depuis ce dernier endroit jusqu'à *Cúci*, localité située à deux cent vingt-sept kilomètres de la coriche.

Ces effets opposés s'expliquent par la nature, tantôt sablonneuse, tantôt argileuse du sous-sol et par l'existence de nombreuses cavités souterraines, surtout aux approches des coriches. Cette existence est clairement révélée par la sonorité du terrain sous le sabot des mules.

CHAPITRE VII

RETOUR A CORUMBÁ. PALMAS REAES. PÊTAS. LA BORNE DE BÔA-VISTA. LES MORNES DE MERCÊS. LES QUATRO-IRMÃOS. SALINAS. CASALVASCO. LE RIO ALEGRE.

I

Nous partîmes de Corixa do Destacamento pour Corumbá le 4 Janvier 1876. La commission de limites avait, en moins de deux mois, relevé le terrain qui s'étend de cette localité, au Nord, jusqu'à San-Mathias, le *Morro-Blanco* (Morne blanc) et le morne de *Fumaça* (de la Fumée), et au Sud, jusqu'à proximité de la borne de la lagune Uberaba, ainsi que le pays situé entre Descalvado et Palmas-Reaes, le tout formant une étendue de quatre cent cinquante kilomètres environ.

Les pluies ne cessaient pas. Entre Bahia das Pedras et Bambara, nous ne rencontrâmes pas un pouce de terrain sec où nous pussions faire du feu et nous reposer.

Le 12, nous étions de retour à Corumbá, d'où nous repartîmes cinq mois après, le 12 Juin, pour continuer nos travaux. Malheureusement le baron de Maracajú n'était plus à notre tête; atteint d'une ophtalmie, il était retourné à Rio-de-Janeiro, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour que la commission pût reprendre sans délai ses études.

Cette perte nous fut sensible à tous, car notre ancien chef joignait à une grande affabilité une énergie et une activité qui lui assuraient en même temps l'affection et le respect de ses subordonnés, qualités que, malheureusement, son substitut n'offrait pas au même degré.

Le 18, nous étions arrivés au port *das Eguas*, où nous restâmes huit jours, pour nous procurer des chariots. Le 26, à cinq heures du soir, nous partîmes pour Cambará, que nous atteignîmes en trois quarts d'heure de marche. Le même jour, à neuf heures dix minutes du soir, lorsque déjà nous étions couchés, nous ressentîmes tout-à-coup une légère secousse dans nos lits ou nos hamacs, en même temps que nous entendions, pendant environ deux secondes, comme une chute de grêlons sur la couverture de notre tente. Il ne tomba pourtant aucune goutte de pluie pendant la nuit. Nous conclûmes, mes compagnons de tente et moi, qu'il s'agissait d'un petit tremblement de terre.

Dans la soirée du 29, nous arrivâmes à Corixa Grande do Destacamento, que désormais je désignerai simplement par

le nom de Corixa ou de Destacamento. Le 19 Juillet, nous perdîmes un autre compagnon, le pharmacien militaire Francisco Maria de Mello e Oliveira qui, gravement malade d'une entérite chronique, repartit pour Rio afin de s'y traiter. Il fut remplacé, sur ma proposition, par le pharmacien militaire Antonio Ribeiro de Aguiar, aujourd'hui lieutenant-colonel chef du corps de pharmaciens de l'armée.

Le 25 Juillet, nous arrivâmes à Santa-Rita, où l'on venait de construire, sur la coriche, un pont provisoire, d'après les ordres laissés par le baron de Maracajú: ce pont mesurait douze mètres et demi de long sur quatre de large et sa plus grande hauteur était de sept mètres. Son tablier se composait de pieux de carandá (*Copernicea cerifera*), appuyés sur des poteaux en *aroeira* (*Astronium*) et en *canelleira*¹.

Le 27 nous partîmes pour Palmas-Reaes, qu'il nous suffit de trois quarts d'heure pour atteindre, mais nos bagages n'arrivèrent que deux heures plus tard. Le nom de cette localité vient de la forêt de *burytis* (*Mauritia vinifera*), appelés *palmas reaes* par les boliviens, qui lui donne un charme particulier. Ces beaux palmiers, aux panaches touffus et présentant l'aspect d'éventails arrondis, comme les carandás, bordent le lit de la coriche de même nom qui, dans la saison pluvieuse, est large de plusieurs centaines de mètres, mais ne présentait alors que deux bras séparés, l'un de huit mètres de largeur sur cinquante centimètres de profondeur, et l'autre large de trente mètres et profond d'un mètre. Cette coriche, que traverse la route, a du courant, comme celle de Destacamento, et coulè sur une couche de sable.

¹ On connaît sous ces deux noms diverses espèces des familles des Térébinthacées et des Laurinées.

Le palmier *burity* est un arbre chéri du voyageur, non pas tant pour son fruit, d'un goût agréable lorsqu'il est cuit, que pour sa sève, qui est vineuse et de saveur légèrement acide. Pour l'obtenir, on coupe l'arbre, dans le tronc duquel on pratique ensuite de profondes entailles d'une longueur de quarante à cinquante centimètres. On les recouvre de feuilles et, quelques heures après, on les trouve pleines d'une excellente liqueur.

Le vanillier croît en abondance, nous dit-on, dans cette forêt de palmiers, et elle sert de refuge à des sucucys énormes.¹

Au delà des *burytis*, le pays est parsemé de bouquets de bois rabougris ou *catingas*,² séparés par des nappes de sable, qui lui donnent l'aspect d'un immense jardin anglais.

Nous repartons dans l'après-midi et poussons jusqu'à l'habitation bolivienne de *Pétas*, à dix kilomètres et demi de distance. Cette habitation, située sur le flanc d'un contrefort des monts Aquapehy, doit son nom à une espèce de tortue très abondante dans l'endroit, et que les gens du pays connaissent sous le nom de *pêtas*. C'est la première que l'on rencontre depuis Uauassú.

Un kilomètre S. O. plus loin, la route traverse une grande coriche, un peu plus étroite, mais plus profonde et plus laide que celle de Santa-Rita.

Sa position, au point de son passage, fut déterminée par 16° 22' 39" Lat. S. et 15° 56' 58" O. du méridien de Rio-de-Janeiro.

Presque tout le terrain compris entre *Pétas* et la coriche est de nature argilo-calcaire; boueux quand il fait humide, il présente, dans les temps secs, des saillies

¹ Voir la note de la page 102.

² Voir la note 1 de la page 10.

d'une grande dureté et très incommodes pour les voyageurs.

Le 1^{er} Juin, nous nous arrêtons pour nous reposer près d'une cacimba à eau laiteuse, que nous avons fait percer à 11^k, 164 de la coriche de Pêtas. A quatre heures du soir, nous partons sans bagage, le capitaine Costa Guimarães¹, secrétaire de la commission et moi, pour aller rejoindre deux de nos compagnons occupés du lever topographique, qui nous ont invités à aller visiter la cascade, chose rare dans ces parages, d'un clair ruisseau près du morne de Boa-Vista. Nous mettons nos montures au galop et, à six heures, nous dépassons la tapéra de San-João, dix-sept kilomètres plus loin. C'est un ancien établissement d'élevage, dont il ne restait plus qu'un hangar et la grande croix qui se trouve communément dans les estancias².

A huit heures et demie, après avoir encore franchi douze kilomètres, nous arrivons au ruisseau, qui est limpide comme du cristal. La cascade dont on nous a parlé se trouve à deux kilomètres avant le morne de Bôa-Vista, l'un des points de la ligne limitrophe. Le ruisseau prend naissance à ce morne et longe ensuite la route; sa largeur est de deux à trois mètres sur quelques décimètres de profondeur.

Le 4 août, nous montons le morne de Bôa-Vista, qui est le contrefort le plus élevé des monts Aguapehy dans cette direction. Il a environ trois cents mètres de hauteur et son ascension est rendue

assez difficile par la présence de cailloux d'un gneiss extrêmement dur, semblables à ceux dont les indiens font leurs haches de pierre. La roche qui le compose présente deux zones distinctes: dans la partie inférieure abondent les blocs de gneiss et de quartz blanc, de volume plus ou moins grand, les uns à arêtes vives et comme taillés à une époque récente, les autres arrondis, ayant, comme ceux de la chaîne de Dourados, l'apparence de blocs erratiques, et qui sont, sans aucun doute, le résultat de la décomposition climatérique. La zone supérieure est riche en cascalho³ de feldspath orthose. Dans quelques échantillons que j'en rapportai, l'analyse démontra la présence, en faible proportion, de molybdène, d'argent et de platine.

Les anciens croyaient ce cascalho très riche en or, et de là vient le nom primitif de la colline: *morro da Fortuna* (Morne de la Fortune).

La position de la borne limitrophe de Boa-Vista fut déterminée par 16° 16' 26", 66° Lat. S. et 16° 15' 33", 69 Long O. du méridien de Rio-de-Janeiro. On établit provisoirement en ce point une balise de bois près de laquelle, sous un monticule de pierres artificiel, nous déposâmes dans une bouteille un document en langues portugaise, française, anglaise et espagnole, indiquant la date de la pose de la balise et sa position astronomique.

Le 8 décembre de l'année suivante, la balise fut remplacée par une borne en maçonnerie, et sa position rectifiée fut reconnue être par 16° 16' 45", 75 Lat. S. et 16° 15' 33", 60 Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro, avec la déclinaison N. E. de 7° 13'. 60. Sa distance en ligne droite de celle de San-Mathias fut trouvée de

¹ Aujourd'hui colonel de l'état-major de l'artillerie.

² L'estancia est un établissement d'élevage.

³ Terrain composé de cailloux roulés.

1:4.96^m,570, ayant pour azimuth véritable 87° 28' 52", 68 N. O.-S. E. Elle est à 20,500^m de l'*itambé*¹ de Aguapehy; à 39,350^m du morne le plus méridional de *Mercês*, à 41,250^m du quatrième morne de même nom; et à 75,005^m du morne le plus occidental de *Quatro-Irmãos*.

II

A partir de San-João le terrain commence à s'élever, et depuis la cacimba dont j'ai parlé plus haut, la route traverse de magnifiques forêts, qui prennent la place des catingas rabougries.

Au milieu de cette luxuriante végétation je vis pour la première fois un arbre qu'on me dit être le *coaxinguba* ou *ximbuúva* de l'état de San-Paulo, appelé aussi *xinguba* ou *xindiva*; c'est une légumineuse de grandes dimensions, et qu'il ne faut pas confondre avec le *coaxinguba*. (Artocarpea, Ficus Athelmintica, Martius) du bassin de l'Amazone. On y rencontra à chaque pas, au bord de la route, des *vinhaticos* Echyrospermum), plusieurs espèces de *louros* (Cordiacées) et de *canelleiras* (Laurinées), des *sicupiras* (Bowdichia virgiloides, Martius), des *araribás* (Pynkneya), des *cedros* (Cedrea brasiliensis), entremêlés principalement de *pindahibas* (Xilopea sericia, Saint Hilaire), aux longues branches et dont le liber lamelleux sert à faire d'excellentes cordes, et des *açoita-cavallo* (Luhea paniculata, Martius), dont les petites fleurs blanches ressemblent pour la forme à celles du fraisier, et à celles du carthame pour l'odeur.

Le *divorsum aquarum* de ce point du cœur de l'Amérique commence au morne

¹ Voir page 8, 1^{re} colonne.

de Bôa-Vista. Le ruisseau ou arroio qui porte son nom est encore tributaire du Paraguay, mais les cours d'eau voisins coulent dans le bassin de l'Amazone: ce sont le Dolores, à quinze kilomètres et demi, et le San-José, à vingt-six kilomètres plus loin.

Sur le plateau compris entre le Dolores et le San-José se trouvent complètement isolés au milieu de la forêt et près de la route, quatre blocs de gneiss compacte, de formes irrégulières et dont l'un rappelle le rocher de *Itapuca*¹, à Icarahy. Le terrain plat qui les environne les fait singulièrement ressortir.

Les plateaux, coupés de distance en distance par des coriches, se succèdent jusqu'à Mercês, vaste dépression de plus de six kilomètres de largeur, située à environ trente-sept kilomètres de l'arroio de Bôa-Vista, et qui se transforme en lac dans la saison des pluies. Au S. E. de cette vallée s'élèvent quatre petits mornes, qui n'attireraient pas l'attention dans un milieu plus accidenté, tellement leur hauteur est peu considérable. Le plus important d'entre eux est par 16° 19' 23" Lat. S. et 16° 37' 2". 85 Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro. Près de ces mornes, le 20 et le 21 août, quoique l'hiver touchât déjà à sa fin, notre thermomètre descendit à zéro C. pendant la nuit. A huit heures du matin, avec le soleil déjà haut, il marquait seulement 6°,75 et le sol était encore couvert d'un linceul de gelée blanche,

¹ Le rocher de Itapuca (Roche Percée, en tupy) se trouve presque en face de Rio-de-Janeiro, de l'autre côté de la baie, entre les plages de *Bôa-Viagem* (Bon Voyage) et de *Icarahy* (Ruisseau des Carás, sorte de poisson).

Un tunnel naturel, aujourd'hui comblé en partie, permettait autrefois de passer par ce rocher d'une plage à l'autre.

tandis qu'une mince couche de glace revêtait les flaques d'eau. La traversée de ce campo doit être difficile pendant la saison pluvieuse, et surtout au commencement de la saison sèche, car la nature du terrain indique qu'il se transforme alors en une mer de boue.

Le 21, nous allons reconnaître les mornes du S. O., que nous supposions, mais à tort, être les *Quatro-Irmãos*. Le 23, nous commençons la reconnaissance du terrain jusqu'à *Chaves* ou *Javes*, à la distance de 14,809 mètres, et le 26, à trois heures et demi du soir, nous partons à la recherche des véritables *Quatro-Irmãos*.

A six heures, nous nous arrêtons pour passer la nuit à 9,540 mètres plus loin, près de la lagune *Pedra-Grande* (La Grande Pierre), ainsi nommée à cause d'un rocher de gneiss d'une douzaine de mètres de haut, qui se dresse sur sa rive marécageuse.

Le lendemain, nous poussons jusqu'à *Cuci*, rancho ¹ situé sur le bord d'un petit lac qui nous sembla devoir être permanent, en raison de la forme en entonnoir de ses bords. Il est éloigné de treize kilomètres de *Pedra-Grande*.

La route suit généralement le lit des coriches, qu'elle traverse quelquefois. A 4,110 mètres de *Cuci*, elle se bifurque, d'un côté, sur *Sant'Anna*, et de l'autre sur *Ronda de Salinas*. Depuis *Mercês* jusqu'à sa bifurcation, les principaux points où les voyageurs avaient coutume, à l'époque de notre voyage, de s'arrêter pour faire la sieste ou passer la nuit, étaient: *Guaporú* ², à 11,500 mètres du campo de

Mercês; *Chaves*, à 15,564 mètres de l'ancien poste portugais du Sud, à 3,388 mètres de *Guaporú* et à 25 kilomètres des monts *Aguapehy*; et la lagune de *Pedra-Grande*, à 12,928 mètres de *Guaporú*. Il y a, en outre, deux points intermédiaires qui peuvent servir de lieux de repos: une petite lagune située à 5,208 mètres de *Chaves* et un bouquet d'arbres, appelé *Potrero del Cervo* (Clairière du Cerf), à un kilomètre et demi plus loin.

Le premier village bolivien qui se trouvait alors sur la route de *Sant'Anna* était celui de *San-Diego*, à 36,300 mètres de *Cuci* et à 94 kilomètres de *Sant'Anna*. Entre *Cuci* et ce village, nous fîmes halte aux endroits suivants: *Capão de Araujo*, (Bois de Araujo) à la distance de 8.200 mètres; *Tunal* (Nopal), 5,265 mètres plus loin, *Lagôa da Pedra* (Lac du Rocher), à 6,184 mètres de *Tunal*; *Cabeça do Tigre* (Tête de Tigre), à 8,253 mètres de *Lagôa da Pedra*, et à 8.131 mètres de *San-Diego*.

A 27,413 mètres de *Capão de Araujo*, dont nous changeâmes le nom en celui de *Capão da Corça* (Bois de la Biche), et dans la direction du S. O., se trouvent les mornes improprement nommés *Quatro-Irmãos* (Les quatre Frères), car ils sont réellement au nombre de cinq, sur le principal desquels on devait établir une des bornes limitrophes. Cette borne y fut placée le 12 septembre 1876 par 16° 16' 8", 67 Lat. S. et 16° 56' 36' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro, avec 6° 58' de déclinaison N. E.; mais ce ne fut qu'à titre provisoire, en raison des difficultés que suscitèrent les commissaires boliviens. En ce point, la ligne droite de limite a pour azimut vrai 89° 39' 41", 03 N. O.-S. E., et 73,104 mètres d'étendue. Le morne le plus voisin de celui qui porte

¹ On appelle *ranchos* des hangars établis de distance en distance dans l'intérieur, pour servir d'abri aux voyageurs.

² Terme chiquito, qui désigne les fruits de plusieurs espèces d'arbres du genre *Myrciaria*. Ces fruits sont connus au Brésil sous le nom de *jaboticaba*. Les guaranis les appellent *itapumi*. *Guaporú* sert aussi à désigner l'arbre lui-même.

la borne en est éloigné de 580 mètres, sous l'angle de 87° 30' N. E.; le troisième morne est à la distance de 1.550 mètres sous l'angle de 82° S O.; le quatrième, à celle de deux kilomètres sous l'angle de 74° 30' S. E.; et le cinquième, à la distance de 2.800 mètres, sous l'angle de 70° S. E.

III

De la bifurcation de la route jusqu'à Ronda das Salinas on compte près de quarante-deux kilomètres. C'est un des plus anciens postes établis par les portugais pour empêcher les incursions des espagnols et garder la frontière. Les autres étaient *Ronda do Sul*, dont il a été parlé plus haut, à vingt-six kilomètres de distance de l'*itambé* de Aguapehy, et à quinze kilomètres et demi de Chaves, dans la direction du Nord; *Ramada da Cacimba* (Cabanes de la Cacimba) et *Cacimba*¹, éloignés de Ronda de Salinas le premier, de 12,800 mètres; et le second, de 33,500 mètres. Entre ces deux derniers points les espagnols avaient anciennement les postes de *Carandá*, à 11,154 mètres de *Cacimba*, et de *Perubio*, à neuf kilomètres de *Carandá*; ce sont aujourd'hui deux établissements d'élevage boliviens, formés avec le bétail tiré des propriétés brésiliennes abandonnées de Casalvasco.

Entre Cuci et la bifurcation, il apparaît à fleur de terre quelques roches et, en plusieurs endroits la route repose sur un lit de *canga*² contenant des noyaux de quartz laiteux.

A partir de la bifurcation, le terrain s'abaisse dans tous les sens, et il n'y a

plus, çà et là, que quelques légères éminences qui restent à sec pendant l'époque des crues. Les coriches permanentes ou presque permanentes de *Cinza Oriental* et de *Cinza Occidental* le traversent, et l'on y rencontre quelques lacs, entre autres, celui de *Rabeca* (Violon) près de *Ramada do Sul*, et le lac *Grande*, que notre commission baptisa du nom de *Ponte-Ribeiro*, en hommage au baron de ce titre, dévoué défenseur des droits du Brésil dans ses questions de limites, et de nos hommes d'état celui, peut-être, qui connaissait le mieux la géographie et la topographie de notre pays.

Ces basses terres sont tellement inondées pendant l'hivernage que l'on y vient en pirogue de la ville de Matto-Grosso, quelquefois par-dessus les forêts submergées; et l'on peut, dans la même embarcation, sans la tirer à terre, faire à cette époque le voyage de Belém, capitale du Pará, à San-Diego et à Sant'Anna, au cœur de la Bolivie.

C'est dans cette région que prennent naissance le rio *Barbados*, affluent du rio Alegre, le *Barbadinho*, affluent du *Barbados*, et les rios *Paragahú* et *Verde*, tributaires du Guaporé.

Le premier de ces cours d'eau doit son nom à une tribu d'indiens *barbados* (barbus), que l'on dit avoir existé sur ses bords, et dont la vue excita d'autant plus l'étonnement des premiers explorateurs que les indigènes américains sont, comme on le sait, sans barbe. Ce n'est pas seulement dans le bassin de cette rivière que vivaient, d'après la tradition, des nations de cette race; on en comptait aussi dans la vallée du Bugres, affluent du Paraguay (voir page 38, 2^{me} colonne), qu'on appelle quelquefois également rio *Barba-*

¹ Voir la page 136, 2^e colonne.

² Voir la page 108, 2^e colonne.

dos pour la même raison, et sur d'autres points du Brésil, entre autres dans le Maranhão. Au Matto-Grosso, on leur attribue souvent les déprédations dont se rendent coupables d'autres indiens qui, connaissant les traditions qui courent sur les *barbados*, mettent sur leur compte leurs propres méfaits.

L'existence de ces tribus n'a pas encore été vérifiée par des voyageurs modernes. Il est certain, pourtant, qu'il y a, soit comme race, soit comme individus, des indiens barbus, car j'eus l'occasion d'en voir un, à Mocoreta, sur le rio Paraguay, pendant le cours de mes voyages.



Indien Barbado

Cet indien portait une barbe longue d'environ vingt centimètres, beaucoup plus fournie sur le menton que sur les joues, et ressemblant à la barbe d'un chinois; sa moustache était pendante et presque nulle au milieu de la lèvre supérieure.

Le type de cet homme ne montrait rien d'extraordinaire. Il était de taille moyenne, fort et bien découplé, avait les joues

arrondies, les pommettes saillantes, les yeux droits, le nez bien conformé, les lèvres fines, les dents pointues, les oreilles grandes et épatées. Son caractère le plus remarquable était l'extrême rondeur du crâne, particularité que l'on rencontre fréquemment chez les habitants de l'état de Maranhão et de la ville de Cuyabá.

Je ne pus réussir à savoir quelle était sa tribu, ni même son origine, car il paraissait ne comprendre ni le portugais ni l'espagnol; et d'autre part, il parlait une langue si aspirée et si gutturale, et se montra si peu causeur qu'il me fut impossible de reproduire sur le papier les quelques mots qu'il prononça de très mauvaise grâce.

Il y a deux explications de la présence de la barbe chez des indigènes, et toutes deux reposent sur une loi d'atavisme. D'après la première, les indiens barbus seraient des descendants de métis d'espagnols ou de portugais, chez qui reparaîtrait ce caractère d'un de leurs aïeux. Dans la seconde hypothèse, les indiens actuels ne seraient privés de barbe que par suite de l'habitude immémoriale des gens de leur race de s'épiler soigneusement tout le corps, en ne conservant que les cheveux, et, cette coutume se trouvant abandonnée accidentellement par quelques-uns d'entre eux, il est naturel que la barbe reparaisse, et abondamment, chez leurs descendants¹.

¹ Jean de Léry dit positivement que les indiens des bords de la baie de Guanabára (de Rio-de-Janeiro), s'ôtèrent tous les poils de la barbe à mesure qu'ils paraissaient, et semble croire que, sans cette coutume, ils auraient été aussi barbus que les européens.

Et cependant tant s'en faut, comme aucuns pensent, et d'autres le veulent faire accroire, qu'ils soient velus ni couverts de leurs poils, qu'au contraire, n'étant point naturellement plus pelus que nous sommes en ce pays par deçà, encore sitôt que le poil qui croît sur eux commence à poindre et à sortir de quelque partie que ce soit, voire jusques à la barbe, et aux paupières, et sourcils des yeux (ce qui leur rend la vue louche, bigle, égarée et farouche), où il est arraché avec les ongles, ou, depuis que les chré-

Entre la bifurcation et Salinas, les endroits où l'on peut prendre du repos sont rares et n'offrent pas toujours les commodités désirables. Nous nous arrêtons aux suivants: *Capão das Palmeiras* (Bois des Palmiers), à dix-huit kilomètres de distance, au Nord, localité que nos guides prétendaient avoir jadis été occupée par une propriété appelée *Conceição*, ce qui semble impossible, car le terrain, complètement plat, est tout inondé: et *Capão do Copo* (Bois du Verre), quinze kilomètres plus loin, et toujours dans la même direction, qui est la direction générale de la route.

De *Capão das Palmeiras* on distingue, vers le S. O., une montagne peu élevée, que l'on croit être le mont *Santa-Rosa* des anciens ou le morne du *Padre Limpio* (de l'Abbé Limpio); et huit kilomètres avant d'arriver à Salinas, on aperçoit, dans la direction N. N. O., une grande et haute chaîne de montagnes, qu'on nous dit s'appeler *Serra da Cidade* (Chaîne de la Ville), et qui n'est autre que la serra anciennement connue sous le nom de serra de *Grão-Pará*, et que notre commission baptisa, avec justice, du nom de *Ricardo Franco*¹.

Le poste de Salinas est situé par 15° 42' 37", 50 Lat. S. et 16° 55' 20" Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro. Il ne consistait à cette époque qu'en trois cabanes habitées par un détachement de quatre soldats du poste de Casalvasco, et encore ce détachement était-il souvent réduit à

tiens y fréquentent, avec des pincettes qu'ils lure donnent. HISTOIRE D'UN VOYAGE FAIT EN LA TERRE DU BRÉSIL. Edition Gaffarel de 1880. T. I. p. 123-124.

Dans cette citation, nous avons réduit l'original à l'orthographe moderne.

¹ Voir page 11. 1^{ère} colonne.

deux hommes, les autres devant aller, une ou deux fois par semaine, à Casalvasco, pour y chercher leurs maigres rations de farine de manioc et de sel, auxquelles on ajoutait quelquefois un peu de sucre. Bien que devant se faire respecter des voisins et poursuivre les voleurs de bétail, ils ne recevaient pas même de poudre, et étaient obligés de s'en procurer ailleurs pour se défendre contre les bêtes féroces, et pourvoir à leur alimentation au moyen de la chasse.

Le gibier est fort abondant dans cette région. A chaque pas, nous rencontrons des chevreuils, isolés, par couples, ou en troupeaux de six à huit individus; des tatous, des caïetés ou des pécarys, des jabotys, des autruches, ces dernières en énorme quantité. Les jaguars y sont également nombreux.

L'agriculture et l'horticulture auraient pu fournir d'autres ressources aux habitants du poste de Salinas. Il n'en était rien. Nous n'y vîmes que quelques pieds de maïs et deux bananiers. On a peine à comprendre l'indifférence de gens qui restent quelquefois des années dans la même localité, pour des produits qui coûtent si peu à obtenir et sont précieux dans ces solitudes. C'est plutôt l'égoïsme que la paresse qu'il faut en accuser; aucun d'eux ne veut se donner la peine de préparer des récoltes dont ne profiteront peut-être que ses remplaçants; et ainsi tous sont victimes de cet absurde système.

En compensation, si les incendies des campos ne les ont pas détruits, les voyageurs doivent maintenant rencontrer dans ces parages un grand nombre d'orangers, de citronniers et de limoniers, dont les fruits serviront à les désaltérer, car pendant toute cette marche nous semâmes, presque à chaque halte, des pépins de ces fruits: et dans nos voyages suivants, nous eûmes le plaisir de voir

que plusieurs avaient donné naissance à des arbres en bon développement.

De Salinas aux sources du rio Verde il y a environ quatre-vingts kilomètres. Les principaux points intermédiaires, déterminés par la commission de limites, sont: la lagune *Fundo de Sacco* (Cul-de-sac), à 17.700 mètres de Salinas; la lagune *Desejada* (Bienvenue), 22.780 mètres plus loin; le *Capão da Anta* (Bois du Tapir), à 14,500 mètres de la lagune *Desejada*, et *Camará*, à 14.850 mètres de *Capão da Anta*.

Les forêts de cette région sont riches en essences précieuses, comme du reste, presque toutes celles du Brésil. On y trouve, entre autres, le palissandre, le *vinhatico* (*Echyrospermum*), le *guateambú*, le *tinguaciba* (*Xantoxylum spinosum*), le *secupira* (*Bowdichia virgiloides*, Martius), le *pindahyba* (*Xilopia frutescens*), l'*oleo vermelho* (*Mirospermum erythroxyllum*), le *copahyba* (*Copaifera officinalis*), et les diverses espèces de Laurinées, d'apocynées et de térébinthacées connues sous le nom de *canelias*, *perobas* et *aroeiras*. L'*angico* (*Acacio angico*) y abonde, comme dans toutes les parties du Matto-Grosso que j'ai visitées; et déjà l'on voit apparaître quelques pieds de *saboeira* (*Sapindus divorticatus*), l'*ibará* des guaranis, et de *seringueira* (*Siphonia elastica*, ou *Hevea guyanensis*)¹. Par con-

tre, les *lixeyras* ont entièrement disparu et les *qualées* deviennent rares. De magnifiques *camarás*, en ce moment en pleine fleuraison et couverts d'un panache d'or, garnissent les rives des côtes riches.

Des bois et des bouquets isolés de *burytis* (*Mauritia vinifera*) élèvent leurs éventails dans les terrains sablonneux et humides; des *trichopteris* géants affectent la forme et le port de palmiers; et, parmi les innombrables *bauhinias*, on admire le *cipó escada* (Liane Escalier) ou *tripa de gallinha* (Boyau de Poulet), qui s'entrelace d'un arbre à l'autre au milieu des colosses végétaux, et, colosse lui-même, présente dans sa tige large et plate des sailies et des rentrants disposés transversalement à intervalles réguliers, qui simulent parfaitement les marches d'un escalier.

A *Capão da Anta* je vis une variété de *canelleira*, que je crois être la *Persea caryophyllata* de Martius, d'un jaune brillant, et d'un parfum tenant à la fois de la canelle et de la rose. Dans les terrains bas des environs, on trouve une toute mignonne cypéracée, haute de deux à trois centimètres, et aux feuilles ensiformes comme celles des broméliées, mais dures et dentées, et groupées en forme de chapiteau presque globulaire. On dirait un ananas lilliputien. Je ne pus en observer la fleur ni le fruit, et quelques exemplaires de cette plante que je rapportai à Corumbá se perdirent malheureusement.

sent la dyssentérie. Mais ces indiens habitaient entre les *cheroquezes* et les *payaguás*, près du lac Xarayés des anciens, région où il n'existe ni l'*Hevea guyanensis*, ni aucun arbre dont le suc ait les mêmes propriétés.

Barbosa de Sá (*Relação dos Povoados*) donne aux indiens dont il vient d'être question le nom de *tavatingas*, et d'autres auteurs, celui de *tobatingas*, orthographe qui paraît préférable et qui signifie en tupy *visage blanc*; c'est-à-dire: *Indiens de couleur relativement blanche*.

¹ L'*Hevea guyanensis* ou *Siphonia elastica*, *caechú* ou *cahuçú* des indiens *cambebas*, d'où est venu le mot français *caoutchouc*, est vulgairement connu au Brésil sous le nom de *seringueira*, parce que les espèces d'outres ou de bouteilles que fabriquaient les indiens avec la gomme de cet arbre reçurent des portugais le nom de *seringa* (seringue), en raison de leur forme. Le monde civilisé doit la connaissance du caoutchouc au missionnaire Manoel da Esperança, qui évangélisa les *cambebas*. D'après Southey (*History of Brazil*), c'est des *itatinas* ou *tobatinas*, tribu indienne du sud du Brésil, que l'on aurait reçu la gomme élastique. Techo, *Historia Provinciæ Paraquariæ*, (p.86) parle des *volants* ou balles des mêmes indiens, faites de gomme élastique d'arbres, et qui, une fois cuites, guérissent

A vingt kilomètres environ de Salinas, nous vîmes à gauche de la route, sur un dos de terrain de huit mètres, à peu près, de hauteur, les ruines d'une ancienne *fazenda*, qui a dû être importante. La maison d'habitation était spacieuse et couverte de tuiles, et, au milieu des broussailles, croissaient encore en abondance des orangers, des citronniers, des goyaviers et autres arbres à fruit.

Elle s'appelait San-Luiz, et formait, avec Mangueiral, petite propriété située au delà de la lagune de Ponte-Ribeiro, et Salinas, un des postes portugais de ce côté.

Cette *tapéra*¹ est presque à égale distance de Salinas et du passo do rio Barbados; et à dix kilomètres et demi de Casalvasco.

Dans ces parages, la végétation n'est opulente qu'au bord des cours d'eau; partout ailleurs les arbres sont rares, ou forment des *capões*² isolés. Ces derniers sont très fréquentés par les jaguars et les guarás. Il y a aussi dans les eaux et dans les marais abondance de caïmans, que nous ne cessâmes de rencontrer depuis le rio Paraguay jusqu'à l'embouchure de l'Amazone.

IV

Casalvasco³ doit avoir été un joli village et un important établissement de l'Etat. Les pâturages sont les plus beaux que j'aie jamais vus: qu'on se figure une im-

¹ Habitation ou village en ruines. Voir la note de la page 56.

² Voir la note 2 de la page 10.

³ L'étymologie de ce mot, dit-on, est *Castel-Basco*, nom donné à la localité par ses premières propriétaires, qui étaient deux frères du pays basque.

mense plaine de gazon parfaitement nivelée, parsemée d'arbres isolés ou de *capões* touffus, et bordée de forêts gigantesques indiquant la présence de cours d'eau permanents, qui sont les rios Barbadinho, Barbados et Alegre.

Pizarro, dans ses *Memorias Historicas* (Mémoires Historiques), évalue sa superficie à quatorze lieues carrées brésiliennes, soit plus de six cents kilomètres carrés.

Elle est traversée, de l'E à l'O., par plusieurs canaux naturels, connus dans le pays sous le nom tupy de *perys*, et qui servent à l'écoulement des eaux. Les *perys* diffèrent des coriches en ce qu'ils ont toujours du courant. Les quatre principaux d'entre eux s'appellent *Areião*, (Grève), *Chapeo de sol* (Parasol), *Cabeça de Negro* (Tête de Nègre) et *Trahiras* (des Trahiras)¹.

Ancienne fazenda, et conservant encore ce nom, Casalvasco n'était plus, à l'époque de notre voyage, que le siège d'un poste militaire ayant la double mission d'inspecter la frontière et de sauvegarder les intérêts de l'Etat en surveillant le bétail. Celui-ci a fort diminué depuis le temps des capitaines-généraux, où la fazenda en comptait jusqu'à dix mille têtes. Il y restait tout au plus trois ou quatre mille bestiaux, et presque tous retournés, pour ainsi dire, à l'état sauvage.

Casalvasco est situé sur la rive droite du rio Barbados et en face du contrefort le plus méridional de la serra de Ricardo Franco, qui tait en ce point un coude à angle droit dans la direction O. N. O. Sa distance de la ville de Matto-Grosso est de quarante-cinq kilomètres par terre,

¹ Pluriel de *trahira* (Macrodo), poisson d'eau douce dont la chair est estimée.

et de près du double par voie fluviale. Le Barbados, à son port, est large de cent vingt mètres environ.

Le colonel Ricardo Franco a déterminé sa position par 15° 20' Lat. S. et 317° 52' Long. O. de l'île de Fer (*Punta de la Orchilla*).

Casalvasco formait déjà un groupe de population en 1760; Pizarro le dit contemporain de Villa-Bella et la carte géographique du rio Guaporé, dressée par la commission de 1780, porte cette mention: « *Village assez important, fondé en 1782, mais dont le territoire et les environs étaient déjà peuplés sans contestation par des portugais depuis trente ans.* »

En 1760, les propriétaires de la fazenda étaient le sous-lieutenant Bartholomeu Rodrigues da Cruz avec sa femme Anna Antunes Belem, tous deux de Cuyabá, et le portugais Custodio José da Silva, qui s'y occupaient de l'élevage du bétail. Mais en 1782, le capitaine-général Luiz de Albuquerque, qui gouverna la province pendant dix-sept ans, et fut, du reste, un de ses meilleurs administrateurs, alla visiter Casalvasco. Sa position lui plut, et, sous prétexte d'y établir un poste de frontière, il la prit pour l'Etat, et en fit la maison de campagne des capitaines-généraux, sous le titre de *Fazenda da Nação* (Propriété de la Nation), moyen d'expropriation aussi peu coûteux que facile à cette époque, pour le gouvernement.

Les propriétaires spoliés retournèrent à Cuyabá. Custodio fonda près de cette ville une autre fazenda, nommée *Cotia* (Agouti), qui devint également prospère en peu de temps. Quant à Cruz, il renonça à l'élevage, peu désireux, sans doute, d'attirer sur une nouvelle propriété l'attention du paternel gouvernement d'alors.

Il faut dire, cependant, que dans ces bons vieux temps les établissements ruraux étaient extrêmement abondants dans

les environs des deux grands centres de population de la province, et sur les rentes qui y conduisaient.

Les cours d'eau voisins de Cuyabá et de Villa-Bella étaient entièrement bordés de fazendas et de moulins à sucre, si rapprochés qu'on dirait, à la vue des anciennes cartes, les rues d'une ville immense. Il en était de même des rios Guaporé, Barbados, Alegre, Sareré, Galera, et de leurs affluents, ainsi que des bords des routes, où existaient nombre de propriétés, et même de forts villages, partout où l'or se montrait à fleur de terre.

Luiz de Albuquerque fit faire à l'habitation de la fazenda les réparations nécessaires pour la rendre digne de son nouveau propriétaire. Il y établit un détachement militaire, distribua des terrains aux environs, et donna à l'ensemble de l'agglomération ainsi formée le nom officiel de *Povoação do rio Barbados* (Village du rio Barbados), le 29 septembre de 1783.

D'après Luiz d'Alincourt, le fondateur de ce nouvel établissement de l'Etat aurait été le *sargento-mór* (major) Joaquim José Ferreira, dont il a été parlé plus haut au sujet du fort de Coimbra, en 1781.

V

Les restes de cette grandeur passée frappent encore l'attention du voyageur qui vient de parcourir les vastes solitudes du Matto-Grosso. Casalvasco offre un aspect riant: à voir ses bâtiments en torchis grisâtre, couverts de tuiles rouges dont le temps ne fait qu'accentuer la vive couleur, on dirait au premier abord un village en construction, aux maisons duquel il ne manque plus que la dernière couche de chaux.

La désillusion commence bientôt. Cependant, comme les édifices de Casal-

vasco ont été solidement construits, il serait probablement possible de les restaurer sans trop de dépense.

Le *palacio* (palais), comme on l'appelle encore, est une habitation de belle apparence, avec étage et jardin, et fort bien distribuée. La chapelle, placée sous l'invocation de *Nossa Senhora da Esperança* (Notre-Dame du Bon-Espoir), est petite et sans clocher, mais bien construite, et conservait encore, à l'époque de notre voyage, des restes de son antique splendeur; entre autres, un magnifique lampadaire et des ornements d'autel en argent. Elle a été ouverte au culte le 7 septembre 1785.

Entre elle et le *palacio*, existe une tour grossière en bois, renfermant trois vieilles cloches complètement hors d'usage, que les injures du temps ont plus maltraitées que les maisons du village. Leurs ornements et leurs inscriptions étaient déjà effacés; nous pûmes seulement déchiffrer sur l'une d'elles la date 1792.

On jouit à Casalvasco d'un bel horizon, qui s'étend de l'autre côté de la rivière jusqu'aux contreforts superbes de la serra de Ricardo Franco. La rue principale du village est parallèle au rio Barbados, et bordée d'une plage de sable, que surmonte une berge peu élevée. La grande place se trouve située au point le plus bas de cette berge, où le débarquement est le plus facile. Elle mesure 148 mètres de long sur 132 mètres de large; et son côté droit est formé par un vaste bâtiment couvert en tuiles, appelé encore la *Mission* (Missão), et qui servait sans doute d'habitation aux indiens catéchumènes. A gauche de la place se trouvaient les principaux édifices, disposés deux à

deux : l'un, du côté de la rivière, l'autre, du côté d'une rue. Ainsi, à l'angle de la place existaient le *palacio* et une caserne, puis une église et un hôpital, l'habitation des officiers et la prison, etc., chaque îlot étant séparé des autres par des rues. Il y avait en outre une ruelle entre l'église et l'hôpital et les édifices situés derrière.

L'habitation des indiens comprenait un double rang de maisons; ce qui formait encore une rue parallèle à la rivière, au fond du village, et deux rues perpendiculaires, l'une à droite et l'autre à gauche.

La rue principale débouchait sur la place, à gauche du *palacio*, et était la continuation de la route de Salinas. On comptait dans le village des maisons particulières bien construites, dont nous vîmes les fondations et les amas de tuiles. Elles devaient former une agglomération double ou triple de celle qui existe actuellement, et être destinées à réparer les ravages du terrible incendie qui détruisit plus de la moitié de Casalvasco, le 30 décembre 1786.

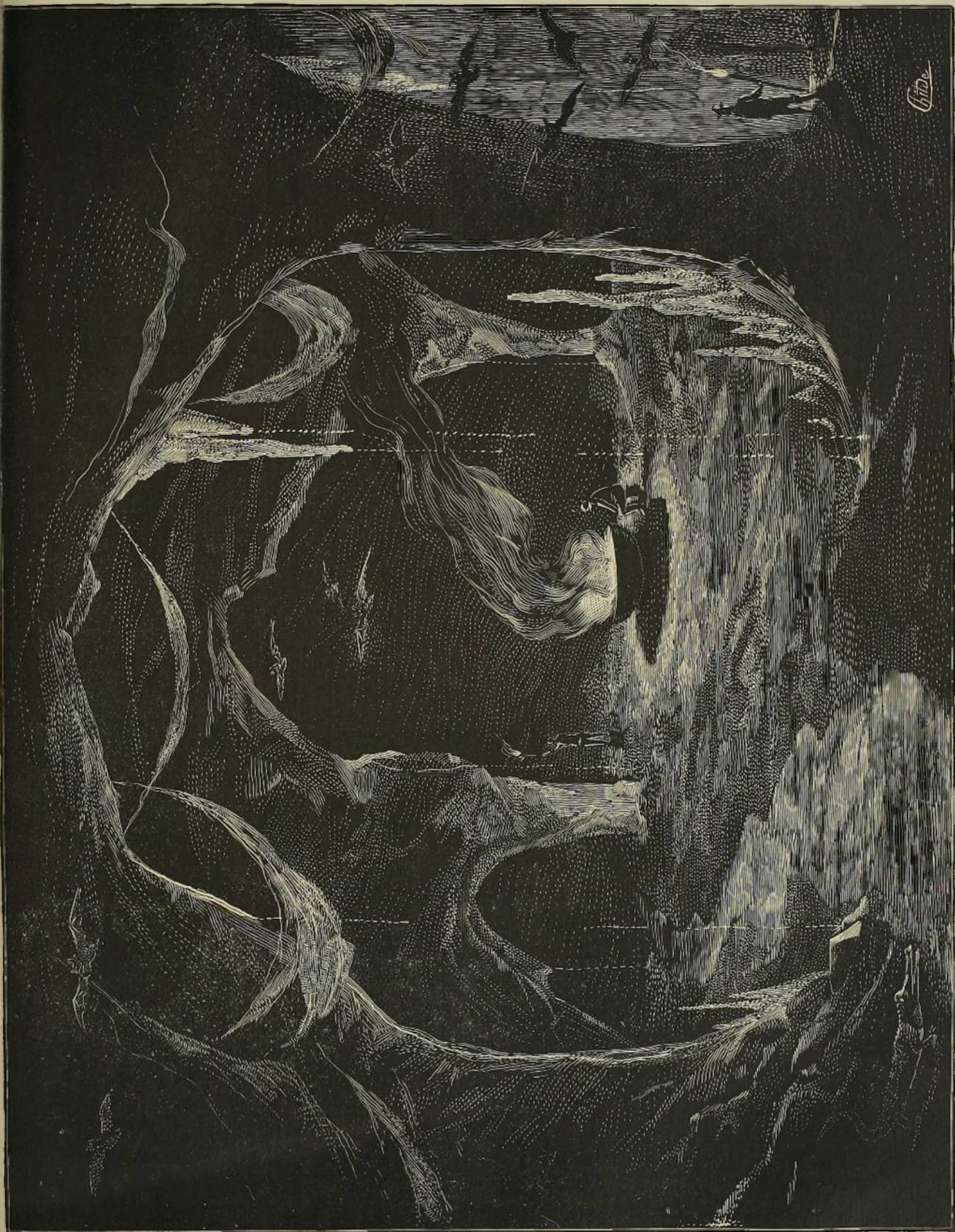
A gauche existait une autre place, aujourd'hui recouverte par la végétation. Sur la route de Salinas et sur celle de Matto-Grosso on trouve des ruines ou des vestiges d'établissements agricoles; entre autres, ceux de *Florença* et de *Ratão*, au bord du rio Barbados, et de *Bragança* et de *Bastos*, entre les rios Alegre et Guaporé.

La vue de ces ruines rend le voyageur mélancolique, en comparant le passé au présent. Il songe avec tristesse à la prospérité de Casalvasco, de Villa-Bella et de cent autres localités du cœur de l'Amérique, il y a une centaine d'années, et à leur décadence actuelle.

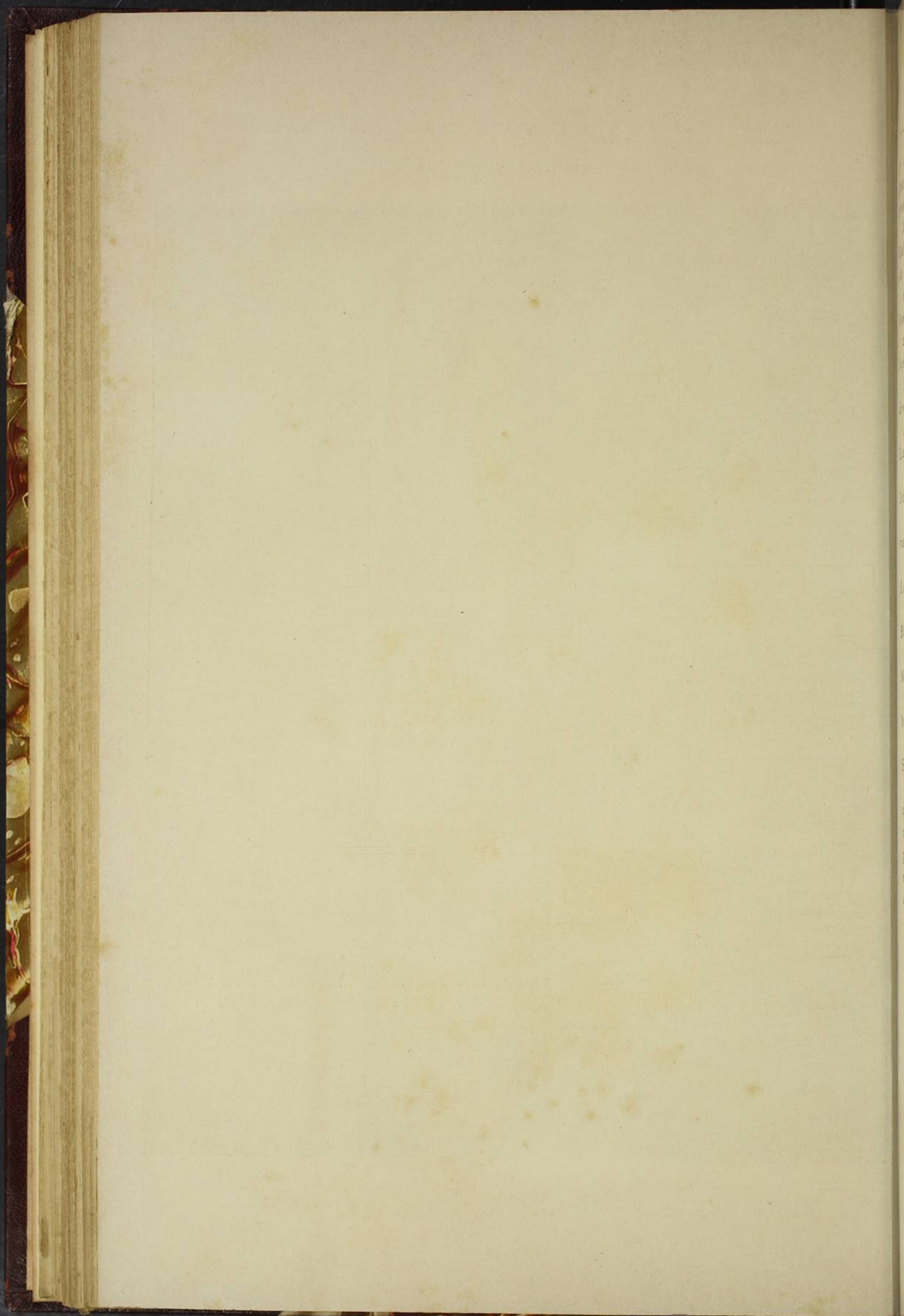
En 1820, Casalvasco avait encore 413 habitants, d'après Pizarro. En 1878, on y comptait seulement quarante à cinquante

VOYAGE AUTOUR DU BRÉSIL

DR. J. S. DA FONSECA — DR. PIRES DE ALMEIDA



SALON DES CHOUETTES, DANS LA GROTTÉ DE L'ENFER
(MATTO GROSSO)



y compris le détachement, commandé par un sous-officier, et qui fournissait les postes de Rio Alegre et de Salinas.

Les livres de la municipalité de Villa-Bella donnent les noms des gouverneurs de Casalvasco, jusqu'en 1813. Ce furent :

1.^o Le sargento-mór (major) Joaquim José Ferreira.

2.^o Le lieutenant d'artillerie Ignacio José Nogueira.

3.^o Le sous-lieutenant Francisco Pedro de Mello.

4.^o Le sous-lieutenant João Pereira Leite.

5.^o Le sous-lieutenant de *pedestres* Joaquim Vieira de Passos.

Luiz D'Alincourt cite encore les suivants, jusqu'en 1828 :

6.^o Le lieutenant Manoel Ribeiro Leite.

7.^o L'adjutant de milice Alexandre Bueno Lemos de Menezes.

8.^o Le capitaine Francisco Pedro de Mello (pour la seconde fois).

9.^o Le capitaine Floriano José de Mattos Coelho.

10.^o Le lieutenant Luiz Antonio de Souza.

A partir de cette date, il est probable que la garnison de la localité fut fournie à tour de rôle par les troupes de la province, car on ne trouve plus de renseignements à ce sujet dans les archives de Villa-Bella.

VI

De Casalvasco au rio Alegre, il y a environ quatorze kilomètres. La route traverse de beaux *campos*, parsemés de bois, et aboutissant à l'imposante forêt qui borde le rio. Elle est si touffue que la route y forme comme un tunnel pendant l'espace de deux kilomètres, tant les ar-

Voyage autour du Brésil

bres sont hauts et leurs cimes rapprochées.

Au *passo*¹ du rio Alegre, la rive droite est élevée de six mètres au-dessus du niveau moyen des eaux ; il s'y trouvait un poste d'une demi-douzaine d'hommes, chargé d'assurer les communications avec la ville de Matto-Grosso. Les indiens *parecys* et *cabixys* ont, en effet, quelquefois poussé leurs déprédations jusqu'à Casalvasco et aux environs de Matto-Grosso.

Le poste est agréablement situé : la rivière y a huit mètres de large, sur un demi-mètre à peine de profondeur au milieu de son lit, pendant la saison des basses eaux, et coule sur un fond de sable. Ses rives sont ombragées de beaux arbres : *mangues* (*Avicennia*), *camarás* (*Acioa dulcis*), *jenipapeiros* (*Genipa americana*), *casquados*, *caxoás* et *paus d'arco* à fleurs jaunes, supportant des milliers de nids de *chechéos* (*Cassicus*) moqueurs, ou *japys*,² comme on les appelle dans le pays. Les aras, les perroquets, les perruches y abondent, pendant qu'une multitude de cardinaux, de *sabiás*³ et autres oiseaux font retentir l'air de leurs chants. Nous y vîmes une quantité innombrable de *ciganos* ou *paons sauvages* (*Ophistocomus cristatus*). Le rio Alegre mérite bien son nom (*alegre* veut dire *riant* ou *joyeux*) ; car nulle part je n'ai vu dans mes voyages une végétation plus splendide, ni autant de chanteurs ailés.

Au milieu de la route, sur la rive droite du *passo*, nous admirâmes une énorme légumineuse, de l'espèce appelée *espinheiro* par les gens du pays. Son tronc mesurait plus de quatre mètres de circonfé-

¹ Voir la note 1 de la page 146.

² C'est le même oiseau qu'on appelle *japú* dans la région de l'Amazone.

³ Oiseaux chanteurs dont on connaît plusieurs espèces, appartenant au genre *Turdus*.

rence, et sa cime dépassait trente mètres de haut. Cet arbre portait une véritable forêt de parasites, depuis les épidendrées et les aréthuses qui couvraient ses basses branches, jusqu'aux æchmées et aux *barba de velho* (Barbe de vieillard, *Tillandsia usneoides*), qui pendaient de son sommet.

La rivière abonde en loutres ¹, animal si fréquent dans ces parages qu'il a donné son nom au rio *Sararé* ², affluent du Guaporé. Près de notre campement, nous en aperçûmes une nageant entre deux eaux, qui paraissait si aplatie que nous la prîmes pour un poisson, et notre surprise fut grande de la voir tout à coup sauter sur la berge, grande et grosse comme un chien, et disparaître rapidement.

C'est là que je vis pour la première fois le *tracajá*, tortue de rivière (*Emys amazonica* ou mieux *Emys Dumeriliana*), et le souffleur d'eau douce, le delphinoïde de l'Amazone, vulgairement appelé *boto* ou *peixe porco* (Poisson porc) et connu dans la science sous le nom de *phocena brasiliensis*. Ce cétacé, ainsi que le *tracajá*, est probablement originaire du grand fleuve, car les affluents du Rio da Prata ne les possèdent pas, et on en trouve dans tous ceux de l'Amazone, malgré leurs innombrables rapides et cascades, hauts de plusieurs mètres, comme ceux de *Girau* et de *Theotônio*, du rio Madeira. Jusqu'aux sources de ces affluents, les *botos* se jouent par troupes dans les eaux.

La latitude du passo do rio Alegre fut déterminée par 15° 15' 40" S. La route de Casalvasco, après avoir traversé cette rivière, la coupe de nouveau dix-huit kilomètres plus loin N. N. E., au port de Bastos.

¹ *Yaguá-cacaca* en tupy; *tracaxá* dans l'idiome passé.

² *Sararé* veut dire loutre, en dialecte des indiens *palmellas*.

Bastos est une ancienne usine à sucre, fondée en 1800 par Manoel de Bastos Ferreira, dont elle prit le nom, sur le territoire de sa propriété, au bord de l'Alegre. A l'époque de notre voyage, on lisait encore sur les ruines de la facade l'inscription: *Engenho de Nossa Senhora da Conceição* (Usine de Notre-Dame de la Conception), 1^{er} janvier 1801. Il ne restait que des débris de ses bâtiments, construits près de la rivière, et au bord de la route, qui atteint celle-ci un kilomètre plus loin, à un point également appelé Bastos, et qui se trouve sur l'ancienne propriété de Francisco Bastos Ferreira, fils du précédent.

A ce passage, le rio Alegre mesure un centaine de mètres de large; de l'autre côté, la route longe le flanc S. E. de la serra de Ricardo Franco et va aboutir au Guaporé, en face de la ville de Matto-Grosso.

Bastos était aussi abandonné que Casalvasco; nous n'y trouvâmes qu'un poste de deux soldats, qui s'occupaient à passer les voyageurs en pirogue.

Du port ou passage de ce nom à la ville de Matto-Grosso, il y a environ dix-huit kilomètres par le rio Alegre, devenu fort sinueux et qui se jette dans le Guaporé trois kilomètres au S. S. O. de la ville. Au confluent des deux rivières, leurs eaux sont si profondes que, claires plus haut comme du cristal, elles paraissent à leur réunion d'un noir d'encre.

La navigation du rio Alegre est pleine de charme. Dans l'opulente forêt qui borde ses rives et qu'animent les cris et les chants d'innombrables oiseaux, le voyageur admire des ficus géants, de superbes bombacées, et des *ingaseiros* (*Ingá vellutosa*), entre lesquels s'entrelacent les

cipó escada ¹. A l'époque de notre passage, de splendides orchidées, des aréthuses et des épidendrées étalaient leurs fleurs entre la sombre verdure.

Cette jolie rivière a en moyenne trente mètres de large; quant à sa profondeur, elle varie beaucoup. En plusieurs endroits, nous ne trouvions pas le fond à dix mètres; ailleurs nos pirogues touchaient des bancs de sable formés par des arbres entraînés par le courant, et qui constituent en travers du lit des espèces de digues.

Sur le bord du rio Alegre, près du port de Bastos, nous trouvâmes, le capitaine Costa Guimarães, aujourd'hui général de brigade en retraite, et moi, une belle chrysalide encore inconnue, je crois, et dont, pour ce motif, je vais donner la description.

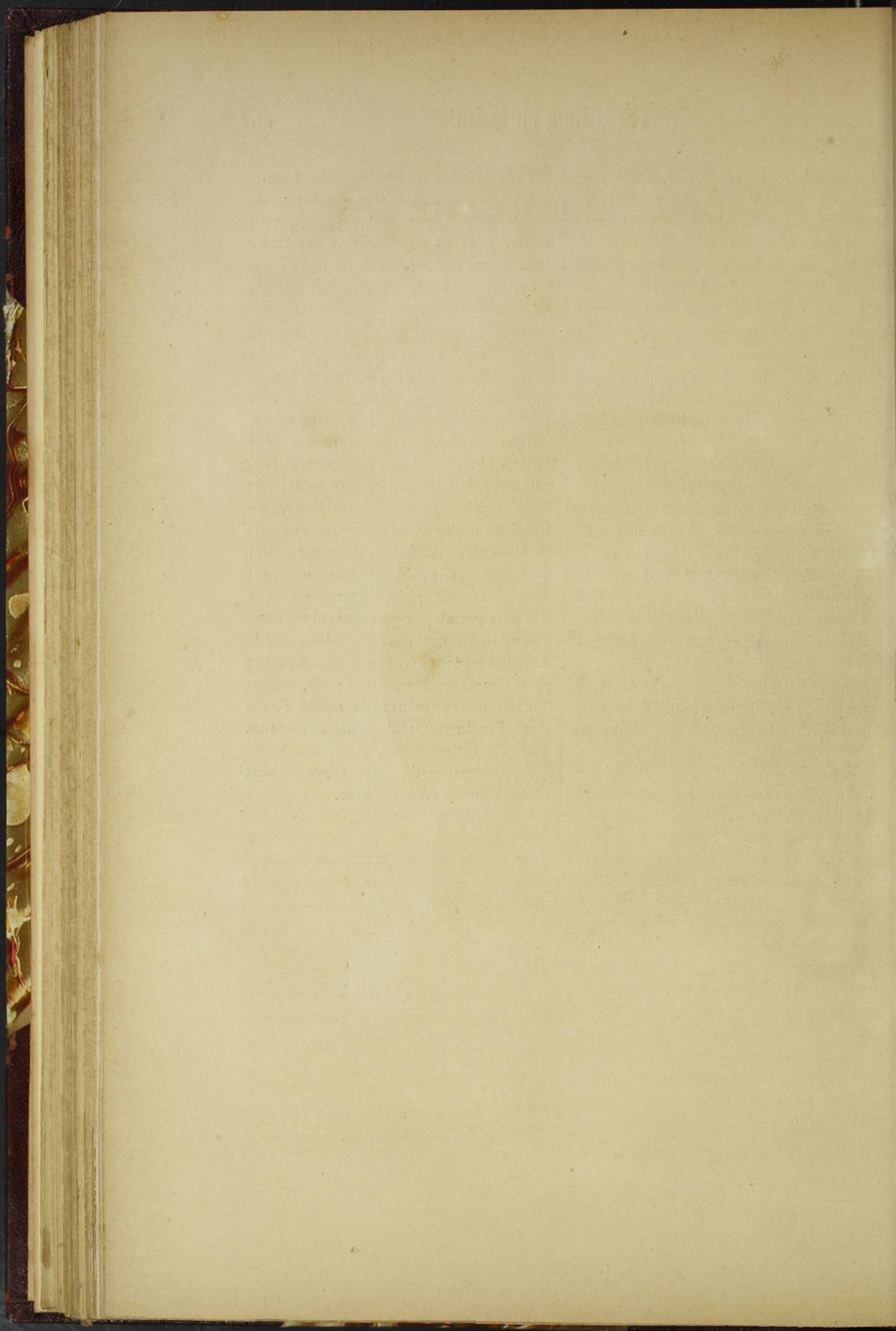
Longueur, un centimètre et demi, sur un centimètre de large et trois millimètres de hauteur.

Corps ovale, de couleur jaune sombre, à cinq anneaux, dont chacun laisse voir sur le bord un bourrelet violet, semblable

aux ventouses d'un poulpe. Tête oblongue, de deux millimètres de long, de couleur un peu plus sombre que le corps, portant à la partie antérieure et latérale deux taches noires, qui doivent être les yeux, et entourée d'une couronne de poils. A partir du cou se dressent deux sortes d'antennes de couleur sombre, garnies de poils plus longs et affectant la forme d'une plume; et s'abaissent, recouvrant les premiers anneaux du corps, quatre prolongements d'un blanc nacré, plats et en pointe, ceux du milieu plus petits, qui simulent une collerette. A l'extrémité inférieure du corps existe un point sombre, rond, d'un millimètre de diamètre, d'où partent en croix, les pointes disposées deux à deux de chaque côté, quatre autres prolongements en tout semblables aux précédents, mais deux fois plus grands, et qui laissent voir entre eux une autre couronne horizontale de petits poils noirs. Des deux branches postérieures de ces organes se projettent deux autres antennes, de même forme que celles du cou, mais de dimensions un peu plus fortes.

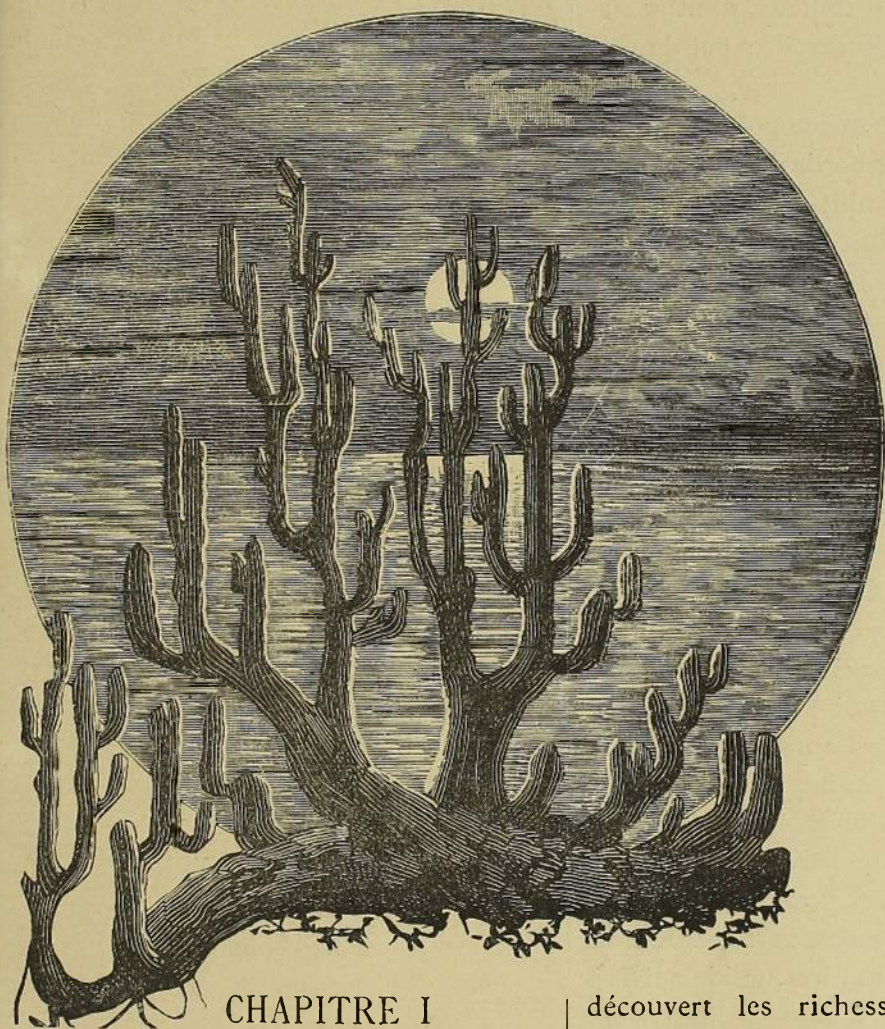
La contexture de cette chrysalide est molle, comme généralement.

¹ Voir page 155, deuxième colonne.



DEUXIEME PARTIE

Villa-Bella, actuellement ville de Matto-Grosso



CHAPITRE I

ABRÉGÉ HISTORIQUE DES COMMENCEMENTS DE LA PROVINCE. FONDATION DE CUYABÁ. LE MATTO-GROSSO ET LES SERTÔES DOS PARECYS. FONDATION DES VILLAGES DE SANT'ANNA ET DE SAN-FRANCISCO XAVIER.

I

La dénomination de Matto-Grosso a été donnée en 1736 par les aventuriers de

Cuyabá à la région qui s'appela d'abord *sertões*¹ dos Parecys, du nom des indiens qui l'habitaient. Ces *sertões* étaient couverts d'une épaisse forêt qui, depuis Goyaz, s'étendait du N. E. au S., bordant les flancs du grand plateau central et les rives des innombrables cours d'eau qui y prennent naissance².

Plus tard,

lorsqu'on eut découvert les richesses minérales de cette région et qu'on y eut fondé les premiers établissements, le gouvernement

¹ On appelle au Brésil *sertão*, ou *sertões*, au pluriel, les vastes espaces de l'intérieur encore peu connus.

² En portugais, *matto* a les diverses significations de *forêt*, *broussailles* ou *végétation spontanée*. Il est pris ici dans le premier sens. *Matto-Grosso* veut donc dire *Grosse* ou *Grande Forêt*.

portugais en fit une capitanie générale séparée de celle de San-Paulo, sous le titre de *Capitania geral de Cuyabá e Matto Grosso*, qu'elle conserva jusqu'au 15 décembre 1815, date à laquelle le Brésil fut élevé à la catégorie de royaume. Elle devint alors *province de Matto-Grosso*, actuellement *état* du même nom, depuis l'installation de la république au Brésil.

Elle a été découverte par les aventuriers chasseurs d'esclaves indiens, dont la cupidité fut encore surexcitée par la soif de l'or.

Il en avait été de même pour le *sertão* du rio Cuyabá. Les bords de cette rivière, dont le nom primitif était *Ibitiraty*, d'après Lozano, ¹ furent atteints pour la première fois par Manoel de Campos, accompagné de ses fils, le capitaine Antonio Pires, Pedro Vaz et Felipe Biculo ².

En 1682, Anhangüera, ³ après avoir traversé les sertões de Goyaz, rencontra près des rives du rio Araguaya, d'après la tradition, Manoel de Campos, au moment où il revenait de faire cette découverte. Barbosa de Sá, dans son ouvrage intitulé *Relação das povoações de Cuyabá et Matto-Grosso* (Histoire des villages de Cuyabá et de Matto-Grosso) ne cite pas le nom de Campos, et dit qu'Antonio Pires fut le premier aventurier qui remonta le rio Cuyabá, à la recherche des indiens *coxyponés*. Il paraît certain, effectivement, que Anhangüera fit seulement la rencontre d'Antonio Pires, qui le suivit à la découverte des mines de Martyrios,

emmenant avec lui son jeune enfant, à peine âgé de 14 ans, qui fut depuis colonel et détruisit les indiens *cayapós*. Deux autres enfants suivirent cette expédition : le fils de Anhangüera, s'appelant, comme son père, Bartholomeu Leme da Silva, et un enfant du même âge, qui devint le père du chroniqueur José Manoel de Siqueira.

Les aventuriers s'arrêtèrent au confluent du Coxipó-mirim, où avait établi ses *tabas* ou villages la nation *bororó*, la plus vaillante et la plus guerrière qu'eussent jusque-là rencontrée les Paulistes. Apprenant de ces indiens qu'il existait vers le Nord une autre grande nation d'indigènes appelés *coroás* ¹, ils conçurent l'idée de surprendre ceux-ci pour leur enlever des esclaves ², et marchèrent en conséquence dans cette direction. Une violente tempête, qui les assaillit dans la traversée d'une chaîne de montagnes, les obligea de se réfugier dans une caverne dont la forme leur rappela celle d'une *canastra* ou malle bombée, d'où le nom de Canastra donné à cette serra. D'autres lui ont donné celui de San-Jeronymo (Saint Jérôme) en l'honneur du saint invoqué contre les orages.

Continuant leur route, les bandeirantes arrivèrent au rio *Paranatinga* et découvrirent en 1684 la serra de Martyrios (des Martyres), où ils crurent reconnaître avec admiration les emblèmes de la Passion, et qui est restée fameuse comme un El-

¹ *Conquista del Rio de la Plata.* — I — IV.

² Il est assez fréquent, dans la langue portugaise, que les fils portent d'autres noms que leurs pères, soit qu'on leur donne ou qu'ils choisissent réellement un nouveau nom, soit qu'on les connaisse particulièrement sous quel'un des nombreux noms de leur famille.

³ Voir la note de la page 24, deuxième colonne.

¹ C'est à tort que l'on écrit souvent *coroados* (tonsurés), en supposant que ce nom portugais leur a été donné en raison de la manière dont ils se rasaient la chevelure. Francisco Rodrigues do Prado (*Historia dos indios cavalleiros*) dit que les *coroás* sont les mêmes que les *cayubás*. Barbosa de Sá les appelle *coroyases*.

² Ce n'est qu'en 1752 que le gouvernement portugais commença à prendre des mesures contre les *entradas* ou *bandeiras*, comme on appelait à cette époque les expéditions contre les indiens, dans le but de les réduire à l'esclavage.

dorado entrevu, mais resté fermé jusqu'à ce jour. Ils y virent de l'or en abondance, mais, trouvant les *coroás* en nombre bien plus considérable qu'ils n'avaient pensé, ils battirent en retraite, sans avoir le temps d'exploiter le précieux métal, ni même de bien déterminer la position.

Ce ne fut que quarante ans plus tard que le fils de Anhanguera, qui avait gardé le souvenir de ces richesses, offrit au gouvernement de les aller retrouver. Muni d'une lettre royale à cet effet, en date du 14 Février 1721¹, il partit de San-Paulo le 30 Juin suivant avec son frère Simão Bueno, son beau-frère Ortiz, son gendre Calhamar, un de ses neveux nommé Antonio Ferraz de Araujo, Urbano de Castro, Urbano do Couto, deux frères bénédictins du nom de Cosme et de Jorge, et un grand nombre de serviteurs libres et d'esclaves, le tout formant une *bandeira* d'environ deux cents hommes. Anhanguera fils chercha vainement les mines de Martyrios, mais il fut plus heureux ailleurs. L'expédition durait depuis plus de trois ans, et déjà le gouvernement portugais, convaincu de son insuccès, avait donné, le 23 Avril 1725, l'ordre à Rodrigo Cesar, gouverneur de San-Paulo, de la rappeler, lorsque Anhanguera revint le 21 Octobre avec la nouvelle de la découverte des mines d'or de Goyaz, dont il rapportait 8,000 *oitavas* (environ 287 k.) du précieux métal².

II

Quels que soient les premiers explorateurs du rio Cuyabá, c'est à Pascoal Moreira Cabral de Leme, chef d'une *bandeira* qui pénétra dans cette région en 1718,

que l'on doit la fondation de la ville de même nom, capitale actuelle du Matto-Grosso.

Arrivé à l'endroit où s'étaient arrêtés les premiers aventuriers, Pascoal trouva le village des *coxiponés* détruit; il remonta le rio Coxipó-mirim et, à environ trente-six kilomètres au-dessus de son confluent, établit son campement, à l'endroit depuis connu sous le nom de *Casa de Telha* (Maison de Tuiles) ou *Arraial Velho* (Vieux Village). Il y trouva de l'or dans la berge de la rivière, sous forme de petites pépites et de paillettes; mais la chasse aux indiens lui paraissant plus lucrative, il se mit à leur poursuite et captura, dans la localité appelée *Forquilla* (Fourche)¹, plusieurs indigènes qui portaient des *tembetás*² et autres parures en or. Ensuite de cette rencontre, il s'établit au village des indiens *cuyabás*, à l'endroit appelé depuis San-Gonçalo-Velho.

Là, les yeux des aventuriers furent éblouis par la vue d'or à fleur de terre. Dès son arrivée, Pascoal ramassa une livre et demie (environ 688 grammes) du précieux métal, et ses compagnons, de cinquante *oitavas* (180 grammes) à une demi-livre (228 grammes) chacun.

Mieux avisés que leurs prédécesseurs et que beaucoup de leurs successeurs, nos aventuriers renoncèrent à continuer leur voyage et à poursuivre les indiens, préférant s'enrichir rapidement et sans danger par la recherche de l'or. Leur premier soin fut d'ériger une chapelle sous l'invocation de *Nossa Senhora da Penha de França* (Notre-Dame du Rocher de France), car, à cette époque de fanatisme, les bandeirantes s'imaginaient que leurs plus grands crimes pouvaient être expiés par des pratiques religieuses et l'extérieur

¹ 1722, d'après le *Roteiro* attribué à Urbano do Couto. (*Annaes de Goyaz*. — *Revista do Instituto Historico*, t. XXVII, p. 39).

² L'*oitava* portugaise vaut 3 g. 586.

¹ Aujourd'hui *Coxipó de Ouro*.

² Ornement que les indiens de certaines tribus s'introduisent dans la lèvre inférieure.

du culte. Ils remplacèrent ensuite leurs tentes par des cabanes en torchis ou en troncs de palmier, et s'occupèrent de défricher les terrains voisins, pour assurer leur subsistance.

Peu de jours après la découverte de l'or, la troupe de Pascoal s'était renforcée de Gabriel Antunes Maciel, et de Francisco Velho Moreira, originaires de Itú¹, dans la capitanie de San-Paulo, et de plusieurs autres bandeirantes auxquels les indiens bororós avaient appris le succès de leurs devanciers.

L'or, comme je l'ai dit plus haut, affluait de tous côtés dans la contrée; mais la législation de Portugal sur les mines était très sévère, et il était trop dangereux, même dans ces lointaines régions, de vouloir l'é luder. Aussi les aventuriers s'empres sèrent-ils de dresser un procès-verbal de leur découverte et de reconnaître Pascoal pour leur chef, avec le titre provisoire de *guarda-mór regente* (gardien en chef des mines). Celui-ci envoya Antonio Antunes Maciel porter la nouvelle, ainsi que des échantillons du précieux métal, au gouverneur de la capitanie de San-Paulo et de Minas-Geraes, Dom Pedro de Almeida, comte de Assumar et plus tard marquis de Alorna, qui résidait alors à Ribeirão do Carmo, actuellement Ouro-Preto, et qui le confirma dans son titre.

III

A peine ces nouvelles furent-elles connues dans la province de San-Paulo, qu'un grand nombre d'aventuriers émigrèrent pour le nouvel Eldorado, s'expo-

sant à mille dangers pendant la longue route. Leur itinéraire était le suivant : ils descendaient le Tiété, et le Paraná jusqu'au rio Pardo, remontaient celui-ci et le rio Anhanduhy-Grande; traversaient la chaîne de Santa-Barbara et les campos de Vaccaria, arrivaient ensuite au rio Mboteteyn, ou Miranda, qui les conduisait au rio Paraguay, puis remontaient ce dernier, et pénétraient dans les rios San-Lourenço et Cuyabá.

Imitant leur exemple, il accourut une foule de chercheurs d'or de Minas-Geraes, de Bahia et même de Maranhão et du Pará. Rien ne pouvait arrêter ces *flibustiers de l'intérieur*, selon la phrase de Humboldt; ni les déserts sans ressources, ni les forêts peuplées d'anthropophages, ni les difficultés de la navigation. Choissant de préférence la voie fluviale, ils se confiaient intrépidement aux rapides, et, lorsqu'ils trouvaient des chutes infranchissables, traînaient leurs embarcations à terre, souvent à de grandes distances, pour les remettre à flot plus loin¹.

Barbosa de Sá, dans sa *Relação dos Povoados* (Histoire des Villages) déjà citée, nous les représente « abandonnant maisons, femmes et enfants pour s'enfoncer dans les solitudes, comme si c'eût été la terre de promission ou un paradis. Ils souffrirent, ajoute-t-il, de grands désastres; beaucoup, faute de pilotes, perdirent leurs pirogues dans les rapides; un grand nombre furent victimes des jaguars, ou moururent de maladies ou même d'inanition, car ils ne savaient ni chasser ni pêcher, et, comme leurs embarcations n'avaient pas de *tolda*², leurs provisions se pourrissaient par l'effet des pluies. Ils ne connaissaient pas non plus les

¹ *Nossa-Senhora da Candelaria* (Notre-Dame de la Chandeleur) *do Itú*, paroisse fondée le 18 avril 1657, par Gonçalo Couraça de Mesquita.

¹ C'est ce qu'on appelle *varar* ou établir un *varadouro*. Voir la note de la page 23.

² Sorte de banne qui recouvre une partie des grandes pirogues.

moustiquaires, ce qui les exposait sans abri aux cruelles piqûres des insectes.

Il y eut des flotilles de pirogues où tous périrent, sans en excepter un seul; ceux qui passèrent plus tard trouvèrent les embarcations abandonnées, pleines de provisions gâtées, et les cadavres de leurs malheureux propriétaires épars sur la berge ou dans des hamacs dressés à terre. « Personne des *monções* de 1720, » dit cet auteur, « n'arriva à Cuyabá; tous moururent en route », et il cite ailleurs, comme exemple de la misère où se trouvaient souvent réduits ces hommes, qu'un nommé João Pires dut vendre un enfant qu'il amenait en sa compagnie et qu'il aimait comme son fils, pour qu'ils ne mourussent pas tous deux de faim. Le prix de la transaction fut un *pacú*, grand poisson du genre *Tricholodus*.

La soif de l'or et une cupidité insatiable, d'un côté; de l'autre, la rareté des provisions, le manque de médicaments et l'habitude des périls endurcissaient le cœur de ces aventuriers au point d'y étouffer les notions les plus élémentaires d'humanité.

Les membres de leurs expéditions n'avaient droit à la nourriture que lorsqu'ils pouvaient rendre des services. Si l'un d'eux était obligé de rester inactif par cause de faiblesse ou de maladie, les autres l'abandonnaient sans pitié sur une plage. C'était une véritable condamnation à mort par l'inanition, les indiens ou les bêtes féroces.

Le fait se reproduisait fréquemment à chaque *monção*¹. Quelquefois pourtant

les abandonnés échappaient presque miraculeusement à la mort, comme le jeune portugais dont les chroniques du temps nous ont conservé l'histoire, ce qui montre combien le fait parut alors extraordinaire.

Ce jeune homme, appelé João Lopes, accompagnait dans une expédition son patron, propriétaire de cinq pirogues, d'une grande quantité de marchandises et de plusieurs esclaves. Les fièvres et la disette de vivres l'avaient tellement abattu qu'il se vit incapable de continuer à manier l'aviron. Son patron le débarqua en lui disant, pour toute consolation : « de penser à Dieu, car sa fin était certaine; quant à lui, il ne pouvait lui donner aucun secours, car il n'avait de provisions que pour les vivants qui l'aidaient, et non pour les morts »¹.

Le jeune homme, laissé seul, alluma un brasier, le premier soin de l'homme dans ces régions inhospitalières, dressa son hamac et se coucha « *sans autre aliment* », disent les chroniqueurs, « *que l'eau du ciel, accompagnée de celle que versaient ses yeux* ». Il réussit cependant à s'endormir. Le lendemain matin, il fut réveillé par un bruit étrange, et vit près de son hamac un *tamandua bandeira*², qui l'observait. Saisi de frayeur et poussé par l'instinct de la conservation, João Lopes sauta à terre et, saisissant un bâton, en asséna un coup sur le museau de l'animal, qu'il tua. C'était l'aliment, c'était la vie qui lui revenait. Lopes répara ses forces avec une partie de la viande du tamanoir, qu'il mit à boucaner. Il croyait cependant ses jours comptés, et se désespérait à l'idée de ce qu'il deviendrait, une fois sa provision de gibier épuisée, lors-

¹ Singulier de *monções*. On appelait de ce nom les voyages faits à époques régulières par de grandes flotilles.

Voyage autour du Brésil

¹ Barbosa de Sá. Ouvrage cité.

² Tamanoir de la plus grande espèce. (*Myrmecophaga jubata*).

que, peu de jours après, une autre *monção* apparut, remontant la rivière. Le nouveau arrivés refusèrent d'abord de prendre avec eux João Lopes, également pour cause de disette de vivres; mais ils l'acceptèrent lorsqu'ils virent que le jeune portugais avait encore assez de gibier pour sa subsistance, et pouvait même en donner.

Quelques lieues plus haut, Lopes reconnut à quel point la Providence l'avait protégé. Il trouva, accostée à une berge, la flotille de son ancien patron, et apprit que celui-ci était mort de privations, ainsi que presque tout son monde, moins quelques esclaves, tandis que lui, le pauvre abandonné, se trouvait plein de vie et de santé.

IV

En 1720, le padre ¹ Francisco Justo, nommé curé des mines de Cuyabá par l'évêque de Rio-de-Janeiro, le Fr. Francisco de San-Jeronymo, vint prendre possession de son poste. La flotille qui l'accompagnait se trouva retenue, pendant six mois, près de la berge de *Carandá*, dans le rio Cuyabá; et c'est là que, sur un autel improvisé, il célébra la première messe dite dans la contrée.

Telle fut l'origine de Cuyabá. Mais la ville actuelle ne fut fondée qu'après la découverte des mines de Miguel Sutil, dans la localité connue sous le nom de *Tanque de Ernesto*.

Miguel Sutil habitait le village de Nossa-Senhora da Penha de França et avait défriché un terrain un peu plus bas, sur la rive du rio Cuyabá. Au mois d'Octobre 1720, il partit pour cultiver sa propriété en compagnie d'un employé et de deux indiens *carijós*, et, à peine arrivé, envoya ceux-ci à la recherche du miel, qui abon-

¹ Le titre de *padre* se donne en portugais aux membres du clergé, tant réguliers que séculiers.

de encore dans les forêts voisines ¹. Les indiens ne revinrent qu'au milieu de la nuit, sans apporter le miel destiné à la nourriture commune. Aux reproches de Sutil, ils répliquèrent qu'ils avaient trouvé mieux, et lui remirent vingt-trois pépites d'or, pesant centvingt *oitavas* (environ 430 grammes), en ajoutant qu'il y avait abondance de ce métal dans le même endroit ².

Le lendemain, dès la pointe du jour, Miguel Sutil et son employé, nommé João Francisco Barbado, partirent avec les deux indiens qui, sur l'emplacement où est située la ville actuelle de Cuyaba, leur montrèrent « l'or répandu à la superficie de la terre, et qu'ils se mirent à ramasser à pleines mains » ³. A la tombée de la nuit, ils avaient recueilli, Sutil, une demi-*arrobe* (7 kil. 345 gr.) ⁴, et Barbado, plus de quatre cents *oitavas* (1 k. 450 gr.). Ils donnèrent connaissance immédiatement de leur découverte, comme l'exigeait la loi. Aussitôt les habitants des mines de Coxipó abandonnèrent leur village pour les mines de Sutil, près desquelles s'élevait déjà en 1722 un nouveau village, avec une chapelle.

Selon Barbosa de Sá, on recueillit en un mois quatre cents *arrobés* (plus de 5,875 kilogrammes) d'or, sans creuser la terre à une profondeur supérieure à un mètre. Un terrain situé sur un plateau à 22 k. O. de Cuyabá sur la route de Cocaes et nommé *do Sapateiro* (du Cordonnier), parce qu'il avait été défriché par un artisan de cette profession, fournit en neuf jours qua-

¹ On compte au Brésil un grand nombre d'espèces d'abeilles indigènes, environ 90, dont quelques-unes n'ont pas d'aiguillon. Les qualités des miels qu'elles produisent varient beaucoup selon les espèces et même l'époque de l'année. Il y en a plusieurs d'excellents.

² *Registro do Senado da Camara de Cuyabá*, (Archives de la municipalité de Cuyabá). Livre I.

³ Barbosa de Sá. l. c.

⁴ L'arrobe portugaise valait 14 k. 689 gr.

rante-deux *arrobas* (environ 617 kilogrammes) du précieux métal ¹.

Miguel Sutil était Pauliste ², comme le furent presque tous les découvreurs de mines du Brésil; Affonso Sardinha, qui découvrit en 1595 les premières mines, et établit plus tard une fonderie de fer dans la montagne de Ibyraçoyaba, riche également en or, mais où ce métal ne fut découvert qu'en 1680 par le Fr. Pedro de Souza; l'*alcaide-mór* Jacintho M. Cabral et son frère le colonel Paschoal M. Cabral; Salvador Jorge Velho qui découvrit le rio Corityba, Carlos Pedroso da Silveira, naturel de Taubaté et Bartholomeu Bueno, naturel de Parnahyba, qui trouvèrent le premier or dans les mines de Cataguazes et de Sabará-Bussú, appelées depuis Minas-Geraes (Mines Générales); Antonio Rodrigues qui découvrit en 1697 les mines de Caieté; Manoel Corrêa, le découvreur de celles de Goyaz; Anhanguera, qui trouva celles de Martyrios et de Serra-Dourada; Rogerio Dias et Marcos de Azeredo Coutinho, découvreurs de mines de diamants et d'émeraudes, dont ils gardèrent le secret, parce que le gouvernement ne leur accorda pas la récompense qu'ils demandaient; Antonio Adorno, Fernam Tourinho et l'octogénaire Fernam Dias Paes, dont la vieillesse ne put diminuer l'ardeur; Garcia Rodrigues et son fils Arzão, beau-frère de Anhanguera; Manoel Preto, dont les esclaves indiens se comptaient par mil-

liers; les frères Leme, et une quantité d'autres dont les noms m'échappent, race d'aventuriers dont la bravoure n'était égalée que par la cupidité.

Ces hommes, que l'on peut presque comparer à Pizarro et à Almagro pour la cruauté, alliaient à leur férocité un fanatisme religieux au moyen duquel ils cherchaient à étouffer leurs remords. Lors des *entradas* qu'ils entreprenaient pour réduire les indigènes en esclavage, ils ne manquaient jamais de les faire baptiser, et eux-mêmes se chargeaient de ce soin *in articulo mortis*. On raconte que l'un d'eux, après avoir récité la formule sacramentelle sur un indien qui se mourait à ses pieds, reçut, au moment où il allait lui imposer un nom chrétien, un coup de flèche. « Diable! » s'écria-t-il involontairement. L'indien étant mort dans l'intervalle, l'aventurier fut saisi de terreur pour avoir ainsi donné au néophyte le nom du Prince des Ténèbres. Il alla s'en confesser à l'évêque, qui le rassura sur la validité du sacrement, et lui assura que l'âme du pauvre indien était sauvée malgré cette invocation inconsciente au Démon.

En 1723, le padre André dos Santos Queiroz partit des nouvelles mines pour San-Paulo, emportant l'or du fisc et d'autre or appartenant à des particuliers. L'émotion que produisit son arrivée fut telle que la population émigra en masse pour Cuyabá, augmentant encore la disette dans ce village, où les habitants, tout entiers à la recherche du métal, négligeaient l'agriculture.

Comme d'habitude, la renommée avait exagéré la richesse, déjà prodigieuse, de la localité: on disait que les grains d'or s'y trouvaient si nombreux que l'on s'en servait en guise de plomb de chasse; qu'il suffisait, pour s'enrichir, d'arracher

¹ Ferdinand Denis. *Le Brésil. L'Univers*, pag. 313

² On appelle ainsi les habitants de l'ancienne province (aujourd'hui Etat) de San-Paulo qui, de tout temps, ont été renommés au Brésil pour leur esprit d'entreprise. Provenant à l'origine de croisements entre la race européenne et la race indigène, et connus pour ce motif sous le nom de *mamelucos*, terme dont l'étymologie nous paraît douteuse, les Paulistes, après avoir porté la dévastation dans les Missions du Paraguay, tournèrent leur activité inquiète vers la découverte des mines d'or, et explorèrent ainsi tout le centre et le sud du Brésil.

les touffes d'herbes, car leurs racines contenaient des paillettes — « ce qui n'est pas entièrement une fable », dit Barbosa de Sá, « car le fait se vit plusieurs fois, tant dans les mines de Sutil que dans celles de Conceição ».

Encore aujourd'hui les pluies torrentielles, en lavant le sol de la ville et des environs, mettent à nu des pépites d'or. J'ai déjà dit (page 55) que les soldats du 8^{me} bataillon d'infanterie en avaient ainsi recueilli une certaine quantité.

V

En 1724, le gouvernement de Minas-Geraes fut détaché de celui de San-Paulo, et le capitaine-général Rodrigo Cesar de Menezes vint habiter cette dernière ville. Il nomma João Antunes Maciel régent administrateur des mines de Cuyabá, Fernandes Dias Falcão, surintendant des terres aurifères ; et donna la charge de provéditeur à Lourenço Leme da Silva, et celle de mestre de camp au frère de ce dernier, João Leme, « les deux plus grands scélérats » dit Southey, « qu'ait jamais vus le Brésil ».

Jusqu'à cette époque, les mineurs avaient mené une vie relativement tranquille, grâce à la prudence de leur chef Pascoal. Mais, avec les nouveaux fonctionnaires, commença une ère d'extorsions et de tyrannie. Leur premier soin fut de construire une prison munie de carcans et d'entraves, et qui se conserva toujours pleine de malheureux.

Cette même année mourut, à l'âge de soixante-dix ans, Pascoal Moreira Cabral, dont l'administration laissa de vifs regrets. « C'était », dit Sá, « un homme de peu de culture, mais d'intelligence vive, sincère, franc et extrêmement charitable ; il secourait tout le monde et craignait Dieu. Expérimenté dans la guerre et dans

l'art du mineur, son courage et sa constance étaient inébranlables. »

Toutes ces qualités n'empêchèrent pas Rodrigo Cesar de le remplacer dans son commandement, comme on l'a vu plus haut. Ce remplacement, auquel Pascoal survécut peu de temps, eut lieu au mois de juillet 1724, selon une lettre du capitaine général à Pascoal, conservée dans les *Annaes* du sénat de Cuyabá.

Rodrigo Cesar, parti de San-Paulo le 6 Juillet 1725, arriva à Cuyabá le 16 Novembre 1726. Son premier soin fut d'ériger le village en *villa*, sous le nom de *Villa-Real do Senhor Bom-Jesus de Cuyabá*. Ce ne fut toutefois que le premier jour de l'année suivante qu'y fut élevé le *pelourinho* (pilori) et que furent nommés les juges ordinaires, les membres de la municipalité et les *almotacés*.

La charge d'*Ouvidor*¹ échut au Dr. Lanhas, qui exerçait le même emploi à Paranaguá, et avait suivi le gouverneur.

L'arrivée du capitaine-général coïncida avec une diminution sensible dans la cueillette de l'or. La misère qui s'ensuivit fut encore accrue par les exactions du capitaine-général, qui commença à imposer sur les articles importés des droits si énormes, qu'un grand nombre de négociants préférèrent abandonner leurs marchandises au fisc.

Le clergé ne donnait pas un meilleur exemple que les fonctionnaires civils. Le deuxième curé de Cuyabá, le padre Manoel Teixeira Rabello, pratiqua ouvertement la simonie.

Le padre Lourenço de Toledo Taques, qui le remplaça, s'attira plus encore l'animadversion publique. Il fit jeter en prison son prédécesseur, qui en appela à

¹ L'*Ouvidor* était un juge inspecteur, qui rendait les sentences en matière criminelle.

l'Ouvidor Lanhas, lequel ordonna sa mise en liberté. Ce fut assez pour que le padre Lourenço excommuniât ce juge, ainsi que le padre Manoel Teixeira Rabello, et tous ceux qui entretenaient des relations avec eux.

Les effets des censures ecclésiastiques étaient alors très graves. La population, privée de tous rapports avec les excommuniés, souffrit grandement de cette sentence. Une invasion de sauterelles vint encore ajouter à ses maux. Aussi une grande partie des habitants se résolurent-ils à quitter la ville pour Goyaz ou San-Paulo. Dans la seule année de 1728, plus de mille personnes abandonnèrent Cuyabá, se dirigeant vers Goyaz.

D'autres, plus aventureux, prirent la direction de l'Ouest et s'enfoncèrent dans les solitudes, à la recherche de nouvelles mines, ou à la chasse des indiens *bororós*, *aravirás* et *parecys*. La ville se trouva si dépeuplée, que les maisons ne trouvaient acquéreur que pour le dixième de leur valeur.



Indien parecy

Au mois de septembre de la même année, Rodrigo Cesar s'en retourna à San Paulo, remettant l'administration de la ville au *brigadeiro* Antonio de Almeida Lara, président de la municipalité, et à l'Ouvidor Rodrigo Bicudo Chacim.

Le capitaine-général laissa à Cuyabá une mémoire exécrée; à son départ, la ville respira et l'on observa dans les affaires une amélioration générale, qui parut providentielle.

Quelques mois auparavant, il s'était passé un fait qui peint bien la rapacité des fonctionnaires à cette époque. Au mois d'avril 1728, le padre Antonio dos Santos partit pour la seconde fois de Cuyabá avec 7 *arrobas* d'or appartenant à des particuliers, et l'or du fisc, contenu dans quatre barils et que Rodrigo Cesar adressait à Sebastião Fernandes do Rego, provéditeur du Trésor Royal, à San-Paulo. Ce dernier les envoya quelques jours après à Rio-de-Janeiro, d'où ils furent, selon l'usage, transportés à Lisbonne. La surprise fut grande dans cette dernière ville, lorsque, en vérifiant le contenu des barils, on s'aperçut qu'ils ne renfermaient que du plomb.

L'opinion publique, à Cuyabá, attribua cette substitution au capitaine-général. Le gouvernement portugais, indigné, fit aussitôt partir pour Rio un vaisseau de ligne, qui entra dans le port sans pavillon, pour marquer le mécontentement du roi. Il apporta l'ordre au juge du fisc, Roberto Carr Ribeiro, de se rendre immédiatement à San-Paulo pour ouvrir une enquête. A la suite de celle-ci, Sebastião Fernando do Rego fut arrêté et ses biens confisqués; mais il fut plus tard reconnu innocent, et remis en possession de sa fortune.

Quant au capitaine-général, qui était de haute naissance, il ne fut pas inquiété,

et l'auteur, quel qu'il fût, de cette supercherie, resta impuni.

VI

Les maux qui formaient le cortège inséparable de ces peuplades d'aventuriers s'aggravèrent d'une façon extraordinaire à partir de l'année 1724. Aux extorsions des autorités vinrent se joindre les attaques des sauvages, maîtres du pays, dont les déprédations ne furent, du reste, que de justes représailles contre la guerre d'extermination qu'on leur faisait.

Les conséquences furent terribles. Les *monções*, qui apportaient les vivres et les marchandises, se trouvant assaillies et détruites par les indiens, la disette ne tarda pas à régner dans les villages des chercheurs d'or, et le prix des choses nécessaires à la vie s'y éleva fabuleusement.

Les chroniqueurs de l'époque parlent d'un nommé Joaquim Pinto, qui acheta un *pacú* (Voir plus haut) pour un quart de livre pesant (environ 115 grammes) d'or; et le revendit en détail, à raison d'une demi-livre (229 grammes) d'or chaque quartier; mais il eut ses biens confisqués, sous le prétexte qu'il n'avait pas payé les droits du roi sur cette spéculation. La même chose arriva à un autre qui, ayant acheté une courge quatre *oitavas* (plus de 14 grammes), en fit une sorte de bouillie qu'il vendit vingt *oitavas* (70 gr. 5) d'or. On achetait un esclave pour quatre *alqueires*, (145 litres) de riz. Le sel manquait complètement, même pour les baptêmes. Une aune de toile de coton valait douze *oitavas*, (43 grammes) d'or.

L'agriculture, fort négligée, souffrait beaucoup des pluies et des inondations, et surtout des ravages des rats, qui se

multiplièrent dans le pays au point de devenir un véritable fléau. Aussi y payait-on jusqu'à une livre (459 grammes) d'or un couple de chats, dont les petits se vendirent chacun de vingt à trente *oitavas* (90 gr. 5 à 107 grammes) d'or.

Les exigences du fisc croissaient en proportion. Tandis que Pascoal s'était contenté de percevoir les droits du roi à raison de deux *oitavas* et demie par travailleur, le *guarda-mór* Jacintho imposa de six *oitavas* tous les habitants, quel que fût leur sexe ou leur âge. Les droits d'octroi pour la ville furent portés à une once par charge de vivres et à cinq *oitavas* pour les liquides, et la taxe sur chaque nègre ou indien fut élevée à quatre *oitavas* ¹.

Cependant les indigènes, exaspérés, commençaient à rendre extermination pour extermination.

En 1725, une flotille montée par six à sept cents hommes et qui se rendait à Cuyabá, sous le commandement de l'aventurier portugais Diogo de Souza, fut attaquée et complètement détruite à la hauteur de la lagune Mandioré; il n'échappa au massacre qu'un pauvre nègre, qui en apporta la nouvelle. Ce fut comme le signal des attaques des indiens, qui se renouvelèrent jusqu'à la fin du siècle contre les navigateurs des cours d'eau du Matto-Grosso.

L'expédition de Diogo de Souza avait été anéantie par les *payaguás*. Ces indiens étaient auparavant presque inconnus, car ils n'osaient fréquenter les rives du Paraguay par crainte des *guatós*; mais lorsque ces derniers eurent été mis en fuite ou réduits en esclavage par les

¹ Réduites au système métrique, les mesures ci-dessus valent: La livre, 459 gr.; l'once, 28 gr 69; l'*oitava*, 3 gr. 586.

bandeirantes, les payaguás se rapprochèrent du fleuve, des rives duquel ils furent bientôt les maîtres, et vengèrent cruellement leurs anciens ennemis.

L'année suivante, ils assaillirent une autre expédition, commandée par Miguel Antonio Maciel et son cousin Antonio Antunes Lobo, qui vendirent chèrement leur vie. Presque tous leurs compagnons périrent avec eux, et la plus grande partie de leurs marchandises devint la proie des sauvages.

En 1728, ils s'emparèrent d'une flotille qui descendait des *sertões*¹ des Parecys, et firent prisonniers tous ceux qui la montaient, entre autres, *l'alferes* (sous-lieutenant) Antonio Moreira da Costa, son fils et son neveu. Un de ces derniers put s'échapper dans une pirogue et c'est par lui que l'on connut le désastre.

En 1729 il se forma, sur les conseils de l'Ouvidor¹ de Cuyabá, le dr. Antonio Alvares Lanhas Peixoto, une expédition ayant pour but de fonder un village sur les bords du rio Coxim, afin de rendre le passage plus sûr. L'avant-garde de cette flotille, dont les chefs étaient Manoel Cactano, Domingo Gomes Belliigo, Antonio de Souza Bastos et Manoel Antonio Viegas et qu'accompagnaient deux ecclésiastiques, Antonio de Moraes et José de Frias, fut anéantie peu de jours après son départ à l'embouchure du rio Cuyabá, où elle avait fait halte pour attendre le reste de l'expédition.

Le 7 juin 1730, une flotille de quatre cents personnes, commandée par le même ouvidor, qui allait remettre au gouvernement l'or du fisc, se montant à soixante arrobes, fut assaillie également par les indiens payaguás, près de *Ariacuné* ou Rio-Negrinho, à seize kilomètres au-

dessus de l'embouchure du rio Cuyabá. L'Ouvidor et le pilote, Ignacio Pinto Monteiro, firent en vain des prodiges de bravure. Il n'en réchappa que deux hommes, qui se cachèrent dans la forêt, et furent rencontrés quelques jours après par les deux petites flotilles de Felipe de Campos Bicudo et de João de Araujo Cabral. Ceux-ci, conducteurs également de l'or du gouvernement et craignant à leur tour une attaque, envoyèrent demander du renfort à la ville. Il leur fut répondu de revenir, ce qui fit Bicudo, mais Araujo préféra poursuivre son chemin par terre, chargé de l'or du roi.

En 1731, une autre flotille, composée de pêcheurs, fut attaquée par les mêmes indiens près de l'embouchure du rio San-Lourenço, et ceux qui la montaient furent faits prisonniers; entre autres, João Martins Claro, de Sorocaba (San-Paulo), Manoel Furtado, de Rio-de-Janeiro, et les portugais Manoel Francisco et Domingos Martins.

Après huit mois de mauvais traitements, les deux premiers parvinrent à s'échapper par les forêts, et, à leur retour, embellirent le récit de leur fuite d'épisodes merveilleux: les jaguars, disaient-ils, leur abandonnaient leur proie pour les préserver des tortures de la faim, et les tatous leur indiquaient des sources pour étancher leur soif.

La même année, une expédition partie de Cuyabá, à la recherche d'esclaves marrons, fut également détruite.

En 1733, il n'échappa que quatre hommes d'une flotille de cinquante pirogues, commandée par José Cardoso Pimentel, et qui fut attaquée près de Carandá, à l'endroit où le padre Justo avait célébré sa première messe. Au même point fut détruite également, trois ans plus tard, la *monção* de San-Paulo, conduite par Pedro de Moraes Siqueira.

¹ Voir la note 1 de la page 163.

Il périt dans la lutte un père franciscain du nom de Antonio Nascentes, surnommé depuis *O Tigre*, en raison des prodiges de bravoure qu'il fit à cette occasion. Plus heureux et tout aussi vaillant, un mulâtre de Pindamonhangaba, Manoel Rodriguez do Prado, plus connu sous le nom de *Manduassú*¹, à cause de son énorme corpulence, survécut et put arriver à Cuyabá, où la renommée de ses exploits lui valut la charge de *capitão do matto*².

Il serait trop long de raconter toutes les agressions qui suivirent, aussi ne citerai-je que les principales: une en 1740, une autre en 1743; deux en 1744, dont furent victimes les bords du rio San-Lourenço et un village florissant du Haut Paraguay, situé du côté des *sertões* de Matto-Grosso. En 1762 les cayapós assaillirent les mines de Remedios et de Cocaes; en 1771, les payaguás firent une incursion jusqu'au rio Cuyabá; l'année suivante, les cayapós et les bororós dévastèrent les environs de Sant'Anna da Chapada; en 1773 et en 1775, les payaguás ravagèrent de nouveau le Haut-Paraguay, et les bororós, le Coxipó-assú. Le 6 janvier 1791, les guaycurús massacrèrent par surprise 54 hommes de la garnison du fort de Coimbra, construit pour empêcher leurs incursions.

Dans ce siècle et jusqu'à ces derniers temps, ces attaques se sont fréquemment répétées. Il faut bien moins les attribuer à la férocité des indiens qu'au souvenir, encore vivant chez eux, malgré la douceur du gouvernement brésilien à leur égard, des cruautés et des oppressions des premiers colons.

¹ Du guarani *manda*, faisceau, tas, monceau, et *uacú* ou mieux *uassú*, grand ou gros.

² Chef d'une milice chargée de poursuivre les esclaves marrons.

VII

Pour échapper aux attaques des indiens, la population et les autorités s'occupèrent de trouver une route sûre par la voie de terre.

D'après le vicomte de San-Leopoldo (*Annaes da provincia de San-Pedro*), Rodrigo Cesar, dès son arrivée à San-Paulo en 1721, était déjà porteur d'instructions à cette fin. Il devait confier le tracé de la route à Bartholomeu Paes, mais celui-ci se trouvant en expédition, le capitaine-général s'adressa, en 1722, à Manoel Godinho de Lara, qui n'exécuta pas son contrat, puis à Luiz Pereira de Barros, auquel il promit en récompense une pension de soixante milreis¹ et la décoration du Christ. Barros manqua également à sa parole; et la pension et la croix furent données à son neveu Manoel Dias da Silva, après qu'il eut découvert les *campos*² de Vaccaria.

Il règne à ce sujet une certaine confusion, car Rocha Pitta, dans son *Histoire du Brésil* (livre 1^{er} § 89), Ricardo Franco (*Memoria Geographica sobre o rio Tapajoz*) et Pizarro (*Memorias historicas*) disent que Rodrigo Cesar confia le tracé de la même route à Lara en 1743³; mais Barbosa de Sá n'en dit mot, et Roque Leme assure le contraire. D'autre part, selon les chroniques de Cuyabá, dès 1736, sur la nouvelle des richesses des mines de Goyaz, Antonio de Pinho Azevedo et quelques autres, se conformant d'ailleurs aux instructions de l'Ouvidor João Gonçalves

¹ Cette somme ne représente aujourd'hui, d'après le système monétaire du Brésil, que 154 francs environ, au pair du change; mais à cette époque l'étalon monétaire avait le double de sa valeur actuelle, comme il l'a encore en Portugal; et en outre, la valeur de l'argent était beaucoup plus élevée, excepté aux environs des mines.

² Voir page 141, 2^{me} colonne, note 3.

³ Southey donne la date de 1739; et Barbosa de Sá, celle de 1755. Mais cette dernière est sans doute une erreur de copie.

Pereira, partirent à la recherche d'une voie de communication terrestre pour Villa-Boa ¹, le premier village fondé dans la province de Goyaz et qui est devenu depuis sa capitale. Ils revinrent l'année suivante, accompagnés des habitants des localités visitées, qui, suivant la coutume, séduits par les récits de la découverte de nouvelles mines à Santa-Isabel et au Matto-Grosso, abandonnèrent celles qu'ils exploitaient déjà.

C'est au chef de ces aventuriers que le Matto-Grosso avait dû, quelques années auparavant, en 1729, l'introduction des premières têtes de bétail ², consistant en deux vaches laitières, trois génisses et un taureau, amenés de San-Paulo par Pinho Azevedo.

En cette même année de 1736, Angelo Preto et Theodore Nobre, tous deux Paulistes, ouvrirent la route de Cuyabá aux mines de Matto-Grosso. Cette route et celle de Goyaz, légèrement améliorées, étaient encore les seules que l'on suivît à l'époque de notre voyage. On continuait à respecter à cet égard, malgré le temps écoulé et les changements politiques, l'Ordonnance royale du 10 janvier 1730, défendant expressément l'ouverture de plus d'une route pour chacune de ces régions aurifères.

¹ Ce nom a été donné à cette localité, lorsqu'elle fut érigée en *villa* (v. p. 1), par le capitaine-général Dom Luiz de Mascarenhas, en l'honneur du premier *capitão-mór* de Goyaz, Bartholomeu Bueno.

² D'après Lozano (*Conq. del Rio de la Plata*, L. I. Ch. XI) et Ruy Díaz de Gusman (*Historia Argentina del descubrimiento, poblacion, conquista de las Provincias del Rio de la Plata, año 1612*, L. II. Ch. XV), le premier introducteur du bétail en Amérique fut le gentilhomme portugais Scipião de Góes, qui envoya plus tard, en 1555, sept vaches et un taureau au Paraguay. Un espagnol, du nom de F. Gaete, se chargea de conduire ces animaux, et exigea une des vaches comme paiement de sa peine. Cette récompense fut considérée comme si exorbitante à l'époque qu'elle a donné origine au dicton : *Mais caro que as vacas de Gaete*. (Encore plus cher que les vaches de Gaete).

VIII

Parmi les habitants de Cuyabá qui partirent pour les *sertões* des Parecys, dans le but de faire des esclaves, se trouvaient le licencié Fernando Paes de Barros, son frère Arthur, deux de leurs neveux, nommés João Martins Claro et José Pinheiro, tous Paulistes, naturels de la ville de Sorocaba, d'où ils étaient arrivés depuis peu, et aussi avides que cruels. Ils s'adjoignirent Claro, le même aventurier qui, trois ans auparavant, avait été fait prisonnier par les payaguás, et, guidés par les instructions de l'ouvidor de la ville, Luiz Rodrigues Villar, pénétrèrent les premiers, en 1731, jusqu'aux sources du rio Galera. Ils trouvèrent de l'or au sommet du plateau et sur la crête de la chaîne des Parecys, dans les endroits où furent fondés, trois ans plus tard, les villages de Santa-Anna et de San-Francisco Xavier.

Arthur de Barros resta dans la localité; son frère Fernando s'en revint, emportant une petite quantité d'or lavé sur les lieux dans un plat d'étain, et disant merveilles des mines de *Matto-Grosso*, nom que les aventuriers donnèrent à la région, à cause de la forêt épaisse et immense qu'ils avaient dû traverser. Mais il ne poussa pas jusqu'à Cuyabá et s'arrêta au bord du Paraguay, d'où il écrivit au régent des mines Lara, lui expédiant ses échantillons du précieux métal et lui demandant l'autorisation d'exploiter les nouveaux terrains aurifères, ainsi que des outils et instruments appropriés, de la poudre et du plomb de chasse.

Lara se contenta, pour toute réponse, d'envoyer examiner les mines par le sargento-mór Antonio Fernandes de Abreu, que Fernando Paes de Barros, blessé du procédé du régent, refusa d'accompagner; il lui donna cependant pour guide son

neveu João Martins Claro. Les deux voyageurs ne trouvèrent pas Arthur de Barros à l'endroit où l'avait laissé son frère ; l'aventurier, après avoir exploré les bords du rio Sant'Anna, où il recueillit trois oitavas d'or, et celles du rio Burity, où il avait obtenu deux oitavas du même métal, avait poussé jusqu'au rio Mangavaré. Fernandes de Abreu recueillit, pour sa part, une demi-once (près de 15 gr.) d'or et, à son retour à Cuyabá, affirma que les nouvelles mines étaient riches et susceptibles d'une longue exploitation. Il y retourna en 1737, accompagné d'une nombreuse suite, dont faisaient partie, entre autres, le padre José Manoel Leite et son père le *sargento-mór* Francisco de Salles Xavier, qui allèrent s'établir à l'endroit auquel ils donnèrent le nom de Pilar, près du rio Burity, plus tard appelé rio Brumado¹. Bientôt après, Francisco Rodrigues Montemor s'établit sur les bords du Sararé, et, en 1737, le curé par intérim André dos Santos Queiroz édifia dans les environs la chapelle de Sant'Anna, à l'endroit où se forma postérieurement le village de même nom.

Au commencement de 1736, Francisco de Salles Xavier retourna à Cuyabá avec des échantillons d'or, dont dix oitavas (36 gr.) provenant du rio Brumado, et cinq oitavas de la localité nommée Conceição. Les habitants de la ville, enthousiasmés à cette nouvelle, renoncèrent à émigrer pour Goyaz, et bon nombre de ceux qui étaient déjà partis revinrent pour aller exploiter les nouveaux terrains aurifères.

¹ Antonio Fernandes de Abreu fut plus tard assassiné par les frères Leme. Ce dernier crime émut enfin la justice qui, sur l'initiative de Sebastião Fernandes do Rego, se mit à poursuivre les deux scélérats. L'un fut exécuté à Bahia ; l'autre n'échappa à ce sort que parce qu'il fut assassiné lui-même.

Le régent des mines Lara partit lui-même pour cette destination le 3 mai 1736, emmenant comme trésorier du fisc Francisco Rodrigues Montemor. Il entreprit son voyage par eau, descendant le Cuyabá et le San-Lourenço et remontant le Paraguay et le Jaurú, mais il envoya par la voie de terre ses chevaux, sous la conduite de Ignacio Pereira de Leão, qui, suivant tantôt la route de Preto et Nobre, et tantôt d'autres directions, traversa le Paraguay au-dessus du confluent du rio Jaurú. Au mois de septembre, Lara divisa les terrains aurifères du rio Brumado en *datas* (concessions), qu'il distribua aux mineurs ; le territoire resta depuis connu sous le nom de San-Francisco Xavier. Peu de temps après, on découvrit au sud du plateau des Parecys une autre mine, qui reçut le nom de *Gengibre* (Gingembre), parce que les pépites d'or y affectaient la forme des rhizomes de cette plante.

L'année suivante, d'après les *Annaes* de la municipalité de Cuyabá, la ville se dépeupla tellement qu'il n'y resta que sept blancs, le reste des habitants se composant d'indiens et de nègres, mais ceux-ci en petit nombre, car la demande d'esclaves noirs pour les travaux des mines était telle que chacun d'eux se payait cinq cents oitavas (environ 1.800 gr.) d'or. Selon Barbosa de Sá, plus de 1.500 personnes, l'ouvidor João Gonçalves Pereira à leur tête, avaient quitté cette ville sur une flotte de soixante pirogues.

On peut juger de l'affluence des mineurs et de la richesse de ces gisements aurifères par le fait que la valeur de l'impôt du *quinto* (20 %), que prélevait le gouvernement portugais sur le métal extrait, s'éleva pendant les premiers douze mois à quatre-vingts arrobas (près de 1.175 kil.)

d'or¹, dont le transport fut confié au lieutenant-général Manoel Rodrigues de Carvalho, qui partit au mois de septembre 1737, à la tête d'une flottille de huit pirogues de guerre, montées par cent vingt hommes d'équipage².

On a vu plus haut que la chapelle de Santa-Anna, qui devint le centre du village de ce nom, fut érigée en 1737. Sa position était par 14° 45' Lat. S. Le village de San-Francisco Xavier fut fondé la même année, autour d'une autre chapelle, par 14° 47' Lat. S., au sommet de la chaîne des Parecys, du côté occidental. Pizarro (*Memorias historicas*) fait cependant remonter la fondation de ce dernier village à 1731, cinq ans avant la démarcation des mines environnantes.

L'évêque de Rio de Janeiro, Mgr. Gualupe, voulant pourvoir aux besoins spirituels des habitants de la région, nomma le padre Dr. José Pereira de Aranda chapelain *des découvertes de Matto-Grosso*, sans résidence fixe, vu le peu de stabilité des premiers établissements. Mais cet ecclésiastique ne put arriver à sa destination, car le padre João Caetano Leite Cesar de Azevedo, curé de Cuyabá, avait déjà envoyé au Matto-Grosso un de ses desservants, muni de pleins pouvoirs, le padre Manoel Antunes de Araujo. Aranda n'alla donc pas plus loin que cette ville, dont il s'occupa de réparer l'église paroissiale, qui tombait en ruines.

Le premier curé de Matto-Grosso fut le padre Dr. Bartholomeu Gomes Pombo, nommé à la cure de San-Francisco Xa-

vier, qui fut séparée de celle de Cuyabá, et en outre, visiteur apostolique, par l'évêque Fr. Antonio do Desterro.

Il prit possession de son poste au mois d'octobre 1743.

Sous le rapport administratif, les villages de Santa-Anna et de San-Francisco Xavier furent organisés définitivement en 1739. Leur premier juge ordinaire fut Domingos Gonçalves Ribeiro.

Le 9 octobre 1747, le gouverneur de San-Paulo, Dom Luiz de Mascarenhas, en vertu de l'Ordonnance royale du 5 août 1746, accorda divers privilèges à leurs habitants.

IX

A cette époque, le Matto-Grosso n'était pas, ainsi qu'il l'a été depuis, considéré comme un lieu d'exil où les gouvernements envoyaient ceux qu'ils voulaient punir. Il passait, au contraire, pour une terre de promesse, où affluaient des multitudes d'émigrants, que ne rebutaient ni la distance, ni les difficultés et les dangers du voyage, telle était la soif de l'or.

Cependant les mêmes calamités qui avaient ravagé Cuyabá ne tardèrent pas à désoler les nouveaux établissements, où il se développa, en outre, une épidémie de fièvres palustres si générale, que, suivant Barbosa de Sá, «la force manquait aux vivants pour donner la sépulture aux morts».

D'un autre côté, la population souffrait grandement de la cupidité des fonctionnaires de tout genre, qui rivalisaient d'extorsions, depuis les capitaines-généraux et les gouverneurs jusqu'aux militaires et aux juges.

L'un de ces derniers, l'intendant Dr. Manoel Rodrigues Torres, poussa si loin ses concussions qu'il fut dénoncé, en 1738,

¹ L'or ne se trouvant jamais à l'état pur, il est impossible d'évaluer exactement la production de ces mines pendant la première année; mais, d'après l'impôt perçu, elle fut très probablement supérieure à douze millions de francs.

² Cet officier, selon Barbosa de Sá, avait été envoyé sur les lieux, en 1734, par le gouverneur de San-Paulo, à la tête d'une expédition composée de 100 pirogues, 3 radeaux et 832 hommes, pour combattre les indiens *payaguás*, qu'il mit en déroute.

à Dom Luiz de Mascarenhas, gouverneur de San-Paulo, qui le fit arrêter l'année suivante et confisqua ses biens, non en raison de la plainte portée, mais parce que ce fonctionnaire, non content de voler le peuple, avait soustrait une demi-arrobe (7 k. 346 gr.) d'or de l'impôt du *quinto* qu'il était chargé de percevoir. En 1755, le capitaine-général Rolim de Moura déposa pour exactions l'ouvidor João Antonio Vaz Morillas, qu'il envoya prisonnier à Lisbonne en 1761, après avoir confisqué sa fortune.

Mais il faut dire que dans ce dernier cas, la voix publique se prononça contre le capitaine-général, qui lui-même ne passait pas pour incorruptible.

Quant au clergé, il donnait le plus triste exemple. Ses membres, chez qui la simonie était fréquente, avaient en outre entre eux ou avec les autorités civiles les plus déplorables conflits. On a déjà vu quel fut le procédé du padre Taques envers le padre Rabello, 2^{me} curé de Cuyabá. A son tour, le padre Antonio Dutra de Quadros, 4^{me} curé de cette ville, fit arrêter le padre Taques, qui s'enfuit de sa prison, et que pour ce motif il excommunia, ainsi que plusieurs autres personnes.

Plus tard, en 1732, le même ecclésiastique, après un conflit avec l'ouvidor Villa Lobos, abandonna sa cure sans attendre son successeur, en nommant pour le remplacer le padre André dos Santos Queiroz, qui alla rejoindre les aventuriers du Matto-Grosso, dès qu'il apprit la découverte de ces mines. Le 5^{me} curé de Cuyabá, le padre João Caetano Leite Cesar de Azevedo, refusa pour des motifs personnels, comme il est dit plus haut, d'obéir à son prélat, qui avait nommé le padre Aranda chapelain des nouveaux terrains aurifères. En 1743, le premier curé de ce territoire, le padre Bartholomé Pombo, fit jeter en prison

le padre Aranda; en 1747, le 8^{me} curé de Cuyabá, Fernando Baptista, en usa de même avec le padre João da Costa, successeur intérimaire du curé Manoel Bernardes Martins Pereira, qui, en 1745, s'était pris de dispute avec le desservant de Santa-Isabel do Arinos, le Dr. Antonio dos Reis e Vasconcellos, nommé à ce poste par le curé Pombo; les deux ecclésiastiques prétendaient chacun à la juridiction sur ces mines et se frappèrent respectivement d'excommunication, ainsi que leurs partisans, ce qui donna lieu à l'abandon et à la ruine complète de ce village. En 1750, le 12^{me} curé de Cuyabá, le Dr. João Almeida e Silva, fit arrêter le même Antonio dos Reis e Vasconcellos, nommé desservant de la paroisse de cette ville, après la fuite du padre Fernando Baptista.

Ce n'était pas seulement au Matto-Grosso que se produisaient ces abus. A Goyaz, le 2^{me} curé de la capitale amassa en trois ans, d'après Southey cent mille *cruzados*¹, et le 4^{me} quatre-vingt mille, sommes énormes pour cette époque.

Pour donner une idée de la cupidité du clergé à cette époque, il suffit de dire que, dans une pétition des habitants de Cuyabá au roi de Portugal, datée du 27 avril 1754, les revenus du curé de la ville sont évalués à plus d'une *arroba* (environ 15 kilog.) d'or.

A Minas-Geraes, le gouverneur Dom Lourenço de Almeida, lorsqu'on eut découvert la mine de diamants de Serro-Frio, feignant de croire que c'étaient des pierres brillantes de peu de valeur, demanda qu'on lui en envoyât quelques-unes pour servir de *fiches à jouer*, ce qui fut fait. Mais malheureusement pour lui, il omit de faire part de la découverte

¹ En monnaie de Portugal, cette somme vaut actuellement plus de 200.000 francs.

au gouvernement de Portugal, et, tombé en disgrâce, accablé d'amendes par Dom João V, finit par mourir à Lisbonne dans un état voisin de la pauvreté.

On dit que le fameux marquis de Pomal, recevant une pétition de Thomaz Robim de Barros Barreto, qui avait été successivement ouvidor des mines de Sabará, intendant des diamants, chancelier de la cour d'appel de Bahia, et successeur intérimaire du marquis de Lavradio dans sa vice-royauté, s'écria : « Que peut-on donner à un homme qui vient d'être vice-roi de Bahia ? ».

Le comte de Rio-Pardo, Dom Diogo de Souza Coutinho, ancien capitaine-général du Maranhão et du Rio-Grande do Sul, mourut à Lisbonne en 1829, laissant une fortune de mille deux cents contos¹. Dom Miguel, l'ayant su, confisqua ses biens au profit du trésor public, disant à ses héritiers que le comte de Rio-Pardo n'avait pas de patrimoine; que toute son existence avait été occupée par de hautes fonctions qui lui interdisaient le négoce, et dont les émoluments suffisaient à peine pour maintenir la dignité de son rang; que, par conséquent, son énorme fortune avait été volée au Trésor royal ou aux sujets du roi. Dans le premier cas, elle devait faire retour à ce dernier; et également dans le second cas, puisqu'on ne savait à qui restituer les parcelles de cette fortune.

L'acte de dom Miguel fut sans doute despotique, mais, au point de vue de la justice absolue, on ne saurait le condamner, surtout quand on réfléchit qu'il s'agissait des biens d'un homme qui avait été le fléau du Maranhão, où, à son départ pour aller gouverner le Rio-Grande do Sul, il laissa une centaine de personnes enfermées, par son seul bon plaisir, dans

¹ Plus de six millions de francs, à la valeur actuelle de la monnaie portugaise.

la prison de *Nesga*, au rez-de-chaussée de son palais.

Aussi, malgré le respect mêlé de terreur qu'inspiraient à cette époque les autorités, les plaintes du peuple étaient elles nombreuses, dans les correspondances adressées à San-Paulo, à Rio-de-Janeiro et à Lisbonne. Tout le monde parlait de ces oppressions; mais les plaintes n'arrivaient pas jusqu'aux oreilles du roi.

CHAPITRE II

ORIGINES DE LA VILLE DE MATTO-GROSSO. DÉCOUVERTE DU HAUT-PARAGUAY. POUSO-ALEGRE. DÉCOUVERTE DE LA VOIE FLUVIALE DE MATTO-GROSSO AU PARA. NOUVELLES MINES D'OR. PRÉLATURE DE CUYABÁ. CAPITAINERIE DE CUYABA ET MATTO GROSSO. DOM ANTONIO ROLIM DE MOURA, PREMIER CAPITAINE GÉNÉRAL. ÉRECTION DE POUSO-ALEGRE EN VILLE. CASA REDONDA ET VILLAGE DE SAN-JOSÉ. FORT DE CONCEIÇÃO. POSTE DE PEDRAS-NEGRAS. VILLAGE DE SAN-MIGUEL DE-LAMEGO.

I

L'or se trouvait si fréquemment dans ces vastes régions que le bruit se répandait à chaque instant de l'existence de nouvelles mines plus riches. La tradition veut encore qu'il en reste beaucoup à découvrir, et cette croyance ne paraîtra pas dénuée de fondement, si l'on réfléchit qu'une immense partie du Matto-Grosso est encore inconnue. Aussi arrivait-il souvent que les aventuriers abandonnaient leurs exploitations, dans l'espoir de faire plus promptement fortune ailleurs¹.

¹ Bernardo Fernando da Gama (*Memorias historicas da provincia do Pernambuco*, liv. IV ch. 1) dit que les hollandais, une fois possesseurs incontestés de Pernambuco, s'occupèrent de la découverte de mines d'or et d'argent, et qu'ils envoyèrent à cet effet deux expéditions dans les environs de Cuyabá.

Elles auraient trouvé une mine d'argent, mais trop pauvre pour être exploitée. En somme les hollandais, peut-être trompés par leurs guides, s'en seraient retournés sans avoir découvert de terrains aurifères.

Je ne sais si cette assertion a quelque fondement.

Si leur avidité fut fréquemment déçue, on leur doit d'importantes découvertes géographiques. En 1728, un de ces explorateurs reconnut le cours du Haut-Paraguay. On ne sait qui se servit le premier de cette voie fluviale, mais ce fut Ignacio Pereira de Leão qui ouvrit le chemin par terre de Cuyabá au confluent du rio Jaurú, dans le courant de l'année 1737.

D'autres aventuriers apprirent des indiens bororós, riverains du Haut-Paraguay, qu'il existait des villages d'indiens *guaporés*, catéchisés par des missionnaires, dans la province espagnole de Chiquitos.

A cette nouvelle, l'ouvidor José Gonçalves Pereira résolut d'envoyer reconnaître ces établissements, dans le but secret d'attirer les indiens sur le territoire portugais. Il organisa une expédition d'indiens parecys, placés sous les ordres d'Antonio Pinheiro de Faria, qu'accompagnaient Manoel Dias de Castro, Bernardo Tavares et José Gonçalves.

Ces aventuriers, partis de Cuyabá au mois d'avril 1740, suivirent la route d'Ignacio Leão, et traversèrent le rio Paraguay et le rio Jaurú. Arrivés au passo ¹ *das Pitas*, ils furent grandement surpris de trouver un chemin tracé, qui les conduisit au village de San-Raphael, où les missionnaires espagnols, ravis de voir des hommes civilisés dans ces lointains parages, les reçurent sous le dais et au chant du *Magnificat*.

En 1736 ou 1737, deux habitants du plateau des Parecys, Simão Correia et son frère Estevão, étant allés à la pêche dans le rio Sararé, descendirent ce cours d'eau et arrivèrent au large et beau fleuve connu depuis sous le nom de

Guaporé, du nom d'une tribu indienne de ses bords ¹.

Vers le Sud-Ouest, les deux aventuriers aperçurent de hautes montagnes, dominant une plaine qui se terminait à peu de distance du confluent d'une autre rivière.

La beauté du site les engagea à pousser jusqu'à ce point, où ils établirent un baraquement qu'ils nommèrent *Pouso-Alegre* (Halte Agréable). Le nom de *Alegre* resta depuis à cette rivière, qui se jette dans le Guaporé trois kilomètres plus haut.

Pouso-Alegre fut l'origine de Villabella, la capitale de la capitainerie bientôt si fameuse de Cuyabá et Matto-Grosso.

Un peu plus tard d'autres aventuriers, que le sort n'avait pas favorisés, résolurent d'explorer les rives du fleuve nouvellement découvert, dans l'espoir d'y trouver de l'or ou des indiens à réduire en esclavage.

Le premier qui descendit le Guaporé, à la fin de l'année 1741, fut Antonio de Almeida Moraes, dont les traces furent retrouvées, six mois plus tard, par Manoel Felix de Lima. Ce dernier, comme on l'a déjà vu dans l'Introduction, ayant perdu dans des travaux de mines, non seulement ce qu'il possédait, mais encore les fonds qui lui avaient été confiés, et redoutant pour ce motif de retourner à Cuyabá, se décida à tenter fortune dans des régions inconnues. Accompagné de quelques aventuriers dans les mêmes conditions, il équipa deux pirogues et descendit le Sararé jusqu'à son confluent, près duquel il s'arrêta, à l'endroit qu'il baptisa du nom de *Pescaria* (Pêcherie),

¹ Voir page 146, note 1.

¹ Le domaine des indiens *guaporés* comprenait en réalité tout le Matto-Gosso, depuis les sources du Paraguay jusqu'à celles du rio Guaporé.

le temps nécessaire pour construire deux autres pirogues ¹.

La petite expédition se confia ensuite au cours du Guaporé et reconnut quelques-uns de ses affluents. Elle remonta le rio Baures et le rio Itanomas. Sur la rive de ce dernier cours d'eau, le Père Gaspar de Prado, supérieur de la mission de San-Miguel, reçut les aventuriers avec les mêmes démonstrations de joie que les missionnaires de San-Raphael avaient faites aux émissaires de l'ouvidor José Gonçalves Pereira.

Mais les choses changèrent bientôt de face. Les aventuriers procédèrent de façon à se faire chasser de San-Miguel, ainsi que des villages espagnols de Magdalena et d'Exaltacion, qu'ils visitèrent ensuite. Lima se vit abandonné de la majeure partie de ses compagnons, mais il n'en persista pas moins dans son projet de descendre le Guaporé, et, dix mois plus tard, il arriva au port de Belém, à l'embouchure de l'Amazone.

Il découvrit ainsi une nouvelle voie de communication, qui fut bientôt jugée la meilleure et la plus sûre de la capitainerie, malgré la région des rapides des rios Marmoré et Madeira, longue de plus de quatre cents kilomètres.

C'est par elle que remonta, en 1749, João de Souza Azevedo, qui avait reconnu la navigabilité du Tapajoz, et qui passa pour avoir également découvert la route du Guaporé, dont il n'avait appris l'existence qu'au Pará, alors que Lima, arrêté et dépouillé de ses biens, était transporté à Lisbonne.

C'est par cette route que passa la plus grande partie du commerce du pays, surtout depuis la fondation de Villa-Bella. Le premier capitaine-général de Cuyabá

et Matto-Grosso la suivit pour s'en retourner, et la même voie fut choisie pour le transport de matériel de guerre. Le mouvement qu'elle présentait ne diminua qu'à partir de 1780, par suite des incursions des indiens *muras* et *mundurucús*. Ce voyage était cependant très long à cette époque; de Villa-Bella au Pará, il fallait dépenser de huit mois à un an, et le double en sens inverse. Rien que le passage des rapides exigeait de trois à cinq mois.

Les aventuriers qui avaient refusé de suivre Lima plus loin retournèrent à Cuyabá, où ils apprirent l'existence des missions espagnoles. L'ouvidor Gonçalves envoya aussitôt l'ordre de les faire reconnaître au juge ordinaire de Matto-Grosso, Domingos Gonçalves Ribeiro, qui chargea de cette mission José Barbosa de Sá, auteur d'une chronique à laquelle nous avons fait plusieurs emprunts dans le cours de cet ouvrage.

Barbosa de Sá partit en 1743 avec Werneck, un des compagnons de Lima, et Alexandre Rodrigues et Manoel Dias, tous deux habitués à ces sortes d'explorations et dont le dernier avait suivi Faria dans son voyage à la province de Chiquitos. Un guide indien et six esclaves formaient le reste de l'expédition.

Le chef de celle-ci eut la prudence de ne pas commettre sur son passage les excès qui avaient donné lieu à l'expulsion de Faria et de Lima. Loin de faire la chasse aux indiens de la région pour les réduire en esclavage, il réussit à gagner par des présents leur sympathie, ou du moins, leur neutralité. Il put ainsi visiter en sûreté San-Miguel, San-Luiz et Conception, sur le rio Baures; Magdalena, sur le rio Itanomas; Exaltacion de Cayoábas, sur le rio Marmoré; San-Pedro de Kinikinaus et San-Roman, sur le rio Machupo et parvint même jusqu'à Santa-

¹ Voir page 45, 1^{re} colonne.

Cruz de la Sierra, capitale de la province de Chiquitos.

L'expédition recueillit des informations sur la navigabilité du Guaporé et rapporta la nouvelle que les espagnols s'occupaient de fonder, sur la rive droite de ce fleuve, au-dessous du confluent du rio Baures, une mission du nom de Santa-Rosa, ainsi que d'autres *aldeamentos* près des embouchures dos rios San-Simão Grande et Mequenes. Quelques mois après le retour de Barbosa de Sá, un autre explorateur, Prado, trouvait ces missions déjà installées. Ce ne fut toutefois que onze ans plus tard que les représentants du gouvernement de Lisbonne s'émurent de cette usurpation de territoire.

Cependant d'autres aventuriers, à leurs risques et périls, continuaient à battre les *sertões*, suivant de préférence les berges des cours d'eau et les flancs des plateaux, endroits où l'or se rencontrait plus fréquemment.

Le succès récompensa souvent leurs efforts, parfois de la manière la plus inattendue.

C'est ainsi que Pascal de Arruda, en remontant la rive du rio Arinos, trouva, à environ soixante-dix kilomètres au nord de la localité où exista depuis la ville de Diamantino, une pépite du poids de dix onces (287 gr.), renfermée dans le creux d'un gros bambou.

En 1738 furent découvertes les mines de San-José dos Coaes, à une quarantaine de kilomètres de Cuyabá; en 1741, celles de Arraial-Velho, à dix kilomètres au nord du village de ce nom; en 1743, celles du rio Corumbiara, affluent torrentiel du Guaporé, qui prend sa source sur le flanc occidental du plateau des Parecys et celles du Sant'Anna, petit affluent du

rio Negro, bras du rio Arinos, reconnues par le sargento-mór Antonio Fernandes de Abreu. Mais les mines du Corumbiara furent bientôt abandonnées, à la suite d'épidémies; et les mines du Sant'Anna également, mais pour un motif différent, parce qu'on y rencontra des diamants, dont le gouvernement portugais se réservait à cette époque l'exploitation.

En 1745, les fils du mestre de camp Antonio de Almeida Falcão trouvèrent les mines de Santa-Isabel, dont la richesse attira bientôt une telle affluence de mineurs qu'il se forma rapidement auprès d'elles un village, connu sous le même nom. D'après Ricardo Franco, ces mines se trouvaient sur la rive occidentale du rio Arinos, à peu de distance du confluent du rio Negro.

Les découvertes continuèrent. Je citerai entre autres : les mines d'Arayés ou Araés sur la rive occidentale du ruisseau de même nom, affluent du rio das Mortes; les mines de Gerivauba ou Juribahuba; les mines du Haut-Paraguay, de Rio Preto et de Cipotuba, entre le rio do Ouro et le rio Diamantino, trouvées par quelques aventuriers expulsés de Santa Isabel et près desquelles se groupa bientôt un village sous l'invocation de *Nossa-Senhora do Parto* (Notre-Dame de la Délivrance); les mines de Pilar, de Membeca et de Monjolo, sur le flanc oriental du plateau des Parecys, découvertes en 1741 par le capitaine João de Godoy Pinto da Silveira; les mines de Lavrinhas, dans le bassin du Haut-Guaporé, à treize kilomètres au sud de ce fleuve, à soixante-dix-huit kilomètres au sud des mines de Pilar, et à soixante kilomètres environ de l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Villa-Bella; les mines de Santo-Antonio de Guarajús, sur la rive droite du Guaporé, trouvées en 1749 par

Domingos Alves da Cunha; les mines de Buritys, trouvées en 1750; les mines d'Urucumacuan, découvertes en 1754; les mines de Sant'Anna, sur le bord du ruisseau de même nom, tributaire du rio Preto; d'autres mines dont le nom m'échappe, découvertes en 1757 sur le plateau des Parecys, à peu de distance de celles de San Francisco Xavier et qui produisirent en un peu plus d'une année cent

vingt livres (55 kil.) d'or, mais que le manque d'eau fit abandonner ensuite; les mines de Boa-Vista, trouvées en juin 1758 par Manoel Dias de Figueiredo, sur un contrefort de la chaîne des Parecys; celles d'Ouro-Fino, trouvées au mois de juillet suivant, près du petit affluent du rio Sararé qui en prit le nom, dans une jolie plaine, à un ou deux kilomètres du pied de la montagne; les mines de Saint-



La pêche aux diamants dans le rio Diamantino, affluent supérieur du Paraguay. (Voir pages 56 et 57)

Vicente, découvertes au mois d'octobre 1767 par le capitão-mór Bento Dias Botelho, dans une grande plaine et à un ou deux kilomètres également de la même montagne; les mines de Palmital, comprenant six exploitations et trouvées peu de temps après; les mines de Santa-Barbara do Aguapehy, découvertes par Domingos Machado vers la même époque.

Voyage autour du Brésil

Le district aurifère formé par ces gisements, la plupart fort rapprochés les uns des autres, puis que les mines de San-Vicente n'étaient qu'à onze kilomètres N. des mines de Boa-Vista et à cinquante kilomètres des mines d'Ouro-Fino, fut divisé administrativement, pour la perception des droits du fisc, en deux *guardamorias*: celle de *San-Vicente* et celle de *Lavrinhas do Guaporé*.

La *guarda-moria* de San-Vicente, la première créée, comprenait les mines situées sur le plateau des Parecys ou au pied de la chaîne de ce nom, et la *guarda-moria* de Lavrinhas do Guaporé comprenait les mines de Lavrinhas et celles de Santa-Barbara do Aguapehy.

Les centres de population formés près de ces gisements aurifères n'existent plus aujourd'hui, à l'exception de la ville de Diamantino, bien que quelques cartes modernes les indiquent encore.

Peu de temps après, on reconnut l'existence de diamants dans les terrains aurifères du Haut-Paraguay, ce qui fut loin d'être un événement heureux pour les mineurs, car l'ouvidor Martins Nogueira, conformément à la loi, fit évacuer immédiatement la localité, attendu que les mines de diamants étaient propriété exclusive de la Couronne. Cette interdiction ne fut levée qu'en 1805, année où Dom João VI concéda ces terrains à l'industrie particulière, sous le contrôle du *juiz de gratificação dos diamantes* (juge de gratification des diamants), fonctionnaire ayant sa résidence à Cuyabá.

Le bassin supérieur du Haut-Paraguay devint bientôt célèbre par sa richesse en diamants; on en trouva à Buritysal, à San-Pedro, à Areias, à Melgueira, à Sant'Anna; dans le lit de plusieurs cours d'eau, tels que le rio do Ouro, le rio Diamantino etc., et jusqu'aux environs de Cuyabá, à Nossa-Senhora da Guia, paroisse située à une quarantaine de kilomètres de cette ville, sur le rio Coxipó-mirim.

Comme je l'ai dit dans l'Introduction, ces gisements ne sont pas encore épuisés, et le lit du Rio Diamantino continue à être exploité, de la manière la plus primi-

tive, par les habitants de Buritysal. (Voir pages 56 et 57.)

Les habitants de la région, expulsés ainsi par l'ordre de l'ouvidor, durent abandonner à la hâte, non-seulement leurs travaux de mines, mais encore leurs maisons et leurs biens. Pour comble de malheur, il survint une affreuse sécheresse qui dura deux ans, et pendant laquelle un incendie, allumé spontanément par les ardeurs du soleil, dévora des étendues énormes de *campos*¹ et de forêts. Enfin, un tremblement de terre ébranla, le 24 novembre 1747, tout le pays, dans la direction de l'Ouest à l'Est, se faisant sentir jusqu'à Cuyabá et à Villa-Bella.

Aussi la tradition populaire a-t-elle gardé, d'une manière vivace, le souvenir de la découverte de diamants dans le Haut-Paraguay.

En 1748, les aventuriers Manuel Cardoso de Siqueira et Antonio Aranha découvrirent une autre mine d'or très riche sur les bords du Ribeirão-Vermelho, affluent de droite du Paraguay, dont le confluent est peu au-dessous de celui du rio Diamantino. L'ouvidor intérimaire Manoel Dias da Silva, successeur de Manoel Martins Nogueira, pensa qu'elle pouvait également contenir des diamants et chargea Garcia Rodriguez de Leme vérifier le fait. Comme il fut reconnu exact, l'envoyé de l'ouvidor, en conséquence des ordres formels qu'il avait reçus, fit brûler les maisons, détruire les cultures des habitants voisins, et ramena prisonniers les malheureux découvreurs de cette mine.

II

Pour la régularité des affaires ecclésiastiques et afin de mieux contenir dans

¹ Voir la note 3 de la page 51, 2^me colonne.

son devoir le clergé de ces lointains parages, le pape Benoît XIV, sur la demande du gouvernement de Lisbonne, établit, le 6 décembre 1746, par la bulle *Candor lucis eternæ*, deux prélatures séparées du diocèse de Rio, à Goyaz et à Cuyabá.

Pour des motifs analogues, le roi João V jugea convenable d'y nommer des autorités relevant directement de la Couronne, et, le 9 mai 1748, sépara ces territoires de San-Paulo, créant dans chacun d'eux une capitainerie.

Le premier capitaine-général de Cuyabá fut Dom Antonio Rolim de Moura Tavares, seigneur d'Azambuja, capitaine d'infanterie, nommé par lettres royales du 22 septembre de la même année. Il ne fit toutefois son entrée à Cuyabá que deux ans et demi plus tard, le 12 Janvier 1751, et prit solennellement possession de son poste cinq jours après.

Outre ses aides de camp et sa suite particulière, Rolim amena avec lui une compagnie de dragons, les cadres d'un régiment d'infanterie; deux jésuites, les PP. Estevão de Castro et Agostinho Lourenço; Francisco Xavier Julio Leite, premier *guarda-mór* des mines de Matto Grosso, et les fonctionnaires d'ordre judiciaire et administratif nécessaires à son gouvernement.

«Il eût mieux valu», dit Barbosa de Sá, «qu'il s'abatît sur la nouvelle capitainerie une bande de vautours, ou qu'elle fût ravagée par une épidémie de petite-vérole», expressions exagérées, sans doute, mais qui donnent une idée des vexations qu'entraînait à cette époque l'arrivée d'employés du gouvernement portugais, surtout à cause de l'exercice du droit détesté d'*aposentadoria*¹.

¹ On appelait *aposentadoria* le privilège accordé à certains fonctionnaires de choisir pour logements, dans les résidences qui leur étaient

Le *juiç de fóra*² et le curé Fernando de Vasconcellos n'arrivèrent que plus tard, au mois de mars.

Le 30 juin, le capitaine-général, suivi de tout son personnel, se mit en route pour le Matto-Grosso, où, d'après l'Ordonnance Royale du 5 Août 1748, il devait établir le siège de son gouvernement. A cinquante kilomètres de Cuyabá, il fonda, sur le plateau de San-Jeronymo, un village d'indiens, dont il confia l'administration au padre Estevão de Castro, qui reçut, à cet effet, la subvention, énorme pour ce temps, de 60.000 *cruçados*³.

Il arriva le 7 décembre sur la rive du Guaporé, qu'il descendit jusqu'à Pouso-Alegre, où il aborda cinq jours plus tard.

Ses instructions lui recommandaient d'établir la nouvelle capitale du Matto-Grosso à proximité du Guaporé, qui offrait la seule route pour le Pará. Après avoir fait reconnaître les environs, Rolim se décida, au grand mécontentement des habitants du plateau voisin, à choisir la localité où il se trouvait.

Cette résolution est fort critiquée par Barbosa de Sá, qui traite cet emplacement «de marais rempli de caïmans et que les crues inondaient tous les ans»; mais, en qualité d'habitant de Cuyabá, qui ne pardonna jamais à Rolim de lui avoir enlevé son rang de capitale, il est suspect dans la question. En tout cas, Pouso-Alegre avait le grand avantage d'être un port fluvial.

assignées, les maisons qu'ils trouvaient le plus à leur convenance et que les propriétaires ou les locataires étaient obligés de leur céder, moyennant une indemnité souvent dérisoire.

A l'arrivée de Don João VI à Rio-de-Janeiro, en 1808, ce droit d'*aposentadoria* fut exercé sur une très grande échelle dans cette ville, par les officiers et les gentilshommes qui l'avaient accompagné.

² Voir la note 1 de la page 53.

³ Le *cruçado* portugais vaut environ 2 francs.

Pouso-Alegre fut érigé en *villa*¹ le 19 mars 1752, sous le nom de *Villa-Bella da Santissima Trindade do Matto-Grosso* (Belle-Ville de la Très Sainte Trinité du Matto-Grosso); mais le pilori, signe distinctif des villes, n'y fut dressé que près de deux mois plus tard, le 13 mai.

Malgré la présence des fonctionnaires et de la cour du capitaine-général, la nouvelle ville était encore très peu peuplée, car le recensement fait à cette occasion n'accusa que quatre-vingts hommes de race blanche, dont cinquante-six ayant droit de vote pour les élections des fonctionnaires municipaux de l'époque. Sur ce nombre, sept ou huit à peine étaient mariés.

Le 5 juin, une flotille provenant du Pará et apportant des approvisionnements, arriva au port de Villa-Bella. Elle s'en retourna avec un chargement de pépites d'or, le seul article d'exportation du pays.

Les démêlés ne tardèrent pas à commencer entre le gouvernement de Matto-Grosso et les espagnols de la province de Chiquitos. Ces derniers avaient fondé, depuis 1743, trois missions sur la rive droite du Guaporé: Sant'Anna, à quinze kilomètres environ du confluent de la rivière de même nom; San-Miguel, près de l'embouchure du fleuve; et Santa-Rosa, dans les *campos* de ce nom, qui fut depuis transféré sur l'emplacement où s'éleva plus tard le fort de Conceição.

Ces établissements eurent à souffrir des déprédations des aventuriers portugais, qui leur enlevèrent un certain nombre d'indiens des deux sexes, ce qui motiva une réclamation, en date du 22 juin 1751, adressée par le missionnaire Ramon Laynes à Rolim, qui venait d'ar-

river à Cuyabá. Le capitaine-général répondit le 10 décembre de l'année suivante, en promettant satisfaction, mais en réclamant à son tour contre l'invasion d'*Ilha Comprida* (Ile Longue) par le même missionnaire, qui, à la tête d'une troupe d'indiens, avait chassé les portugais habitant cette île et renversé la croix, signe distinctif de la souveraineté de Portugal. Il fit cependant restituer les indiens faits prisonniers.

A la suite de plusieurs autres incidents, Rolim se résolut à assurer à son gouvernement la possession entière de la rive droite du Guaporé. Il partit au mois d'août 1753 avec de la troupe et délogea les espagnols de Santa-Rosa, où il établit un village d'indiens fidèles au Portugal, qu'il fortifia au moyen d'une forte palissade. Il s'en retourna à Villa-Bella, après avoir visité l'*aldeamento* de San-José, établi en 1754, par le padre Agostinho Lourenço, près de *Casa Redonda* (Maison Ronde), sur la rive gauche du Guaporé, presque en face de l'embouchure du rio Corumbiara, et transféré en 1756 au-dessus du rio San-Domingos, à peu de distance des missions espagnoles du rio Itonamas et du rio Baures.

Les espagnols ne tardèrent pas à réparer leur échec; ils reprirent Santa-Rosa et s'y installèrent de nouveau. Rolim les en délogea définitivement en 1760, et, en prévision d'un retour offensif, commença sur l'emplacement la construction d'un fort, auquel il donna le nom de *Nossa-Senhora da Conceição*.

En 1762, le capitaine-général établit au-dessus de ce fort, entre les embouchures du rio Itonamas et du rio Baures, affluents de l'autre rive, le village auquel il donna le nom de *San-João de Lamego*.

Après plusieurs alternatives de succès et de revers, Rolim et le général espagnol

¹ Voir la note 2 de la page 1.

ayant eu connaissance du traité de paix du 10 février 1763, signé à Paris, tinrent une conférence, le 29 septembre 1764, dans une île de l'embouchure du Rio Baures, et convinrent de la cessation des hostilités, moyennant diverses clauses, dont la principale fut l'abandon du territoire de San-Miguel de la part du gouvernement portugais.

Le général espagnol, qui réclamait, en outre, la cession des territoires situés à l'Ouest du rio Cuyabá, jusqu'au Guaporé, renonça à cette dernière prétention devant l'attitude énergique du capitaine-général.

III

Rolim gouverna le Matto-Grosso pendant près de 14 ans, et le quitta pour aller exercer les mêmes fonctions dans la capitainerie de Bahia, alors la plus importante de la grande colonie portugaise. Il fut ensuite appelé à la vice-royauté du Brésil, charge qu'il exerça deux ans, de 1767 à 1769.

Leroi le combla, en outre, d'honneurs: il le nomma successivement général, commandeur de l'ordre du Christ, comte d'Azambuja et maréchal.

Son gouvernement ne fut pas exempt de tyrannie, mais il travailla activement, comme on l'a vu, à fortifier le pays. Celui-ci lui doit, en outre, des travaux d'utilité publique, entre autres: l'ouverture de deux routes partant de Villa-Bella et aboutissant: la première à Bahia, en passant par Cuyabá, Villa-Bôa, Santa-Luzia, Arrendidos et Villa de San-Romão; et la seconde, à Rio-de-Janeiro, capitale du Brésil depuis 1753, en passant par Cuyabá, Paracatú et São-João d'El-Rei.

Rolim alla rejoindre son nouveau gouvernement par la voie fluviale du Guaporé, du Madeira et de l'Amazone et l'Océan.

CHAPITRE III

JOÃO PEDRO DA CAMARA, DEUXIÈME CAPITAINE-GÉNÉRAL. NOUVELLES TENTATIVES DES ESPAGNOLS. LES MINES DE SAN-VICENTE. LUIZ PINTO DE SOUZA COUTINHO, TROISIÈME CAPITAINE-GÉNÉRAL. LE CANAL DU RIO ALEGRE AU RIO AGUAPEHY. DÉPRÉDATIONS DES INDIENS. LUIZ DE ALBUQUERQUE, QUATRIÈME CAPITAINE-GÉNÉRAL. REGISTROS DE INSUA ET DE JAURU'. FORTS DE COIMBRA ET DU PRINCEPE. VISEU. PRÉSIDENTS DE ALBUQUERQUE ET DE MONDEGO. SAN-PEDRO D'EL-REI. CASALVASCO. JOÃO DE ALBUQUERQUE, CINQUIÈME CAPITAINE-GÉNÉRAL. ALDEIA CARLOTA. JUNTE GOUVERNEMENTALE. CAETANO PINTO MENEZES, OYENHAUSEN ET Á MAGESSI. TRANSFERT DE LA CAPITALE CUYABA'. PRÉLATS. PRÉSIDENTS DE PROVINCE.

I

Rolim fut remplacé par son neveu, le lieu-tenant colonel João Pedro da Camara, nommé par lettres royales du 6 juin 1763 et qui arriva à Villa Bella, par la voie du Guaporé, le 25 décembre de l'année suivante. Il entra en fonctions le 1^{er} janvier 1765.

Son administration ne fut signalée par aucun événement important. Il passa la plus grande partie de son temps à Conceição, que les espagnols menacèrent à plusieurs reprises, et dont il fit activer les fortifications. Mais des ordres formels venus de Madrid empêchèrent la rupture des hostilités.

C'est pendant son gouvernement, en 1767, que le capitaine Bento Dias Botelho découvrit les mines de San-Vincent Ferrer, par 14°.30' Lat. S., selon Ricardo Franco, à environ quatre-vingts kilomètres au N. O. de Villa-Bella. Ces mines, auprès desquelles se forma rapidement un fort village, étaient si riches que l'impôt do *quinto* (20 %) sur le métal extrait s'éleva, pendant la première année de leur exploitation, à quarante arrobes (587 kg.), et, pendant la deuxième année, à trente et une arrobes (455 kg.) d'or.

Au bout de quatre ans, Camara fut remplacé, le 3 janvier 1769, par Luiz Pinto

de Souza Coutinho, plus tard vicomte de Balsemão, nommé capitaine-général par lettres royales du 21 août 1767 et arrivé à Villa-Bella le 1 janvier 1769.

Comme son prédécesseur, Luiz Pinto avait choisi la voie fluviale. Frappé des dangers qu'offrait le passage des rapides du rio Madeira, il établit auprès de l'un deux, celui de *Girau*, afin d'aider au besoin les voyageurs, un village d'indiens *pamás*, qu'il appela *Balsemão*, du nom du château de sa famille en Portugal.

A peine installé, il donna ses premiers soins aux intérêts de l'agriculture, jusqu'alors fort négligée, et s'occupa surtout de favoriser la culture de la canne à sucre.

On lui doit le lever de la première carte de la capitainerie, exécuté en 1770, et l'établissement de la *Fonderie d'Or*, qui ne commença toutefois à fonctionner qu'au mois de janvier 1772, et dont il resté encore des ruines attestant l'importance. La création de cette Fonderie avait été ordonnée par décret du 18 janvier 1739, mais Rolim et Camara, pour des motifs qui me sont inconnus, en avaient toujours différé l'exécution.

Ce fut un grand service rendu à la population, car la Fonderie, en outre de ses services officiels, se chargeait de réduire l'or des particuliers à l'état de lingots, dont elle certifiait le poids, le titre et le valeur, dans l'intérêt des transactions.

Luiz Pinto conçut de plus le projet, qu'il ne put exécuter, de creuser un canal reliant le bassin fluvial de l'Amazonie à celui de la Plata. Il en démontra la possibilité en faisant, au mois de mars 1771, passer une pirogue de douze avirons du rio Alegre au rio Aguapehy, à travers un *varadouro*¹ comptant seulement quelques kilomètres de longueur.

¹ Voir la note de la page 23, 2^me colonne.

L'attitude hostile des espagnols de l'autre rive du Guaporé l'obligea à plusieurs reprises à des démonstrations militaires qui restèrent sans objet, ses voisins ayant tourné leur ardeur belliqueuse contre des nations indiennes de leurs propres possessions.

Si la capitainerie ne fut pas obligée de repousser des agressions extérieures, elle eut, par contre, beaucoup à souffrir des déprédations des indigènes.

Nous les avons mentionnées en détail plus haut; qu'il nous suffise d'ajouter que les représailles des indiens, poussés à bout par les vexations et la cruauté des *bandeirantes*¹, furent atroces.

Assailli de plaintes et de réclamations à ce sujet, Luiz Pinto autorisa la population à organiser des expéditions contre les indiens. C'est ainsi que la ville de Cuyabá arma, en 1771, une *bandeira* de soixante hommes, commandée par Pascoal Delgado Lobo, qui surprit les *paya-guás* sur les bords du rio Taquary et les extermina. Deux ans plus tard, les habitants de la même ville équipèrent à leurs frais deux autres expéditions de quarantevingts hommes, dont l'une, placée sous les ordres du même chef, alla faire aux *bororós* une guerre moins cruelle, puisqu'elle ramena près d'une centaine de prisonniers des deux sexes.

Pendant son gouvernement, Luiz Pinto fit remettre à Lisbonne plus de 246.000 *oitavas* (882 Kil.) d'or, provenant tant du droit de *quinto* ou d'exploitation, que des autres impôts.

Disons à ce sujet que l'or du Matto-Grosso avait une valeur supérieure à celui de Cuyabá, qui était moins pur et ne se cotait que les 8/9 du premier.

¹ Voir la note 2 de la page 5, deuxième colonne.

II

Le quatrième capitaine-général fut Luiz de Albuquerque de Mello Pereira e Cáceres, nommé par lettres royales du 29 juin 1771, et qui, parti de Rio-de-Janeiro le 21 octobre de la même année, arriva à Cuyabá le 14 octobre 1772. Le 5 décembre, il fit son entrée à Villa-Bella, ayant franchi en vingt-trois jours les 100 lieues que l'on compte entre ces deux villes. Le 13 décembre, il prit possession de sa charge, qu'il exerça pendant près de dix-sept ans, plus longtemps qu'aucun des autres administrateurs du Matto-Grosso.

Son gouvernement fut celui qui laissa les meilleurs souvenirs; et il fit beaucoup pour le pays, auquel il rendit tout d'abord un grand service, en amenant avec lui l'ingénieur Ricardo Franco de Almeida Serra, alors capitaine d'infanterie. Le premier travail dû à cet officier distingué est le levé de l'itinéraire de Rio-de-Janeiro à Villa-Bella; et, pendant quarante ans, il ne cessa, comme il est dit dans le cours de cet ouvrage, de contribuer puissamment au progrès de cette région du Brésil.

Luiz de Albuquerque eut, comme son prédécesseur, à repousser les incursions des indiens, mais il adopta à cet égard une meilleure politique. Sans négliger les opérations militaires, il résolut, pour rendre le pays plus sûr, de créer des établissements permanents sur les points les plus menacés.

C'est ainsi qu'il fonda, en 1773, le *registro*¹ de Insua, sur les limites de Goyaz, à l'extrémité E. du Matto-Grosso; en 1774, le *registro* de Jaurú, situé par 15°.44'.32" Lat. S., d'après Ricardo Franco; en 1775, le préside et le fort de *Nova-Coimbra*, sur le Paraguay. Le 26 juin 1776, il posa la première pierre du

¹ On appelle *registro* un poste de douane, occupé par un détachement militaire.

fort de *Principe da Beira*, sur le Guaporé, construction colossale (si l'on considère le manque absolu de ressources de la localité), qu'il acheva dans l'espace relativement court de six ans; à la fin de la même année, il fonda l'établissement de *Viseu*, en face de l'embouchure du *Corumbiara*, sur l'emplacement où avait existé anciennement *Casa Redonda*, et à peu de distance des mines de Guarajúz; au mois de septembre 1778, le préside de *Albuquerque*, depuis devenu ville de *Corumbá*; au mois d'octobre, celui de *Villa Maria do Paraguay*, aujourd'hui ville de San-Luiz de Cáceres, et au mois de novembre, celui de *Mondego*, actuellement ville de Miranda; en 1782, le préside de *San-Pedro de El-Rei*, aujourd'hui ville de Poconé, et le village de *Casalvasco*.

Luiz de Albuquerque s'occupa, en outre, d'augmenter les richesses minérales du Matto-Grosso, sa principale, ou, pour mieux dire, sa seule source de prospérité. A cet effet, il fit explorer, en 1776, les sources des rio Jamarý, Galera et Camararé, sur le plateau des Parecys, afin de retrouver les fameuses mines de Urucumacuan, découvertes par les missionnaires de Santo-Antonio do Madeira et dont la tradition disait merveilles; mais toutes les recherches furent infructueuses, et ces terrains aurifères ont, jusqu'ici, gardé leurs trésors.

Il fut plus heureux dans ses essais d'exploration des mines de Araés, de Guarajúz et de Santa-Barbara do Aguapehy.

III

Le successeur de Luiz de Albuquerque devait être le colonel de cavalerie João Pereira Caldas, gouverneur du Pará et du Rio-Negro, mais ce dernier n'ayant pas accepté cette charge, le capitaine-général

fut remplacé par son frère, João de Albuquerque de Mello Pereira e Cáceres, nommé par lettres royales du 17 octobre 1788, et à qui il remet le gouvernement le 20 novembre 1789.

L'acte le plus important du gouvernement de João de Albuquerque fut la prise de *Coariteré*, établissement de nègres marrons situé sur la rivière du même nom, et qui, depuis plus de vingt ans, avait résisté à toutes les attaques. Sur son emplacement il fonda un village auquel, en hommage à la princesse royale de Portugal, il donna le nom de *Aldeia Carlota*.

Villa-Bella lui dut quelques embellissements : entre autres, la construction d'un quai de trois cents mètres de large et de trois mètres de haut, flanqué de batteries reliées par une courtine, et qui servait de promenade publique, en même temps que de défense du côté du fleuve. Ce quai n'existe plus aujourd'hui, il a sans doute été emporté par une crue du Guaporé.

João de Albuquerque mourut le 28 Février 1796, avant l'arrivée de son successeur.

Ce cas avait été prévu par l'ordonnance du 12 Février 1770, d'après laquelle le gouvernement par intérim ou de *succession*, selon l'expression consacrée, devait être confié à un conseil composé des trois premières autorités de la capitainerie : l'ouvidor, l'officier du plus haut grade et le président du *Senado da Camara* (municipalité).

En conséquence, le Dr. Antonio da Silva do Amaral, le lieutenant-colonel Ricardo Franco de Almeida Serra et le président de la municipalité, Marcellino Ribeiro, se réunirent dès le lendemain de la mort du capitaine-général pour constituer la première *Junte gouvernementale* du Matto-Grosso.

Cette junte entra en fonctions le jour suivant, et gouverna jusqu'au 6 Novembre 1796, date où elle remit ses pouvoirs au capitaine-général Caetano Pinto de Miranda Montenegro, depuis marquis de Villa-Real da Praia-Grande, nommé par lettres royales du 18 Septembre 1795.

Ce dernier fit fortifier le préside de Mondego, fondé par Luiz de Albuquerque et y construisit une redoute, qu'il appela *Miranda*, d'un de ses noms, dénomination qui s'est conservée à la ville actuelle et au cours d'eau qui la baigne.

L'événement le plus remarquable de l'histoire du Matto-Grosso, pendant son gouvernement, fut la belle défense de Coimbra contre les espagnols, par le lieutenant-colonel Ricardo Franco d'Almeida Serra¹.

Nommé capitaine-général de Pernambuco par lettres royales du 2 Août 1702, Caetano Pinto remit ses pouvoirs, le 15 août de l'année suivante, à la deuxième junte gouvernementale, composée du Dr. Manoel Joaquim Ribeiro, du colonel Antonio Felipe da Cunha Pontes et du président de la municipalité José da Costa Lima.

Le septième capitaine-général de Matto-Grosso fut Manoel Carlos de Abreu e Menezes, nommé par lettres royales du 2 Août 1809, et qui entra en fonctions le 28 Juin 1804.

Il mourut le 8 novembre de l'année suivante, au moment où il s'occupait des moyens d'établir la navigation sur les rios Araguay et Tocantins.

Le pouvoir fut exercé de nouveau par une junte gouvernementale, composée

¹ Voir l'Introduction, pages 14 et 95.

d'abord du Dr. Sebastião Pinto de Castro, du colonel Cunha Pontes et du président de la municipalité Costa Lima, et où, par suite du décès de ses premiers membres, entrèrent plus tard le Dr. Gaspar Pereira da Silva Navarro, *juiz de fóra* de Cuyabá, le colonel Ricardo Franco et le *vereador* (conseiller municipal) Francisco de Salles Pinto.

Cette Junte administra le Matto-Grosso jusqu'au 18 novembre 1807, date de la prise de possession du huitième capitaine-général, le Dr. João Carlos Augusto de Eychenhausen Gravensberg, depuis marquis d'Aracaty, nommé par lettres royales du 9 juillet 1806.

Peu de temps après, la capitainerie reçut son premier prélat, le Dr. Luiz da Costa Pereira, qui fit son entrée à Cuyabá le 5 août 1808.

De nouvelles mines d'or furent découvertes pendant le gouvernement de Eychenhausen; en 1808, celles de San-Francisco de Paula, situées à cinquante-cinq kilomètres N.O. de la ville de Diamantino; en 1812, celles de Areias, à sept kilomètres plus loin, sur le bord d'un affluent du rio Sant'Anna; en 1814, celles de San-João da Bocaina, situées à trente kilomètres des mines de Areias et dans la même direction; et en 1815, les mines de San-Raphaël et de San-Joaquim, à cinquante kilomètres au N. de la ville de Diamantino, sur la rive du rio Sant'Anna.

Jusqu'à cette époque, la poudre d'or remplaçait communément la monnaie au Matto-Grosso, ainsi qu'à Minas et à Goyaz. Ce mode d'échange fut interdit par la loi du 1^{er} septembre 1808. Il dut résulter de cette prohibition une assez grande gêne pour le commerce, car, en 1814, le gouvernement portugais décréta la fondation, à Villa-Bella, d'un hôtel des Monnaies, qui devait frapper exclusivement

des pièces de neuf cents réis¹. Cet établissement ne commença toutefois à fonctionner que quelques années plus tard, sous l'administration de Magessi.

C'est également en 1814 que la municipalité de Villa-Bella décida la création de la *Companhia de Mineração de Cuyabá* (Compagnie de Mines du rio Cuyabá), qui ne fut incorporée qu'en 1819, et à laquelle le Prince Régent donna l'autorisation d'user d'un timbre portant comme légende la devise qui, comme on le sait, était celle du célèbre imprimeur Gryphe, de Lyon : *Fortuna duce comite virtute*.

Villa-Bella doit à Eychenhausen la fondation d'un hôpital de Lépreux, inauguré le 25 avril 1817, et qui reçut peu après 33 malades.

L'année précédente, il avait créé à Cuyabá une Ecole de Chirurgie, dont je n'ai pu retrouver de traces.

V

Le gouvernement eut de la difficulté à remplacer Eychenhausen. Luiz de Borba Alardo de Menezes, son successeur dans le gouvernement du Ceará, nommé capitaine-général de Matto-Grosso à la date du 25 avril 1811, refusa cette charge, ainsi que le maréchal de camp João de Souza Mendonça Corte-Real, nommé le 7 avril 1815. Le maréchal de camp Francisco de Paula Magessi Tavares de Carvalho, depuis baron de Villa-Bella, ne l'accepta qu'à la condition d'être promu au grade de lieutenant général. Nommé le 7 juillet 1817, il entra en fonctions le 6 janvier 1819.

Peu de temps avant son arrivée, le 17 septembre 1818, Villa-Bella et Cuyabá

¹ Près de six francs, à cette époque.

avaient été élevées au rang de *ciudades*¹ : la première, sous le nom de cidade da *Santissima Trindade do Matto-Grosso*, et la seconde, sous celui de cidade do *Senhor Bom-Jesus do Cuyabá*.

Depuis lors, Villa-Bella est connue sous le nom de ville de Matto-Grosso.

Un des premiers soins de Magessi fut d'organiser, pour la défense de la capitainerie, une légion composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, conformément au décret royal du 22 janvier 1818.

De son temps furent découvertes, dans le bassin supérieur du Paraguay : en 1819, les mines d'or de San-João do Rodeio, à huit kilomètres de la ville de Diamantino ; en 1820, celles de Santa-Rita et de San-Pedro ; et, en 1821, les mines de San-Vicente, de Santo-Antonio et de Sant'Anna, ces dernières situées dans une île et sur les rives du rio Sant'Anna, et d'une grande richesse.

En 1820, le gouvernement, frappé de la réputation d'insalubrité de la ville de Matto-Grosso, résolut de changer le chef-lieu de la capitainerie. Malgré les réclamations des habitants de Diamantino et de Villa-Maria, Cuyabá fut choisi pour la nouvelle capitale.

C'est dans cette dernière ville que s'ouvrit, le 4 janvier 1821, la Junte administrative du Matto-Grosso, en vertu de l'art. 31 de la Constitution portugaise, qui avait ordonné la création d'assemblées de ce nom, élues par la noblesse, le clergé et le peuple, dans tous les gouvernements du Brésil.

Cette Junte, présidée de droit par le capitaine-général, se composait des membres suivants : l'ouvidor Antonio José de

Carvalho Chaves, le greffier João José Guimarães e Silva, André Gaudie Ley, trésorier, et Manoel Antonio Peres de Miranda, procureur de la Couronne.

A la même date, l'hôtel des Monnaies, transféré de Matto-Grosso à Cuyabá, commença à fonctionner dans cette dernière ville.

Cependant Magessi devenait de plus en plus impopulaire, moins peut-être à cause des vices de son administration, que par suite de la surexcitation produite dans tout le Brésil par les événements de Portugal. Le 20 août 1821, la population de Cuyabá, réunie à la municipalité, à l'instigation du capitaine Luiz D'Alincourt et du lieutenant Antonio Bernardo de Oliveira, le déposa de sa charge et élut une Junte gouvernementale, ainsi composée : l'évêque de Ptolémaïs, président ; le vicaire général Luiz Goulart Pereira, le *padre*² José da Silva Guimarães, le capitaine du génie Luiz D'Alincourt, Felix Mirme, Antonio Navarro de Abreu et André Gaudie Ley.

Magessi, qui ne put organiser la résistance, quitta Cuyabá le 20 septembre suivant et se retira à San-Paulo.

La ville de Matto-Grosso, toujours jalouse de Cuyabá, refusa de reconnaître cette révolution et installa un gouvernement indépendant, qui fonctionna jusqu'à 1824, époque où elle accepta l'autorité commune.

Avec Magessi finit l'histoire de la capitainerie de Matto-Grosso. Devenue province de l'Empire, cette immense région fut administrée ensuite par des présidents, jusqu'à la révolution républicaine de 1889. Depuis cette dernière date, c'est un des états de l'Union brésilienne.

¹ Voir la note de la page 1, deuxième colonne.

² Voir la note de la page 168, première colonne.

L'histoire ultérieure de Matto-Grosso n'entrant pas dans le plan de cet ouvrage, je me bornerai à donner la liste de ses administrateurs sous Pedro I et Pedro II.

Pendant cette période, la province de Matto-Grosso a été administrée par 32 présidents, sans compter les vice-présidents ou leurs substituts légaux.

(Dom Nuno de Locio Seibliz, nommé le 25 novembre 1823, ne prit pas possession de son poste, ayant été transféré, en date du 21 avril 1824, à la présidence de la province d'Alagôas).

1 — Major du génie José Saturnino da Costa Pereira, nommé le 21 avril 1824, entré en fonctions le 10 septembre 1825.

(Francisco de Albuquerque Mello, nommé le 31 mai 1830, fut révoqué avant d'arriver à destination).

2 — Antonio Corrêa da Costa, nommé le 20 avril 1831, entré en fonctions le 21 juillet.

3 — Antonio Pedro de Alencastro, nommé le 4 janvier 1834, et qui prit possession le 22 septembre.

4 — Dr. José Antonio Pimenta Bueno, depuis marquis de San-Vicente, nommé le 5 novembre 1835, entré en fonctions le 23 août 1836.

4 — Dr. Estevão Ribeiro de Rezende, depuis marquis de Valença, nommé le 9 février 1838, installé le 16 septembre.

6 — Chanoine José da Silva Guimarães, nommé le 30 juillet 1840, entré en fonctions le 28 octobre.

7 — Lieutenant-colonel du génie Zefirino Pimentel Moreira Freire, nommé le 17 mars 1843, et qui prit possession le 21 octobre.

8 — Lieutenant-colonel du génie Ricardo José Gomes Jardim, nommé le 9 mai 1844, installé le 26 septembre.

9 — João Chrispiniano Soares, nommé le 17 septembre 1846, entré en fonctions le 5 avril 1847.

10 — Lieutenant-colonel du génie Joaquim José de Oliveira, nommé le 28 mars 1848, entré en fonctions le 27 septembre.

11 — Lieutenant-colonel d'état-major João José da Costa Pimentel, nommé le 11 juin 1849, installé le 8 septembre.

12 — Capitaine de frégate Augusto Leverger, depuis contre-amiral et baron de Melgaço¹, nommé le 7 octobre 1850, entré en fonctions le 11 février 1851.

13 — Contre-amiral Joaquim Raymundo De Lamare, nommé le 5 septembre 1857, entré en fonctions le 28 février 1858.

14 — Lieutenant-colonel du génie Antonio Pedro de Alencastro, nommé le 13 juin 1859, installé le 13 octobre.

15 — Dr. Herculano Ferreira Penna, nommé le 2 octobre 1861, entré en fonctions le 8 février 1862.

16 — Colonel Alexandre Manoel Albino de Carvalho, nommé le 21 mai 1863, installé le 15 juillet.

(Le colonel du génie Frederico Carneiro de Campos, nommé président de la province le 1^{er} octobre 1864, fut fait prisonnier par Lopez, dictateur du Paraguay, le 12 novembre 1864, alors qu'il se rendait à son poste. Il mourut en captivité le 3 novembre 1868.

Le maréchal de camp vicomte de Camamú, nommé en remplacement du colonel Carneiro de Campos, le 22 janvier 1865, n'entra pas en fonctions, ayant été appelé au ministère de la Guerre le 12 février suivant.

Le colonel de cavalerie Manoel Pedro Drago, nommé successeur du vicomte de Camamú, le 22 février 1865, fut révoqué avant d'arriver à Cuyabá).

17 — A. Leverger, nommé le 2 octobre 1865, entré en fonctions le 13 février 1866.

¹ Voir la note 1 de la page 5.

18—Dr. José Vieira Couto de Magalhães, nommé le 22 septembre 1866, entré en fonctions le 2 février 1867.

19—Baron de Melgaço (A. Leverger), nommé le 25 juillet 1868, installé le 26 mai 1869.

20—Colonel du génie Francisco Antonio Raposo, depuis baron de Caruarú, nommé le 31 mai 1870, entré en fonctions le 12 octobre.

21—Lieutenant-colonel d'état-major Francisco José Cardoso Junior, nommé le 16 avril 1871, installé le 29 juillet.

22—Général de brigade José de Miranda da Silva Reis, nommé le 25 octobre 1873, installé le 24 décembre.

23—Général de brigade Hermes Ernesto da Fonseca, nommé le 1 mai 1875, entré en fonctions le 5 juillet.

(Bento Francisco de Paula e Souza, nommé successeur du général Hermes, en date du 16 janvier 1878, n'accepta pas la présidence).

24—João José Pedrosa, nommé le 16 mars 1878, installé le 6 juillet.

25—Colonel du génie baron de Maracajú, nommé le 9 octobre 1879, entré en fonctions le 5 décembre.

26—Colonel d'état-major d'artillerie José Maria de Alencastro, nommé le 24 mars 1881, installé le 31 mai.

27—Général de brigade baron de Batovy 1.

28—Général de brigade Floriano Peixoto.

29—Dr. Joaquim Galdino Pimentel.

30—Colonel d'état-major Francisco Raphaël de Mello Rego.

31—Dr. Antonio Herculano de Souza Bandeira.

32—Colonel d'artillerie Ernesto Romão da Cunha Mattos.

Les présidents appartenant à l'armée ou à la marine, cumulèrent, pour la plupart, ces fonctions avec celles de *commandante das armas* (chef de la garnison) de la province.

VII

A la mort de l'évêque de Ptolomais, le Fr. capucin José Maria de Macerata, missionnaire du village de Misericordia, à l'embouchure du rio Miranda, fut nommé prélat de Cuyabá, en date du 29 août 1823.

Il prit possession de son diocèse le 27 mai suivant. Mais le gouvernement brésilien annula peu après sa nomination, sous le prétexte qu'il était étranger.

Le 15 juillet 1826, le pape Léon XII, à la demande de Don Pedro I, éleva cette prélature au rang d'évêché.

Le premier évêque de Cuyabá fut le chanoine de la Chapelle Impériale de Rio, Placido Mendes dos Santos Carneiro, nommé le 18 octobre 1829. Il résigna ses fonctions le 30 octobre de l'année suivante, en raison de son grand âge, sans avoir pris possession de son siège.

Le nouvel évêché resta vacant jusqu'au 27 octobre 1831, date à laquelle gouvernement y nomma le chanoine José Antonio dos Reis, qui fut préconisé par Grégoire XVI le 2 juillet 1832. Il fit son entrée à Cuyabá le 27 novembre 1833, et administra le diocèse pendant près de quarante-trois ans, laissant une mémoire vénérée.

Son successeur fut Dom Carlos Luiz d'Amour, présenté au Saint-Siège en date du 28 décembre 1876, préconisé le 22 septembre de l'année suivante, et qui prit possession de son diocèse le 3 mai 1879.

¹ Les présidents dont la date de nomination n'est pas indiquée sont ceux qui ont administré le Matto-Grosso depuis la publication du *Via-gem ao redor do Brazil* (1880-1881).

CHAPITRE IV

LA VILLE DE MATTO-GROSSO

I

La ville de Matto-Grosso est située par 15° O'12" Lat. S. et 16° 42' 58", 80 Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro (62° 13' 35" Long. O. du méridien de Paris), sur la rive droite du Guaporé, à environ trois kilomètres et demi au-dessous du confluent du rio Alegre. Lacerda dit qu'elle se trouve à près d'un quart de lieue, ou mille quatre cents mètres¹, environ, des bords du fleuve, et cette assertion est reproduite par l'auteur de la *Noticia sobre a provincia de Matto-Grosso*, qui visita la ville en 1854. Mais cela doit s'entendre sans doute de l'autre extrémité de la ville, car ses premières maisons ne sont séparées de la rive du Guaporé que par quelques dizaines de mètres, et encore au temps des basses eaux.

Le terrain environnant est bas et sujet aux inondations : la ville elle-même, quoique plus élevée, n'en est pas toujours exempte. Il est probable que Rolim l'aurait bâtie de préférence au pied de la belle chaîne de montagnes qui se dresse de l'autre côté du Guaporé, sans l'inconvénient de la priver d'une si importante défense naturelle.

Cette chaîne, comme je l'ai déjà dit, est connue sous plusieurs noms. Ricardo Franco l'avait baptisée serra de *Grão-Pará* ; les gens du pays l'appellent serra de *Matto-Grosso*, serra da *Villa* (de la Ville) ou serra do *Verde*, parce que le rio de même nom y prend sa source. Notre commission a rendu un hommage mérité au savant qui a tant fait pour le Matto-Grosso, en lui donnant le nom de *Ricardo*

Franco, d'autant plus convenable que celui-ci, dont le souvenir était encore vivant chez les vieillards lors de notre voyage, a possédé une propriété agricole et une usine à sucre, sur son flanc méridional, près du rio Barbado.

Les sommets de cette serra ont de six cents à cents mètres de hauteur au-dessus de la plaine ; le plus remarquable d'entre eux est celui qu'on appelle *Chapéo de sol* (Parapluie), en raison de sa forme. Luiz de Albuquerque monta sur le point le plus élevé le 26 juin 1782, en compagnie de la troisième division de la commission de limites ; en cette occasion, son altitude fut calculée à deux mille six cents pieds.

La section de notre commission de limites qui se chargea de reconnaître les sources du rio Verde détermina la position du pic le plus élevé de la serra par 15° 1' 19" Lat. S., mais elle ne put malheureusement, faute d'instruments, obtenir son altitude.

L'ancienne capitale des capitaines-généraux, où nous arrivâmes le 28 juillet 1877, n'est plus aujourd'hui, malgré son titre de *cidade*¹, qu'un pauvre village, qui comptait à peine, à l'époque de notre voyage, sept cents âmes, alors que le nombre de ses habitants dépassait deux mille au commencement de ce siècle.

Faute de données statistiques sérieuses, il est impossible d'indiquer les diverses phases de son dépeuplement, mais les marques de sa décadence se rencontrent à chaque pas.

La ville paraît avoir été composée de quatre quartiers, formant un carré à peu près régulier, et séparés par des rues parallèles, perpendiculaires au fleuve, que coupaient des *travessas* (rues transversales). Toutes ces rues aboutissaient à une

¹ La lieue du Brésil est de 6666 mètres.

¹ Voir page 1, note 2.

place centrale, bordée de trois côtés par les principaux édifices publics : le palais du gouvernement, au N ; la caserne, au S ; l'hôtel de ville et la prison, à l'O. Derrière le palais, dont une petite place la sépare, se trouve l'église ; derrière l'église, le cimetière ; puis venaient des magasins de dépôt, séparés chacun par une rue. A gauche de l'hôtel de ville, on commença, lors de la nomination du premier prélat de Matto-Grosso, la construction d'une cathédrale, dont il ne reste que les fondements, qui s'étendent jusqu'à la place du *Pelourinho* (Pilon), située entre les deux rues du Fogo (du Feu) et des *Tocos* (des Souches.) Cette dernière place a été complètement envahie par la végétation ; nous pûmes cependant y découvrir la base du pilori qui lui a donné son nom, et qui était anciennement, comme on l'a déjà vu, le signe distinctif des *villas* et des *ciudades*.

La Fonderie et l'Intendance de l'or se trouvaient dans la rue du *Palacio* (Palais), entre la *travessa* du même nom et la *travessa dos Mercadores* (des Marchands).

La ville était défendue par deux batteries à barbette ; l'une, de six canons, située à gauche du port, en un point qui a perdu toute son importance stratégique, depuis que le fleuve s'est creusé un nouveau chenal dans la direction du N.O., et l'autre, de quatre pièces, placée au *Porto do Tucum*, d'où elle commandait le Guaporé, jusqu'au confluent du rio Alegre.

A l'époque de notre voyage, il n'existait plus que le quartier N.O., comprenant six rues : celles du *Palacio*, du *Mercado* (Marché), du *Fogo*, de *Santo-Antonio*, la plus belle de la ville, de *San-Luiz* et du *Porto* (du Port) ; cinq *travessas* : celles de *Estrada* (de la Route.) *Palacio*, *Mercadores*, *Fogo* et *Tocos* ; et une ruelle, coudée

à angle droit, faisant communiquer la rue du *Mercado* avec la *travessa* des *Tocos*. Ces rues, larges et bien tracées, sont bordées de maisons en maçonnerie, couvertes de tuile, et qui étaient encore assez bien conservées, malgré leur état d'abandon. Comme à Casalvasco, leurs tuiles paraissaient encore neuves, effet dû à la qualité de l'excellente argile rouge de cette région.

L'édifice le plus important est le palais du gouvernement, commencé par le capitaine-général Luiz Pinto de Souza Coutinho, et dont la construction est restée inachevée.

Les murs des appartements de ce palais étaient couverts de fresques, genre Watteau, dont plusieurs existaient encore.

Dans l'antichambre, se voit représenté le départ, dans le port de Lisbonne, d'un capitaine-général. Debout sur l'arrière d'un galion portant les couleurs portugaises et entouré de son état-major, le haut fonctionnaire, en uniforme rouge, fait un dernier geste d'adieu à la dame de ses pensées, également habillée de rouge, couleur favorite du peintre.

Au-dessous, nous pûmes lire les mots suivants d'une légende latine, à demi effacée.

Tunc sine me abitur in...

Les fresques des diverses salles représentent pour la plupart des scènes locales : ici, un rapide infranchissable, obligeant à transporter les pirogues par terre, partie sur des rouleaux, partie sur les épaules des indiens de l'équipage ; là, un tableau d'une pièce de théâtre due aux Missionnaires, où figurent de belles indiennes, au léger costume et aux formes opulentes. Ailleurs, l'artiste a figuré des paysages étrangers ou fantastiques : châteaux perchés sur des rochers inaccessibles ; fermes de Portugal ; plaines de

neige parsemées de bouleaux et que parcourent des traîneaux attelés de rennes, portant des femmes couvertes de fourrures.

Dans la salle à manger, on voit une Hébé, d'un dessin assez correct; et le salon principal est orné de deux portraits à l'huile, ceux du roi Don João VI et de la reine Dona Carlota.

Enfin, au-dessus de la porte de l'appartement particulier des capitaines-généraux, cette paraphrase de deux vers de la Henriade frappa nos regards :

*C'est ainsi qu'en cherchant les douceurs
du repos,*

*Les folâtres amours désarment le
héros.*

La fresque qui les surmonte en est le commentaire. Un capitaine-général, assis sur son lit, et à qui des Amours ôtent ses armes, invite d'un geste passionné une dame à partager son repos.

Aucune de ces peintures, dont plusieurs ne sont pas sans mérite, ne portent de nom d'auteur.

Nous remarquâmes, en outre, quelques serrures d'un beau travail. Mais l'action du temps, puissamment secondée par l'incurie des hommes, a peut-être fait disparaître depuis lors une grande partie de ces vestiges d'une grandeur passée.

La caserne date du temps de Luiz de Albuquerque et a été construite sur les plans de Ricardo Franco; c'est un petit corps de bâtiment à trois fenêtres, avec fronton triangulaire, flanqué de deux ailes latérales trois fois plus longues, réunies par une aile parallèle au corps principal. Quoique déjà en ruines, elle servait de logement aux soldats de la garnison. Elle contient (ou du moins contenait à cette époque) une prison, quelques salles remplies de pièces d'armement hors d'état de service; une pharmacie,

et une infirmerie, si l'on peut appeler de ce dernier nom un local destiné aux malades ne pouvant se faire traiter ailleurs, et où l'on était réduit, comme régime, à l'ordinaire misérable de la troupe en ces parages.

La pharmacie, de son côté, manquait souvent de médicaments, que les soldats se procuraient comme ils pouvaient, quelquefois à des prix fabuleux. Il me souvient d'avoir vu débiter l'un deux, pour une bouteille de vinaigre destinée à la confection d'un vulnéraire, de la somme énorme de trois *milreis*¹, alors qu'à nous, pourtant rançonnés en notre qualité d'étrangers dans la ville, la même bouteille coûtait six fois moins!

J'ai tort de dire que l'infirmerie n'avait pas de médecin, car elle était confiée à un *chirurgien* de la garde nationale. A cette époque, notre gouvernement avait la singulière coutume de nommer des chirurgiens pour ce corps, comme il en nommait les officiers: c'est-à-dire, sans aucune condition préalable d'instruction. Un tel grade n'était sans doute, le plus souvent, que purement honoraire. Cependant, quand la garde nationale était appelée à marcher, ses chirurgiens la suivaient, et exerçaient réellement, mettant en tête de leurs ordonnances la formule: *Chirurgien nommé d'office par le Gouvernement* (*Cirurgião formado por S. M. I.*) Parfois même, comme c'était le cas à Matto-Grosso, lorsqu'une colonne de garde nationale était relevée par la troupe, et que celle-ci n'avait pas de médecin, le chirurgien de la garde nationale restait auprès des soldats, en la même qualité.

On s'imagine facilement les conséquences d'un pareil système. Ces médecins improvisés finissaient par prendre leur

¹ 7 frs. 50 au change moyen de l'époque.

rôle au sérieux; ils multipliaient leurs ordonnances, et arrivaient au point de faire parade de leur science, non seulement devant des indiens à demi sauvages, mais encore devant des docteurs en médecine. Il me souvient d'un qui, en présence de quelques collègues, me raconta, entre autres cures remarquables qu'il avait faites, celle d'un cas d'apoplexie foudroyante, au moyen de *cataclysmes*.

Surpris de ce cas de guérison, et plus encore, s'il est possible, du nom du remède employé, nous le priâmes de nous expliquer son traitement; ce qu'il fit de fort bonne grâce. Les fameux *cataclysmes* étaient simplement des embrocations d'eau froide.

Le sort du soldat dans cette province me parut fort misérable. Matto-Grosso est, il est vrai, considéré comme un lieu de punition; mais on n'y envoyait pas seulement les sujets incorrigibles, et ainsi les bons payaient pour les mauvais. J'ai déjà dit que les soldats n'y trouvaient ni médecin, ni traitement. Malades ou bien portants, leur ration consistait généralement en farine de manioc, *rapadura* (moscouade moulée en briques,) et sel. On y ajoutait quelquefois de la viande sèche, de la morue, du riz et des haricots, et, mais très rarement, de la viande fraîche, car l'abattage d'un bœuf était un véritable événement pour la ville. Encore ces vivres, qu'il fallait apprêter soi-même, faute d'un cuisinier, étaient-ils distribués en quantité insuffisante, de sorte que les soldats étaient forcés de demander un supplément de nourriture à des fruits, ou à la chasse et à la pêche.

Par surcroît, les malades qui entraient à l'infirmerie perdaient droit à leur solde pendant le temps de leur séjour, ainsi

que cela a lieu pour les véritables hôpitaux militaires. Mais dans ces derniers, rien ne leur manque, tandis que, comme on l'a vu plus haut, à Matto-Grosso, les militaires devaient se procurer eux-mêmes leurs médicaments, à des prix exorbitants.

De même pour les effets d'uniforme, ils étaient réduits le plus souvent à les acheter à crédit, jusqu'à l'arrivée des fonds consacrés à cet effet, et envoyés avec l'arriéré de la solde, qui se faisait attendre parfois deux ans et davantage. Et, à ce moment, heureux le soldat qui se trouvait quitte envers l'usurier lui servant de fournisseur.

Un des premiers actes administratifs du général Hermes fut d'abolir cet usage, en ordonnant que l'arsenal de la province fournît régulièrement les effets d'habillement, et qu'on cessât de remettre aux chefs de détachements l'argent nécessaire à cet objet. Mais il ne put réussir à déraciner complètement cet abus, par suite des énormes distances, et des efforts des intermédiaires intéressés à sa conservation.

L'église paroissiale, placée sous l'invocation de la Très Sainte-Trinité, a été commencée en 1775 sous le gouvernement de Luiz de Albuquerque, et achevée par son successeur, qui y fut inhumé le 29 février 1796. Il lui manque cependant le clocher.

Son plan est assez bien tracé, mais, par suite d'un défaut de construction, le mur latéral de droite se trouve presque aussi incliné que la tour de Pise; les habitants de la ville prétendent qu'il n'en est pas moins solide.

Cette église est en ruines, comme, du reste, tous les édifices publics; ses portes et ses fenêtres ont disparu ou ne ferment

plus ; et elle sert d'asile à des myriades de chauves-souris.

Elle a été fort riche et conservait encore des restes de son ancienne opulence : ornements sacerdotaux de grande valeur, images de saints ornées d'argent, d'or ou de pierres précieuses ; deux lourds ostensoirs ciselés d'un beau travail ; calices, patènes, navettes d'or ou de vermeil ; encensoirs, lampes, candélabres, etc., en argent ; mais le tout si mal entretenu qu'on avait peine à reconnaître la nature du métal.

Le sol du cimetière, qui a la forme d'un carré d'une centaine de mètres de côté, disparaissait entièrement sous la végétation.

La ville possède deux chapelles, situées à chaque extrémité de la rue Santo-Antonio ; celles de Santo-Antonio dos Militares et du Carmo (du Carmel). Cette dernière, sous le nom de laquelle on désigne souvent la moitié de la rue, a été commencée en 1781 par *l'intendant de l'or* Felipe José Nogueira Coelho, et ouverte au culte le 16 juillet 1783. Elle était abandonnée et tombait en ruines.

La chapelle de Santo-Antonio, bien que fort endommagée, était en meilleur état, grâce aux soins de quelques-uns des commandants militaires du district.

Elle date de 1755 et a été construite au moyen d'une souscription populaire, d'après le plan du Dr. Theotónio, sur l'emplacement de la chapelle couverte en chaume élevée, en 1753, par Rolim. Avant cette dernière date, les offices du culte se célébraient, d'abord dans une salle de l'habitation provisoire du capitaine-général, puis dans un édifice en bois situé au bord du fleuve, et enfin dans une construction en torchis, dépendance de la résidence de Rolim.

Cette chapelle, toute en maçonnerie et couverte de tuiles, mesure environ 17^m50

Voyage autour du Brésil.

de longueur et 9^m de haut. Jusqu'en 1798, elle a servi d'église paroissiale de la ville.

Elle s'élève sur une terrasse entourée de tamariniers et de *gamelleiras* (*Ficus doliaria*) séculaires, et où l'on voyait encore un petit nombre d'orangers, reste du beau verger formé par les deux Albuquerque, et contemporains peut-être des quelques cocotiers, citronniers, arbres d'acajou et autres arbres fruitiers existant dans la ville, dont aucun, je crois, n'avait été planté par les habitants actuels, tant était grande leur incurie.

De tous les temples du Matto-Grosso, la chapelle de Santo-Antonio devait être à cette époque le plus riche en ornements et en vases sacrés : un de ses ostensoirs, surtout, était de grande valeur.

Il y a lieu de s'étonner que ces trésors n'aient pas excité la cupidité, dans les conditions où se trouvaient tous les édifices religieux de la ville. Ce qui les avait protégés jusqu'alors, c'était moins la dévotion (car, comme je l'ai dit, personne ne s'intéressait à leur entretien), qu'une sorte de terreur superstitieuse.

Il est à craindre qu'ils ne finissent par être dérobés, si l'on n'a eu le soin, depuis notre voyage, de rétablir les portes et les fenêtres qui manquaient alors totalement.

Notre attention fut surtout attirée par les deux tombeaux situés à droite et à gauche du grand autel.

Le premier est celui du colonel du génie Ricardo Franco de Almeida Serra, le glorieux défenseur de Coimbra, mort à Villa-Bella le 21 janvier 1803, comme l'apprend l'épithaphe.

L'autre contient les restes d'Amédée Adrien de Taunay, fils du baron Nicolas de Taunay, membre de l'Institut de

¹ Voir pages 91 et 95.

France, un des fondateurs de l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro et neveu de Théodore de Taunay, qui exerça pendant de longues années les fonctions de consul de France à Rio, où il a laissé les meilleurs souvenirs.

Amédée de Taunay, qui faisait partie de la commission scientifique placée sous la direction de Langsdorff (1), s'en sépara le 6 décembre 1826, près du rio Taquary, en compagnie du savant botaniste le Dr. Riedel. Après avoir visité Cuyabá, les deux voyageurs se rendirent, par la voie de terre, à la ville de Matto-Grosso, où ils arrivèrent le 18 décembre 1827. Au retour d'une excursion aux environs, Amédée, trop confiant dans son habileté de nageur, voulut traverser le Guaporé et périt dans les eaux du fleuve, grossies par l'effet d'un fort orage. Le malheureux jeune homme, déjà peintre de talent, ne comptait que 24 ans.

Derrière la chapelle de Santo-Antonio, sur le port, se voyaient les ruines de la *Casa das Canoas* (Maison des Embarcations), espèce d'arsenal établi par João de Albuquerque.

L'ancien hôtel de ville et la prison existaient encore sur le côté O. de la place du Palacio, mais dans un état de grand délabrement. Le premier édifice conservait les archives de la capitainerie, composées de plusieurs volumes, à moitié rongés par les vers et en grande partie illisibles. Les murs de la salle des séances de la municipalité étaient ornés des portraits du roi Dom João VI et des cinq premiers capitaines généraux. La toile du portrait de Caetano Pinto, le sixième capitaine

général, avait été enlevée, et il n'en restait plus que le cadre.

Quant à la prison, fort petite, elle était tellement ruinée qu'il fallait demander aux incarcérés leur parole de ne pas s'évader.

En 1834, elle fut le théâtre d'un drame, dont le souvenir s'était conservé. Seize condamnés, compromis dans le mouvement révolutionnaire de Cuyabá du 31 mai de la même année, et qu'on y avait envoyés subir leur peine, tuèrent le geôlier, forcèrent l'entrée de la caserne, où ils prirent des armes, et traversant le fleuve, se réfugièrent en Bolivie, sans qu'on pût s'opposer à leur fuite.

La face E. de la place du Palacio était occupée par les ruines d'une maison à un étage, la seule de ce genre de toute la ville, composée uniquement de rez-de-chaussée, sans en excepter le palais.

L'histoire de cette maison, demeurée inachevée, peint bien les mœurs de l'ancien temps. Elle fut commencée sous le gouvernement de Caetano Pinto.

Lorsque ce capitaine-général vit les progrès de la construction, il défendit d'élever l'étage, par la raison qu'il serait malséant pour sa dignité qu'un simple particulier eût une habitation plus haute que sa propre résidence. Le propriétaire, un négociant portugais du nom de Manoel Alves, fut obligé de céder ; mais, en guise de protestation, il ne voulut pas réduire la hauteur de sa maison, et préféra l'abandonner, laissant en face du palais ce monument du despotisme de l'époque.

La ville ne possédait, en 1877, qu'une école du sexe masculin, fréquentée par une soixantaine d'élèves. Sous le rapport de l'instruction, elle était toutefois moins arriérée qu'on n'eût pu le penser,

1 Cette commission avait quitté Rio de Janeiro le 3 septembre 1825. Elle se rendit d'abord par voie de mer à Santos et partit ensuite pour Porto-Feliz, d'où elle se remit en route le 3 septembre 1826. On connaît peu de chose de ses travaux, par suite du malheur arrivé à son chef, qui fut atteint d'aliénation mentale.

car la plus grande partie des jeunes gens, y compris les soldats, que nous eûmes l'occasion d'entretenir, savaient lire et écrire.

Comme dans la plupart des petits centres de population de l'intérieur du Brésil, on y comptait un très grand nombre de boutiques, sortes de petits bazars pauvrement assortis, mais contenant des articles d'épicerie et de mercerie, de la chaussure, des étoffes et des confections, des pièces d'artifice, et surtout des boissons spiritueuses, le principal article de commerce de la localité. Leur multiplicité devait singulièrement réduire le chiffre des affaires de chacune d'elles : en réalité, d'ailleurs, c'était moins pour leurs propriétaires une profession utile, qu'un prétexte à vivre dans une oisiveté à peu près complète.

Sous le rapport de l'industrie, par contre, la ville n'offrait absolument aucune ressource, à l'exception d'une misérable forge située à l'extrémité de la *travessa* du Palacio.

Il n'y existait ni sabotier, ni cordonnier, ni tailleur, ni fabricant de cigares, ni café; et les boucheries et les boulangeries étaient choses inconnues, depuis le départ du dernier capitaine-général. Aucun portugais n'y était établi (fait probablement unique dans tout le Brésil), ni personne d'une autre nationalité, sauf l'ecclésiastique italien nommé depuis peu desservant de la paroisse; et des étrangers ne la visitaient que dans des circonstances exceptionnellement rares, comme celles qui nous y avaient amenés. Les boliviens eux-mêmes, ses plus proches voisins, ne la fréquentaient guère: elle recevait seulement, de loin en loin, quelques soldats mal notés ou des rebuts du clergé, que leurs chefs ou supérieurs y envoyaient comme en un lieu de déportation, ce qui n'a pas peu contribué à son triste renom

III

La ville de Matto-Grosso a la réputation d'être extrêmement insalubre. Castelnau la traite d'*empestée*, en raison de la fréquence des fièvres d'origine palustre et des phlegmasies des organes respiratoires. Le reproche est mérité, comme j'eus l'occasion de le vérifier pendant les deux séjours que j'y fis, en 1876 et en 1877. Mais je reviendrai ici sur ce que j'ai déjà dit dans l'Introduction, à propos de la climatologie de l'Etat de Matto-Grosso.

La ville est insalubre au même titre que toute habitation où sont négligés les préceptes de l'hygiène, que tout pays où les cours d'eau sont abandonnés à eux-mêmes. Elle est insalubre, parce qu'elle est entourée de marais formés par les crues des rivières et remplis de détritiques organiques, que les rayons d'un soleil ardent décomposent rapidement; parce que le Guaporé, depuis ses sources jusqu'au confluent du rio Alegre, est revêtu d'un tapis d'hydrophytes, sous lequel ses eaux coulent dans l'obscurité; et que la municipalité de la ville, faute de moyens ou d'initiative, ne s'était jamais occupée de curer les cours d'eau ni de dessécher les terrains marécageux.

Son origine explique en partie cette insalubrité. Possédés de la fièvre de l'or, ses premiers habitants, loin de songer à l'assainissement de la contrée, créèrent de nouveaux foyers d'impaludisme en multipliant les excavations creusées pour la recherche du précieux métal, et que les pluies transformaient bientôt en autant de réservoirs d'infection.

La situation était meilleure du temps des capitaines-généraux, parce que l'activité de la navigation empêchait l'envahissement des rivières par les plantes aquatiques; mais, depuis que la ville a perdu

son rang de capitale, et, par suite, son commerce, il n'en a plus été ainsi.

Les habitudes de la population contribuent, d'ailleurs, pour une large part, à cet état de choses. La base de son alimentation consiste, ou du moins consistait, à l'époque de notre passage, presque exclusivement en riz, haricots et fruits. La viande fraîche était très rare ; à peine de loin en loin envoyait-on prendre au lasso, dans les campos de Casalvasco, une tête de bétail que l'on abattait dans la ville, pour la consommation des autorités et de la garnison. Les meilleurs morceaux ainsi distribués, on abandonnait le reste aux autres habitants. Ceux-ci, par un singulier amour-propre, comme honteux d'être vus recevoir une aumône, n'y touchaient pas pendant la journée, pour aller, la nuit venue, disputer ces débris aux chiens et aux vautours.

Au manque des aliments azotés se joignait, surtout chez la classe la moins aisée, l'abus de l'alcool sous la forme d'une eau-de-vie de sucre de plus de 24°, appelée *restillo*.

Plusieurs maladies, en outre, telles que les pleurésies, les pneumonies et autres affections des organes respiratoires, sont dues en grande partie à la coutume de se baigner dans les rivières ou les eaux stagnantes aux heures les plus chaudes de la journée, parfois immédiatement après les repas, ou après les réjouissances d'une des fêtes religieuses qui sont l'unique distraction des habitants, mais exercent, par la façon dont elles sont célébrées, une influence des plus fâcheuses sur la santé publique.

A la fin du mois de juillet 1877, époque de notre arrivée, l'état sanitaire était excellent. On comptait peu de malades, la plupart atteints d'affections bénignes ; et à peine quelques cas d'hypoémie et d'in-

toxication hélélique. Mais la constitution médicale s'aggrava bientôt.

L'évêque de Cuyabá venant de nommer un curé pour la ville, depuis longtemps privée d'un ministre du culte, la population résolut de profiter de cette occasion pour célébrer sans désemparer toutes les fêtes religieuses en retard : celles de la Pentecôte (*Espirito-Santo*), de Saint-Antoine, de Saint-Benoît, etc.

Ces fêtes, dont le programme n'avait pas varié depuis les temps coloniaux, nous offrirent un curieux mélange de rites établis par les anciens missionnaires et de coutumes indigènes et africaines : représentations de mystères, simulacres de combats, mascarades ; le tout entremêlé de chants et de danses. Ce sont les notabilités de la ville qui en font les frais, mais la population entière y prend part, et leur donne une singulière animation. Chacune d'elles se prolonge plusieurs jours, presque sans interruption, les journées étant employées en visites répétées aux *festeiros*,¹ et les nuits consacrées à des danses et à de nombreuses libations. Le seul remède contre la fatigue consiste en fréquentes immersions dans les eaux du Guaporé.

Aussi les conséquences ne tardèrent-elles pas à se faire sentir, par l'apparition d'un grand nombre de maladies, surtout des pneumonies, des pleuro-pneumonies et des fièvres de caractère plus ou moins grave.

En dépit de toutes ces causes d'insalubrité, qu'il serait, du reste, au pouvoir de l'homme d'éliminer, les cas de grande longévité en sont pas rares dans la ville, ainsi que dans plusieurs autres régions

¹ On appelle ainsi les personnes des deux sexes qui font la dépense de ces fêtes, et qui, selon l'importance de leurs contributions, prennent le titre de *juges* (juizes et juizas), *majordomes* (mordomos), *gouvernantes* (aias), etc.

du Matto-Grosso. On nous y montra six vieillards de plus de 80 ans, dont un nonagénaire, le major Manso, et une négresse beaucoup plus âgée, qui racontait avec orgueil qu'elle avait été la cuisinière des capitaines-généraux Luiz de Albuquerque et João de Albuquerque.

IV

Si les informations qu'on nous donna sont exactes, le gibier et le poisson sont fort rares aux environs de la ville. Il est probable que la prétendue disette de gibier n'était qu'un prétexte inventé par l'indolence des habitants pour s'épargner la fatigue de la chasse, mais il est vrai que le Guaporé, fort poissonneux plus haut et plus bas, l'est beaucoup moins auprès de la ville, où l'on ne pêche guère que des *rubafos* (*Cichla monoculus*. Spix).

Ses environs offraient d'ailleurs un spectacle attristant, par l'absence de toute trace du travail de l'homme, à l'exception de quelques bananiers, la plante favorite des populations incapables d'efforts soutenus, parce qu'elle donne son régime délicieux au bout de peu de mois. Les fruits sauvages seuls ne faisaient pas défaut.

Dans les *carrascos*¹ et les *catingas*² qui ont poussé sur l'emplacement des forêts abattues, les goyaviers et les araçazeiros étaient extrêmement abondants. On y trouve aussi un fort bon fruit sylvestre appelé *marmelada* parce qu'il rappelle le goût de la confiture de coing (*marmelo*, en portugais), et dont il y a deux espèces: l'une, très savoureuse, est hérissée de pointes analogues à celles

du *maxixe* (*Cucumis anguria*); l'autre a la peau lisse et dure comme l'abricot de Rio-Janeiro, la *Prunus armeniaca*; mais le fruit est plus grand et plus plat et ne jaunit pas à la maturité. Les oiseaux sont si friands de ce dernier, que je ne pus en trouver un seul spécimen intact.

L'aspect du terrain change complètement sur l'autre rive du Guaporé, au pied de la serra Ricardo Franco, où se trouvaient les quelques cultures qui fournissaient à la consommation de la ville. La végétation y est opulente et je pus apprécier la grande fertilité du sol: la canne à sucre, qui n'est cultivée que pour la fabrication de *rapadura* (moscouade en briques) et d'eau-de-vie, est très vigoureuse; le manioc et le *cará* (*Dioscorea*) atteignent des dimensions énormes, et les oranges, comme dans tout le Matto-Grosso, sont d'un goût exquis.

Lorsque je visitai cette partie du pays, la forêt traversée par la route qui mène au rio Alegre enchantait les yeux. Les arbres étaient couverts de brillantes épiphytes, parmi lesquelles je remarquai un superbe *lælia* aux fleurs nuancées de blanc et d'incarnat; un *oncidium* aux larges panicules d'or, et une *bletia* gracieuse, aux petites fleurs blanches. Entre les lianes de toute espèce embrassées aux troncs séculaires, les fleurs rouges du *maracujá* sylvestre mettaient de distance en distance une note éblouissante.

Je vis au bord de cette route, et à peu de distance l'une de l'autre, deux curiosités végétales. C'étaient deux *astrocarium*, dont chacun portait, à la hauteur de 3 à 4 mètres, une branche longue de plus d'un mètre et formant avec le tronc un angle de 40° à 50°. Je cite ce phénomène, parce que je le crois très rare; on sait, en effet, que les seuls palmiers qui se ramifient habituellement sont les *Arécinées* et l'*hyphæne* (*Doum thebaicum*).

¹ Voir page 145, Note 1, 1re. colonne.

² Voir page 10, Note 1.

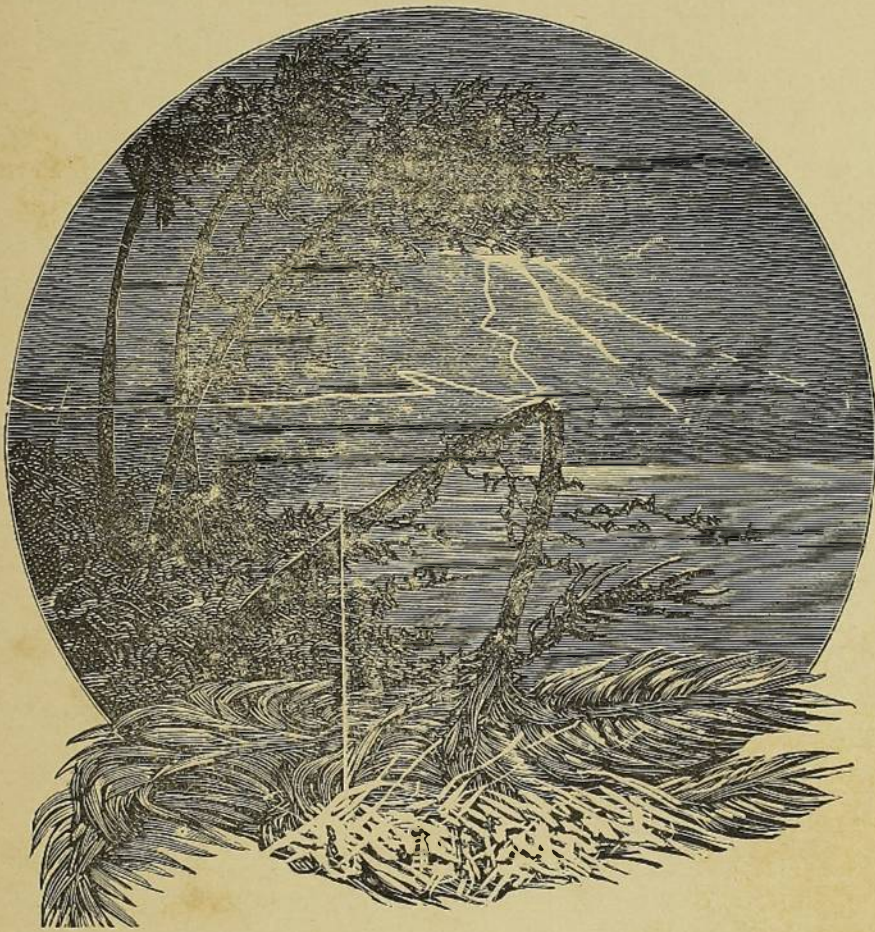
La ville de Matto-Grosso est à 660 kilomètres de Cuyabá et à près de 2,000 kilomètres du confluent du rio Gy-paraná, qui constituait alors la limite septentrionale de son district, ainsi que celle de la

province. Mais cette limite était purement nominale, la province d'Amazonas administrant en réalité la partie du Matto-Grosso située au-dessous de la région des rapides du Mamoré et du Madeira.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIEME ET DERNIERE PARTIE

Itinéraire de la ville de Matto-Grosso à Rio de Janeiro



CHAPITRE I

DIFFICULTÉS IMPRÉVUES. DÉPART. LE RIO VERDE.
LES GUARAYOS. LE MEQUENES. L'ILE COMPRIDA

I

J'avais déjà visité une première fois la ville de Matto-Grosso au mois de septembre 1876. Le 20 de ce mois, au mo-

ment où la commission arrivait au poste de Salinas, le major José Gomes Vieira da Silva Coqueiro, commandant du district militaire et de la frontière, était venu nous saluer et me demander en même temps mes services médicaux pour sa femme, qui se trouvait gravement malade. Je l'accompagnai en conséquence à la ville, ainsi que le capitaine Costa Guimarães, secrétaire de la commission.

Cet officier était chargé de s'enquérir des moyens sur lesquels nous pourrions compter pour l'achèvement des travaux de délimitation par la voie fluviale, après la reconnaissance des sources du rio Verde. D'après des communications officielles, tout devait être préparé à cet effet.

Il n'en était malheureusement rien : nous ne trouvâmes à Matto-Grosso aucune embarcation et reconnûmes même l'impossibilité d'en construire avec les ressources de la ville, où il n'existait pas de charpentier, comme je l'ai dit plus haut.

Nous revînmes apporter cette nouvelle peu encourageante à nos compagnons, qui avaient quitté Salinas le 28 septembre, et avaient pris la direction NO., pour rechercher les sources du rio Verde. Le guide de la commission, Miguel Valarde, homme d'une sagacité rare, les avait précédés la veille pour aller reconnaître les chemins. Nous les rejoignîmes le 30, à *Capao de Camará*¹, à soixante-dix kilomètres de Salinas.

Tout le mois d'octobre et la moitié du mois suivant furent employés sans succès à la recherche de ces sources ; cependant la saison s'avancait et la prudence nous conseilla d'interrompre nos travaux. En effet, depuis le 26 septembre, où tomba une violente grêle, au moment même où je sortais de la ville de Matto-Grosso, les pluies étaient devenues fréquentes et enfin continuelles. Le sol, complètement imprégné, n'absorbait plus l'eau du ciel, qui inondait graduellement sa superficie.

Nous commençâmes à battre en retraite le 17 novembre. Pendant les vingt premières lieues, nous dûmes traverser une région inondée à perte de vue. L'eau, profonde seulement de quelques décimètres, laissait apercevoir le sommet des tiges des graminées, qui faisaient ainsi l'effet d'un tapis de verdure, tandis que la route, sur laquelle le passage incessant de notre matériel avait étouffé la végétation, paraissait un ruisseau serpentant dans une immense prairie.

¹ Voir la note 2 de la page 10.

De temps en temps des fondrières retardaient notre marche et nous faisaient perdre des bêtes de somme ou de trait et des chariots, qui s'y embourbaient. La première se présenta à trois kilomètres de distance de notre point de départ.

Ce n'est que le troisième jour que la commission se trouva réunie au *pouso*¹ le plus voisin, celui de *Capão da Anta*,² d'où quelques-uns de ses membres seulement furent en état de repartir le lendemain, presque sans bagages.

Pendant cette marche, nous eûmes l'occasion de constater la nature spéciale du terrain traversé, perméable dans ses couches supérieures, mais à fond imperméable, et qui donne, pour ce motif, naissance à de nombreuses coriches.³ De Cuci à Invernada de San-Matheus, en dépit des averses quotidiennes que la terre absorbait immédiatement, le sol offrait l'aspect d'une complète sécheresse : pendant des dizaines de kilomètres, le voyageur n'y trouvait pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, même en creusant des *cacimbas* (puits) jusqu'à quatre et cinq mètres de profondeur. La température variait considérablement pendant l'espace de 24 heures : les nuits étaient ordinairement fraîches, mais, à midi, le thermomètre marquait 42° et 44° c., en plein air. Entre San-João et Petas, plusieurs de nos bœufs affolés par la chaleur et par la soif, s'enfuirent chercher de l'ombre dans les forêts voisines.

Plus loin, cependant, nous vîmes avec surprise que les eaux de la coriche

¹ On appelle ainsi, dans la région, les endroits secs où l'on peut s'arrêter pour prendre du repos.

² Voir page 155 1^{re} colonne.

³ Voir page 13, 2^{me} colonne et page 14, 1^{re} colonne.

Saõ-Mathias étaient fort augmentées de volume, bien qu'il n'eût pas encore plu, nous assura-t-on, dans la localité; ce qui confirma pleinement mes idées sur la formation des *coriches*.

De Bahia de Pedras jusqu'au rio Paraguay, le terrain était tellement inondé que nous n'y pûmes trouver un *pouso*, ni même un endroit où il fût possible de faire du feu: l'eau venait jusqu'aux jarrets de nos chevaux, et nous craignons fort que les *campos*¹ de Tuyuyú ne fussent pas guéables. L'heure avancée de la nuit ajoutait à notre inquiétude, car l'obscurité était profonde, et de fréquents éclairs, après leur courte lueur, paraissaient l'augmenter encore.

Nous traversâmes cependant, sans nous en douter, ces *campos*, où nous avons toujours trouvé, à l'époque de la sécheresse, de 35 centimètres à 1 m. 50 d'eau; et le lac de Pedras² était si bas que nous ne le reconnûmes qu'après l'avoir dépassé. Je vis dans ce fait une autre confirmation de la théorie que j'ai exposée plus haut.

Le 4 décembre, nous étions de retour à Corumbá, par la voie fluviale.

Le baron de Maracajú, que l'état de sa santé avait obligé de nous quitter au mois de juin, se trouvait dans cette ville depuis le mois de novembre.

En apprenant qu'il n'existait aucune ressource dans la ville de Matto-Grosso, au point de vue de la continuation de notre voyage, afin de délimiter la zone comprise entre le Guaporé et le Madeira, il résolut de prendre d'autres mesures; et,

autorisé par le gouvernement, stipula avec un négociant de Corumbá, du nom de Antonio Joaquim Malheiros, l'acquisition de deux *chatas* (bateaux plats), et leur transport, en partie par terre, depuis le Registro de Jaurú jusqu'à la ville de Matto-Grosso, dans le port de laquelle ces embarcations devaient se trouver, en bon état, à la fin du mois de juin de l'année suivante.

Mais il fallut plus de temps que l'on ne pensait pour les préparer, à l'arsenal de Ladario, et ce n'est qu'au mois d'avril 1877 qu'elles purent remonter le Paraguay.

Au mois de mai, le baron de Maracajú retomba malade, malheureusement pour la commission, qui se vit définitivement privée de son chef.

II

Je quittai Corumbá pour la dernière fois le 25 juin 1877, et le 29, je retrouvai le reste de la commission à Corixa do Destacamento.

Nous y étions encore le 6 juillet, quand nous fûmes rejoints par Cardozo, le mécanicien d'une des chaloupes dont j'ai parlé plus haut.

Il arrivait du Registro de Jaurú et nous apprit, ce qui nous contraria fort, que les chaloupes n'étaient pas encore rendues à destination, mais qu'elles avaient déjà franchi une partie du *varadouro*,¹ et qu'à la fin du mois, elles se trouveraient certainement dans le port de Matto-Grosso.

Il venait nous demander du monde, pour remplacer des ouvriers et des employés de Malheiros, qui l'avaient abandonné, faute de recevoir leur salaire;

¹ Voir page 141 note 3, 2me. colonne

² Voir page 133, 2 me. colonne
Voyage autour du Brésil.

¹ Voir la note de la page 23

quelques paires de bœufs de renfort et un détachement de soldats pour maintenir l'ordre et prévenir de nouveaux contretemps.

On satisfît à sa demande dans la mesure du possible; et un officier partit avec six hommes pour le Registro de Jaurú. Quant à moi, je n'avais jamais compté sur l'exécution du contrat de Malheiros, qui nous avait offert de trop belles conditions pour être sérieuses; et, quant aux chaloupes à vapeur, la plupart de mes compagnons, partageant mon opinion, désespérèrent de les avoir avant la fin de l'année; il nous faudrait donc, pensions-nous, nous contenter de reconnaître et de délimiter les sources du rio Verde, et dépenser un an de plus pour la conclusion de nos travaux.

Le 20 juillet, nous arrivâmes à Salinas.

Le 26, la commission se divisa en deux sections, dans le but d'abrèger le plus possible les opérations: la première devait continuer à chercher les sources du rio Verde; et la seconde, descendre le Guaporé pour aller poser la borne définitive de délimitation au confluent de ce fleuve avec le rio Verde; puis le Madeira, pour élever la dernière borne sur sa rive gauche, près du confluent du Béni. Cette dernière section eut pour chef le major, depuis général Guilherme Lassurance, un des officiers de génie les plus distingués de notre armée et des plus nobles caractères que l'on puisse voir: il avait pour second le lieutenant de vaisseau Frederico de Oliveira, qui ne lui cédait pas en mérite.

En ma qualité de médecin, je me décidai à accompagner la seconde section, destinée à souffrir plus de privations et à laquelle, en conséquence, mes soins médicaux seraient plus nécessaires. Mes préférences personnelles se trouvaient, d'ail-

leurs, d'accord avec mon devoir, car je connaissais déjà la route que devait suivre la première section, tandis que l'autre allait m'offrir à chaque pas l'occasion d'observations nouvelles.

Nous arrivâmes le 27 juillet à la ville de Matto-Grosso.

Les chaloupes à vapeur n'étaient pas encore rendues au port de cette ville, ce qui ne nous causa pas d'étonnement. Mais nous fûmes déconcertés en apprenant que le gouvernement n'avait pas envoyé d'instructions pour nous y faire préparer le matériel nécessaire. Le président de la province s'était montré plus prévoyant et avait donné l'ordre au commandant du district de nous prêter toute l'aide possible. Le major Coqueiro avait poussé la complaisance jusqu'à faire venir des outils de San-Luiz de Caceres, et commencé la construction de deux *botes*¹, qu'il comptait achever au bout de quatre mois. Nous trouvâmes effectivement une des embarcations presque entièrement creusée à notre arrivée. Malheureusement le major Coqueiro avait été changé de garnison, et les travaux, auxquels procédaient, tant bien que mal, quelques soldats et des charpentiers du pays, étaient complètement arrêtés. Pour les terminer, il nous aurait fallu au moins quatre mois, et quant à nos chaloupes à vapeur, nous ne pouvions y compter de si tôt, car celle dont le *varadouro* était le plus avancé se trouvait encore dans la forêt, à plus de cent cinquante kilomètres du pont du Guaporé; et une fois à flot, sa marche aurait été considérablement retardée par le tapis de plantes aquatiques qui recouvrait le fleuve, presque depuis sa source jusqu'au confluent du rio Alegre.

(1) Le *bote* est une sorte de grande pirogue, recouverte en partie d'une *tolda* ou banne voûtée, et qui sert aux longs voyages fluviaux. Dans certaines parties du Brésil, on l'appelle *canoá*.

Cependant le temps nous pressait, car de nouvelles instructions nous avaient recommandé de poursuivre nos travaux sans délai, même à l'époque des pluies, qui devaient plutôt les aider que les contrarier, nous écrivait le ministre, puisque notre exploration devait s'effectuer entièrement par eau. Cette raison, qui paraissait digne de M. de la Palisse, était cependant fort mauvaise, car, lorsqu'on ne dispose pas d'un grand vapeur, il faut descendre à terre chaque jour pour prendre ses repas, ou tout au moins, passer la nuit: ce qui est presque impraticable pendant la saison pluvieuse, où les rivières, en se rejoignant, forment une véritable mer.

Il y avait dans le port de la ville deux botes, provenant du Para; l'un tout à fait hors de service, et l'autre en fort mauvais état.

Le lieutenant Frederico les examina avec soin: sa conclusion fut que le second, qui s'appelait *Tres Irmãos* (Trois Frères), pourrait, au moyen de réparations sérieuses, supporter le voyage, excepté peut-être dans la région des rapides, longue de près de quatre cents kilomètres, que nous devons franchir.

Nous en fîmes l'acquisition; et on se mit à le réparer activement. Restait la difficulté de recruter son équipage. Le major Coqueiro nous avait déjà indiqué deux rameurs, qui connaissaient le fleuve jusqu'au fort de Principe da Beira, mais c'est la partie la plus facile du voyage; les difficultés ne commencent qu'au delà, dans la région des rapides surtout, où il est indispensable d'avoir, outre un pilote ou patron habile, d'excellents rameurs.

Nous eûmes de la peine à nous en procurer; enfin, l'ancien propriétaire du bote, Antonio Elisario Antunes Maciel, accepta l'offre de nous servir de pilote et engagea cinq de ses anciens rameurs, qui connaissaient tout le cours du Madeira.

Nous achetâmes, en outre, une *montaria*, petite embarcation, fort utile pour explorer la route et fournir les voyageurs de poisson.

Il se trouvait dans la ville de Matto-Grosso onze soldats, envoyés comme punition taire partie de la garnison du fort Principe da Beira; nous les primes à bord jusqu'à ce point; et ils nous fournirent un supplément de rameurs. A partir de Principe da Beira, notre pilote devait les remplacer par des indiens du rio Baurès, qu'il nous dit connaître la région des rapides.

III

Au bout de près d'un mois de travaux incessants, effectués sous la direction du lieutenant Frederico, le bote se trouva en état de naviguer, et le lundi 27 août, à cinq heures et demie du soir, nous commençâmes à descendre le Guaporé. Outre les onze soldats destinés à la garnison du fort Principe da Beira et leur sergent, nous emmenions deux maçons et un aide-maçon, également soldats, la femme du sergent, que nous n'eûmes pas le courage de séparer de son mari, et ses deux enfants, et un domestique: en tout, et y compris les cinq rameurs, vingt-sept personnes. La montaria était conduite par deux autres rameurs.

On embarqua dans le bote la chaux et le ciment nécessaires pour la construction des deux bornes-limites, les instruments d'observation, dont une lunette méridienne, les outils absolument indispensables, une pharmacie portative assez bien fournie et des vivres de première nécessité pour quatre mois. La chasse et la pêche devaient nous procurer des ressources de bouche supplémentaires.

Faute de place, nous dûmes abandonner tout le reste de notre bagage et réduire notre garde-robe au strictement nécessaire : un costume de voyage, et un costume plus propre pour nous présenter dans les lieux habités.

Nous emmenâmes de plus une *chalana*, dont nous étions toujours fait accompagner dans nos voyages par terre, en guise de *pelota*¹, pour traverser les *coriches*, lorsqu'elles n'étaient pas guéables.

Cette embarcation, de deux mètres de long sur près d'un mètre de large, à fond plat, et de quinze centimètres de hauteur, fut destinée à nous servir de basse-cour; deux de nos rameurs s'y relayaient tous les jours.

C'était sur le conseil des habitants de la ville que nous avons choisi pour notre départ une heure si avancée. Il nous eût été impossible de réunir nos rameurs dans la matinée, tant est grande l'indolence des gens du pays.

Une partie de la population vint assister à notre embarquement et nous souhaiter bon voyage. Malgré le sacrifice de presque tout notre bagage, le bote était si chargé qu'il n'avait pas trois centimètres hors de l'eau : heureusement il devait s'alléger chaque jour.

A une petite distance de Matto Grosso et encore en vue de cette ville, le fleuve s'était ouvert, il y avait peu d'années un *furo* (canal) dans sa rive gauche.

Ce canal, devenu graduellement plus

(1) On appelle *pelota* une embarcation primitive, consistant en un cuir de bœuf, que l'on façonne en forme de corbeille et qui sert à transporter des bagages et même des personnes, lorsqu'on ne dispose d'aucun autre moyen pour franchir les cours d'eau. La *pelota* est remorquée par un nageur, qui tient entre les dents une corde attachée, à l'autre extrémité, au bord de cette curieuse embarcation.

profond, est aujourd'hui son principal lit, quoiqu'il soit plus étroit que l'ancien.

Nous le primes, et, au bout d'une heure, notre bote s'arrêta sur sa rive droite, au point, à peu près, où le padre (1) Manoel da Motta, dans sa *Relação e descrição Geographica do famoso rio Amazonas* (Relation et description géographique du fameux fleuve des Amazones), place une aldeia de S. Raphael, à deux lieues au-dessus du Sararé, sur la rive droite du Guaporé; aldeia (2) dont aucun autre auteur n'a fait mention.

Lucio Antonio Maciel, le patron du bote, retourna à la ville de Matto-Grosso dans la montaria, avec deux rameurs, se faisant remplacer dans ses fonctions, jusqu'à son retour, par son frère Estevão.

Le 28, à 6 heures du matin, nous poursuivons notre route. Au bout de quelques minutes, nous laissons à notre gauche une plantation et une usine à sucre, appartenant à la famille Maciel, descendue d'un des premiers colons de la province, et, à 7 heures et quart, nous dépassons l'embouchure du rio Sararé (rivière des Loutres, dans le dialecte des indiens *palmellas*). Ce cours d'eau, qui prend sa source dans la chaîne des Parecys, a environ deux cents kilomètres de long, dont cent soixante-dix de navigables. Ses principaux affluents sont : le Graça, le Bulha, le Pindahytuba, qui est le plus considérable, le Leonardo, le Lages, l'Ouro-Fino, le Burity et le San Francisco Xavier, tous fameux autrefois par les gisements aurifères de leurs rives.

Le Bulha (*Tapageur*), ruisseau torrentiel, a été ainsi nommé à cause du bruit

(2) Voir page 168, note 1, 1re colonne.

(3) Un nomme *aldeia*, au Brésil, les établissements habités par les Indiens demi-civilisés, et dont la direction est confiée à des Missionnaires.

que produisent ses eaux, au pied de la montagne, en s'engouffrant dans des cavités latérales. « On y entend, ainsi que je l'ai vérifié moi-même », dit l'astronome, Silva Pontes dans son naïf langage, « des bruits analogues à ceux que font les instruments des mineurs, et les habitants ignorants et superstitieux du pays prétendent y voir une preuve de l'existence de l'or : c'est, d'après eux, le *Curupira*, ou Esprit Malin, comme on l'appelle en Europe, démon ayant un nom dans toutes les langues, qui, faute d'occupation, s'amuse à imiter les chercheurs d'or en produisant du vacarme avec les outils dont ils se servent ». ¹

A un kilomètre et demi environ à l'Est de ce ruisseau, le capitaine général Luiz de Albuquerque fit établir, en 1781, une aldeia d'indiens *parecys*, *maimbarés* et *cabixys*, qui n'eut qu'une existence éphémère, par suite de la tyrannie de Bernardo Cardoso, son directeur.

Voici comment elle prit fin. Au mois de mai 1783, un indien étant venu habiter l'aldeia avec ses deux femmes, sœurs l'une de l'autre, Bernardo lui enleva la plus jeune, en l'échange de laquelle il voulut lui faire accepter sa propre concubine. Indignés de cette conduite, les indiens mirent le feu à l'établissement, et massacrèrent le directeur et tous les blancs qui s'y trouvaient, au nombre de sept. Le seul blanc qui échappa fut un nommé Manoel Roque, qui était allé à un village éloigné acheter de la poudre et du plomb de chasse, et, ne trouvant, à son retour, que des ruines fumantes, se

hâta d'aller se mettre en sûreté à San Francisco Xavier.

Ricardo Franco place l'embouchure du Sararé par 14° 51' Lat. S.

C'est près de cette embouchure, sur le rio Sararé, que se trouve le port de Pescaria, le dernier de la même rivière, où Manoel Felix de Lima se refit de pirogues, avant d'entreprendre son audacieux voyage du Guaporé au Pará (1). Dans les environs, son compagnon de route Joaquim Ferreira Chaves, ayant réussi à s'échapper de Belém, où on l'avait enrôlé de force, établit plus tard, sur un plateau qui se relie à la chaîne de Ricardo Franco, une plantation où les voyageurs suivants trouvèrent toujours l'aide dont ils pouvaient avoir besoin.

Pendant cette journée, qui fut, à proprement parler, la première de notre navigation, on rama depuis le lever jusqu'à coucher du soleil, excepté de dix à onze heures, où nous nous arrêtâmes pour préparer le déjeuner. A mon calcul, nous fîmes une cinquantaine de kilomètres.

Le mardi 29, nous nous mettons en route à la même heure que la veille. Le Guaporé coule, en cet endroit, entre des rives bordées d'une opulente forêt. Sa largeur est de deux cent cinquante à trois cents mètres, mais sa profondeur est très variable ; pendant la journée, nous échouons quatre fois sur fond de sable ou de cailloux.

A 7 heures 10 minutes du matin, nous dépassons, sur la rive gauche, le confluent du rio *Capivary*, qui prend naissance dans la chaîne de Ricardo Franco, et a été reconnu en 1788 par le dr. Silva Pontes, qui a déterminé la position de son

(1) *Diario da diligencia de reconhecimento das cabeceiras dos rios Sararé, Guaporé, Tapajoz e Jaurú.* (Journal de l'expédition chargée de la reconnaissance des sources des rios Sararé, Guaporé, Tapajoz et Jaurú).—Manuscrit appartenant à la Bibliothèque Nationale de Rio.

(1) Voir pages 45 et 46.

embouchure par 14° 40' Lat. S. Il se jette dans le Guaporé à trente-huit kilomètres environ plus bas que le Sararé.

A 2 heures et demie du soir, nous abordons au port de Cubatão, peut être le Porto-Bello des anciens, situé par 14° 31' Lat. S., d'après la commission de limites de 1782, sur la rive gauche du Guaporé, et non sur sa rive droite, comme l'indique une carte de 1790, conservée au dépôt des Archives Militaires, et dont nous possédions une copie. Il a dû exister en cet endroit, au temps de la prospérité du Matto-Grosso, une propriété fort importante, d'après les restes qui s'en sont conservés. Elle est située sur une grande colline, contre-fort de la chaîne de montagnes, dont les flancs dénudés par les crues du fleuve laissent à découvert de larges couches d'argile et de marne irisée, parsemées de veines de grès anguleux blanc ou jaune, de talcistes et de psammites qui se réduisent peu à peu en argile, par suite de la surprenante décomposition qu'ont soufferte dans cette région les roches métamorphiques, principalement le gneiss. On y voyait encore une petite usine qui produisait, outre de l'eau-de-vie, environ 3.000 kilogrammes de *rapadura* (moscouade en tablette) par an. La maison d'habitation se trouve à deux cents mètres de la rive et à dix-huit mètres de hauteur au-dessus du niveau moyen des eaux du Guaporé. On compte vingt-huit kilomètres de là au rio Capivary.

Nous trouvâmes à Cubatão le poste du village de San-Vicente Ferreira, qui avait été complètement détruit, en 1877, par les *cabixys*, la tribu indienne qui commettait le plus de déprédations, à cette époque, dans le bassin du Guaporé. Ce village, bâti sur le flanc d'un des contre-forts de la chaîne des Parecys, à environ quarante kilomètres de Cubatão, à vol

d'oiseau, se trouvait déjà presque dépeuplé par suite d'agressions antérieures, lorsqu'il fut assailli pour la dernière fois : ses habitants furent tous tués ou emmenés prisonniers, à l'exception de deux vieillards, d'une femme et d'un enfant, qui purent s'échapper sous la protection du poste. Ce dernier comptait en tout, à notre arrivée, un *cadete* (1) et un soldat ; le premier reçut son congé au moment même, de sorte que la garnison de Cubatão se trouva réduite à un seul homme.

En face de Cubatão, un nommé Antonio Gomes da Silva avait fondé, quelques années auparavant, une *aldeia* d'indiens *guarayos*, sous l'invocation de Santa Ignez, pour l'exploration du caoutchouc.

Cet établissement fut de peu de durée.

IV

Le 1^{er} septembre, à 11 heures du matin, nous apercevons l'embouchure du rio Galera, affluent de la rive droite, qui se jette dans le Guaporé à cinquante kilomètres environ plus bas que le rio Capivary.

Le Galera était autrefois fameux par la richesse de son bassin, où Bento Dias Botelho découvrit, en 1767, à cent dix kilomètres au N. O. de Villa-Bella, les célèbres mines d'or près desquelles s'établit le village de San-Vicente Ferreira, dont je viens de parler, celui qui eut la plus longue existence de tous les centres de population fondés dans cette région aurifère.

Le Galera est formé par la réunion de quatre principaux cours d'eau, tous assez volumineux : Le San-Vicente, le Mangabaré, le Tamaré et le Samburá. Ce dernier, qui est le plus septentrional, naît à six kilomètres environ de la source la plus orientale du rio Juhina, et le Tamaré

(1) Jeune soldat jouissant de certains privilèges.

Prend son origine à six kilomètres au Nord des sources du Sararé.

Le 2 septembre, à 3 heures et demie du soir, nous arrivons au confluent du rio Verde. Nous avons jusque-là navigué tous les jours depuis le lever du soleil jusqu'à 10 heures, et de midi à la tombée de la nuit.

Nous descendons camper sur la rive gauche de cette rivière, en face de l'île de Carvalho, qu'elle forme au point de son confluent avec le Guaporé, et qui mesure quatre mille cent mètres de long sur mille six cents mètres dans sa plus grande largeur.

Le rio Verde prend naissance peu au delà du 15° Lat. S.; l'emplacement de la borne limite brésilienne, établie à six cent vingt-sept mètres du confluent de ses deux sources principales, fut déterminé par 15° 5' 49", 82 Lat. S.; et 17° 20' 31", 80 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro (1). Les ingénieurs du siècle dernier donnent à son embouchure la latitude de 14° O'. La position de la borne que nous étions venus placer, et qui fut élevée à l'extrémité de la rive droite du rio Verde, à cent mètres de son confluent, est, d'après les calculs de notre commission, par 14° 0' 2", 83 Lat. S., et 17° 10' 8", 70 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro.

Il fallut aller chercher la pierre nécessaire à sa construction quinze kilomètres plus haut, sur la rive du Guaporé, à l'endroit connu sous le nom de *Gibraltar*.

Nous inaugurâmes la borne-limite le 7 septembre, anniversaire de l'Indépendance du Brésil, à 9 heures du matin. Une heure après, nous nous remettions en route, car nous n'avions pas de temps à perdre.

La faune de ces parages fait, par sa richesse, un frappant contraste avec celle des environs de la ville de Matto-Grosso. Les forêts regorgent du meilleur gibier. Nous voyions à chaque instant des bandes d'oiseaux venir se poser sur les arbres qui bordent le fleuve, parcourir ses belles plages sablonneuses ou fouiller le sol de ses bords. C'étaient des *mutuns*¹, des *jacús*², des *joós*³, des tourterelles et des *aracuans*⁴ de toutes les espèces, à la chair exquise; des toucans énormes, des perroquets, des aras et mille autres oiseaux.

Quant aux vertébrés, le sable des rives était couvert de traces de *queixadas* (*Dicotyles Labiatus*) et de pécaris, les sangliers d'Amérique, de tatous, de *pacas* (*Coloegenis paca*), de tapirs, de jaguars et de caïmans. Plusieurs espèces de primates abondent dans les bois environnants: entre autres le *coatá* (*Ateles paniscus*), dont la chair passe pour excellente et était fort appréciée de notre équipage, qui leur faisait une chasse active.

Dans les eaux du fleuve, la vie est si exhubérante que nous prenions littéralement, à l'hameçon ou à la flèche, autant de poissons que nous voulions. Les espèces les plus grandes sont: le *pintado* ou *suruby* (*Patystomatis*) le *pirajaguara*, le *pirarara* (*Phractocephalus hemiliopterus*), le *pirahyba* (*Bagrus reticulatus*), longs de plus d'un mètre et qui atteignent quelquefois deux à trois mètres; et les meilleures, le *matrinchan* (*Chetodon rubidus*), et le *nhacundá* (*Cichla braziliensis*).

¹ Crax. On en connaît 4 espèces au Brésil: le CRAX ALECTOR, vulgairement *mutum*; le CRAX GALEATA (*mutum cavallo*); le CRAX GLOBULOSA (*mutum de fava*) et le CRAX TUBEROSA (*mutum de vargem*).

² Oiseau du genre *Penelope*, dont il existe 3 espèces: le JACU'-ASSU' (*grand jacú*), le JACU'-REBA' (*jacú aplati*) et le JACU'-TINGA' (*jacú taché de blanc*).

³ Oiseau du genre *Tinamus*.

⁴ Oiseau du genre *Penelope*.

(1) Voir page 39, note 2.

sis), qui vivent en bancs énormes, ainsi que le *dourado* (*Coriphœna*) et la *piranha*¹, (*Serrasalmo piranha*). Les *tracajás* (*Emys tracajá*) commencent à apparaître; ces chéloniens, la meilleure espèce des tortues d'eau douce, sont en ce moment dans la saison du frai, et abordent aux plages pour y déposer leurs œufs si estimés, que recherche avidement l'homme, et surtout les caïmans, fort habiles à les déterrer sous la couche épaisse de sable dont ils sont recouverts.

Ces sauriens sont différents de ceux qui habitent les cours d'eau tributaires du Rio de la Plata et qui appartiennent aux deux espèces—*Alligator palpebrosus* et *Alligator lucius*. Ceux du Guaporé, plus grands et plus féroces, sont les caïmans à lunettes, (*Alligator sclerops*), dont les yeux, de couleur rougeâtre, forment des protubérances élevées, au tiers environ de leur longue tête.

Quelques naturalistes donnent à ces caïmans le nom de *monitor*, et c'est de là que les Américains des Etats Unis ont ainsi appelé le premier cuirassé à bas pont. En voyant ces monstrueux amphibies sillonner les eaux, ne laissant apercevoir que la partie supérieure de leur tête, aux yeux de feu, portés au bout de protubérances qui simulent des tours, on est frappé de la justesse de la comparaison.

Pendant notre séjour en ce point, il se manifesta chez les hommes de notre équipage quelques cas de fièvres intermittentes, dont de petites doses de quinine, accompagnées de café et de tafia en quantités modérées, eurent bientôt raison. Ces fièvres étaient la conséquence des bains forcés et prolongés parfois pendant des heures, qu'ils prenaient presque tous les jours pour remettre notre embarcation à flot, lorsqu'elle venait à s'échouer.

¹ Voir p. 41, note 1, 2^e colonne.

V

Le patron de notre embarcation, Lucio Antonio Maciel, est de retour de la ville de Matto Grosso depuis le 6, et nous a amené un pilote connaissant les rapides, nommé José Pires da Silva Gomes. Comme des affaires pressantes rappellent Lucio Maciel à Matto-Grosso, il est convenu qu'il nous enverra son frère Antonio pour le remplacer et que, jusque-là, son frère Estevão continuera à commander le *bote*.

Le 7, à dix heures cinq minutes du matin, nous reprenons notre route.

Nous laissons à droite le *Campo des Cabixys* (Champ des Cabixys) et à gauche le *Paredãozinho* (Petite Berge), formé de grès et d'argile rouge, comme la plupart des hauteurs voisines du fleuve.

Nous faisons la sieste sur la rive droite; et, à quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtons trois kilomètres au-dessous du *Paredão dos Marimbondos* (Berge des Guêpes), dans la prévision d'un violent orage, qui n'éclate cependant qu'à sept heures et dure jusqu'à onze heures. Cette berge est composée d'argile calcaire striée de veines rougeâtres.

Pendant cet après-midi, diverses indications nous ont fait croire que nous sommes suivis de près par des indiens, probablement des *cabixys*, les sauvages les plus dangereux de ces parages et qui, l'année précédente, avaient poussé leurs déprédations jusque dans les environs de la ville de Matto-Grosso. La *montaria*, qui nous précède pour éclairer la route, les a aperçus distinctement et est revenue nous avertir. En conséquence, nous côtoyons désormais la rive opposée.

Pendant trois jours, notre voyage n'offre aucune particularité. Le mardi 11 septembre, nous dépassons, à 7 heures et demie du matin, le *Campo das Pitas* (Champ des Agaves), situé à environ cent

vingt kilomètres au-dessous du confluent du Rio Verde, par eau, et à quarante-cinq kilomètres du même point, en ligne droite. A 8 heures et demie, nous passons devant le premier *Mangabalzinho* (Petit Champ de Mangabeiras ¹), et, une demi-heure après, devant le second *Mangabalzinho*, situés tous deux sur la rive gauche, dont les berges continuent à être élevées. Nous nous arrêtons, comme d'habitude, deux heures pour déjeuner et nous reposer, et nous repartons à 1 heure du soir.

Quarante minutes plus tard, nous sommes en face du *Mangabal Grande* (Grand Champ de Mangabeiras), et, à 4 heures et demie, nous dépassons le *Campo das tres Barras* (Champ des trois Confluents), ainsi nommé à cause de deux grandes lagunes qui viennent se déverser dans le fleuve, presque en face l'une de l'autre.

A 5 heures 5 minutes, une pluie torrentielle, accompagnée d'un fort orage, nous oblige à nous arrêter.

Nous repartons le lendemain, 12 septembre, à 6 heures du matin.

A 7 heures 4 minutes, nous commençons à longer l'île des *Monos* (Singes); et à 8 heures 55 minutes, nous dépassons l'embouchure du rio Coariteré ou du Piolho (Pou), qui naît dans la chaîne des Parecys, et dont le cours est, dit-on, de plus de cent cinquante kilomètres. Il exista autrefois sur une de ses rives un grand *quilombo* ² d'esclaves marrons, tant noirs qu'indiens, que Luiz Pinto dispersa en 1768; il se reforma bientôt après, mais fut complètement détruit, vingt-sept ans plus tard, par Luiz de Albuquerque, qui,

croyant le terrain aurifère, établit sur son emplacement l'*aldeia Carlota*.

Mais les colons n'y trouvèrent que de la vermine, d'où vient le second nom de la rivière, et l'*aldeia* ne tarda pas à être abandonnée.

A 10 heures 35 minutes, nous passons devant le *Campo do Pirarara*, sur la rive droite. En face vient mourir, près de la rive gauche, un contre-fort de la chaîne de Ricardo Franco, que nous apercevons encore dans la direction du Nord.

A 11 heures 5 minutes, nous sommes assaillis par une forte averse, avec orage et vent impétueux. Une demi-heure après, le temps remis au beau, nous reprenons notre route, et, à 2 heures 20 minutes, nous dépassons l'embouchure du rio Branco ou Cabixy ¹, d'un cours égal à celui du rio Sararé et qui descend de la même région que ce dernier. Il se jette dans le Guaporé à dix-sept kilomètres du confluent du Coariteré.

Le Cabixy a été exploré en 1795 par le sous-lieutenant de dragons Francisco Pedro de Mello, qui le remonta jusqu'à sa source, d'où il passa aux sources du rio Coariteré, auquel il donna le nom de rio de S. João. Descendant cette dernière rivière, l'explorateur visita l'*aldeia Carlota*, arriva au Guaporé, et le remonta jusqu'au confluent du rio Galera, qu'il explora également, dans l'intention d'arriver près des sources du rio Sararé.

A 2 heures quarante minutes, notre embarcation touche sur un fond de sable, où elle reste échouée plus d'un quart d'heure.

(1) Les indiens des bords du rio Guaporé donnent le nom de *cabixy* à une espèce de polyptère d'eau douce, qui se développe sur les racines et les troncs des *sarans*, ou arbres périodiquement baignés par les crues. Le *cabixy* affecte toujours la forme globulaire, et a une grande ressemblance avec le hérisson de mer.

(1) Voir p. 144, 1^{re} colonne.

(2) Etablissement formé par des esclaves fugitifs.

A 4 heures et demie, elle s'échoue encore en face des *Torres* (Tours), à environ onze kilomètres plus bas que l'embouchure du rio Cabixy, et il faut plus d'une heure de travail pour la remettre à flot.

Ce point offre une curiosité naturelle remarquable, qui présente l'aspect d'une agglomération de rochers de forme généralement prismatique, à arêtes nettement dessinées et superposés avec régularité. Elle imite à s'y méprendre une tour quadrangulaire, ruinée par l'action du temps, car ses pans recouverts de lierre présentent de larges brèches, et des blocs de rochers de même forme gisent épars à ses pieds. La Tour se dresse sur une colline presque isolée, de quarante à cinquante mètres de hauteur, contre-fort de la chaîne de Ricardo Franco, qui côtoie en cet endroit le fleuve dans la direction du Nord, pour aller mourir à soixante kilomètres plus bas.

Le nom de la localité porte à croire qu'il en a existé au moins une deuxième, dont il ne reste plus de vestiges.

La Tour que je viens de décrire mérite beaucoup mieux ce nom que les *Torres* de l'Etat de Santa-Catharina, situées à l'embouchure du rio Araranguá (28° 27' Lat. S.), près de Laguna, et qui consistent simplement en un amas de pierres posées verticalement et ressemblant au mur d'un grand édifice inachevé, raison pour laquelle on leur donne quelquefois le nom de *Conventos* (Couvents). Il est vrai de dire que les *Torres* d'Araranguá ont dû souffrir beaucoup des injures du temps, car, dans leur état actuel, elles ne ressemblent guère à la description qu'en a donnée le géographe Gonçalves Fonseca.

Le jeudi 13 septembre, à 6 heures du matin, nous nous remettons en route.

Au bout de deux heures, nous dépassons le *Paredão das Torres* (Berge des Tours); nous échouons ensuite à trois reprises; la première fois à 8 heures dix minutes, près de l'embouchure du rio Turvo (*Trouble*), petit affluent de la rive droite du Guaporé, à douze kilomètres des *Torres*. A 2 heures dix minutes du soir, nous apercevons, sur la rive opposée, le *Campo do Pau Cerne*, où le même Silva dont il est parlé plus haut essaya de fonder, en 1851, un établissement d'indiens *guarayos*, qui n'eut également que peu de durée.

Le lendemain, à peine en route, nous dépassons, à 6 heures dix minutes du matin, la *Terra firme da Pimenteira* (Terre ferme du Piment), ainsi nommée parce que cet endroit est élevé et à l'abri des crues. Près de ce point, le milieu du fleuve est occupé par deux îles. Comme les ingénieurs de la commission des limites du siècle dernier n'en marquent qu'une, il s'ensuit que le Guaporé s'est creusé depuis un nouveau canal, qui l'a divisée. A 11 heures cinq minutes, nous abordons à la rive gauche, un peu au-dessous de l'île de la *Lanterna* (Lanterne). A 3 heures vingt minutes, nous apercevons, sur la rive droite, l'embouchure d'un ruisseau, que ne mentionnent pas les explorateurs cités plus haut.

A 3 heures cinquante-huit minutes, nous dépassons l'île des *Flexas* (Flèches), et effleurons ensuite plusieurs petits bancs de sable

VI

Le samedi 15 septembre, à 7 heures du matin, nous sommes en face du *Paredão Vermelho* (Berge Rouge), habité par des indiens demi-civilisés de la nation des *guarajuz*, que je pense être celle des anciens *guarajuz*, et dont la tribu est con-

nue sous le nom de tribu du *Pau Cerne*. Leurs plantations sont situées au bord du fleuve, et l'on voit apparaître plus loin, entre les arbres, le sommet de leurs hautes cabanes et les cimes des bananiers qui les entourent.

Nous les appelons à son de *busina*, trompe faite d'une corne de bœuf, et qui s'entend, dit-on, jusqu'à plus de six kilomètres. Immédiatement nous voyons apparaître sur la berge trois groupes, composés, l'un, de quatorze hommes, l'autre, de vingt-deux femmes, et le troisième, d'une trentaine d'enfants de divers âges; tous complètement nus, et de couleur d'argile rouge depuis les pieds jusqu'aux cheveux, car, avertis depuis trois jours de notre prochaine arrivée, comme ils nous l'apprirent, ils s'étaient teints de roucou pour nous faire honneur. Deux individus de chaque groupe sautèrent aussitôt dans une *montaria* et vinrent nous rendre visite à bord.

Ces indiens sont loin d'être laids, mais ils n'ont par le port élégant et les traits réguliers des *caduéos*, les plus beaux indiens que nous ayons rencontrés dans notre voyage.

Une des femmes était jeune et de physionomie agréable; sa taille était élevée et son corps svelte et bien proportionné; l'autre, qui était, je crois, sa belle-mère, ne paraissait pas beaucoup plus âgée, mais était loin d'être aussi jolie. Quant aux deux hommes, le premier paraissait avoir de vingt-deux à vingt-cinq ans, et le second, de trente à trente-cinq ans au plus; on n'eût jamais dit que c'était le père du premier.

A part la jeune femme, qui ne devait pas former la seule exception de la tribu, tous les autres, même les enfants, accusaient un grand développement du tronc et des membres thoraciques, ca-

ractère distinctif des tribus *canotières*, qui provient du maniement constant de l'aviron. Leur hypogastre était énorme, et formait un frappant contraste avec le peu d'ampleur de leurs jambes, ce qui nuisait fort à la grâce de leur maintien.

Ce développement extraordinaire de l'hypogastre est dû aux quantités prodigieuses d'aliments qu'ingèrent les indiens après une pêche ou une chasse fructueuses.

Les *guarayos* sont fort quémandeurs et accablent d'importunités les blancs qu'ils rencontrent, pour en obtenir des instruments utiles ou des articles de parure. Les objets qu'ils apprécient le plus sont les verroteries, les miroirs et les ciseaux, mais surtout les couteaux et les haches, dont la possession les transporte d'une telle joie qu'ils s'enfuient le plus souvent après les avoir reçus, oubliant d'en payer la valeur convenue en fruits ou autres vivres, au grand ennui des voyageurs.

A 10 heures, après 5 minutes de marche, nous arrivons en face du deuxième village de *guarayos*. Celui-ci possédait deux ports, où se trouvaient une douzaine de *montarias*, plus qu'on n'en voit jamais dans le port de la ville de Matto-Grosso; ce qui nous fit faire une comparaison, peu flatteuse pour nos compatriotes, entre leur nonchalance et l'activité de ces indiens demi-sauvages.

Entre les arbres, on apercevait le toit d'une grande cabane, et çà et là, dans les éclaircies du bois, les cimes de bananiers et des champs de maïs en fleur. Les habitants du village cultivent également la patate douce, l'igname, le melon et le piment; leurs grandes plantations se trouvaient à quelque distance du fleuve.

A notre arrivée, la berge se couvrit d'indiens, en grande partie femmes et enfants; plusieurs de des derniers avaient

descendu la rive en courant depuis le premier village.

Les *guarayos* ont d'autres villages sur la rive droite et habitent également, ou du moins, habitaient à l'époque de notre voyage, les villages de *Flexas* (Flèches), *Jangada* (Radeau), *Veados* (Cerfs) et *Acorisal*, sur la rive gauche du Guaporé, tous situés hors de portée des crues du fleuve.

Ils savent quelques mots de portugais ; le plus âgé de ceux qui vinrent à bord de notre *bote* le parlait même assez couramment.

Leur langue est un dialecte guarany presque pur, mélangé de mots portugais. Il contient aussi quelques termes espagnols, tels que *caña*, eau-de-vie de canne à sucre, *tortuga*, tortue, *porotos*, haricots.

Voici un petit vocabulaire du dialecte *guarayo* que j'ai recueilli : 1

1 Voir, pour la valeur des lettres, la note de la page 111 ; mais il faut remarquer que la voyelle *y*, qui porte également toujours l'accent tonique à la fin des mots, mais peut occuper une autre place et cesser d'être la tonique, est brévisissime, et a une valeur spéciale, approchée de l'*u* français.

Acheter.....	cpitá
Adieu, au revoir.....	tá-tsorane
Aguapé (1).....	aguapé
Aiguille.....	yu
Aisselle.....	enapyuhyre
Allaiter.....	acambyra
Aller.....	ambó
Anus.....	tecuare
Apporter.....	erú
Ara.....	canindé
Arbre.....	ymira
Arc.....	urupára
Arriver.....	aye-potá
Attendre.....	jamerane
Avare.....	cauhino (2)
Avoir.....	arecô
j'ai.....	xe-arecô

1 Sorte de nénufar du Brésil.

2 Ce mot est peut-être une corruption de *cauhilo*.

Avoir mal, seuffrir.....	tacy mbaecê
Bague.....	mambiarauçú
Banane.....	bery
Barbe.....	ambotá
Blanc.....	ty, jety
Boire.....	aijure
Bois.....	ibyra
Bon.....	nicuère ; abujé
Bouche.....	jurú
Bras.....	jybá
Brave, vaillant.....	juraténe
Caetetú 1.....	taitetú
Canastra 2.....	capire-pinta
Canne à sucre.....	pataque
Capivara 3.....	capigue
Ce, celui-ci, celui-là... ..	cô
Cendre.....	tanimbó
Ciel.....	hyvá
Chaleur.....	rabucô
Champ.....	jubé
Chant d'oiseaux.....	uúra-cuéta
Chapeau.....	a can tirá ; aô
Chapelet.....	mohire
Charbon.....	tatapy
Chasser.....	cairara, caiçara 4
Chef.....	boréri-coare
Cheveux.....	ái, á
Chien.....	cabe
Coatá 5.....	caiguaçú
Coeur.....	pya ; pycyhá
Collier.....	carurá 6
Connubium.....	oporêndô ; hára hára xique-xique 7
Corde.....	inintxa
Corps.....	rohô
Coq.....	tacura
Cou.....	aihúra
Coude.....	jyba-inanga
Courir.....	an-haura
Court.....	japianunha
Couteau.....	quecé
Crachat... ..	randy
Cuia 8.....	ya
Cuir, écorce.....	ipirère

1 Espèce de pécarí. On écrit aussi *Caetetú* et *Caitetú*.

2 Petite malle en cuir. Deux *canastras* forment la charge d'un mulet.

3 *Hydrocherus Capiguara*, le plus grand rongeur du Brésil.

4 Corruption du portugais *caçar*.

5 *Atèles Paniscus*, grand singe. Voir plus haut, page 213, 2^{me} colonne.

6 Corruption du portugais *collar*.

7 Ne pas oublier que le *x* se prononce *ch*.

8 Vase formé de la moitié d'unealebasse.

Cuire.....	uhita	Jaguar.....	jaguaretê
Cuisse	hú	Jambe.....	tyma
Curieux	aba-ecoabába	Je, moi.....	xê
Demain.....	ahi-hibé	Joie	erubête-oxicá
Démon.....	caruare	Joli	iporan
Dent.....	rahy	Joue.....	icuára
coup de dent.....	xuhú	Jouer.	japô-japô
Dieu..	tupá	Là	pêbe
Doigts de la main.....	idecuá; monopêdo	Laid	naporan
pouce..	popô	Langue.	cú
Doigts du pied.. . . .	py-acuá	Lèvres	râma, rembé
gros doigt du pied...	caruacá	Liane.....	icipó
Donner.....	mondô-xupê	Mâchoire....	tendivá
Dormir.....	taquene	Main	pôo
Dos.....	cupé	Malade.....	marah, mbacy
Eau.....	y	Manger.....	combiá
Enfant (en général)....	columi ; tximbác	Marcher vite.....	aembôé
Enfant du sexe mas-		Marier (se).....	arecô cunha ; oscô
culin.....	piá		ména ; hára-hára
Epaulé.....	henaicy		(obscène)
Etoile.....	jacy-tatá	Massue....	urumêpada
Etre (verbe).....	avehi-corame	Mère.....	cy, mama 1
Etroit.....	dipihy	Miel.....	ejáh
Faire.....	ambô	Mutum 2.....	tupini
Femme.....	ecúre	Nez.....	ty (tyn)
Femme mariée.....	cuden-hê	Non.....	ani, ániri
Fermer.....	iatá	il n'y a pas.....	uira-pêpe
Feu.....	tatá	Nourriture	tamôh
Feuille, herbe.....		Nous.....	pandé
bois, forêt.....	caá	Nuit.....	pintum
Fleur.	baepoty	Oiseau.....	uirá
Flèche.....	uhú	Oreille.....	namby
Fin (adjectif).....	icatupihre	Ouvrir.....	mboio-kende
Fils, fille.....	rahira	Papillon.....	pána-pána
Fourmi	hara hara	Parler, dire.....	nhehen
Frère.....	heby	Parties sex. de l'homme.	tapiá
Froid.....	rohy	» » de la femme.	sapipíre, tamáco 3
Fruit.....	baêhá	Peau..	mutéby
Fuir.	gahira	Père.	tub
Fumée.....	tatantxê	grand père.....	tamóin
Glisser.....	pycery	Pied.....	py
Gomme élastique.....	jametá	Pierre.....	itá
Grain, graine.....	unhauhy, guaguaçú	Pirogue...	igára
Grand.....	tobixá	Piomb (de chasse)....	mocaráin
Gras.....	iquirá	Pluie....	aimanre
Graisse.....	aiboé-xehú	Poitrine, sein.. . . .	caama
Haricot.....	porotos 1	Poule.....	tacure
Hier.....	reré		
Homme.....	ába		
Ici.....	ábe		

1 Mot espagnol

1 Corruption du portugais *mamá*.2 Voir page 213, 2^{me} colonne, note 1.

3 Corruption probable du portugais.

Raie 1	jabebyra
Riz.....	arúço 2
Rivière, fleuve.....	y ; pahryaná
Ruisseau.....	pahryaná-merim
Sable	ybicuy
Sac.....	pi-higuá
Sel.....	juquery
Serpent.....	mboi
Sœur.....	rendy
Soleil	hahr
Sourcil.....	aroh-rupíá
Tabac, cigare.....	petum
Talon.....	pytançá
Terre.....	ybi
Testicule.....	racuahin
Tête.....	acá
Tonnerre.....	oçunún
Tortue.....	tortuga 3
Tu, ton.....	ndé
Ventre.....	rihéna, udhá
Ver de terre.....	juretxúre
Vêtement.....	trocuáre
Viande.....	cho
Vieux.....	tujá
Village.....	taba
Visage, front.....	robá
Voler, dérober.....	mondára
Yeux.....	teçá
1.....	monopédo
2.....	mocôe
3.....	heb-hy
4.....	dhyrú
5.....	dipomuna
6.....	dipomuna-coti
10.....	heh-heby

¹ Il s'agit ici de la raie d'eau douce, abondante dans le Guaporé, dans l'Amazone et dans d'autres fleuves du Brésil et qui ne diffère en rien de la raie de l'Océan Atlantique.

² Corruption du portugais *arroz*

³ Mot espagnol.

Nous quittons le deuxième village des *guarayos* à 1 heure du soir, et au bout de 40 minutes, nous atteignons *l'estirão* de la *Jangadinha*.

On appelle *estirões* (pluriel de *estirão*) les parties où les cours d'eau coulent en ligne droite. Les *estirões* du Guaporé dépassent rarement deux kilomètres de longueur, le plus considérable n'arrive

pas à dix kilomètres, tandis que l'Amazone en compte de cinquante kilomètres et plus.

Dans ces parages monotones, il est impossible de distinguer les divers points par des particularités saillantes. Aussi les voyageurs sont-ils réduits à leur donner le nom d'arbres ou d'animaux aperçus sur les rives ou dans les eaux, ou d'embarcations dont un incident quelconque a signalé le passage. C'est ce qui explique la répétition fréquente des mots *Tatú* (Tatou), *Capivará*,¹ *Veado* (Cert), *Caranda*,² *Acorisal*,³ *Pirajara*,⁴ etc., servant à désigner des rivières, des îles, des plages et autres accidents géographiques. *L'estirão* où nous venons d'entrer est connu sous le nom de *Jangadinha* (Petit Radeau), simplement pour le distinguer de *l'estirão* suivant, d'une plus grande longueur, appelée *Jangada* (Radeau), en souvenir d'une embarcation de ce genre, qui y a peut-être échoué.

A 2 heures du soir, nous apercevons à droite le *Morro dos Veados* (Colline des Certs), que nous dépassons à 4 heures 10 minutes.

Il existe en ce point, ainsi que plus haut, sur la rive de *l'estirão da Jangadinha*, d'autres villages de *guarayos*, où les hommes de notre équipage vont s'approvisionner de maïs, de bananes et de manioc doux (*Aipi*).

Le dimanche 16 septembre, nous nous mettons en route à 5 heures 25 minutes du matin.

A 6 heures 10 minutes, le *Morro dos Veados* nous apparaît de nouveau; à 7 heures, nous dépassons le ruisseau au de-

¹ Voir page.

² Voir page 134, texte et note de la première colonne.

³ On appelle *acorisal* ou *guacorisal* une localité où abonde le palmier *acory* ou *guacory*.

⁴ Grand poisson d'eau douce. (*Phractocephalus hemilio-*
terus.)

la duquel commence le *Campo dos Veados* (Champ ou Prairie des Cerfs), ruisseau dont ne parlent également pas les anciens voyageurs. A 1 heure du soir, une demi-heure après notre halte, nous passons en vue du *Campo da Mosca* (Prairie de la Mouche), et peu après, nous apercevons sur l'autrerie la *Praia Alta* (Haut Rivage). A 2 heures, nous voyons poindre, à l'O. S. O., la chaîne des Guarajuz, dont l'extrémité, d'après Ricardo Franco, est située par $1^{\circ} 40'$ Lat. S.; à 4 heures, nous dépassons la prairie connue sous le nom de *Premier Acorisal*; et, à 6 heures, nous descendons camper au *Grand Acorisal*.

Le 17, nous partons à 5 heures et demie du matin, et, un quart d'heure après, nous dépassons le *Troisième Acorisal*.

A 7 heures cinquante minutes, nous nous trouvons devant une sorte d'estuaire, situé sur la rive gauche. Nous le prenons pour l'entrée d'une lagune et lui donnons le nom de *Capivara*, parce que nous apercevons un animal de cette espèce sur un banc de sable voisin. A 8 heures, nous dépassons une autre lagune, également sur la rive gauche.

A 9 heures, notre bote touche sur une pierre, où il reste trois quarts d'heure, tournant comme une toupie, avant de pouvoir être remis à flot. Naviguant ensuite au milieu des rochers, nous arrivons à une embouchure d'environ cent trente mètres de large, que notre pilote nous dit être celle du rio Paragahu. L'absence absolue de courant nous fait douter de l'exactitude de cette assertion: le lieutenant Frederico va en conséquence l'explorer dans la *montaria* et reconnaît être en présence du ruisseau des Guarajuz des anciens, sorte d'égoût de marécages, dont ils ont déterminé l'embouchure par $13^{\circ} 29'$ Lat. S., et $313^{\circ} 15'$ Long. du méridien de l'île de Fer.

Le point où nous avons débarqué est, par conséquent, l'ancien *Port des Guarajuz*.

Le lendemain, nous déchargeons notre bote afin de pouvoir franchir plus facilement le passage embarrassé d'écueils que nous avons descendu la veille, et nous remontons le Guaporé jusqu'à la prétendue lagune de Capivara, que nous atteignons au bout de quatre heures, et que nous reconnaissons pour l'embouchure du rio Paragahu, bien que son courant soit presque insensible. Nous déterminons la position de cette embouchure par $13^{\circ} 32' 5''$ Lat. S. et $18^{\circ} 39' 18''$, 45 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro.

Le rio Paragahu a un cours d'environ cinq cents kilomètres: il prend naissance par 17° Lat. S., et, pendant la plus grande partie de son cours, traîne ses eaux au milieu de terrains marécageux, dont il peut être considéré comme l'égoût naturel. Il a été exploré en 1789 par le Dr. Silva Pontes, qui le remonta jusqu'aux marais où il prend sa source. Parti le 26 Avril, l'explorateur était de retour au confluent du Guarahu et du Guaporé le 11 Juin.

Le mercredi 19, nous redescendons prendre notre chargement au Port des Guarajuz.

Le terrain des environs de ce port est élevé et conserve des traces de l'habitation de l'homme; entre autres, de forts états enfouis dans le bois; nous y découvrîmes les restes d'une vieille plantation de caféiers, qui portaient encore des fruits, quoique presque étouffés par la végétation qui les entourait. Plusieurs de ces caféiers dépassaient quatre mètres de hauteur.

¹ Voir page 39, note 2.

Quelques historiens placent en cet endroit le village de Viseu, fondé en 1776 par le capitaine-général Luiz de Albuquerque : ce qui est certain, c'est qu'il y a existé un établissement portugais, à l'époque de l'exploitation des mines de Santo-Antonio des Guarajuz, qui produisirent une si grande quantité d'or. Toutefois aucun des hommes de notre équipage, tous originaires du Matto-Grosso, n'avait gardé la tradition de cet établissement.

A cent-vingt-cinq kilomètres à l'Ouest se trouvent les monts Guarajuz, ainsi appelés sans doute du nom de la tribu indienne qui les habitait, où l'on trouva le premier or de la région de la région et où les mineurs fondèrent le village de Santo-Antonio.

Plusieurs années plus tard, après que les mines eurent été épuisées et le village abandonné, en conséquence, Luiz de Albuquerque fit explorer le pays par le lieutenant Manoel Pedro Rabello, qui partit de Villa-Bella le 26 septembre 1780, à la tête d'une expédition composée de cinquante-six hommes. Après avoir passé par Salinas, il se dirigea à l'Ouest, vers les sources du Paragahu et du Verde, qu'il traversa, et, prenant ensuite au Nord, s'en revint par les monts Guarajuz. L'année suivante l'alferes (sous-lieutenant) Francisco Velho Paes de Carvalho refit le même voyage dans une autre direction ; parti de Villa-Bella le 24 Avril, il arriva le 2 Maio 1781 au confluent du rio Paragahu, d'où il se fraya un chemin jusqu'aux montagnes.

Camargo vit au sommet de la chaîne et en d'autres points voisins, des caractères grossièrement gravés sur des rochers, qui lui semblèrent former des inscriptions destinées à rappeler les victoires ou les mariages de chefs de tribus indiennes. Il avait été précédé dans son expédition,

dit-il dans son *Diario dereconhecimento*¹ (Jornal de voyage), à la date du 13 Mai, par le lieutenant Manoel Ferreira da Nobrega e Vasconcellos.

Nous repartons le même jour à midi et demi, mais à peine avons-nous fait quelques mètres que notre bote s'échoue, bien qu'il ait déjà plus de vingt centimètres au-dessus de l'eau, et reste trois quarts d'heure avant de pouvoir être remis à flot.

Le fleuve coule ensuite en droite ligne pendant assez longtemps et est d'une grande largeur.

Ses rives sont couvertes de forêts magnifiques, que bordent, de distance en distance, de belles plages de sable. La flore paraît la même que celle des bords des rios Alegre et Barbados et du Haut-Guaporé.

A 3 heures $\frac{1}{2}$ du soir, l'approche d'un orage, qui éclate ensuite avec violence, nous oblige à nous arrêter.

Le 20 Septembre, trois kilomètres après avoir dépassé la lagune de *Laranjeiras* (des Orangers), près de laquelle exista une ancienne plantation de même nom, nous abordons, à 10 heures $\frac{1}{2}$, à la rive droite, presque en face du Caturrinho, ruisseau marqué sur l'atlas de Candido Mendes.

Nous nous remettons en route à midi et demi, et dépassons bientôt la petite et la grande lagune Maquiné, décrites par les anciens voyageurs.

Le fleuve continue à avoir le même aspect ; à chacun de ses coudes, il présente un enfoncement ou lagune dans la

¹ Manuscrit appartenant à la Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro.

partie opposée au courant, ce qui donne à ses diverses sections la forme d'un T.

A 5 heures 50 minutes, au moment où nous passons devant l'embouchure du rio Corumbiara (le rio Cavalleiro du géographe José Gonçalves da Fonseca), nous touchons sur un banc de sable de plus de cent mètres de long et ne pouvons nous dégager qu'à 10 heures du soir, en nous creusant un canal au moyen de pelles et d'avirons.

Le Corumbiara, qui se jette dans le Guaporé par 13° 14' Lat. S., selon les anciennes relations de voyage, prend également naissance dans la chaîne des Parecys. Ses sources, dont la principale est le *riacho Verde* (ruisseau Vert), partent du versant opposé de celles du rio Jarmary. Anciennement ses eaux charriaient de l'or, que l'on y découvrit pour la première fois en 1743. Antonio de Almeida et Tristan da Cunha Gago ont été ses premiers explorateurs.

En face de l'embouchure du Corumbiara se trouvait la *Casa Redonda* (Maison Ronde), établissement de Domingos Alves da Cruz et, Domingos Ribeiro de fondé en 1749, et qui fut converti, en 1754, en une mission dite de San-José, par le Père Jésuite Agostinho Lourenço, qui y rassembla des indiens *mequenes* et *guajarates*.

Deux ans plus tard, à son retour cette mission fut transférée à l'embouchure du rio Mequenes, à cent kilomètres environ plus haut que le fort Príncipe, et en 1769, à l'embouchure du rio S. Domingos. C'est sur l'emplacement de la Casa Redonda que Luiz de Albuquerque fonda, le 16 Septembre 1776, le village de Viseu, que quelques auteurs placent à tort près du Port des Guarajús. Le village de Viseu n'eut qu'une existence éphémère; il fut abandonné deux ans plus tard, et il n'en reste pas le moindre vestige.

Voyage autour du Brésil.

Les espagnols ont possédé sur la rive droite du Corumbiara une mission de San-Simão, fondée par le Père Francisco Xavier, et qu'ils abandonnèrent avant le mois de juillet 1752.

Le 21, nous nous mettons en route à l'heure habituelle.

Dès 6 heures $\frac{1}{2}$ du matin; nous échouons, pour peu de temps heureusement. A 9 heures $\frac{3}{4}$, nous dépassons les *Prairies du Corumbiara* et à 11 heures, nous laissons à main droite le *Campo das Quinze Casas* (Prairie des Quinze Maisons), localité qui a été sans doute habitée autrefois, comme l'indique son nom, mais sur laquelle notre équipage ne peut nous fournir aucun renseignement.

A 6 heures du soir, notre embarcation s'échoue près du *Campo Feio* (Vilaine Prairie), au moment où nous voulons contourner à droite l'île d'Assahy. Le lendemain matin, à 5 heures $\frac{1}{2}$, nous prenons le bras gauche du fleuve, reconnu plus navigable, et arrivons à l'île *Comprida* (Longue). En ce point, nous nous engageons dans le canal de droite, connu sous le nom de *Jacaratiá*,¹ et à la nuit, nous allons jeter l'ancre devant l'embouchure du rio Mequenes.

La journée a été rude; à peine avons-nous marché pendant deux heures, car nous avons échoué huit fois, sur des rochers ou sur des bancs de sable.

Le Mequenes descend aussi de la chaîne des Parecys, près des sources du rio Candeias, affluent du Jarmary, mais sur le versant opposé. Son courant est très faible, du moins à l'époque de l'année où nous nous trouvons, qui, dans cette partie du Brésil, est le fort de l'été, et il ne mesure à son embouchure que soixante-quinze mètres de large. Devant cette em-

¹ *Jaracatiá* est le nom indien du *carica spinosa*.

bouchure s'étend un grand banc de sable, alors à découvert, où nous bivaquons pour déterminer la position astronomique du confluent, que le major Lassance trouva être par $13^{\circ} 5' 3'',86$ Lat. S. et $19^{\circ} 6' 19'',50$ Long. O du méridien de Rio de Janeiro ¹.

La commission de limites de 1782 donne pour ce point une latitude un peu plus haute ($13^{\circ} 4' 46''$): cette différence s'explique facilement par le régime des cours d'eau de la région, qui changent fréquemment de lit.

Les espagnols ont eu au dix-huitième siècle, sur la rive droite du Mequenes et à quelques lieues au-dessus de son confluent avec le Guaporé, une mission ou établissement d'indiens, qui a donné son nom à la rivière et a été abandonné en 1754. L'atlas de Candido Mendes paraît s'y rapporter, en indiquant à peu près à la même hauteur l'emplacement d'un village.

D'après quelques auteurs, ce serait dans cet établissement que le Père Agostinho Lourenço transporta d'abord, en 1756, la mission qu'il avait fondée à Casa Redonda, et dont le siège fut ensuite transféré à San-João ou à San-Miguel de Lamego, avant son installation définitive sur le bord du rio San-Domingos.

L'île Comprida, longue de 20 kilomètres, formée par deux bras du Guaporé, en face du confluent du Mequenes, a, selon la tradition, été habitée anciennement par des aventuriers venus des mines; on croit que c'est là que s'établit, en 1741, Antonio de Almeida Moraes, quelques mois avant le voyage de Felix de Lima, le découvreur de la route fluviale de Matto-Grosso au Pará.² Lima parle effectivement de la plantation de Moraes, qu'il dit

située près de l'embouchure au Mequenes, mais sans en indiquer la position exacte.

Il me semble fort peu probable que l'île Comprida ait jamais été habitée d'une façon permanente, car elle est basse et sujette aux inondations, sans aucune éminence qui puisse en garantir. On ne saurait admettre qu'elle a changé d'aspect depuis lors, par un de ces phénomènes d'érosion communs dans la région, car ses dimensions sont les mêmes qu'à la fin du siècle dernier, ainsi que celles des deux bras du Guaporé qui l'embrassent.

Une autre preuve à l'appui de cette assertion est l'absence absolue, dans l'île, des végétaux qui dénoncent le passage de l'homme, tels que les orangers et les bananiers, et d'autres plantes plus humbles qui n'abandonnent pas les terrains anciennement habités: le pourpier, le *talinum*, le *plantago officinalis*, etc., et une polygonacée vireuse, ressemblant à la chicorée, et fort abondante au Paraguay, dans les décombres.

La rive opposée du Guaporé et les bords du Mequenes présentent, au contraire, à intervalles assez rapprochés, des berges en grès ou en concrétions argileuses, bien plus convenables pour les constructions.

C'est en l'un de ces points qu'à dû exister, à mon avis, le village du confluent du Mequenes, que le marquis de Pombal destinait à former la septième factorerie entre le Rio Negro (affluent de gauche de l'Amazone) et le Matto-Grosso.¹

¹ Les six autres devaient être, à partir du Rio Negro: Barcellos; Villa-Nova de S. José do Javary (aujourd'hui Manaus); Villa de Borba a Nova; un village situé au dessous des rapides du rio Madeira, immédiatement après la plage de Tamanduá; un village situé près du 12^{me} rapide, en face du confluent du Beni et du Marmoré, et le fort de Conceição.

¹ Voir page 39, note 2.

² Voir pages 45 et 46.

VIII

Après avoir déterminé la position de l'embouchure du Mequenes, nous nous remettons en route le dimanche, 23 Septembre, à 4 heures 40 minutes du matin. Nous échouons à plusieurs reprises sur des bancs de sable ou des rochers, la dernière fois, de 5 heures $\frac{1}{4}$ à 8 heures 5 minutes du soir. Nous descendons passer la nuit dans l'île Comprida.

Le 24, nous partons à 5 heures $\frac{1}{2}$ du matin ; un quart d'heure après, il nous faut décharger le bote pour pouvoir franchir un coude du fleuve complètement obstrué de rochers et où la plus grande profondeur d'eau ne dépasse guère vingt centimètres. Notre embarcation y fatigue tellement qu'elle commence à faire de l'eau, de sorte que désormais un des hommes de l'équipage est constamment occupé à l'épuiser.

A 7 heures $\frac{1}{2}$ nous reprenons notre marche, pour échouer encore bientôt après. A 11 heures, nous descendons faire la sieste, en face de l'entrée du canal de Jaracatiá, sur la rive gauche du Guaporé.

Nous choisissons pour nous reposer une jolie berge ombragée d'arbres superbes, dont les cimes touffues, arrêtant entièrement les rayons du soleil, ne laissent croître aucune végétation sur le sol sablonneux, aussi propre que les allées d'un parc. Au pied de la berge s'étendait une longue et charmante plage, coupée de ruisselets limpides.

On jouit en cet endroit d'un des plus beaux points de vue que présente le Guaporé, large ici d'environ huit cents mètres, et qui coule en ligne droite pendant plus de deux kilomètres. A gauche du point où ses deux bras se réunissent, on aperçoit une colline peu élevée.

D'énormes caïmans fendaient les eaux dans tous les sens. Ces sauriens sont, comme je l'ai déjà dit, abondants dans tout le Guaporé, mais leur nombre est extraordinaire aux environs du confluent du Mequenes.

Ils nous assiégeaient littéralement et s'approchaient tellement de notre embarcation, qu'il fallait les en éloigner à coups de revolver et d'aviron. Les plages du fleuve étaient couvertes de leurs traces, semblables à de gracieuses broderies, car, lorsqu'ils marchent, ils relèvent le corps en s'appuyant sur la queue, qui laisse sur le sable un sillon sinueux, parallèle aux marques de leurs pas. Les naturalistes qui disent que la marche des caïmans est lente à terre ont avancé un fait inexact : ils courent assez rapidement pour que l'homme ne puisse pas toujours leur échapper.

Le trajet de l'embouchure du Mequenes à la sortie du canal de Jaracatiá se fait en quatre heures en temps ordinaire. Il nous demanda deux jours, tant les eaux étaient basses.

L'état de notre bote, exposé à des chocs continuels, devient inquiétant : ses jointures, bien que calfatées journellement, font chaque fois de l'eau en plus grande abondance, et nous commençons à entrevoir la perspective peu agréable d'être retenus prisonniers dans ces parages inhospitaliers, par suite de la ruine totale de notre embarcation ou de l'impraticabilité du fleuve. Mais il est trop tard pour reculer.

Le même jour, à 3 heures 33 minutes du soir, nous touchons encore sur un rocher, près d'une petite île, et il faut deux heures et demie de travail pour nous remettre à flot. Nous ramons ensuite jusqu'à 8 heures 50 minutes, où nous nous

arrêtons, pour passer la nuit, à la rive droite de l'île de *Meia-Lua* (Demi-Lune), ainsi appelée à cause de sa forme.

Le lendemain, nous nous remettons en route à 5 heures 10 minutes du matin. Au bout de deux heures de marche nous dépassons une colline, et un peu plus loin, touchons sur un bas-fond, en face de la *Barranca-Vermelha* (Berge Rouge), sur la rive droite. Nous y restons échoués trois heures trois quarts. A 5 heures 20 minutes du soir, nous jetons l'ancre devant le *Campo dos Amigos* (Prairie des Amis), près de l'embouchure du ruisseau appelé *Pote-Pintado* (Cruche Peinte) ou *Cacau* (Cacao), également sur la rive droite, au point où l'atlas de Candido Mendes indique à tort un village.

Le 26 nous rencontrons, trois kilomètres au-dessous de l'embouchure du rio Pote Pintado, M. Antonio Rodrigues de Araujo, négociant de Cuyabá, qui remonte le Guaporé avec quatre *igarités*,¹ transportant sa famille et une partie de son personnel. Il revient des *seringaes* de San-Simãozinho et de Pedras-Negras, où abonde l'*hevea guyanensis* ou *siphonia elastica*. Il y a passé quatre années, occupé à l'extraction du caoutchouc, mais la fortune, malheureusement, n'a pas répondu à ses efforts.

Nous entrons, en effet, dans la région du caoutchouc, qui, comme autrefois l'or, attire de hardis aventuriers, séduits par l'espoir d'un gain facile. Il ne s'agit, en effet, que de pratiquer des incisions aux arbres qui le produisent et d'en recueillir le suc.

¹ L'*igarité* est une embarcation fluviale de grandeur moyenne, fort employée dans le bassin de l'Amazonie.

Quand un *seringal*¹ est de grandes dimensions et que le terrain des environs se prête à la culture, les *seringueiros* se construisent des cabanes en bois de *carandá* (*Copernicea cerifera*) et en bambou, parfois très confortables; et font, pour leur consommation personnelle, des plantations de tabac, de maïs, de manioc, de riz, auxquelles ils ajoutent quelquefois des haricots et de la canne à sucre, et, mais plus rarement, des pastèques et des melons.

La chasse et la pêche leur fournissent le reste des vivres nécessaires.

A la hauteur où nous nous trouvions, il n'y avait pas encore de ces plantations: les chercheurs de caoutchouc menaient une existence nomade, allant d'un *seringal* à un autre, et ne s'écartant guère des bords des cours d'eau, où les transports sont plus faciles. Le sort de ces pauvres gens est boin d'être enviable. Leur cueillette, quoique représentant une somme considérable, est tellement grevée par l'usure de ceux qui leur font les quelques avances nécessaires à l'exercice de leur industrie, que souvent ils perdent entièrement leur temps et leur travail. Réduits à quelques misérables provisions, ils passent par toutes les privations et les maladies des anciens chercheurs d'or, et l'apparence terreuse du visage, la fréquence des œdèmes et la

¹ On appelle *seringal* (au pluriel *seringaes*) un bouquet ou bois d'arbres à caoutchouc. Les *seringaes* se trouvent disséminés dans presque toutes les forêts du bassin de l'Amazonie. *Seringal* vient de *seringa*, nom vulgaire du caoutchouc dans cette région et qui a formé le mot *seringueira*, sous lequel sont communément connues les diverses espèces d'*hevea*, et le mot *seringueiro*, chercheur de caoutchouc.

Le sens littéral du terme *seringa*, en portugais, est *seringue*; on l'a appliqué au caoutchouc, parce qu'il a d'abord été employé à la confection des instruments de ce nom, par la population d'origine européenne de l'Amazonie. Ce terme est remplacé dans le reste du Brésil par le mot *borracha*, le seul qui soit, du reste, usité dans le commerce. Le français *caoutchouc* est une légère corruption du tupi *cau-uchú*.

décoloration des muqueuses révèlent au premier coup-d'œil chez eux la pauvreté du sang et le manque de reconstituants.

Ils souffrent quelquefois les plus dures extrémités. M. Rodrigues de Araujo nous cita le cas récent d'un jeune Matto-Grossense qui, torturé par la faim, se prépara un *pirão* (bouillie épaisse), au moyen de suc de *mangabeira*¹ et d'une poignée de farine de manioc. Le malheureux mourut peu d'heures après ce funeste repas, au milieu des douleurs les plus atroces; le suc de *mangabeira* s'étant solidifié dans ses intestins.

A 11 heures, nous nous arrêtons pour déjeuner sur la rive droite, près de la lagune *Matuá* ou *Mateo-ha*, selon une autre orthographe.

Nous repartons à 1 heure de l'après-midi, et échouons trois quarts d'heure plus tard, mais quelques minutes suffisent pour nous dégager. A 3 heures 20 minutes, nous dépassons l'île de *Matrinchan*. A 4 heures 5 minutes, notre bote échoue encore, cette fois pendant quarante minutes, et, à 5 heures $\frac{3}{4}$, nous dépassons le *Tanguinho*, fort ruisseau près de l'embouchure duquel existe une petite colline.

En cet endroit s'étend sur la rive droite un grand seringal déjà complètement exploité, à ce que nous dit M. Rodrigues de Araujo.

L'aspect de la flore s'est sensiblement modifié. Outre les *heveas*, on aperçoit dans les forêts riveraines deux espèces de cacaoyers, dont l'un, le *cacaoy* ou faux cacaoyer, porte des fruits rafraîchissants; et le copaiier, la *bicuibeira* (*Myristica officinalis*), la noix muscade du Brésil (*Cryp-*

tocaria moschata), *l'oleo vermelho* (*Mirospermum erytoxylum*) y abondent, ainsi que l'ipécacuana.

Parmi les palmiers se remarque le *siri-ba*, *astrocaryum* à fruits rouges, du bois duquel les indiens font des flèches, et les civilisés, de belles et fortes cannes.

On y voit également quelques individus d'une autre espèce de palmier, aussi mince et aussi svelte que *l'assahy* (*Euterpe edulis*), à folioles pliées et dentées, à pétioles enroulés et au spathe floconneux, dont le tronc est entouré de racines aériennes sensiblement cylindriques qui, partant de la même hauteur, parfois trois mètres au-dessus du sol, se dirigent obliquement jusqu'à terre, en gardant entre elles une égale distance.

Cet arbre curieux est, pour cette raison, connu dans la région sous le nom de *côco dos vinte pés* (Cocotier aux vingt pieds): c'est probablement *l'iriarteia orbignyana*, de Martius, ainsi appelé par ce botaniste en l'honneur d'Alcide d'Orbigny, qui en a parlé le premier; le *paxiuba* ou *iriarteia esorhisa*, le *catisar* ou *tarapoto* dont parle Castelnau, qui en cite deux espèces, le *taropoto mince* et le *taropoto ventru*; «palmier si remarquable par sa tige, qui à deux mètres de terre se divise en un grand nombre d'embranchements, en sorte qu'il paraît soutenu par des étais.»¹

Il faut peut-être l'identifier aussi avec le palmier que Keller mentionne dans les termes suivants: «a small slender palm with bifurcated fan, whose name I unfortunately could not learn, so found only near the rapids of the Madeira.»²

¹ Le suc de la *mangabeira* (*Hancornia speciosa*) fournit un succédané du caoutchouc. D'abord laiteux, comme ce dernier, il durait aussi rapidement après son extraction.

¹ *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Pará.*

² *The Amazonian and Madeira rivers.*

CHAPITRE II

LE POSTE DE PEDRAS-NEGRAS. LES INDIENS PALMELLAS. LEUR DIALECTE : A COMPARAISON AVEC D'AUTRES DIALECTES. IDIOME, BOUCHE ET LANGUE EN DIVERS DIALECTES. LE RIO BAURÈS ET LE RIO ITANOMAS.

I

Le jeudi 27 Septembre, nous nous mettons en route à 4 heures du matin, et à 7 heures $\frac{1}{2}$, nous abordons au port de *Pedras-Negras* (Pierres-Noires), ainsi nommé à cause d'un amoncellement de rochers et de pierres énormes, extrémité d'un contrefort de la chaîne des Parecys, qui vient mourir en ce point, et qui obstrue une grande partie du fleuve, principalement du côté de la rive droite.

C'est en cet endroit que fut transféré, vers 1758, afin de tenir en respect les missions espagnoles de San-Simão et de San-Martin, le poste militaire d'abord établi à la mission de San-José, dont le capitaine-général Luiz Pinto changea le nom en celui de Palmellas. Ce dernier nom, qui resta quelque temps au poste de Pedras-Negras, ne s'applique plus aujourd'hui qu'à une tribu indienne qui vint habiter dans les environs, peu d'années avant la date de notre voyage. A l'époque dont je viens de parler, Pedras-Negras était d'après Southey, propriété de licencié Jean Baptiste Andrieux, chirurgien français marié à S. Paulo et qui y vivait depuis 8 à 12 ans : ce fut, dit-on, après Villa-Bella et Cubatão, le premier point habité des bords du Guaporé : on n'en trouve cependant aucune mention dans la narration du premier voyage de Rolim à Santa-Rosa, mais, lorsque ce capitaine-général descendit le fleuve pour la seconde fois, en 1760, il y existait un noyau de population.

La garnison du poste se composait en tout d'un sergent et de deux jeunes soldats. Le premier était marié et père d'une

assez jolie fille de quatorze ans, dont la garde ne lui donnait pas peu de souci, car il n'osait la perdre un instant de vue, dans la crainte de quelque tentative de séduction de la part de ses subordonnés.

Il est difficile de comprendre la raison pour laquelle on maintenait des détachements si faibles dans des lieux déserts et éloignés de tout centre de population. Au point de vue de la défense de la frontière, ils étaient évidemment insuffisants. Si c'était comme moyen de punition, outre qu'il existe déjà dans la région le fort Principe da Beira, le code militaire en fournit d'autres plus efficaces et plus humains.

Les postes de Cubatão et de Pedras-Negras auraient pu cependant rendre de sérieux services, si l'on avait suivi la politique des capitaines-généraux, à qui on doit leur fondation, et qui les destinaient tant à la protection de la voie fluviale qu'à servir de stations d'approvisionnement pour les voyageurs et de noyaux de peuplement ; mais à la condition de comprendre un effectif suffisant de soldats, tous mariés, et pourvus du nécessaire pour y vivre sans privations.

Le poste de Pedras-Negras est agréablement situé sur le flanc d'une colline d'environ trente-cinq mètres de hauteur, qui présentait encore des traces d'une ancienne culture. Nous y remarquâmes une soixantaine d'orangers, pliant sous le poids de fruits mûrs et délicieux, un limonier, deux caféiers et quelques bananiers, le tout perdu dans le bois, et les seuls restes d'une propriété qui dut être importante au siècle dernier. Comme partout ailleurs, les soldats du poste négligeaient de planter des arbres fruitiers, mais ils avaient de petits champs de maïs, de manioc, et de canne à sucre, et cultivaient quelques pastèques et quelques melons.

Dans les bois voisins, l'épécacuana et le vanillier abondent, ainsi que le *tocary* ou châtaignier du Para (*Bertholetia excelsa*.)

La rencontre de cet arbre fut pour nous une véritable trouvaille, car son mésoderme fournit une excellente étoupe, qui nous permit de calfeutrer notre embarcation, dont la solidité était fort compromise. Un autre arbre aussi utile, également abondant dans la région, est le *sapucaia* (*Lecythis* sp.), que les naturels, d'après Ferdinand Denis, appellent *Arbre à étoupe*, en raison des propriétés de ses fibres. Notre équipage en fabriqua des câbles de halage, qui devaient nous être d'un grand secours dans le passage des rapides.

Ces travaux nous occupèrent deux jours, en même temps que le major Lassance procédait à des observations astronomiques pour régler nos chronomètres et déterminer la position de Pedras-Negras, qui se trouva être par 12° 51' 11" 22 Lat. S et 19° 44' 22", 65 Long. O. de méridien de Rio de Janeiro. (1)

II

A quelques lieues de distance de Pedras-Negras, dans l'intérieur des terres, une tribu d'indiens demi-civilisés avait, comme il est dit plus haut, fait son apparition depuis quelques années. Ces indiens, à qui M. Rodrigues de Araujo, donna, quatre ans auparavant, le nom de *palmellas*, entretenaient des relations suivies avec le personnel du poste et les navigateurs du Guaporé.

J'eus l'occasion de parler à trois d'entre eux, âgés d'une quarantaine d'années.

Ils me racontèrent que leur tribu, chassée d'une région qu'ils ne pouvaient indiquer, car leurs pères étaient encore enfants à cette époque, s'était d'abord

réfugiée dans les environs de la mission de San-Miguel, sur le rio Baurès, qu'elle avait quittés dernièrement pour venir établir son village sur le flanc de la chaîne des Parecys, à quarante ou cinquante kilomètres de Pedras-Negras. Ce récit n'a rien d'in vraisemblable ; il est certain que l'émigration de cette tribu ne remontait pas à plus de quatre-vingts-ans, car ni les anciens explorateurs du Guaporé, ni João Leme do Prado, qui parcourut la chaîne des Parecys en 1792, n'en font aucune mention, et il n'est pas improbable que les *palmellas* proviennent de la mission de San-José, abandonnée en 1762, par ordre de Rolim.

D'un autre côté Lucio Maciel, le patron de notre bote, qui avait à plusieurs reprises trafiqué avec les *palmellas*, nous donna sur leur compte les renseignements suivants.

Ils étaient arrivés dans le pays sous la conduite de descendants d'espagnols, dont l'un, nommé Ignacio, avait épousé une indienne, et les infants issus de cette union étaient encore les chefs de la tribu. Il existe chez eux des individus entièrement blancs, aux cheveux roux ou châtain, comme chez les *herisobocones* du rio Baurès et les *tucunapebas* et les *araras* du bassin inférieur du Xingú¹. Leur autorité suprême était une femme blanche et aux yeux bleus, ayant des façons supérieures à celles de ses compagnes, et que l'on ne connaissait que sous le nom de *Senhora* (Madame.)

(1) On dit qu'il existe également des indiens de couleur blanche dans d'autres tribus, entre autres, chez les *cauénas* du rio Iça, les *aymorés*, les *pomecrans* et les *craugés*. Gonçalves Dias, dans son ouvrage intitulé *Brazil e Oceania*, affirme en avoir vu, et ajoute que dans quelques tribus, les yeux bleus passent pour un signe de beauté. Les *pamas*, dit Rodrigues Ferreira, sont les plus blancs et plus beaux des indiens. Les *pacajás* sont si blancs, dit le jésuite João Daniel dans son *Thesouro descoberto no Rio Amazonas*, qu'ils ne se distinguent des européens que par leur nudité.

(1) Voir pag 39. note 2.

On ne savait pas exactement son âge, mais elle devait, à cette époque, avoir de quarante à soixante ans.

Les gens de sa tribu la considéraient comme un être supérieur et en faisaient l'arbitre de tous leurs différends.

C'était elle qui rendait la justice et qui répartissait les récoltes, ainsi que les produits de la chasse et de la pêche, dont elle faisait trois parts : une pour les producteurs, l'autre pour les enfants, les malades et les invalides, et la troisième, pour elle-même.

Les *palmellas* formaient, à l'époque de notre voyage, un village d'environ quatre cents habitants, mais leur nombre a été autrefois bien plus considérable. Ils parlaient encore avec terreur d'une maladie cruelle, peut-être l'épidémie de petite vérole de 1869, qui les avait décimés quelques années auparavant, et jetés dans une telle épouvante que beaucoup d'entre eux s'étaient dispersés en diverses directions pour échapper au fléau.

Ils sont presque exclusivement agriculteurs, et s'adonnent peu à la pêche et à la chasse.

Leurs cultures consistent en maïs, manioc, ignames, arachides, courges, canne à sucre et melons. Ils possèdent des orangers et élèvent des poules et des canards, ces derniers domestiqués par eux.

Les *palmellas* me semblent, d'après leur langage, appartenir à la même famille que les *acauás*, les *arecunas*, les *macuchys*, les *guiamares*, les *gojaguases*, les *pianagotos* et les *terevigotos* (Martius), avec lesquels ils ont plusieurs mots de communs.

Leur idiome, différent de celui des autres tribus indiennes riveraines du Guaporé, et, entremêlé de mots espagnols et portugais, présente une grande ressemblance avec le *galibi* ; beaucoup de ter-

mes sont identiques dans les deux dialectes ; et d'autres mots *palmellas* ne diffèrent du *galibi* que par une légère altération.

La prononciation du *palmella* est douce et presque mélodieuse. La première syllabe de certains mots se prononce avec une faible aspiration, figurée plus bas par la lettre *h*, placée après la voyelle initiale : *óhna*, yeux ; *ohóna*, nez, etc., Le *v* se confond avec *u*, ¹ *gu* et *hu*, comme dans le mot *iva*, marcher vite, que l'on entend tantôt *iua*, tantôt *igua* ou *ihua*.

Ainsi que dans presque tous les idiomes américains, le son de *r* est toujours doux.

Voici un certain nombre de termes *palmellas*, que j'ai pu recueillir.

(1) Nous rappelons que dans l'orthographe portugaise, suivi dans cet ouvrage pour la traduction des vocabulaires, *u* a la valeur de *ou* français.

VOCABULAIRE PALMELLA

Abeille.....	Merema ¹ .
Aguapé ²	pano.
Anus.....	vekére ; pau.
Apporter.....	navotá.
Ara.....	cápe.
Arachide.....	kéna.
Arbre.....	kihe. ³
Arc.....	ta. ⁴
Arriver.....	jorike.
Attendre.....	orupá.
Banane.....	airae.
Barbe.....	bapove ; eteve.
Biguá ⁵	meneke.
Blanc.....	emoruna.
Boire.....	tokene.

¹ *Mère*, en *jacuna*.

² Voir page 218, 1^{re} col. note 1.

³ *Vuhé*, en *galibi*.

⁴ *Taro*, en *munducurú* ; *mutáro*, en *juracaré* (dialecte *antizano*) ; *tánilo*, en *mobima* (dialecte *mojo*).

⁵ Nom vulgaire du *carbo brasiliensis*, palmipède-totipalme qui fréquente les bords des cours d'eau. Il va en bandes si nombreuses, qu'elles laissent, partout où elles se posent, d'épaisses couches de fiente, qui font souvent périr les arbres. Le mot *biguá* vient peut-être du tupy *bui-cuá* (salir).

Bois, forêt..... hito. ¹
 Bois (en général)..... vuhé-vuhé. ²
 Bon..... juco.
 Bouche..... epéte.
 Bras..... napo; oporémo.
 Brave, vaillant..... juraténe.
 Bugio ³ (ventru)..... morúpa.
 Caetetú ⁴..... póio. ⁵
 Caiman..... vatova. ⁶
 Canard..... rive.
 Canne à sucre cultivée. assucá. ⁷
 Canne sauvage (sorte de bambou)..... cariíry. ⁸
 Capivara ⁹..... paputare.
 Cerf..... ximare.
 Champ, prairie..... véxe.
 Chapeau..... sombrero. ¹⁰
 Cheveux..... aruxe.
 Chien..... pénaca; auliano.
 Ciel..... cápe. ¹¹
 Cils..... ohno-pipiano.
 Coatá ¹²..... xuruma.
 Coq..... colito.
 Coton, fil, étoffe, pièce d'habillement..... toróá.
 Cou..... ecnaxe; pamuapa.
 Coude..... talire.
 Courge..... anakire.
 Courir..... iva-cé.
 Couteau..... rexe. ¹³
 Cuia..... puva. ¹⁴
 Déjà, tout de suite..... cé.
 Dent..... jeré. ¹⁵
 Dieu..... taita.
 Doigts..... jemepère.
 Donner..... emó. ¹⁶
 Dormir..... jenéne. ¹⁷
 Eau..... tuna. ¹⁸

Eclair..... bihiolácoke.
 Enfant..... curima; ¹ piurexure
 Etoile..... anisa.
 Femme..... hoa. ²
 Fesse..... mabéte.
 Feu..... vava. ³
 Feuille..... apo. ⁴
 Fils..... anére. ⁵
 Flèche..... puéra. ⁶
 Fleur..... ana, jaroco. ⁷
 Fourmi..... macahé.
 Front..... pépe; epélo. ⁸
 Fuir..... açalora.
 Genou..... oh-heu.
 Gorge..... ecuaxe. ⁹
 Grand..... hetuare.
 Hache..... ho-hé. ¹⁰
 Hamac..... óhua.
 Homme..... oca. ¹¹
 Igname..... mopon.
 Jacú ⁹..... caioby. ¹²
 Jaguar..... okoro. ¹³
 Jaune..... éme-nune.
 Je, moi..... je.
 Jeune homme..... morae.
 Jaó ¹⁴..... macuca.
 Jambe..... ique.
 Joues..... paxo.

¹ *Columi* em tupy; *calemi*, en patagon, d'après Pigafetta.

² *Uóre*, en galibi; *inhúa* en tain. En chontaquiro, *oha* veut dire grand-mère. Femme, en tucano, est *mahu*; *hoana*, en cocama; *hoanita*, en uchy; *hoátoa*, en peba; *nomá*, en jupúá; *nomta*, en cobeú; *noómi*, en coreta; *inóni*, en coeruna; *inúta* en taino; *núnió* (uxor), en baré; *inana*, en mariaté; *inan*, en jucuna; *neina*, en cavichana. *inhúu*, en tariana; *inaro*, en maniva et cariba; *iaro*, en aruac; *nurúno*, en marauhá; *na-titu*, en saliva.

³ *Vave*, en pimenteira; *uat* en galibi, acua, guajamase, maíangcong, ponary, taman; *co*; *ueta*, en gojaguá. Chez quelques tribus de l'Australie, *feu* est *weé-hé* en waman; *wan* en wanikin et autres tribus du lac Tyer, *icéé*, chez les indiens du mont Talbot, tous dans la province de Victoria.

Chez beaucoup de nations brésiliennes, on trouve dans le mot *feu* le *ch* aspiré, on x fort; *cha*, les mundurucú *tascha*, chez les gés, *itschiú*, *kusché*, chez les chavantes; *kutsché*, en chieriabá; *kutschéu*, en cherevnt; *kol-ho*, en apon-gicran; *kut-siopedá*, en massacará; *kuchman*, en mac. acaly; *ictá*, en catoquina; *kakeschan*, en copochó; *cumanachó*, panhame; *xompach*, en botocudo; *tchompouch*, en nak-nuk; *fixé*, en guirina; *ixú*, en caripuna; *ixy*, en mojo; *ixépe* en guaynumá. (Newied).

⁴ *Aapana* ou mariaté.

⁵ *Niri*, en maniva du rio Içú; *noiry*, en mariaté.

⁶ *Purena*, en galibi; *puena*, en acua; *purena*, en ponary; *puro* en macuchy et en arecuna; *ixúhuera*; en cavichana.

⁷ *Ana*, en taino; *dhani*, en otomy.

⁸ Le-même en paraviana.

⁹ *Enuácc*, en galibi.

¹⁰ *Ony*, en galibi.

¹¹ *Okiry*, en galibi.

Voir page 213, 2me col; note 2.

¹² *Cajury*, en caripuna et en uajapy; *cuxory*, en marauhá; *jumáa*, passé; *kutzuy*, en guaynumá; *cuxory*, en chontaquiro; *cu.sru*, en culino; *cutzuy*, en mariaté; *gothyuy* en cavichana; *cutivina*, en gaycurú.

¹³ *Ukú*, en chieriabá; *okó*, en miranha; *ecóle*, en tamanaco c en paraviana; *ukú*, en urequena ou *o.elhudo*; *oighó*, en coeruna; *cuparak*, en botocudo.

¹⁴ Gallinacé dont la chair est très estimée.

¹ *Itupo*, en galibi; *áto*, en bauré et en timbira; *óte* en chieriabá; *antá*, en chavante; *hú*, arbre, en itua ou coroado.

² Le même en galibi, paraviana et tamanaco.

³ Lagottrix.

⁴ Voir page 218, 2me col. not. 1.

⁵ *Aboio* en jumana.

⁶ *Uatuhe*, en bauré.

⁷ Corruption du portugais ou de l'espagnol.

⁸ *Ekiririko* en bauré.

⁹ Voir pag 218, 2me col. note 3.

¹⁰ Mot espagnol.

¹¹ Le même en galibi, mundurucú, cavichana ou ipuicotó et jauapery; *caba*, en ponary.

¹² Voir page 218, 2me col. note 5. En iquito, *xerúka*.

¹³ *Irexe*, en jucuna.

¹⁴ Voir page 218, 2me col. note 6.

¹⁵ Le même en galibi ou pimenteira et en paraviana (corruption de *paravana*; *aná* veut dire nation, tribu, gens).

¹⁶ *Epemén*, en galibi.

¹⁷ *Tenene*, en galibi; *puñumi*, en ketchua.

¹⁸ Le même en galibi, aracaju, acua, arecuna, guajamare, pianogoto, teverigoto, maíangcong, a'orá, cavichana et tamanaco; *tunak*, en ponary; *tonsh*, en euhima, guaná, terena, kinikinau, layana; *tohni*, en mobima; *una*, *uni*, *une*, *uéne*, *ghene*, etc., en d'autres dialectes.

Langue.....	núo. 1
Loin.....	maroke. 2
Loutre.....	sararé.
Lune.....	luna 3.
<i>Macaco de prego</i> 4	mecô.
Main.....	amémuca. 5
Maison.....	moréve.
Manger.....	ekita-marake.
Manioc.....	ária.
Mante-religieuse.....	pana-bana. 6
Marcher vite.....	iva.
Mariage.....	oné.
Marmite.....	caçalora. 7
Mauvais, méchant.....	tetana.
Mère.....	enacone. 8
Mort.....	oréne.
Mouche.....	áco.
Mouette.....	réca.
Moustache.....	otépe.
<i>Mutum</i> 9	jauáte.
Narines.....	ohona — xape; jatú — hápa.
Nez.....	ohóna. 10
<i>Nhacundá</i> 11.....	moiapo.
Noir, nègre.....	tapurunhana. 12
Nombri.....	épóme.
Non.....	japo. 13
Noyau, semence.....	naran-çai. 14
Nuit.....	uanake.
Œuf.....	tarapone.
Oreille.....	pahna. 15
Oui.....	tére.

1 Onu, en macuchy; núlo, en tamanaco. Voir plus loin
2 *Amorone*, en botucudo de l'aldea Mutum.
3 Mot espagnol. *Nunu*, en galibi et en acauá; *nuna* en guayamare, pianogoto et maiangcong; *nulu*, en pimenteira; *úlu*, en jeicó; *niano*, en teverigoto; *núni*, en guitacaz.
4 Il s'agit ici du singe *cebus flauellus*, ou *simia preguis*. Le même en caraiba, aracajú et pimenteira.
5 *Aneco*, en galibi; *kana* en paraviana; *xemé* en patagon; *maki*, en ketchua; *mátaca*, en itonama, Bras, en ipuricotó, krichana, etc., est *iemccdu*, et main, *iemiai*.
6 Le même en galibi.
7 Corruption du portugais *caçarola*.
8 Le même en marauha et manáo.
9 Voir page 21, 2ème col. note 1.
10 *Iuhna*, en macuchy; *yónari*, en arecuna; *anary*, en pianogoto; *nári*, en maiangcong; *iuna* é ou *unare*, en krichana; *onai*, en ipuricotó; *nikeng*, en coroá; *ninhch*, en bougre; *inhi*, en pury; *ho*, en patagon.
11 Poisson de rivière excellent dont il y a trois espèces: *curuba*, *pinima* et *piranga*.
12 *Tapaño*, en tupy; *tapanid*, en cayapó; *tapaiuna*, en bauré et en apiacá; *tapaniuh*, en coroá; *tapanhon*, en malaly; caripuea machaculi et macuny; *tapanhuna*, chez les barés du Rio Negro et les manivas; *apaihuna*, en guapichana; *tauapung*, en coretú; *tipiahung*, en jeicó.
13 *Japua*, en galibi.
14 M t hybride formé de l'espagnol et du guarany: proprement, pépin d'orange.
15 Le même en galibi; *pepéhna*, en coroá; *bipihna*, en pury; *apánalo*, en paraviana; *pahne*, en caripuna; *panai*, en ipuricotó; *penich*, en sabuja; *penhe*, en kiriri; *geheno*, en guaná, et carajá, *inhohone*, en botucudo; *panuré*, en macuchy.

<i>Pacú</i> 1.....	váupa.
Parties génitales de l'homme.....	járé. 2
Parties génitales de la femme.....	óhri. 3
Patate.....	napihe.
Peigne.....	parata.
Père.....	pacone. 4
Perroquet.....	kiara. 5
Perruche.....	tetére. 6
Petit.....	peuxú. 7
Pied.....	kémuca.
Pierre.....	táupo. 8
Piment.....	apómo. 9
Pirogue.....	mópo.
Pluie.....	kéne. 10
Plus.....	pitanga.
Poison.....	cáco.
Poison pour les flèches.....	cupí.
Poisson.....	cana. 11
Poitrine.....	emáte.
Porc.....	océre.
Pot.....	hóma.
Poule.....	parione.
Raie 12.....	caxiva 13.
Rame.....	opó.
Retourner, revenir.....	otôro.
Sable.....	sakena. 14
Sel.....	pamo. 15
Serpent.....	ocon.
Soleil.....	vého. 16
Sourcils.....	óhno-vépe.
<i>Suruby</i> 17.....	áreguo.
Tabac, cigare.....	tamá 18.

1 On connaît sous ce nom plusieurs espèces de salmonides à la chair estimée. *Apuc*, en galibi.
2 *Jali*, en bauré; *yáhrri*, en aruan. veut dire homme.
3 *Ole* en galibi: dans ce dialecte, *uore* signifie femme.
4 *Apacone*, en manáo.
5 *Quihag*, en camé et en bougre.
6 *Tiritiry*, en chontaquiro; *siriry*, en miranhu; *kix-kix* en aruan.
7 *Cuxihé*, en galibi.
8 *Topa*, en galibi, krichaná et paraviana; *taupo*, en pimenteira; *tari*, en itua et coroad.
9 *Pomi*, en caraiba, chaino et calimayo; *pónuci*, en pária et cumanago.
10 *Ukú*, en tupy; *uko*, en guaná; *okorhu*, en galibi; *oka*, en timbira; *kemba*, en ponary; *kenopo*, en krichana.
11 Le même en paraviana et en jury; *kan*, en tainó; *oka*, en iquito; *care*, en itua ou coroá; *cach*, en maya; *ak-p*, en vilela.
12 Voir page 220, première col. note 1.
13 *Xipare*, en galibi.
14 *Sakia*, en galibi.
15 Le même en galibi.
16 Le même en galibi, paraviana, tamanaco, guajamase, ponary; *uyéyu*, en acauá; *uéhi*, en macuchy; *uhé* en pianogoto et teverigoto; *uacé*, en arecuna; *vehí*, en macuchy; *ya* en carahé; *uáxi*, en mundurucu; *uáds*, en mura; *izezé* en paiconeca; *saaxé*, en mojo; *hauré*, en jupuá; *kamo*, en aruan; *uei*, en krichaná et en ipuricotó; *uazi*, en mundurucu, hoasé, en mura.
17 Poisson de la famille des Siluriformes (*platystoma lima*).
18 *Tamai*, en acauá; *tamoi*, en caraiba; *petena*, en apiacá; *petum*, en tupy.

Tapir.....	péna. 1
Taquarussú 2.....	rato.
Terre.....	réne.
Tête.....	na-ápo. 3
Tocary 4.....	tutuco. 5
Tonnerre.....	hiro-hô-hôlo.
Trahira 6.....	juriva.
Tu, toi.....	hómo. 7
Urubú.....	caxira. 8
Vent.....	pehête. 9
Ventre.....	hure. 10
Viens ici.....	nemo.
Vieux, vieillard.....	tamoate. 11
Voler (dérober).....	éma-tépe.
Yeux.....	óhno. 12

1 Le même en coroa.

2 Grand bambou du Brésil.

3 *Mápo*, en pajaguara (dialecte mojo); *ipé*, en paiconeca (dialecte chiquitano).

4 Nom tupy du châtaignier du Pará, (*Bertholctia excelsa*).

5 *Tutuca*, en aruac.

6 Voir page 114, première col. note 1.

7 *Amoro*, en galibi.

8 Vautour commun du Brésil, (*Cathartes brasiliensis*).

Retzira, en canamerin.

9 *Pepete*, en galibi; *pepère*, en tamanaco et en paravianr.

10 *Ule*, en bauré; *uhe*, en mandurucú.

11 Comparez *tamuyá*, ajeul, en tupy; e *tamuici*, en galibi.

12 *Enoro*, en galibi; *enoi*, en pianogoto; *nóhé*, en saraveca; *ione*, en macuchy; *eneana*, en teverigoto; *nuro* en maiangcong et *arecuna*, *nayra*, en aymarâ; *nuhui*, en ketchua; *uni* en krichaná.

Ce petit vocabulaire nous offre onze mots qui sont les mêmes qu'en galibi¹: ce sont ceux qui signifient *bois, ciel, dents, eau, mante religieuse, oreille, oui, pierre, sel, singe* et *soleil*; et vingt et un qui ne diffèrent du galibi que légèrement, quelques-uns peut-être seulement dans la composition: ceux qui signifient *arbre, bois* (forêt), *cou, donner, dormir, femme, gorge, hache, homme, lune, main, pacú, patate, petit, piment, raie, sable, serpent, tu* (toi), *vieillard* et *yeux*.

Bois, dents, feu, pierre et *singe* se traduisent par les mêmes termes en palmella et en pimenteira; *bois, front* et *poisson*, en palmella et en paraviana; ces deux dialectes ont, en outre, des expressions très rapprochées pour représenter les

¹ D'après Martius: *Glossaria linguarum brasiliensium*.

idées *feu, jaguar, oreille, pierre, vent*, et la négation. *Main, père* et *perruche* sont représentés, en palmella, em marauhá et en chontaquiro par les mêmes mots, et *jacú* et *jaguar*, par des mots fort rapprochés; *sable* se dit de la même façon en palmella et en coroa, et *nez* et *oreilles* se traduisent, dans ces deux dialectes, par des expressions ressemblantes.

D'autre part, *ciel* est représenté par le même mot en palmella et en mundurucu; *tocary*, en palmella et en aruac; *fleur*, en palmella et en taino; *porc*, en palmella et en jumána; *enfant, tabac* et *grand-père* en palmella, en tupy, en apiacá, etc.; *caïman, forêt, nègre* et *ventre* en palmella et en bauré; *jacú*, en palmella et en uajapis; *nez, langue* et *yeux*, en palmella et en macuchy. De plus, *femme* et *poisson* se disent presque de même en palmella et en taino, et *nez* et *oreille*, en palmella et en pury.

Soleil, veho en palmella, est représenté par le même terme ou un terme presque identique, en galibi, paraviana, tamanaco, guyamase, ponary et acauá; par *uehi*, en krichana, guaymiry et macuchy; *uhé* en pianogoto et teverigoto; *uvé*, en carajá; *uaé*, en arecuna; *yah* en carahó; *hauvé*, en japuá; *isesé*, en paiconeca; *saaché*, em mojo; *hoaesé*, en mura: *uáchi* en mundurucu. *Lune*, em palmella *luna*, est *nuno* en galibi et en acauá; *nuna*, en guyamase, maiangcong et pianogoto; *nuni*, en gojaguaz; *mona* en taino; *nanó* en krichana, et *niano* en teverigoto. *Feu*, en palmella *vave*, se dit *uato* en galibi, acauá, guyamare, piano et teverigoto, maiangcong, ponary et tamanaco; *uéta*, en gojaguaz. *Yeux*, em palmella *ohno*, est *ienum* en krichana et en guaymiry; *iono*, en macuchy; *enoi*, en pianogoto; *eneana*, en teverigoto; *nuro* em maiangcong; *jenuro*, en arecuna, guyamase, galibi et

acauá, et *oro*, en gojaguaz. *Ohona*, nez en palmella, est le même en macuchy ; et *ionai*, en krichaná ; *yonari*, en arecuna ; *anari*, en pianogoto ; *nari*, en maiangcong et en gojaguaz. *Flèche*, en palmella *puéra*, est *puréna* en galibi ; *pu-lena*, en ponary et *puró*, en arecuna et en macuchy. ¹

Tels sont quelques résultats obtenus de la comparaison du vocabulaire ci-dessus avec les dialectes de la Guayane anglaise, d'après le *Glossaria linguarum brasiliensium* de Martius, et les vocabulaires recueillis par divers voyageurs, entre autres, La Condamine, Humboldt, Saint-Hilaire, Eschwegue, Spix, Newied, d'Orbigny, Castelnau, Gonçalves Dias, Couto de Magalhães, Barbosa Rodrigues. Cette comparaison, du reste, n'est pas toujours facile, en raison de l'orthographe différente qu'a adoptée chaque auteur, selon sa nationalité, et du plus ou moins de fidélité avec laquelle il a reproduit des nuances de sons presque imperceptibles.

Il est à remarquer que les mots qui sont le plus souvent identiques dans ces

dialectes, ou offrent entre eux une similitude frappante, sont ceux qui servent à exprimer le verbe *parler* et à représenter les deux principaux organes de la voix, la *bouche* et la *langue*.

Il est encore digne de remarque que le même terme sert, selon les dialectes, à représenter, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces idées ; ainsi *nehne*, qui veut dire *parler* en kinikinau, signifie *bouche* en guirina, et *langue* en cariary et en mojo.

Viennent ensuite les termes qui signifient *eau* ou *rivière*. Nous ferons observer à ce sujet qu'en tupy le mot *cy*, (mère), est dérivé de *Y* (eau) et signifie proprement *source, ce dont découle quelqu'un ou quelque chose*, selon le distingué américain brésilien Baptista Caetano d'Almeida Nogueira. ¹

Le même auteur réduit à cinq le nombre des idiomes principaux ou langues-mères de l'Amérique du Sud.

Les mots dont il est parlé plus haut sont complètement distincts dans ces langues, comme on le voit dans le tableau ci-dessous :

NATIONS	EAU	LANGUE	BOUCHE	PARLER
Tupy.....	y - i - u ; ig - yg	cu = cum	yurub = jurú	ñeê = ñeeng
Aymara-aro ...	uma	lakhra	laka	aro = aru
Ketchua-kallu	unu : yacu	kallu	simi	rima = riman
Chili-dugu....	co	keuun keuin	uün = uin	dugun
Kiriry.....	dzú	nunu	waridza	mé

Il est cependant possible, ainsi que le montrent les tableaux suivants, d'établir, par la comparaison entre les différents dialectes, une certaine connexion entre les mots qui précèdent.

¹ Je ferai remarquer ici, à simple titre de rapprochement curieux, que *caá*, en tupy, veut dire *forêt* ; *cay*, en conchinchinois, *arbre*, et *cayu*, en malais, *bois* (en général).

Je dois ajouter, toutefois, que je ne garantis pas l'exactitude de tous les termes qui les composent, car ces tableaux ont été organisés sur des bases différentes et sans les données nécessaires pour les vérifier et leur donner le caractère de l'authenticité.

¹ *Vocabulario da lingua guarany.*

TABLEAU N. 1

DIALECTES	PARLER	BOUCHE	LANGUE
TUPY, langue générale, depuis la Guyane anglaise jusqu'aux pampas patagoniennes, et grand nombre de ses dialectes : cobeú, ipecá, coatá, ciciondó, ou dialecte des indiens du rio Içana, pion, cadana-puritaná, muriocuné, topihira, etc.	NEENG ñec		
GUARANY, garayo.			
Jumana, ou Chumana, langue générale du Haut-Amazone	ñeñenga		ñeñen-se
Idem			
Caripó	ñena		
Coropó	ena		
Cayguá	ñeñe		
Guaná			nahéne
Bauré	pehne		
Palmella		epête	
Chontaquiro	ghéne		
Kinikinau	néhne		
Cariary, mojo, passé, cavichana			néne
Quirinana	néne		
Baré			
Cherente	amene		nená
Cobeú	menq		erimendo
Majoruna		hana	damento
Pano			hana. Voir háo, (parler)
Conibó, Caripuna			en botucudo, votu-
Ipuricotó		ndanaka	runa, etc.
Camé		sáne	
Chopotó, pury			hana
Tariana			nána
Guairacú			nélon
Jucuna			léno
Guayanumá, mariaté			népe
Geicó			enéta
Antis			neuta
Manáo			néta
Baré, tariana, macú		néta	
Camé, bougre		ñencó	
Camé, bougre			noné
Canamery			ua-nuny
Krichana, macuchy			unun
KIRIRY			NUNU
Ipuricotó			nun
CHILI-DUGU		uun, uin	
Krichaná, ipuricotó		uun-tai	
Bougre	un, uin		
Patagon		ihun	
Mundurucu	ña-hun		
Krichaná		uano	
Maniva du rio Iça, ma- náo, aruan, juruá			
Cayapo, mepury		numa	
Maniva du rio Javita, guapichaná		numah	
KIRIRY		nomah	
Maraubá		ME	
Botucudo (aldeia Mutum)		ne-ómaco	
Chumana		oc-mah	
Krichaná, ipuricotó	siuniwan	numan	
Canamery		na-náhma	
Chontaquiro		nú-naghy	
Urequene, ou oreillard		uhé	

DIALECTES	PARLER	BOUCHE	LANGUE
Voturuna, giporoça, krac- mun	háó		
Guaná		ibáho	
Saliva		iáo	
Tecuna		nahá	
Mojo		nú-haca	
Cayoabá		idiaitxe	
Botucudo			niáya
Cadiuéo, enhima		ñima	
KETCHUA-KALLU			ñima
Parecy	nisi	SIMI	
Majoruna			niáre. Voir <i>bouche</i> en
Bororó		nuare	cayoabá, krichaná,
Bauré			irare aymara-aro, etc.
Guaupé, tocano, bejú, caenatarío		jenere	
KETCHUA-KALLU	RIMAN		
Macuchy	siarumá		
Krichaná			
Bororó	nuire (?)		nuya
Pimenteira			núry
Palmella			núo
Galibi		nuro	
Tamanaco		nurú	
Guayracú		nurútco	
Guirinaná		nuhuma	
Tamanaco, paravianá			anulu
Sabuja			nunúch
Macuny			ónu
Botucudo	ong		
Malaly	ñok-ñó		
Bauré			onóuke
Marauhá	ño-mich		
Apinagé, carahó, apo- negicran		ioto, (ñoto ?)	ñoto
Malaly			
Carahó	añok-ñabo		
Macuchy		unda	
Arecúna		undah	
Maiangcong		undáte	
Meniene		undata-coh	
Geico		eng-coh	
Uajapy		eicú	Voir <i>langue</i> en tecuna
Cobeú			et suivants
Coretú			iecú
Chontaquiro			lecoh
Botucudo			noh-goh
Acroá			higih-tioh
Chiquito			utoh
Miranha			utuh
Bororó			utúhri
Pimenteira		i húbiren	téra
Aracajú			
TUPY		JURU', JURUB	iurú
Guarany, omagua, co- cama, etc.		jurú	
Coretú			doró
Jupuá			toró
AYMARA-ARO		ARO	
Passé, jury (rio Japurá)		iáro	
Cayoabá, carajá		arú	
Carajá			daráto
Majoruna sauvage		irah, ixah	
Carajá	irubê-tira	re-ixah	
Majoruna domestiqué			iixoch
Botucudo nak-mun		txôre	
Coroá, coropó		igh-sergh	
Tucano			diátxorah
Cotochó	txak-rerê		
Cotochó		xapeh	
Cayapó		sapó	
Coretú (rio Japurá)			txápetan
Cumanacho, panhame			
Japurá		txúxuk	

DIALECTES	PARLER	BOUCHE	LANGUE
Jury		txú-hígegh	
Jury			txo-uté
Coretu		dxy	hixoh
Botucudo krac-man			
Guató		djó	
Cherente		dajó	
KIRIRY		WARIDZA	
Guaná	ñundzô		
Guaycury		káledji	
AYMARA-ARO			LAKRA
AYMARA-ARO		LAKA	
KETCHUA-KALLU			KALLU
Pano		kesra	
Itúá, ou mgayera, co- roas, au S. de Cuyabá			kero
Iquito		keuga	
Nak-nuk	angheupe		
Mundurucú		kóipu	
Itúá, ou mgayera		negôa	
Miranha (Japurá)		ghúo	
Miranha (carapaná)		gahávi	
Guayaco			ghkeh
Panhame		nicóí	
CHILI-DUGU			KEUUN, KEUIN
Chaperú	acacujuno		
Tecuna, camecran		coh	
Mundurucu			uicon
Coretú	gocoh		
Coretú		erecoh	
Malaly		jatocoh	
Coeruna		coah	
Langue générale du Haut-Amazone			ápecon iápecon
Cayguá			
Apiacá		cuang	
Apinagé, aponegicran		cuá	écuah
Massacará			
Baré	hétucah		
Coroá		écuáxa	
Cirahó		nécoah	
Chaperú		acoah	ricoáh
Miranha			mag-coah
Coroá	cuyá	guxá	
Sabipona			
Omagua, cocama		cúny	cumuiira
Massacará		iculiú	
Parecy			
Tecuna, uajapy			cincu
Camé			iéncu
Guarany, cobeú, etc.			cú
TUPY			CUN

Et, sans grand effort d'imagination, on pourrait, grouper les termes qui précédent, en prenant pour base le mot tupy, dont les autres mots seraient des dérivés :

Nēñeng

<i>nēñenga</i>	<i>nēna</i>	<i>nēma</i>	<i>nōk-nō</i>
nēñen-se	hana	nine	higitiōh
nēñen-keuladje	haná	nisi	uoh
nēñē	sāne	simi	utuh
	háma	numa	utuhri
		nunúma	antalo
nehne		uum	teru
néne	nama	unun	yhubetira
améne	nelon	núnu	ythubeyren
eriméndo	lénon	nunúch	ixore
damento	anólu	nuny	ighsergh
néna	huluma	ua-nuny	ueibi-xee
népe	halluca	none	idiaitxo
népa		lahma	keua
enéta		nánaghy	keuá
neuta		neómako	kumen
		númah	acacujuno
		nóman	cohy
		oc-mah	herecoh
		ME	jatococ
			coah
			cumúira
			cong
			icon
			iculiu
			ixecú
			uecú
			nencú
			xecú
			eiçú
			cú
			GUM
			erecoh
			lecoh
			necoh
			jato-cob
			hetucah
			gocok
			eng-coh
			coh
			iapecon
			apecon
			copehon
			cuang
			cuá
			ecuá
			guxá
			ecuaxa
			alcoá
			ragh-coah
			ricoah
			cuyá
			jatococ
			coah
			czw
			dxi
			hixóg
			varidza
			djo
			nundzó
			dajo
			káledji
			kalke
			lakhra
			aro
			aru
			járú
			siaruma
			doró,toró
			jamero
			daráto
			irah
			iruru
			irube-tira
			jamero
			jurúb
			jurú
			juro
			doro
			toro
			je-nere
			RIMAN
			núire
			nury
			nuia
			nun
			núo
			nuru
			nurutko
			uin
			ihun
			ña-hun
			uano

TABLEAU N. 2

EAU ET RIVIÈRE EN PLUSIEURS DIALECTES

DIALECTES	EAU OU RIVIÈRE	DIALECTES	EAU OU RIVIÈRE
Tupy, langue générale.	y, i, u, io, yg, hi	Conibó	uhúpa
Ipuricotó	ehy	Guirinaná et aruak	uhúni
Cayguá	yu (doux)	Iquito	nuna
Mundurucú	uh (aspiré), a	Guaná	huna
Jumana, passé, jury	uhy	Maukuá	huneh
Catoquina	uata-hy	Otuki	úro
Cavichana	oughy	Geicó	úlu
Tariana, juruá, macú, bejú, cubeú, tucano, peeche, caenatarió.	yni	AYMARA-ARO	UMA
Tapicary	uhini	Aravirá, bororó	ôo
Bauré, paeconeca	héna	Garayo	ôho
Krichaná	apuikina	Sabujá	aôho
Ariocá	éni	Palicura, goyaná	ony
Caripuna, mura	héri	Baré, Jucuna	óny
Langue générale du Haut Amazone.	éh	Guaynumá	ahony
Panó, peba	hen	Antis	niá
Pacaguare	jéne	Cariary	ona
Coropó	tein	Paravianá et plusieurs autres	dóna
Maropa	ghene	Macuny et d'autres	duna
Urequene, ou oreillard	énue	La majorité des diale- ctes, entre autres, l'ara- cajú, arecuna, acauá, adoriá, galibi, cavixa- na, guayamase, maian- gong, palmella, piano- goto, teverigoto, piano- cussy, chapará, pone- cutú, anhuac, juricuna, tamanaco, etc.	tuna
Cayuvicena, guaranaca- cena	uêne (doux)	Ponary, mobima	tunah
Mepury, pareny, pamary	huêne (aspiré)	Enhima, guaná, terena, kinikinau; layána, etc.	tôhna
Maniva, canamery	huhêne (id).	Chiquito	tutuch
Botocudo	neni	KETCHUA	Há, Yaco
Mojo saraveca	une	Cak-chiquill, tzutuhill	yá
Cocaina	unch	Chibaro	ha-ha
Potiguar	una	Parentintin	ha-hu
Omagua, guayracú, ma- joruna, maniva du rio Içá.	ùni	Botucudo, <i>aldea</i> Mutum	yalu
Marauhá, guaycury, aru- an, mariaté et araicú	uny	Jarúra	yaha
KETCHUA-KALLU	unu	Patagon	hara
Manáo	únua	Miranha	ñeugbeugkô
Coeruna	nuho	Guaycury, cadiuéo	niôgodi
Mexicain	maya	Tecuna	cotxú
Taino	ama	KIRIRY	Dzu'
Juracaré	sama	Taruman	txa
Pury	ñama	Camacan	tzan
Coroá	ñaman	Memem	dzin
Botocudo	mañen	Cotoxó	soh
» Krac-num.	muñan		
» arauá, pogiche, potaná (<i>aldea</i> Mutum)	nieñanga		

Voyage au Tour du Brésil

DIALECTES	EAU OU RIVIÈRE	DIALECTES	EAU OU RIVIÈRE
Guató	maghen	Cayoabá	kita,
Tsuluco	amuk	Itonama	kene
Majoruna	uáca	Itene	como
KETCHUA KALLU	JACU	CHILI DUGU	Co
Puelche	jagup	Apiacá	ekok
Matagaya	guag	Coretú	dekoh
Macuny, machacaly, co- pochó, panhamane, cu- manachá	cunahan	Jupuá	tecoh
Panó	acá	Timbira, carahó	koh
Baré, chapacure	ácum (rivière)	Cayapó, apinagé	inkoh
Guachy	uake	Tucano cobeú.	ogh-koh (rivière)
Cherente, chavante, chi- criabá	ky	Bougre, camé	goio
		Jauno	ogôha

Comme pour le tableau précédent, on peut grouper de même ces divers termes autour du radical tupy, ainsi qu'il suit:

y

yni			uh	
eni	uhini	una	oughy	ha
héni	uéne	une	ôo	há-ha
hena	énue	huna	ôho	há-hu
hen	jene	unch	aôho	hára
éh	ghéne	huneh	uhy	heri
ehy	huéne	nese	uata-hy	háya
hina	uéne	nuna	nuho	maya
apuikina	néne	uni	yu	áma
nia	tein		uh	sama
			úlu	ñáma
			úru	ñáman
	uny	ony		mianen
	unu	ohni		mághben
	únua	ona		muñam
	uhupas	dona		ñieñanga
	uhuni	duna		amuk
	UMA	tuna		uáca
		tunah		uake
		tonah		vácu
		tohna		yá
		tohni		yah
		tuni		yaha
		tutih		áca
				ácum
				jagup
				guag
				ky
				kyta
				kéne
				como
				ekoh
				decoh, thecoh
				koh
				ko
				incoh
				ogh-coh
				goio
				hogoá
				ñeugbeug-ke
				niôgedi
				cotxu
				bzu
				txa
				tzan
				dzin
				soh

On peut faire encore entre quelques-uns de ces dialectes des rapprochements curieux. Ainsi le terme *guatá*, qui désigne chez les tupys une espèce de singe (*Ateles paniscus*), est le nom que les *meniens* donnent aux nègres, et les *coropós* aux blancs ; et, par une autre coïncidence, les blancs sont appelés *macaca* par les *cayapós*.

Tandis que les tupys désignent le nègre sous le nom de *tapañunu*, les *jeicós* donnent au blanc le nom fort rapproché de *tapañon* ; les *paravianas*, celui de *tamuiana*, et les *maçararás*, celui de *ñug*.

Guaimi, *guaibi*, *guaimá* signifient *vieille femme* dans les dialectes tupys, tandis que *goiamá*, chez les *coroás* et les *coropós*, et *coaíamá*, chez les *purys*, désignent *l'homme*.

Une autre singularité est que, dans plusieurs idiomes, de même que dans le latin ¹, le même mot signifie *vieillard* (de l'un ou de l'autre sexe) et *anus*, peut-être par dérivation du sens primitif de *pli* ou *ride*. Ainsi *guaimi* ou *guaimá*, dans le tupy et ses dialectes : le *cayguá*, le *guarany*, le *cayoabá*, le *guarayo*, etc. ; *irena guimi*, en passé ; *huau-vê*, en chavante et en chavante ; *uongah*, en acroá ; *peuketsi*, en apinagé ; *ipreguch*, en apogenicran et en carahó ; *luleca*, en guaycurú ; *stahioh*, en camecran ; *stahieho*, en cotochó ; *guaino-tuan*, en uriana et *quina ramitona*, en jaguá, ont les deux significations.

Chez les mariatés et les *guaynumaz*, *saritaba* veut dire *anus* et *sauri*, *vieille femme* ; chez les jurys, *je-ju* et *reju* ont respectivement les mêmes sens ; chez les *marahuas*, *akijumo* signifie *anus* et *atuijuno*, *vieillard du sexe masculin*.

¹ *Anus quum ludit, morti delitias facit*: une vieille, quand elle fait la coquette, fait rire la mort.

Publius Syrus.

III

Le samedi 29 septembre, à 6 heures du matin, nous quittons le poste de Pedras-Negras. A 8 heures, nous dépassons une petite propriété appartenant à un rommé Antonio Duarte, et trois-quarts d'heure plus tard, une autre propriété appartenant à Manoel Bento. A 9 heures 1/2, nous arrivons à l'endroit appelé *Rebojinho*, où le fleuve forme, dit-on, à l'époque des hautes eaux, un tourbillon presque à moitié canal : effet dû sans doute aux rochers qui hérissent son thalweg ; et, à 10 heures 10 minutes, nous atteignons la première bouche du San-Simãozinho, petit bras du Guaporé, que l'on considère souvent comme un cours d'eau distinct et qui reçoit, un peu au-dessus de sa bouche inférieure, le San-Martinho, bras du rio Baurés. Le San-Martinho, que l'on désigne également sous la dénomination de *rio*, est ainsi appelé d'une mission de même nom, établie par les espagnols sur la rive droite du rio Baurés, à l'endroit où il se bifurque, et qu'ils abandonnèrent en 1763, inquiétés par le voisinage des portugais.

Les deux bouches du San-Simãozinho sont éloignées l'une de l'autre d'environ 75 kilomètres. L'île formée par ce bras du Guaporé appartenait au Brésil dès 1743 ; ce n'est que trois ans plus tard que les espagnols vinrent s'y établir. Elle est renommée pour sa richesse en arbres à caoutchouc ; circonstance curieuse, car la rive gauche du fleuve, qu'elle longe, est presque entièrement dépourvu de ces arbres, ainsi que de cacaoyers, de copaïers, de tocarys (*Bertholetia excelsa*) et de salsepareille, qui abondent sur la rive opposée, ce qui me porte à croire que l'île est de formation relativement récente et que le San-Simãozinho est l'ancien lit du Guaporé.

Nous vîmes dans l'île un *rancho* (cabane) en paille construit par des seringueiros ¹ au service de M. Rodriguez. Il faut avoir parcouru ces immenses solitudes pour comprendre le plaisir du voyageur en apercevant des traces du travail de l'homme, dont il ne peut détacher la vue.

C'est à cette hauteur que l'Atlas de Candido Mendes place un village de Palmellas, par confusion peut-être avec l'établissement du Corumbiara, fondé par le missionnaire italien Francisco Xavier et dont j'ai parlé plus haut.

A 2 heures du soir, nous dépassons l'île du *Limoeiro* (Citronnier), et une heure et demie plus tard nous arrivons, sans avoir rencontré de grands obstacles, au banc de *Pescaria* (Pêcherie), fort redouté de notre équipage, qui nous en avait souvent parlé. C'est effectivement le plus mauvais bas-fond du Guaporé, et nous trouvâmes le lit du fleuve complètement obstrué par des sables, sur lesquels glissait une couche d'eau si mince qu'elle était à peine visible. Il est difficile d'expliquer la force du courant au-dessus et au-dessous de ce barrage naturel.

Il nous fallut décharger le *bote*, et pratiquer, à coups d'avirons et de pelles, un canal d'une centaine de mètres de longueur, ce qui nous prit tant de temps que le banc ne fut franchi que le lendemain, à quatre heures du soir. Après avoir rechargé notre embarcation, nous reprîmes notre route à 5 heures et quart. Peu après, nous laissâmes à gauche la prairie de *Pescaria* et l'île des *Capivaras*, et, à 6 heures 1/2 nous abordions, non sans avoir échoué deux fois, au port de F. Domin-

gos, un peu au-dessus des *palhoças* ¹ de même nom.

Le 1^{er} octobre, nous nous mettons en route à l'heure habituelle, avec un passager de plus. C'est un petit indien palmella âgé de huit ans, du nom de José, que le patron de notre *bote* a été chercher à terre, et qu'il doit remettre au commandant du fort Principe da Beira.

La journée est à peu près perdue, car nous échouons à 8 heures et ne réussissons à nous remettre à flot qu'à 6 heures du soir. Nous nous arrêtons un peu plus loin, sur la rive gauche, pour préparer notre premier repas et passer la nuit.

Le 2 octobre, après deux heures de navigation, nous arrivons, à 7 heures 20 minutes du matin, en vue de l'île *Quebra-Bote* (Brise-Embarcation), qui doit son nom sinistre aux nombreux naufrages survenus près de ses bords, hérissés de rochers et où le régime des courants est très variable, ainsi que le chenal du fleuve. Le sort nous favorisa cette fois et nous franchîmes sans accident le dangereux passage.

A 7 heures 1/2, nous dépassons, sur la rive droite, le confluent du *Rio-Branco*, qui paraît être le *San-Simão Grande* des anciennes cartes. Ce cours d'eau, qui mesure cinquante mètres de large environ à son embouchure, et est assez profond, est navigable pendant plus de cent trente kilomètres, d'après les dires des hommes de notre équipage. Les espagnols ont eu sur ses bords une mission, fondée en 1746 par le P. Felipe, et qui a donné son nom à la rivière.

A 3 heures 20 minutes, nous dépassons la prairie de *Pao de Oleo* ², les îles du même

¹ On appelle *palhoça* une espèce de chaumière.

² On désigne sous le nom de *Oleo* ou *Pao de Oleo* divers arbres de la famille des Légumineuses, qui fournissent de bon bois de charpente.

¹ Voir page. 226, note de la 2^{me} colonne.

nom et celle du *Rebojo Grande* (Grand Tourbillon), toutes à droite. A 5 heures 1½ du soir, nous nous arrêtons près de la bouche inférieure du San-Simãozinho, que nous dépassons le 3 octobre, au point du jour. Cette bouche, franche d'obstacle, a de quatre-vingts à cent mètres de largeur et se trouve à trente kilomètres environ au-dessous du San-Martinho; c'est en cet endroit que termine la grande île de San Simãozinho, qui mesure de cinquante à cinquante-cinq kilomètres dans sa plus grande longueur.

A 6 heures ¾, nous restons échoués pendant 40 minutes en face de la prairie du *Formigueiro* (de la Fourmillière). Nous échouons une autre fois l'après-midi pendant 24 minutes, avant d'arriver à l'île du *Capim* (de l'Herbe), que nous dépassons à 2 heures 50 minutes du soir. Quinze minutes après, notre *bote* touche encore et reste échoué une demi-heure.

Le 4 octobre, après deux heures de marche, nous restons échoués pendant 3 heures 20 minutes. Une fois dégagés, nous nous arrêtons, pour déjeuner, en face de l'embouchure du San-Miguel, ruisseau également tributaire de la rive droite, et éloigné d'une soixantaine de kilomètres du San-Simão.

Nous nous remettons en route à 1 heure du soir, pour échouer, une demi-heure plus tard, pendant vingt-cinq minutes. A 3 heures 5 minutes, nous dépassons le Troisième Cautario, qui débouche à dix kilomètres environ au-dessous du San-Miguel; et, à 4 heures ¼, nous touchons sur un banc de rocher, prolongement Nord de l'île du *Biguá* 1.

Une heure plus tard, nous arrivons en vue des collines de *Santa Roza*, au bout de la prairie de même nom, située

sur la rive droite et où fut fondée la première *aldeia* (1) de Santa Roza. En face de cette prairie s'étend une grande île à moitié inondée, appelée d'*Acorizal*, selon notre équipage, mais qui est plus vraisemblablement l'île du *Capim* des anciens voyageurs. Ce dernier nom convient, en effet, beaucoup mieux à cette île, qui est basse, marécageuse et presque entièrement couverte de graminées aquatiques, qu'à l'île du *Capim* mentionnée plus haut, où abondent les grands arbres, et qui mérite bien mieux la première dénomination.

Trois kilomètres au-dessous de la pointe Nord de l'île, se trouve, sur la rive gauche, la prairie des *Ararás* (des Aras). Quelques auteurs prétendent, mais à tort, que c'est en cet endroit qu'exista la propriété de Casa Redonda, où le capitaine-général Luiz Pinto établit, en 1761, le poste de *Palmellas*, erreur partagée par Candido Mendes dans son Atlas. 2

Dans la journée du 5, nous touchons à neuf reprises différentes sur des bas-fonds ou des rochers. La dernière fois, notre *bote* reste échoué de 5 heures ½ à 7 heures 6 du soir. A peine avons-nous fait une douzaine de kilomètres.

Le samedi 6, nous ne sommes pas plus heureux, et nous n'avons parcouru que treize kilomètres environ lorsque nous sommes obligés de nous arrêter, pour passer la nuit, à la rive droite d'une île, à laquelle nous donnons le nom de *Leomil*, en raison de ce qu'elle est située en face de la troisième *Casa Redonda*, que Luiz Pinto baptisa, le 14 mars 1763, du même nom, qui se trouve encore mentionné sur plusieurs cartes, bien que cet établissement n'existe plus depuis près d'un siècle.

(1) Voir page 230, 2^{me} colonne, note 5.

(1) Voir page 210, 2^{me} colonne, note 3.
(2) *Atlas do Imperio do Brazil* par Candido Mendes de Almeida. Rio de Janeiro, 1868.

IV

Le dimanche 7 octobre, nous nous mettons en route à 4 heures 10 minutes du matin, et faisons force de rames afin d'arriver à l'embouchure du Baurés assez à temps pour déterminer, dans la même journée, sa position géographique. A 5 heures, nous apercevons une colline sur la rive droite; peu après, nous dépassons le rio et l'île de San-Domingos, et, à 9 heures 10 minutes, l'île du *Curral* (Parc à bestiaux). A 9 heures 3/4, nous atteignons le confluent du Baurés.

C'est près de la rive droite de ce cours d'eau et à peu de distance de Lecomil que se trouvait l'aldeia de Palmellas, dont l'existence fut éphémère et qui disparut après l'extinction du poste qu'établit au même point le capitaine-général Luiz Pinto. 1

Pendant ces cinq derniers jours de navigation, nous trouvâmes le cours du fleuve fort différent des descriptions des anciens voyageurs: les distances d'un point à l'autre étaient fort réduites, et la grande île, qu'ils mentionnent en face du Baurés, n'existait plus; il n'en restait, pour tout vestige, qu'un petit banc de cinq mètres de diamètre, tout au plus, presque inondé, malgré la baisse considérable des eaux. Ces différences s'expliquent par l'instabilité du cours du Guaporé, ainsi que de ses affluents. Souvent, après la saison des crues, qui transforment tout son bassin en un lac immense, semblable à celui que forment par leur réunion les eaux du Paraguay et du Picolmayo, les rivières se creusent un nouveau lit; des îles, rongées par les courants, disparaissent et il s'en forme d'autres, aux dépens des terrains des rives.

Le Baurés se jette dans le Guaporé, sur sa rive gauche, par deux embouchures, l'une, au Sud, d'une cinquantaine de mètres de large, et l'autre, au Nord, de quatre-vingts mètres, séparées par un îlot marécageux, peuplé d'une quantité énorme de caïmans. Il prend sa source près de Chiquitos et coule longtemps parallèlement au Guaporé, à une distance de quarante à soixante kilomètres, dans l'immense vallée qui s'étend entre les chaînes des Parecys et de Ricardo Franco et le pied des Andes, et qu'arrosent encore l'Itonamas, le Machupo, le Paraguahu et le Mamoré.

Les principaux affluents du Baurés sont le *San Joaquim*, le *Rio Branco*, le *San Miguelet* le *Concepcion*, et son cours, d'après les anciens géographes, est de cent trente lieues (environ 800 kilomètres), dont plus de trois cents kilomètres de navigables.

Nous le trouvâmes beaucoup plus étroit que ne l'indiquent les précédents voyageurs, qui lui donnent, jusqu'au confluent du Rio Branco, son principal affluent, une largeur égale à celle du Guaporé: ce qui provenait sans doute de la baisse des eaux.

Un violent orage qui survint dans l'après-midi nous empêcha de terminer dans la journée les observations astronomiques; et ce fut seulement dans la matinée du 9 octobre que le major Lassance put déterminer avec précision la position du confluent du Baurés, qui est par 12° 30' 40" 04 Lat. S. e 51° 8' 47" 70 L. O. du méridien de Rio de Janeiro 1.

Nous repartons à 9 heures de l'après-midi du même jour. Une heure auparavant, Antonio Maciel, de retour de Matto-Grosso, avait repris les fonctions de pa-

(1) Pizarro. *Memorias historicas*, t. 9.

1 Voir p. 39, 2^{me} colonne, note 2.

tron du *bote*, en remplacement de son frère Estevam, qui retourne à cette ville.

Le cours du Guaporé est, dans cette région, hérissé de rochers élevés, principalement près des bords, et sa rive droite est presque toujours escarpée.

A 5 heures $\frac{1}{2}$, nous dépassons l'île *Lamego*, située en face de l'endroit où exista l'*aldeia* de San Miguel de Lamego, fondée par le capitaine-général Rolim de Moura, à environ trente kilomètres au-dessus du fort *Principe da Beira*, entre l'embouchure du Baurés et celle de l'Itonamas, mais sur la rive droite du Guaporé, et que mentionnent encore quelques cartes, entre autres, celles de Ponte Ribeiro et de Candido Mendes d'Almeida.

Le 10 octobre, nous nous mettons en route à l'heure habituelle. A 6 heures 20 minutes, nous nous trouvons devant un banc de rochers qui occupent toute la largeur du fleuve, ne laissant entre eux qu'une infinité de canaux à l'eau rapide, trop étroits pour donner passage à une embarcation.

Il nous fallut, en conséquence, décharger notre *bote* et le traîner à terre, opération qui fut terminée à 11 heures 20 minutes. Le *bote* une fois rechargé, douze minutes suffirent pour nous conduire à l'embouchure de l'Itonamas, le rio *Ubay* des anciens voyageurs. Cette embouchure avait, en ce moment, quatre-vingts mètres de large, et l'Itonamas nous parut plus beau et plus pittoresque que le Baurés.

A 1 heure 20 minutes du soir, nous dépassons la lagune de *Pedreira*, et, cinq minutes après, abordons au port du fort *Principe da Beira*.

CHAPITRE III

LE FORT PRINCIPE DA BEIRA. QUELQUES MOTS DES DIALECTES BAURÉS, CAYOBAS ET ITONAMAS. LE MAMORÉ. LE CHEMIN DE FER DU MAMORÉ AU MADEIRA.

Malgré la grande autorité de Ricardo Franco (1), je ne puis partager son opinion relativement au fort Principe da Beira.

C'est, en vérité, une construction grandiose et imposante, bâtie selon tous les préceptes de l'art militaire, moins un seul, le plus important de tous, car sa position est on ne peut plus mal choisie.

Bien qu'il s'élève sur une colline, dernier contre-fort de la chaîne des Parecys, il est, en effet, complètement invisible pour ceux qui descendent le fleuve et ceux qui le remontent peuvent à peine entrevoir au-dessus des arbres le haut de sa porte et la ligne supérieure du parapet des batteries de face, tandis que du fort on ne peut voir le cours supérieur du Guaporé, et que la vue s'étend à peine à la distance de deux kilomètres en aval.

Aussi est-ce une grande surprise pour le voyageur quand, après avoir gravi presque toute la colline, il voit se dresser tout à coup ses remparts couleur de fer, construits en une espèce de grès feldspathique presque ferrugineux, connu dans le pays le pays sous le nom de *pedra canga*.

Il est difficile de comprendre l'utilité de cette construction monumentale dans une telle région, car le Guaporé, dès avant l'embouchure de l'Itonomas jusqu'à trente kilomètres au-dessous du fort, est tellement encombré de rochers que c'est à grand-peine s'il donne passage à

² Voir pages 93 et 94, 2^{me} colonne, et page 94, 1^{re} colonne

une embarcation comme la nôtre; de l'autre côté s'étendent des marais infranchissables, et, sur la droite, le fort, enclavé dans des terrains appartenant au Brésil et également entourés de marais, n'a à craindre aucune agression.

Lorsqu'il résolut d'élever, un peu plus bas, le fortin de Conceição, le capitaine-général Rolim de Moura avait pour but de défendre la position conquise sur les espagnols et d'assurer les droits de la couronne portugaise. Comme ce fortin se trouvait inondé lors des grandes crues, il est naturel qu'on ait pensé plus tard à le remplacer par un ouvrage établi sur la colline voisine, à l'endroit où existe le fort Principe da Beira. Mais une simple redoute aurait suffi, surtout à cette époque où l'art de l'artillerie était encore en enfance.

Pour ma part, je ne puis me défendre d'un sentiment de regret, en pensant que seulement quelques soldats envoyés en punition, des indiens sauvages et de rares, très rares voyageurs, ont l'occasion d'admirer ce bel ouvrage.

Il y avait un demi-siècle que l'entretien du fort était négligé, et ses dépendances tombaient en ruines, mais son aspect restait imposant et formidable.

Il forme un carré de cent dix mètres cinquante centimètres de côté et compte quatre boulevards à la Vauban, mesurant cinquante-neuf mètres sur quarante-huit dans leur plus grande largeur, et portant les noms de *Nossa Senhora da Conceição*, *Santo Antonio*, *Santa Barbara* et *Santo André Avelino*. Chacun de ces boulevards a quatorze embrasures, trois sur chaque flanc et quatre sur chaque face, et une gorge de vingt-deux mètres. Les courtines qui les relieut deux à deux ont chacune quatre-vingt-douze mètres quarante centimètres, au bord du fossé.

Voyage autour du Brésil.

Celui-ci a partout deux mètres de profondeur, mais sa largeur varie; sur la face et le flanc gauche, elle atteint trente mètres vingt centimètres, tandis qu'elle n'est que de un mètre cinquante centimètres contre les boulevards, excepté celui de gauche, ou de *Nossa Senhora da Conceição*, où elle mesure neuf mètres.

L'entrée du fort est située au milieu de la courtine Nord; on y aboutit par un pont de trente et un mètres de long, qui formait autrefois pont-levis sur une étendue de quatre mètres. En face existait une demi-lune, et, entre celle-ci et le fossé, un chemin couvert. Du côté Ouest de cette courtine, qui court parallèlement au fleuve, se trouve une poterne qui donne sur le fossé.

La porte du fort, qui n'a jamais été posée, devait avoir la largeur de deux mètres soixante-six centimètres; sa baie a été en partie bouchée par une maçonnerie et l'espace restant est fermé par une porte provisoire ayant un mètre trois centimètres de large.

Au-dessus de l'entrée, à la hauteur de dix mètres trente centimètres, se trouve, dans un rectangle de granit, l'inscription suivante, en lettres de cuivre anciennement dorées :

Iosepho I
Luzitaniæ Et Brasiliæ Rege Fidelissimo
Ludovicus Albuquerque A. Mello Pererius Cáceres
Amplissimæ Hujus Matto Grosso Provinciæ
Gubernator Ac Dux Supremus
Ipsius Fidelissimi Regis Nutu
Sub Augustissimo Beirensis Principis Nomine
Solidum Hujus Arcis Fundamentum Jaciendum Curavit
Et Primum Lapidem Posuit
Anno Christi MDCCLXXVI
Die XX Mensis Junii. (1)

(1) Les caractères en italique indiquent les lettres qui manquaient à l'époque du voyage : l'auteur les a reconstituées d'après Pizarro. (*Memorias historicas do Rio de Janeiro e das provincias annexas à jurisdicção do vice-rei do Estado do Brazil*, Rio de Janeiro 1820—22.)

La porte du fort ouvre sur une cour de dix mètres de longueur environ, dont la partie antérieure forme un carré parfait de quatre mètres cinquante centimètres de côté, et l'autre partie mesure cinq mètres cinquante centimètres de long sur quatre mètres trente-huit centimètres de large.

Dans cette dernière partie se trouvent, à gauche, le corps de garde et la salle de police, et à droite, les prisons, sombres, humides et mal aérées.

Le corps de garde est divisé en deux compartiments, chacun de quatre mètres quarante centimètres de largeur, mais de longueur inégale. Le premier mesure huit mètres vingt centimètres, et le second, trois mètres trente-huit centimètres de long. La prison qui donne en face de ce dernier compartiment a quatre mètres de long et quatre mètres quarante centimètres de large; l'autre prison contiguë, dont les soupiraux ouvrent sur la place d'armes, a la même largeur, sur huit mètres trente-cinq centimètres de long. Leur hauteur est d'environ trois mètres.

Les murs de la première étaient presque entièrement couverts de stances de vers mal rimés, par lesquels un prisonnier inconnu avait cherché à charmer les ennuis de sa triste captivité. C'est peut-être le même prisonnier qui y a tracé, également à l'aide d'une pointe, l'inscription suivante :

« *Le 18 septembre, vers 2 heures du soir, la terre a tremblé. 1832 (1).* »

II

Au sortir de la cour, à gauche, un escalier conduit à la demi-courtine de face, d'où l'on peut faire le tour du fort par les courtines et les boulevards.

(1) Voir page 73, 1^{re} colonne

Sur la place d'armes, il existe, parallèlement aux courtines, deux rues composées chacune de six édifices. Ceux de la première servaient anciennement de magasins et d'ateliers et de caserne pour la garnison; la seconde rue comprenait les logements des officiers, la résidence du commandant, la chapelle et l'infirmerie, ces trois derniers édifices situés en face de l'entrée du fort.

Au centre de la place se trouve une grande citerne, dont le canal d'écoulement, fermé à son extrémité par une grille de fer carrée de quarante-cinq centimètres de côté, aboutit à la berge du fleuve.

Au pied des embrasures gisaient, à l'époque de notre visite, quatorze canons en fer, dont treize du calibre 6 et un du calibre 12. Les magasins de dépôt, situés au fond de la place d'armes, contenaient quelques fauconneaux, pierriers et petits canons en bronze. On y remarquait, au milieu de débris d'accessoires d'artillerie, une énorme quantité d'*alcanzias*, pots en terre qui devaient servir à jeter de l'huile bouillante sur les assiégeants, selon l'ancien usage.

Au dehors du fort il existait autrefois un village, ainsi que quelques plantations. A deux cents mètres du fossé environ, un de ses commandants s'était fait faire un grand jardin, entouré de murs élevés et divisé en plusieurs planches bordées de pierres de taille et disposées en forme d'étoile.

Mais l'incurie habituelle aux habitants de ces postes écartés avait déjà accompli son œuvre de destruction. La forêt avait envahi le jardin, dont nous eûmes peine à retrouver les murs, qui étaient encore intacts. Les plantes civilisées avaient cédé la place aux plantes sauvages; quelques-unes seulement, comme le pourpier, le plantain, dont on connaît la vitalité, at-

testaient encore la présence de l'homme. Les arbres fruitiers étaient morts étouffés ; il ne restait plus que trois orangers sur le chemin qui conduit au fleuve, et quelques bananiers, çà et là. Par contre, les hommes de la garnison avaient trouvé commode de faire des plantations de maïs, de haricots, de manioc et de canne à sucre sur les boulevards et les courtines du fort.

A l'époque de notre voyage, la garnison se composait d'un sous-lieutenant commandant, deux caporaux et neuf soldats, sans compter le sergent et les hommes que nous avons amenés. Les soldats seuls logeaient dans le fort ; le commandant habitait une maisonnette, avec petit jardin potager, située à une dizaine de mètres au-dessus du port. En face se trouvait un mauvais moulin à canne à sucre et un appareil rudimentaire pour préparer la farine de manioc.

III

Le première pierre du fort Principe da Beira fut posée par le capitaine-général Luiz de Albuquerque de Mello Pereira e Cáceres le 20 juin 1776. Les travaux de construction durèrent six ans, espace de temps fort court, si l'on considère les difficultés à vaincre pour établir un tel ouvrage au milieu d'un désert. Ainsi, comme il n'existe pas de pierre calcaire dans la région, il fallut faire venir une partie des matériaux des bords du Paraguay jusqu'au Registro de Jaurú, par eau, les transporter ensuite par voie de terre jusqu'à Villa-Bella et enfin les embarquer sur le Guaporé. Le transport de l'artillerie fut encore plus difficile. On peut en juger par le fait que bien plus tard, en 1825, quatre canons de bronze, du calibre 24, envoyés de Para au même fort par la voie du rio Tapajoz, ne furent rendus à destination qu'en 1830.

Malgré ces difficultés, les murailles ont été si solidement construites qu'elles semblent devoir défier les siècles ; celle de face surtout, car la végétation avait envahi les autres, et des arbres énormes, poussés entre leurs fentes, déchaussaient peu à peu les blocs qui les composaient.

Quant aux dépendances, quoique également construites avec soin, mais au moyen d'autres matériaux, elles tombaient en ruines, comme je l'ai déjà dit ; cependant leur charpente était encore intacte. Le nombre de chauves-souris qui les habitaient était prodigieux.

Ce qui nous frappa, ce fut l'état de conservation de tous les objets en fer, qui s'oxydent et se détruisent si rapidement à Rio de Janeiro. Les crampons qui reliaient les pierres des murailles paraissaient encore aussi neufs, après un siècle, que si l'on venait de les poser.

Le fort était terminé dans le courant du mois d'août 1783. Son premier commandant fut le capitaine de dragons de la compagnie de Goyaz, José de Mello da Silva Castro e Vilhena, qui se trouvait exilé au Matto-Grosso, et qui l'occupait, le 31 du même mois, avec la garnison du fortin de Conçeição.

Notre visite ne fut pas sans quelques résultats utiles. Pour témoigner de son zèle, le commandant fit abattre la végétation qui avait pris possession des remparts et du fossé. Sur nos instances, il planta aussi une vingtaine d'orangers sur les deux côtés du chemin qui aboutit du fossé au fleuve, et, à notre départ, nous eûmes la satisfaction de constater qu'ils étaient bien pris.

La localité passe pour être très insalubre, et cette réputation doit être méritée, puisque le fort Principe da Beira, situé au bord d'un fleuve, au milieu de marécages, se trouve en face du lac immense que forment, à l'époque des crues, les

eaux du Baurés, de l'Itonamas et du Marmoré, et qui, pendant l'été, se transforme en un marais pestilentiel. Cependant, à l'exception d'une femme atteinte d'hystérisme, nous n'y trouvâmes aucun malade, quoique ses habitants fussent loin de vivre dans de bonnes conditions d'hygiène.

En parlant de la ville de Matto-Grosso, dont la réputation est aussi mauvaise, j'ai cité plusieurs cas de longévité. Le naturaliste Alexandre Rodrigues Ferreira (1), qui visita à la fin du dernier siècle Principe da Beira, dont la population était alors, d'après lui, de huit cents âmes, y trouva dix centenaires, ce qui forme une belle proportion pour un tel chiffre d'habitants. Le Dr. Mello Moraes, dans sa *Corographia Historica*, en cite également.

Le sort de la garnison de Principe da Beira était aussi misérable que dans plusieurs autres postes du Matto-Grosso. Les soldats y manquaient le plus souvent d'uniforme, et le paiement de leur solde était toujours en retard. Le commandant en profita pour exercer, envers ses malheureux subordonnés, l'usure la plus criante. Il s'était constitué leur fournisseur et leur vendait, par exemple, une bouteille de vin pour huit *milreis*, une bouteille d'eau-de-vie de canne, pour cinq *milreis* (2), en ayant grand soin de leur refuser impitoyablement le crédit, lorsque leur compte approchait du total de la solde arriérée.

Aussi, lorsque celle-ci était enfin payée, les soldats n'en recevaient-ils presque rien. Nous étions porteurs d'une somme supérieure à quatre *contos de reis* (3),

destinée à la garnison ; le soldat le plus favorisé ne toucha, pour sa part, que dix-sept *milreis* (1), et encore parce qu'il était grand travailleur, nous dit le commandant, auquel il vendait des produits de sa petite plantation.

Le patron de notre *bote*, qui savait que la garnison du fort allait recevoir sa solde, avait cru faire une bonne affaire en achetant au village de San Joaquim du Baurés, où il était allé engager des rameurs, un assortissement de comestibles et de boissons, d'un facile débit dans ces circonstances. A son grand désespoir, le commandant lui refusa l'autorisation de les vendre, sous le prétexte qu'il était interdit de faire du commerce dans une place de guerre. Mais la vérité est, comme sa conversation nous le laissa facilement deviner, qu'il voulait se réserver à lui seul un monopole si lucratif.

De tels abus dureront tant que les postes et les forts perdus de notre pays ne seront pas l'objet d'une inspection régulière et rigoureuse ; mais l'énormité des distances et les difficultés de transport sont de sérieux obstacles à l'exécution de cette mesure.

IV

Comme notre équipage se composait, en majeure partie, de soldats destinés à la garnison du fort Principe da Beira, le patron du *bote* partit pour le village de San Joaquim do Baurés, en Bolivie, afin d'engager de nouveaux rameurs. Il emmena avec lui le petit *palmella* José, qui ne revint plus. Il était donc faux que le pauvre enfant fût, comme on nous l'avait dit, recommandé au commandant du fort ; il avait dû être vendu par ses parents, peut-être au prix d'une hache, d'un

(1) Voir page 63, 1^{re} colonne.

(2) 20 francs et 12 frs. 50, au change de l'époque.

(3) 10 000 francs.

(1) 32 frs. 50.

couteau ou d'une bouteille d'eau-de-vie, à notre patron qui, à son tour, le revendit en échange des marchandises qu'il rapporta et dont il ne put tirer profit dans le for.

Il est triste de dire que, malgré la loi, trop souvent impuissante dans ces régions éloignées, l'esclavage des indiens existait encore, favorisé, comme je viens de le dire, par les parents des victimes de cet odieux trafic, arrivés à cet état de dégradation par l'exploitation que les soi-disant civilisés font de leurs vices.

Notre patron ramena seulement quatre rameurs indiens, dont deux accompagnés de leurs femmes, et un de sa fille, âgée d'une dizaine d'années. Il en avait engagé d'autres, mais au dernier moment, ils s'étaient sauvés en emportant les arrhes reçus, et ceux qu'ils amenait n'avaient pu être obtenus qu'à grand'peine, tant ils craignaient d'être vendus.

Les indiennes avaient pour costume une *tipoy*, vêtement inventé sans doute par les missionnaires et qui, s'il n'est pas élégant, est du moins fort commode. Il consiste en un long sac sans fond, rétréci à l'extrémité qui porte sur le cou, et ayant, à la hauteur de la hanche, deux fentes latérales, par où passent les mains.

Le seul ornement qu'on y ajoute est un ruban qui tient de ceinture; deux autres rubans, nouant les extrémités des belles et longues tresses de cheveux des femmes, complètent la parure.

Les trois indiennes ne manquaient pas de coquetterie: elles changeaient régulièrement de toilette chaque jour, par un procédé fort simple, en mettant leur *tipoy* tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers.

Quand leur vêtement était devenu sale, elles le lavaient et le mettaient à sécher, en restant, pendant ce temps, dans le costume d'Eve au Paradis Terrestre.

Deux de nos nouveaux rameurs étaient de la nation Baurés, le troisième,

de la nation Cayoabá, et le quatrième, de la nation Itonamas.

Ils me fournirent les vocabulaires suivants:

VOCABULAIRE BAURÉS (1)

Abeille.....	djaspána
Acheter.....	niena-napáca
Aiguille.....	plyriaco
Aimer.....	nikike hemóra
Aisselle.....	niáski
Allaiter.....	mihica
Aller.....	nicatxera
va.....	picatxe-neretotxe
va vite.....	sépé-sépo-hin
Ami.....	nipire
Anus.....	nisápo
Apporter.....	páne
Ara.....	tarah
Arbre.....	heoky ²
Arc.....	lakiririco ³
Arriver.....	pximo
Attendre.....	pxitispune
Au revoir, adieu....	nicátxe
Aujourd'hui.....	nah-reh
Autruche américaine.	ihuámo
Avant-bras.....	ñuhína
Aviron.....	vitxe
Avoir.....	nitiruhire
» faim.....	nihemo-hemo
» soif.....	nikene nihrah
» paresse.....	nimaperian
J'ai.....	nítí-ruhô
tu as.....	pitige
ayez pitié de moi...	narioltxo
Bague.....	sáuhi
Banane.....	agiripe
Barbe.....	xoréno
Beaucoup, très.....	panchi
Blanc.....	toramánecan
Blessé.....	jenitákera
Bœuf.....	uaca ⁴
Boire.....	olhá
Bois (forêt).....	heóke
Bois (en général)....	eitxi-nutximico; sanlupo
Boto ⁵	éuhohi

(1) Nous rappellerons que dans ce vocabulaire, comme dans tous les autres, l'*x* a toujours la valeur de *ch*.

(2) *Inkriky* en crichaná.

(3) *Ekiririto* en mojo. *Seridzé* en kiriry.

(4) Corruption de l'espagnol *raca*.

(5) Cétacé fort commun dans le bassin de l'Amazone (*Delphinus amazonicus*).

Bouche	onónke	Courge.....	poré
Boucles d'oreille.....	sariste-cánaco	Courir.....	nípihn
Bras.....	búke	Court.....	iscóhyxi
Brûler.....	pijóte kéra	Couteau.....	íkixo ¹
Bugio ¹	virá	Cuia ²	lacréco
Caetetu ²	simóle	Cuir.....	nake-txuno
Caïman.....	hihine ; jejírre	Curieux.....	haléra
Campo ³	heukíhnoco	Cuisses	nípéke ; djorneca
Canard.....	patxi ⁴	Déjà.....	nah-reh
Canne à sucre.....	cotonóca	Demain.....	enovéh
Caoutchoucc.....	espícere	Demander.....	peh-mehre
Capim ⁵	éco-hénoke	Démon.....	juvhirre
Capivara ⁶	carpintxe ⁷	Dents	ucério
Ce, celui-ci.....	téra	coup de dent.....	eximtempère
Ce, celui-là.....	kíeh-posh	Dieu.....	renoco
Ceci.....	texto	Dire.....	kitxérre
Cendre.....	páhipo	Doigts de la main...	nítipó-uinca
Cerf.....	nári ; catxe	pouce.....	poge
Chaleur, chaud.....	napíxirrem	Donner	péhre ³
Chant, chanter.....	nuh	je donne.....	kipéhre
Chapeau	xéco	Dormir.....	pínuca ⁴
Charbon	eménaca	je dors.....	kipínuca
Chasse.....	mopik-pah	Dos.....	ñenzi
Chef.....	ramo	Douleur.....	nicatxére
Chemise (<i>typoy</i> ⁸)....	nocrémo	Eau.....	hina ⁵
Cheval.....	cuadjo ⁹	Eclair.....	pibah-vikera
Cheveux.....	jookita	Ecorce.....	etxupo
tresse de cheveux..	ninza	Ecuelle.....	juke-cepé
Chien.....	cuvé	Elle.....	teitxo
Ciel.....	háne ; cauriana	Enfant.....	mantxi
Cigare.....	sapéra, sapicuéro	Epaule.....	polse
Cils.....	nímática	Etoile.....	arekére
Coatá ¹⁰	xira	Etre (verbe).....	naréke
Cœur.....	nianumára	Etroit, peu, petit....	escóhe
Collier.....	estipséna	Faim.....	ñemo-hemo
Connubium	perica	Faire.....	poeje-kera
Coq.....	girio	Farine de manioc....	xépa ⁶
Corde.....	nácope	Faucille.....	ponça
Corps.....	móhun	Femme.....	tire ; etno ⁷
Crachat.....	txohica	» mariée.....	orcatx-neiviana ; ranun- tire
Croyance.....	mantxi	Fer.....	fierro ⁸
Cou.....	nisénike	Fermer.....	pseri kitxa
Coude.....	totóke	Fesses.....	cuirá
Coudre.....	pária ¹¹ ; barítxua	Feu.....	peho-ké ; hioke ⁹
		Feuille.....	époma
		Fil.....	hórpi

¹ Voir page 231, 1^{re} col., note 3.

² Voir page 278, 2^{me} col., note 1.

³ Voir page 141, 2^{me} col., note 3.

⁴ Corruption de l'espagnol *pato*.

⁵ Mot tupy, désignant diverses graminées employées comme fourrage.

⁶ Voir page 218, 2^{me} col., note 3.

⁷ Corruption probable de l'espagnol.

⁸ Mot tupy.

⁹ Corruption probable de l'espagnol *caballo* ou du portugais *carallo*.

¹⁰ Voir page 218, 2^{me} col., note 5.

¹¹ Comparez *práia*, aiguille, en aymoré.

¹ *Quicé*, en tupy.

² Voir page 218, 2^{me} col., note 8.

³ *Peheracano em mojo*, (d'Orbigny).

⁴ *Pimóco*, en paiconeca *Pununi*, en ketchua (d'Orbigny).

⁵ Le même en paiconeca, d'après d'Orbigny.

⁶ *Chipa*, en guarany.

⁷ Le même en mojo.

⁸ Corruption de l'espagnol *hierro*.

⁹ *Pioc*, en samacu.

Fille.....	tire ; nigin.	Liane.....	tombi
Fils	nixére	Loin.....	nâhakina
petit-fils.....	catxaveniana; nikihin	Long.....	persi-nahakirre
Fin (adjectif).....	escuhitxi	Loutre	nauhre
Flèche.....	ekiririco	Lui.....	pitija
Fleur.....	tximoma	Lune.....	kehére
Fou.....	niausume	Mâchoire.....	nixoporo
Foudre.....	txinó	Main.....	nuake ²
Fourmi.....	txire	Mais.....	enxá
Frère.....	nipireure	Maison.....	pori
Froid.....	nimahu	Malade.....	nicátxo
Front.....	mbonra	Malle (<i>canastra</i> ³).....	memocávere
Fruit.....	rita-henoke	Mamelles.....	batxicoke
Fumée.....	kitxare	Manger.....	onica
Genou.....	djauhurira	Manioc.....	cúfunupa
Glisser.....	mapxère	Mari.....	nave-nune
Gorge.....	ucénuke	Marier (sc).....	nicatxei-neviâma
Goût.....	enânuco	Marmite.....	héve
Graisse.....	manteca ¹	Massue.....	pash-ikéra
Grand.. ..	txana txana	Mauvais.....	mejoh-âkena
Gras.....	eriana-mucan	Mère, grand'mère....	néne
Guêpe.....	hani	Miel.....	cotonómo
Hache	hatxi ²	Moins.....	escohitxi
Filet.....	uteke	Mon, le mien.....	intxi; nitidje
Hâricot.....	xitxerépa	Montagne.....	cakehuco
Herbe.....	respírano	Monter.....	part-xape
Hier.....	nocupe	Morceau	piké-txike
Homme.....	hiro	Mordre.....	cumurucune
Ici.....	pexírca ; nehuheira	Mouche	acére
Ile.....	étxipe	Mourir.....	repino
<i>Jabuty</i> ³	huspirre	Moustache.....	xokitcô
<i>Jacú</i> ⁴	niserpiarán	Moustique.....	haní
Jambe.....	bâxile; pakere	<i>Mutuca</i> ⁴	xuhire
Je, moi.....	djá; ptíá	<i>Mutum</i> ⁵	ucujé
Jeune fille.....	noanatre; etono	Narines	sirike
Joie.....	nahémo	Nez	paáh-seri
Joli.....	enânico	Nid	harna-hungo
Jouer.....	nihí paritxi-paco	Noir, nègre.....	aniano
Joues.....	nimyro ⁵	Non, ne pas.....	maticáo
Jour.....	sech-kárre	Noyau, graine.....	éce
Là.....	nakin	Odeur.....	pixiskére
Lac.....	txapiah-akínico	Oiseau.....	harna
Laid.....	mexoake	Ongle.....	dipo
Langue.....	pehne	Oreilles.....	vakne
Large	pérumo	Oui.....	eni
Laver.....	nicáua	Ouvrir.....	virehi-kiohá
» du linge.....	nexa níkepo	Papillon.....	txambrénbyhre
Lèvres	pende	Parler.....	puvecáh

¹ Mot espagnol.

² Corruption de l'espagnol *hacha*.

³ Tortue terrestre abondante dans tout le Brésil (*Tesudo tabulata*).

⁴ Voir page 113, 1re. col., note 3.

⁵ Le même en mojo.

¹ Formule de salutation enseignée par les Missionnaires.

² *Maky*, en ketchua.

³ Voir page 218, 2me. col., note 2.

⁴ Espèce de mouche.

⁵ Voir page 213, 2me. col., note 1.

Parties génitales de l'homme.....	piacá	Soleil.....	seh-çá
Parties génitales de la femme.....	guzeno	Sourcils.....	uxáke
Patate.....	camoje ¹	Sucre.....	suca ¹
Peau.....	utxomo	Tabac.....	séhni
Peigne.....	uorato.	Talon.....	nicíría
Père.....	txatxá	Tapir.....	sóhmo
Grand-père.....	vátxa	Taquara ²	tarácua
Perruche.....	tspárice	Tard... ..	txohoane
Petit.....	txi ; escuhitxi	Terre.....	jenirrhe
Peu.....	escuhi-sorro	Testicules.....	áce
Pied.....	niboihé	Tête.....	mboé
Piège.....	nákipe	Tocary ³	kicé-txumi
Pierre.....	caah	Ton, le tien.....	tetxo
Pigeon.....	popó	Tonnerre.....	oreapotseáne
Piment.....	hijati	Tortue.....	ospirrhe
Pirogue.....	iuxéra	Très bien, merci.....	enanoco
Pluie.....	suáne	Tristesse (je suis triste).....	nipomohin
Plumes.....	rixih	Trou.....	pekúke
Plus.....	madji ²	Tout de suite.....	nah-reh
Poison.....	mate	Toux.....	miho-poho-pohim
Poisson.....	himo	Tuer.....	piuheu-txere
Poitrine.....	xokes	Vaillant.....	hascri-keno
Porte.....	eçunáke	Vent.....	cavirian
Porter.....	pahne	Ventre.....	néça
Pot.....	hoh-pi	Viande.....	nóxi
Poule.....	tipréco	Viens.....	hen
Poulet.....	tiprekes-txi (petite poule)	Vieux.....	txin
Pourri.....	anahr-cano	Visage.....	ninuro
Prendre.....	piviá-tetxe	Vite.....	pihn
Près.....	néjoe	Voir (je vois).....	nihine-cavère
Promener (se).....	anatxicúpapo	Voler (dérober).....	coagíre
Racine.....	repoihe	Vouloir.....	nikáhino
Reposer (se).....	ncnu-hahime	Je ne veux pas.....	matike-nikáhino
Rivière.....	uapire ³	Je veux manger.....	hueno-nikinarepa
Riz.....	aroso ⁴	» » dormir.. ..	hueno-nimoca
Rouge.....	comórço	Yeux.....	kiça ⁴
Sable.....	ápa	1.....	icapiçá
Sac.....	costari ⁵	2.....	apiçá
Sang.....	hiti	3.....	impúce
Scarabée.....	ampáno ⁶	4.....	uatro ⁵
Sein.....	digi	5.....	cinco ⁶
Sel.....	txeve	10.....	diez ⁷
Serpent.....	kiburra		
Sœur.....	nípire		
Soif.....	pah-serico		

1 Kamote, en ketchua.
2 Corruption de l'espagnol *mas*.
3 Comparez *yapire*, source de cours d'eau, en guarany.
4 Corruption de l'espagnol *arroz*.
5 Corruption probable de l'espagnol *costal*.
6 Comparez *pána-pána*, mante religieuxé, en *palmella*, e *pananá*, papillon, en plusieurs dialectes tupy.

1 Corruption de l'espagnol *azucar*.
2 Bambou du Brésil.
3 Châtaignier du Para (*Bertholetia excelsa*).
4 *Teça*, en tupy.
5 Corruption de l'espagnol.
6 Mot espagnol.
7 Idem.

La syllabe *ni*, au commencement des mots, représente l'adjectif ou le pronom possessif de la première personne du singulier.

VOCABULAIRE CAYOABA'

Ara.....	araba.
Arc.....	na b ibique
Barbe.....	irapota
Bois (forêt).....	bispôde
Bois (en général)....	narázi
Bouche.....	idiaitxe
Bouton de fleur..	araipa
Bras.....	nañáma
Canastra	suera
Capim ³	rixôco
Cendre.....	txoxôco
Chaleur, chaud.....	baibôco
Cheveux.....	naoracama
Corde.....	enaxacána
Cou.....	itabôro
Cuir, écorce.....	ixahedáva
Dents.....	idáhi
Doigts.....	iaruetá-rusi
Eau, rivière.....	kita
Enfant du sexe masc.	nanú
» » » fem.	maváuna
Etoffe.....	iodja
Femme mariée.....	torana ; crata-torana
Feu.....	idori
Feuille.....	iénasi
Flèche.....	jerábi
Fleur.....	txôa
Fourmi.....	pitxi
Froid.....	ridjul
Fruit.....	anáhim
Fumée.....	namo
Homme.....	iáco
Jambe.....	naribéra
Langue.....	iráre
Lune.....	nauhe
Main.....	daru
Mari.....	crátasi
Montagne.....	tindare
Mouche.....	nanitxe
Nez.....	naurandza
Noyau.....	varie
Oiseau.....	micimi
Ongle.....	maxóu houai
Oreilles.....	naridjike
Papillon.....	janjáro
Parties gén. de l'hom-	
me.....	naniána
Parties gén. de la fem-	
me.....	dabide

(1) *Ambotá*, en tupy.

(2) Voir page 218, 2me. col., note 2.

(3) Voir page 252, 2me. col., note 5.

Peigne.....	rapapáda
Perroquet.....	báro
Perruche.....	xúci
Pied.....	idáh-básh
Pierre.....	iarôgo
Poisson.....	idáta
Poitrine.....	namáme
Pot.....	rirapôto
Sable.....	idathy
Soleil.....	ñaramán
Tapir.....	bahata
Terre.....	idáthi
Tête.....	ndatah
Ventre.....	daracáurúsi
Vieux.....	daúbe
Visage.....	iribujo
Yeux.....	narintxoh

La particula *na*, au commencement des mots doit avoir le sens de l'adjectif possessif de la première personne du singulier.

VOCABULAIRE ITONAMAS

Aiguille.....	otrozo
Aller.....	nicade
Allez-vous en.....	sismaniana
Allez travailler.....	dacúmatsi-hica
Allons chasser.....	macumán
» pêcher.....	cururo-hisca
» nous promener	escosiniáte
Apporter.....	eskí-poiuna
Arbre.....	abihta
Arc.....	itcère
Arriver.....	xicake-enáno
Attendre.....	maçaduno
Aujourd'hui.....	ohnah
Aujourd'hui non.....	sespuanacoi
Aviron.....	ióda
Banane.....	mahire
Barbe.....	xaçua
Beaucoup.....	amoníato
Blanc.....	rapyre
Flesser.....	txasnémo
Boire.....	aixucacine
Bois (forêt).....	habyta
Bois (en général)....	pabite
Bon, joli.....	usmála
Bouche, lèvres.....	sapyke
Bras.....	manána
<i>Caeteté</i> ¹	guararé
Caïman.....	anhispa
<i>Campo</i> ²	paçaceno

1 Voir page 218, 2me. col., note 1.

2 Voir page 141, 2me. col., note 3.

Canard.....	nahuca	Farine de manioc....	ucátyle
Canne à sucre.....	keténe	Femme.....	uboca
Cela.....	nicudo	» mariée.....	cotáca-amistzabasca
Cendre.....	corôpo	Fer.....	alásma
Cerf.....	nado	Fermer.....	camu-tsubóne
Chaleur, chaud.....	xialacáne	Fil.....	uhaé
Chant d'oiseaux.....	jaçane-opuhe ¹	Fils.....	onoco
Chapeau.....	otsorôï	Fille.....	orerhéna
Charbon.....	urucira	Fêche.....	barco
Chasser.....	xocosin	Fleur.....	pitatso
Cheveux.....	jacuá	Feu.....	hubári
Ciel.....	usnáno	Feuille.....	humáde
Cils.....	catsapite	Fou.....	musuruna
Cigare.....	uaidála	Foudre, éclair.....	mamamedálo
Cœur.....	ocynícino	Fourmi.....	huábos
Coq.....	curáh	Frère.....	uxáça
Corde.....	mospica	Froid.....	cid-aiátxe
Corps.....	niboálake	Front.....	xuacacána
Cou.....	matsaro	Fruit.....	mijoáne
Coude.....	matxu-txure	Fumée.....	hugo
Coudre.....	keyc	Genou.....	utsoitxúre
Courge.....	sodóna	Glisser.....	pipohohi-codamo
Courir.....	hio-hi-huste	Gorge.....	xupacasuna
Crachat.....	uamis	Grand.....	gahubi-riána
Cuia ²	uiake	Grand-père, grand'mè- re.....	metéca
Cuir.....	poróma	Gros.....	subiki-iána
Cuisses.....	mucacáno	Hamac.....	itábe
Déjà, tout de suite...	sosón	Herbe.....	halupo
Demain ..	djapôco	Hier.....	nacéva
Demander.....	ac-macumo	Homme.....	huhúmo
Démon.....	socuhúva	Ici.....	nahábi
Dents.....	xomôte	Ile.....	cotxoanúa
coup de dent.....	madornéme	Jacú ¹	upuhe
Doigts.....	disnáma	Jaguar.....	hútxo
» de la main....	osmeke-maláca	J'ai faim.....	uaiisne
» du pied.....	osmeke	Jambe.....	sauáne
Donner.....	akimake	Je, moi.....	ohon
Dormir.....	conesma	Jeune homme.....	sanicabo, tyaiá
Dos.....	saniopapána	Jeune fille.....	sanica-ôca, uabiça
Douleur.....	xialacami	Joie.....	virebátate
Eau.....	paçakéna-guanuke	Joues.....	capapan
Ecorce.....	nekirá	Là.....	nicábe
Enfant du sexe mas- culin.....	opihe	Lac.....	capime
Enfant du sexe fémi- nin.....	pihica	Lait.....	olitza
Epaule.....	statsano	Langue.....	poxotzinila
Etoile.....	okitzi	Large.....	masbitxa
Etre (verbe).....	sauna	Laver du linge.....	cakitxane
Etroit, fin.....	opih	Laver (sc).....	colabále
		Liane.....	cedéle
		Loin.....	inacabize

¹ Plusieurs tribus du Haut-Amazone donnent aux oiseaux
e nom générique de *jaçaná*.

² Voir page 218, 2^{mo} col., note 8.

¹ Voir page 113, 1^{re} col., note 3.

Long, étendu.....	napabi-nane	Pluie.....	udusna
Lune	djacacáca	Plus.....	udanú
Main.	malaca	Poisson	ohópi
Maïs.....	udámi	Poitrine.....	macapú
Malade.....	cyadiske	Porte.....	camutxéva
Mamelles.....	uanucúio	Porter.....	coicáxico
Manger.....	coapé	Pot.	mistitxé
je mangé.....	coapéh	Poule.....	curáhca
Manioc.....	tsamáia	Poulet	cura-áca
Marier (se).....	macuman	Pourri	diohina
Marmite	ualéle	Promener (se)	cocimáte
Mauvais.....	kelála	Racine.....	asmimos
Mère.....	smetéca	Rivière.....	nhubo
Mon	ohoní	Rouge.....	teraráxe
Montagne, pierre.....	upála	Ruisseau.....	nhubo-opihe
Mort (adjectif)....	jopsana	Sable	alala
Mouche.....	otxece	Sac	taleia
Mourir.	ubatxa	Sang.....	unastro
Moustique.....	onico	Sel.....	obélo
<i>Mutum</i> ¹	mutú	Serpent.....	bilua
Narines.....	nacotsasóni	Soleil.....	apatsha
Nez.....	uhúse	Tabac.....	uaidála
Nid	nahilo	Tamanoir.....	nade
Noir, Nègre.....	cabalóna	Tapir.....	guayaco
Nombril	xituah-sastno	Terre.....	alóps
Non, ne-pas.....	uána	Testicules.....	jutçáo
il n'y a pas.....	maicána	Tête	otço ; óço
Nous	iode	<i>Tocary</i> ¹	ucadaia
Nuit.....	nascéna	Tonnerre.....	pulihumélo
Œuf.....	kipala	Toux.....	sixodolakes
Oiseau.....	upuhé	Tristesse.....	suanatisna
Ongle.....	osméke	Très bien, merci.....	osmála
Ordre, commande- ment.....	mapine	Trou	omôlo
Oreilles.....	mochtodo	Tu, toi.....	osnica
Oui.....	ohósni	Tuer.....	coiopoána
Ouvrir.....	comathirne	<i>Vagalume</i> ¹	tsú-curupuco
Palmier.....	uásle	Vaillant.....	xicaia
Papillon	ohno	Vent.....	suruna
Parler.....	padaráta	Ventre	och-buno
Patate.....	pápa ¹	Vêtement	ximimacáia
Peau.....	macatsasána	Viens ici.....	yáho
Peigne	u'satxi	Vieux.....	coanána
Père	padica	Vilain.....	upála
Perroquet.....	aubáro	Visage	discatxa
Perruche.....	okére	Voir	acotsebéne
Petit, peu.....	opihe	Vouloir (je veux).....	xitzauváno
Pied	seniláca	je veux manger....	xitzauváno-coapé
Pigeon.....	ubah-áca	je ne veux pas	xitzauáma
Piment.....	uásto	Yeux	uiscátxe.
Pirogue	ocóne		

¹ Voir page 113, 2me col., note 2.² Corruption de l'espagnol.¹ Châtaignier du Para (*Bertholetia excelsa*).¹ Mouche luisante, dont il existe plusieurs espèces.

Je profitai de notre séjour pour aller visiter les ruines du fort de Conceição, nommé plus tard de Bragança, situé à un kilomètre et demiau-dessous du fort Principe da Beira, et construit en 1767 pour remplacer le fortin élevé sur l'emplacement de l'ancienne mission de Santa-Rosa, qui avait été abandonnée en 1754. J'étais aussi curieux d'examiner une inscription que l'on disait exister près de ces ruines, sur une *lage* (rocher plat) du lit du fleuve.

Nous partîmes, le pilote José Gomes, un des soldats les plus anciens de la garnison et moi, dans une petite *montaria*, et débarquâmes au point de la berge qui nous parut le plus accessible: nous eûmes, en effet, peu de peine à l'escalader, en nous aidant de la végétation qui y poussait. Cette berge, d'environ cinq mètres de hauteur, et alors tout humide, était formée du terrain blanchâtre et nitreux, connu sous le nom de *barreiros*, si recherché par les animaux sauvages, surtout les tapirs, qui aiment à s'y vautrer, attirés par le sel qu'il contient.

Ce terrain se présente tantôt sous la forme d'un mélange d'argile et de marne, qui s'incorpore difficilement à l'eau, tantôt sous celle d'une espèce d'argile plastique ayant une grande affinité pour ce liquide et qui prend parfaitement l'empreinte du sabot des chevaux et des bêtes de somme. Lors de la saison sèche, ces empreintes, durcies par l'action du soleil, constituent autant d'obstacles à la marche, comme il arrive dans la région comprise entre le Tagi et Pilar, où notre infanterie et notre cavalerie eurent tant à souffrir pour ce motif pendant les marches, dans la guerre du Paraguay.

Au bout d'une demi-heure d'un trajet pénible, nous arrivâmes aux ruines du fort. C'était également un réduit bastionné à la Vauban.

Sa courtine opposée au fleuve mesurait quatre-vingt-huit mètres, avec une muraille de deux mètres vingt centimètres de largeur. Les courtines des flancs me parurent moins longues, bien qu'elles eussent vingt centimètres de plus de large. Je ne vis pas la courtine qui donnait sur le fleuve. Les fondements des boulevarts du côté opposé étaient encore visibles, ainsi que leurs angles de raccordement de face et de flanc.

La végétation avait envahi la plus grande partie de ces ruines; dans l'ancienne place d'armes du fort croissaient des *gubirobás* (*Abbevillea maschalanta*), des *tarumans* (*Vitex taruman*), des *ingazeiros* (*Inga vellutosa*) et des *mangaritaïas* aux racines et aux fleurs jaunes, d'odeur âcre comme celle du piment; de leurs branches pendaient les racines aériennes de plusieurs espèces d'*imbê* (*Philodendron*), dont les indiens font des cordes d'une extrême solidité.

Un débris d'aviron en bois de hêtre, que nous avons trouvé au pied de la berge en débarquant, avait appartenu sans doute à un canot de la marine militaire au service du fort.

Nous nous mîmes ensuite à la recherche de l'inscription. Le soldat qui me servait de guide, et qui se trouvait pour la deuxième fois en garnison au fort Principe da Beira, prétendait la connaître parfaitement, mais je m'aperçus bientôt à ses hésitations qu'il avait fort exagéré.

Enfin, après que nous eûmes sauté longtemps d'un rocher à l'autre, il s'arrêta devant une petite pierre plate, qui n'était nullement, comme il l'avait prétendu d'abord, taillée et polie par la main de l'homme. Elle présentait des fentes, dues sans doute à l'action du soleil et de l'eau, et imitant, avec un peu de bonne volonté de la part de l'observateur, les majuscules MM, TT, VV, HH, AA, LL, et autres

lettres formées par la rencontre de lignes droites.

Vous restâmes à Principe da Beira jusqu'au 29 octobre, afin de régler nos chronomètres et de réparer notre *bote*, dont il était urgent de renouveler la couverture.

Le major Lassance détermina la position astronomique du fort, qui se trouve par 12° 25' 47", 89 Lat S. et 21° 17' 19", 20 Long.O. du méridien du Rio de Janeiro¹. Cette observation fut faite sur le boulevard N. O.

Elle s'accorde, à très peu de chose près, avec la position trouvée par Ricardo Franco en 1786.

Nous reprenons notre voyage le 29, à 5 heures du matin. Trois kilomètres au-dessous du fort nous dépassons l'île Ignacio Pereira, en face de laquelle vient mourir un autre contrefort de la chaîne des Parecys, puis nous rencontrons un banc de rochers de douze kilomètres de long, qui obstrue toute la largeur du fleuve. Pour le franchir, il fallut haler notre embarcation, ce qui nous prit cinq heures de temps. Un peu plus bas, le banc de rochers reparait sur une étendue de seize kilomètres et demi, mais cette fois, il était en partie recouvert d'eau ; nous le franchîmes en deux heures, non sans toucher dix-neuf fois, malgré l'habileté du pilote José Pires da Silva Gomes, qui désormais guide le *bote* et à qui nous devons d'avoir pu traverser sans accident la région des rapides.

La plupart des rochers qui obstruent en cet endroit le lit du Guaporé paraissent le produit d'une modification ignée particulière; les uns sont d'un noir luisant, comme s'ils étaient saturés d'oxyde de fer ou d'oxyde de manganèse; d'au-

tres, d'apparence vitreuse, réfléchissant la lumière du soleil, semblent, à quelques dizaines de mètres, formés de cristal de roche, mais l'illusion disparaît de plus près et l'on vérifia, non sans déception, qu'ils sont de couleur noire. Un échantillon que je recueillis, et soumis à l'action du feu, blanchit et se vitrifie, révélant sa nature porphyroïde.

Un autre fait qui montre l'action du calorique, c'est l'existence de blocs fendus, souvent exactement par la moitié. Cette particularité est surtout remarquable dans les blocs de forme arrondie, dont les deux moitiés se trouvent séparées de plusieurs décimètres.

Dans l'après-midi, notre navigation fut moins pénible. Nous dépassons l'île de Santa-Rosa, restons échoués ensuite pendant trois heures sur un banc de sable, et à cinq heures 10 minutes du soir, nous nous arrêtons, pour passer la nuit, au bord de la prairie d'*Angical*, (1) sur la rive droite. Il tombait en ce moment une pluie abondante, qui dura toute la nuit.

Nous repartons à 5 heures 14 du matin du lendemain, malgré la continuation du mauvais temps.

À 9 heures 20 minutes, nous dépassons le *Deuxième Cautario*, que les anciens voyageurs représentent comme un petit cours d'eau, et que nous trouvâmes être une belle rivière de soixante à quatre-vingts mètres de largeur. Il se jette dans le Guaporé à vingt kilomètres environ au-dessous du fort Principe da Beira.

Une quantité énorme de tortues, de l'espèce *emys tracajá*, sillonnent en tout sens le Guaporé. Leur tête seule apparaît hors de l'eau, de sorte qu'on les prend, à première vue, pour autant de serpents. Les *botos* ne

¹ Voir pag. 39, 2^{me} col., note 2.

(1) On appelle *Angical* une localité où abondent les *angicos* (*Acacia angico*).

sont pas moins nombreux ; ils descendent et remontent en bandes le fleuve, recherchant de préférence les endroits les plus profonds, et servant ainsi comme de pilotes aux voyageurs.

Dans le rio Alegre et le Haut Guaporé ces cétaqués sont de couleur olive ; à l'endroit où nous nous trouvons, ils tirent sur le rougeâtre ; ils sont de couleur grise plus loin.

Depuis Principe da Beira, où il mesure environ sept cents mètres, le Guaporé s'est élargi : il mesure maintenant quelquefois un kilomètre entre ses deux berges, qui sont hautes de trois à quatre mètres, et cependant tout humides. Les arbres qui les bordent portent sur leurs branches, jusqu'à la hauteur de six à sept mètres du sol, les traces de la dernière crue. On nous avait dit au fort que ces crues montent jusqu'à dix mètres, et effectivement l'observation ci-dessus le prouve. Les ingénieurs du siècle dernier ont eu l'occasion de le constater directement.

Dans le campement où nous passâmes la soirée et la nuit, je vis pour la première fois *l'arbre à goudron* ou *anani*, (*Calophyllum brasiliensis* ou *Moronebœa coccinea* de Martius), dont la résine est d'un grand secours aux voyageurs pour le calfatage de leurs embarcations.

Le 31 octobre, notre voyage ne présente pas d'incident remarquable. Nous remarquons, comme les jours précédents, que les troncs et les racines des arbres tombés dans le fleuve portent un grand nombre de globes épineux, semblables à des oursins. C'est une espèce de polypier très dur, formé par un zoanthaire d'eau douce. Les indiens de ces parages les appellent *cabixy* (1) ; dans le rio Madeira, ils sont connus sous le nom de *paracutáca*.

(1) Voir page 215, note de la 2^me colonne.

Le 1^{er} novembre, à 11 heures 58 minutes du matin, nous quittons le beau Guaporé pour entrer dans le Mamoré.

Ce dernier, qui vient impétueusement du côté de l'Ouest, large à peine de cent quarante mètres, fait un coude à angle droit au moment où il reçoit le Guaporé, dont il continue, pour ainsi dire, le cours. Cette circonstance fait croire au premier abord, comme le disent plusieurs ouvrages de géographie, que le Mamoré est un affluent du Guaporé, dont la largeur obtient plus haut sept cents mètres. Mais un examen attentif montre que le Mamoré est bien le cours d'eau principal. Malgré l'apparence, son volume est beaucoup plus considérable, car, s'il est cinq fois moins large que le Guaporé, il a peut-être dix fois plus de profondeur et il montre sa supériorité en refoulant violemment les eaux pures et claires du Guaporé contre la rive droite pendant quelques centaines de mètres, au bout desquels elles se confondent avec ses eaux boueuses, sales et comme purulentes. Ce dernier terme me paraît le plus exact pour désigner la teinte spéciale que leur donne une argile pâteuse extrêmement fine qu'elles tiennent en suspension, et qui provient de la décomposition de *l'arcia manteiga* (sable beurre), sorte de marne argileuse, glutineuse et blanchâtre, dont sont formées en grande partie les berges du Mamoré dans cette région. Après leur réunion, les deux fleuves forment, sous le nom de Mamoré, un cours d'eau large seulement de cinq cents mètres, mais d'une grande profondeur.

A la fin du dernier siècle, d'après les membres de la commission de limites de 1782, le Guaporé était plus étroit que le Mamoré, et il existait à leur confluent une grande île, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un petit banc de sable, qui est visible seulement au temps des plus

basses eaux, comme à l'époque de notre voyage. J'ai déjà expliqué plus haut la raison de ces différences, dues au régime hydrographique instable de ce grand bassin.

Les frères Keller donnent au confluent du Mamoré et du Guaporé l'altitude de 150^m,4 au dessus du niveau de la mer.

Après sa réunion avec son grand affluent, le Mamoré a encore un cours de deux cents kilomètres.

Plus bas, il perd à son tour son nom et forme, avec le Béni, le rio Madeira.

Malgré mes recherches, je n'ai pu savoir la signification du suffixe *ré*, si commun dans les noms de cours d'eau de cette région. L'Aperé, l'Iparé, le Canamaré, le Coariteré, le Guaporé, l'Ibaré, le Mamoré, le Sararé, le Securé, le Tamaré, le Tucanaré, etc.

VI

Après avoir déterminé la position du confluent du Guaporé et du Mamoré, qui se trouve par 11°54' 12",83 Lat. S. et 21° 53' 6" 45 Long. O. du méridien de Rio de Janeiro (1), nous reprenons notre voyage le 2 novembre, à 5 heures cinq minutes du matin.

Sur la rive gauche du fleuve un grand nombre de *sapucayas* (*Lecythis*) étalent leurs dômes de fleurs violettes. Sur la rive opposée, qui est plus haute, abondant les *tocarys* ou châtaigniers du Pará (*Bertholetia excelsa*).

A 7 heures 12, nous dépassons, à droite, la *Laginha*, grand rocher plat qui se prolonge jusqu'au milieu du fleuve; et à 10 heures, nous laissons à gauche un ruisseau que notre équipage nous dit s'appeler le rio *Preto*.

Le Mamoré coule par intervalles en ligne droite pendant trois à quatre kilo-

mètres, et, abstraction faite de ses eaux boueuses, est un fleuve magnifique.

C'est à peu près à cette hauteur que Southey indique un village de *San-José*, fondé par Luiz de Albuquerque, par confusion avec San-José de Leomil. Il a existé aussi plus bas, près du rapide de Ribeirão, un autre San-José, mais qui ne consistait qu'en un poste militaires.

L'Atlas de Candido Mendes mentionne, dans le coude que fait la rive gauche du Mamoré, au moment où il reçoit le Guaporé, une *estacada* en ruines, sans doute reste d'une fortification peu connue, et que mentionne également Edward D. Mathews, ingénieur du chemin de fer Mamoré et Madeira, dans sa carte intitulée *Map to illustrate up the Amasonian and Madeira rivers through Bolivia and Perú*. Le même auteur indique encore, en 1879, les villages de Lamego (*San Miguel*) et de Guarajuz sur les bords de Guaporé, un village do *Ouro* (de l'Or), dont aucun autre n'a parlé, sur le rio Verde, et un autre village de San-José, sur une route qu'il a ouverte du fort de Principe da Beira à Matto-Grosso et à Villa Maria, où elle se bifurque dans la direction de Cuyabá et dans celle de Miranda, en traversant les *Pantanaes*.

Les rives du Mamoré, généralement élevées, présentent fréquemment de larges crevasses, formées par l'érosion des terrains argileux peu consistants qui le bordent, et où s'accumulent ses eaux. Sur les bords de ces crevasses croissent des monocotylédones superbes, qui forment le caractère distinctif de la flore de cette région. Ailleurs, le pied des berges est tapissé de *gynerium saccharoide*, dont j'essayai de mettre à profit les tiges riches de sève pour remplacer le sucre dans des tisanes; plus haut poussent le *costus paco-coapiranga*, et le *caeté-mirim*, aux feuilles vertes et rouges, entre lesquels

(1) Voir page 39, note 2.

ressortent les deux plus belles espèces de *strælitziæ* que j'ai jamais vues; la *strælitziæ regina*, et une autre aux fleurs encore plus remarquables, couleur de lilas. Les palmiers sont rares, et n'apparaissent que sur les points les plus élevés des rives, épargnés par les crues : tel est, en autres, *l'inajá*, si utile aux *seringueiros*, qui préfèrent son bois pour fumer le caoutchouc. Au-dessus de ces arbres, les *heveas* et les châtaigniers du Pará étalent leurs hautes cimes.

Le 3 novembre, à 6 heures 20 minutes du matin, nous dépassons une île que notre pilote nous dit être celle des *Capivaras*,¹ mais qui, d'après sa position, doit plutôt être celle de *San-Silvestre* des anciennes cartes ; et à 6 heures 40 minutes, nous laissons derrière nous l'embouchure, large de quatre mètres, du rio *Soterio* ou *Sotero*, affluent de la rive droite. Peu après midi, nous dépassons, sur la même rive, un ruisseau qui n'est pas mentionné sur nos cartes et auquel nous donnons le nom de *Amaral*, en hommage au vicomte de Cabo Frio, directeur général du ministère des Affaires Étrangères. A 5 heures 1/2 du soir, nous ancrons, pour passer la nuit, près d'un banc de rochers, également sur la rive droite, à côté d'un filet d'eau pure et claire, trésor inestimable pour les voyageurs accoutumés aux eaux boueuses du Mamoré.

Il y a plusieurs jours que notre *montaria* ne nous a approvisionnés de poisson, et nous remarquons avec étonnement l'absence complète de *botos*,² si nombreux encore l'avant-veille.

Nous repartons le dimanche 4 novembre, à 4 heures 20 minutes du matin.

¹ Voir page 218, 2^mo vol., note 3.

² *Delphinus Amazonicus*.

Cinq quarts d'heure après, nous dépassons un ruisseau, que nous baptisons du nom de *San-Carlos*, et à 9 heures 1/2 un autre ruisseau, tous deux sur la rive gauche. Trois heures plus tard nous nous trouvons en face du *Burital*,¹ également sur la même rive, et à 5 heures 1/2 nous jetons l'ancre en vue de montagnes situées au N. N. E., qui forment le contre-fort le plus septentrional de la chaîne des *Parecys*, et sont connues sous le nom de *Pacahás-novas*, ou, plus vulgairement, *Pacas-novas*.

A 7 heures 20 minutes du matin du lendemain, après deux heures de voyage, nous atteignons l'archipel des *Mutuns*,² composé d'une dizaine d'îles et d'îlots, dont la longueur varie de cinquante à mille cinq cents mètres environ. Les *heveas* y abondent. Nous vîmes dans une de ces îles le premier établissement d'exploitation de caoutchouc, appartenant à M. Sá e Castro, qui, avec deux ouvriers, y avait récolté environ 8.000 kilos de cette gomme. Nous avons perdu l'espoir de remonter l'île des *Capivaras*, que les anciennes cartes placent par 11° 14', 30" Lat. S.

A 9 heures 20 minutes, nous laissons derrière nous la dernière des îles des *Mutuns*. Peu après, nous dépassons, sur la rive droite, l'embouchure du rio *Pacahás novos*, ainsi nommé du nom d'une tribu indienne qui habitait ses bords, et nous entrons ensuite dans un *estirão*³ de près de quinze kilomètres de longueur, qui se termine au *Guajará-mirim*, le premier rapide du bas Mamoré, où nous arrivons à midi et quart.

¹ On appelle *burital* une localité où abonde le palmier *buriti* ou *burityseiro* (*Mauritia vinifera*).

² V. page 213, 2^mo vol., note 1.

³ Voir page 220, 1^{er} vol.

VII

Pacahas-novos devait être une des stations terminales du chemin de fer du Madeira au Mamoré, destiné à relier les sections navigables de ces deux cours d'eau, au grand avantage du commerce du Brésil et de la Bolivie, auquel la région des rapides où nous allons entrer présente un obstacle pour ainsi dire insurmontable.

La première idée de ce chemin de fer est due à un ingénieur américain, le colonel Church, qui, dans un voyage en Bolivie, fut émerveillé des richesses naturelles des bassins du Béni, du Mamoré et du Madeira, richesses improductives par suite des difficultés des communications. Cet obstacle se trouverait supprimé, en ce qui regarde ces deux derniers fleuves, par la construction d'un canal ou d'une voie ferrée reliant leur cours supérieur et leur cours inférieur.

Le colonel Church pensa d'abord au premier de ces moyens, mais, ayant vérifié que ce serait le plus coûteux, il s'arrêta au projet d'un chemin de fer, et prit, envers le gouvernement bolivien, moyennant certaines faveurs, l'engagement d'organiser à cet effet une compagnie, au capital nominal d'un million de piastres en or. Le chemin devait être achevé dans un délai de deux années.

De retour aux Etats Unis, Church fonda une autre compagnie, d'un capital double, sous le nom de Compagnie de Navigation Madeira et Mamoré.

Cette compagnie émit, en 1872, un emprunt de 1.700.000 livres sterling et confia l'exécution des travaux de la ligne, pour le prix de 60.000 livres sterling, à la *Public Works Construction Co*, qui expédia un grand matériel à Santo Antonio, le premier port au-dessous des rapides. Mais, reconnaissant que la ligne

projetée avait cinquante-trois kilomètres de développement de plus qu'il ne lui avait été affirmé, elle abandonna aussitôt l'entreprise, et intenta une action en dommages-intérêts contre la Compagnie de Navigation Madeira et Mamoré, à laquelle elle réclama 45.000 livres sterling d'indemnité.

La compagnie concessionnaire traita alors avec la maison P. et F. Collins, de Philadelphie, dont un des associés, M. Thomaz Collins, se transporta sur les lieux, en 1876, accompagné de sa famille. Le 19 février de cette année, un vapeur chargé de matériel vint jeter l'ancre au port de Santo-Antonio. D'autres arrivèrent bientôt, et au mois de juin, lorsque le capitaine Feliciano Antonio Benjamin, ingénieur brésilien, visita la localité, sept cents ouvriers étaient employés à la construction de la ligne, sous les ordres de cinquante ingénieurs ou conducteurs, avec M. C. W. Biod pour ingénieur en chef.

Les magasins et autres édifices nécessaires avaient été rapidement construits. Une section de seize kilomètres était déjà préparée, et la partie du chemin explorée comptait plus de quatre-vingts kilomètres.

Malheureusement, la contestation dont j'ai parlé plus haut donna lieu à des procès interminables, devant la justice des Etats-Unis. Il en résulta que les travaux furent abandonnés, et les efforts déjà faits, dépensés en pure perte.

Quelques années plus tard, le gouvernement de l'empereur D. Pedro II résolut de construire par administration un chemin de fer ayant le même objectif. Les travaux furent repris, mais les difficultés du terrain et du climat amenèrent encore leur abandon.

Cependant, il faut avoir foi dans l'avenir. La construction du chemin de fer Madeira-Mamoré est d'une si grande im-

portance qu'elle s'imposera, lorsque l'accroissement de la population fera sentir impérieusement le besoin de faciliter les communications dans ce riche bassin fluvial.

CHAPITRE IV

LA RÉGION DES RAPIDES (1)

I

Nous allons désormais parcourir plus de quatre cents kilomètres encombrés de rochers, de rapides et de chutes. Dans ce trajet, la navigation, toujours pénible et souvent dangereuse, est en plusieurs points impossible.

Les obstacles qu'elle rencontre varient selon la saison et le volume des eaux. Ainsi, des rapides infranchissables pendant la crue sont parfois peu sensibles pendant les basses eaux et réciproquement. C'est ce qui explique que les voyageurs ne soient pas d'accord sur leur nombre : tandis que les uns en comptent plus de vingt, d'autres n'en mentionnent que dix-neuf ou moins encore, et considèrent plusieurs rapides comme de simples *corredeiras*. (2)

Ces rapides ou chutes portent les noms suivants : *Guajará-mirim*, *Guajará-assú*, *Bananeiras*, divisé en deux parties, *Pau Grande* et *Lage*, sur le Marmoré ; *Madeira*, *Misericórdia*, *Ribeirão*, également divisé en deux parties, *Ara-ras*, *Pederneiras*, *Paredão*, *Treç Irmãos*, *Salto do Girau*, *Caldeira do Inferno*, *Morrinhos*, *Salto do Theoto-*

(1) *Cachoeiras* en portugais. Ce mot s'applique aussi aux cascades et aux chutes, même aux plus grandes, comme la célèbre *cachoeira* de *Pedro Afonso*, sur le rio San-Francisco.

(2) On appelle *corredeira* un rapide moins prononcé qu'une *cachoeira*. Faute d'un terme français qui indique cette nuance, nous employons, dans la suite de ce chapitre, le mot portugais.

nio, *Macacos* et *Santo Antonio*, sur le rio Madeira. Il existe en outre, entre les deux rapides de *Ribeirão* et de *Ara-ras*, deux *sirgas* ou *halages* appelés *Pedra Grande* et *Perriquitos*, de passage fort dangereux en temps de crue. Soit, en tout, vingt rapides ou chutes.

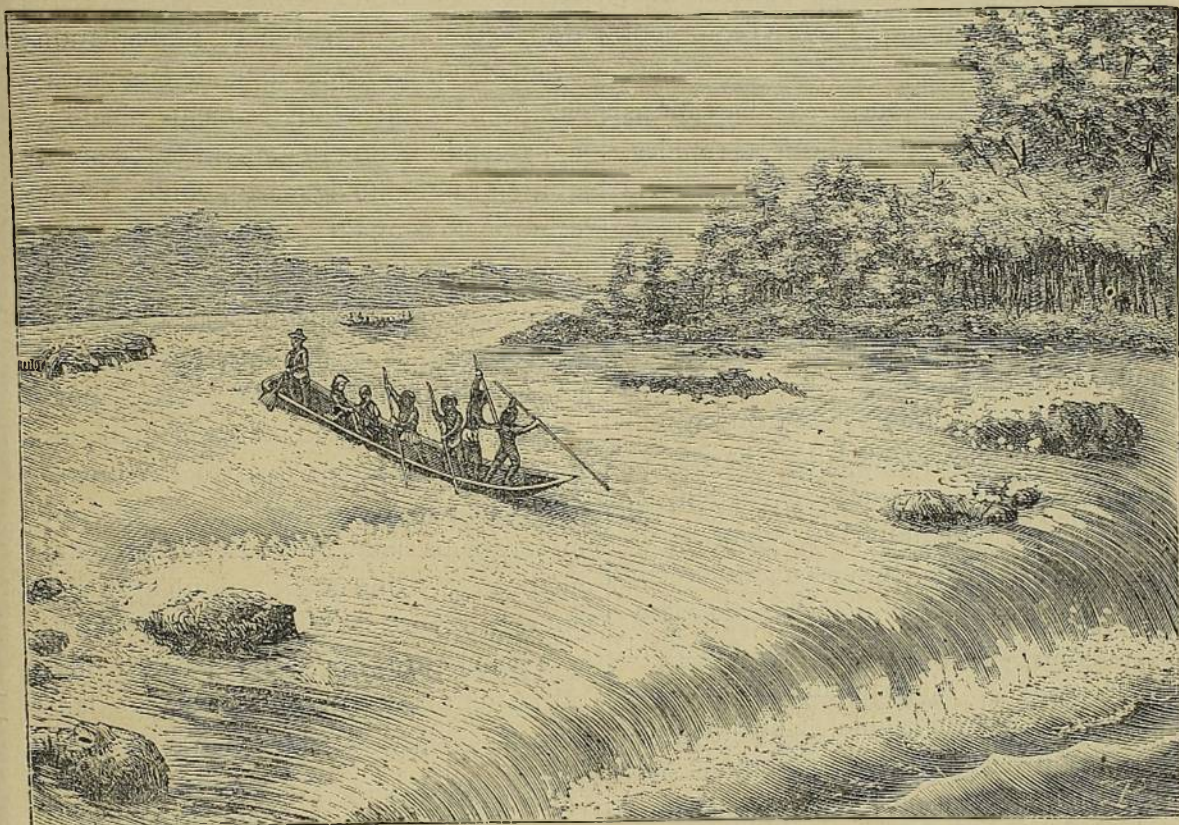
Baena, dans son *Ensaio chorographico sobre o Pará*, dit que ces noms ont été donnés par la commission de limites de 1782. Effectivement, la plupart des rapides portent également un autre nom plus ancien, comme on le verra dans la suite de ce chapitre.

La traversée des rapides se fait presque toujours à la *sirga* (au moyen du halage); quelquefois, pourtant, les embarcations les franchissent à force d'avirons. Dans le premier cas, une partie des rameurs sautent sur les rochers qui bordent le chenal de la rivière et maintiennent l'embarcation au moyen de deux forts câbles fixés à la proue; les autres, dans l'eau, tantôt nageant, tantôt marchant sur les bas-fonds, retiennent un autre câble attaché à la poupe, et qu'ils laissent céder peu à peu, pour faire avancer le canot. Il ne reste à bord de celui-ci que trois hommes : à l'avant, les deux meilleurs rameurs, armés de la *zinga*, grande perche qui remplace souvent les avirons, et qui sert à guider l'embarcation et à l'éloigner des rochers; et, sur la *tolda* (couverture de l'embarcation), le pilote qui manœuvre le gouvernail, dont il lui faut à chaque instant changer la direction.

Lorsque la traversée se fait à l'aviron, ce qui a lieu pour les *corredeiras*, tous les rameurs sont à leur poste, attentifs et recueillis. Leur manœuvre consiste à enfoncer profondément les avirons ou à effleurer à peine la superficie de l'eau, selon que le pilote commande : *Raspa* ou *Rema duro* (*Effleurez* ou *Forcez de rames*.) A la proue, le rameur le plus

expérimenté tient à la main le *remo grande* (grand aviron), ainsi nommé à cause des dimensions de sa pelle, qui mesure trente centimètres de long sur vingt-cinq centimètres de large. Le grand aviron ne s'emploie que dans les moments critiques où l'embarcation, entraînée avec la vitesse d'une flèche, doit

changer de direction pour ne pas se briser contre les écueils. Cette manœuvre s'exécute avec une rapidité inouïe. La réussite dépend du concours uniforme de tout l'équipage : si le pilote a un moment d'oubli, si l'un des rameurs faiblit, ou si l'homme du *remo grande* ne pare pas assez promptement, la perte est inévitable.



DESCENTE D'UN RAPIDE PAR UNE *Montaria*

Heureusement, ces trajets dangereux se font rapidement, par suite de la vitesse énorme du courant. Mais, si rapides qu'ils soient, quand, le péril passé, les rameurs prennent un peu de repos, ils sont baignés de sueur, malgré les douches d'eau dont le rapide les inonde. Leur position est, en outre, très gênante ; ils ne disposent, en dehors de la *tolda* de l'embarcation, que d'un espace d'une vingtaine de centimètres de largeur, où ils s'assoient une jambe hors du bord. Pour

garder leur équilibre au milieu de la furie des eaux, leur seule ressource est de passer un bras autour d'une pièce en bois fixée à la *tolda*. Aussi n'est-il pas rare qu'ils soient emportés par les flots.

Le mouvement des eaux est curieux dans les rapides. On y distingue nettement trois zones ; celle du milieu, ou rapide proprement dit, où la vitesse du courant est extrême, et deux zones latérales d'eau dormante, aussi tranquille que celle d'un lac, séparées de la première

par un courant en sens contraire. Il arrive quelquefois que le grand aviron, lorsque son emploi est nécessaire, ne réussit pas à faire entrer d'un coup l'embarcation dans la zone tranquille, ou *remanso*, selon l'expression usitée. Alors la circonstance devient critique, parce que tout l'effort des rameurs serait impuissant pour faire avancer le canot, que le rapide tend à entraîner par l'arrière; il faut que l'équipage se jette à l'eau, pour le hâler à la nage.

On décharge toujours les embarcations avant de s'engager dans les forts rapides, mais on se dispense quelquefois de cette opération lorsqu'il s'agit de *corredeiras*. En tout cas, il convient d'alléger l'embarcation à l'avant et d'y laisser à l'arrière assez de lest pour l'empêcher de devenir le jouet du courant.

Les principaux rapides se trouvent ordinairement aux coudes des rivières, et leur violence, et par conséquent le danger, atteint son maximum au sommet de l'angle ainsi formé. On est averti de leur approche par l'augmentation de la vitesse du courant. Les ports où l'on débarque pour opérer le déchargement sont toujours fort près du rapide, et quelquefois, le courant y est déjà très fort dans le chenal. Il faut, dans ce cas, la plus grande habileté pour pénétrer dans le *remanso* et aborder, car à la moindre négligence, le bateau serait précipité dans l'abîme.

Quand il s'agit d'une rapide infranchissable ou d'une chute, on met les embarcations à terre et on les traîne jusqu'au point navigable le plus prochain : opération désignée par le verbe *varar*.

II

1^{er} RAPIDE. *Guajará-mirim* ou *Panellas*.

Ce rapide est un de ceux dont l'aspect est le plus variable : il disparaît même à l'époque des crues.

Dès que nous eûmes abordé au port supérieur, notre pilote alla reconnaître les lieux, pendant que l'on procédait à la décharge du *bote*. Nos provisions et nos bagages furent transportés par un sentier d'environ deux cent cinquante mètres de long, qui côtoie la berge du fleuve, composée de schistes argilo-talqueux, et aboutit à deux petits ports inférieurs. Désirant connaître la manière dont se comporterait notre embarcation avant de nous risquer dans de tels passages, nous prîmes tous le même chemin, à l'exception du lieutenant Frederico, qui, en sa qualité de marin, voulut rester à bord et connaître le premier ce nouveau genre de navigation.

Le rapide est constitué par une ligne de rochers, se terminant à chacune des rives par deux énormes *lages* (1) d'apparence dioritique, présentant sur quelques points une espèce de quartz ferrugineux, analogue au phonolithe. Le fleuve, qui mesure plus haut environ quatre cents mètres, est d'une largeur double en cet endroit. C'est le long de la *lage* de la rive gauche que court le chenal, lequel est fort étroit, ce qui rend le passage dangereux, malgré le peu d'étendue du rapide.

Les ingénieurs Keller (*The Amazon and Madeira rivers*) placent le rapide de Guajará-mirim par 10° 44', 32", 8. Lat. S. et 22° 3' 42" Long. O. du méridien de Rio-de-Janeiro. Ces auteurs lui donnent 144^m d'altitude, et Edward D. Mathew, dans l'ouvrage intitulé *Up The Amazon and Madeira rivers*, 510 pieds ou 155^m : les deux chiffres me semblent bien faibles.

A deux heures et demie du soir, notre *bote* commença la descente, halé de la

(1) Rochers unis et lisses comme des dalles (*lages*), dont ils tirent leur nom.

façon que j'ai décrite plus haut. Au bout de trois minutes, il arriva à l'une des criques qui servent de ports inférieurs, où ils reprit son chargement.

Au bord de cette même crique se trouvait une pirogue hors de service, qui avait appartenu, nous dirent les hommes de notre équipage, à un commerçant nommé Pinheiro, dont ils nous racontèrent la triste histoire.

Pinheiro, qui remontait le Mamoré avec deux pirogues chargées de marchandises provenant du Pará, une quinzaine de mois auparavant, avait successivement perdu presque tous ses rameurs, victimes de fièvres malignes. Arrivé au bas du Guarajá-mirim, il se vit en conséquence forcé d'abandonner une de ses embarcations et d'en débarquer le chargement, ainsi que celui de l'autre embarcation, faute de moyens de transport par le *varadouro* (1). Afin d'abriter ses marchandises contre les intempéries, il construisit un *rancho* (hangar) et, avec la pirogue qui lui restait, partit chercher du renfort, après avoir pris soin de graver sur l'écorce d'un arbre voisin une courte inscription, mentionnant sa détresse et priant les voyageurs qui pourraient survenir, de respecter sa propriété. Mais quelquefois le désert n'est pas plus sûr que les villes. Quand le commerçant fut de retour, au bout de deux mois, avec un nouvel équipage, ses marchandises étaient disparues et sa pirogue avait été mise hors d'état de naviguer. Les auteurs de ce méfait furent, selon les uns, des indiens de la tribu *jacaré*, qui habite les environs et est cependant connue pour son caractère hospitalier; selon les autres, des voyageurs boliviens.

2^{me} RAPIDE. *Guajará-assú*.

Le lendemain, à 6 heures du matin, nous quittons le port inférieur du *Guajará-mirim*. Moins d'une heure après, nous abordons au port supérieur du *Guajará-assú*, rapide éloigné d'environ neuf kilomètres du précédent, avec lequel il présente beaucoup d'analogie. Mais il est d'une étendue plus considérable, comme l'indique son nom (1). Son port supérieur se trouve également sur la rive gauche. Le chemin qui contourne ce rapide a quatre cents mètres de long, mais à l'époque des basses eaux, on peut abrégé cette distance d'environ un tiers, en transportant le chargement des embarcations le long des rochers qui bordent la rive, comme le fit notre équipage. Notre *bote*, ainsi allégé, descendit au moyen du halage.

Nous reprenons notre route à 2 heures du soir. Douze minutes plus tard, nous apercevons, vers le N. E., une colline qu'on nous dit être située près du rapide *Madeira*, en face du confluent du Béni.

Les jours précédents, notre pêche avait été presque infructueuse, même dans les eaux dormantes des *remansos*, où le poisson abonde d'ordinaire. Mais à ce moment le fleuve devient poissonneux; nous prenons pendant la journée plusieurs *parahibas* (*Bagrus recticulatus*) et *jaús*, de plus d'un mètre et demi de long; des *trahiras*, des *batuqueiros* (espèce de pacú) et un grand nombre de *piranhas* (2) et de *casquados*. Ce dernier poisson est généralement très commun dans les cours d'eau de Matto-Grosso.

Le 7, nous partons à 5 h. 1/2 du matin. Une demi-heure après, nous commençons à apercevoir les premiers rochers qui

(1) En tupy et en guarany, *mirim* ou *merim* veut dire *petit* et *assú*, grand.

(2) Voir page. 41, 2^{me} col.

(1) Voir la note de la page 23, 2^{me} col.

annoncent le rapide de *Bananeiras*, un des plus étendus et des plus redoutés de la région.

A 7 heures 40 minutes, nous dépassons les embouchures de deux ruisseaux, qui se jettent dans le Mamoré presque en face l'un de l'autre. Nous donnons à celui de droite le nom de *Clemente* et à celui de gauche le nom de *José Pires*, en hommage à notre pilote et à notre rameur de proue, dont nous avons pu apprécier l'habileté pendant le passage du *Guajarásçu*.

3^{me} RAPIDE. *Bananeiras* (Bananiers).

Le rapide de *Bananeiras* a près de dix kilomètres de longueur. A vrai dire, il constitue deux rapides distincts, mais, comme l'espace complètement libre de rochers qui les sépare est fort court, on les réunit habituellement sous le même nom, en désignant ses deux sections par les mots de *tête* et de *queue*.

Le rapide entier est compris, d'après les ingénieurs Keller, entre 10° 37' et 10° 33' L. S. Ces auteurs donnent à la section supérieure l'altitude de 137 mètres.

La *tête* du rapide en est la partie la plus périlleuse, et l'on transporte, ordinairement, les embarcations par terre par un *varadouro* de 220 mètres de long, pour la contourner; quant à la *queue*, son passage est plus facile: on la franchit au moyen du halage, et même quelquefois, comme nous le fîmes, à l'aviron.

Nous arrivâmes vers 8 heures 1/2 au port supérieur de la *tête* du rapide, après avoir fait neuf milles dans la dernière heure, par suite de l'augmentation de vitesse du courant.

Quelques-uns des hommes de notre équipage ayant assuré qu'il existait, à

l'époque des basses eaux où nous nous trouvions, un canal praticable, nous résolûmes de tenter la descente, après avoir déchargé le *bote*. Ce canal longe la rive droite d'une grande île, située presque au milieu du fleuve; on nous dit qu'il en existe d'autres, plus rapprochés de la rive gauche du Mamoré, et qui donnent passage à l'époque des grandes crues.

Malgré le peu de longueur de ce canal, qui ne dépasse pas sept à huit cents mètres, le *bote*, halé par l'équipage, n'atteignit le port inférieur du rapide que le lendemain, à midi. La *montaria* fut moins heureuse: elle naufraga dans le rapide, mais les deux hommes qui la montaient purent se sauver à la nage. Ce fut un grand contre-temps pour nous, car notre provision de vivres était déjà bien diminuée, et c'était cette embarcation qui nous pourvoyait de poisson et de gibier. En outre, elle nous était fort utile pour explorer la route.

Le port inférieur offre un bon campement; il est formé par une petite anse, bordée d'une plage de beau sable blanc, où coule un filet d'eau excellente.

Après avoir rechargé le *bote*, nous repartons à 2 heures du soir, en passant entre la rive gauche et une île. Ce canal, qui est le meilleur, offre cependant, à son entrée, une petite chute d'une vingtaine de centimètres de hauteur.

A 2 heures 3/4, nous arrivons à la *queue* ou seconde partie du rapide, formée d'un nombre énorme d'ilots et de rochers, et où, pendant environ six kilomètres, il faut que l'embarcation soit assez déchargée pour alléger la proue. Manœuvré au moyen des avirons, qui effleuraient uniformément et avec vigueur et adresse la surface de l'eau, le *bote* descendait comme une flèche, quand tout à coup le commandement du pilote:

« Grand aviron ! *Raspa duro !* » nous avertit que nous allions donner sur un rocher. Clemente, le rameur de proue, enfonça aussitôt le grand aviron dans l'eau, en guise de gouvernail, pendant que les autres rameurs, redoublant de force et de rapidité, effleuraient à peine sa superficie, et le *bote* changea de direction avec une docilité et une vitesse qu'on eût dit impossibles dans ce courant vertigineux. En six minutes, nous fîmes un trajet de plus de deux kilomètres.

Le rapide est moins fort dans la saison où nous trouvions, au dire des voyageurs; à l'époque des crues, il est nécessaire de décharger complètement les embarcations.

Pendant la nuit, on procéda au rechargement du *bote*, et nous nous remîmes en route le lendemain 9 novembre, à 5 heures 23 minutes du matin.

4^{me} RAPIDE — *Pau-Grande* (1), *Tiahoam* ou *Papagaios* (2)

Moins d'une heure après, nous dépassons, près d'une colline de la rive gauche, l'embouchure du rio Preto, de quarante mètres de large, et, à 7 heures 10 minutes, nous arrivons au port supérieur du rapide de *Pau-Grande*, qui se trouve à une vingtaine de kilomètres au-dessous de celui de *Bananeiras*.

Nous déchargeons complètement notre embarcation pour le descendre au moyen du halage, ce qui ne nous prit pas tout à fait deux heures.

Le rapide a environ un kilomètre de long et passe pour être terrible à l'époque des crues.

(1) Grand Arbre.
(2) Perroquets.

Le trajet par terre entre ses deux extrémités n'est que de trois cent soixante mètres. Son port inférieur était ombragé de magnifiques *gamelleiras* (*Ficus doliaria*); l'un deux, tombé sans doute depuis peu, car il était encore verdoyant, mesurait 1^m.70 de circonférence, deux mètres au dessus de sa souche, et deux de mes compagnons et moi pûmes nous tenir à côté l'un de l'autre sur son tronc et y faire quelques pas. Il était couvert d'une quantité énorme d'orchidées, parmi lesquelles je remarquai une belle *echmæa discolor*, en pleine efflorescence.

Dans les environs de notre campement, je trouvai le *conamby* (*Phyllanthus conamby*), qui fournit un narcotique employé par les indiens, et le *jambú* (*Spirantes oleracea*), connu également sous le nom de *agrião do Pará* (cresson du Pará).

5^{me} RAPIDE — *Lage* (1)

Le *bote* rechargé, nous continuons notre route à 2 heures 10 minutes du soir, et à 2 heures 51 minutes, nous arrivons au rapide du *Lage*, à environ six kilomètres plus bas que le précédent. Il se présenta à nous sous l'aspect d'une *corredeira* (2) de mille deux cents à mille cinq mètres de longueur, hérissée de rochers aigus et de rochers plats comme la *queue* du rapide de *Bananeiras*, mais en moins grande quantité.

Notre excellente pilote alla reconnaître l'état du rapide et chercher un canal praticable: ce qu'il fit seul, au prix des plus grands dangers, en sautant de pierre en pierre et grim pant sur les écueils. Il s'aidait, tantôt d'une perche, tantôt d'une

(1) Voir page 15, note de la 2^{me} col.
(2) Plus haut.

corde, qu'il jetait autour des rochers et dont il saisissait les deux bouts pour arriver à gravir l'obstacle; manœuvre qu'il dut cent fois répéter. Il revint enfin satisfait du résultat de son exploration: le rapide était franchissable. A 3 heures 46 minutes, notre *bote* descendit tout chargé, avec la vitesse d'une flèche, et, au bout de cinq minutes, nous étions arrivés au port inférieur, non sans avoir eu besoin de recourir au grand aviron.

Dans la saison des crues, ce rapide ne peut être franchi qu'au moyen du halage.

A 4 heures du soir nous dépassons, sur la rive droite, le rio *Lage*, dont l'embouchure mesure soixante à soixante-dix mètres de largeur. La formation géologique des rochers du rapide est ici masquée par des sables, qui reposent sur une argile grisâtre, entremêlée de rognons de silex.

Nous rencontrons en route un *bote* bolivien, qui remontait le fleuve et avait déjà perdu, par suite de maladies, cinq de ses rameurs, dont trois avaient été enterrés sur la rive, l'avant-veille. Il comptait encore deux malades, dont l'un agonisant. Nous fournîmes à ce malheureux équipage, qui les reçut avec une vive reconnaissance, quelques vivres frais et des médicaments.

A 4 heures 27 minutes, nous arrivons en vue de l'embouchure du Béni, à six kilomètres environ au-dessous du rapide de *Lage*, et nous ancrons à son confluent, à 5 heures précises.

III

La réunion des eaux du Mamoré et du Béni forme le Madeira, le plus important des tributaires de l'Amazone. Pendant près de quatre cents kilomètres, il se précipite avec fracas à travers un méandre d'îles, d'ilots et de rochers, jusqu'à Santo

Antonio, à une altitude de cent mètres plus basse.

Un document officiel du marquis de Pombal, du 1^{er} septembre 1772, cité dans la *Chorographia Historica* (1) du Dr. Mello Moraes, le donne comme formé par la jonction du Beny et de l'*Enym*, nom que je n'ai jamais vu ailleurs donné au Mamoré.

Son nom primitif le plus connu était *Ucaiári* ou *Ucayali*; les indiens *caripunas* l'appelaient aussi *Irury*, ou *Rivière qui tremble*.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot *Ucayali*. D'après les uns, il aurait le même sens que le nom actuel du fleuve (*Madeira* veut dire Bois en portugais); d'après les autres, il signifierait *Rivière blanche*, et effectivement ses eaux sont aussi boueuses que celles du Mamoré. On sait que, dans la vallée de l'Amazone, on désigne sous le nom de *rio branco* (rivière blanche) les grandes rivières dont les eaux tiennent en suspension de l'argile, et qu'on donne, par opposition, le nom de *rio negro* (rivière noire) à leurs affluents d'eaux claires et limpides.

Que le mot *Madeira* soit, ou non, l'équivalent de *Ucayali*, ce nom est on ne peut mieux appliqué au fleuve, en raison de la quantité énorme d'arbres, arrachés des rives, qu'il entraîne, et qui, retenus par les bas-fonds et les rochers, arrivent souvent, par l'entrelacement des hydrophites, à constituer de véritables îles, tantôt permanentes, tantôt emportées à la dérive par la violence des courants.

On a donné quelquefois au Béni le nom de *rio dos Troncos* (rivière des Troncs) pour la même raison; c'est lui, en effet qui apporte au Madeira la presque totalité des arbres qu'il charrie et dont un certain nombre, passant par

(1) Rio de Janeiro. 1858-1860.

l'Amazone dans l'Océan, arrivent jusqu'aux régions polaires. Le Mamoré en charrie relativement fort peu.

Le mot Béni est une corruption de *ba-eni*, qui signifie *torrent* dans les dialectes *ariocali* et *caripuna*. C'est un terme d'origine tupi, car les *pamaris* donnent le nom de *Béni* au rio Purús et le haut Rio-Negro est appelé par les indiens de ses rives *Ueneassú*, où l'on reconnaît facilement le mot *baeni* associé à l'adjectif *assú* (grand).

Le bassin du Madeira est un des plus vastes du monde. Il commence aux flancs des Andes et a pour limites latérales, jusqu'à l'Amazone, le plateau du Matto-Grosso et les hauteurs au delà desquelles coulent les tributaires du Rio Purús.

Le Béni a un cours de 1.200 kilomètres, c'est-à-dire, presque égal à celui du Mamoré.

Il est formé par les torrents qui tombent des Andes entre Cusco et Potosi ; ses principaux affluents sont les rios *La Paz*, *Chalamairy*, *Maquiry*, *Ortuiche*, *Apolobamba* et *Madidy*.

Son embouchure mesure environ un kilomètre de large ; elle se trouve, d'après les frères Keller, par 10° 20' Lat. S. et 22° 12' 20" Long. O. du méridien de Rio de Janeiro (1), à 122^m 45 d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Deux îles qui se suivent, et dont la plus grande a de cinq à six cents mètres de long, la coupent à peu près par le milieu.

Plus bas, après sa réunion avec le Mamoré, c'est-à-dire à l'origine du Madeira, il existe une île, nommée *da Confluencia* (du Confluent), où fut projetée, d'après une carte existant aux Archives militaires de Rio, la construction d'un fort.

Le Madeira mesure en cet endroit près de 3 kilomètres de largeur. Son lit est entièrement parsemé de rochers.

J'ai raconté dans la première partie de cet ouvrage¹ comment le Madeira fut, pour la première fois, reconnu par Manoel Felix de Lima, qui, en 1743, le descendit jusqu'à l'Amazone.

La navigation du Madeira fut quelque temps très active, sous les capitaines-généraux du Matto Grosso. Mais bientôt les incursions des indiens *murás* et *mundurucús* détournèrent peu à peu le commerce de cette voie navigable.

IV

Nous remarquons, non sans appréhension, que malgré l'époque où nous nous trouvons et qui est ordinairement celle des crues, les eaux continuent à baisser rapidement.

L'entrée du Madeira étant difficile en raison des innombrables écueils de son lit, nous remontons le Béni, dans l'espérance de trouver, sur sa rive gauche, un canal communiquant, plus bas, avec le Madeira, mais cette tentative ne donne aucun résultat. Au bout de 20 kilomètres, le peu de profondeur du Béni nous oblige à rebrousser chemin.

Le samedi 19 novembre, nous réussissons à entrer dans le Madeira par l'embouchure du rio Béni, après avoir allégé notre embarcation d'une partie de sa charge, que nous déposons dans l'île de la Confluencia, et nous débarquons sur la rive gauche du fleuve, pour procéder à l'érection de la borne-limite, au moyen des matériaux et des outils transportés dans le *bote*.

Nous établissons notre campement près d'un petit ruisseau clair comme du cris-

(1) Voir page 39, 2^{me} col. note 1.

tal, formant un parfait contraste avec les eaux du Madeira, aussi boueuses que celles du Mamoré et du Béni. La région est couverte d'une forêt magnifique, riche en bois précieux, parmi lesquels *l'oleo vermelho* (*Hymenœa spectabilis*), *l'oleo pardo* (*Myrocarpus frondosus*), le châtaignier du Pará et le *biriba*, au cerne noir extrêmement dur. Cà et là apparaissent les *mongubeiras* (*Erythrina*) et les colossales *sumaumas* (*Chorisia ventrosa*) et au-dessus des plus hauts arbres se dressent les cimes du *tauary*, dont les racines aplaties se prolongent jusqu'à deux mètres du sol, offrant la forme de triangles rectangles. Des fougères géantes, plus belles encore que celles des environs de Rio de Janeiro, contribuent à donner un aspect caractéristique à la forêt, où l'on rencontre aussi deux espèces de vanilliers et l'ipécacuana.

La vie animale n'est pas moins active. Les aras, les perroquets et les perruches font entendre pendant toute la journée un vacarme infernal ; les *mutuns* sont si nombreux qu'ils viennent se faire tuer jusque près de nos tentes, et des oiseaux-mouches aux couleurs admirables traversent l'air comme des bijoux vivants. J'observai pour la première fois en cet endroit un nid d'oiseau-mouche troglodyte dans un trou de la berge du fleuve, à quelques pas de ma tente. Il contenait deux petits encore sans plumes que leur mère faisait sortir chaque

matin pour les réchauffer au soleil. Un jour que ces imprudents, voulant essayer leurs forces, s'étaient traînés seuls jusqu'au bord du trou, j'eus la douleur de les voir dévorer par un serpent.

Nous sommes maintenant dans la province d'Amazonas, à laquelle appartient de droit toute la rive gauche du Madeira, et qui exerce de fait sa juridiction sur les deux rives.

V

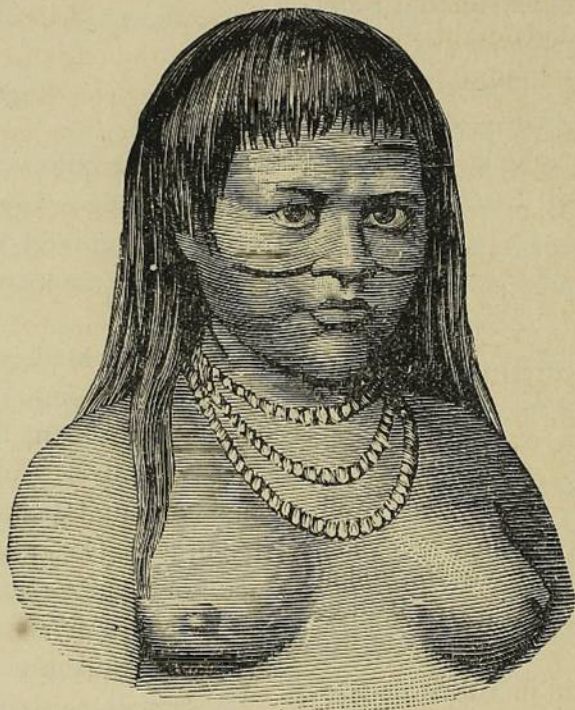
6^{me}. RAPIDE *Madeira* ou *Guaynumú*

Le dimanche 18 novembre, la borne-limite se trouva érigée par 10° 21' 13", 65 Lat. S. et 22° 14' 37", 65 Long. V. de Rio de Janeiro. Depuis le 13, il pleuvait abondamment, ce qui rendit ce travail fort pénible.

A 8 heures du matin, du même jour, nous nous engageons dans un labyrinthe de rochers et d'îlots formés par des troncs d'arbres, pour aller reprendre notre chargement à l'île de la Conflu-

encia, que nous atteignons à 9 heures 11/2, et dont nous relevons la latitude, qui se trouva par 10° 22' 30", 26 S.

Notre embarcation rechargée traverse, pendant une heure, un semblable dédale d'écueils, puis arrive en vue de deux petites îles, entre lesquelles se trouve le canal du fleuve. Au lieu de le prendre, nous passons à gauche de la seconde île, en nous dirigeant vers la face Nord de la colline que nous avons aperçue du rapide de Guajará. C'est au



INDIENNE DU HAUT MADEIRA

pied de cette colline, sur la rive droite, que se trouve le port supérieur du rapide, où nous abordons à midi.

Notre chargement, mis à terre, fut transporté jusqu'au bas du rapide par un chemin de deux cent cinquante mètres de longueur, et le *bote*, complètement allégé et halé de la façon que j'ai décrite, descendit en longeant la rive, non sans difficulté, car il resta plusieurs heures, presque à la fin du rapide, retenu par un rocher, au-dessus d'une chute de près de cinquante centimètres de hauteur. Il fallut lui faire remonter le courant et prendre un petit canal, tout contre la rive.

A l'époque des crues, le rapide est redoutable ; il faut recourir au halage depuis le confluent du Mamoré.

Le rapide du Madeira occupe toute la largeur du fleuve et a une longueur de plus de trois kilomètres. Les roches qu'il présente sont, comme celles des rapides précédents, de formation plutonique, et révèlent, à première vue, leur origine vulcanique, modifiée, peut-être, par le métamorphisme. Quelques-unes me parurent difficiles à classer, tandis que chez d'autres, le facies minéralogique ne laissait pas de doute.

Sur plusieurs points apparaissent de grandes surfaces de roches trachytiques, presque plates, de couleur de fer ou d'un noir brillant comme du goudron, formées de couches superposées, plus ou moins ondulées, aux rebords curvilignes, comme si elles provenaient d'un épais magma en fusion, répandu en larges nappes, et qui se sont refroidies avant la superposition des dernières couches. Ça et là surgissent des rochers, les uns prismatiques, les autres arrondis, tantôt composés de dykues de diorite et d'elvan, tantôt formant des blocs séparés. Quel-

ques-uns présentent à leur milieu une large fente, dépassant parfois deux mètres d'ouverture. Quant aux roches plates, elles offrent nombre de cavités parfaitement rondes, formées sans aucun doute par le frottement de cailloux roulés dans de légères dépressions, qui s'agrandissent et présentent, avec le temps, une forme circulaire sous l'action du mouvement des eaux.

Sur plusieurs rochers plats des rapides que nous avons déjà franchis, particulièrement ceux de *Bananeiras*, *Ribeirão*, *Paredão* et *Madeira*, on remarque un grand nombre de trous ovales et elleptiques, d'environ vingt centimètres de longueur et tous de mêmes dimensions. Ils sont quelquefois réunis en groupes placés les uns derrière les autres, rappelant, quoique très grossièrement, des empreintes dues au pied de l'homme.

Il me paraît difficile d'expliquer leur formation. Les roches dont je viens de parler sont d'un noir brillant métallique, et comme vernies par le frottement des eaux. Elles sont toutes feldspatiques, et consistent en porphyres amphiboliques, obsidiennes, syénites, pétrosilex, etc. Ailleurs apparaît, en forme de hautes calottes, d'un rouge noirâtre, la *tupanhocanga* et dans les grandes cavités, en ce moment à sec, se trouvent fréquemment de petits cailloux de diorite noir, qui paraissent agglutinés au moyen d'un hydrate de fer.

Je trouvai sur le bord d'un de ces rapides, celui de *Bananeiras*, s'il m'en souvient bien, un fragment de charbon végétal, lamelleux, à couches latérales nettement accentuées et complètement pétrifié. Il se trouve actuellement au musée de l'Institut Archéologique d'Alagoas.

Dans le passage de tous les rapides déjà décrits, nous n'avons pu voir que

la rive que longeait notre embarcation ; quant à l'autre rive, il est impossible de l'apercevoir, par suite des îles et des rochers innombrables qui obstruent le lit du fleuve.

A l'exception des deux premiers rapides, les meilleurs canaux que nous avons trouvés se trouvent près de la rive droite.

Nous établissons notre campement pour passer la nuit, sous de hauts *sapompembas* (*Ficus doliaria*), près d'une grande plage de sable. Dans la forêt voisine abondaient les cacaoyers et les faux cacaoyers ou *cacauhys* ; j'y vis pour la première fois la *paulinia sorbilis*, aux baies rouges en forme de grappe, qui servent à la confection du *guaraná*.

Le 19, nous nous remettons en route à 5 heures du soir et naviguons pendant une heure dans une section en ligne droite, entièrement débarrassée de rochers.

V

7^m RAPIDE. *Misericordia*

Le 20 novembre, nous partons à 5 heures du matin, et deux heures après, nous arrivons au rapide de *Misericordia*, qui est terrible en temps de crue, comme l'indique son nom. Il se réunit alors au rapide suivant, et l'on cite plusieurs embarcations qui y ont péri. A l'époque des plus basses eaux, où nous nous trouvions, il est d'un passage facile, et notre *bote* le franchit sans difficulté, en suivant un canal existant entre une énorme rocher plat qui se prolonge en forme de triangle jusque près du milieu du fleuve et un autre rocher de même forme, mais plus petit, qui se trouve du côté opposé.

8^m RAPIDE. *Ribeirão* ou *Mamorini*

A 8 heures du matin, nous arrivons au rapide de *Ribeirão*, un des plus dange-

reux, et abordons à son port supérieur, situé sur la rive droite, à gauche d'une colline.

Le rapide se divise en *tête* et en *queue*. La première est formée par de grands rochers plats, couverts de blocs de diorite détachés, et présentant les cavités et les trous elleptiques dont j'ai parlé plus haut.

Le rapide est infranchissable en toute saison ; il nous fallut, en conséquence, décharger le *bote* et le transporter, sur une étendue de 250 mètres, jusqu'au port inférieur, situé près d'un ruisseau (*ribeirão*), qui a donné son nom au rapide. Cette opération nous prit environ dix heures.

Par suite de la baisse des eaux, nous eûmes encore, à partir du *ribeirão*, un passage difficile à franchir. Nous en sortîmes enfin le 23, à 8 heures 45 minutes matin.

La région passait autrefois pour aurifère. C'est ce motif, sans doute, qui décida le capitaine-général Caetano Pinto à établir, près du rapide, un poste militaire, fourni par la garnison du fort Principe da Beira, ainsi qu'un village d'indiens et d'esclaves de la couronne, afin de fournir des denrées aux voyageurs et d'assurer le recouvrement de l'impôt sur les mines d'or. Ce port reçut le nom de *São José do Ribeirão*, selon les uns, de *São José do Montenegro*, selon les autres. Quelques cartes le mentionnent encore, entre autres, celle de Ponte Ribeiro et l'Atlas de Candido Mendes.

Ricardo Franco place la *tête* du rapide de *Misericordia* par 10° 11', et sa *queue*, par 10° 10' Lat. S.

Nous remarquâmes en cet endroit une espèce curieuse de *grumixameira* (*Eugenia*), qui ne croît que dans les rochers et a ses racines et une partie de son tronc au-dessous de l'eau. Cet arbuste aquatique a les branches noueuses et irréguliè-

res, mais très flexibles et d'une grande solidité. Son fruit ressemble à la *man-gaba*, mais est extrêmement acide. Nous en fîmes pourtant usage, avec addition de sucre, pour préparer une boisson rafraîchissante fort agréable. C'est probablement le même arbuste dont parle le P. J. Antonio Vieira, dans le récit de son exploration du rio Tocantins.

Quarante minutes plus tard, nous arrivons au port supérieur de la *queue* du rapide, éloigné d'environ trois kilomètres de la *tête*. Notre chargement fut mis à terre et transporté jusqu'au port inférieur par un chemin d'environ deux kilomètres de long, coupé de plusieurs ruisseaux, alors presque à sec. Sur le tronc d'une grande *gamelleira* (*Ficus doliaria*), près de ce chemin, nous vîmes gravés, à la hauteur de 3^m 50 environ, les mots *Talento e Valor* (Talent et Vaillance), tracés par un voyageur qui nous avait précédés.

Quant au *bote*, il descendit au moyen du halage, mais avec de grandes difficultés, à cause de la baisse extraordinaire des eaux. Cette opération, commencée dans l'après-midi du 24, ne fut terminée qu'à 3 heures 10 minutes du soir du surlendemain.

Le 27, nous nous remettons en route à 10 heures 1/2 du matin, après que notre pilote eut été reconnaître le halage de *Pedra Grande* (Grand Rocher), situé à trois kilomètres plus bas et qui, à l'époque des crues, constitue un fort rapide.

Nous le franchîmes sans difficulté à 11 heures 20 minutes du matin, ainsi que le halage *dos Perriquitos* (des Perruches), deux kilomètres plus loin.

Baena, dans son *Compendio das Eras*, rapporte qu'un nommé João Fortes Ar-

zão trouva, en 1758, de l'or et des pierres précieuses dans le rapide de Misericórdia et d'autres rapides voisins.

9^{me} RAPIDE. *Tamanduá* ou *Araras*

A 1 heure 1/2, nous arrivons en vue du 9^{me} rapide, celui des *Araras* (*Aras*), dont notre pilote va reconnaître l'état. Il se décide à prendre un canal qui longe la rive gauche, et, à 3 heures 40 minutes, nous nous engageons dans le rapide, que nous franchissons en dix-huit minutes, non sans quelque danger.

Le nom de *Tamanduá* (Tamanoir) est celui qu'indique Baena; quelques autres auteurs donnent à ce rapide le nom de *Filgueiras* ou d'*Areyr*. Le nom d'*Araras* est le mieux approprié, par suite de la multitude d'oiseaux de cette espèce et d'autres perroquets habitant les bois environnants et qui, pendant toute la journée, font retentir l'air d'un vacarme assourdissant.

Keller place ce rapide par 9° 55' 5", 8 Lat. S. et 22° 15' 20" Long. O. de Rio de Janeiro. Il est éloigné de 24 kilomètres du rapide précédent.

A 5 heures du soir, nous nous arrêtons à la rive gauche, pour établir notre campement de nuit. Le lendemain 28, nous nous remettons en route au point du jour, malgré de fréquentes averses qui ont duré presque toute la nuit. Vingt minutes plus tard, nous dépassons, à gauche, le *Paredão das Araras* (Berge des Aras), formée par un entassement de roches de grès, superposées de façon à simuler une muraille.

A 9 heures 10 minutes, nous dépassons l'*Abuná* ou *Rio Preto*, affluent de la rive

gauche, dont le confluent marque le point le plus occidental du cours du Madeira. Il se trouve situé à une cinquantaine de kilomètres du rapide des Araras, à cent kilomètres environ du confluent du Béni et du Mamoré et à mille trois cents kilomètres du confluent du Madeira et de l'Amazone. L'embouchure de l'Abauna a environ soixante mètres de largeur.

10^{me} RAPIDE. *Pederneiras* ou *Maiary*

A 11 heures 1/2 nous arrivons au rapide de *Pederneiras* (des Silex), qui consiste, à l'époque des basses eaux où nous trouvions, en une ligne de pointes de rochers traversant le fleuve presque sans interruption et aboutissant, sur la rive droite, à un grand rocher plat.

Cette ligne est percée de quatre canaux.

Notre équipage tient conseil sur le choix à faire entre ces passages et se décide pour le canal de droite, qui longe le grand rocher plat dont je viens de parler. Nous nous y engageons, en obliquant le plus possible pour passer à gauche d'une petite île, située en face du deuxième canal, et déboucher ainsi dans le prolongement de ce dernier.

La traversée ne dure que deux minutes, mais ce temps suffit pour que les eaux du rapide nous inondent complètement.

Les anciens géographes placent le rapide de *Pederneiras* par 9° 31' 20" Lat. S.; il est éloigné de soixante-cinq kilomètres du rapide des Araras.

Un peu plus bas débouche sur la rive gauche du Madeira une petite rivière, connue sous le nom de *rio das Arapongas* ou *dos Ferreiros* (Casmarrhyneus medicollis).

11^{me} RAPIDE. *Paredão* ou *Paricá*

Deux heures et demie plus tard, après avoir dépassé une petite colline située sur la rive droite, nous arrivons en vue du rapide du *Paredão*, qui présente une grande ressemblance avec les deux rapides précédents, à cette différence que le rocher plat de la rive droite se prolonge presque jusqu'au milieu du fleuve.

En face de ce rapide, qui est éloigné d'une vingtaine de kilomètres de celui de *Pederneiras*, s'élèvent deux collines, sur la rive gauche.

A 2 heures 20 minutes du soir, nous abordons à son port supérieur, et notre équipage va reconnaître le rapide. Il procède ensuite à l'allègement de l'avant du *bote*, et les femmes débarquent, comme d'ordinaire dans les passages difficiles.

Nous nous trouvions alors à terre et comptions retourner à bord pour effectuer la traversée, mais le patron de l'embarcation n'attendit pas notre retour pour donner l'ordre du départ, et le *bote* descendit avec la vitesse d'une flèche.

Nous pûmes alors apprécier, de la rive, le péril de ces traversées, ainsi que l'habileté de notre équipage. Trois ou quatre fois l'embarcation, secouée comme une calebasse par les flots en furie, nous parut sur le point de sombrer. Mais notre anxiété ne fut pas aussi longue qu'elle nous le parut: au bout de quelques minutes, le *bote*, obéissant à l'impulsion du grand aviron, s'arrêta net dans sa course vertigineuse, et, pirouettant sur lui-même, entra dans la région des eaux tranquilles et aborda au côté droit d'un grand rocher plat, large à sa base de cent vingt-six mètres et bordé de deux petites anses, qui servent de ports inférieurs et se trouvent séparées par une distance de quatre-vingt-cinq mètres.

Ce rocher présente un aspect magnifique; sa surface, tout humide, semble une coulée de jus de canne à sucre près du point de cristallisation, recouvrant lentement de ses larges nappes des couches déjà solidifiées. Plus loin de la rive, ce caractère se modifie; le rocher présente des anfractuosités de plus en plus considérables et se trouve parsemé de blocs de diorite, de trois à six mètres de hauteur, à côté desquels s'ouvrent des abîmes ou des érosions larges et profondes, qui doivent former des canaux praticables à l'époque des hautes eaux. Le rocher se termine par un de ces blocs de quatre mètres de haut, qui borde entièrement sa face.

Dans ses parties planes, on remarque nombre de trous circulaires, d'un mètre et plus de diamètre et de profondeur et de petites cavités elliptiques, du genre de celles que j'ai déjà décrites, en parlant des rapides précédents.

La couleur de ces roches est tantôt d'un rouge éclalant, tantôt d'un noir luisant. Plusieurs des blocs que je viens de mentionner sont fendus longitudinalement.

A une cinquantaine de mètres au-dessous du rapide, on remarque un *paredão* ou muraille naturelle, qui lui a donné son nom: Comme celui des *Ararás*, il est formé de roches superposées de grès et de gneiss, affectant la forme de trapps, et disposées si régulièrement qu'on dirait l'ouvrage de l'homme.

VII

A partir du rapide du *Ribeirão* jusqu'à celui de *Tres Irmãos*, situé quarante-quatre kilomètres plus bas, le fleuve est continuellement hérissé de rochers, surtout du côté de la rive gauche, et la navigation y est, par suite, difficile.

Nous commençons à apercevoir sur les deux rives des cabanes de *seringueiros* (chercheurs de caoutchouc). La troisième que nous dépassons est entourée d'une plantation de maïs et de manioc et appartient à un nommé João Ignacio.

Sur la rive gauche s'étend une longue chaîne de collines.

A 10 heures, nous croisons un *bote* qui remonte le fleuve, et qui nous salue de deux coups de fusil et d'un roulement de tambour. Il y avait si longtemps que nous n'avions vu des gens civilisés que cette rencontre fut pour nous une agréable surprise.

A 10 heures 20, nous dépassons deux autres cabanes de *seringueiros*, et peu après, nous abordons à la rive droite, pour préparer notre déjeuner, vis-à-vis de la pointe d'une grande île contenant quelques champs de maïs, de manioc et de canne à sucre et des plantations de bananiers. On nous y apprit que le *bote* que nous venions de croiser était bolivien et venait de Santo Antonio do Madeira, d'où il était parti six mois auparavant. Il avait été retenu longtemps près du rapide de *Caldeirão do Inferno*, par suite de la désertion de plusieurs de ses rameurs.

Nous nous remettons en route à midi 50 minutes, et dépassons bientôt, sur la rive droite, la propriété de José Ignacio, situé sur le flanc d'une colline, en face de l'île.

12^{me} RAPIDE. *Tres Irmãos* ou *Arapocoá*

C'est en cet endroit, à environ quarant kilomètres du rapide du *Paredão*, que commence le rapide des *Tres Irmãos* (Trois Frères), redoutable au temps des crues mais qui à l'époque des basses eaux est, pour ainsi dire, insensible.

A 1 heure 20 minutes, nous l'avions franchi, sans aucune difficulté.

Peu au-dessous de la propriété de José Ignacio débouche une rivière, qui est, je crois, le *Mutum-paraná* (Rivière des Mutuns ¹). Ses bords étaient habités, peu de temps encore avant notre voyage, par les indiens *caripunas* ou plutôt *caripunás*, que l'on dit descendants des *caribys* de la Guyane. Ils avaient anciennement la réputation d'être hospitaliers et de prêter volontiers leur aide aux équipages des embarcations pour le passage des rapides. Le patron de notre *bote*, qui désirait un renfort d'hommes pour transporter l'embarcation à terre, afin de contourner les sauts de *Girau* et de *Theotonio*, remonta la rivière pour engager quelques-uns de ces indiens, mais il revint sans les avoir trouvés.

Il s'était passé, dans ces parages, quatre années auparavant, un événement tragique. Un marchand du nom de Gregorio, chef d'une petite flotille comprenant soixantaine d'hommes d'équipage, s'en détacha, dans une petite embarcation montée par six hommes, pour aller s'aboucher avec le *tuchaua* (chef) d'une tribu indienne voisine (je ne sais si c'était celle des *carapunas*, ou une autre tribu). Gregorio seul était armé et portait un revolver à six coups.

Aussitôt que le *tuchaua* eut vu disparaître la flotille, qui continua sa route et que devait rejoindre son chef, il demanda à Gregorio à quoi lui servait l'objet qu'il portait à la ceinture, et se montra fort incrédule quand il reçut la réponse.

Pour le convaincre et sans doute aussi pour faire montre de son adresse, Gregorio tira imprudemment ses six coups de revolver sur des arbres et sur divers oiseaux. Le voyant désarmé, le *tuchaua* le tua d'une flèche et les hommes de sa tribu se ruèrent sur les compagnons

du marchand, dont deux seulement purent s'échapper en sautant dans leur embarcation et en s'éloignant à toute vitesse.

Trois jours après, la flotille revint sur les lieux pour venger la mort de son chef, et son équipage exerça de cruelles représailles contre la tribu, qui abandonna ensuite ces parages.

Les rameurs de notre *bote* nous peignirent les *caripunás* comme des pillards, qui s'offraient à aider les voyageurs dans les passages dangereux, pour avoir une meilleure occasion de les massacrer et de se partager leurs dépouilles.

Un quart d'heure après avoir dépassé l'embouchure du *Mutum-paraná*, nous apercevons une autre cabane de *seringueiros* sur la même rive, et un peu plus bas, en face de la pointe extrême de l'île, deux autres cabanes, une de chaque côté du fleuve. Sur la rive droite s'élève, en cet endroit, une colline qui n'est pas mentionnée sur nos cartes.

Les *seringaes* (bouquets d'arbres à caoutchouc) et les cacayoères abondent dans ces parages : on y trouve aussi le faux cacoyer ou *cacauhy*, dont j'ai parlé plus haut, aux fruits très rafraîchissants.

Le fleuve continue à être encombré d'ilôts et de rochers.

A 3 heures 20 minutes du soir, nous dépassons une autre cabane, située sur la rive gauche, et que notre équipage nous dit appartenir à des boliviens, et une demie heure après, deux autres cabanes, la plus grande à gauche, et la plus petite sur la rive droite, au pied d'une colline. A partir de ce dernier point, le fleuve coule en ligne droite jusqu'à proximité de trois autres collines, situées sur la même rive.

A 5 heures, nous jetons l'ancre contre la rive droite, en face d'une grande cabane située sur le bord opposé.

(1) Voir pag. 113, 2^{me} col., note 2.

Le vendredi 26, nous repartons à l'heure habituelle. Peu après, nous dépassons, à droite, une plantation de maïs et de bananiers et deux cabanes, où nous voyons paraître deux femmes. A 7 heures, nous laissons à gauche une autre cabane, et une deuxième, peu d'instants après.

Le fleuve mesure en cet endroit environ quatre kilomètres de large.

13^m RAPIDE. Saut de Girau ou de Coaty.

A 7 heures 44 minutes, nous arrivons à la tête du Saut, où les eaux commencent à couler tumultueusement entre les rochers.

Le *bote* doit être halé pendant dix minutes pour franchir un passage difficile ; il continue ensuite sa marche à l'aviron, jusqu'à un coude fort brusque du fleuve, au S. E., où se trouve le port supérieur.

Le Saut de Girau est situé à quarante-cinq kilomètres du rapide des Tres Irmãos. Les anciens géographes lui donnent la latitude de 9° 21' S. ; les frères Keller le glacent par 9° 20' 45" Lat. S. et 21° 54' 22" Long. O. du méridien de Rio de Janeiro.

Ainsi que presque tous les autres rapides, il est formé par une crête de rochers barrant le lit du fleuve, qui n'a plus que cinq cents mètres de largeur en cet endroit et est bordé de plusieurs collines, dont deux sur la rive droite et quatre ou cinq sur la rive gauche. A l'époque où nous nous trouvions, la ligne de rochers n'était percée que de deux canaux, l'un à moitié lit, de trois cents mètres de largeur et hérissé d'écueils, et l'autre, le long de la rive droite, large à peine de vingt à trente mètres, où l'eau se précipitait par une série de chutes, aboutissant à un saut de trois mètres environ de hauteur.

Au temps des crues, l'eau remplit un

autre canal, alors à sec, et qui, trois ou quatre ans auparavant, avait été le théâtre d'un drame émouvant. Un des *botes* d'une flotille qui descendait le fleuve manqua le port supérieur du Saut et fut culbuté dans le canal. Il avait pour patron un des fils du chef de la flotille, qui perdit tout d'un coup la raison, en voyant son fils disparaître dans les flots en furie. Le jeune homme se sauva pourtant, par un hasard providentiel, en s'accrochant, au milieu du courant, aux branches d'une des *grumicheiras* aquatiques dont je parle plus haut. Un des rameurs indiens du *bote* réussit également à se retenir à un rocher, au moment où il allait être précipité dans l'abîme.

Sur les flancs d'une des collines de la rive droite s'ouvrent deux anses, qui servent de ports supérieur et inférieur du rapide. Le *varadouro* (1) entre ces points est long de près de 800 mètres et fort escarpé des deux côtés. Une bifurcation du chemin conduit à un second port inférieur, le seul où les embarcations peuvent reprendre leur charge et situé à cinq cents mètres environ plus bas.

Nous commençâmes le transport du *bote* dans la soirée; le lendemain au matin, malgré tous les efforts de l'équipage, il n'avait encore franchi qu'une quarantaine de mètres. A ce train, il nous aurait fallu douze jours, sinon plus, pour achever l'opération.

Par bonheur, au moment où nous nous y attendions le moins, nous vîmes aborder au port supérieur trois embarcations. Elles venaient du village bolivien de Trinidad et appartenaient à Don Angel Chaves, qui, accompagné de sa femme, allait exploiter des *seringaes* (2).

(1) Voir page 23, note de la 2^{me} col.

(2) Voir page. 226, note de la 2^{me} col.

situés au-dessous du rapide de *Caldeirão do Inferno*.

Il mit obligeamment à notre disposition le personnel de ses équipages, composé de cinquante indiens et de trente indiennes, et, grâce à ce renfort inespéré, notre *bote* se trouva à flot le lendemain matin. Deux des *botes* de Don Angel furent transportées le même jour, et le troisième, le jour suivant.

Les embarcations réunies descendirent ensuite, au moyen du halage, jusqu'au port de rechargement, par un canal qui longe la rive et où le courant est très rapide.

Près du port supérieur du Saut de Girau existaient encore, à l'époque de notre voyage, quelques vestiges de l'*aldeia* de Balsamão, fondée, en 1768, par le capitaine-général Luiz Pinto de Souza Coutinho. ¹

Quelques cartes modernes indiquent encore cet établissement, ainsi que d'autres dont la durée fut aussi éphémère.

Nous nous remettons en route à 4 heures 4 1/2 du soir, en coupant diagonalement le courant jusqu'au milieu du fleuve.

Don Angel était parti peu auparavant, emportant nos sincères remerciements et nous faisant promettre de nous arrêter à son habitation.

VIII

14.^{me} RAPIDE—*Guará-assú* ou *Caldeirão do Inferno*. (Chaudière de l'Enfer.)

A cinq heures 10 minutes, nous arrivons au commencement de ce rapide, qui se trouve à sept kilomètres environ du Saut de Girau.

Nous laissons à gauche le port supérieur, et, suivant un canal près de la

même rive, où le courant avait déjà une grande vitesse, nous allons aborder à une pointe de rochers, en face de l'extrémité supérieure d'une grande île.

Notre équipage débarqua en cet endroit une partie du chargement du *bote*, en l'allégeant principalement de l'avant, et notre embarcation s'engagea ensuite, pour reconnaître l'état du rapide, dans un canal situé entre l'île dont je viens de parler et une autre île, à gauche de la première. A la sortie de ce canal, le fleuve s'élargit considérablement du côté gauche; il mesure au moins huit cents mètres, c'est-à-dire le double de sa largeur plus haut. Quatre îles placées sur la même ligne occupent son lit, laissant entre elles et les deux rives des canaux hérissés de rochers, dans les principaux paraissent appartenir à un banc qui traverse tout le fleuve. L'île la plus rapprochée de la rive gauche porte sur les anciennes cartes le nom de *Ilha dos Padres* (Ile des Prêtres).

En ce point, la scène qui s'offre aux yeux est d'une telle beauté qu'elle fait oublier aux navigateurs le danger de leur position. C'est un spectacle vraiment superbe que celui que présentent ces quatre îles, entre lesquelles des masses verdoyantes d'hydrophites remontent et redescendent, sous l'action du remous, tandis que d'autres îles flottantes de même nature, rejetées par les flots dans le *remanso* ou zone tranquille, y restent en état de complète immobilité.

Au temps des hautes eaux, le canal généralement suivi, dans cette partie du rapide, est le *Canal dos Perdidos* (Canal des Perdus), situé entre les deux îles du milieu, et moins dangereux que ne semble l'indiquer son nom. Au débouché de ce canal, il existe plusieurs tourbillons, formés par la rencontre des courants des autres canaux qui convergent vers ce point, où le fleuve se rétrécit de nouveau.

(1) Voir page 188, 1^{re} col.

Ce sont ces tourbillons qui ont valu au rapide le nom de *Caldeirão do Inferno*.

Le Canal dos Perdidos ayant été reconnu impraticable, par suite de son peu de profondeur, notre pilote se décida pour le dernier canal de gauche, le long de la rive. Mais il n'eût pas été possible de traverser diagonalement le rapide. Nous remontâmes, en conséquence, le fleuve, en profitant d'un contre-courant latéral, jusqu'au-dessus de la pointe de rocher mentionnée plus haut. Là, notre *bote* s'engagea de nouveau dans le canal que nous avons déjà suivi, et, par une habile manœuvre du grand aviron, tournant brusquement à gauche, vint aborder à une petite plage, voisine du canal qui venait d'être choisi.

On y déchargea entièrement le *bote* et nous établîmes notre campement pour la nuit.

Le lendemain, à 4 heures 1/2 du matin, notre *bote* recommença la descente, au moyen du halage. Il lui fallut huit heures pour arriver au port inférieur, où il reprit son chargement, qu'une partie de notre équipage avait transporté, tantôt par le bois, tantôt le long des rochers du rivage.

Tous les canaux du rapide sont praticables, selon les époques ; le second canal de droite est le moins fréquenté, parce qu'il se termine par un saut de vingt à trente centimètres de hauteur ; on le préfère cependant quelquefois, car il abrège beaucoup la distance.

Les forêts des environs abondent en *tocarys* (*Bertholletia excelsa*), en cacaoyers et en copayers et sont riches en salsepareille. Mais le végétal qui donne un caractère spécial à la flore de ces parages est le *sumaumeira* (*Chorizia ventrosa*), arbre superbe dont les branches conservent une grosseur énorme presque jusqu'à leurs derniers rameaux.

Depuis que nous sommes entrés dans le Rio Madeira, les nuits sont devenues fraîches, mais les journées sont très chaudes : la température des premières est de 16 à 20° ; et celle des secondes, de 30 à 34° C.

Franz Keller donne au rapide de Caldeirão do Inferno la hauteur de 98,^m8 au-dessus du niveau de la mer et le place par 9° 15' 40" Lat. S. et 21° 52' 14" Long. O. du méridien de Rio de Janeiro.¹

Ni sur les bords de ce rapide, ni sur ceux des rapides de Lage et de Ribeirão je n'ai pu voir les rochers couverts d'inscriptions dont parle le même auteur : « rock covered with spiral lines and concentric rings, evenly carved in the black gneiss... a perfect inscription whose straight orderly lines can be thought the result of lazy Indians — Hours of Idleness ».²

Nous nous remettons en route à 2 heures du soir.

Quelques minutes après, nous dépassons l'établissement du *seringueiro* Ignacio Araujo, composée d'une maison à un étage, couverte de zinc et entourée de quelques cabanes.

A ce point nous jetons un coup-d'œil en arrière sur le rapide : le canal des *Perdidos* paraît calme, tandis que le second, qu'on nous dit être préféré par ce *seringueiro*, et le quatrième, voisin de celui que nous avons suivi, ont un aspect menaçant.

Dans une île, située à proximité de l'établissement d'Araujo, nous vîmes une autre cabane et des prairies où paissaient quelques chevaux et quelques chèvres.

A partir de cet endroit, les cabanes de *seringueiros* apparaissent de distance en distance sur les deux rives.

(1) Voir page 39, 2^{me} col. note 2.

(2) The Amazon and Madeira rivers. 1874.

Après deux heures de route, nous laissons à gauche le rio *Marapaná*, dont l'embouchure a une trentaine de mètres de largeur, et, une heure plus tard, nous abordons devant *Esperança*, l'établissement de D. Angel Chaves, notre obligé compagnon du Saut de Girau, situé sur une colline qui domine une grande étendue du cours du fleuve et en face de l'île de Sant'Anna. La maison d'habitation de D. Angel est à un étage et construite presque entièrement en *taquarussús*¹ et en bois de *carandá* (*Copernicia cerifera*). Entourée de marquises supportées par des troncs de palmier, elle offre un aspect des plus pittoresques.

A l'entour sont groupées les cabanes où logent les ouvriers *seringueiros*, au nombre de cent cinquante environ.

D. Angel nous fait assister à la préparation du caoutchouc, dont il récolte de 60.000 à 80.000 kilogrammes annuellement ; il se monte découragé de cette industrie, dont presque tous les profits, nous dit-il, reviennent aux usuriers qui font des avances aux *seringueiros*.

Nous acceptons ensuite le dîner qu'il nous offre et allons passer la nuit à notre campement.

Le lendemain, 5 décembre, à 5 heures du matin, nous quittons le port d'*Esperança*.

A 8 heures 10 minutes, nous dépassons, sur la rive droite, le rio *Jacy-paraná*, dont l'embouchure mesure cinquante mètres de large et que Keller place par 9° 10' 9" L.S. et 21° 42' 20" Long. du méridien de Rio de Janeiro.²

Nous prenons ensuite à gauche d'une grande île et dépassons, peu de minutes après, quatre établissements de *serin-*

gueiros, dont un sur la rive droite, et les trois autres, sur la rive opposée.

La vitesse du courant commence à nous annoncer l'approche du rapide suivant.

15^{me} RAPIDE. *Morrinhos* (Collines)

Ce rapide tire son nom de quatre collines, trois sur la rive gauche et une sur la rive droite, situées presque en face du point où le courant de ses eaux perd de sa violence.

Contrairement à ce qui arrive pour les autres rapides, le fleuve s'élargit en cet endroit et ses rives présentent de larges échancrures. Il est coupé, presque à son milieu, par une grande île entourée de rochers, principalement à son extrémité inférieure. Près de la rive gauche s'étend, à partir d'une *lage*¹, un bas-fond de soixante à quatre-vingts mètres de large, percé d'un canal qui est navigable à l'époque des crues.

La *corredeira*² commence à quatre kilomètres au-dessus du rapide. Nous nous y engageons, et, par une manœuvre du grand aviron, allons aborder dans la zone tranquille, au port supérieur, situé contre la *lage* de la rive gauche, où le *bote* fut complètement déchargé. Notre embarcation, profitant du contre-courant latéral, remonta ensuite le fleuve pour rentrer dans la *corredeira*, et, passant comme une flèche entre le bas-fond et l'île dont je viens de parler, franchit en deux minutes le rapide; obliquant ensuite rapidement à gauche, pour aborder au port inférieur, elle reprit son chargement, qu'une partie de nos hommes avaient

(1) Gros bambous du Brésil.

(2) Voir page 39, 2^{me} col. note 2.

(1) Rocher plat. Voir la note de la 1^{re} col. de la page 17.

(2) Voir page 264, 1^{re} col. note 2.

transporté, par un chemin de deux cents mètres de long.

Le rapide de Morrinhos, qui est éloigné d'environ soixante-dix kilomètres de celui de Caldeirão do Inferno, se trouve, d'après Keller, par 90 1' 45" L. S. et 21° 20' 57" Long. O. du méridien de Rio de Janeiro. Les environs abondent en arbres à caoutchouc, en cacaoyers, en copayers et en *puchurys* (*Nectandra p.*) La salsepareille s'y trouve en quantité extraordinaire.

Nous établimes notre campement de nuit près du port inférieur, d'où l'on entend distinctement le fracas du Saut de Theotonio, situé une trentaine de kilomètres plus bas.

Nous repartons le lendemain, à 5 heures 10 minutes du matin. A 8 heures nous entrons dans une forte *corredeira*, où l'on est souvent obligé de recourir au halage, opération dont nous pûmes nous dispenser. C'est l'avant-coureur du Saut, auquel nous arrivons à 9 heures 40 minutes.

16^{me} RAPIDE. *Salto de Gamon ou do Theotonio* (Saut de Gamon ou de Theotonio).

Comme au saut de Girau, le Madeira se rétrécit en cet endroit.

A partir d'une petite éminence, située sur la rive droite, s'étend une grande *lage*, prolongée par des rochers qui s'avancent presque sans interruption jusqu'au tiers de la largeur du fleuve, et du côté gauche existe une autre *lage*, ayant presque la même étendue. L'espace compris entre les deux *lages* est occupé par trois lignes de rochers, les uns élevés, les autres à fleur d'eau, formant comme les degrés d'un escalier et séparés par quatre étroits canaux. A trois cents mè-

tres environ au-dessous de la première ligne de rochers, le niveau du fleuve s'abaisse, et, dans le second canal de droite, hérissé d'écueils, il bondit de deux mètres de hauteur. Cent mètres plus bas, il fait un saut de trois mètres et, cent mètres encore plus bas, ses eaux se précipitent d'une hauteur presque double, avec un fracas assourdissant.

A l'époque des crues, ces trois chutes sont moins prononcées, mais il s'en forme une nouvelle dans les profondes érosions que présentent les rochers de la rive droite.

A trois cents mètres environ de la dernière chute s'étend, dans toute la largeur du fleuve, un bas-fond duquel émergent deux îles placées transversalement, en face l'une de l'autre.

Immédiatement au-dessus du Saut, la vaste nappe des eaux du Madeira tremble comme secouée par une ébullition, ce qui lui a valu son nom indien de *Irury* (Eau qui tremble).

Le port supérieur et le port inférieur du Saut sont éloignés d'environ cinq cents mètres. Le *varadouro*⁽¹⁾ qui les réunit mesure cinq cent cinquante mètres et suit le flanc de la petite éminence dont j'ai parlé plus haut, qui ne dépasse pas quinze mètres de hauteur. Le port inférieur consiste en une anse profonde, de trois cents mètres de long sur soixante de large, comprise entre deux *lages*, un peu au-dessus du bas-fond. Sur la droite, cette anse présente une jolie plage de sable blanc, où coule un filet d'eau transparente. Pour franchir le bas-fond, les embarcations suivent un canal qui côtoie la deuxième *lage* et où le courant est fort rapide. Il offre une petite chute d'une trentaine de centimètres de haut.

(1) Voir la note de la page 23.

Le 8 décembre, à six heures du matin, notre *bote* se trouvait remis à flot au port inférieur et nous reprimes notre route, non sans difficulté, car le courant du canal faillit nous jeter sur le milieu du bas-fond, où notre perte eût été certaine.

Le Saut de Theotonio était anciennement connu sous les noms de *Padre Eterno* (Père Eternel), *Salto Grande* (Grand Saut), ou *Gamon*. Le nom qu'il porte actuellement lui a été donné en souvenir de Theotonio da Silva Gomes, premier *juiz de fôra*¹ de Villa-Bella, qui établit à sa proximité, en 1758, un village d'indiens *pamás* afin de prêter aide aux navigateurs. Mais ce village, comme plusieurs autres fondés sur les bords du fleuve, eut une durée éphémère et résista peu de temps aux attaques des *murás* et des *mundurucús*.

17^{me} RAPIDE — *Sirga dos Macacos* (Halage des Singes).

A 11 heures nous remarquons que la vitesse du courant augmente, et, quelques minutes après, nous arrivons à cet endroit, redouté au temps des crues, par suite des innombrables rochers qui parsèment le lit du fleuve. Dans la saison des basses eaux, où nous nous trouvions, le passage n'offre pas de difficulté et notre *bote* n'eut besoin d'être halé que pendant un quart d'heure.

La *Sirga dos Macacos* est éloignée de huit kilomètres, environ, du Saut de Theotonio.

18^{me} RAPIDE — *Santo Antonio*.

A 1 heure de l'après-midi, nous arrivons au rapide de Santo Antonio, qui présente sur la rive droite un renfoncement semblable à celui de Caldeirão do Inferno, derrière deux grandes îles et

quelques-unes plus petites. Le bras du fleuve ainsi formé mesure près d'un kilomètre et demi de large. Du côté de la rive gauche existent deux autres grandes îles, presque de mêmes dimensions et parallèles, également comme à Caldeirão do Inferno, et entourées d'une ceinture de rochers. C'est entre ces deux îles que se trouve le canal suivi par les embarcations, jusqu'à une autre île plus éloignée, qu'elles doublent pour gagner le milieu du fleuve.

Le rapide s'appelait autrefois *San João* ou *Aroeira*, corruption de *Aroyá*, nom que lui donnaient les indigènes.

Un quart d'heure nous suffit pour aborder au port supérieur, où nous débarquâmes, laissant notre *bote* continuer la descente, et nous nous rendîmes à pied, par un chemin presque impraticable, au village de Santo Antonio, situé à vingt-cinq minutes de marche.

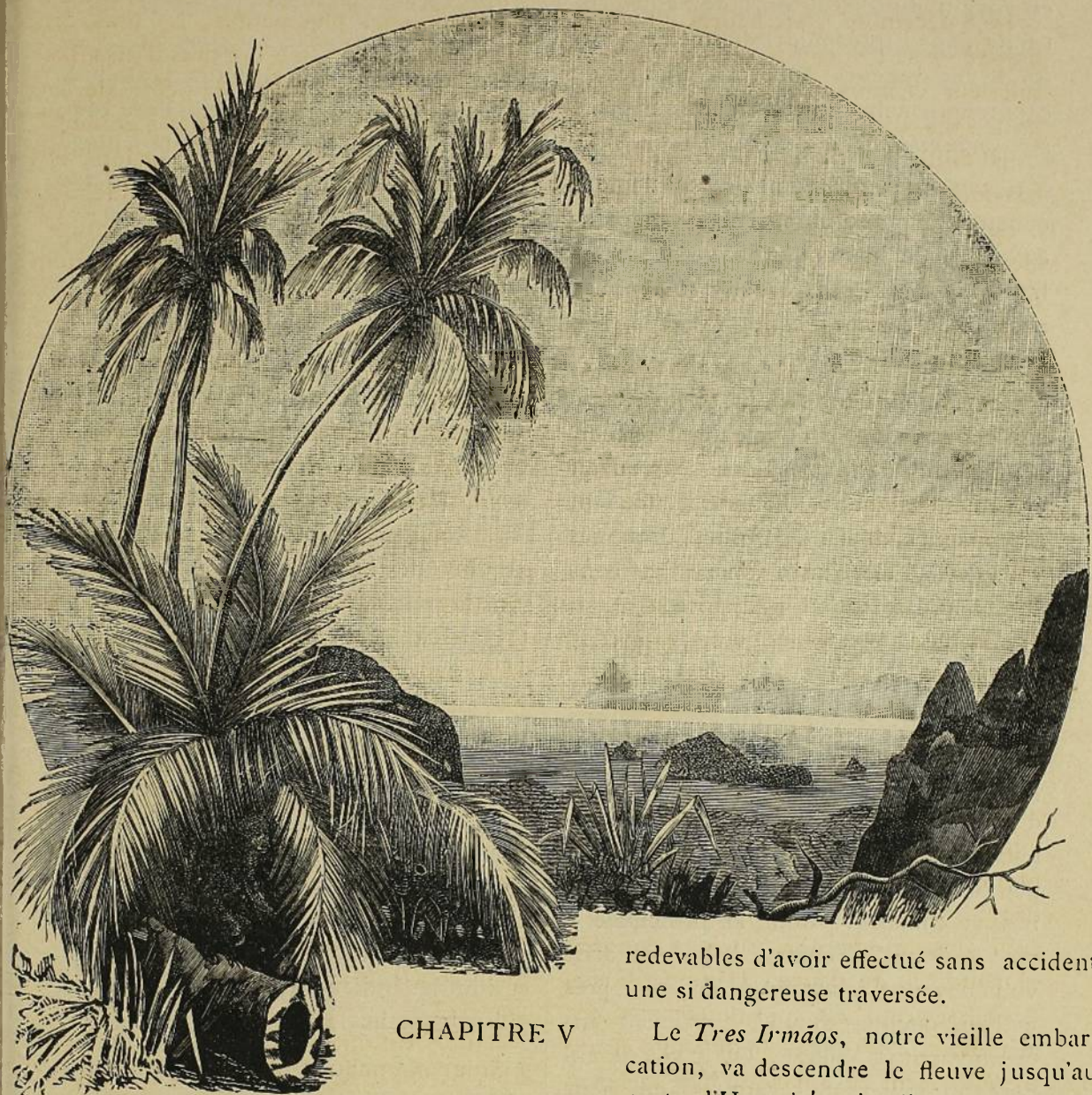
Nous avons franchi en vingt-quatre jours la région des rapides, également pleine de périls et de scènes admirables, que, selon les expressions de Castelnau, « on est bien aise d'avoir une fois contemplées, mais dont on ne désire nullement courir une seconde fois les dangers. »

Santo Antonio se trouve par 8° 49' 2" Lat. S. et 21° 29' 8" Long. O. du méridien de Rio de Janeiro, d'après Keller. Selon le même auteur, son altitude n'est que de 61^m,6, tandis que Mathews lui donne celle de 250 pieds ou 76^m,8.

Le village, qui ne comptait à cette époque que quelques maisons couvertes en palmes ou en zinc, est situé sur une berge de trente-six mètres de hauteur.

C'est un des premiers établissements fondés sur le Madeira et sa création, qui remonte à 1728, est due au P. Jésuite João de Sampaio, qui fonda également plus bas le village de Trocano.

(*) Voir page 53, 1^{re} col., note 1.



DE SANTO ANTONIO A MANAOS.

L'AMAZONE. L'AMAZONIE

Nous nous étions logés dans la seule maison à un étage qui existait à Santo Antonio.

Le 10 décembre, l'équipage du *bote*, qui avait descendu le rapide, vint prendre congé de nous.

Ce fut avec un sincère regret que nous nous séparâmes de ces braves gens, à l'habileté et au dévouement desquels nous étions

redevables d'avoir effectué sans accident une si dangereuse traversée.

CHAPITRE V

Le *Tres Irmãos*, notre vieille embarcation, va descendre le fleuve jusqu'au port d'Humaitá, où il sera démoli. Une partie des hommes de son équipage attendront le passage d'un autre *bote* pour retourner, par la même voie, en Matto Grosso ou en Bolivie ; les autres resteront exercer leur activité dans d'autres industries, sur les bords du Bas Madeira ou de l'Amazonie.

Quant à nous, nous comptions prendre passage à bord d'un des vapeurs de la ligne de Manaos, dont Santo Antonio est la dernière escale.

Nous ne l'attendions guère avant le 20 du mois, aussi fûmes-nous agréablement surpris

en voyant aborder au port de Santo Antonio, dans l'après-midi du même jour, un de ces vapeurs qui vont charger de caoutchouc acheté directement sur place aux *seringueiros*.

C'était le *Cunuman*, navire* solidement construit et de bonne marche, commandé par M. le lieutenant de vaisseau Alfredo de Moraes. Nous nous mêmes aussitôt en communication avec lui et il nous accepta comme passagers.

Le *Cunuman* avait pour propriétaires son commandant et l'oncle de ce dernier, M. Severino de Mattos, qui se trouvait également à bord. Tous deux étaient accompagnés de leurs familles, dont ces voyages dans le bassin amazonien constituaient la distraction favorite.

Le 12 décembre, à 5 heures 1/2 du matin, nous quittons le port de Santo Antonio et descendons le Madeira. Moins d'une heure après, nous dépassons la plage du *Tamanduá* (Tamanoir), où d'innombrables tortues vont déposer leurs œufs, à l'époque de la ponte. Un peu plus loin, nous passons devant les îles de *Mandihy*, dont la principale a plus de douze kilomètres de long et arrivons devant l'*igarapé*¹ de Trocano, près de l'embouchure duquel se trouvait anciennement un village. On y voyait encore, au milieu de cacaoyers, de vieux orangers qui attestaient le passage de l'homme.

Nous dépassons ensuite les îles de *Guariba* et de *Mariuhy*, la dernière longue de trois kilomètres, et, à 9 heures 14, l'embouchure du *Jamary*, affluent de droite du Madeira, large d'environ cent soixante mètres, située à quatre-vingt-deux kilomètres au-dessous de Santo Antonio.

(1) On donne le nom d'*igarapé*, dans la région de l'Amazone, aux cours d'eau peu importants.

Franz Keller donne à ce point l'altitude de 56.^m8.

C'est sur le bord de ce cours d'eau, près de ses premiers rapides, que le Père João de Sampaio fonda, en 1725, le village connu sous le nom de *Santo Antonio das Cachoeiras* ou de *Jamary*, qu'il transféra, en 1742, près de l'embouchure du Trocano, en raison des incursions des indiens *murás*.

Le *Cunuma* s'arrête devant plusieurs établissements de *seringueiros*, dont il charge la cueillette, sur les bords des igarapés *Tucunaré*, *Puinaré*, *Punean*, *Pauanema*, *Mayacipe*, et à l'île *das Abelhas* (des Abeilles), et en face de l'île *dos Papagaios* (des Perroquets), où nous passons la nuit.

Nous repartons le 13, à la même heure du matin. A 11 heures 14, nous dépassons le poste de *Machado*, situé sur la rive droite du Madeira, à l'embouchure du ruisseau du *Jacaré* (Caïman), et, un quart d'heure après, notre vapeur entre dans le *Gy-paraná* (Rivière de la Hache), six kilomètres plus bas. Le nom de ce cours d'eau lui vient sans doute d'une grande huître fluviale qui y est abondante et dont les indiens utilisent les valves en guise de haches.

Son embouchure, qui se trouve par 9° 0' Lat. S., mesure trois cents mètres de large et un peu au-dessus existe une île, qui divise la rivière en deux bras inégaux, l'un, à gauche, de quatre vingts mètres, et l'autre, à droite, de cent quatre-vingts mètres de largeur. Nous prenons le bras de droite et remontons la rivière jusqu'à une soixantaine de kilomètres.

A deux kilomètres environ de son embouchure, le *Gy-paraná* reçoit le *Rio Preto*, de quarante mètres de large, dans les eaux noires, ainsi que l'indique son

nom ¹, forment un frappant contraste avec les eaux limpides du Gy-paraná. Un peu plus haut que ce confluent, se trouve la mission de *São Francisco*, consistant en un établissement d'indiens *turás* et *aras*, où nous fîmes escale.

Le cours du Gy-Paraná a été anciennement exploré par les chercheurs d'or, comme il l'est aujourd'hui par les chercheurs de caoutchouc.

Trois ans avant notre voyage, un *seringueiro* du nom de Santos Mercato l'avait remonté jusqu'à cent vingt kilomètres de son embouchure, en contournant trois rapides. Une chute, encore plus haute que celle de Theotonio, l'avait empêché de pousser plus loin. La rivière, nous dit-il, garde la même largeur et la même profondeur jusqu'à ces rapides ; ses rives sont généralement élevées et habitées, à droite, par les indiens *parententins* et *acarás-pirangas*, et, à gauche, par les indiens *morucujús*.

Tous ces indiens sont antropophages, et ils assaillent assez fréquemment les établissements de *seringueiros*.

Les *parententins* sont les plus redoutés ; il se passait rarement une année sans qu'ils ne fissent de victimes. En 1876, ils avaient massacré l'équipage d'un *bote* qui remontait le Madeira. Les hommes d'un autre *bote* de la même flotille, voulant venger leurs compagnons, se mirent, quelques jours après, à la recherche des indiens, qu'ils rejoignirent. Mais ils ne purent les surprendre complètement : les *parententins* réussirent à s'enfuir pour la plupart, en laissant sur le terrain trois morts, et en abandonnant cinq prisonniers, dont deux femmes et sept enfants.

A l'habitation d'*Esperança* nous avons vu, peu de jours auparavant, un de ces

derniers, une petite fille nommée *Moropa* et baptisée sous le nom de Rosa, que Madame Angel Chaves, qui n'avait pas le bonheur d'être mère, traitait comme sa propre enfant. *Moropa*, en dépit de son origine, paraissait avoir un fonds excellent et plaignait souvent ses sœurs de souffrir du froid et de la faim, alors qu'elle-même était bien vêtue et bien nourrie.

Elle m'indiqua quelques mots du dialecte de sa tribu, qui est, comme on le voit, proche parent du tupi.

Apporter.....	erú
Attendre.....	nuaçadune
Blanc.....	tin
Bouche.....	jurú
Ce, celui-ci.....	jutçáo
Cette, celle-ci.....	saúna
Charbon.....	tatapyra
Ciel.....	jacuan
Eau.....	jaú
Etoile.....	oquitsi
Feu.....	tatá
Fleur.....	moropa
Glisser.....	picoho-icadámo
Je, moi.....	ohoni
Je mange.....	coapeh
Jeune fille.....	nabiça
Lune.....	jacy
Sourcils.....	jacuan
Viande.....	hóo
Svelte.....	opú

Les *morucujús* sont, ainsi que les *murás*, descendant des Aymorés.

Plusieurs tribus de ce nom habitent les bords du lac *Uarapiara* et de quelques affluents du Rio-Negro et de l'Amazonie.

Elles ont conservé, dit-on, les traditions de leurs ancêtres, et, sur les poteries grossières que fabriquent ces indiens, on voit avec surprise représentés des animaux inconnus dans les régions qu'ils habitent actuellement, entre autres, des poissons qui ne vivent que dans la mer.

¹ En portugais *preto* signifie noir.

Le Gy-paraná se jette dans le Madeira deux cent vingt kilomètres au-dessous de Santo Antonio.

A 1 heure $\frac{1}{2}$ du soir, nous quittons le Gy-paraná pour continuer à descendre le Madeira, et nous sommes désormais hors du territoire du Matto-Grosso.

I

Peu de minutes après, nous dépassons la *tapera*¹ de San Roque, composée de trois cabanes situées sur une berge élevée de la rive droite du fleuve.

A dix kilomètres environ plus bas que le Gy-paraná, nous dépassons l'embouchure du rio *Arraia*, puis ensuite les îles *Parahibas*, dont l'une est assez étendue, celles de *Piraguará*, *Periquitos* et *Serie-ma* ; la grande île des *Muras*, et quantité d'autres îles, tantôt basses, tantôt accidentées. Celles-ci sont couvertes d'une opulente végétation, tandis que les premières ne portent guère que des *embai-beiras* (Cecropia).

Les rives du fleuve présentent, à intervalles rapprochés, de grandes et belles plages de sable blanc, recherchées par les tortues à l'époque de la ponte.

A 6 heures du soir, nous nous arrêtons devant *Paraiso*, habitation du seringueiro Santos Mercato, où nous passons la nuit.

Le dimanche 16 décembre, nous reprenons notre route. Après avoir dépassé la *tapera* de *San João do Crato*, nous abordons, à 7 heures du matin, à *Humaitá*, anciennement *Baetas*.

Ce village, auquel son nom actuel a été donné en souvenir du passage d'Humaitá², pendant la guerre du Paraguay,

comprenait, à l'époque de notre voyage, une trentaine de maisons bien construites, la plupart couvertes en tuiles, formant sur la berge une rue d'une dizaine de mètres de large, et autour desquelles se groupaient une cinquantaine de cabanes habitées par des ouvriers de seringueiros. Humaitá possède une jolie chapelle, sous l'invocation de Nossa Senhora da Conceição ; nous nous fîmes un devoir d'aller y rendre grâce à Dieu de l'heureux succès de notre voyage.

Le *Tres Irmãos*, notre vieux *bote*, se trouvait déjà rendu au port d'Humaitá, et son équipage vint nous faire ses derniers adieux.

A 3 heures du soir, nous dépassons le *Marmello* ou *Araxiá*, dont l'embouchure mesure une centaine de mètres de large. Au dire de notre équipage, le cours de cette rivière est obstrué par sept rapides, au delà desquels se trouve une chute de dix mètres de hauteur. Deux heures plus tard, nous laissons, à gauche, l'embouchure du rio *Capanan*, que l'on croit être un bras du Purus.

Le 17, au point du jour, nous arrivons au rio *Manicoré*, situé à cinquante kilomètres environ plus bas que le rio Capanan, et dont les eaux noires forment un contraste frappant avec les eaux boueuses du Madeira.

Notre vapeur remonte, pendant une soixantaine de kilomètres, le rio Manicoré, sur les rives duquel existent un grand nombre d'établissements de *seringueiros*.

Cette rivière présente, nous dit-on, à cent vingt kilomètres au-dessus de son confluent, une série de rapides, sur une longueur de deux cent cinquante kilomètres. Nous nous arrêtâmes devant un village d'indiens à demi-civilisés, appartenant à plusieurs nations, en majeure partie *muras*, *turás* et *genipapos*.

(1) Mot tupi, qui signifie *village en ruines*.

(2) Voir. page 84, 1^{re} col.

Il était dirigé par un moine de nationalité italienne. Une centaine de ses habitants, hommes, femmes et enfants accoururent sur la berge, mais aucun d'eux n'osa monter à bord. Les indiennes nous parurent d'une grande précocité ; beaucoup d'entre elles, à qui on aurait donné tout au plus de douze à quatorze ans, allaitaient déjà des enfants. Leurs traits étaient réguliers et non sans charme. Tous, quel que fût leur sexe et leur âge, étaient d'un malpropreté repoussante, fort rare chez les tribus riveraines de cours d'eau.

Nous chargeons du caoutchouc à quelques établissements de *seringueiros* et rentrons dans le Madeira pendant la nuit.

Le lendemain matin, nous jetons l'ancre devant l'ancienne ville de Manicoré, petit village composé d'une vingtaine de maisons couvertes en tuiles et d'autant de cabanes, situé sur une berge élevée, à laquelle donne accès un escalier de près de quatre-vingts degrés. Son église paroissiale, placée sous l'invocation de *Nossa Senhora das Dores* (Notre Dame des Douleurs), est propre et décente.

Manicoré fut à l'origine une propriété d'un nommé Antonio Corrêa, qui y cultivait le cacoyer, et qui fut massacré par les indiens en 1749.

Nous nous remettons en route à midi.

Le cours du Madeira continue à être majestueux, avec ses hautes berges ou ses belles plages de sable, coupées à chaque instant par des *igarapés*, et parsemées de cabanes et de plantations.

Le lit du fleuve présente une succession de grandes îles, parmi lesquelles celles de *Murucituba*, *Mutipiry* et *Genipapo*, cette dernière bordée d'une belle et longue place de sable.

A 3 heures du soir, nous dépassons le rio *Mataurá*, que l'on dit communiquer avec le *Tupinambarana* par le rio *Canuman*, long de 900 kilomètres, quand, à l'époque des crues, se trouvent inondées les vastes savanes comprises entre les sources de l'Araxia, du Manicoré et de l'Aripuaná.

A quatre heures, nous franchissons le canal des *Uraes*, dont le passage est difficile pendant la saison sèche ; une demi-heure après, nous dépassons l'île des *Araras* (*Aras*), située en face des berges de même nom, et, pendant la nuit, nous laissons derrière nous le rio *Aripuaná*, dont l'embouchure mesure une centaine de mètres de largeur. Le cours de cette rivière est, dit-on, considérable ; il présente une succession de rapides à partir de deux cents kilomètres au-dessus de son confluent.

Le mercredi 19, à 8 heures 1/2 du matin, nous dépassons les îles de *José João*, et, à 9 heures 1/4, celles de *Jacaré* (*Caiman*).

A 2 heures 1/4 du soir, nous passons devant la plage de *Mandiuba*, et, à 4 heures, nous jetons l'ancre au port de Borba.

La ville de Borba, ancienne *freguezia* (paroisse) d'*Araretama*, se trouve à 162 kilomètres au-dessus du confluent du Madeira et de l'Amazone, selon Keller.

La commission de limites de 1882 la place par 4° 23' Lat. S. et par 318° 7' 15 Long. O. du méridien de l'île de Fer.

On y voyait encore les fondements d'une église dont les P. P. Jésuites avaient commencé la construction.

Nous partons de Borba à 9 heures du soir, et le 20, à 2 heures du matin, nous entrons dans l'Amazone, et faisons route pour Manáos.

II

L'Amazone, le roi des fleuves, prend sa source au lac de Lauri ou *Lauricocha*, situé dans les Andes, par 10° 31' Lat. S., aux environs de *Huanico-Viejo*, dans la province de Junin, au Pérou. Ce lac, découvert en 1535, selon la tradition, se trouve, d'après Castelnau, à une altitude de 4267 mètres et mesure treize kilomè-

Plus bas, il s'appelle *Maranhão* jusqu'à *Tabatinga*, à la frontière brésilienne; *Solimões*, de *Tabatinga* à l'embouchure du Rio-Negro, et Amazone ou fleuve des Amazones, de ce dernier point jusqu'à la mer.

Les innombrables tribus indiennes qui habitent ses bords le connaissent sous une quantité de noms: *Pará*, *Nuaté*, *Nananu*, *Náhua*, *Guaparà*, *Cunuris*, *Guyena*, etc.

L'Amazone traverse l'Amérique Méridionale de l'Est à l'Ouest sur un parcours de près de 5.600 kilomètres, dont plus de 3.000 kilomètres en territoire brésilien.

Sa largeur et sa profondeur n'ont pas de rivales chez les autres fleuves du monde. Sous le nom de *Tunguraguá*, il mesure déjà quatre cents mètres de

large à Jaen de Bracamoros. A *Tabatinga*, sa largeur moyenne est de deux

tres de long sur trois de large. Herndon le désigne sous le nom de *Morococho* (Lac peint).

A sa sortie du *Lauricocha*, le fleuve porte le nom de *Tunguraguá* jusqu'au-dessous du *Pongo de Manseriché* (Porte du fleuve), défilé étroit où il se précipite par un canal de huit à neuf kilomètres de long, entre de hautes montagnes.



Indien du Haut-Amazone

mille huit cents mètres; et entre le confluent du *Japurá* et celui du *Ma-deira*, elle atteint de quatre à six kilomètres.

En d'autres endroits, elle est si énorme que le fleuve ressemble à un bras de mer. Au temps des crues, il inonde les terrains riverains et, mêlant ses eaux avec celles d'un grand nombre de ses affluents, n'a, pour ainsi dire, plus de limites.

Sa pente est peu sensible, puisque *Tabatinga*, à l'entrée du territoire brésilien, n'a que 71 mètres d'altitude, mais son courant est relativement fort, par suite de l'énorme masse de ses eaux.

Avant de se jeter dans l'Océan, il se divise en deux grands bras, séparés par l'île de *Marajó*: le bras septentrional, large

comme une mer et encombré d'îles, où se produit, aux grandes marées, le

curieux phénomène connu sous le nom de *pororoca*, mascaret de proportions colossales, et le bras méridional ou de Para, préféré par la navigation.

Les plus grands navires peuvent remonter le fleuve bien au delà des limites du Brésil, et la navigation y a pris un très grand développement, depuis le décret du 7 décembre 1866, par lequel le gouvernement de l'empereur D. Pedro II, l'a ouvert au commerce de toutes les nations. Jusque là, une politique mesquine, continuation de la politique coloniale, le maintenait jalousement fermé aux étrangers, au grand détriment de l'exploitation des richesses de son bassin.

On se sait pas exactement quel fut le premier explorateur de l'Amazone : mais d'après l'opinion générale, son cours supérieur a été découvert par Orellana qui, au mois de décembre 1539, descendit le Napo, à la recherche de l'*Eldorado*. Quant à son embouchure, elle a été découverte, en 1500, par les frères Pinson. Émerveillés de sa largeur, ces célèbres navigateurs lui donnèrent le nom de *mer douce*.

Le nombre des affluents de l'Amazone est immense et forme un réseau navigable pendant des dizaines de milliers de kilomètres. Beaucoup d'entre eux sont encore peu connus.

Je ne citerai que les plus importants, qui sont : sur la rive gauche, le Santiago, le Morona, le Pastaza, le Tigreyacú, le Xambira, le Napo, l'Îça, le Rio-Negro, l'Urubú ou Japatú, le Jacundá, le Trombetas, le Gurupatuba, l'Urubuocara, le Parú, le Jary et l'Anarapucú ; et, sur la rive droite, le Hualaga, le Samiria, l'Ucayali, le Javary, le Jutahy, le Juruá, le Teffé, le Coary, le Purús, le Madeira, le Tapajoz, le Xingú, le Tocantins et le Guajará.

III

1. — Le Santiago est le premier affluent considérable de gauche de l'Amazone, dans la partie de son cours connue sous le nom de Tunguraguá. Il prend sa source près de Cuenca et se jette dans le Tunguraguá par une embouchure de quatre cents mètres de large, quatre-cents quatre-vingts kilomètres au-dessous de Jaen de Bracamoros.

2. — Le Morona a sa source à proximité du volcan de Sangahy ; il reçoit peu de tributaires et se divise, au milieu de son cours, en deux grands bras qui enserment une île étendue. Il arrose de vastes plaines, où abonde le *páo-marfim* (*Phitalephus macrocarpa*).

Sa navigation est franche pendant quatre cent dix kilomètres, jusqu'au pied de la Cordillère, point où il est obstrué par un barrage naturel. Il mesure en moyenne cent mètres de large et sa profondeur varie, selon la saison, de quatre mètres à plus de treize mètres. Son canal navigable a de quinze à vingt mètres de largeur.

D'après le voyageur français M. Wiener, le Morona communique avec le Santiago par un canal naturel. Au-delà du barrage granitique, large d'une trentaine de mètres, dont il est parlé plus haut, le Morona est encore navigable jusqu'à Mangoesia, dix kilomètres au-dessous du port de Maças, situé à trois cents kilomètres environ de Quito.

3. — Le Pastaza prend sa source au Nord du volcan de Sangahy.

Sa largeur dépasse parfois deux kilomètres. Il se divise en une quantité de bras, qui inondent, pour ainsi dire, constamment la région qu'il arrose. Le lit de cette rivière est formé d'une argile très fine et mouvante, particularité qui fait changer à chaque instant la direction de

son canal. Selon M. Wiener, qui l'a remonté pendant dix-huit kilomètres, une section longitudinale de son thalweg représenterait une série de lac profonds, séparés par des rapides d'une faible hauteur. Le Pastaza se jette dans l'Amazone douze kilomètres au-dessous du confluent du Morona, par trois embouchures, dont la principale a plus de huit cents mètres de largeur.

4 — Le Tigreyacú est un grand cours d'eau, que M. Wiener a remonté pendant huit cent trente kilomètres, et dont le canal mesure, sur ce parcours, dix à trente mètres de large et trois à vingt-six mètres de profondeur.

Dans son bassin abondent le *páomarfim* et l'*hinodá*, qui produit la noix muscade du Pérou.

5 — Le Xambira descend, comme le Tigreyacú et le Napo, du versant oriental des Andes. C'est une forte rivière, navigable pendant deux cents kilomètres et au cours très sinueux.

M. Wiener l'a remonté sur un parcours de cent soixante-dix kilomètres, trouvant un canal de six mètres de large, sur autant de profondeur.

6 — Le Napó ou Napo prend naissance dans la région volcanique où se dressent les pics de Pichincha, d'Antisana, de Cotopoxi et du Chimborazo. Son cours est de plus de mille deux cents kilomètres, et sa largeur moyenne, de cent à cinq cents mètres. Des vapeurs l'ont déjà remonté jusqu'au port de Napo, situé à deux cent cinquante kilomètres de Quito.

C'est par lui qu'ont descendu jusqu'à l'Amazone les premiers explorateurs de ce fleuve.

7. — L'Içá ou Putumayo est un cours d'eau encore plus considérable que le Napo. Il prend sa source par 2° 30' Lat. N., aux environs de Pasto, et se jette dans

l'Amazone par 3° 0' Lat. S., presque exactement à 24° 50' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro. 1



Indien Yahuá, du bassin do rio Putumayo

Il communique avec le Japurá par deux de ses bras, le Peridá et le Puréus. Quoiqu'il soit obstrué de rapides, il est navigable pendant plus de deux cents kilomètres. Ses principaux tributaires sont : à gauche, le Pitipari, le Jurupary, le Pimary, l'Icote, le Miuby, l'Upihy, le Lacauhy, le Quivié, le Mamoreá et le Jacaporá : et à droite, le Jaguarilha,

(1) Voir, p. 39, note 2.

l'Itity, l'Acheti, l'Itué ou Utuá, le Puruitá et le Jacurapá.

8.— Le Japurá prend naissance dans les Andes de la Colombie, non loin des sources du Magdalena, dans la province de Mejôa. Bien que plus de la moitié de son cours soit encombré de rapides, sa section navigable dépasse mille kilomètres. Dans les savanes de la Guyane, il communique avec l'Orénoque par un bras qui aboutit au Guaviare, et avec le Rio-Negro par le Marajá, le Puapuá, le Mamorité, le Tararira et l'Apaporys.

A l'époque des crues, son confluent avec l'Amazone offre l'aspect d'un immense estuaire, qui se transforme, dans la saison sèche, en une plaine sillonnée par neuf cours d'eau, que l'on a regardés comme autant de bouches du Japurá. Mais il est reconnu aujourd'hui que le bras du milieu seulement appartient à cette rivière : des huit autres, six ne sont que des *furos* de l'Amazone, reconnaissables à la couleur blanchâtre de leurs eaux, et deux sont des déversoirs de grands lacs.

Le Japurá porte le nom de Caquetá dans son cours supérieur. Il reçoit un grand nombre de tributaires, dont les principaux sont : à gauche, le Iragua, le Cahuan, long de neuf cents kilomètres et qui se grossit du Cahuansito, de l'Aparós, du Peja et du Pareó ; le Pajajá ; Amanuparaná ; l'Uacapuparaná ; le Cumiare ou rio dos Enganos, qui reçoit plusieurs tributaires ; le Sauhá ; le Jacú ; le Juruá ; l'Iraparaná ; l'Apaporys, le premier de ses affluents au-dessous de la région des rapides et dont un tributaire, le Tarahira, long de plus de quatre cents kilomètres, sert de limite au Brésil ; le Mamoretá, le

Puapuá, le Cumary, le Jahy, le Marahá ; et à droite, le Picudo, le Jacaré, l'Ipú, le Xarupé, le Cunacoá ; le Mutum, qui communique avec l'Içá par le Peridá ; le Cauináre, l'Arapá ; le Curucéo, le Pureús, l'Yaumerim, le Yamiaçú, l'Itauá.

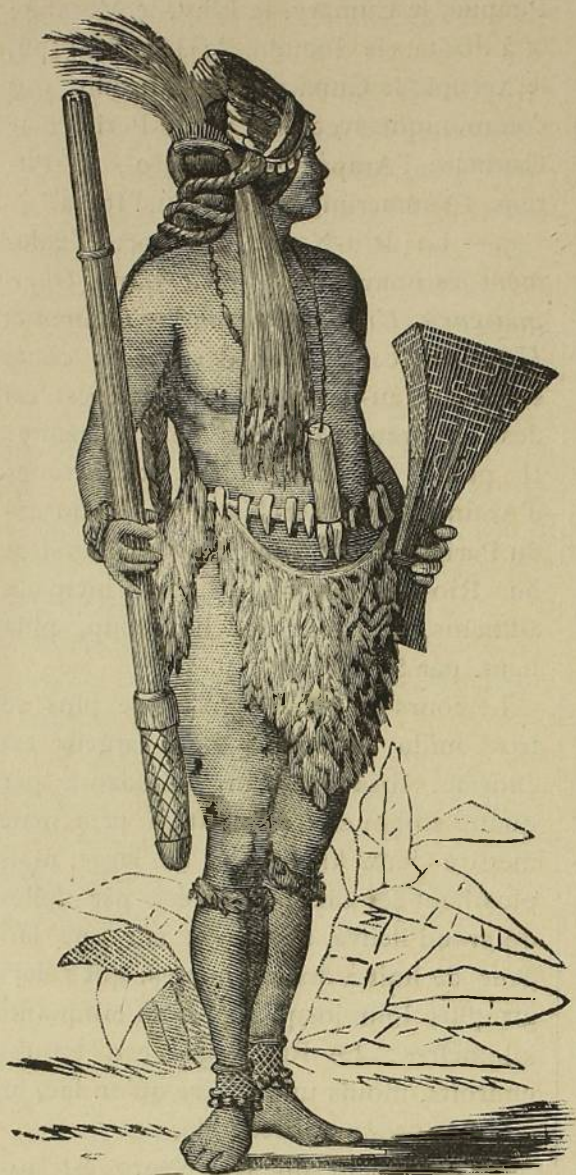
9.— Le Rio-Negro, qui porte également les noms indiens de *Quiary*, *Gurigua-curú*, *Uruna*, *Guarana*, *Guasama* et *Uneassú*, ce dernier dans son cours supérieur, au-dessus des rapides, est un des plus grands affluents de l'Amazone. Il prend naissance dans les savanes d'Araino, par 2° Lat. N., mais les sources du Parima et du Surumó, sous-tributaires du Rio-Branco, un de ses principaux affluents, se trouvent beaucoup plus haut, par 5° Lat. N.

Le cours du Rio-Negro est de plus de trois mille kilomètres et sa largeur est énorme. Il se jette dans l'Amazone par quatre embouchures, dont la principale mesure deux kilomètres de large, mais plus haut ses eaux, refoulées par celles du grand fleuve, s'étendent sur une largeur de huit à dix kilomètres, qui s'élargit plus loin jusqu'à près de cinquante kilomètres. Le Rio-Negro est, en ces endroits, moins une rivière qu'un lac, au courant presque insensible.

Le confluent du Rio-Negro est par 3° 9' Lat. S. et 16° 53' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro.

Ainsi que l'indique son nom, ses eaux paraissent noires ; dans un verre de cristal, elles ont l'apparence d'une forte infusion de thé.

Le Rio-Negro reçoit un très grand nombre d'affluents, dont deux de premier ordre : l'Uapés, Guapé ou Ucayari et le Rio-Branco.



Indien Uapes, du bassin de la rivière de ce nom

L'Uape est une grande rivière, obstruée de rapides, qui se jette dans le Rio Negro soixante kilomètres au-dessus du fort de S. Gabriel, et qui reçoit comme principaux tributaires le Tenary, l'Unhunhan, le Purueparaná, le Javarituinde, le Musae, le Jucary, à droite; et le Muasá, le Buritisá, le Perixasehne et l'Iriary, à gauche. Il a été exploré, en 1824, jusqu'au Tenary, par le colonel Manoel da Gama Lobo d'Almada.

Le Rio-Branco, Quecehuene ou Paraviana, est formé par la réunion de l'Uraricoera et du Tacutú, dont le confluent se trouve par 3° 1' Lat. N. Son cours est de sept cents kilomètres et il se jette dans le Rio Negro par quatre embouchures, entre 1° 2' et 2° 50' Lat. N.

L'Uraricoera reçoit, à droite, l'Uaricapa, grossi du Curieu; l'Idúme; le Majary, Parimá ou Paitily, vers les sources duquel on a placé le fabuleux *Eldorado*; l'Avarys, le Catauchá, l'Azeneca, et le Sereré. Ses principaux affluents de gauche sont le Maupamare, le Camú, le Perre et le Truaré.

Le Tacutú prend naissance, par 2° Lat. N., dans les savanes d'où descend, d'un autre côté, le Repunure, affluent de l'Essequibo. Il coule d'abord au Nord jusqu'au 3° 30' Lat. N., point où il reçoit les eaux du Mahú, un de ses affluents de droite. Les autres tributaires de la même rive sont le Pirarucuy, le Pirarara et le Surumú, dont la source se trouve situé à l'extrême limite septentrionale du Brésil.

À gauche, son seul affluent important est le Guaruahú.

Au-dessous de la jonction de l'Uraricoera et du Tacutú, le Rio-Branco se grossit des affluents suivants: à droite, l'Ucaire, le Canamé, le Mariauné, le Mucajahy, l'Icuparaná, le Jarany, le Gerumô, le Mucipau, le Cahahirimani et le Severihuine; et, à gauche, le Guananahú, l'Eneuheni, le Curiucú, le Merucuhene et le Macoaré.

Après s'être grossi de l'Uapes et du Rio-Branco, le Rio-Negro reçoit encore un grand nombre de tributaires. Les principaux de la rive droite sont les suivants: le Napiare, le Jaripuna, le Memachy, l'Itapucú, l'Ixié, l'Içana, grande rivière navigable pendant près de trois cents kilomètres, et qui a pour affluents: à

gauche, l'Iquiari; et à droite, l'Amamáni, le Cajary, le Macuamina, le Baruri, le Cumurú, le Coarú, le Coniabú, le Coriana, le Cobaty, le Marihé, l'Iruyá, le Maimai, le Majuhixi, le Xiuorá, l'Uenexi ou Inuixi; l'Ajuano ou Guaiunano, l'Urubaixi, le Mala, le Malique, le Xibaro, l'Uerere ou Uarira, le Guatanary, le Cabory, le Canapó, l'Urupé, le Xiborena et le Jahú.

Les principaux affluents de gauche du Rio-Negro, au-dessous du confluent de l'Uapés et du Rio-Branco, sont: le Coruochite, le Tiriquire, le San-Carlos, le Guaribos, l'Enexi, l'Uniana, le Mauhahi, le Demity, le Buturú, le Cauá ou Cauhabuy, l'Imutá, l'Inahú, le Maruhiá, le Jarury, l'Uniu ou Inneuhy, le Bonité, le Darahá, l'Ambori, le Hihiahá, le Padauhire, forte rivière, qui se grossit du Marary et de l'ixiémerim; le Bararé, le Guanapixy, le Guaracá, le Buhibuhi, le Guapire, le Mapaháo, le Curerú, le Canaman et l'Anavilhana.

Au temps des crues, le Rio-Negro communique avec le Japurá par plusieurs de ses affluents, et l'on sait qu'il est en communication avec l'Orénoque par le Cassiquiare.

10 — Le Trombetas ou Oriximina prend sa source dans les montagnes de la Guyane. Son cours, que l'on pense être d'environ six cents kilomètres, est encore peu connu. Il reçoit les eaux du Jamundá ou Nhamundá, belle rivière bordée de lacs, qui prend sa source dans la chaîne de Tumucumape, par 2°16' Lat. S. et 13°8' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro, et celles du Buruburú ou Urubú et du Guatumá ou Ataman.

11 — L'Urubucoara prend naissance dans la Serra Velha et forme le lac d'Urubucoara avant de se jeter dans l'Amazonie.

12 — Le Parú a sa source dans la même

chaîne de montagnes. Son cours est évalué à plus de cinq cents kilomètres et ses rives passent pour aurifères.

13 — Le Jary prend naissance dans la chaîne de Tumucumape et on le croit plus considérable que le Parú.

14 — L'Anarapucú a sa source dans la même région.

Tous ces affluents de gauche de l'Amazonie, à l'Est du Rio Negro, sont encore très peu connus.

1 — Le Huallagá ou Guallagá est le premier des grands affluents de droite ou méridionaux de l'Amazonie. Il prend naissance à proximité des sources de ce dernier, près du village péruvien de Huánico Viejo, dont il porte le nom dans la partie supérieure de son cours, où il coule vers le Nord, puis s'infléchit à l'Est. Au-dessous de Muna, il reçoit le nom de Huallagá et reprend sa première direction. M. Wiener, qui l'a parcouru pendant plus de deux cents kilomètres en chaloupe à vapeur, le décrit comme une fort grande rivière. Il a pour affluents l'Asprena, le Mayo ou Mayobamba et le Paranapúra, ce dernier remarquable par les rapides oscillations de son niveau.

Le Huallagá traverse des terrains pénétrés de sel, qui pourraient en fournir une énorme quantité.

2 — Le Samiria n'est connu que depuis le voyage de M. Wiener. Jusqu'à cette époque, aucune carte ne le mentionnait.

Il prend sa source dans un grand lac et reçoit, sur ses deux rives, les eaux de plusieurs autres lacs.

M. Wiener l'a remonté pendant près de quatre cents kilomètres. Les forêts qui le bordent abondent en arbres à caoutchouc.

3 — L'Ucayali ou Parú, également con-

nu sous le nom de Velho-Maranhão (Vieux Maranhão), parce qu'on l'a longtemps regardé comme le cours supérieur de l'Amazone, est un important cours d'eau, qui prend naissance dans les montagnes de Sica-Sica, approximativement par 15° Lat. S. Il est navigable pendant plus de mille kilomètres. Ses principaux tributaires sont : le Sant'Anna ou Urubamba, dont les sources se trouvent près d'Agua Caliente, au sud de Cusco, et qui se grossit du Mamáro, du Jamatille et du Camiaca ; l'Apurimac, qui a pour tributaires le Tambo, le Pongoa et le Porene ; et le Pachilea, qui reçoit le Mayro et le Sapotea. Plusieurs de ces affluents ont de grandes sections navigables.

4.— Le Javary ou Hiaury prend sa source par 7° Lat. S. Il constitue la limite la plus occidentale du Brésil.

Son cours est évalué à plus de sept cents kilomètres. Il a pour principaux tributaires le Paysandú, le Galvez, le Javary-merim, le Jaturana et le Curuçá et se jette dans l'Amazone par 4° 13' 21" Lat. S. et 26° 47' 57" Long. O. du méridien du Rio de Janeiro, presque en face de Tabatinga. C'est à partir de son confluent que le grand fleuve, connu jusque-là sous le nom de Maranhão, prend celui de Solimões jusqu'au confluent du Rio-Negro.

5.— Le Jutahy ou Hiutahy est un grand cours d'eau peu connu, dont les sources se trouvent, dit-on, près du lac Roguagualo, dans les environs de Cusco. Il présente peu de rapides et est, par suite, d'une navigation facile. C'est par lui que descendit du Pérou l'espagnol Orsúa, en 1560, dans son expédition à la recherche de l'Eldorado. Il se jette dans l'Amazone quatre cents kilomètres plus bas que le Javary, par une embouchure de près d'un kilomètre de large.

Ses principaux affluents sont le Marahuás, le Bia, le Macuasi et le Capuarano.

6.— Le Juruá ou Hiuruá est également un grand cours d'eau peu connu. On croit qu'il prend sa source dans la même région que le Jutahy. Son cours est évalué à plus de mille trois cents kilomètres. Il reçoit, entre autres affluents, le Mu, le Gregorió, le Tarauacá, grossi des eaux de l'Embira et du Mutum-paraná; le Xiruan, le Banana-pixuna et le Banana-Branca.

Il communique avec le Jutahy par un canal naturel et est navigable sur une grande étendue de son cours.

Il se jette dans l'Amazone cent cinquante kilomètres au-dessous du confluent du Jutahy.

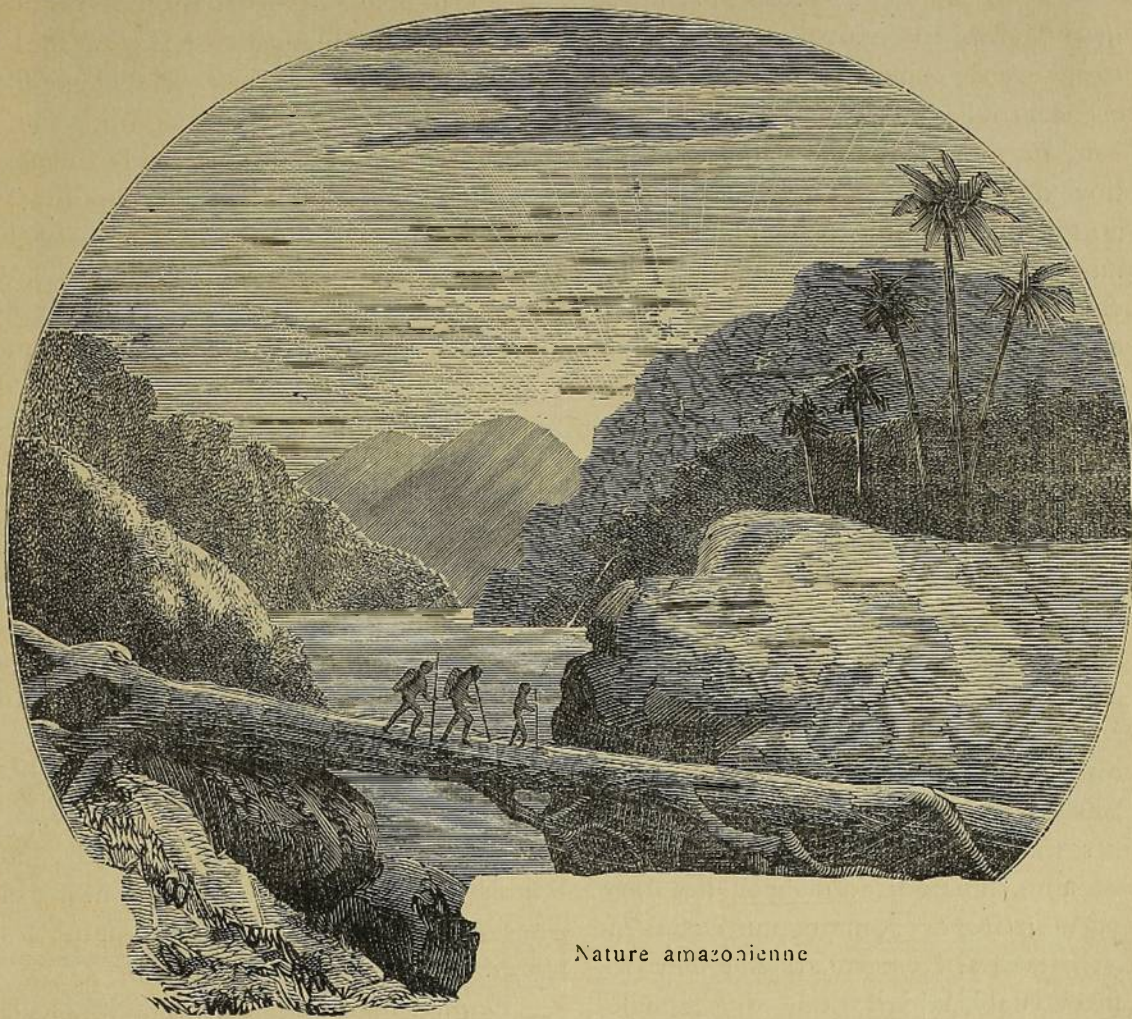
7.— Le Teffé, qui se jette dans l'Amazone deux cent quarante kilomètres plus bas que le Juruá, a près de mille kilomètres de cours, dont six cents navigables pour des embarcations d'un faible tirant d'eau.

8.— Le Coary, qui se jette dans l'Amazone deux cent soixante kilomètres plus bas que le Teffé, est un cours d'eau encore peu connu, dont la longueur est évaluée à six cents kilomètres. Peu avant son confluent, il reçoit les eaux de l'Urucupará et de l'Uraná et se transforme en un vaste lac.

9.— Le Purús prend naissance à proximité des sources de l'Ucayali et du Béné. C'est un des plus grands affluents de l'Amazone et en même temps, un des mieux connus. Il a plus de trois mille cinq cents kilomètres de cours, dont mille cinq cents franchement navigables en toute saison. Au temps des crues, sa section navigable est du double.

Chandless l'a exploré en 1875, sur une étendue de trois mille cent quarante kilomètres, jusqu'à 10° 5' Lat. S.

Le Purús reçoit un grand nombre d'affluents considérables, entre autres : le



Nature amazonienne

Patos, l'Urbano, l'Apaba, l'Aracá, le Hyacú, l'Aquiry, que Chandless a remonté sur un parcours de près de neuf cents kilomètres, et qui se grossit des rios Paugas, Agua-Parda, Pontos, Iriape et Endimiury; le Seruynin, l'Aiciman, le Sepatynin, l'Ituxi, le Pacihá, le Mary, le Mucuhy, le Jacaré, le Jacaré-pixuna, à droite; et à gauche, le Curiahán, le Curiuhá, le Richalá, le Taranacá, l'Acre, l'Ynauynin, le Seuynin, le Pauynin, le Mamuria-assú, le Mamuriámirim et le Tapanhá.

10.— Le Madeira (Voir pages 44 à 54, 270 et suivantes).

11.— Le Canuman prend sa source entre 7° et 8° Lat. S. C'est une puissante rivière, franchement navigable dans une

grande partie de son cours. Ses principaux tributaires sont : le Sucundury, le Maubés, l'Abacaxis, qui reçoit le Guaranaby; le Paranary, qui se grossit de l'Amaná et du Guaranatuba, et l'Andirá.

12.— Le Tapajoz (Voir pages 20 à 24).

13.— Le Xingú (Voir pages 25 et 26).

14.— Le Tocantins est formé par la réunion du Maranhão et du Tocantins Pequeno (Petit Tocantins). Son affluent le plus important est l'Araguaya (Voir pages 26 à 32). Au-dessus du confluent de ce dernier, ses principaux tributaires sont : le Paranatinga, formé par le Palma et le Paraná, le Santa-Thereza, le Somno Grande, qui reçoit le Balsas, le Somno et le Palmas et le Manoel Alves Grande.

15.—Le Guarajará est formé par la réunion du Mujú, de l'Acará et du Capim. Le cours des deux premiers est peu connu.

Le Capim, qui est formé par la jonction du Surubijú et de l'Avarandeuá, a pour principal affluent le Guama. Il est navigable sur une grande étendue de son cours, pendant la saison des crues.

L'Amazone ne saurait être considéré isolément. Non seulement, à l'époque des crues, ses eaux se réunissent à celles du cours inférieur de ses affluents, mais encore, à l'époque des basses eaux, il communique avec ceux-ci par une infinité de canaux naturels ou *furos*, tandis que des bras innombrables du grand fleuve, connus sous le nom de *Paraná-mirim*, traversant en tous sens les îles dont il est encombré. Il est, en outre, bordé de lacs, formés par ses inondations ou par des sources souterraines, avec lesquels il est en communications par des *furos* ou des *igarapés*¹, canaux plus étroits que les premiers. C'est ce système inextricable, véritable labyrinthe de voies fluviales, qu'on appelle l'Amazonie.

L'Amazonie est extrêmement poissonneuse. Le nombre des espèces de sa faune ichthyologique est immense et chacune d'elles est représentée par un nombre d'individus prodigieux. Aussi la pêche constitue-t-elle presque la seule ressource alimentaire des habitants de son bassin.

On trouve également dans l'Amazonie plusieurs cétacés d'eau douce et plusieurs espèces de tortues.

Ce n'est pas dans le lit de l'Amazonie que s'effectuent les plus grandes pêches ; sa profondeur s'y oppose et le poisson, comme les cétacés, préfère, du reste, à

ses eaux agitées, les eaux tranquilles des lacs qui le bordent ou des *igarapés*. La même remarque s'applique à un grand nombre de ses affluents.

Les principales embarcations employées à la pêche sont la *montaria*, qui se creuse dans un tronc d'arbre, principalement au moyen du feu, et à laquelle on donne sa forme définitive au moyen de diverses pièces de bois, et l'*ubá*, construite simplement en écorce et de forme plus grossière. Cette dernière est plus usitée dans la Haute que dans la Basse Amazonie.

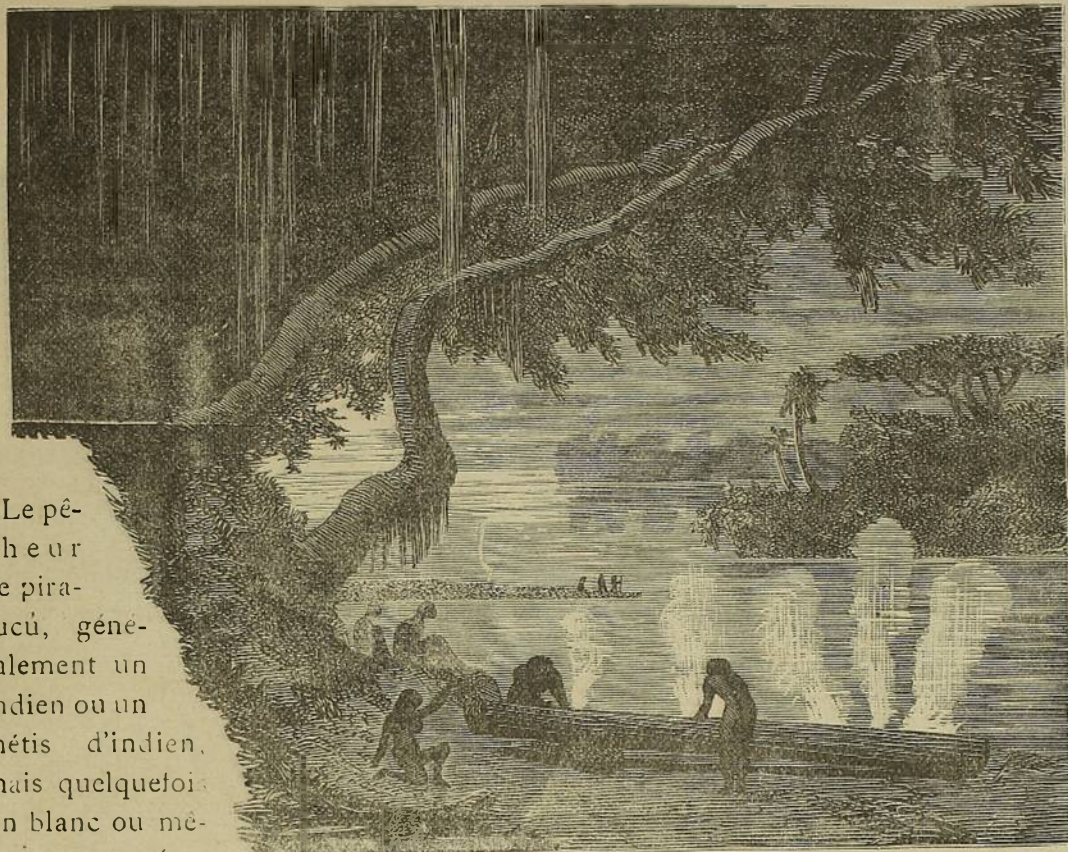
Les pêches les plus importantes de l'Amazonie sont celles du *pirarucú*, du lamantin et des tortues.

Le *pirarucú* (*Vastres gigas*) forme la base de l'alimentation des habitants du bassin de l'Amazonie, où il joue le même rôle que la morue en Europe. Sa pêche se fait surtout à l'époque de la *vasante*, c'est-à-dire, de la baisse des eaux, du mois d'août au mois de septembre, et se pratique principalement dans les lacs.

Le *pirarucú* adulte atteint la longueur de 2^m à 2^m 50, et le poids de 50 à 80 kilogrammes. Son nom, composé de *pira*, poisson et *rucú* ou *urucú* (roucou) (1), lui vient de la couleur rougeâtre de ses larges écailles. Son corps affecte la forme d'un cylindroïde et sa tête est volumineuse. Ses moyens de propulsion consistent en une nageoire caudale puissante et en nageoires anales. Sa langue, moins rudimentaire que ne l'est d'ordinaire celle des poissons, est longue de 15 à 20 centimètres et possède un os plat, recouvert d'aspérités et qui sert communément de râpe dans la région amazonienne.

¹ Le mot *igarapé* sert aussi à désigner une petite rivière.

¹ Poisson prése tant des taches couleur de roucou.



Le pêcheur de pirarucú, généralement un indien ou un métis d'indien, mais quelquefois un blanc ou même un européen, va à sa poursuite dans une légère

montaria, gouvernée par un compagnon. Il est armé d'un harpon, qu'il lance d'une main sûre, dès que son œil exercé distingue le passage du poisson à quelques décimètres de profondeur. Cette manœuvre est facilitée par une habitude curieuse du pirarucú, qui éprouve le besoin inexplicable, mais impérieux, même lorsqu'il se sent poursuivi, de venir à la surface à intervalles réguliers, sortant de l'eau sa tête et replongeant en montrant son dos et sa queue. Ce mouvement est trop rapide pour que l'énorme poisson puisse être harponné en cette occasion, mais le sillage qu'il laisse sert de guide au pêcheur.

Une fois le pirarucú capturé, le pêcheur l'achève au moyen d'une massue et le transporte près d'une cabane qu'il a construite, pour la saison, sur un point de la rive.

Fabrication d'une *montaria*

Là, il le dépèce en tranches, qu'il sale sur place, après avoir prélevé la part de sa consommation personnelle, et qu'il met à sécher.

Ces tranches sont ensuite réunies en forme de ballots, attachés au moyen de lianes et c'est dans cet état qu'elles sont livrées au commerce.

C'est l'époque appelée de la *salga* (salaison), où les bords des lacs et des canaux présentent la plus grande animation. Les cabanes des pêcheurs sont à chaque instant visitées par des marchands ambulants, connus en Amazonie sous le nom de *regatões* (revendeurs), qui vont acheter le pirarucú sur place.

Un pirarucú fournit de 20 à 40 kilogrammes de chair vendable, et un pêcheur peut en prendre jusqu'à dix ou même douze en une seule matinée, dans des circonstances favorables.

Le pirarucú se pêche également à l'hameçon, principalement à l'époque des crues, mais en moins grande abondance.

Quand il est jeune, on le prend aussi à la flèche, de la même façon que l'on verra plus loin pour les tortues.



Ubá, embarcation indienne du bassin de l'An azone

Le lamantin (*Manatus americanus*), connu vulgairement au Brésil sous le nom de *peixe-boi* (poisson-bœuf), se pêche surtout au commencement de la crue et au commencement de la baisse des eaux, dans les lacs et les canaux qui y aboutissent.

Ce cétacé mesure deux mètres et plus de long et un mètre et demi de circonférence dans sa plus grande grosseur. Son corps est parfaitement lisse et se transforme graduellement en une queue horizontale, demi-circulaire, sans aucun vestige de membres postérieurs. Sa tête, qui est fort grande, se termine par une large bouche aux lèvres charnues, offrant quel-

que ressemblance avec celle du bœuf, ce qui lui a valu son nom en portugais.

Au-dessous de cette tête existent deux puissantes nageoires ovales, dont le lamantin, qui est herbivore, se sert comme de mains pour attirer à lui les tiges des plantes aquatiques dont il fait sa nourriture.

Ses oreilles et ses yeux sont d'une extrême petitesse. Sa peau est d'une grande épaisseur et recouvre une couche de graisse de plus de deux centimètres.

Le lamantin se pêche également au harpon, quand il vient à la surface pour respirer ou pour manger, mais il est beaucoup plus difficile à prendre que le pira-

rucú, car il a le sens de l'ouïe et celui de la vue d'une grande finesse. On le prend aussi à l'hameçon et quelquefois au filet.

La chair du lamantin, qui ressemble un peu à celle du porc, mais est beaucoup plus fade, se mange généralement fraîche ou sous forme de conserve indigène appelée *mixira*. Le procédé consiste à boucaner la chair et à la cuire ensuite dans la graisse du cétacé, qui, après refroidissement, constitue une couche protectrice.

Hors ce cas, la graisse est utilisée pour l'éclairage domestique et quelquefois pour la cuisine.

Un lamantin fournit de 40 à 60 kilogrammes de chair, et jusqu'à 8 ou 9 pots de graisse, de 22 à 30 kilogrammes chacun.

Les autres cétacés de l'Amazonie, qui sont des dauphins d'eau douce, connus vulgairement sous le nom de *botos*, et dont il existe, au moins quatre espèces, ne font l'objet d'aucune pêche.

L'Amazonie possède plusieurs espèces de tortues fluviales: celles qui contribuent le plus à l'alimentation sont l'*Emys Amazonica* et la *tracajá* (*Emys tracajá*).

On réserve spécialement le nom de tortue (*tartaruga*) à la première et nous conformerons à cet usage.

Le rôle alimentaire de la tortue est si important, surtout dans le bassin du haut Amazone et de ses affluents, le Madeira, le Juruá et le Rio Negro, qu'on l'y appelle le *bétail* de l'Amazone.

On la pêche à la flèche, à l'hameçon et au filet.

Le premier mode de pêche se pratique au bord de l'Amazone et de tous ses affluents à l'époque du passage des tortues, vers le mois de septembre, quand elles remontent les cours d'eau, à la recherche d'une plage de sable où déposer leurs œufs. Elles nagent alors près

de la surface, tenant la tête hors de l'eau.

La flèche employée à cette occasion se nomme *saracá* et est d'une forme particulière. Elle se compose de trois parties: la tige, une longue pointe en acier barbelée et une virole mobile en bois, fixée à la pointe et dans laquelle s'introduit la tige. La virole est attachée à cette dernière au moyen d'un fil enroulé, fin et résistant, de plusieurs mètres de longueur.

Dès que le pêcheur, monté dans une légère embarcation près de la rive, aperçoit la tête d'une tortue, il lance sa flèche sous un angle plus ou moins incliné, selon la distance.

La pointe pénètre dans la carapace et le corps de la tortue, qui plonge aussitôt pour gagner le fond, mais, sous l'effet du choc, la virole se détache, le fil se déroule, et la tige, flottant à la surface, indique la direction suivie par l'animal. Le pêcheur fait alors force de rames pour rejoindre cette tige, qu'il saisit, et, tirant à lui le fil, amène à fleur d'eau la tortue, qu'il jette dans son embarcation, au moyen d'un court harpon.

La tortue se prend aussi à l'hameçon dans les *igarapés* tranquilles où croît la *Victoria Regia*, des bulbes de laquelle elle est très friande. L'hameçon dont on se sert est sans crochet et son emploi demande une grande habileté.

La pêche au filet se fait dans les lacs et est très productive.

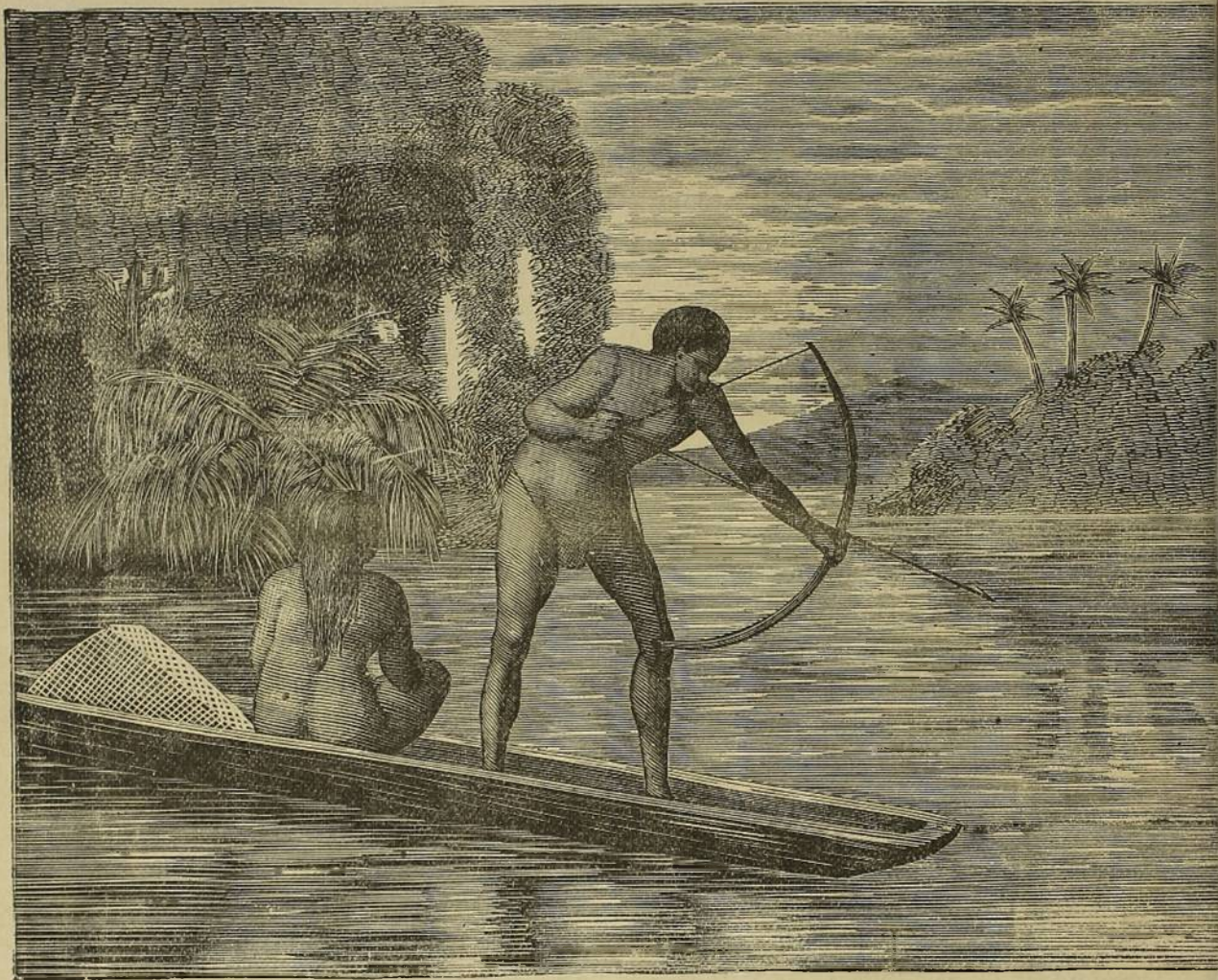
Mais le procédé de capture qui donne le meilleur résultat est celui de la *viração* (du retournement).

Comme on l'a dit plus haut, les tortues remontent, à époque fixe, les cours d'eau pour aller pondre leurs œufs. Cette ponte se fait toujours sur des plages de sable et n'a lieu que la nuit. Après s'être bien assurées de l'absence de tout bruit suspect, les tortues sortent en foule de

l'eau et se mettent à creuser dans le sable, au moyen de leurs membres postérieurs, des trous profonds de 50 à 90 centimètres et de 60 centimètres environ de largeur, où elles déposent leurs œufs, et qu'elles recouvrent ensuite de sable, en le tassant

soigneusement pour niveler le terrain. Il faut un œil exercé pour reconnaître l'existence de ces nids.

La quantité des tortues est souvent si considérable que la ponte dure plusieurs jours. Les pêcheurs, ou plutôt les chas-



Indien pêchant à la flèche

seurs, se mettent à l'affût à peu de distance de la plage, et observent le silence le plus complet, jusqu'au moment où les chéloniens, après avoir déposé leurs œufs, se préparent à se remettre à l'eau. Ils leur barrent alors le chemin et les retournent sur le dos une à une, en leur attachant les membres pour les empêcher de se remettre sur pied. Ils s'occupent ensuite de déterrer les œufs.

Chaque tortue pond, en moyenne, de 120 à 130 œufs. Ces œufs sont blancs, complètement sphériques, de la grosseur de ceux de poule, et recouverts seulement d'une pellicule molle. On les mange généralement crus ou boucanés, car leur blanc se coagule mal par la cuisson, mais on les utilise surtout pour la préparation d'une huile, comme dans l'Amazonie sous le nom de *manteiga de tartaruga*

(beurre de tortue). On l'obtient en pilant les œufs et en recueillant le liquide huileux qui surnage, au bout d'un certain nombre d'heures. La *manteiga de tartaruga* s'emploie pour l'éclairage et la cuisine, surtout dans la région du Haut-Amazone.

Une partie des tortues capturées par le procédé de *viração* se gardent dans des enclos ou *curraes* construits au bord de l'eau, à proximité des habitations, d'où on les retire pendant le reste de l'année, au fur et à mesure des besoins de la consommation. Quelques-uns de ces enclos en contiennent des centaines.

Ce qui précède s'applique également à la pêche et à la capture de la *tracajá*, mais le nombre d'œufs pondus par cette dernière n'est que de vingt-cinq à quarante. Ces œufs sont ovales et plus savoureux que ceux de la tortue.

La chair de la tortue et de la *tracajá* est excellente. On en fait des conserves sous forme de *mixira*, comme pour le lamantin.

Outre les méthodes de pêche ou de capture précédentes, on emploie dans l'Amazonie, pour une infinité d'espèces de poissons, la flèche commune, la foène, l'épervier, les mandragues et diverses sortes de nasses.

Un procédé spécial de pêche, mais qui a l'inconvénient de détruire inutilement de grandes quantités de poissons, surtout de petite taille, consiste à les narcotiser en jetant dans l'eau certaines plantes, dont la plus employée est le *timbó* (*Paulinia pinnata*).

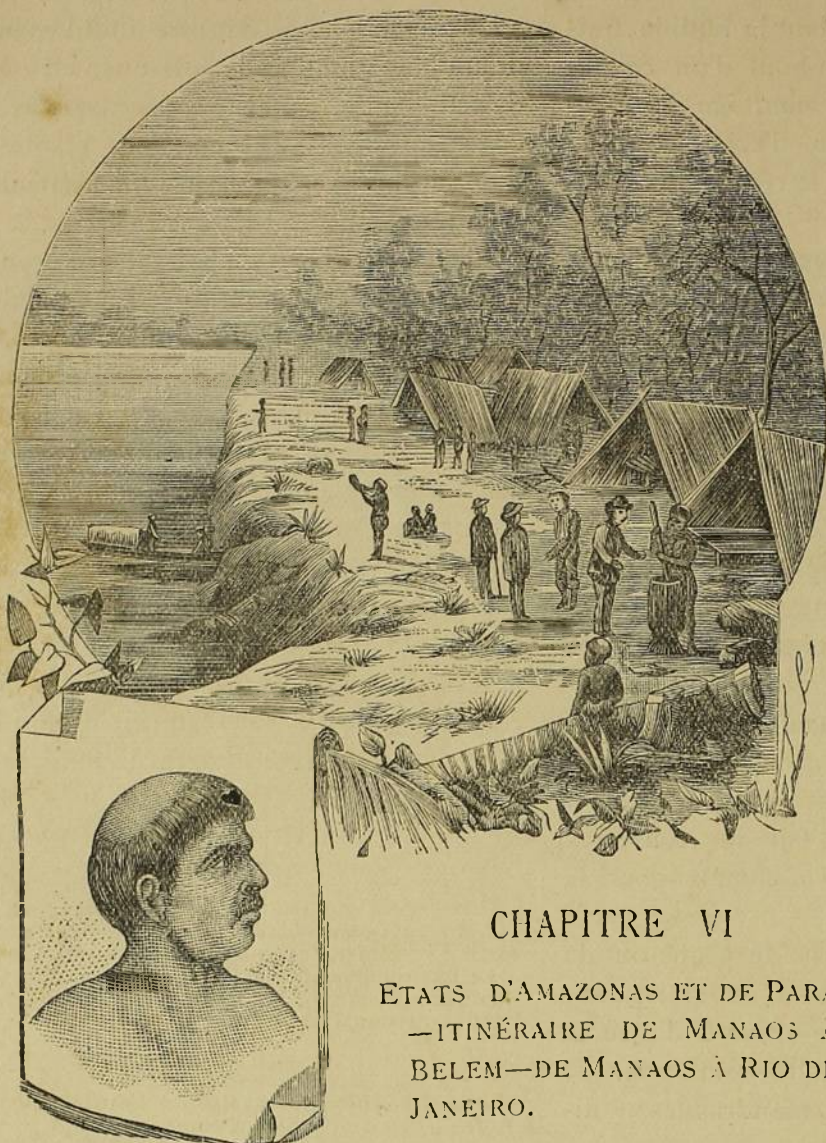
Plusieurs espèces de poissons se prennent en énorme quantité à l'époque de la *piracema*¹ ou migration, qui a lieu deux fois par an, au commencement de la crue et au commencement de la baisse des eaux. Le poisson sort alors des lacs et des canaux naturels et remonte le cours de l'Amazone et de ses affluents en rangs serrés, près de la surface.

Les riverains accourent à cette occasion et en font d'amples provisions, par les moyens les plus divers. Quand la *piracema* remonte un ruisseau peu profond, la pêche se fait avec de simples paniers et même à la main.²

¹ Mot tupi composé de *pirá*, poisson et *cema*, sortir : littéralement *la sortie du poisson*.

Le phénomène de la *piracema* a également lieu dans beaucoup de cours d'eau des autres bassins fluviaux du Brésil.

² Les détails précédents, qui ne se trouvent pas dans l'édition portugaise du *Voyage autour du Brésil*, sont tirés de l'ouvrage intitulé *A pesca na Amazonia*, par José Verissimo, Rio : 895.



CHAPITRE VI

ETATS D'AMAZONAS ET DE PARÁ
—ITINÉRAIRE DE MANAOS A
BELEM—DE MANAOS A RIO DE
JANEIRO.

L'Etat (ex-province) d'Amazone formait anciennement une comarque du Par , connue sous le nom de comarque du Rio-Negro ou du Alto-Amazonas.

Elle jouissait, toutefois, sous la domination portugaise, d'une certaine autonomie; car elle fut érigée en capitainerie, sous le nom de San-José do Rio-Negro, par Lettres Royales du 3 mars 1755, qui y cr erent en même temps un vicariat général, dépendant de l'ev ch  du Par .

La capitale désignée à la nouvelle capitainerie fut le village de Marioh , qui reçut à cette occasion le nom de Villa

Nova de San-José, changé peu après en celui de *villa* de Barcellos.

La capitainerie de San-José do Rio-Negro eut cinq gouverneurs :

1.^o Joaquim de Mello das Povoas, qui prit possession de sa charge le 27 mai 1758 ;

2.^o Joaquim Tinoco Valente ;

3.^o Le colonel Manoel de Gama Lobo de Almada, qui entra en fonctions en 1788, et dont l'administration se distingua par sa sagesse et son habilité ;

(Le colonel José Sim es de Vasconcellos, nommé successeur de Lobo de Almada, mourut avant de

prendre possession de sa charge).

4.^o Le capitaine de vaisseau Joaquim Victorino da Costa, qui entra en fonctions en 1806 ;

5.^o Le major Manoel Joaquim dos Passos, dont la nomination date de 1818.

Ce dernier gouverneur fut déposé par le peuple en 1821, quand parvint dans la capitainerie la nouvelle de la promulgation de la Constitution portugaise de la même année, qui produisit une vive émotion dans tout le Brésil. Le gou-

¹ Voir page 1, note 2.

vernement de la capitainerie fut, à cette occasion, confié à une junte administrative, composée de l'*ouvidor* ¹, du colonel Joaquim José de Gusmão et du juge João da Silva Cunha, et qui fut remplacée plus tard, selon le décret royal du 29 septembre 1821, par une *Junte provisoire* de gouvernement.

Au contraire des autres capitaineries du Brésil, celle de San-José do Rio-Negro ne fut pas érigée par la suite en province, ce qui mécontenta profondément ses habitants.

Le mécontentement augmenta lorsque le gouvernement de Don Pedro 1^{er} ordonna, en 1825, la dissolution de la Junte provisoire, et rattacha le Rio-Negro à la province du Pará.

Le ressentiment populaire ne fit, toutefois, une explosion violente que sept ans plus tard. Le 22 juin 1832, les Amazonenses (habitants du Haut-Amazone brésilien) proclamèrent l'érection de la comarque de Rio-Negro en province, sous la présidence de l'*ouvidor* Manoel Bernardino de Souza Figueiredo. Il dépêchèrent en même temps à Rio de Janeiro le Frère carme José dos Innocentes, chargé de solliciter l'acquiescement du gouvernement impérial à cette révolution.

Leur envoyé, craignant de ne pas trouver la voie de l'Amazone libre, choisit celle du Madeira et du Mamoré, mais il fut arrêté à Cuyabá et obligé de rebrousser chemin.

Cependant le président de la province du Pará avait pris d'actives mesures pour étouffer le mouvement. Les Amazonenses insurgés furent battus, le 10 août de la même année, dans les deux combats de Lages et de Bomfim. Toute résistance

cessa, et le Rio-Negro redevint une comarque du Pará, jusqu'à la loi du 5 septembre 1850, qui l'érigea en province d'Amazonas.

Son premier président, João Baptista de Figueiredo Loureiro Aranha, entra en fonction le 1^{er} janvier 1852.

Depuis la proclamation de la République, en 1889, la province d'Amazonas, comme toutes les autres, constitue un Etat autonome de la confédération des Etats-Unis du Brésil.

Les limites de l'Etat d'Amazonas sont les mêmes que celles de la province du même nom et de l'ancienne capitainerie ou comarque du Rio-Negro.

Au Nord, il est séparé de la Nouvelle Grenade par le rio Tararirá, affluent de l'Apaporis et par la *serra* ou chaîne d'Aracuára, par les serras d'Uarusiro, Ucucuhy, Tapuyapoca, Parima, Arivana et Masuaca; et de la Guyane anglaise, par la *serra* d'Uuari.

A l'Est, il a pour limites: du côté de l'Etat du Pará, le rio Jamundá, depuis la *serra* d'Acarahy jusqu'à celle de Parentins, et ensuite, une ligne géodésique aboutissant au rapide de Todos os Santos, sur le rio Tapajoz; et du côté de l'Etat de Matto Grosso, la continuation de cette ligne, sur la rive gauche du Tapajoz, jusqu'à son confluent avec le rio Uruguatás.

Au Sud, il est séparé de l'Etat de Matto Grosso par le rio Uruguatás et une ligne droite tirée du rapide le plus éloigné de ce cours d'eau jusqu'au rapide le plus rapproché du rio Gy-paraná; la limite suit ensuite la rive droite du Gy-paraná jusqu'au Madeira, et la rive gauche du Madeira jusqu'au confluent du Béni.

A l'Ouest, il est séparé de la Bolivie par une autre ligne droite géodésique,

¹ Voir page 70, note de la 1^{re} colonne.

qui va du confluent du rio Béni jusqu'aux sources du Javary; et du Pérou, par le cours du Javary jusqu'à son confluent avec l'Amazone, et une ligne droite allant de ce point au confluent du Japurá et de l'Apaporis, et de là au confluent du Tararirá.

Quelques-unes de ces limites sont, du reste, contestées.

La surface de l'Etat d'Amazonas est estimée à 1.897.000 kilomètres carrés.



Jeune indienne fabriquant un arc.

Sa population a été évaluée très diversement. On prétend qu'elle atteignait le chiffre de 100.000 habitants, lors de la création de la capitainerie du Rio-Negro; si ce chiffre est exact, la population a fort diminué ensuite, car, en 1859, Baena ne l'évaluait qu'à 19.000 âmes. L'année suivante, un président du Pará lui en attribuait de 30 à 40.000.

Ces chiffres montrent que, faute de recensements exacts, le nombre des habi-

tants de la comarque de Rio-Negro, ou province d'Amazonas, était, en réalité, inconnu.

Le recensement de 1872 donne à l'Etat de l'Amazonas une population de 81.000 habitants; et celui de 1890, une population de 148.000 habitants.

La plupart des centres de population de l'Etat d'Amazonas doivent leur origine à des Missions.

A l'époque de la création de la capitainerie du Rio-Negro, on y comptait les villes ou villages suivants:

Sur l'Amazone: Saracá, Itacoatiára, San-Raymundo, Conceição, San-Pedro Nolasco, Matary, Trocano, Coary, Teffé, Pauary, Caiçará, Fonte-Bôa, Evirateva, San Paulo, Javary et Maripy; sur le Rio-Negro: Barra, Jahú, Pedreira, Aracary, Cumarú, Mariohá, Caboquena, Barroá, Dary, Santa-Isabel, Camanao, Camará, Castanheiro, Coané, Coriana, Guia, Iparana, Loreto, Mabé, Maracaby, Sant'Anna, Santa-Barbara, San-Felippe, San-Marcellino et San-Pedro; et sur le Rio-Branco: Carmo, Santa-Maria, San-Felippe, Conceição et San-Martinho.

Les noms de plusieurs de ces localités furent changés plus tard; c'est ainsi que Aracary prit le nom de *Carvoeiros*; Coary, celui de *Arvellos*; Itacoatiára, celui de *Serpa*; Saracá, celui de *Silves*; Teffé, celui de *Egas*; mais les anciennes dénominations ont prévalu depuis.

I

La ville de Manaos est située par 3° 3' Lat. S. et 16° 53' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est, d'après Spix et Martius, de cent quarante-quatre mètres. Elle est située sur la rive gauche du Rio-Negro, à dix-huit kilomètres de son confluent avec l'Amazone, et à

deux cent quarante kilomètres au-dessus du confluent du Madeira. En face de la ville, la largeur du Rio-Negro est de trois mille cinq cents mètres.

A l'époque de notre voyage, Manaus n'avait pas l'importance qu'il a prise depuis. La ville, coupée par trois *igarapés*, ne comprenait qu'une trentaine de rues, dont la plus large, la rue *Brazileira*, la traversait d'un bout à l'autre, parallèle-

medios (Notre-Dame des Remèdes) et de l'hôpital de *São Sebastião*

Ses environs sont très pittoresques. Comme buts d'excursions agréables, il faut surtout mentionner la *Cachoeirinha* (Petite Cascade) et la cascade de Taruman.

Cette dernière, qui est située à vingt-cinq kilomètres de la ville, a dix-huit mètres de hauteur et se trouve dans un



Indiens Canoeiros (des bords du Tocantins)

ment au Rio-Negro. Parmi ses édifices publics, nous remarquâmes l'église paroissiale de *Nossa Senhora da Conceição* (Notre-Dame de la Conception), temple d'aspect sévère et élégant.

La ville possédait, en outre, deux chapelles: celles de *Nossa Senhora dos Re-*

des sites les plus délicieux que l'on puisse voir.

C'est en cet endroit que le gouverneur José Joaquim Victorio da Costa créa, dans les premières années du 19^{me} siècle, un Jardin Botanique, depuis complètement abandonné.

La fondation de Manaos remonte à 1759-1760. A cette date, le capitaine Francisco da Costa Falcão construisit, près de l'embouchure du Rio-Negro, un fortin auquel il donna le nom de *São José da Barra*. Les Carmes, qui dirigeaient dans la région des villages d'indiens *bavés*, *manivas* et *passés*, vinrent mettre leurs néophytes sous la protection du fort, et ces indiens, avec quelques portugais, furent les premiers habitants de Manaos, qui ne fut érigé en *cidade* qu'en 1848.

On compte, de Manaos à Belem, 2.100 kilomètres.

II

Le vendredi 21 décembre, à 5 heures 3/4 du soir, nous partons de Manaos et mettons plus de deux heures avant de quitter les eaux noires du Rio-Negro, qui sont longtemps à se confondre avec les eaux grisâtres de l'Amazone.

Le 22, au point du jour, nous entrons dans l'estuaire du Madeira, agrandi par l'embouchure de l'Autazes, canal d'écoulement de plusieurs grands lacs.

Bientôt après, nous dépassons l'endroit semé d'écueils, appelé *Poraquê-coára* (Trou du Gymnote) ou *Morona*. Ce dernier nom lui vient de la canonnière péruvienne *Morona*, qui y échoua au mois d'octobre 1862.

Le courant de l'Amazone est fort rapide en ce point.

A 8 heures 1/2 du matin, le *Canuman* jette l'ancre devant la ville d'Itacoatiára, anciennement Serpa. Le nom d'*Itacoatiára* (Pierre peinte) lui vient de rochers de la berge de fleuve, qui portent des caractères en couleur, tracés par des indiens et seulement visibles à l'époque des basses eaux.

La ville est située dans une île, sur une colline de vingt-deux mètres de haut.

Ce n'était, à l'époque de notre voyage, malgré son titre de *cidade*¹, qui date de 1875, qu'une misérable bourgade sans aucune animation, dont l'unique place était presque entièrement envahie par la végétation.

Il en était tout autrement à la fin du 18^{me} siècle : Southey² dit que la ville était très peuplée « avant la fatale commission de limites de 1788. » Les exigences des membres de cette commission qui réquisitionnaient, non seulement les embarcations, mais encore les hommes valides pour le service de leur expédition, forcèrent un grand nombre de ses habitants à prendre la fuite, pour se soustraire à cette tyrannie.

Mais il y a de cela un siècle et la ville aurait pu se relever depuis, si d'autres causes, que je ne connais pas, ne l'avaient empêché.

Itacoatiára possède une douane depuis 1872.

Sa position astronomique est par 3° 3' Lat. S. et 15° 32' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro, et sa distance de Manaos d'environ deux cent dix kilomètres.

Le courant de l'Amazone est rapide devant cette ville.

Le même jour, à 1 heure du soir, nous quittons le port d'Itacoatiára, et peu après, nous dépassons la ville de Silves, ancien village de *Saracá*, située également dans une île, sur le canal d'écoulement du lac *Saracá*, à une trentaine de kilomètres de l'Amazone, par 2° 44' Lat. S. et 15° 22' Long. O. du méridien de Rio de Janeiro.

A 8 heures 1/2, nous arrivons à Capella, village pittoresque consistant en

¹ Voir page 1, note 2.

² *History of Brazil*.

une seule rue qui borde un bras de l'Amazone, le *paraná-mirim* de Capella.

Nous repartons dans la nuit du 23 et arrivons au point du jour devant la propriété de Fortaleza, où nous nous arrêtons jusqu'à 7 heures. A 10 heures, le *Canuman* jette l'ancre, à la rive droite de l'Amazone, devant *Villa Bella da Imperatriz* (Belle Ville de l'Impératrice), jolie ville bâtie sur une colline, au bord du fleuve, et également située dans une île, formée par l'Amazone, le rio Mariá ou Canuman, le *paraná-mirim* de Limão et le *furo* de Limãosinho.

La ville a été fondée en 1786, sous le nom de *Villa Nova da Rainha* (Ville Neuve de la Reine), par le capitaine José Pedro Cordovil, qui y réunit une agglomération d'indiens *mauhés* et *sapopés*, catéchisés plus tard par le F. carme José das Chagas.

Villa Nova da Rainha vit son nom changé, en 1853, pour celui que la ville portait à l'époque de notre voyage, et qui a, sans doute, été changé une fois de plus depuis la proclamation de la République.

C'était, à cette époque, le dernier grand centre de population de la province d'Amazonas, ayant un commerce fort important en caoutchouc et en pirarucú, par suite de son excellente position.

Le municépe de la ville est, en outre, d'une grande fertilité.

Un des caractères particuliers des bords de l'Amazone et de ses innombrables bras, est la quantité immense de cyperacées à longs rhizomes et à racines enchevêtrées, et de graminées aquatiques qui les couvrent. Fréquemment arrachés par le courant, ces végétaux vont à la dérive, en forme d'îles flottantes, sur lesquelles ne tardent pas à pousser d'autres plantes, des sous-arbustes et même des arbustes dicotylédons.

Ainsi que dans la région du Madeira, on distingue dans les forêts riveraines des *mongubeiras* (*Erythrina*) et des *sumauimas* (*Chorisia ventrosa*) colossales. Les *massarandubas* (*Mimusops elata*), les chataigniers du Pará (*Bertholetia excelsa*), les Heveas ou arbres à caoutchouc y attirent le regard: mais ce qui donne à la flore un cachet spécial, c'est la grande variété de palmiers qui élèvent leurs éventails au-dessus de la forêt ou les entremêlent au feuillage des autres arbres, et dont les plus élégants sont l'*inajá* (*Maximiliana regia*), l'*assahy* (*Euterpe edulis*) et le *jussará* (*Euterpe speciosa*).

Aux branches des arbres des rives sont suspendus des myriades de nids de *japús* ou *chechéos* (*Cassicus cristatus*), en forme de longues poches d'un mètre et plus de long; ces oiseaux et mille autres font retentir continuellement la forêt de leurs chants ou de leurs cris stridents.

A 2 heures du soir du même jour, nous passons dexant la serra de Parentins et entrons dans les eaux de la province, depuis Etat, du Pará.

III

L'Etat du Pará est borné au Nord par la Guyane française, dont la limite est encore contestée; au Sud, par l'Etat du Matto-Grosso; à l'Est, par celui de l'Amazonas, et à l'Ouest, par les Etats de Goyaz et de Maranhão et l'Océan.

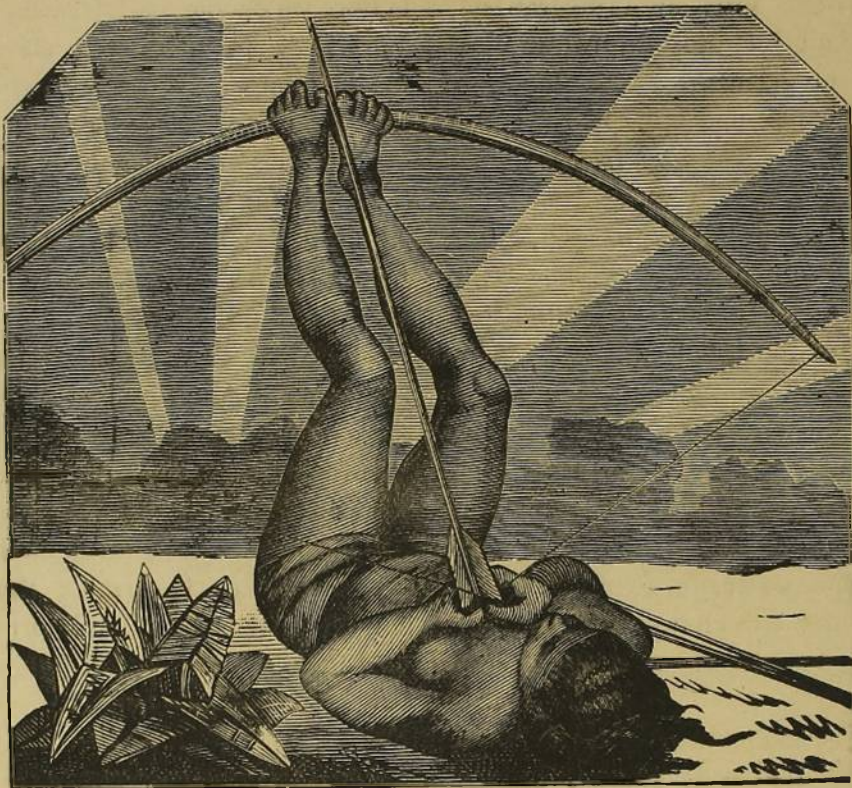
Sa surface a été diversement évaluée, de 1.742.000 à 1.150.000 kilomètres carrés. D'épaisses forêts le couvrent du côté de l'Est et au Sud de l'Amazone, mais, au Nord de ce fleuve, dans la Guyane, ainsi que dans l'île de Marajó, les *campos*¹ occupent un espace aussi considérable, sinon plus, que les

¹ Voir page 141, note 1.

régions florestières. Quelques montagnes peu élevées existent au Sud et surtout au Nord du grand fleuve, dont elles bordent quelquefois les rives, comme celle de Tanajury, près de Monte-Alegre, dont la hauteur ne dépasse pas 400 mètres.

termittentes dans une grande partie de l'Etat.

A part ces fièvres, le climat du Pará est sain. Il est beaucoup moins chaud qu'on ne pourrait le penser d'après sa latitude, car la masse énorme des eaux, la végétation opulente et l'ac-



Indienne chasseuse

Les parties de l'Etat du Pará les mieux connues et les plus peuplées sont celles qui sont riveraines des cours d'eau où existe la navigation à vapeur; les terres basses de l'intérieur sont encore presque inhabitées, ainsi que les régions situées au-dessus des rapides des affluents de l'Amazone. A l'époque des crues, tous ces affluents débordent, comme je l'ai dit plus haut; lorsqu'ils rentrent dans leurs lits, à l'époque des basses eaux, la décomposition des débris de toute sorte, accumulés dans l'océan d'eau douce ainsi formé, donne naissance à des fièvres in-

tion des vents, qui ne rencontrent aucun obstacle dans la vallée de l'Amazone, y atténuent l'intensité de la chaleur.

La température moyenne de l'année est comprise entre 27 et 28°C.; le thermomètre ne s'élève guère au-dessus de 34° et descend très rarement au-dessous de 22°.

L'Etat du Pará est, en général, d'une grande fertilité, mais la culture y est peu développée. La pêche et la cueillette des produits naturels, tels que le caoutchouc et la noix du Pará, occupent pres-

que exclusivement ses habitants. Les principales cultures sont celles du cacaoyer, du tabac, du roucou, du riz, du manioc et de la canne à sucre.

La culture du caféier, qui y a été introduit de Cayenne en 1723 et s'est de là répandue dans le Brésil central, est entièrement abandonnée.

L'élevage se pratique surtout dans l'île de Marajó.

Le recensement de 1890 donne au Pará 328.000 habitants.

Ainsi que dans les autres Etats du Brésil, la population y est très croisée, mais l'élément indien prédomine fortement. Les métis d'indien et de blanc, connus sous le nom de *mamelucos*, y constituent la majorité. Vient ensuite les métis, produits du croisement de la race blanche et de la race indienne avec la race noire. Les nègres y sont relativement peu nombreux, et la race blanche y gagne sen-

Voyage autour du Brésil



Tête momifiée (Tribu des Mundurucús)

siblement du terrain depuis plusieurs années.

Quant, aux indiens de race pure, la plupart vivent encore à l'état sauvage et les autres, à demi-civilisés, sont groupés en villages ou en missions. Beaucoup des premiers sont encore inconnus ; la tribu des *mundurucús* est celle qui est la moins sauvage et la plus industrielle.

Il existe chez cette tribu la coutume de momifier, en les réduisant à un très petit volume, les têtes des ennemis tués à la guerre.

La gravure ci-contre représente, d'après une photographie, une de ces préparations, à moitié de grandeur naturelle.



Avant 1853, la navigation à vapeur était, pour ainsi dire, inconnue dans le bassin de l'Amazone. Quelques vapeurs de guerre brésiliens seulement visitaient de temps en temps le port de Belem, capitale du Pará, et le mouvement du même port, en voiliers de long cours ou de cabotage, ne dépassait pas annuellement 30.000 tonnes.

Aussi la province du Pará était-elle si pauvre, faute de pouvoir écouler ses produits, que le gouvernement impérial se voyait obligé, presque tous les ans, de combler le déficit de ses finances.

La navigation à vapeur, inaugurée en 1853, fut le signal d'une véritable révolution économique. Les progrès qui en résultèrent pour le Pará furent si importants qu'un homme d'état brésilien a pu dire que c'est de cette époque que date réellement la découverte de l'Amazone.

Le décret du 7 décembre 1866, qui ouvrit l'Amazone au commerce du monde, vint décupler la prospérité de son bassin.

Le commerce d'exportation du Pará est, en partie, alimenté par les produits similaires de l'Etat d'Amazonas, dont les principaux sont: le caoutchouc, la châtaigne du Pará, la salsepareille et le copahu.

A l'époque de notre voyage, l'industrie était peu développée au Pará: elle n'était représentée que par le *beurre de tortue*, le poisson sec, la colle de poisson, des cuirs et des peaux, des hamacs, et des objets en *piassaba*, sorte de crin végétal fourni par le palmier de même nom (*Attalea funifera*), dont on fait, entre autres applications, d'excellents câbles pour les navires.

IV

Pendant longtemps, la région amazonienne demeura complètement inconnue du gouvernement portugais, qui connaissait seulement l'existence du grand fleuve et se bornait à revendiquer diplomatiquement la possession de son bassin. Ce n'est qu'en 1615 qu'Alexandre de Moura, après avoir expulsé les français du Maranhão, chargea Francisco Caldeira Castello-Branco de remonter l'embouchure de l'Amazone et d'y fonder un établissement, pour assurer au Portugal le domaine du territoire.

Castello-Branco, nommé *capitão-mór* (général), partit du Maranhão vers le milieu du mois de novembre 1615, avec trois caravelles et deux cents hommes de troupe. A la fin du mois, il entra dans le rio Pará, formé par la réunion du Mojú, du Guajará et du Tocantins, et, le 2 décembre, jeta l'ancre dans une vaste baie, abritée par plusieurs îles, à environ soixante-quinze milles de l'Océan, et près d'un village de *tupinambás*. Ces indiens virent arriver les portugais sans défiance; ils les aidèrent même à se fortifier et à construire une bourgade composée de cabanes, qui est devenue la ville de Belem actuelle.

Peu de jours après, Castello-Branco reçut du Rio-Grande do Norte, par mer, des renforts qui lui arrivèrent en mo-

ment opportun, car les indiens commençaient à montrer des signes d'hostilité et un navire hollandais venait de paraître à l'embouchure du fleuve.

Le *capitão-mór* fit donner combat à ce navire, qui fut coulé après une lutte acharnée.

Pendant les deux années de son gouvernement, Castello-Branco se montra administrateur prudent et habile. Il donna un grand développement à la nouvelle colonie, traita humainement les indiens alliés des portugais, et battit les indigènes des villages de Cayú et de Mortigura, qui vinrent l'attaquer.

Mais il commit la faute de vouloir couvrir de sa protection un officier, son neveu, qui avait tué un de ses camarades. Les autres officiers ayant demandé la punition du coupable, Castello-Branco se refusa à le livrer à la justice.

Une conspiration se forma: le *capitão-mór* fut déposé par ses subordonnés, mis aux fers et envoyé à Lisbonne, et le capitaine Jeronymo Fragoso de Albuquerque, le chef des conspirateurs, s'empara du gouvernement.

Cette révolte militaire faillit entraîner la perte de la colonie. Les indiens, retenus jusqu'alors par le respect que leur inspirait Castello-Branco, se soulevèrent en masse et vinrent assiéger les portugais, qui ne purent les repousser qu'au prix d'héroïques efforts.

Les portugais usèrent ensuite de cruelles représailles et commencèrent une véritable guerre d'extermination, qui se termina par le massacre de la plus grande partie des indigènes.

Dans cette guerre sauvage, indigne d'hommes civilisés, qui s'étendit du Pará au Maranhão, se distinguèrent surtout, par leur férocité, Bento Maciel Parente, l'homme qui a fait répandre le plus de sang sur le territoire brésilien, ses fils

Vital et Pedro Maciel Parente et ses neveux João Velho do Valle et Jeronymo Fragoso, les Pizarres et les Almagros du Brésil.

Pendant les années qui suivirent, l'établissement fut souvent menacé par les hollandais, les anglais et les français, dont les navires fréquentaient l'embouchure de l'Amazone. Les portugais ne purent qu'à grand'peine conserver la possession du cours du fleuve.

Le Pará fut, pendant plus d'un siècle, gouverné par des *capitães-móres*¹, subordonnés aux capitaines-généraux du Maranhão, excepté de 1662 à 1666, où il fut érigé en capitainerie séparée. Dans ce court espace de temps, il eut pour gouverneurs Ignacio do Rego Barreto et João de Bittencourt Moniz, dont l'administration fut constamment troublée par des démêlés avec les P. P. Jésuites. Le roi Dom João IV donna gain de cause à ces derniers et annexa de nouveau le Pará au Maranhão.

En 1757, la résidence des gouverneurs-généraux du Maranhão fut transférée à Belém, mais le Pará ne fut élevé au rang de capitainerie-générale indépendante qu'en 1772.

En 1821, il prit, comme toutes les capitaineries du Brésil, moins celle du Rio-Negro, le titre de province.

L'indépendance y fut proclamée plus tard que dans le reste du pays, car le parti portugais y était puissant; ce n'est qu'en 1823 que le Pará secoua le joug de la métropole.

Douze ans après, il éclata dans la province du Pará une sanglante révolte, provoquée principalement par la détes-

¹ Pluriel de *capitão-mór*.

table administration de ses premiers présidents.

Cette guerre civile, qui est restée connue sous le nom de *cabanagem*, commença, le 7 janvier 1835, par l'assassinat du président et du commandant militaire du Pará, et d'un grand nombre d'officiers, et se propagea bientôt dans toute la province, sans en excepter la comarque de Rio-Negro, l'Etat d'Amazonas actuel. Elle fut marquée par d'horribles massacres et ne se termina qu'à la fin de 1837, par la victoire des forces légales sur les bandes à moitié barbares des *cabanos*.

Pendant cette lutte d'extermination, la province recula de plus d'un demi-siècle; les villes et les villages de l'intérieur furent saccagés, le commerce ut ruiné, et toute industrie disparut.

A partir de cette époque, le Pará a toujours joui des bienfaits de la paix, sous l'Empire, comme depuis qu'il forme un des Etats de la Confédération brésilienne.

V

Le 23 décembre, à 2 heures du soir, nous étions entrés sur le territoire du Pará.

A 6 heures 1/2, notre vapeur s'engage, à la rive gauche, dans le *paraná-mirim* de Caldeirão, canal naturel qui fait communiquer l'Amazone avec le rio Jamundá, au pont appelé *Repartição*.

Nous passons successivement devant le Paciencia et le Caraná, canaux qui font communiquer le Jamundá avec le Trombetas, et le Sapecoá et le Marapigy, qui sont, au contraire, des bras de l'Amazone, comme le montre la couleur boueuse de leurs eaux.

Le Jamundá ou Icamiaba, où nous entrons ensuite, est une magnifique rivière aux eaux limpides, bordée de lacs et d'anses offrant des plages de sable du plus gracieux effet, et parsemée d'îles verdoyantes.

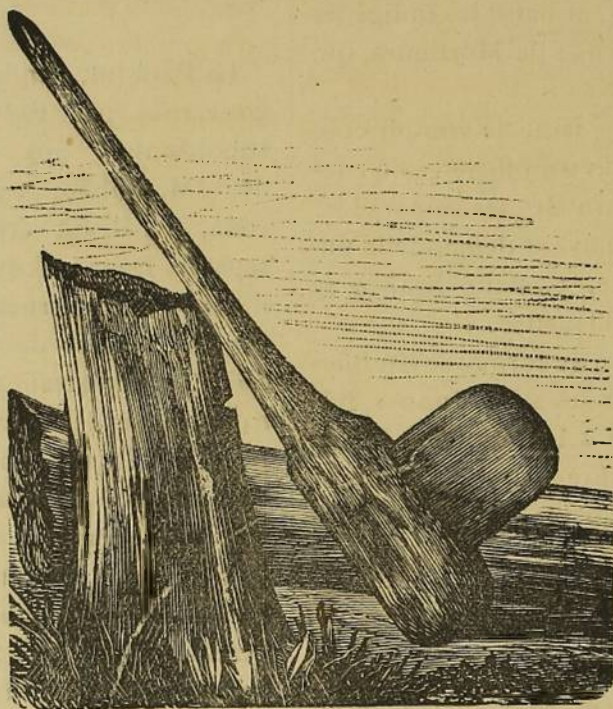
C'est une des plus belles rivières que nous ayons vues dans tout le cours de notre voyage. Elle a, en cet endroit, plus d'un kilomètre de largeur, et l'eau de son canal, de couleur vert de mer, se transformait en nappe d'argent dans le sillage de notre navire.

La direction du courant du Jamundá indique

clairement que c'est un affluent du Trombetas, et non de l'Amazone, bien qu'il communique avec ce dernier par les canaux cités plus haut et par plusieurs autres.

C'est sur les bords du Jamundá, croit-on, ou sur ceux des *furos* Sapecoá et Marapigy, que l'espagnol Orellana aurait rencontré la tribu guerrière des *cunuris*, que leur type efféminé lui fit prendre pour une armée d'Amazones.

La légende des Amazones, dont vient le nom du grand fleuve, n'est peut-être



Hache de pierre des indiens du Brésil

pas, du reste, entièrement fabuleuse. Il est possible que ce voyageur se soit trouvé réellement en présence de femmes guerrières, car d'anciens auteurs affirment que les indiennes combattaient quelquefois à côté des hommes, et que quelques-unes d'entre elles, conservant rigoureusement leur chasteté, faisaient des armes et de la chasse leur profession.

Actuellement encore, bien qu'il n'existe plus d'Amazones, beaucoup d'indiennes sont habiles au maniement de l'arc.

Le 24, à 9 heures du matin, nous jetons l'ancre devant la ville de Faro, située à quarante-trois kilomètres au-dessus de l'embouchure du Jamundá et qui doit son origine à un village d'indiens *uaboys*, érigé en *villa* en 1758.

Il est difficile d'imaginer une position plus charmante que celle de cette petite ville, bordée de belles plages de sable et entourée de forêts magnifiques. La beauté du site est encore rehaussée par une note rare dans la région: la vue des sommets élevés de la serra de Sacury, qui court le long de la rive opposée. Malgré sa superbe position, la ville de Faro était pourtant en grand état de décadence, à l'époque de notre voyage.

Nous nous remettons en route à midi et nous engageons dans le *paraná-mirim* de Bom-Jardim, qui débouche dans l'Amazone trois kilomètres au-dessus d'Obidos.

A 2 heures du matin, nous arrivons au confluent du rio Trombetas, connu aussi sous les noms de Orixanina ou mieux Uruxinene, qui se jette dans l'Amazone par deux embouchures près de la ville d'Obidos, devant laquelle notre vapeur s'arrête sans jeter l'ancre.

Obidos est situé par 1° 55' 23" L. S. et 12° 21' 24" Long. O. du méridien de Rio de Janeiro, sur un promontoire qui s'a-

vance dans l'Amazone. Le détroit ainsi formé a moins de deux kilomètres de large et une profondeur de quatre-vingts à cent mètres, et porte le nom de *Garganta* (Gorge). C'est, selon l'expression du comte de Pagan, le *Bosphore* de l'Amazone¹.

Une forteresse construite à la pointe de ce promontoire commande le cours supérieur du grand fleuve.

Obidos, anciennement Curubá, ne comptait, à cette époque, qu'environ cent cinquante maisons, bâties sur le flanc d'une petite colline.

Bien que la ville ait le titre de *cidade*² depuis 1864, elle n'était guère qu'un pauvre village.

Malgré sa distance de l'Océan, qui est d'environ mille quatre cents kilomètres, la marée se fait sentir dans son port, dont l'altitude est de cinquante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous nous remettons en route à 8 heures du matin. Trois quarts d'heure après, nous passons devant la grande cacaoyère appartenant à l'Etat, autrefois connue sous le nom de *Cacaual Real* (Cacaoyère Royale), puis sous celui de *Cacaual Imperial*, qu'elle portait à l'époque de notre voyage.

Les rives du grand fleuve commencent à se peupler. De distance en distance apparaissent des habitations, d'un aspect plus ou moins pittoresque. Un grand nombre d'entre elles, appelées *maromas*, sont construites sur des pieux, en prévision des inondations. Malgré la hauteur des bords de l'Amazone, des hydrophites restés suspendus aux branches des arbres, à la hauteur de quatre à cinq mètres, montrent, en effet, quelle est quelquefois l'importance des crues.

¹ Relation historique et géographique de la grande rivière des Amazones. Paris, 1856.

² Voir page 1, note 2.

A 4 heures 1/2 du soir, nous arrivons en vue de l'embouchure du Tapajoz, où nous entrons bientôt, et que nous remontons jusqu'à la ville de Santarém.

Tapajoz, comme je l'ai déjà dit, veut dire *rivière noire*.

D'après certains auteurs, ce mot serait la corruption de *tapayú-paraná*, et, d'après d'autres, de *tapanhon-hú* (langue mundurucú), qui a la même signification.

Le nom est bien justifié, car les eaux de ce fleuve, qui ont une couleur approchant de celle de l'infusion de thé, paraissent noires en raison de leur grande profondeur.

Spix et Martius donnent à l'embouchure du Tapajoz l'altitude de 86 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Santarém, qui se trouve par 2.° 22' Lat. S., est une belle ville, agréablement

située sur la rive droite du Tapajoz, à peu de distance de son embouchure. Elle présentait ce jour-là une grande animation, par suite de l'affluence des habitants des environs, venus pour célébrer la fête de Noël. Son port contenait près d'un millier de pirogues, d'*igarités* et d'embarcations de toute sorte.

Santarém comptait, à cette époque, neuf à dix mille habitants. Son origine remonte au commencement du 18^me siècle, où fut fondé un village, dit *aldeia dos tapajos*, qui existe encore au Sud-

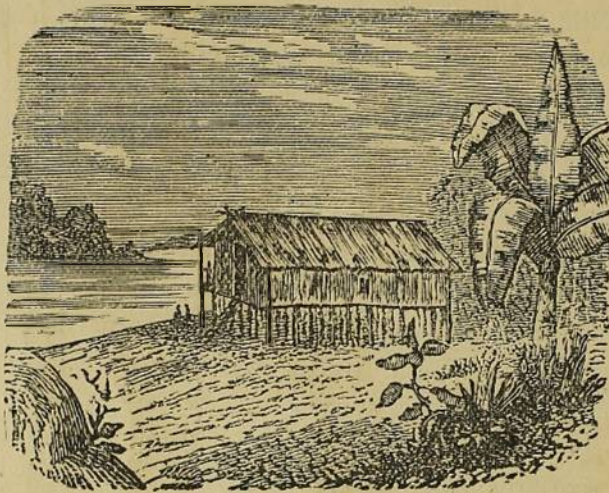
Est de la ville. Bento Maciel y commit de nombreuses atrocités en 1639.

Santarém a été érigé en *villa* en 1756 et en *cidade* en 1848.

Ses premières fortifications furent commencées par Francisco da Motta Falcão, et continuées par Manoel da Motta Siqueira, le même ingénieur qui fortifia Obidos, l'embouchure du Rio-Negro et d'autres points du bassin de l'Amazone.

Santarém se trouve à près de mille deux cents kilomètres de l'Océan; malgré cette grande distance, les marées y sont

très sensibles, comme nous eûmes l'occasion de le vérifier d'une façon frappante. Avant d'entrer dans le Tapajoz, nous avions fendu pendant trois quarts d'heure ses eaux noires, qui refoulaient celles de l'Amazone; à 6 heures 1/2 du soir, au contraire,



Maroma (habitation construite sur des pieux)

notre navire, encore à l'ancre, était entouré d'eaux boueuses; c'étaient celles de l'Amazone qui, refoulées par la marée, venaient baigner la plage de Santarém, vingt kilomètres environ au-dessus du confluent des deux fleuves.

Nous nous remettons en route à 7 heures du soir.

Le 26, à midi, nous dépassons les collines de *Velha Pobre* (Vieille Pauvre), situées sur la rive gauche.

On ne sut m'indiquer l'étymologie de ce nom. A 2 heures 1/2, nous nous

trouvons en face de l'embouchure du rio Parú, qui descend des chaînons méridionaux de la serra de Tucumape, connus sous le nom de Serra Velha.

Le Parú, que l'on appelle aussi Genipapo, a près d'un kilomètre de large, quand il se jette dans l'Amazone. Son bassin a été le théâtre d'horribles massacres pratiqués par Bento Maciel Parente et sa famille. On dit que ses sources et celle de ses affluents arrosent des terrains aurifères.

A 3 heures du soir, nous dépassons le bas-fond d'Aquiquy, et, un peu plus loin, l'île Carrasedo. A 5 heures, nous dépassons l'embouchure principale du rio Xingú, qui se jette dans l'Amazone par trois bouches, celles d'Aquiquy, d'Ucuricaya et du Xingú proprement dit.

Les eaux de ce fleuve sont limpides et de couleur vert de mer.

A 6 heures, nous arrivons en vue de

Gurupá, anciennement Marocay, situé à environ cinquante kilomètres au-dessous de l'embouchure du Xingú.

C'est une petite ville d'aspect agréable et l'un des plus anciens centres de population de la vallée de l'Amazone. Elle

était autrefois défendue par un fortin, dit de Santo Antonio, élevé, selon les uns, par Bento Maciel Parente, en 1621, et, selon les autres, par les hollandais, quelques années auparavant. Gurupá a été érigé en *villa*¹ en 1693, année où le roi

Don Pedro II de Portugal y fit fonder un hôpital et un couvent de Jésuites.

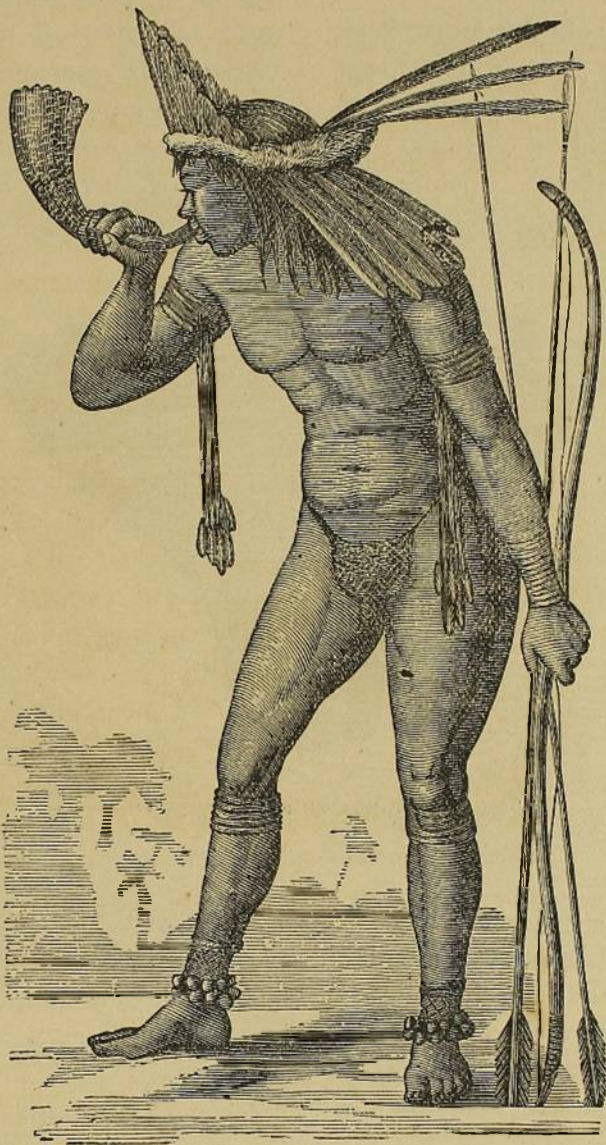
Le jeudi, 27, nous entrons dans le Tayapurú, *paraná-mirim* de l'Amazone, long d'environ cent soixante kilomètres, qui fait communiquer ce fleuve avec le Tocantins.

A deux heures du soir, nous nous arrêtons à Breves, petite ville située sur la rive droite du Tayapurú, et *villa* depuis 1851. C'est également un des plus anciens centres de population de la vallée de l'Amazone, mais sa position dans un terrain marécageux, à très peu de distance du fleuve, est fort malchoisie.

A sept heures, nous touchons à Curralinho, qui est *villa* depuis 1865, et également en décadence.

Presque en face se trouve la *villa*

Voir page 1 note 2.



Indien Tembé sonnant de la trompe

d'Oeiras, ancien village de Bocas ou Combocas.

Nous sommes maintenant, depuis Breves, dans la baie de Marajó, large de dix-huit à vingt kilomètres, et aux eaux quelquefois aussi agitées que celles de l'Océan.

La baie de Marajó aboutit au rio Pará, bras méridional de l'Amazone, formé par la réunion de ses eaux avec celles du Tocantins, du Mojú et du Guajará.

Le Mojú est une rivière considérable, à laquelle on donne un cours de sept cents kilomètres et une grande largeur.

Il se réunit au Tocantins par un *furo* appelé *Igarapé-mirim*, reçoit l'Acará, au-dessus de Belem, et forme avec le Guarajá, la baie du Pará, qui mesure douze kilomètres dans sa plus grande largeur.

Le Guajará est formé par la réunion des eaux du Guamá et du Capim.

Le rio Pará est séparé du bras septentrional de l'Amazone, dont la largeur est immense, par la grande île de Marajó. Cette île, qui mesure 5.300 kilomètres carrés de superficie, est en partie couverte de pâturages et fournit, comme il a été dit, le bétail consommé à Belem. Elle était autrefois habitée par de nombreuses tribus indiennes et des fouilles y ont fait découvrir un grand nombre d'objets de l'ancienne industrie indigène. Parmi ces objets, on remarque des *tangas* (articles de toilette servant à couvrir les parties sexuelles) en fine poterie, ornés de dessins, à l'usage des femmes.

Le 28, à 4 heures du matin, nous entrons dans le rio Pará, dont les eaux limpides font un contraste frappant avec celles de l'Amazone proprement dit.

A 9 heures, nous apercevons les premières *quintas* (maisons de campagne) des environs de la capitale du Pará; à midi 1/2, nous doublons la pointe de l'Arsenal de Marine, et peu après, le *Canuman* jette l'ancre dans le port de l'ancien *Sapererá*, aujourd'hui *Nossa Senhora de Belem* (Notre Dame de Bethléem), ou simplement Belem.

VI

La ville de Belem est située par 1° 27' 2" Lat. S. et 50° 15' 22" L. O. du méridien de Rio de Janeiro.

Les *tupinambás*, premiers habitants de la localité, lui donnaient le nom de *Mayró*.

Quand on y arrive, comme nous, en descendant le fleuve, Belem rap-

pelle Montevideo, par sa situation sur un promontoire, la disposition de ses rues et l'anse où se trouve l'Arsenal, semblable à l'*Ensenada*, de la capitale de l'Uruguay.

C'est une des villes les plus belles et les plus peuplées du Brésil. A l'époque de notre voyage, sa population était de 35.000 à 40.000 habitants, et elle s'est beaucoup augmentée depuis.

Belem se divise en vieille ville et en ville neuve : les rues de cette dernière sont bien alignées, larges et presque parallèles, et quelques-unes d'entre elles bordées de *mongubeiras* (*Erythrina*), de



TANGA EN POTERIE

Ancien costume des femmes de l'île de Marajó

manguiers ou de *palmiers royaux* (*Oreodoxa oleracea*).

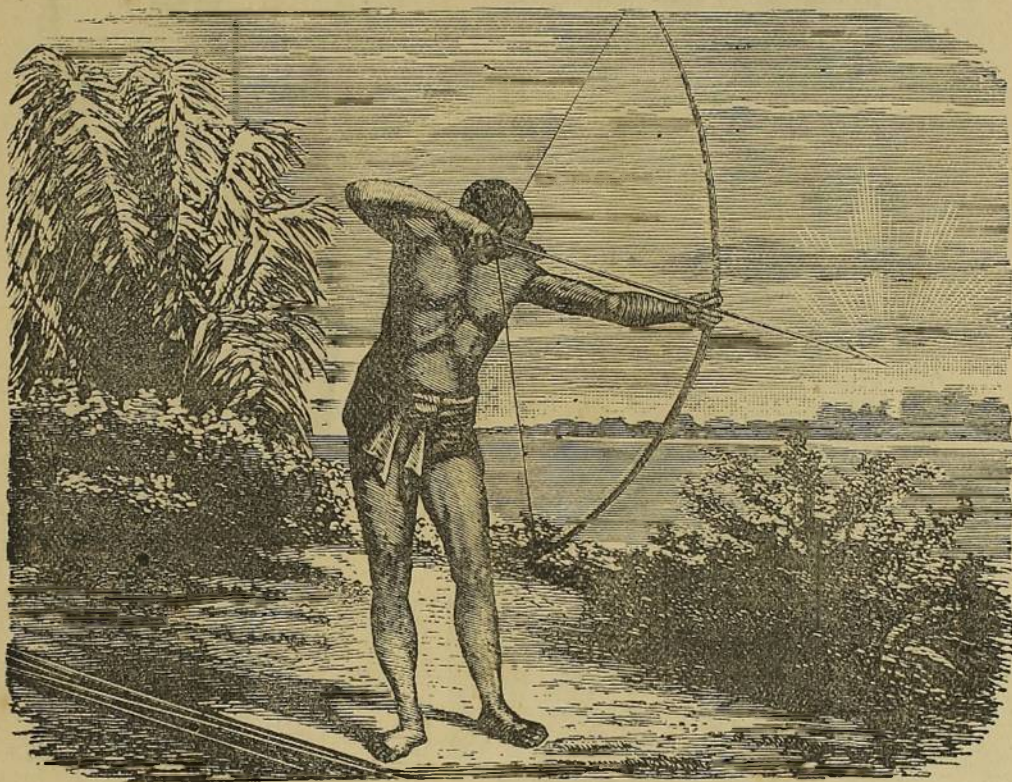
Ces rues se prolongent hors de la ville sous le nom de *estradas* (routes), de chaque côté desquelles se voient des maisons de campagne, dont plusieurs sont du plus agréable aspect.

Il faut citer surtout l'*estrada* de *Marco de Legua*, belle promenade de plus de six kilomètres de long, bordée d'arbres superbes, et celle de *Nazareth*, qui aboutit

à transférer au Pará le siège du gouvernement de Portugal et destinait ce palais à la résidence de la famille royale, et enfin, le théâtre *da Paz*, un des plus vastes et des mieux construits du Brésil.

Sur la place du Palais s'élève la statue du général Gurjão, naturel du Pará et l'un des héros de la guerre du Paraguay.

Sous le rapport de l'instruction publique, on comptait dans la ville une bibliothèque de plus de 8.000 volumes, fon-



Indien tirant à la flèche

à la petite église de ce nom, où se célèbre annuellement la fête la plus populaire du pays.

La ville compte plusieurs monuments remarquables, parmi lesquels la cathédrale de Nossa Senhora da Graça, la gracieuse église de Sant'Anna, surmontée d'un beau dôme, le palais du Gouvernement, vaste édifice, de style un peu lourd, construit par ordre du marquis de Pombal, qui avait conçu le plan de

Voyage autour du Brésil

dée en 1871 par le D. Portella, président de la province; une Ecole normale, un Lycée, un grand et un petit Séminaires, quelques asiles et plusieurs établissements particuliers. La province du Pará possédait, à cette époque, 260 écoles primaires publiques.

Le commerce de Belem est florissant et destiné à prendre un très grand développement. Il a considérablement augmenté d'importance, depuis l'époque de

notre voyage, et le port de la ville voit progresser constamment son mouvement, alimenté par de nombreuses lignes de navigation à vapeur, nationales et étrangères.

deux mille cinq cent trente-trois kilomètres du port de Santo Antonio, au-dessous des rapides du Madeira; quatre mille deux cent quarante-quatre kilomètres de la ville de Matto-Grosso; cent



Indien Yauapery, du bassin du Rio-Negro

Indien Miranha, du bassin du rio Japurá

Belem est à mille sept cent seize kilomètres de Manaus; mille cinq cents kilomètres de l'embouchure du Madeira;

cinquante-deux kilomètres de l'Océan et quatre mille deux cent quatorze kilomètres de Rio de Janeiro.



« Tromba » ou « itambé » (Voir p. 8, col. 1)

CONCLUSION

Le 31 décembre, dans la matinée, nous prenons passage à bord du paquebot brésilien *Pernambuco*.

A 4 heures 1/2 du soir, nous quittons le port de Belem, et, à la tombée de la nuit, nous doublons la pointe de Tigio-ca et entrons dans l'Océan.

Le 2 janvier 1878, nous passons, à 6 heures du matin, en vue de la ville d'Alcantara, de la province, aujourd'hui Etat, de Maranhão, et peu après nous jetons l'ancre dans le port de San-Luiz, capitale de la province, que nous quittons quelques heures après, sous une forte pluie.

Le lendemain, à 11 heures du matin, nous fendons les eaux boueuses du rio Paranyba, reconnaissables à la distance de huit à dix kilomètres de son embouchure. A 6 heures du soir, nous passons en vue du Jaricocoára, contre-fort d'une petite montagne de la province, aujourd'hui Etat, du Ceará, situé par 2° 47' 28" Lat. S.

Le 4 janvier, à 6 heures du matin, nous jetons l'ancre dans le port de Fortaleza, capitale du Ceará.

Les averses continuelles qui nous poursuivent depuis le port de San-Luiz n'ont pas cessé: ce sont les premières

pluies que reçoit le Ceará, après quinze mois d'affreuse sécheresse.

Nous nous remettons en route le lendemain, à midi 40 minutes, toujours sous une pluie battante, et, une demi-heure plus tard, nous dépassons le phare de Mocuripe.

Une forte brise du N. E. rend la mer agitée; dans la nuit, le vent passe à S. O., et à onze heures du soir, se déchaîne une véritable tempête.

Le 6 janvier, à 6 heures du matin, nous dépassons le village de Caiçara; une demi-heure plus tard, la pointe de *Trez Irmãos* (Trois Frères), qui se trouve dans l'Etat de Rio-Grande do Norte; à dix heures, Maracageú, et peu après, la pittoresque chapelle du *Senhor Santo Christo* (Notre-Seigneur Jésus-Christ), située par 5° 6' Lat. S. On raconte

que, peu de temps après la proclamation de l'indépendance du Brésil, des habitants de Fortaleza placèrent sur une *jangada*¹ une image sous cette invocation, qui venait d'arriver de Portugal, en disant: «Retourne dans ton pays, *marinheiro*».

¹ La *jangada* est un radeau, construit en bois très léger et portant un mât et une grande voile. Cette embarcation est très employée sur la côte Nord du Brésil, depuis Bahia jusqu'au Ceará.

Elle sert ordinairement à la pêche, quelquefois aussi au transport de passagers.

Marinheiro (marin) était un des surnoms donnés alors aux portugais, sans doute parce qu'ils venaient d'outre-mer. La *jangada*, dont la voile avait été hissée, gagna le large et alla aborder au point où s'élève aujourd'hui la chapelle, bâtie en souvenir de l'événement.

A 1 heure 50 minutes, nous passons en vue du fort des *Reis Magos* (Rois Mages), situé par 5° 45' Lat. S., et dont la fondation, qui remonte à 1567, est due à Jeronymo de Albuquerque. A 2 heures 1/4, nous jetons l'ancre dans le port de Natal, capitale du Rio Grande do Norte. Nous repartons à 6 heures 3/4.

Le 7 janvier, par une grosse mer et un vent contraire, nous arrivons à Cabedello, à 6 heures 1/4 du matin; nous remontons le rio Parahyba et, à 7 heures, nous jetons l'ancre devant la vil-



Femme Botocudo

le de même nom (capitale de la province, aujourd'hui Etat, de Parahyba do Norte), l'ancienne *Felippea* des espagnols et *Frederickstadt* des hollandais.

Le fort de Cabedello, autrefois connu sous le nom de fort de Matto, est un des plus curieux monuments des temps héroïques du Brésil. Il se trouve par 6° 57' 30" Lat. S. et consiste en un polygone, en forme d'étoile irrégulière à sept branches, ayant deux boulevards au Nord et à l'Est, deux demi-boulevards à l'O. et au S.



Portrait du chef indien QUONIAMBEBE; ou QUONIAM BEGUE, d'après Thevet

(*Cosmographie universelle*)

et deux demi-lunes entre ces derniers.

La construction en a été commencée, dit-on, en 1581, par l'*Ouvidor-geral* (Ouvidor-général) Martim Leitão, qui était à la fois magistrat et homme de guerre, et

¹ Voir pag. 170, 2. me col.

a été achevée, quatre ans plus tard, par Christovam Lins. Son premier commandant fut le capitaine João Tavares.

Le général hollandais Sigismond Van-Skoppe l'emporta d'assaut, le 19 décembre 1634, et lui donna le nom de *Margaretta*, en hommage à une sœur du

prince Maurice de Nassau. Son nom actuel lui a été donné par les portugais, lorsqu'ils le reprirent.

Nous quittons le port de Parahyba à 5 heures 1/2 du soir.

Le lendemain, 8, au point du jour, nous arrivons en vue de Lamarão et, à 6 heures du matin, nous jetons l'ancre dans le port de l'arsenal de Pernambuco.

Nous repartons le 9, à 5 1/2 du soir.

A 8 heures, nous apercevons le cap de

arrivons à Bahia, où nous faisons un séjour de 24 heures.

Le 13 janvier, à 6 heures du soir, nous passons en vue des *Abrolhos*, long groupe de récifs dont les eaux sont extrêmement poissonneuses, et le lendemain, à 7 heures du matin, nous dépassons le mont *Pascoal*, aperçu par Cabral le 22 avril 1500, date qui marque la découverte du Brésil, car le surlendemain, l'amiral portugais débarquait à Santa-Cruz et prenait possession du pays au nom de son gouvernement.



† *Victoria regia*

Voir p. 126, col. 2

Saint-Augustin, *Cabo de Santa Maria de Consolacion* de Pinzon, le premier point du Brésil reconnu par les navigateurs.

Le 10 janvier, à 5 1/2 du matin, le *Pernambuco* jette l'ancre dans le port de Maceió, capitale de la province, aujourd'hui Etat, d'Alagôas, où nous restons huit heures, temps insuffisant pour que j'aie pu visiter la vieille ville d'Alagôas, berceau de ma famille.

Le 11, à 3 heures 20 minutes, nous

Nous passons au large de l'embouchure du Rio Doce, grand fleuve de l'Etat d'Espirito-Santo, dont le bassin supérieur est encore habité par les *botocudos*, appartenant à la nation indienne la plus dégradée du Brésil, et que déparent si étrangement les énormes *botoques* (bondes) de bois qu'ils s'introduisent dans les oreilles et dans la lèvre inférieure.

C'est de cette coutume que leur est venu le surnom portugais de *botocudos*.

Leur véritable nom est *aymorés* ou *aimurás*.

Les *aymorés* ont été, pendant plus d'un siècle, la terreur des établissements de la région.

Le même jour, à minuit, nous apercevons le feu du phare de Cabo Frio, qui indique la proximité du port de Rio.

Le 15 janvier, à 3 heures du matin, nous doublons ce cap, et, à 5 heures, nous arrivons en vue du pic *João de Lemos*, frère jumeau du *Pain de Sucre*.

A 6 heures 35 minutes du matin, nous entrons dans la baie de Rio de Janeiro, ancienne *Guana-bara*, où eut lieu, au milieu du 16^{me} siècle, la longue lutte entre les français et les portugais, qui se termina par la victoire de ces derniers et la fondation de la

ville de Saint Sébastien de Rio de Janeiro, due à Mem de Sá, en 1567.

André Thevet¹ et surtout le véridique

Jean de Léry² nous ont laissé de curieux détails sur la nation des *tamoyos* (*toüpinamboults* de Léry), qui habitaient à cette époque les îles et les alentours de la

baie, et furent constamment les fidèles alliés des français contre les portugais, que soutenaient, à leur tour, d'autres nations indiennes.

A sept heures précises, nous jetons l'ancre près de l'île de *Villeganhão*, dont le nom, à peine corrompu, rappelle le souvenir du chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, Nicolas Durand de Villegaignon, qui conçut le projet de fonder au Brésil une colonie française. Le fort *Coligny*, qu'il bâtit sur cet îlot en 1555, et sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui une puissante forteresse, qui

a joué un rôle tameux dans la révolte navale de 1893-94, fut emporté par les por-



Indien du Chaco

¹ *Les singularitez de la France Antarctique*. Paris, 1558.

Cosmographie universelle. Paris, 1577.

² *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Paris, 1576.

Cet intéressant ouvrage a eu plusieurs éditions et traductions.

tugais et les indiens leurs alliés, le 20 janvier 1567. Villegaignon était, à cette époque, déjà reparti pour la France, laissant le commandement à son neveu Bois-le-Comte.

Nous avons ainsi fait le tour de pres-

que tout le Brésil, *la plus belle région de la terre habitable*, selon l'expression du savant et consciencieux Southey¹, qui en a écrit l'histoire.

¹ *History of Brazil*. Londres, 1810.



Instruments de musique indiens.

Maracá,alebasse remplie de cailloux.

Membri, flûte en os.

FIN

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	I à VIII
--------------	----------

INTRODUCTION

ESSAI SUR LA CHOROGRAPHIE DE LA PROVINCE, AUJOURD'HUI ETAT,
DE MATTO-GROSSO.

CHAPITRE I — Avant-propos. Limites. Superficie. Population. Relief du terrain: l' <i>araxá</i> et les terres basses. Altitude. Hydrographie. Géognosie.	I
CHAPITRE II — Hydrographie. Cours d'eau qui descendent des serras de Parecys, de Tapirapuam, Azul et des Divisões. Le Tapajoz. Le San-Manoel. Le Xingú. L'Araguaya. Le Paraná. Le Paraguay. Les rios Guaporé, Mamoré et Madeira.....	17
CHAPITRE III — Produits du Matto-Grosso. L'or et les diamants. Le fer et le cuivre. Les calcaires et les argiles. Flore: la canne à sucre, l'ipéca-cuana, les bois précieux et leur dévastation. Le Matto-Grosso aux expositions. Elevage.....	54
CHAPITRE IV — Climatologie. Conditions hypsométriques du sol. Différence entre le climat du plateau et celui des basses terres. Paludisme. Nosographie. Hygrométrie et météorologie. Etudes thermiques.....	60

PREMIÈRE PARTIE

ITINÉRAIRE DE RIO DE JANEIRO A LA VILLE DE MATTO-GROSSO

CHAPITRE I — De Rio de Janeiro au rio Apa.....	79
CHAPITRE II — Du confluent du Rio Apa à Coimbra.....	88
CHAPITRE III — La grotte de l'Enfer (<i>Gruta do Inferno</i>).....	97
CHAPITRE IV — De Coimbra à Corumbá.....	103
CHAPITRE V — Itinéraire jusqu'aux lagunes. La lagune de Cáceres. L'île <i>dos Orejones</i> . Les lagunes Cipó et Maudioré. La lagune Men ou de Juan de Ayolas. La Gualhyba. L' <i>Inscription</i> . La lagune Uberaba. Le canal dom Pedro II. Le port de Reis.....	114
CHAPITRE VI — Itinéraire de Corumbá à Descalvado. De Descalvado à Corixa. Le Retiro do Presidente. Les termites et les fourmis. Le termes luciferus. Bahia de Pedras. Corixa Grande do Destacamento. Lóca. De Corixa à Santa-Rita. La propriété Uassú. Les Chiquitanos et leur dialecte. Bugres. Santa Rita. Les <i>coriches</i>	129

CHAPITRE VII — Retour à Corumbá. Palmas-Reaes. Pêtas. Le morne de Bôa-Vista. Les mornes de Mercês. Les Quatro-Irmãos. Salinas. Casalvasco. Le rio Alegre.....	147
---	-----

DEUXIÈME PARTIE

VILLA-BELLA, ACTUELLEMENT VILLE DE MATTO-GROSSO.

CHAPITRE I — Abrégé historique des commencements de la province. Fondation de Cuyabá. Le Matto-Grosso et les <i>sertões</i> des Parecys. Fondation des villages de Sant'Anna et de San-Francisco Xavier.....	163
CHAPITRE II — Origines de la ville de Matto-Grosso. Découverte du Haut Paraguay. Pouso-Alegre. Découverte de la voie fluviale de Matto-Grosso au Pará. Nouvelles mines d'or. Prélature de Cuyabá. Capitainerie de Cuyabá et Matto-Grosso. Dom Antonio Rolim de Moura, premier capitaine-général. Erection de Pouso-Alegre en ville. Casa-Redonda et village de San-José. Fort de Conceição. Poste de Pedras-Negras. Village de San-Miguel de Lamego.....	179
CHAPITRE III — João Pedro da Camara, deuxième capitaine-général. Nouvelles tentatives des espagnols. Les mines de San-Vicente. Luiz Pedro de Souza Coutinho, troisième capitaine-général. Le canal du rio Alegre au rio Aguapehy. Déprédations des indiens. Luiz de Albuquerque, quatrième capitaine-général. <i>Registros</i> de Insua et de Jaurú. Forts de Coimbra et de Principe. Viseu. Présides de Albuquerque et de Mondogo. San-Pedro del Rey. Casalvasco. João de Albuquerque, cinquième capitaine-général. <i>Aldeia</i> Carlota. Junte gouvernementale. Caetano Pinto Menezes, Oyenhausen et Magessi. Transfert de la capitale à Cuyabá. Prélats. Présidents de province.....	187
CHAPITRE IV — La ville de Matto-Grosso.....	195

TROISIÈME PARTIE

ITINÉRAIRE DE LA VILLE DE MATTO-GROSSO À RIO DE JANEIRO

CHAPITRE I — Difficultés imprévues. Départ. Le rio Verde. Les <i>guarayos</i> . Le Mequenes. L'île Comprida.....	203
CHAPITRE II -- Le poste de Pedras-Negras. Les indiens <i>palmellas</i> . Leur dialecte: sa comparaison avec d'autres dialectes. <i>Idiome, bouche, langue et eau</i> en divers dialectes. Le rio Baurés et le rio Itonamas.....	228
CHAPITRE III — Le fort Principe da Beira. Quelques mots des dialectes <i>baurés, cayobá</i> et <i>itanomas</i> . Le Mamoré. Le chemin de fer du Mamoré au Madeira.....	246
CHAPITRE IV — La région des rapides.....	264
CHAPITRE V — De Santo Antonio à Manaos. L'Amazone. L'Amazonie....	285
CHAPITRE VI — Etats d'Amazonas et de Pará. Itinéraire de Manaos à Belém. De Manaos à Rio de Janeiro.....	304
CONCLUSION.....	321

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES ⁽¹⁾

A	page	col.		page	col.		page	col.	
Abeilles	168	2	Antonio Vieira	30	2				
Abreu e Menezes, capitaine-général	190	2	<i>Aperos</i>	132	1				
Abrolhos	324	2	<i>Aposentadoria</i>	185	1				
<i>Acorisal</i>	220	2	<i>Aracuan</i>	112	1				
Alagôas	324	2	<i>Araras</i> , voir <i>Aras</i>						
Albuquerque	103	1	<i>Avaticuns</i>	145	1				
Albuquerque (João de), capitaine-général	110	1	<i>Araxá</i>	1					
Albuquerque (Luiz de), capitaine-général	189	1	<i>Aras</i>	272	1				
» »			»	275	2				
<i>Aguapé</i>	115	1	Arbre d'acajou, voir <i>Cajueiro</i>						
<i>Aldeamento</i>	103	2	Arbre à étoupe	229	1				
<i>Aldeia</i>	210	1	Arbre à goudron	260	1				
Aldeia Carlota	190	1	Ardoises	58	1				
Aleixo Garcia	124	1	<i>Areia manteiga</i>	260	2				
Alexandre Rodrigues Ferreira	10	2	Argolo (Général)	85	2				
» »	13	1	<i>Arrobe</i>	55	2				
» »	62	1	<i>Assahy</i>	309	2				
» »	65	1	<i>Assú</i>	267	2				
<i>Alferes</i>	222	1	Assomption	86	2				
Alincourt (Luiz de)	13	1	Astrocarium	201	2				
» »	90	1	<i>Aterradinho</i>	129	2				
» »	103	1	Autruches	154	2				
Amazonas (Etat d')	304		Avahy	86	1				
Amazone	290								
Amazonie	305	1	B						
Amazones (Indiennes)	314	2	Baena	48	1				
<i>Amboá</i>	135	2	<i>Bahia</i> , voir Lagune						
<i>Angical</i>	259	2	Bahia de Pedras	133	2				
<i>Anhanguêra</i>	24	2	Balsemão	53	2				
»	164	1	»	188	1				
<i>Anhuma</i>	117	2	»	280	1				

1 Quelques erreurs typographiques qui ont échappé pendant l'impression de l'ouvrage, sont corrigées dans cette Table.

	page	col.		page	col.
Caoutchouc, voir <i>Seringal</i> et <i>Seringueira</i>			Coligny (Fort).....	325	2
Cap de St. Augustin.....	324	1	Colonia do Sacramento.....	80	2
Capão.....	10	1	Comarque du Rio-Negro.....	304	
».....	145	2	Commission de limites du 18 ^m e siècle.....	12	2
Capitainerie-générale de Cuya- bá et Matto-Grosso.....	164	1	Comte d'Eu.....	85	2
<i>Capitão do matto</i>	174	1	Comte de Pagan.....	315	2
<i>Capitão-mór</i>	312	2	Conceição.....	87	1
<i>Capiwara</i>	218	2	Conceição (Fort).....	247	1
<i>Carandi</i> , voir <i>Carnauba</i>			».....	258	
<i>Carnauba</i>	134	1	Concussions.....	177	2
<i>Carrascos</i>	145	1	Constitution portugaise.....	192	1
Casa Redonda.....	50	2	<i>Conto de reis</i>	250	1
».....	223	1	Copaier, voir <i>Copahyba</i>		
Casalvasco.....	156		<i>Copahyba</i>	49	2
<i>Cascalho</i>	149	2	».....	155	1
Castello Branco (Francisco). .	312	2	».....	242	2
Castellos.....	115	2	».....	281	1
Castelnau.....	15	1	<i>Coriches</i>	14	1
».....	227	2	Coriche de Bugres.....	139	1
».....	284	2	Coriche de Palmas-Reacs....	148	1
<i>Catinga</i>	10	1	Coriche de Pêtas.....	148	2
Caxias (Duc de).....	85	2	Coriche de San-Mathias.....	143	2
Ceará.....	321	2	».....	146	2
<i>Cigano</i>	159	2	».....	207	1
Chaco.....	12	1	Coriche de Santa-Rita.....	146	1
<i>Chalana</i>	210	1	Corixa Grande do Destaca- mento.....	9	1
Chandless.....	295	2	».....	136	1
Chapada do Brumado.....	10	2	<i>Corredeira</i>	264	2
Charbon fossile.....	273	2	Corumbá.....	63	
<i>Chata</i>	207	2	».....	76	1
Chataigne du Maranhão.....	31	1	».....	105	1
Chataigniers du Maranhão ou du Pará.....	49	2	<i>Corrupção</i>	67	
».....	242	2	».....	68	
Chauves-souris.....	136	2	Couto de Magalhães.....	31	2
<i>Checkós</i>	159	2	Coxim.....	105	1
».....	309	2	Cristal de roche.....	58	1
Chemin de fer Madeira-Ma- moré.....	263		Crues.....	14	2
Church (Colonel).....	263		».....	260	1
<i>Churrasco</i>	132	1	<i>Cruzado</i>	185	2
<i>Cidade</i>	1		Cubatão.....	212	
<i>Cipó escada</i>	155	2	Cuci.....	151	1
Clergé.....	178		Cuevas.....	82	1
<i>Contá</i>	213	1	<i>Cuia</i>	141	2
Coimbra.....	93		<i>Curianga</i>	117	2
			<i>Curraes</i>	303	1
			Curralinho.....	317	2

	page	col.		page	col.
<i>Curipira</i>	211	1	Fièvres	63	1
Curutú.....	83	2	»	199	2
Cuyabá.....	76	2	»	310	1
»	170	2	<i>Formigueiro</i>	120	1
»	192	1	Fortaleza	321	2
D			Fourmis.....	120	1
Dauphin, voir <i>Boto</i> .			<i>Freguezia</i>	4	1
<i>Dati</i>	176	2	<i>Friagens</i>	74	
Deodoro da Fonseca (Maré- chal).....	83	1	<i>Furado</i>	116	1
<i>Devrubada</i>	59	1	<i>Furo</i>	30	1
Destacamento.....	136	1	»	52	2
Diamants.	20	2	G		
»	54		<i>Gamelleira</i>	137	1
»	55		<i>Garça</i>	117	2
<i>Divorsum aquarum</i>	9		<i>Garimpeiro</i>	54	2
»	150	1	Goître.....	68	
E			Gonçalves da Fonseca.....	48	1
Eldorado	294	2	Grotte de l'Enfer.....	97	
<i>Ema</i>	112	2	Goyaz (Etat de).....	3	2
Emétisme.....	63	2	<i>Grumixameira</i>	274	2
<i>Emys Amazonica</i> , voir Tortue.			»	279	2
<i>Emys tracajá</i> , voir <i>Tracajá</i> .			Guanabara.....	325	1
<i>Entrada</i> , voir <i>Bandeira</i>			<i>Guará</i>	144	2
<i>Estancia</i>	132	1	Guaraná.....	64	2
<i>Estirão</i>	220	1	»	274	1
Etoile du Sud	34	1	Guarani, voir Préface.		
Etymologies, voir Préface.			Gurjão (Général).....	83	2
F			Gurupá.....	317	1
Factoreries.....	224	2	H		
Faro.....	314	1	Hache de pierre.....	314	
<i>Fazenda</i>	109	2	Halage.....	264	2
Fecho de Morros.....	89	2	Halage de Macacos.....	284	1
Femme <i>guaycurú cadineó</i>	103		Halage de Pedra Grande.....	275	1
Fer (Minerai de).....	50	1	Halage de Periquitos... ..	275	1
»	56		Hermes da Fonseca (Général).	86	2
»	110	1	»	198	2
Ferdinand Denis.....	13	1	Hevea, voir <i>Seringueira</i> .		
»	169	1	<i>Hinodá</i>	292	1
<i>Festeiros</i>	200	2	Humaitá.....	84	1
Fièvre de l'or.....	166	2	»	288	1
Fièvres..	62	1	I		
			<i>Igarapé</i>	286	1

	page	col.		page	col.
<i>Igarapé</i>	298	1	Ile du Capim.....	244	1
<i>Igarité</i>	226	1	» du Velho.....	117	1
Ile des Araras.....	289	2	Iles flottantes.....	309	1
» Bananal.....	30	1	Ilex paraguayensis.....	58	2
» Comprida.....	48	2	<i>Imbé</i>	258	2
» des Capivaras.....	243	1	<i>Inajá</i>	262	1
» de Carvalho.....	213	1	Indiens (Agressions des).....	172	
» de Cima.....	115	1	Indiens blancs.....	229	2
» ».....	223	1	Indienne chasseuse.....	310	
» ».....	224		Indienne du Haut Madeira..	272	
» de Confluencia.....	271	1	Indien pêchant à la flèche....	302	
» de Cural.....	245	1	Indien tirant à la flèche.....	319	
» de Falha.....	115	2	Indiens <i>ajururis</i>	5	2
» des Flexas.....	216	2	» <i>apiacas</i>	5	1
» de Genipapo.....	289	1	» <i>araras</i>	5	2
» de Guariba.....	286	1	» <i>aymorés</i>	287	2
» de Ignacio Pereira.....	259	1	» ».....	325	1
» de Jacaré.....	289	2	» <i>bacaulyris</i>	5	2
» de José João.....	289	2	» <i>barbados</i>	5	2
» de Lanterna.....	216	2	» ».....	152	
» de Lamego.....	246	1	» <i>baurés</i>	251	
» de Limoeiro.....	243	1	» <i>beaquéos</i>	5	1
» de Mandihy.....	286	1	» <i>bororós</i>	5	
» de Marajó.....	318	1	» ».....	164	2
» de Maruhy.....	286	1	» <i>botocudos</i>	324	2
» de Meia-Lua.....	226	1	» <i>cabixys</i>	5	2
» des Mãos.....	215	1	» ».....	159	2
» des Murás.....	288	1	» <i>caduêos</i>	5	2
» de Murucituba.....	289	1	» ».....	88	2
» de Mutipiry.....	289	1	» <i>caguás</i>	5	2
» des Mutuns.....	262	2	» <i>canoeiros</i>	307	
» des Orejones.....	90	1	» <i>carajás</i>	26	2
» » ».....	116	1	» <i>caripunas</i>	5	2
» des Padres.....	280	2	» <i>caulariôs</i>	5	2
» de Pão de Assucar.....	90	1	» <i>cavalleiros</i>	5	2
» de Pão de Oleo.....	243	2	» <i>cayabys</i>	5	2
» de Paraiso.....	116	1	» <i>cayapós</i>	5	1
» de Parahybas.....	283	1	» <i>cayobás</i>	11	2
» des Periquitos.....	288	1	» <i>cenabós</i>	5	2
» de Piraguará.....	288	1	» du Chaco ..	325	
» de Quebra-Bote.....	243	1	» <i>chiquitos</i>	140	
» de Rebojo-Grande.....	244	1	» <i>chualas</i>	110	2
» de San-Silvestre.....	262	1	» <i>coroados</i>	164	2
» de San-Simãozinho.....	242	2	» <i>coroás</i>	5	2
» de Santa-Rosa.....	259	2	» ».....	164	2
» de Sargento.....	115	2	» <i>coxyponés</i>	164	1
» de Siriema.....	288	1	» <i>cunuris</i>	314	2
» do Meio.....	115	1	» <i>cuyabás</i>	11	2

	page	col.		page	col.
Indiens <i>enhymas</i>	89	1	Inondation.....	152	2
» <i>genipapos</i>	283	2	Inscriptions indiennes.....	121	
» <i>guanás</i>	5	1	» ».....	222	1
» ».....	110	2	» ».....	258	1
» <i>guaporés</i>	180	2	» ».....	281	2
» <i>guarayos</i>	5	1	Instabilité du cours des ri-		
» ».....	217		vières.....	245	1
» <i>gualós</i>	5	1	Insua.....	4	1
» ».....	120	1	Ipécacuana.....	49	2
» <i>guaycurús</i>	5	1	».....	58	2
» <i>guaycurys</i>	110	2	Isthme fluvial.....	39	1
» <i>itonamás</i>	255		Itacoatiara.....	308	
» du Haut Amazone.....	290		<i>Itacoatiaras</i>	121	
» <i>jacarés</i>	5	2	<i>Itaipaba</i> , voir <i>Itapaba</i> .		
» <i>kinikinaus</i>	5	1	<i>Itambé</i>	8	1
» ».....	110	2	Itapurú.....	83	1
» <i>layanas</i>	5	1	Itapava.....	21	2
» ».....	110	2	Itapuca.....	150	2
» <i>maimbarés</i>	5	2	Itororó.....	86	1
» <i>mequènes</i>	5	2			
» <i>miranhas</i>	320		J		
» <i>morocujús</i>	287		<i>Jacú</i>	117	2
» <i>mundurucús</i>	311	2	<i>Jacutinga</i>	117	2
» <i>murás</i>	287	2	<i>Jangada</i>	322	1
» <i>nhambicuares</i>	5	2	<i>Japys</i>	159	2
» <i>pacachás</i>	5	2	Jaracatiá.....	213	2
» <i>palmellas</i>	5	1	Jeune indienne fabriquant un		
» ».....	229		arc.....	305	
» <i>pamarys</i>	271	1	João de Souza Azevedo.....	47	1
» <i>pamás</i>	284	1	<i>Joo</i>	117	2
» <i>parecys</i>	5	2	José Verissimo.....	303	2
» ».....	159	2	Junte provisoire.....	305	1
» <i>parententins</i>	287	1	<i>Jussara</i>	309	3
» <i>payaguás</i>	172	2	<i>Juíz de Fora</i>	53	1
» <i>tamoyos</i>	325	2			
» <i>tembés</i>	317		K		
» <i>terenas</i>	5	1	Kaolin.....	58	1
» ».....	110	2	Karl von Steinen.....	13	1
» <i>turás</i>	287	1	Keller.....	54	1
» <i>uapés</i>	204				
» <i>xamocócos</i>	5	1	L		
» ».....	93	2	Lac de Almoço.....	145	2
» <i>xanés</i>	12	2	Lac Grande.....	152	2
» ».....	110	2	Lac de Rabeca.....	51	1
» <i>yahuás</i>	292				
» <i>yauaperys</i>	320				
Inondations.....	13	2			
».....	15	1			

	page	col.		page	col.
<i>Membí</i>	236		N		
Mercedes	82	1			
Méridien de Rio de Janeiro...	39	2	Natal.....	322	2
<i>Merim</i>	267	2	<i>Nhacundá</i>	213	2
<i>Milreis</i>	250	1	Nioac.	43	1
Mines d'émeraudes	169	1	Noix du Maranhão, voir Cha-		
Mines d'or.....	8	1	taigne.		
" ".....	54	2	O		
" ".....	55				
" ".....	165	1	Obidos.....	315	1
" ".....	168	2	Oeiras.....	318	1
" ".....	165	2	Œufs de tortue.....	302	2
" ".....	169	1	Œyenhauseu, capitaine-géné-		
" ".....	175	2	ral.....	191	1
" ".....	176	1	<i>Oitava</i>	172	2
" ".....	179	2	<i>Oleo</i> , voir <i>Pao de Oleo</i> .		
" ".....	182		Olympo (Fort).....	91	2
" ".....	183		Or.....	55	2
" ".....	184		".....	223	1
" ".....	191	1	".....	275	2
" ".....	192	1	".....	317	1
Mines d'or de Cuyabá.....	165	2	" voir Mines.		
" " ".....	168		Orellana	291	1
Mine d'or perdue de Martyrios	165	1	".....	314	2
Mine d'or perdue d'Urucuma-			Orthographe des mots indiens.	111	1
cuan.	55	1	Osorio (Général).	83	1
".....	189	2	<i>Ouvidor</i>	170	2
Miranda.....	104	1	P		
<i>Mirim</i> , voir <i>Merim</i> .					
<i>Mixira</i>	301	1	<i>Pacú</i>	167	1
<i>Monções</i>	44	2	<i>Padre</i>	168	1
".....	167	1	Pain de Sucre.....	325	1
<i>Morro</i>	10	1	<i>Palhoça</i>	243	2
Morro de Boa-Vista	149	1	Palmas-Reaes... ..	148	1
Morro-Branco	147	1	Palmellas (<i>Aldeia</i> des)	245	1
Morro de Cantagallo.....	121	1	Palmier Royal.....	319	1
" " Fortuna.....	149	2	<i>Pampeiro</i>	92	2
" " Fumaça.....	147	1	<i>Pantanaes</i>	6	2
" " Letreiro.....	121	1	Pão de Assucar.....	89	2
" " Rabicho	104	2	<i>Pao de Oleo</i>	243	2
<i>Montaria</i>	209	2	<i>Pao-marfim</i>	291	1
" (Fabrication d'une)...	299		Plateau brésilien.....	6	2
Mont Pascoal.....	324	2	Pará (Etat du).....	303	2
" Taquary.....	123	1	Pará (Baie du).....	318	1
" Insua.....	115	1	<i>Paracutaca</i>	260	1
Montevideo	80	1	Parahyba... ..	322	2
Moustiques.....	122	1			
<i>Mutum</i>	113	2			

	page	col.		page	col.
<i>Paraná</i>	32	1	Présidents de Matto-Grosso...	193	
<i>Paraná-mirim</i>	298	1	Principe du Beira (Fort).....	246	2
<i>Paredão</i>	277	1			
Passo du rio Alegre.....	159	2	Q		
Pascoal Moreira.....	165	1	<i>Queixada</i>	213	2
Paulinia sorbilis.....	274	1	Quinquina.....	144	1
Paulistes.....	169	1	<i>Quinto</i> (Impôt du).....	176	2
Pêche au diamant.....	56	1	Quoniambebe(Chef indien)....	323	
» » »	183				
Pêche à la flèche.....	301	2	R		
Pêches(Les grandes) de l'Amazone.....	298	2	Raie.....	220	1
Pedras-Negras.....	228		<i>Rancho</i>	151	1
<i>Peixe-boi</i> , voir Lamantin.			Rapides.....	264	
<i>Pelota</i>	210	1	Rapide (Descente d'un).....	265	
<i>Perys</i>	156	2	Rapide de Arapocoá, voir Tres-Irmãos.		
Pescaria (Bas-fond de).....	48	2	Rapide de Araras, voir Tamanduá.		
» » »	243	1	Rapide de Bananeiras.....	268	
Pic João de Lemos.....	325	1	» » Caldeirão do Inferno, voir Guará-assú.		
Pierres précieuses	275	2	» » Guajará-assú.....	267	2
<i>Pindahyba</i>	150	1	» » Guajará-mirim.....	265	1
Pinson (Frères).....	291	1	» » Guará-assú.....	280	1
<i>Pintado</i>	213	2	» » Guaynumú, voir Madeira.		
<i>Piracema</i>	303	2	» » Lage	269	2
<i>Pirahyba</i>	213	2	» » Madeira.....	272	2
<i>Pirajaguara</i>	213	2	» » Mamorini, voir Ribeirão.		
<i>Piyanha</i>	41	2	» » Maiary, voir Pederneira.		
Piraputangas... ..	109	2	» » Misericordia.....	274	1
<i>Pirarara</i>	213	1	» » Morrinhos.....	282	2
<i>Pirarucú</i>	298	2	» » Panellas, voir Guajará-mirim.		
Pizarro.....	156	2	» » Papagaios, voir Pau-Grande.		
Platine.....	149	2	» » Paredão... ..	276	2
Pluies	71	2	» » Paricá, voir Paredão.		
»	146	2	Rapide de Pederneiras.....	276	1
<i>Povoróca</i>	291	1	» » Pau-Grande.....	269	1
Poraquêcoara.....	308	1	» » Ribeirão.....	274	1
Porphyres.....	58	1	» » Santo Antonio.....	284	1
Port de Cubatão.....	212	1	» » Tamanduá.....	275	2
Port des Eguas.....	147	1			
Port des Guarajús.....	221	2			
Port de Pescaria... ..	45	1			
Port des Reis.....	123	2			
Portão de Roma.....	15	2			
Poudre d'or.....	191	1			
<i>Pouso</i>	204	2			
Pouso-Alegre.....	180	2			
Prélature et évêché.....	185	1			
» » »	194	2			

	page	col.		page	col.
Rapide de Tres Irmãos.	277	2	Rio Almas	34	1
<i>Reducto</i>	130	1	» »	36	2
<i>Regatões</i>	299	2	» Amamami	295	1
<i>Registro</i>	189	1	» Amaná	297	2
Registro de Jaurú	189	1	» Amanuparaná	293	1
<i>Remanso</i>	266	1	» Ambori	295	1
Retiro do Presidente	130	1	» America	37	1
» » »	132	2	» Amolar	18	2
Riachuelo	82	2	» Anarapucú	295	2
<i>Ribeirão</i>	52	2	» Anavilhana	295	1
Ricin	58	2	» Andirá	297	2
Ricardo Franco	13	1	» Anhambahy	35	1
» »	189	1	» Anhanduhy	43	1
Rio ¹ Ababás	50	2	» Anhangababú	36	1
» Abacaxys	297	2	» Anhangatimy	52	2
» Aboboras	33	2	» Anhuac	42	
» Abuná	52	2	» Anhumas	38	1
» »	275	2	» Anta	37	1
» Acará	298	1	» Antas	33	2
» Acheti	293	1	» »	36	2
» Acre	297	1	» »	51	1
» Agua-Branca	40	1	» Antinhas	29	2
» Agua-Fria	35	1	» Apa	2	1
» Agua-Limpa	27	1	» »	38	1
» »	33	1	» »	43	2
» Agua-Parada	33	2	» Apaporys	293	1
» Agua Parda	297	1	» Aparós	293	1
» Aguapehy	35	2	» Aperé	52	1
» »	39	1	» Apiahy	36	2
» Agua-Preta	52	2	» Apolobamba	271	1
» Aiciman	297	1	» Aporé	34	1
» Ajuano	295	1	» Apurimac	295	1
» Alagado	28	1	» Aquidaban	38	1
» Alambarý	35	1	» Aquidauana	42	2
» »	36	2	» Aquiquy	3	1
» Alberto Dias	33	1	» »	30	1
» Alegre	21	1	» Aquiry	297	1
» »	35	2	» Aracá	297	1
» »	51	1	» Araçá-mirim	23	1
» »	159	1	» Aracuan	36	1
» »	160	2	» Araguaya	3	1
» Almas	22	2	» »	19	1
» »	25	2	» »	26	1
			» Arapá	293	2
			» Arapongas	52	2
			» »	276	1
			» Araras	36	2
			» »	52	2

¹ Beaucoup de rivières non navigables et de ruisseaux étant remarquables par les richesses de leur bassin, à divers points de vue (voir *Bois de construction et d'ébénisterie*, *Mines*, etc.), nous donnons la liste de tous les cours d'eau mentionnés dans le cours de l'ouvrage. Plusieurs noms désignent des cours d'eau différents.

	page	col.		page	col.
Rio Aruapirá.....	52	2	Rio Bia.....	296	2
» Araxiá.....	52	2	» Bimbuela.....	50	2
» ».....	288	2	» ».....	55	2
» Areias.....	29	2	» Boa-Vista.....	27	1
» Aricá.....	40	2	» Bocaina.....	27	1
» ».....	55	2	» ».....	32	2
» Arinos.....	19	1	» Bogas.....	35	1
» ».....	20	1	» Bois.....	25	2
» ».....	20	2	» ».....	27	2
» Aripuaná.....	19	2	» ».....	33	2
» ».....	52	2	» Bomfim.....	34	1
» Arraia.....	288	1	» Bonité.....	295	1
» Arraias.....	52	2	» Bonito.....	26	2
» Asprena.....	295	2	» ».....	36	2
» Ataman.....	295	1	» Bons-Signaes.....	22	2
» Aterrado.....	33	2	» branco.....	270	2
» Atibaia.....	36	2	» Branco.....	22	1
» Avarandea.....	238	1	» ».....	38	1
» Avarys.....	294	2	» ».....	51	2
» Azeneca.....	294	2	» ».....	215	2
» Babylonia.....	34	1	» ».....	245	2
» Bacahuva.....	38	1	» Branco.....	204	1
» Baependy.....	32	2	» Brandão.....	50	2
» Baetas.....	52	2	» ».....	55	2
» Bagagem.....	34	1	» Brilhante.....	35	1
» Bagres.....	33	1	» Brumado.....	18	2
» Balsas.....	297	2	» ».....	33	2
» Banana-Branca.....	296	2	» ».....	38	1
» Banana-pixuna.....	295	2	» ».....	50	1
» Bandeira.....	40	2	» Bugres ¹	27	1
» Bararé.....	295	1	» ».....	32	2
» Barba-de-Bode.....	32	2	» ».....	38	2
» Barbado.....	152	2	» Buhibuhi.....	295	1
» Barbados.....	152	2	» Bulha.....	18	1
» Barreiro.....	27	2	» ».....	50	1
» ».....	35	1	» ».....	210	2
» Barreiros.....	35	1	» Buritisá.....	294	1
» Baruri.....	295	1	» Burity.....	42	2
» Batalha.....	33	1	» ».....	50	1
» Batovy.....	26	1	» ».....	55	2
» Bauré ou Baures.....	51	2	» ».....	210	2
» ».....	245	2	» Buruburú.....	295	1
» Baurú.....	36	1	» Buturú.....	295	1
» Bello.....	37	1	» Cabaçal.....	18	2
» Beni.....	52	1	» ».....	38	2
» ».....	270	1	» Cabeça-de-Boi.....	29	2
» ».....	271	1			
» Bermejo.....	38	1			

1 Voir page 144, col. 2, note 1.

	page	col.		page	col.
Rio Cabixy.....	18	1	Rio Capivara.....	36	1
» »	50	2	» »	37	1
» »	215	2	» Capivary.....	33	2
» Cabo-Verde.....	19	2	» »	36	1
» Cabory.....	295	1	» »	36	2
» Cabussú.....	36	1	» »	42	2
» Cacau	226	1	» Capivary.....	51	1
» Cachambú.....	27	1	» »	211	2
» Cachoeira	35	1	» Capuarano.....	296	2
»	36	1	» Caquetá.....	293	1
»	36	2	» Caracará.....	34	2
»	42	2	» Carandá.....	40	2
» Cachoeirinha	29	2	» Carandahy.....	33	1
» »	34	2	» Carurú.....	33	2
» »	38	1	» Casca.....	29	2
»	42	2	» »	40	2
» Cacumbangui.....	37	1	» Cascavel.....	34	2
» Cahirimani.....	294	2	» Cassiquiare.....	295	1
» Cahuan.....	293	1	» Cassumbé.....	50	2
» Cahuansito.....	293	1	» »	55	2
» Cahy.....	42	2	» Castelhana.....	33	1
» Cajary.....	295	1	» Catauchá.....	294	2
» Caldas.....	33	2	» Caturiry.....	18	1
» Calvo.....	33	2	» »	51	2
» Camaiguhina.....	18	1	» Caturrinho.....	222	2
» »	52	2	» Cauá.....	295	1
» Camandocaya.....	36	2	» Cauinaré.....	293	2
» Camapuam.....	42	1	» Cautariós.....	18	1
» Camararé.....	18	1	» Cautarió 1. ^o	51	1
» Camiaca.....	296	1	» Cautarió 2. ^o	50	2
» Campeiro.....	35	1	» »	259	2
» Camú.....	294	2	» Cautarió 3. ^o	50	2
» Canabarro.....	27	1	» Cavalleiro.....	36	1
» Canaman.....	295	1	» Cavernoso.....	37	1
» Canamé.....	294	2	» Cayapó-Grande.....	26	2
» Canapó.....	295	1	» Cayapó-mirim.....	26	2
» Candeias.....	18	1	« Cerne.....	36	2
» »	55	1	» Cerradinho.....	29	2
» Canôas.....	32	2	» Cervo	33	1
» Canoinha.....	37	1	» Chalamairy.....	271	1
» Canindé.....	42	2	» Chavantes.....	27	2
» Canuman.....	52	2	» Chaves.....	38	1
» »	289	2	» Chopim.....	37	1
» »	297	1	» Cinza.....	36	2
» Capanan.....	52	2	» Cipotuba.....	18	2
» »	288	2	» »	22	1
» Capim	298	1	» »	38	1
» Capimpuba.....	33	1	» Claro.....	26	2

	page	col.		page	col.
Rio-Claro.....	33	2	Rio Crystallino.....	19	1
» »	34	2	» »	28	1
» »	36	2	» Cuajejus.....	50	2
» »	37	1	» Cumary.....	293	2
» »	42	2	» Cumiare.....	293	1
» Clemente.....	268	1	» Cumurú.....	295	1
» Coariteré.....	18	1	» Cunacoá.....	293	2
» »	50	2	» Cunduhy.....	37	1
» Coariteré.....	215	1	» Curerú	295	1
» Coarú.....	295	1	» Curiahan.....	297	1
» Coary.....	296	2	» Curucá.....	29	2
» Cobaty ..	295	1	» Curuçá.....	296	1
» Cocaes.....	18	2	» Curucéo	293	2
» »	297	1	» Curicú.....	294	2
» Coliseu.....	25	2	» Cuyabá.....	18	2
» Conceição.....	34	1	» »	20	1
» Concepcion.....	245	2	» »	40	1
» Congonhas.....	36	2	» »	41	1
» Coniabú.....	295	1	» »	55	2
» Conquista.....	32	2	» »	164	1
» Coriana.....	295	1	» Cuyabá-mirim.....	40	2
» Corisco.....	29	2	» Darahá.....	295	1
» Coroados.....	40	2	» Demity.....	295	1
» Corrego-Fundo.....	51	1	» Desbarrancada.....	42	2
» Corrego do-Pé-do-Morro..	50	1	» Diamantino.....	18	2
» Correntes.....	3	1	» »	20	1
» »	34	1	» »	26	2
» »	40	1	» »	38	1
» Corumbá.....	33	2	» »	55	2
» Corumbatahy.....	37	1	» Doce.....	33	2
» Corumbiara.....	18	1	» Doce.....	324	2
» »	50	2	» Dolores.....	150	2
» »	223	1	» Douradinho.....	33	1
» Coruochite.....	295	1	» Douradinhos.....	34	1
» Corytiba..	37	1	» Dourados.....	33	1
» Couro-de-Porco.....	29	2	» «	34	1
» Couros.....	36	1	» «	35	1
» Coxim.....	42	1	» Dous-Irmãos.....	42	2
» »	55	1	» Duas-Pontes.....	26	2
» Coxipó	55	1	» Embira. . .	296	2
» Coxipó-assú.....	40	2	» Embirussú.....	33	1
» Coxipó mirim.....	40	2	» »	34	2
» Crepory.....	22	2	» Ema. . .	18	1
» Crixá	19	1	» »	21	2
» »	27	1	» »	50	1
» Crixá-assú.....	27	1	» Encontro.....	35	1
» Crixá-mirim.....	27	1	» Endimiury.....	297	1
» Croará.....	40	2	» Eneuheny.....	294	2

	page	col.		page	col.
Rio Enexi.....	295	1	Rio Guajará.....	298	1
» Enganos.....	293	1	» ».....	318	1
» Escopil.....	35	1	» Guallagá.....	295	2
» Estivado.....	18	2	» Guama.....	298	1
» ».....	20	1	» Guanannahú.....	294	2
» Estrella.....	3	1	» Guanandy.....	29	1
» ».....	27	1	» Guanapixy.....	295	1
» ».....	43	2	» Guapeba.....	36	2
» Farto.....	29	2	» Guapire.....	295	1
» Fartura.....	27	1	» Guaporé.....	18	1
» Feio.....	42	2	» ».....	19	2
» Feital.....	36	2	» ».....	52	1
» Ferreiro.....	27	1	» ».....	209	2
» Ferreiros.....	276	1	» Guaracá.....	295	1
» Figueira.....	38	1	» Guarajús.....	51	2
» Flexas.....	38	1	» ».....	221	1
» Flores.....	34	1	» Guaranatuba.....	297	2
» Formiga.....	33	2	» Guarda-mór.....	27	1
» Formoso.....	42	2	» Guaribos.....	295	1
» Fortaleza.....	36	2	» Guaruahú.....	194	2
» Forte.....	27	1	» Guatanry.....	295	1
» Fresco.....	30	1	» Guatumá.....	215	1
» Fundo.....	34	2	» Guaynandy.....	38	1
» Gabriel Antunes.....	18	1	» Guaynumby.....	35	1
» ».....	50	1	» Gy-paraná.....	19	2
» Gabriel Lopes.....	44	1	» ».....	52	2
» Galera.....	18	1	» ».....	186	2
» ».....	50	1	» Herval.....	37	1
» ».....	212	2	» Hiary.....	296	1
» Galvão.....	88	1	» Hihiahá.....	295	1
» Galvez.....	296	1	» Hiuruá.....	195	2
» Garrafa Quebrada.....	42	2	» Hiutahy.....	196	1
» Genipapo.....	51	1	» Huallagá.....	295	2
» Gerumô.....	291	2	» Huanai.....	52	1
» Gerivatuba.....	18	2	» Hyacú.....	297	1
» ».....	36	2	» Iapaba.....	297	1
» Gerivauba.....	38	1	» Ibaré.....	52	1
» Godoys.....	55	2	» Ibicuhy.....	35	1
» Graça.....	210	2	» Içá.....	292	1
» Gradahú.....	30	1	» Içana.....	294	2
» Grande.....	52	1	» Icote.....	292	2
» Grande.....	19	2	» Icuparaná.....	294	2
» ».....	16	2	» Idume.....	291	2
» ».....	32	2	» Igatemy.....	35	1
» Gregorio.....	296	2	» Iguassú.....	3	1
» Guabirota.....	36	1	» ».....	37	1
» Guachó.....	40	2	» Imutá.....	295	1
» Guaiunano.....	295	1	» Inahú.....	295	1

	page	col.		page	col.
Rio Indayá	34	2	Rio Jacú.....	36	2
» Inferno.....	8	2	» »	293	1
» "	32	2	» Jacuman.....	52	1
» "	34	1	» Jacurapá.....	293	1
» "	42	1	» Jacutinga.....	36	2
» Inneuhy.....	295	1	» Jacy-paraná	52	2
» Insua.....	29	2	» " "	282	1
» Invernada.....	33	1	» Jaguaguassú.....	36	1
» "	33	2	» Jaguarilha.....	292	2
» Invernadinha	33	2	» Jaguarý.....	36	2
» Ipané.....	38	1	» Jahú.....	295	1
» Ipanema.....	36	1	» Jahy	293	2
» Iperó.....	36	1	» Jamarý.....	18	1
» Ipú... ..	293	2	» "	52	2
» Iquiari.....	295	1	» "	55	1
» Iraguá.....	293	2	»	286	1
» Iraparaná.....	293	1	» Jamatille.....	295	1
» Irariape.....	297	1	» Jamundá.....	295	1
» Iriary.....	294	1	» "	314	2
» Iruyá.....	295	1	» Jangada	37	1
» Itabú.....	37	1	» "	51	1
» Itacoatiara.....	51	1	» Japacani.....	52	1
» Itapetininga.....	36	2	» Japú.....	36	2
» Itapucú.....	294	2	» Japurá.....	293	1
» Itararé.....	36	2	» Jarany.....	294	2
» Itauá.....	293	2	» Jaricoara.....	33	1
» Itiquira.....	23	1	» Jaripuna.. ..	294	2
» "	40	1	» Jarury.....	295	1
» Itity.....	293	1	» Jary.	295	2
» Itonamas.	51	2	» Jatobá	29	2
» "	246	1	» Jaturana.....	296	1
» Itué.....	293	1	» Jaurú.....	13	2
» Ituxi.....	297	1	» "	39	1
» Ivahy.....	37	1	» "	39	2
» Ivinheima	35	1	» Javahés.....	27	2
» Ixié.....	294	2	» Javarytuinde.....	294	1
» Ixié merim.....	295	1	» Javary.....	296	1
» Jabá.....	38	1	» Javary-merim.....	296	1
» Jaboty.....	50	2	» Jejuy.....	38	1
» "	55	2	» Jequié.....	37	1
» Jacaporá.....	292	2	» Jequirý-guassú.....	37	1
» Jacaré.....	32	2	» Jequitibá.....	36	2
» "	33	1	» João Dias.....	42	2
» "	286	2	» Jordão.....	37	1
» "	293	2	» José Carlos.....	44	1
» "	297	1	» José Manoel.....	50	2
» Jacaré-pipira.	36	1	» José Pires.....	263	1
» Jacaré-pixuna.....	297	1	» Jubá	18	2

	page	col.		page	col.
Rio Jucary.....	294	1	Rio Macuasi.....	296	2
» Juhina.....	18	1	» Madeira.....	18	1
» ".....	22	1	» ".....	19	2
» ".....	55	1	» ".....	52	1
» Juhina-mirim.....	22	1	» ".....	270	
» Jundiahy.....	36	1	» Madidy.....	271	1
» Jundiahy-Grande.....	36	1	» Madre-de-Deos.....	52	1
» Jundiahy-mirim.....	36	2	» Maguarauchy.....	52	2
» Juquery.....	36	1	» Mahicy.....	52	2
» Juquery-mirim.....	35	1	» Mahú.....	294	2
» Juriané.....	52	1	» Mahuahy.....	295	1
» Juruá.....	296	1	» Maimai.....	295	1
» Jurukena.....	8	1	» Majary.....	294	2
» ".....	18	2	» Majahixy.....	295	1
» ".....	19	1	» Mala.....	295	1
» ".....	20	1	» Malas.....	29	2
» ".....	21	1	» Malique.....	295	1
» Jurupary.....	292	2	» Mamaro.....	296	1
» Jutahy.....	296	1	» Mamoneiras.....	27	1
» Lacauhy.....	292	2	» Mamoré.....	18	1
» Lagarto.....	18	2	» ".....	19	2
» Lage.....	29	2	» ".....	51	2
» ".....	50	1	» ".....	250	2
» ".....	270	1	» ".....	261	
» Lageado.....	3	1	» Mamoreá.....	292	2
» ".....	34	2	» Mamoretá.....	293	1
» ".....	35	1	» Mamuriá-assú.....	297	1
» ".....	44	1	» Mamuriá-mirim.....	297	1
» ".....	51	1	» Manduvirá.....	38	1
» Lages.....	18	1	» Mangabahú.....	36	2
» ".....	210	2	» Mangabaré.....	50	2
» Laginha.....	29	2	» ".....	55	2
» Lagôa.....	34	2	» ".....	212	2
» Lagoinha.....	18	1	» Manicoré.....	19	2
» ".....	38	2	» Manoel Alves Grande.....	297	2
» ".....	50	1	» Manrieberó.....	28	1
» Lambary.....	32	2	» ".....	52	2
» La Paz.....	271	1	» ".....	288	2
» Leixão.....	50	2	» Manso.....	3	2
» Lençoes.....	36	1	» ".....	18	1
» Leonardo.....	210	2	» ".....	18	2
» Lourenço Velho.....	33	1	» ".....	24	2
» Macacos.....	29	2	» ".....	29	2
» ".....	51	1	» ".....	40	2
» Macoaré.....	294	2	» ".....	55	2
» Machado.....	33	1	» Mapahao.....	295	1
» Machupo.....	51	2	» Maquiry.....	271	1
» Macuamina.....	295	1			

	page	col.		page	col.
Rio Maracajá.....	29	2	Rio Mortes.....	19	1
» Marahá.....	293	2	» »	28	1
» Marahuás.....	296	2	» »	33	1
» Maranhão.....	290	1	» Mosambo.....	33	1
» »	297	2	» Mu.....	296	2
» Marapaná.....	52	2	» Muasá.....	294	1
» »	282	1	» Mucajahy.....	294	1
» Marary.....	295	1	» Mucipau.....	294	2
» Marassatuba.....	52	2	» Mucuhy.....	297	1
» Marihé.....	295	1	» Muricy.....	37	1
» Mariauné.....	294	2	» Musae.....	294	1
» Maribondo.....	32	2	» Mutum.....	293	2
» Marmello.....	288	2	» Mutuns.....	29	2
» Martins.....	37	1	» Mutum-paraná.....	18	1
» Mary.....	297	1	» »	52	2
» Mataurá.....	52	2	» »	278	1
» »	289	2	» »	296	2
» Matto-Grande	51	1	» Napiare.....	294	2
» Mauhés.....	297	2	» Napo.....	292	1
« Maupamare	294	2	» Negrinho.....	173	1
» Mayacipe.....	286	2	» negro.....	270	2
» Mayo.....	295	2	» Negro.....	20	1
» Mayro.....	296	1	» »	42	2
» Mcia-Ponte.....	33	2	» »	52	1
» Memachy.....	294	2	» Negro.....	293	2
» Meneques.....	18	1	» »	37	1
» »	50	1	» Nhamundá.....	295	1
« Meninos.....	36	1	» Nhanduhy.....	42	2
» Mequenes.....	18	1	» Nhanduhy-guassú.....	34	2
» »	50	2	» Nhanduhy-mirim.....	34	2
» »	223	2	» Nioac	42	2
» Merucuhene.....	294	2	» Novilhos.....	27	2
» Miranda	38	1	» Novo	36	2
» »	42	1	» »	38	1
» »	42	2	» Ocuchy	52	1
» »	43	1	» Olho d'Água.....	18	2
» »	104	1	» »	29	2
« Misque.....	52	1	» »	50	1
« Miuhy.....	292	2	» Onça.....	34	1
» Mogy-guassú.....	32	2	» »	36	1
» »	33	1	» Orelha de Anta.....	34	2
» Mojú ou Mujú.....	298	1	» Orelha de Onça.....	34	2
» »	318	1	» Ortuiche.....	271	1
» Moleiro.....	42	2	» Ouro.....	18	2
» Monos.....	51	1	» »	24	2
» Morona.....	291	2	» »	38	1
» Mortandade.....	29	2	» »	38	2
« Mortes.....	3	2	» »	44	1

	page	col.		page	col.
Rio Ouro-Fino.....	50	1	Rio Pardo.....	3	2
» »	55	2	» »	33	1
» »	210	2	» »	34	2
» Pacahás-Novos.....	18	1	» »	36	2
» »	52	1	» »	42	2
» »	262	2	» Parecys.....	18	2
» Pacihá	297	1	» »	21	1
» Pachilea.....	296	1	» Paredão.....	28	1
» Padauhire.....	295	1	» »	29	2
» Paiol-de-Milho	50	1	» Pareó.....	293	1
» Paitily.....	294	2	» Parimá.....	294	2
» Paiva.....	36	2	» Parahyba.....	40	1
» Paixexy	42	2	» Parú.....	295	1
» Pajajá.....	293	1	» »	317	1
» Palma.....	297	2	» Pastaza.....	291	2
» Palmas.....	297	2	» Patos.....	36	1
» Palmital.....	37	1	» »	217	1
» Pantano.....	33	1	» Patusca.....	33	1
» Pao-Furado.....	29	2	» Pauanema.....	286	2
» Pará.....	51	1	» Paugas.....	297	1
» Pará.....	318	1	» Pau-Grande.....	52	2
» Paraguahú.....	51	1	» Pauynin.....	297	1
» »	221	2	» Paysandú.....	296	1
» Paraguay.....	3	1	» Pedra-Azul.....	34	2
» »	19		» Pedra-Branca.....	34	2
» »	37	2	» Pedra-de-Cal.....	44	1
» Parahyba.....	322	2	» Pedras-de-Amolar.....	51	1
» Paraíso.....	34	1	» Pedra Preta.....	36	2
» Paraná	3	1	» Peixe.....	27	1
» »	19	1	» »	27	2
» »	32	1	» »	29	2
» »	33	1	» »	33	2
» »	36	2	» »	36	2
» »	297	2	» »	37	1
» Parahyba.....	3	1	» Peixe-de-Couro.....	40	1
» »	334	1	» Peixe-Pequeno.....	27	1
» »	321	2	» Peja.....	293	1
» Paranan.....	22	1	» Pepiryguassú.....	37	1
» Parany	217	2	» Perixasehne	294	1
» Paranapanema.....	36	2	» Perre.....	294	2
» Paranapitinga.....	36	2	» Piau	35	1
» Paranapura.....	295	2	» Picudo.....	293	2
» Paranatinga.....	18	2	» Piedade.....	34	1
» »	19	1	» Pilar.....	55	2
» »	24	2	» Pilcomayo	38	1
» »	33	2	» Pilões	27	1
» »	297	2	» Pimary.....	294	2
» Paratihú	36	1	» Pindahyba	29	2

	page	col.		page	col.
Rio Piquiry.....	37	1	Rio Pindahytuba.....	50	1
» »	40	1	» »	210	2
» Piracahy.....	37	1	» Pinguela.....	50	2
» Piracanjuba.....	33	2	» Pinhal.....	36	2
» Piracicaba.....	36	1	» Pinheiros.....	36	1
» Pirahy.....	35	2	» »	37	1
» »	52	1	» Pintados.....	27	2
» Pirahytinga.....	36	1	» Piolho.....	215	1
» Pirajú.....	36	2	» Piquihy.. ..	18	2
» Pirangussú.....	33	1	» »	39	1
» Piranhas.....	26	2	» Piquiry	3	1
» Pirapitinga.	33	1	» Puxacás.....	50	2
» Pirapitinguy.....	36	2	» Quatro-Casas.....	18	2
» Pirapó	31	2	» Quebra-Anzol... ..	34	1
» Pirapóra.....	36	1	» Quebra-Greda.....	50	2
» Piraputangas.....	38	1	» Quiebó.....	40	2
» Pirarara.....	294	2	» Quilombo.....	18	2
» Pirarucuhy	294	2	» »	36	1
» Pirassupcossú.....	36	1	» Quilombos.....	36	2
» Pitipary.....	292	2	» Quivié.....	292	2
» Pitombas.....	26	2	» Ranchinho.....	34	2
» Pitunguy.....	22	2	» Restinga.....	35	1
» Pongoa.	296	1	» Ribeirão.....	33	1
» Ponte.....	36	1	» Richalá.....	297	1
» Ponte-Alta.....	26	2	» Roceiro.....	38	1
» »	36	2	» Roncador.....	28	2
» Pontos.....	297	1	» »	34	2
» Porcos.....	32	2	» »	40	1
» Porene.....	266	1	» Ronuro	25	2
» Porrudos.....	41	1	» Sabará.....	50	1
» Pote-Pintado.....	226	1	» Sabarauhina.....	18	2
» Pouso-Alegre.....	32	2	» Sacaba.....	52	1
» Prata.....	34	1	» Salobas.....	38	1
» »	42	2	» Salomé.....	27	2
» Preto.....	18	2	» Sambambaia.....	33	1
» »	37	1	» »	34	2
» »	38	1	» Samburá.....	212	2
» »	275	2	» Samiria	295	2
» »	286	2	» San-Bartholomeu.....	36	2
» Puapuá.....	293	2	» San-Bento.....	33	1
» Puinaré.....	286	2	» »	35	1
» Punean	286	2	» San-Carlos.....	295	1
» Pureús.....	293	2	» San-Cosme-e-Damião.....	20	2
» Purueparaná.....	294	1	» San-Domingos	18	1
» Puruitá	293	1	» »	27	1
» Purús.....	296	2	» »	36	2
» Putinga.....	37	1	» »	50	2
» Putumayo	292	1	» »	19	1

	page	col.		page	col.
Rio San-Francisco.....	20	2	Rio Sanguesuga.....	41	2
» »	37	1	» Sant'Anna.....	18	2
» San-Francisco-Xavier. ...	55	2	» »	20	2
» » »	210	2	» »	22	2
» San-Jeronymo	36	2	» »	38	1
» San-João.....	22	2	» »	50	1
» »	29	2	» »	296	1
» »	32	2	» Sant'Anna-do-Parnahyba.	34	1
» »	33	1	» Santa-Barbara.....	35	1
» »	34	2	» »	36	2
» San-Joaquim.....	22	2	» Santa-Gertrudes.....	35	1
» »	51	2	» Santa-Lucia.....	34	2
» »	245	2	» Santa-Maria.....	33	2
» San-José.....	20	2	» Santa-Rosa.....	36	2
» »	36	1	» Santa-Thereza.....	297	2
» »	52	2	» Santiago.....	291	2
» San-Lourenço.....	2	1	» Santo-Agostinho.....	36	2
» »	3	2	» Santo-Anastacio.....	36	2
» »	34	1	» Santo-Antonio... ..	26	2
» »	38	1	» »	27	1
» »	40	1	» »	35	1
» San-Manoel.....	18	1	» »	37	1
» »	22	2	» »	42	2
» »	24	1	» Santo-Ignacio.....	35	2
» San-Marcos.....	33	1	» Sapé.....	28	2
» San-Martinho.	22	2	» »	29	2
» »	51	1	» Sapotea.....	295	1
» »	242	2	» Sapucahy.....	32	2
» San-Matheus.....	32	2	» Sarapuhy.....	36	1
» San-Miguel.....	20	2	» Sararé.....	18	1
» »	27	1	» »	21	1
» »	245	2	» »	50	1
» San-Pedro.....	36	2	» »	55	2
» San-Simão.....	18	1	» »	210	2
» San-Simão-Grande.....	50	2	» Sauhá.....	193	1
» San-Simãozinho... ..	242	2	» Sebastião Alves.....	36	2
» San-Thomé.....	22	2	» Securé.....	52	1
» San-Vicente.....	50	2	» Seixo.....	38	1
» »	55	2	» Sepatynin.. ..	297	1
» »	212	2	» Sepultura.....	18	2
» San-Wenceslau.....	20	2	» »	50	1
» Sangrador.....	28	2	» Sereré.....	294	2
» »	29	2	» Serrote.....	35	1
» Sangrador-do-Padre-Igna-			» Seruynin.....	297	1
cio.....	39	1	» Sete-Voltas. ...	35	1
» Sangradorzinho.....	28	2	» Seuynin.....	297	1
» »	29	2	» Severihuine.....	294	2
» »	39	1	» Solimões.....	290	1

	page	col.		page	col.
Rio Sombrero.....	44	1	Rio Taquary.....	33	2
» Somno.....	297	2	» ».....	36	2
» Somno-Grande.....	297	2	» ».....	38	1
» Sorocaba.....	35	1	» ».....	41	2
» Sorocabussú.....	36	1	» ».....	105	1
» Sorocamirim.....	35	1	» Taquary-mirim.....	42	1
» Soterio.....	52	1	» Tarahira.....	293	1
» Sucundury.....	297	2	» Taranacá.....	297	1
» Sucury.....	21	2	» Tarauacá.....	296	2
» ».....	36	1	» Tebiquary.....	38	1
» Sucuryhú.....	34	2	» Teffé.....	296	2
» Sujo.....	41	2	» Tejuco.....	34	1
» ».....	50	2	» Tejuco-Preto.....	29	2
» ».....	55	2	» Tenary.....	294	1
» Sumidouro.....	18	2	» Tibagy.....	36	2
» ».....	20	2	» Tieté.....	36	1
» ».....	21	1	» Tigre.....	36	2
» Surubijú.....	298	1	» Tigreyacú.....	292	1
» Surumú.....	294	2	» Timbó.....	37	1
» Taboco.....	42	2	» Tiquarú.....	37	1
» Tacupá.....	27	2	» Tiquihé.....	27	1
» Tacutú.....	294	2	» Tiquiníto.....	18	2
» Taipas.....	33	1	» Tiriquire.....	295	1
» Tajassupémirim.....	36	1	» Tocantins.....	19	1
» Tajurú.....	30	1	» ».....	297	2
» Tamanduá.....	34	1	» Tocantins-Pequeno.....	297	2
» Tamanduáetehy.....	36	1	» Toldos.....	32	2
» Tamaré.....	212	2	» Toledo.....	36	2
» Tambo.....	296	1	» Tombador.....	18	2
» Tamborada.....	52	1	» ».....	20	1
» Tamitatoaba.....	25	2	» Traçoá.....	22	2
» Tanguinho.....	51	2	» Traição.....	36	1
» ».....	227	1	» Tramuxy.....	52	1
» Tapacorá.....	22	2	» Tres-Barras.....	24	1
» Tapanhá.....	297	1	» Tres-Irmãos.....	22	2
» Tapéra.....	29	2	» Triste.....	40	2
» ».....	35	1	» Trocano.....	286	1
» Tapirapé.....	29	2	» Trombetas.....	295	1
» Taquaral.....	27	1	» ».....	315	1
» ».....	29	2	» Truaré.....	294	2
» ».....	38	1	» Tucubaca.....	39	2
» ».....	42	2	» Tucunaré.....	285	2
» ».....	50	1	» Tunguraguá.....	290	2
» Taquaralzinho.....	29	2	» Tupinambarana.....	289	2
» Taquarussú.....	37	1	» Turós.....	18	2
» ».....	42	2	» Turvo.....	18	1
» ».....	44	1	» ».....	21	2
» Taquary.....	18	2	» ».....	36	1

	page	col.		page	col.
Rio Turvo.....	36	2	Rio Vermelho	34	2
» »	42	1	» »	38	2
» »	50	2	» »	41	2
» Uacógo.....	42	2	» »	42	2
» Uacapuparana.....	293	1	» Xacuruhina.....	19	1
» Uapés.....	294	1	» Xambira.....	292	1
» Uaricapara.....	294	2	» Xaparé	52	1
» Uarira.....	295	1	» Xarupé.....	292	1
» Ubá.....	27	1	» Xibaro.....	295	1
» Uberaba.....	32	2	» Xiborena.....	295	1
» Ucaire.....	294	2	» Ximaré.....	52	1
» Ucayali.....	295	2	» Xingú	19	1
» Uenexi.....	295	1	» »	25	1
» Uerere.....	295	1	» »	317	1
» Una.....	36	1	» Xiruan.....	296	2
» Unhunhan	294	1	» Xiuorá.....	295	1
» Uniana.....	295	1	» Yamiaçú.....	293	2
» Uniú.....	295	1	» Yaumerim.....	293	2
» Upihy.	292	2	» Ynauynin.....	297	1
» Uraná.....	296	2	» Ypiranga ¹	36	1
» Uraricoera.....	294	2	Rocha Pitta.....	174	2
» Urbano.....	297	1	Rodrigo Cesar.....	170	1
» Urubamba.....	296	1	» »	171	2
» Urubú.....	295	1	Rosario.....	87	1
» Urubaixy.....	295	1	Rougeole.....	66	1
» Urubucoara	295	1	<i>Rubato</i>	201	1
» Urucuparaná	296	2			
» Urumbeba.....	42	2	S		
» Urupé.....	295	1	Saisons.....	71	2
» Utuá.....	293	1	<i>Saldeiro</i>	131	1
» Vaccaria.....	35	1	Salinas.....	154	1
» Vaevem.....	50	2	Salinas do Almeida.....	139	1
» Varzea.....	37	1	Salines.....	16	1
» Veados	36	2	»	16	2
» »	51	1	»	139	1
» Velhas.	34	1	Salpêtre.	22	1
» Velho.....	42	2	Salsepareille.	281	1
» Velho-Maranhão.....	296	1	»	283	1
» Verde.....	32	2	Salto Augusto.....	22	2
» »	33	2	San-Francisco Xavier.....	175	2
» »	34	2	» »	177	1
» »	35	1	» »	177	2
» »	51	1	San-Gonçalo Velho.....	165	1
» »	213	1			
» Verdinho.	34	1			
» Verissimo.	33	2			
» Vermelho.....	19	1			
» »	27	1			

¹ C'est par erreur d'impression que, dans la note relative à ce cours d'eau, la date du 7 septembre 1829 est indiquée comme celle de l'indépendance du Brésil; faut lire—7 septembre 1822.

	page	col.		page	col.
San-José de Herculanea.....	42	1	Serra Aguapehy.....	9	2
San-Luiz de Cáceres.....	189	1	» »	10	2
San-Mathias.....	138	1	» »	55	1
San-Vicente Ferreira.....	212	1	» »	56	2
San-Vicente Ferrer.....	187	2	» »	149	1
Sant'Anna.....	175	2	» Albano.....	10	1
»	176	1	» »	11	2
»	177	1	» Albuquerque.....	12	1
»	177	2	» Anhambahy.....	3	1
Santa-Fé.....	143	2	» »	5	2
Santa-Isabel	20	2	» »	6	2
»	182	2	» »	7	1
Santa-Rita de Levergeria.....	43	1	» »	12	1
Santarém.....	316	1	» Apiacás.....	10	1
Santo-Antonio.....	284	2	» »	12	1
Saracá.....	301	2	» Aracuara.....	305	2
Sarans	97	2	» Araras.....	9	2
Sargento-mór.....	12	2	» »	10	1
Sapererá.....	318	2	» »	11	2
Sapucaya.....	261	1	» Ararapés.....	9	2
Saut de Coaty, voir Girau.			» »	11	2
» » Gamon, vor Theotónio			» »	55	1
» » Girau.....	279	1	» Arirana..	305	2
» » Sete-Quedas... ..	32	1	» Azul.....	9	2
» » »	35	2	» »	12	1
» » Theotónio.....	283	1	» Bacauhyris.....	10	1
» » Urubuponga.....	32	1	»	12	1
Sauterelles.....	135	1	» Borborema	9	1
»	145	1	» »	9	2
Sel.....	16	1	» »	133	2
»	295	2	» Caaguassú... ..	6	2
Senado da Camara.....	190	1	» Canastra... ..	11	2
Seringa	226	2	» »	34	1
Seringal.....	226	2	» »	164	2
Seringaes.....	226	2	» Cangalhas.....	34	1
Seringueira.....	49	2	» Cayapó.	3	1
»	155	1	» »	10	1
»	283	1	» »	11	2
Seringueiro.....	226	2	» »	34	1
»	281	2	» Corrego-Fundo.....	9	2
»	282	1	» des Crystaes.....	10	1
»	287	1	» » »	11	2
»	288	2	» » »	33	1
»	289	1	» Cuyabá	9	2
Serra..	10	1	» »	11	2
Serra des Agathas.....	122	2	» des Divisões.....	9	2
» Agua-Branca.....	9	2	» » »	10	1
» Aguapehy.....	8	1	» » »	11	2

	page	col.		page	col.
Serra des Dourados.....	12	1	Serra des Parecys.....	10	1
» » »	119	1	» » »	10	2
» Escalvado.....	33	2	» » »	11	1
» Espinhaço.....	10	1	» » »	18	1
» Estrondo.....	12	1	» » »	55	1
» Geral, voir Divisões.			» » »	252	2
» Grão-Pará, voir Ricardo Franco.			» Parima.....	305	2
» Gradahús.....	2	2	» Patrocínio.....	34	1
» »	3	1	» Pacahás-Novos.....	262	2
» »	12	1	» Pedras-de-Amolar.....	119	1
» Gualalican.....	90	1	» Piraputangas.....	56	2
» Guarajús.....	222	1	» Rapadura.....	10	1
» Jacadigo.....	8	1	» Ricardo Franco.....	11	1
» »	12	1	» » »	195	1
» »	56	2	» » »	215	2
» Jaguará.....	11	2	» Rodrigo.....	91	2
» Kagado.....	9	2	» Roncador.....	10	1
» »	10	2	» »	11	2
» »	55	1	» Sacury.. ..	315	1
» do Mar....	6	2	» Salinas.....	10	2
» Maracajú.....	3	1	» San-Fernando.....	12	1
» »	5	2	» San-Jeronymo, voir Ca- nastra.....		
» »	6	2	» San-Lourenço.. ..	9	2
» »	7	1	» »	12	1
» de Martyrios... ..	164	2	» San-Matheus.....	3	1
» Mangabeira.....	11	2	» San-Vicente.....	9	2
» Matto-Grosso, voir Ri- cardo Franco.			» Santa-Barbara.....	9	2
» Melgueira.....	9	2	» » »	10	2
» »	11	2	» » »	55	1
» Masuaca.....	305	2	» » »	91	2
» Mombuca.....	3	1	» Santa-Martha.....	10	1
» »	10	1	» » »	11	2
» »	11	2	» Santa-Rita.....	10	1
» Morro-Grande.....	9	2	» »	11	2
» Morro-Vermelho.....	9	2	» »	33	2
» » »	34	1	» Santa-Rosa... ..	10	2
» Napileque.....	8	1	» Sellada.....	8	1
» »	56	2	» »	10	1
» »	88	1	» Sentinella.....	10	1
» »	91	2	» »	11	2
» do Norte.....	2	2	» Sete-Lagôas	9	2
» »	9	2	» »	11	2
» »	10	2	« Tamanduá.....	9	2
» »	22	1	» Tanajury.....	310	1
» »	55	1	» Tapirapés.....	12	1
» Clho d'Agua.....	9	2	» Tapirapuan... ..	9	2
			» »	10	1

	page	col.		page	col.
Serra Tapirapuan.....	18	2	Tapis flottant.....	117	1
» »	55	1	» »	126	2
» Tapuyapóca.....	305	2	Taquara.....	143	1
» Taquara	15	1	Taquari.....	7	2
» »	15	2	Tarapoto.....	227	2
» Taquaral.....	10	1	Tatou..	144	2
» »	11	2	Taunay (Amédée de).....	197	2
» Tombador.....	11	2	Taunay (Baron de)	197	2
» Tumucumape.....	295	2	Taunay (Vicomte de)... ..	15	2
» »	317	1	Tembeté... ..	165	2
» Uarusiro.....	305	2	»	322	
» Ucucuhy..	305	2	Température.....	75	
» Ureari.....	305	2	»	77	2
» Urucuty.....	6	2	»	108	2
» Velha.... ..	317	1	»	130	2
» Verissimo.....	33	2	»	310	2
» des Vertentes.....	6	2	Termites.....	134	
» Xanés.....	116	2	Tête momifiée	311	
Sertanistas.....	5	2	Theotónio Gusmão.....	53	1
Sertão.....	163	2	Thermoscopie.....	65	1
Sete-Morros.....	89	2	»	66	1
Silva Pontes.....	13	1	Thevet (André).....	325	1
» »	50	1	Tipoy	251	1
Silves.....	308	2	Tocary, voir Châtaignier du Maranhão.....		
Sirga, voir Halage.....			Tolda.....	166	2
Soins hygiéniques.....	62	2	Tonelero.....	81	1
» »	214	1	Torre de Babel... ..	8	1
Sort du soldat.....	198	1	» »	27	1
» » »	250	1	» »	34	1
Southey.....	326		Torres.....	216	1
Steinberg.	133	2	Tours de Guimarães.....	9	2
Sucury.....	102	2	Tortues..	286	1
»	125	2	»	301	
Sumaumeira.....	281	1	Tracajá.....	160	1
Sumidouro.....	9	1	» ..	301	1
Sutil (Miguel).....	55	2	»	303	1
» »	168	1	Trakira.....	156	2
T			Tremblements de terre.....	8	2
Tabac.....	58	1	» » »	73	1
Tamanoir.	126	1	» » »	147	2
Tanga.....	318	1	» » »	248	1
Tanga en poterie.....	318		Tres Irmãos.....	91	2
Tapéra.....	56	1	Trocano.....	286	1
Tapir.....	113	2	Tromba.....	8	1
Tapirs et jaguars	125	2	»	321	
» »	126	1	Trompe indienne.....	317	
			Trous ovales et elliptiques....	273	2

	page	col.		page	col.
Trous ovales et elliptiques....	277	1	Villegaignon.	325	2
Tuyuty.....	84	1	<i>Viração</i>	301	2
U					
Uauassú.....	139	1	Viseu.....	189	2
<i>Uba</i> (embarcation indienne)...	300		»	222	1
Usine à sucre	131	1	Vocabulaire <i>baurés</i>	251	2
V					
Valeur des lettres en portugais	111	2	» <i>cayobá</i>	255	1
Valeur de l'y en tupi-guarani.	218	1	» <i>layana</i>	112	
Vanille.....	49	1	» <i>kinikinau</i>	112	
»	59	1	V		
<i>Varadouro</i>	23	2	Vocabulaire <i>chiquito</i>	141	
Variations de température....	64	1	» <i>guarayo</i>	218	
»	74	1	» <i>itonamas</i>	255	2
»	76		» <i>palmella</i>	230	
»	150*	2	» <i>parententin</i>	287	2
Variole.....	66	2	Vocabulaire comparé de plu-		
»	67	1	sieurs langues ou dialectes		
Vents.....	72	2	indiens, 233 à.....	242	
<i>Verador</i>	191	1	Volcans.....	8	2
Vicomte de Beaurepaire-Ro-			Voûte naturelle.	15	2
han.....	10	1	W		
Vicomte de Maracajú.....	79	2	Wiener.....	291	1
Victoria Regia.....	126	2	»	292	1
»	127		»	295	2
»	324		Z		
<i>Villa</i>	1		<i>Zinga</i>	120	1
Villa-Bella.....	186	1	»	264	2
Villa-Bôa.....	175	1			

NOTE

La population de l'Etat du Matto-Grosso, ainsi que celle des autres Etats du Brésil, a considérablement augmenté, par le double effet de la natalité et de l'immigration, depuis la date à laquelle écrivait l'auteur, dont l'évaluation était, du reste, trop basse pour cette époque.

Le recensement du 31 décembre 1890 indique, pour le Matto-Grosso, une population totale de 93.000 habitants qui se répartissait ainsi, en nombres ronds, entre les municipes de:

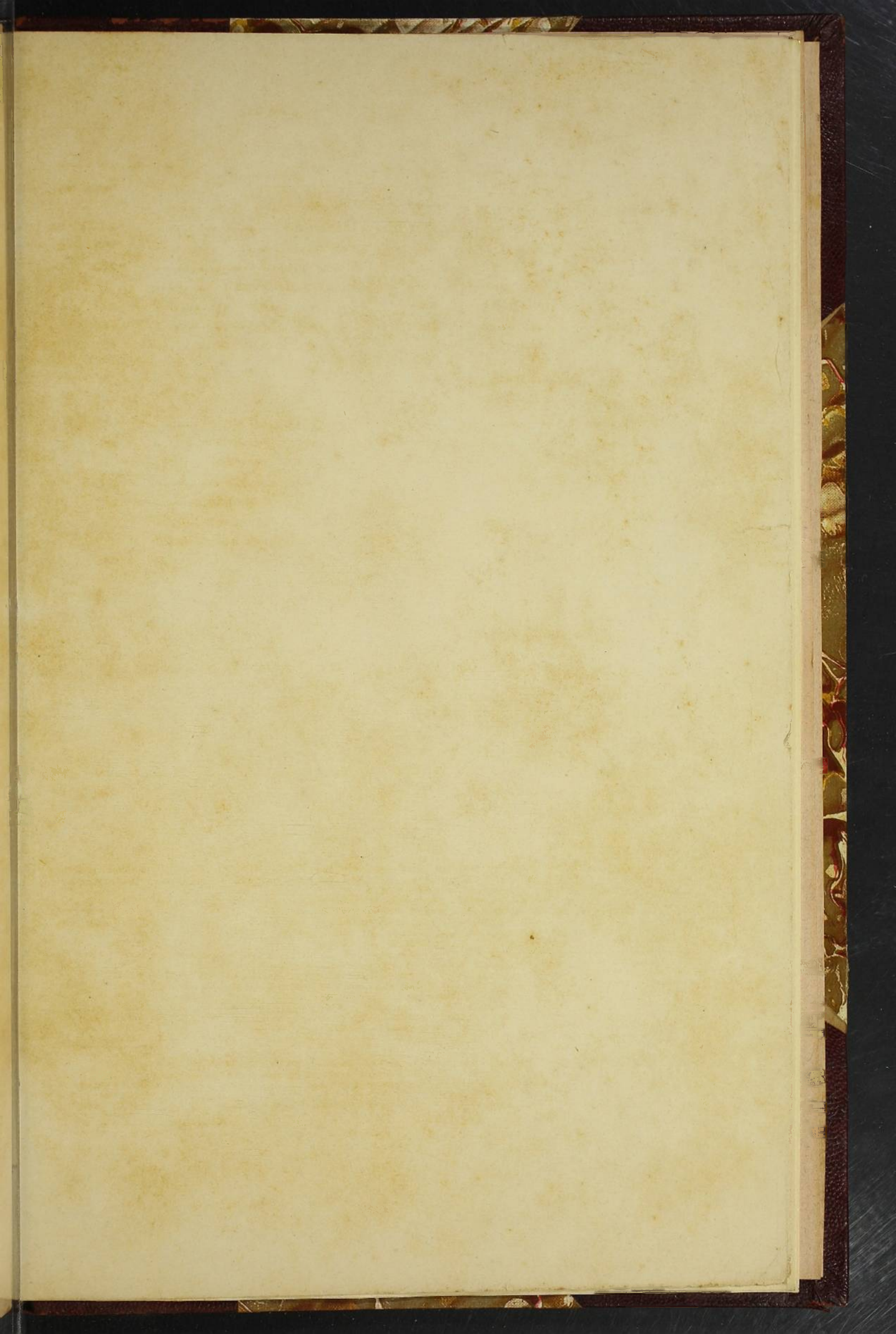
Corumbá.....	10.000 habitants
Cuyabá (capitale de l'Etat).....	18.000 »
Diamantino.....	2.000 »
Livramento.....	14.000 »
Miranda	3.500 »
Levergeria.....	8.000 »
Matto-Grosso.....	2.000 »
Poconé.....	4.000 »
Rosario.....	5.500 »
Sant'Anna do Paranahyba.....	5.000 »
San-Gonçalo.....	14.000 »
San-Luiz de Caceres.....	7.000 »
	93.000 »

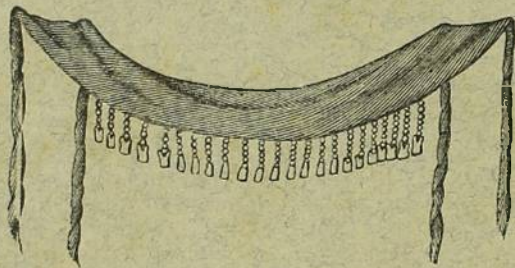
Si l'on admet, pour les 8 années écoulées depuis lors jusqu'à la fin de 1898, la progression moyenne annuelle constatée entre les deux derniers recensements, on obtient, pour la population actuelle de l'Etat de Matto-Grosso, en nombre rond, le chiffre de..... 120.000 âmes

qui est probablement au-dessous de la vérité.

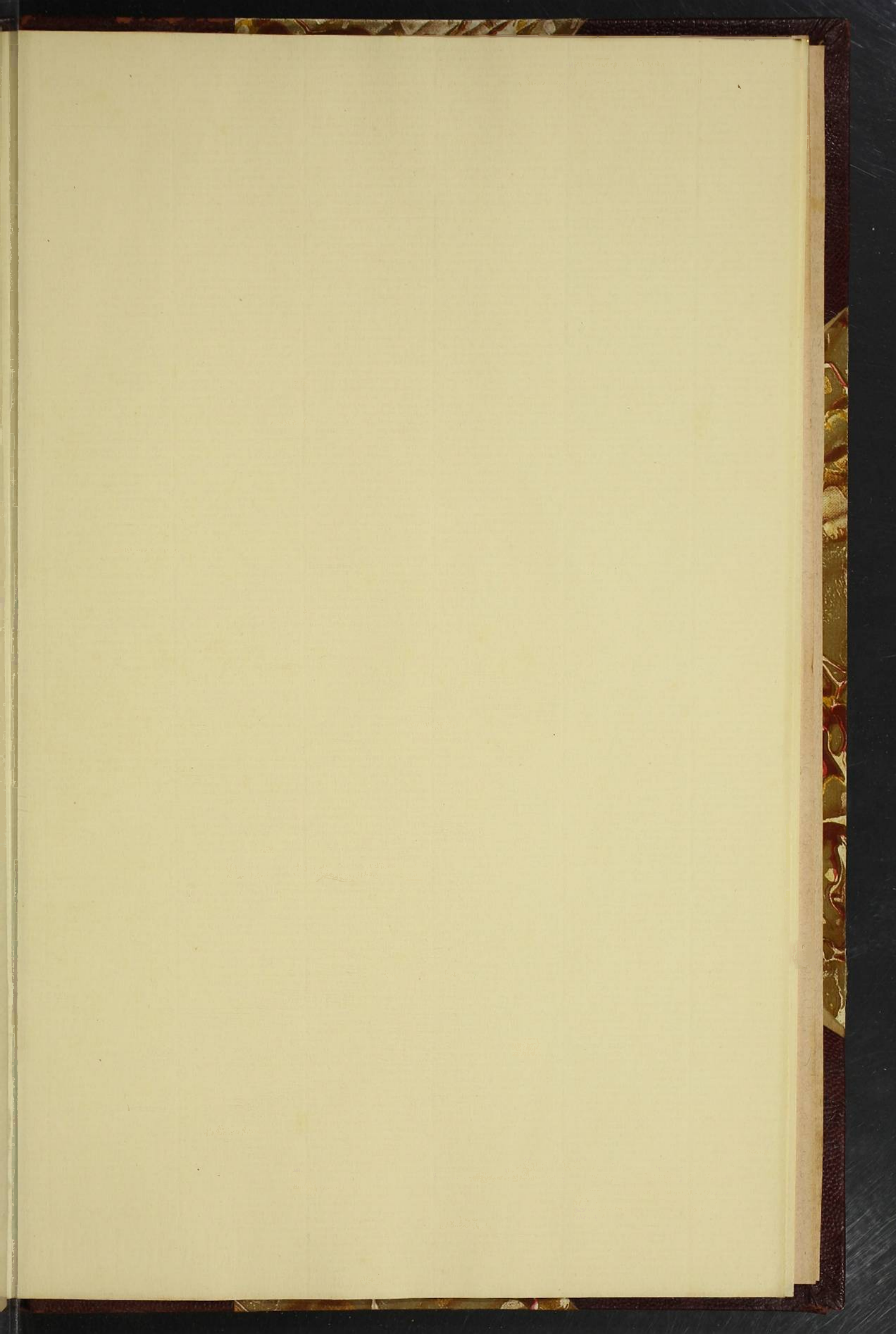
D'après un calcul analogue, la population actuelle de l'Etat d'Amazonas, est de..... 180.000 âmes

et celle de l'Etat du Pará, de..... 400.000 âmes





Ceinture d'honneur accordée chez les MUNDURUCÚS aux guerriers blessés
et aux veuves des guerriers morts en combattant.



30436

